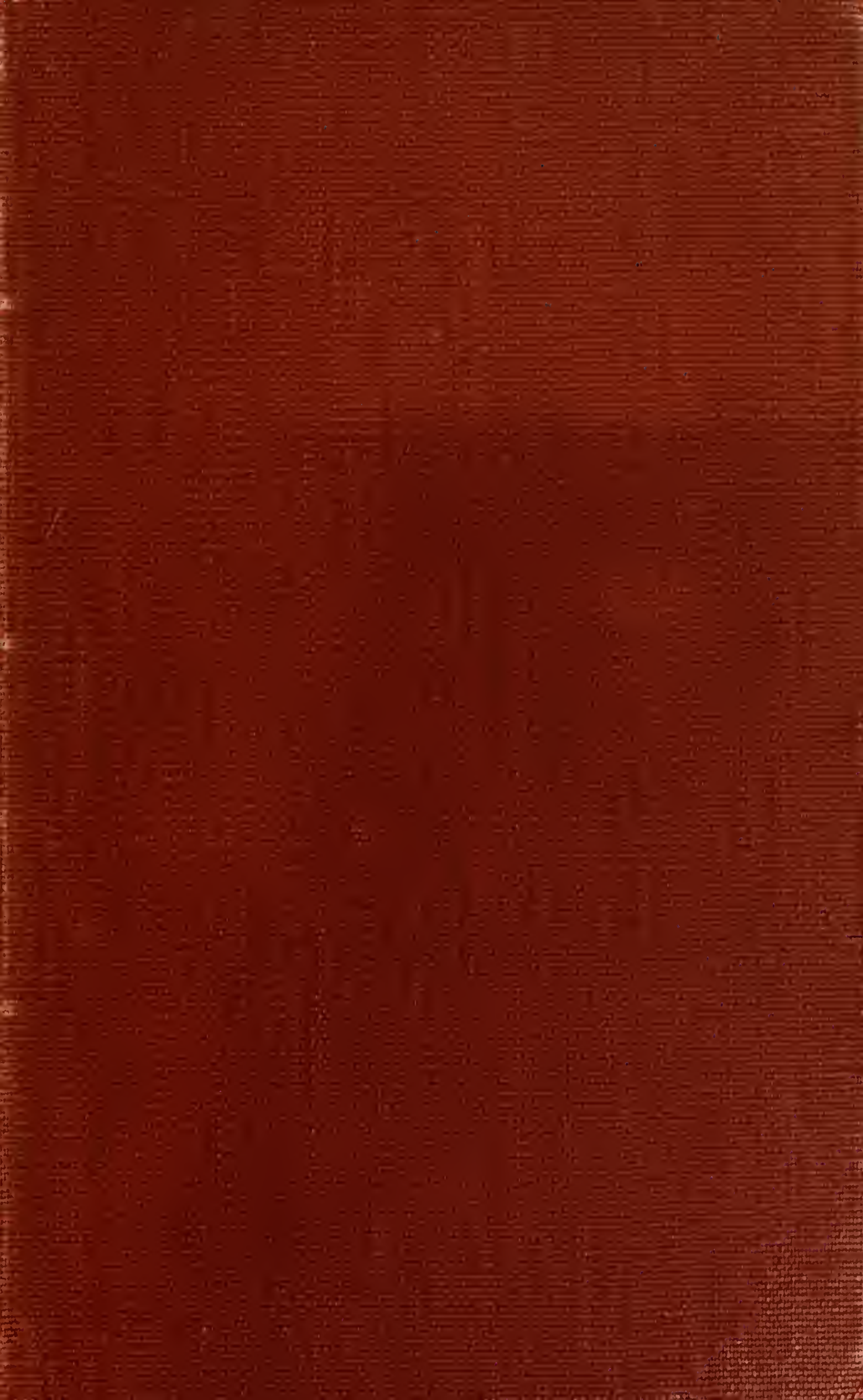


MARIN ET JÉSUITE

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.


L de Gressot

MARIN & JÉSUITE

VIE ET VOYAGES

DE

FRANÇOIS DE PLAS

Ancien Capitaine de vaisseau
Prêtre de la Compagnie de Jésus

PAR LE

R. P. MERCIER, S. J.

1809-1888

Avec portraits.

TOME PREMIER



PARIS
RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

AVERTISSEMENT

« Ce n'est ici ni l'heure, ni le lieu, disait l'amiral de Cuverville sur la tombe du Révérend Père de Plas, ancien capitaine de vaisseau, de retracer ce que fut la carrière du vaillant chef, du vénéré religieux auquel nous rendons les derniers devoirs. Cette vie, si féconde en enseignements, en exemples de dévouement, d'abnégation et d'humilité parfaites, sera retracée, j'en ai l'espoir, par ceux qui furent ses frères dans la foi. »

Quelques jours après les funérailles, M. Nogues, ancien officier de marine, exprimait le même espoir dans un article nécrologique justement remarqué, qui retraçait d'une manière saisissante la noble physionomie du brillant commandant devenu humble membre de la Compagnie de Jésus. « Les amis que laisse le saint religieux, disait-il, attendent qu'une Vie de celui qu'ils regrettent vienne lui rendre le légitime hommage qui lui est dû. »

D'innombrables lettres de sympathique condoléance arrivèrent de tous côtés à la double famille naturelle et religieuse du R. P. de Plas. Toutes réclamaient une biographie détaillée de ce grand chrétien qui avait parcouru une longue carrière, se montrant partout et toujours l'homme du devoir. Nous ne citerons qu'une seule de ces lettres par laquelle on connaîtra toutes les autres.

« Le Père de Plas, écrivait un de ses amis les plus intimes, mérite un livre, et j'espère qu'un de ses frères dans la foi, comme l'a dit de Cuverville, retracera cette existence toujours digne, mais si véritablement humble et mortifiée, pleine de traits édifiants, depuis qu'elle avait été illuminée des splendeurs de la foi, au contact d'hommes comme Marceau et Clerc (1). »

C'est pour répondre à cet universel désir que nous avons entrepris de raconter la vie et les voyages de François Robinet de Plas, marin et jésuite. Cette biographie sera, nous en avons la ferme confiance, une douce consolation en même temps qu'un nouveau sujet d'édification pour sa famille tendrement affectionnée, pour ses frères en religion, pour ses anciens compagnons d'armes et d'œuvres, pour tous ceux en un mot qui l'avaient aimé ; car peu de personnes ont bien connu cette grande âme qui mettait tous ses soins à se faire oublier. « Oui, écrivez cette Vie, nous disait le cardinal Desprez que le commandant de Plas avait deux fois conduit à la Réunion, vous travaillerez pour un Saint. »

D'ailleurs, nous ne croyons pas agir contrairement aux intentions de ce Fils d'Ignace qui savait tout

(1) Le commandant Mathieu.

sacrifier à l'obéissance, jusqu'à l'humilité elle-même. Un P. Provincial l'avait un jour engagé à recueillir quelques souvenirs personnels, persuadé que le récit d'une si belle vie produirait un très grand bien dans les âmes. « Il n'est pas commun, lui disait-il, de voir des capitaines de vaisseau se faire religieux à soixante ans, et il serait intéressant de connaître les merveilles de sanctification que suscite une fidèle correspondance à la grâce de Dieu. »

Un simple signe de la volonté de ses supérieurs était pour lui comme un ordre venu du ciel; aussi jeta-t-il sur une feuille volante cette esquisse que la maladie ne lui permit pas d'achever, mais qui indique à son historien ce qu'il doit faire pour entrer dans la pensée de l'humble religieux. « Le Révérend Père Provincial me conseille de rédiger une notice biographique. Je me suis demandé s'il pourrait résulter pour le prochain quelque bien de la connaissance des voies suivies par Dieu pour m'amener à la lumière de la vérité. Quelques personnes, dignes de confiance, me l'assurent; mais je ne sens pas en moi le stimulant nécessaire à celui qui écrit. Toutefois j'agirai en esprit d'obéissance. Incapable de former et de suivre un plan, je raconterai avec simplicité les faits les plus saillants comme ma mémoire en a gardé le souvenir, et je dirai surtout combien le Seigneur m'a été bon et miséricordieux, *misericordias Domini in æternum cantabo.* Il y a dans ma vie tant de circonstances où il est impossible de ne pas voir l'action de la Providence divine, allant au rebours de toute probalité humaine! Je veux aussi montrer comment un homme peut, avec la grâce de Dieu, aimer à la folie ce qui lui semblait insupportable,

et trouver dans le témoignage de sa conscience une récompense mille fois préférable à la faveur assurée des plus grands princes de la terre. »

Pour répondre nous-même à la voix de l'obéissance et au pressant appel des amis de François de Plas, nous avons mis à profit les quelques moments de loisir que nous laissaient de graves et nombreuses occupations, et nous avons recueilli le plus de renseignements possible, afin de mieux atteindre le but que nous nous étions proposé.

Nous avions d'abord l'intime conviction que nos démarches resteraient infructueuses, à cause du petit nombre de témoins contemporains d'une vie si longue et si modeste. Quel ne fut pas notre étonnement, de découvrir, dès nos premières recherches, des matériaux en abondance! C'était une série non interrompue des lettres de François à sa famille, et surtout un *Journal privé* (c'est le titre du manuscrit), renfermant une foule de détails sur son existence de chaque jour, depuis 1840, commencement de son âge mûr, jusqu'à 1888, époque de sa mort.

Nous trouvons dans la correspondance même de François une appréciation de ses lettres à sa famille. « Je suis enchanté, disait-il un jour à sa sœur Elisa, que mes lettres vous fassent plaisir ; malheureusement j'ai horreur du style descriptif, sans doute parce que je n'en sais pas faire usage, et quoique je voie autant et aussi bien qu'une multitude d'écrivailleurs, je me borne, même pour moi, à prendre quelques notes. J'ai renoncé depuis longtemps à la pensée d'écrire quelque chose qui fût destiné à d'autres qu'à mes parents et à mes amis. Et encore, si je me suis décidé à vous

dire ce que j'ai vu et remarqué, c'est plutôt pour que vous me suiviez où je vais, que pour vous intéresser par ma manière de narrer. »

Dans le *Journal* qu'il rédigea très fidèlement jusqu'à la fin de sa vie, François de Plas nous a révélé en quelque sorte son âme tout entière, les replis les plus secrets de sa conscience, les aspirations les plus intimes de son cœur. « Je ne connais pas de résolution, avouait-il, qui ait autant duré que celle d'écrire un journal de ce qui me touche et m'intéresse. Le but primitif était futile ; plus tard j'ai essayé une récapitulation de ce que j'avais fait de mal dans la journée, indiquant le bien que j'aurais dû ou pu faire ; puis, ç'a été un mélange de toutes choses. Tel qu'il est aujourd'hui, c'est mon ami le plus commode, sinon le plus attrayant. Il garde et me redit mes pensées d'autrefois, il reçoit toutes mes confidences, il devient souvent le roc contre lequel se brise ma colère ou ma mauvaise humeur. »

D'après cette citation, on le voit, le but que se proposa d'abord François de Plas était tout à fait futile : voilà pourquoi il brûla sans pitié, avec une partie de ses lettres, tous les cahiers de son *Journal privé* de 1831 à 1840.

Il n'était d'ailleurs que conséquent avec lui-même, car voici le jugement qu'il portait en 1845 sur la Vie de Rancé par M. de Chateaubriand. « Le célèbre écrivain oublie que toute vérité n'est pas bonne à dire, et qu'il y a des choses, dans l'existence des hommes remarquables, qu'il ne faut pas raconter avec trop de détails. Que les savants, les philosophes, qui font une étude approfondie du cœur humain, aient besoin de connaître toute

la vie des célébrités qui les ont précédés, rien de mieux; mais je ne pense pas que le public médiocrement éclairé puisse savoir, sans danger pour beaucoup, les passions violentes qui ont dominé quelques hommes; et surtout je n'approuve pas qu'on raconte, pour ainsi dire avec la complaisance du romancier, des scènes plus ou moins délicates qui ne peuvent que troubler l'imagination du lecteur, exciter sa curiosité et autoriser ses écarts. »

Plus tard, depuis 1840 jusqu'au moment de la conversion de François en 1848, le *Journal* acquit une certaine importance, une véritable utilité. « J'enregistre tout cela, disait-il, en parlant des menus détails de son intérieur, pour juger par quelle progression j'ai cheminé vers la foi; » et il ajoutait : « Si mon *Journal* a facilité ma conversion, s'il m'a porté à faire chaque jour des efforts pour avancer dans la voie droite, peut-être sa lecture serait-elle profitable. » Toutefois ce confident de ses pensées les plus intimes laissait encore beaucoup à désirer : « Plus d'une fois, écrivait François en 1842, j'ai confié à mon *Journal* de ces secrets qu'on ose à peine avouer à son meilleur ami. Mon but a été de garder pour moi une trace de mon passé tel qu'il est; et si, par hasard, d'autres que moi venaient à lire ce que j'ai écrit, ils y trouveraient cet enseignement : c'est que, quelles que soient les mauvaises passions qui germent en nous, il n'en faut pas moins prendre courage, et conserver l'espoir de s'améliorer... »

Aussi les cahiers de cette époque étaient-ils accompagnés de cette note significative : « Je désavoue tout ce qui peut être contraire aux bonnes mœurs et à la

religion catholique dans ce recueil des pensées et des impressions de cette période de ma vie. Je ne conserve ces cahiers que pour me rappeler certains faits et trouver occasion de rendre grâces à Dieu de m'avoir arraché à la puissance de l'esprit de ténèbres. Ils ne peuvent guère être utiles qu'à moi, et le mieux sera de les brûler à ma mort, à moins qu'une personne sage et prudente ne puisse en tirer quelque avantage pour la connaissance du cœur humain. »

Les cahiers de 1848 à 1869 étaient aussi accompagnés de la note suivante : « Je désavoue toute pensée contraire à la religion catholique dans laquelle je veux vivre et espère mourir avec la grâce de Dieu. » Nous ne connaissons pas d'enseignement d'une application plus universelle que celui qui découle de cette partie de sa carrière, de son apostolat dans le monde. « Je voudrais, disait-il, que ce *Journal* me fût un moyen d'avancer dans la connaissance de moi-même et dans celle de Jésus-Christ : *Noverim me, noverim te.* »

Enfin les cahiers de 1869 à 1888, c'est-à-dire depuis son entrée jusqu'à sa mort dans la Compagnie de Jésus, portent généralement l'empreinte de la consolation, car son âme surabondait de joie et son cœur débordait de reconnaissance. « Quand ce cahier, écrivait-il le 10 février 1876, ne servirait qu'à enregistrer les bontés et les miséricordes de Dieu à l'égard de son indigne serviteur, il aurait certainement une grande utilité, en m'excitant à l'amour et au dévouement. » Et il ajoutait le 22 avril 1887 : « Puissé-je ne rien noter d'inutile et n'inscrire sur ce cahier que ce qui peut augmenter en moi l'amour de Dieu, la reconnaissance pour ses bienfaits, et l'ardent désir de faire mon salut

et de procurer celui du prochain : *Amem te plus quam me, et me nisi propter te.* »

Cette fidélité de François de Plas à rédiger son *Journal* dut être très méritoire, car il se plaignait sans cesse de la difficulté qu'il éprouvait à exprimer convenablement ses sentiments et ses idées. Il avait compris tout d'abord qu'une grande simplicité devait être la première qualité de son style. « Jamais, sans doute, écrivait-il, je ne serai appelé à mettre le public au courant de ce que j'aurai l'occasion de voir. Mais si, par hasard, j'y étais forcé, il faut d'avance me pénétrer de cette pensée que le langage d'un homme de mer doit être simple et ne pas viser à l'effet. Soit qu'il parle à la tribune, soit qu'il rende compte d'une mission, le marin doit être bref, précis, et fuir tout ce qui lui donnerait un air quelconque de parenté avec le style des avocats et des gens qui font métier d'écrire. » Il s'applaudissait un peu plus tard d'avoir suivi cette méthode : « La réflexion de saint Vincent de Paul, disait-il, qui veut qu'on écrive avec simplicité, en cherchant seulement à être compris, m'a donné beaucoup d'aisance : je désire être simplement vrai et suffisamment clair. »

Le *Journal privé* est avant tout, sans doute, une étude de l'âme : aussi notre attention se fixera-t-elle davantage sur l'intérieur, parce que cette partie, dans le cours ordinaire de la vie de chacun, porte avec elle les plus utiles leçons; mais il renferme aussi un autre genre d'intérêt, en relatant un grand nombre de faits plus ou moins importants. Bien que François de Plas ait aimé par attrait naturel à vivre dans un cercle assez restreint, il s'est trouvé souvent mêlé par position aux

agitations extérieures des affaires publiques. Nous aurons donc occasion de mentionner, en passant, la plupart des principaux événements contemporains, depuis les premières années du dix-neuvième siècle jusqu'à nos jours.

On comprend dès lors de quelle utilité est le *Journal privé* pour l'étude que nous avons entreprise; aussi n'avons-nous pas hésité à y faire de larges emprunts. Chaque fois que nous avons pu citer l'auteur nous nous sommes bien gardé de substituer notre récit à sa parole. Nous aurions même voulu nous effacer plus complètement encore; la seule absence de documents originaux sur quelques périodes de la vie de François de Plas ne nous a pas permis de nous en tenir à une simple autobiographie.

Outre les faits puisés dans les lettres et le *Journal*, notre travail contient aussi le témoignage de ses amis, c'est-à-dire un grand nombre de détails intimes qui nous ont été communiqués par les anciens camarades du brillant officier ou par les personnes qui avaient approché de plus près l'humble religieux. Enfin, nos souvenirs personnels nous ont souvent permis de rectifier ou de compléter les renseignements que nous avions pu recueillir de vive voix ou par écrit. Nous avons eu, en effet, le bonheur de nous rencontrer avec François de Plas à trois époques de sa vie religieuse, à Rome, à Laval et à Brest. Témoin d'un grand nombre de vertus que par ouï-dire nous n'aurions pu apprécier de la même manière, nous avons entendu de sa bouche bien des récits se rapportant au passé, car le Père aimait à conter comme quelqu'un qui a beaucoup vu, et il contait avec une grâce et une

simplicité qui laissaient ses auditeurs sous le charme.

Ainsi, pour écrire *Marin et Jésuite*, les documents de toute nature n'ont point fait défaut, et nous les avons puisés aux sources les plus authentiques. Comme celles du commandant Marceau et du Père Alexis Clerc, cette biographie offre des pages que l'on dirait extraites de la *Vie des Saints* ou de l'*Histoire des Moines d'Occident*. Par ses exemples et par ses paroles, François de Plas montre à la génération contemporaine, qui ne cesse de réclamer des hommes de caractère, que chacun est d'autant plus homme qu'il devient plus complètement ce qu'il peut et ce qu'il doit être; il lui apprend en même temps comment, en étant l'homme du devoir, on devient non seulement un grand caractère, mais un Saint dans le monde et dans la religion.

V. MERCIER, S. J.

Poitiers, en la fête de saint François de Sales, 28 janvier 1890.

Les beaux portraits de Capitaine de vaisseau et de Jésuite, qui ornent les deux volumes, sont dus à l'habile pinceau d'un officier de cavalerie, neveu de François de Plas.

PREMIÈRE PARTIE

FRANÇOIS DE PLAS

1809-1847

> Agir toujours suivant cette devise que je veux désormais adopter : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*
> (Journal privé, 25 septembre 1840).

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

1809-1824

Naissance et baptême de François Robinet de Plas. — Le « vieux manoir » de Puycheni. — Les familles Robinet de Plas et de Castelnau de Laloubière. — Souvenirs de mademoiselle Elisa de Plas, sœur de François : l'Émigration, la République, l'Empire, la Restauration. — Enfance et premières études. — Ecole des chevaliers de Saint-Louis à Senlis et à Vaugirard. — Préparation à l'école de Marine.

François Robinet de Plas naquit à Puycheni, dans la commune de Saint-Romain, département de la Charente, le 6 décembre 1809. C'est dans la chapelle du vieux manoir (1) que le nouveau-né reçut, deux jours après sa naissance, la grâce du saint baptême. On lui donna pour parrain un de ses oncles par alliance, M. Meynard, magistrat distingué, qui devint député

(1) Nous nous servirons de cette expression préférablement à toute autre ; c'est celle que François de Plas employait le plus souvent pour désigner l'habitation de sa famille.

sous la Restauration, et vice-président d'un des tribunaux de première instance de la Seine (1); et pour marraine une de ses tantes, madame de Loche, femme de dévouement, qui s'était montrée une vraie mère pour madame de Plas. « A ma naissance. écrivait-il vers la fin de sa vie, en énumérant les bienfaits dont Dieu l'avait comblé, j'ai eu pour protecteurs et amis une excellente mère dont la piété doublait ou plutôt centuplait une naturelle disposition à remplir les devoirs de la charité ; un père tout dévoué aux intérêts de sa famille ; une marraine dont la vie fut toute de sacrifice ; un parrain, type d'honnête homme et de vrai chrétien ; des oncles, des tantes, des cousins et des cousines qui ont été comme autant de canaux de la bonté de Dieu pour moi. »

Puycheni a toujours appartenu à la famille de Plas ; mais les ascendants de François n'en devinrent propriétaires qu'en 1740, époque où il fut recueilli comme héritage, dans la succession de mesdemoiselles d'Arlot de Frugy, par Antoine Robinet, seigneur de Plas et de Bouteille. Puycheni n'offre aux regards des visiteurs ni les fières allures du château féodal, ni les confortables élégances des villas modernes ; il n'en était pas moins cher à ses paisibles habitants qui y coulaient des jours heureux, au milieu des patriarcales habitudes d'une noble et chrétienne famille. « Que de transformations, s'écrie mademoiselle Elisa de Plas, le vieux manoir n'avait-il pas déjà subies depuis son origine, lorsque mon grand-père vint s'y installer. Dieu veuille que le temps impitoyable ne fasse pas trop sentir le poids des années aux murailles grises ! Puissent-elles rester longtemps encore debout, pour rappeler à nos

(1) Louis XVIII conféra à M. Meynard le titre de baron pour le récompenser de sa belle conduite à la Convention.

petits neveux le souvenir de ceux qui ont vécu sous ce toit hospitalier, et qui ne sont plus ! Il n'est pas une pierre qui, dans son muet langage, ne leur redise les traditions de foi et d'honneur de leurs ancêtres. »

Pour compléter cette description un peu sommaire, on nous permettra de citer un gracieux sonnet, exact comme une photographie, qu'un des neveux du Père de Plas, hôte de La Menescle (1) pendant les vacances, adressait au mois de novembre 1887 « au seigneur et aux dames de Puycheni. »

Au sommet du coteau, le vieux logis profile
Ses murs, son grand toit rouge, et son lourd pavillon,
Les bois déjà jaunis ceignent l'antique asile,
Comme un portrait d'aïeul l'or brun d'un médaillon.

Sous l'étroite terrasse un jardin d'ancien style
Qu'un vert rempart de lierre isole du vallon,
Où parmi fleurs et fruits, notre enfance indocile
Promenait autrefois son joyeux bataillon.

Le temps ne marche pas pour la chère demeure ;
Telle elle fut jadis, telle elle est à cette heure ;
De l'insulte des ans, ses vieux murs sont vainqueurs.

Elle a toujours pour nous le parfum d'un autre âge,
Pour fêter nos retours le même bon visage,
Pour nous aimer enfin toujours les mêmes cœurs.

La vieille famille des Robinet de Plas était originaire du Périgord ; elle ne vint s'établir dans l'Angoumois qu'au milieu du dix-huitième siècle (2). Le chef de la

(1) Propriété de M. Adalbert de Plas, frère de François.

(2) Les annales des Filles de Notre-Dame ont conservé le souvenir de la Mère Aimée de Plas, religieuse de Périgueux, qui mourut en odeur de sainteté à la maison du Cap-Français, vers 1760. Celles de Saint-Benoît relatent au 24 mars 1635 la mort

famille, en 1809, était M. François Robinet de Plas, ancien capitaine d'infanterie, aide de camp du comte de Périgord. Il avait épousé mademoiselle Aurore de Castelnau de Laloubière, qui lui donna sept enfants, deux filles et cinq garçons, dont notre petit François était l'avant-dernier. Madame de Plas était une de ces femmes d'élite, comme on n'en rencontre plus guère, qui savait allier aux charmes de la plus exquise distinction toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et à la pratique de ses devoirs d'épouse et de mère l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Mademoiselle Elisa de Plas, sœur aînée de François, a bien voulu nous communiquer ses souvenirs personnels sur les premières années de son jeune frère (1). Elle y a joint sur son père et sa mère et sur toute sa famille de curieux détails trop souvent passés sous silence dans les biographies publiées de nos jours. Voilà pourquoi nous n'hésitons pas à reproduire textuellement, dans leur touchante simplicité, ces pages émues dont l'intérêt est plus général qu'il ne paraît tout d'abord. L'histoire intime de la famille de Plas n'est-elle pas, à quelques circonstances près, celle de la plupart des familles nobles en province pendant et après la grande révolution ? C'est comme un horizon nouveau qui s'ouvre sur tout un côté de nos annales contemporaines. Nous comprenons sans doute le sentiment de délicatesse qui a souvent inspiré la pensée de jeter un voile discret sur des infortunes qui ne furent après tout qu'un coup de la Providence ; mais nous réservons notre admiration pour ce sentiment

d'un évêque de Lectoure, Légier de Plas, décédé au château de Plas, en Limousin, dans les exercices de la piété la plus austère, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

(1) Ils ont été recueillis par une des petites-nièces de la vénérable octogénaire.

plus fier qui ne craint pas d'accepter comme un titre de gloire des souffrances courageusement supportées. Il importe que la leçon du malheur ne soit pas perdue pour des générations qui, dans notre pays si troublé, peuvent de nouveau se trouver exposées aux mêmes calamités, sinon plus terribles encore.

« Comme les générations passent vite ! s'écrie mademoiselle Elisa de Plas, en commençant son récit intime, comme le flot qui les emporte efface en fuyant toute trace, tout souvenir ! Bientôt la main qui trace ces lignes retombera froide et glacée ; et après quelques larmes sincères versées sur la sœur, sur l'amie dévouée, l'oubli passera bien vite sur ma mémoire. Je le dis sans amertume, non sans douleur. Mais, que la mémoire d'un père, d'une mère, comme le ciel nous les avait donnés, ne laisse aucune trace dans le souvenir des générations qui les suivent, cela me paraîtrait injuste et odieux. Je voudrais donc esquisser, pour mes arrière-neveux, quelques traits de ces nobles vies, toutes de devoir et d'abnégation, que notre siècle égoïste et sensuel aura peut-être de la peine à comprendre.

» A l'époque où notre père débutait dans le monde comme cadet gentilhomme, le comte et la comtesse de Périgord habitaient le château de Chalais, alors rendez-vous de toute la province ; on y dansait, on y jouait la comédie, on s'y amusait, en un mot, beaucoup.

» C'est au château de Chalais que notre père fit ses premiers pas dans le monde. Il était grand, beau, distingué et avait de charmantes manières. Il plut tellement au comte de Périgord que celui-ci, nommé gouverneur de la Provence, le choisit comme aide de camp. Le début dans la carrière militaire fut des plus agréables pour le jeune officier, qui appartenait au

régiment de Guyenne. Que de fois, dans les longues soirées d'hiver, il aimait à nous entretenir des charmants souvenirs qu'il avait conservés de son séjour à la petite cour d'Aix, où il s'était trouvé si heureux? Le président Gros, Carion-Nisas, Cambacérès, les de Nattes, le comte de Béarn, etc., étaient parmi les habitués de l'hôtel du gouverneur.

» La Révolution vint bientôt mettre un terme à cette douce existence : les débuts en furent terribles dans le midi. Mon père eut, à cette occasion, le bonheur de pouvoir rendre quelques services au comte de Périgord ; mais lui-même ne tarda pas à courir les plus grands dangers. Les troupes se révoltèrent et plusieurs officiers furent massacrés ; un sergent bordelais de son régiment, nommé Rivière, lui sauva la vie. Il se cacha longtemps dans la famille d'Aldebert, et parvint enfin à fuir à l'étranger.

» Grâce aux bonnes recommandations qu'avait notre père, l'exil, si cruel pour tant d'autres émigrés, fut encore pour lui une des époques relativement heureuses de sa vie. Sa grande distinction et ses bonnes manières le faisaient rechercher de tous les seigneurs allemands, et partout on le comblait de prévenances et d'attentions. Arrivé à la petite cour de Wurtemberg, n'ayant plus le sou et portant des vêtements usés, il trouva, dans la chambre qu'on lui offrit, un costume complet avec une bourse élégante contenant vingt-cinq louis.

» Mon père faisait partie de l'armée de Condé ; ses états de service, signés par les princes, sont des plus honorables. C'est à Esteinheim qu'il rejoignit Mgr le Prince, le 1er janvier 1792 ; il fit dans les Chasseurs Nobles les campagnes de 1792, etc., jusqu'au 1er août 1795. Entré à cette époque, avec le grade de lieutenant, au régiment d'Hohenloë, il continua

son service actif jusqu'au licenciement de l'armée de Condé, le 30 mars 1801. Deux fois blessé, à Schusserried, le 30 septembre 1796, et à Steinsdadt, le 24 octobre de la même année, il revint dans ses foyers commissionné capitaine par le roi, et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

» Notre bonne et excellente mère avait traversé toutes les horreurs de la Révolution. Son père, marquis de Castelnau de Laloubière, page de Louis XV, était parti, comme tous les gentilshommes, à la suite des princes, dans l'espoir de rétablir un jour la royauté : tous ses biens furent séquestrés et vendus par la nation. Sa mère, mademoiselle Guy de Lusignan, fille de mademoiselle de Polignac, nièce du cardinal, se réfugia à Livernan avec ses trois enfants (1). C'est au milieu de la solitude et sans le secours d'aucun professeur, que notre mère acquit pourtant une forte instruction, puisée dans la bibliothèque du château. Elle y passait une partie de son temps, lisant avidement tous les livres qui lui tombaient sous la main ; elle dut à sa grande intelligence et à son bon jugement de ne retirer de ces lectures un peu trop hasardeuses que ce qui pouvait la conduire au bien et à la vérité.

» A Livernan, qu'elle habitait depuis la Révolution, madame de Laloubière ne jouissait plus même d'aucun revenu de cette propriété. On vivait de lait, de châtaignes et des produits du jardin. Madame de Corlieu de Loche s'était aussi retirée à Livernan, pres de sa belle-sœur, avec mademoiselle de Loche, sa fille, et mademoiselle de Gléné, sa cousine. La terre de Loche avait été vendue, comme bien national, au

(1) Le château de Livernan appartient aujourd'hui à M. Emmanuel de Plas, frère de François.

fermier Déroulède (1) pour une paire de bœufs, et les autres terres de notre grand'tante avaient été mises sous le séquestre. Toutes ces dames partageaient donc la même détresse; il leur fallut travailler et vendre leurs ouvrages, pour se procurer les choses les plus indispensables.

» On était aussi sous le coup de visites domiciliaires. Des brigands, connus sous le nom de chauffeurs, brûlaient les maisons pour découvrir des prêtres et des émigrés, ou pour obliger les propriétaires à révéler le lieu où ils tenaient cachés de prétendus trésors. Or, pendant une sombre nuit d'hiver, un accident arriva dans les écuries ; les cris des domestiques firent croire à une invasion des chauffeurs. Ma pauvre mère, qui n'avait alors que treize ans, fut tellement effrayée, qu'elle en resta malade pendant plus d'une année, et toute sa vie elle conserva des palpitations de cœur, qui remontaient à cette triste et cruelle époque.

» On éprouva un peu plus de calme après la Terreur ; mais une douloureuse nouvelle jeta dans la consternation les habitants de Livernan : le marquis de Castelnau de Laloubière venait de mourir à Coblentz. C'était un homme charmant et un parfait chrétien : il joignait à toutes les grâces de l'esprit et aux plus nobles manières un cœur généreux et les sentiments les plus délicats.

» A la rentrée de l'émigration, madame de Laloubière songea à donner un appui à sa fille ; M. de Plas offrit sa main, et nos chers parents associèrent leurs destinées en 1802 : ma mère avait vingt-trois ans et mon père trente-huit. Les deux familles se réunirent à Puycheni, et le mariage fut béni dans la petite chapelle qui existe encore aujourd'hui. Notre excellente

(1) Bien des fortunes actuelles ont semblable origine.

mère apportait dix mille francs de dot, et en tout quarante-cinq mille, provenant en partie de l'indemnité accordée aux émigrés.

» Cependant notre père, qui s'attendait à une ruine complète en rentrant de l'émigration, avait retrouvé Puycheni parfaitement conservé, grâce à des circonstances tout à fait providentielles. Je ne puis taire ici le nom de notre admirable tante Philippine de Plas, plus tard baronne Meynard. Vive, spirituelle, elle avait acquis sans maître des connaissances variées ; mais elle se montra par-dessus tout le bon ange de la famille.

» En 1793, c'était encore une jeune fille de dix-sept ans à peine et timide comme on l'est à cet âge. Un jour, sa vieille mère infirme et malade est conduite, sous le poids d'une injuste suspicion, devant le tribunal de Barbezieux, pour s'y entendre condamner à la prison et peut-être à un châtiment plus sévère. Philippine, n'écoutant que son amour filial, se rend seule au district, afin de réclamer justice pour sa mère. Les assesseurs sont réunis, mais le président n'est pas encore arrivé. Dans une inspiration sublime elle s'élance au fauteuil et s'écrie avec des larmes dans la voix : « C'est moi qui préside aujourd'hui ; » et sans se laisser déconcerter par d'ignobles quolibets, elle ajoute : « Vous êtes tous des hommes d'honneur, vous aimez vos mères, vous allez donc me rendre la mienne. » Les juges stupéfaits se laissent fléchir par cette courageuse jeune fille, et elle quitte le tribunal révolutionnaire au milieu des applaudissements de la foule : sa mère était rendue à son héroïque tendresse.

» Peu de temps après, Puycheni, mis sous le séquestre, allait être vendu comme bien d'émigrés. Philippine et sa mère apprennent que M. Meynard, membre de la Convention nationale, est un fort hon-

nète homme, qui a eu le courage de ne pas voter la mort du Roi. Ma tante lui écrit aussitôt et obtient un sursis. Elle arrive au tribunal au moment où la vente va commencer, entre triomphalement en montrant le sursis au président, et fait reconnaître ses droits ainsi que ceux de ses sœurs. A quelque temps de là, toujours guidée par les conseils de M. Meynard, elle rachète la part des émigrés, et conserve ainsi le vieux manoir à son frère. Elle se contenta avec ses sœurs de la dot qu'elle aurait eue avant la révolution.

» Un peu plus tard, son frère, le chevalier de Plas, est arrêté à Angoulême, comme émigré, et condamné à mort. Mademoiselle de Plas apprend l'arrivée à Vauxain de M. Meynard, qu'elle ne connaissait encore que par lettres. Avec l'autorisation de sa mère, elle va, suivie d'un fidèle domestique, lui demander conseil. Ce courage, cette confiance, ce dévouement admirables le touchèrent profondément ; mais, après l'avoir écoutée, il lui dit qu'il n'y avait rien à espérer de la justice et qu'il fallait gagner le geôlier à prix d'argent. Puis, se doutant bien que ce moyen n'était pas facile pour une famille dont toutes les propriétés se trouvaient sous le séquestre, il ouvre son bureau, prend trois rouleaux d'or de mille francs chacun, et les offre à ma tante, en disant : « Vous me les rendrez dans des » jours plus heureux. » Philippine vole aussitôt à Angoulême, où elle est accueillie par la famille d'Argence, gagne le médecin de la prison et obtient que le prisonnier malade puisse faire, chaque soir, une promenade sur le rempart. Elle trouva ensuite le moyen de glisser à son frère un pistolet, mais ne réussit pas à gagner le geôlier à prix d'or. Bref, un beau jour, à la suite d'une longue lutte, le prisonnier cassa le bras de son gardien et parvint à se sauver. Après être resté caché d'abord chez les Claveaud à Angoulême, puis dans la famille

Gillebert, au Maine-Bernier (1), le chevalier de Plas s'introduisit clandestinement à Puycheni où il déjoua toutes les visites domiciliaires. Plus tard il épousa la célèbre mademoiselle de Cazotte, devint sous-préfet de Bellac et mourut à Angoulême.

» Je reviens à nos chers parents, au moment de leur établissement à Puycheni. On sortait à peine de la tourmente révolutionnaire ; aussi que de peines, que d'épreuves pour les familles qui en avaient subi les rigueurs ! De plus, les impôts et les réquisitions pour les armées ruinaient les propriétaires. Si la Providence n'y avait pourvu, comment le pauvre ménage serait-il arrivé à payer toutes ses dettes ? Chaque année voyait naître un enfant de plus.

» Voici un fait que je me rappelle comme y assistant encore; et cependant j'avais alors six ans à peine. Cambacérès, parvenu au pouvoir, se souvint de son ancien ami de la petite cour d'Aix. Envoyé à Angoulême pour présider le conseil départemental, il écrivit à notre bon père, le priant de venir le voir ; il lui fit toutes les offres de service possible, et demanda même d'être parrain de l'enfant qui allait bientôt accroître la petite famille. En brisant les carrières et en ruinant la noblesse, la Révolution n'avait pas enlevé à ses victimes la noble fierté du malheur. J'entends encore notre bonne mère s'écrier : « Mon enfant, filleul d'un » régicide !... jamais !... » Toutes les avances de Cambacérès furent repoussées, et cependant Dieu sait dans quelle affreuse gêne nous nous trouvions alors.

» Aînée de la famille, j'ai partagé de bonne heure toute la sollicitude de nos chers parents. Je vois notre excellente mère, les larmes aux yeux, vendant succes-

(1) Le Maine-Bernier appartient maintenant à M. Gaston de Plas, neveu de François.

sivement toutes les épaves échappées à la Révolution, tantôt une tasse d'argent, tantôt une cafetière ou un bijou, tantôt une montre ou une chaîne, pour subvenir au dépenses les plus indispensables et ne pas faire de dettes : mes chers parents payaient toujours comptant.

» A la fin de l'Empire, je me le rappelle, les denrées coloniales étaient hors de prix : le sucre se vendait six et sept francs la livre. Notre bonne mère, malade, buvait ses tisanes sans sucre, ou remplaçait le sucre par un sirop de raisin, et se privait du café au lait qu'elle avait depuis longtemps l'habitude de prendre le matin.

» Quant à nous, nos costumes étaient plus que simples ; nous portions, l'hiver, des vêtements tissus avec la laine de nos moutons, et nous étions vêtus, l'été, avec la toile filée au manoir. Les chaussures étaient un luxe réservé pour les jours de grande fête ; hiver comme été, on marchait pieds nus... Je vois encore Emmanuel se frayant ainsi un chemin dans la neige. Malgré ces petites misères, nous vivions fort heureux : notre bonne mère, en nous surveillant de près pour les choses importantes, nous laissait pour tout le reste une grande liberté. Quel plaisir pour nous autres enfants, après une journée passée à jouer et à courir dans les bois et dans les prairies, de monter sur les chevaux et les ânes qui revenaient du pâturage, et de nous diriger en galopant vers le logis, où notre bonne mère nous attendait avec de douces paroles et un gracieux sourire ! Je ne me souviens l'avoir vue qu'une fois user de rigueur envers l'un de nous. Nous avions la défense absolue de nous pencher sur le grand puits couvert de lierre et de vigne vierge, qui est encore dans la cour d'entrée. François, au caractère entreprenant, se penchait, oublieux de la défense, vers l'eau, sans écouter ni les appels ni les

avertissements réitérés de notre bonne mère. Elle accourut, ne voyant que le danger auquel on s'exposait, et donna une tape à l'enfant ; celui-ci, qui n'avait que quatre ou cinq ans, mais dont le caractère se dessinait déjà, tendit l'autre joue sans répondre.

» Mes frères Emmanuel et Louis commencèrent leur éducation à Angoulême, chez M. Mégrier, qui les laissait dormir toute la journée sur leur banc, sans rien leur apprendre. Ils furent ensuite placés chez le vieux curé de Bonnes, M. Eclancher, qui enseignait le latin ; c'était un fort digne prêtre, mais peu habile professeur. François n'avait que cinq ans lorsqu'il y fut envoyé avec ses frères, mais il n'y resta pas longtemps. Comme le curé de Saint-Romain était alors un prêtre constitutionnel, nous avions complètement abandonné cette paroisse pour suivre les offices de Bonnes ; nous avions souvent l'occasion de voir nos frères, et je me souviens des mille gâteries que nous réservait la sœur du bon curé.

» Sur ces entrefaites survint la Restauration, qui fut pour notre famille le signal d'un indicible bonheur. Je me rappelle avec quel enthousiasme elle fut saluée dans les campagnes : partout on était ivre de joie. Personne ne doutait que le Roi, en remontant sur le trône de ses pères, ne rendît à ses fidèles compagnons d'exil, et les biens volés par la Révolution, et les positions perdues à cette époque. Quels beaux projets nous faisions, Charlotte de Labarre et moi, pour les terres de Bernac et de Loche! Nous n'avions jamais quitté nos mères, et nous comprenions combien l'espérance de cette tardive justice devait faire battre leur cœur. Hélas ! nous n'avions bâti que des châteaux en Espagne. L'indemnité reçue par nos familles fut presque nulle : pour Bernac on ne donna que treize mille francs, et pour Loche... rien.

» Cependant mon père avait de nombreux amis : le prince et la princesse de Chalais, le comte et la comtesse de Béarn s'occupèrent de faire placer ses enfants dans des collèges. Emmanuel fut admis au lycée de Poitiers qui était un collège royal ; Louis et Adalbert obtinrent une bourse à Saint-Cyr (1). François partit pour Périgueux, où M. Meynard, son oncle et parrain, était alors président du tribunal. Il n'y passa que deux ans ; mais quand il y arriva, il savait si peu écrire que Charles de Saint-Angel, plus âgé que lui, voulait bien se charger de faire sa correspondance (2). Nous eussions pu, de notre côté, Augusta et moi, être élevées à Saint-Denis ; mais notre mère ne voulut pas, plus que nous, profiter de cette faveur.

» Mon père, à cette époque, consentit à remplir quelques fonctions de la vie administrative. Il fut nommé successivement, de 1814 à 1817, comme en font foi ses états de services, conseiller de préfecture du département de la Charente, président du conseil électoral de l'arrondissement de Barbézieux, sous-préfet de l'arrondissement d'Angoulême, commandant de la garde nationale de l'arrondissement de Barbézieux, enfin préfet par intérim du département de la Charente. Le prince de Chalais insistait pour que mon père acceptât une préfecture qu'il se faisait fort de lui obtenir; mais celui-ci, cadet gentilhomme à treize ans, puis officier et émigré, n'avait pu faire aucune étude préparatoire à de si importantes fonctions. Il crut sa conscience engagée et refusa le poste qu'on lui offrait, craignant de se trouver au-dessous de sa position.

(1) « La petite école de Saint-Cyr, » officiellement « école royale militaire préparatoire » n'a duré que deux ans.

(2) Henri de Saint-Angel, frère de Charles, entré plus tard dans la Compagnie de Jésus, resta toujours un des meilleurs amis de François de Plas.

» Nous revînmes alors à Puycheni ; mais, habitant la campagne, nous n'avions, ma sœur et moi, aucune ressource pour notre éducation. Notre mère, élevée pendant la Révolution, n'avait jamais eu de maîtres ; elle savait beaucoup et bien, parlait avec grâce et était charmante d'à-propos, mais elle n'avait rien appris par principes. Je sentais vivement moi-même tout ce qui me manquait. C'était en 1820. Un préfet en tournée de revision, le marquis de Vauchier, vint à Puycheni où il passa la journée. Vivement touché de tout ce qu'il vit dans notre intérieur, je l'entends encore dire à ma mère au moment du départ : « Vous ne pouvez pas lais- » ser grandir vos filles sans éducation ; il faut décider » votre mari à accepter la place de secrétaire général. » Le 6 septembre 1820, notre père était nommé en cette qualité à la préfecture du département de la Charente, position qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1830.

» Mes frères, déjà dispersés, revinrent le plus souvent possible à Puycheni, pendant les vacances. Aucun plaisir ne valait pour eux le bonheur de se retrouver près de notre excellente mère. C'était à tel point que François, qui aimait la danse avec passion, n'hésitait pas à sacrifier un bal chez des amis pour arriver deux ou trois heures plus tôt au vieux manoir.

« Nous nous trouvions à Angoulême à l'époque où madame la Dauphine, voyageant dans l'ouest et le midi, s'arrêta dans cette ville. Son amie et dame d'honneur, Pauline de Tourzel (comtesse de Béarn), lui avait souvent parlé de ma mère qu'elle aimait beaucoup et de toute sa famille. Il y eut assaut de toilettes pour la présentation à la princesse ; mais nous gardâmes notre simplicité. Quand les portes du salon s'ouvrirent, toutes les belles dames se précipitèrent comme une avalanche et défilèrent devant la duchesse d'Angoulême. Mon père se tenait à côté du préfet pendant la

réception. « Monsieur de Plas, lui dit la Dauphine, est-ce » que mesdames de Plas sont ici? » Sur la réponse affirmative, un huissier s'avança vers la porte de la salle et cria : « Madame la Dauphine demande mes- » dames de Plas. » Nous nous avançâmes alors à travers une foule compacte. Impossible d'accueillir avec plus de bienveillance et de témoigner plus d'intérêt que ne le fit la princesse, lorsque nous lui fûmes présentées. « Madame de Béarn, dit-elle à notre chère mère, » m'a beaucoup parlé de vous et de votre intéressante » famille. » Elle nous entretint assez longtemps, nous donnant des nouvelles de nos frères qu'elle avait vus à Saint-Cyr, et s'enquérant avec bonté de ce qui concernait chacun de nous. Ce fut tout un événement dans la ville, et pour nous un bien doux souvenir.

» Au retour de la guerre d'Espagne, le duc d'Angoulême devait s'arrêter à la préfecture. Sur la proposition du marquis de Guer, qui n'avait que des enfants trop jeunes, nous avions été choisis, dans une réunion de mères de famille, Ludovic pour faire le compliment d'usage, et moi pour présenter au prince une couronne. Le duc fit monter notre jeune frère dans son carrosse, et, après l'avoir écouté, il lui prit affectueusement la joue et lui demanda son nom et ses projets d'avenir. « Allez, mon petit ami, lui dit-il, on ne » vous oubliera pas. » Quant à moi, je me vois encore sur le perron, ma couronne à la main, et l'excellent prince me disant de la voix et du geste : « Pas de dis- » cours, pas de discours ! »

Ici s'arrêtent les souvenirs personnels de mademoiselle Elisa de Plas sur son jeune frère et toute sa famille. Nous n'avons pas voulu interrompre cet intéressant récit, mais on nous permettra de le compléter par quelques notes qu'on a bien voulu nous communiquer.

« On me demande, écrit M. Adalbert de Plas, quelques détails sur l'enfance et la première jeunesse de notre cher François. Ces temps sont si éloignés qu'il ne m'en est resté qu'un bien vague souvenir. D'ailleurs, j'ai été séparé de lui dès l'âge de huit ans, et ne l'ai plus revu que de loin en loin aux époques des vacances ou pendant ses congés.

» Avant mon départ pour l'école, il était le compagnon habituel de mes jeux, et déjà se manifestait ce caractère ferme et loyal, qui lui a fait tant d'amis pendant le cours de sa vie, et m'a inspiré à moi-même une affection profonde et durable. Je me rappelle un mot charmant qu'à l'âge de quatre ou cinq ans il adressa à la marquise de Cumont, qui était venue faire une visite à Puycheni. François alla choisir dans son petit parterre une jolie pensée et l'offrit à cette dame en disant : « Il ne me reste que celle-ci, et encore je la gardais » pour graine. »

» Le motif de plaire à nos chers parents le portait à faire son possible pour leur être agréable en toutes choses. Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait leur offrir quelques petits présents, par exemple un beau fruit à son père, ou une violette nouvelle à sa mère.

» Notre père, ayant obtenu pour lui une bourse à l'école des Chevaliers de Saint-Louis, à Senlis, l'y conduisit en 1818 ; il n'avait alors que huit ans et demi. La pensée d'un si grand voyage, à cette époque, et d'une séparation peut-être longue de la famille, ne laissa pas que d'émouvoir le pauvre enfant, car il dit à son père au moment du départ : « C'est moi, papa, » qui suis *tout le plus petit*, et qui vais *tout le plus* » *loin*. »

L'association paternelle des Chevaliers de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et du mérite militaire,

instituée de l'agrément de Sa Majesté, sous la protection spéciale de S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, avait pris naissance dans les premières années de la Restauration. Son but était de faire donner une solide instruction aux fils ou proches parents des Chevaliers de Saint-Louis sans fortune. L'ancien couvent des religieuses de la Présentation, à Senlis, fut consacré à l'établissement qui devait recevoir les jeunes élèves (1). Le conseil d'administration, présidé par le vieux prince de Condé, comptait parmi ses membres les plus illustres notabilités de l'administration, de la marine et de l'armée. Nous ne citerons, pour mémoire, que le duc de Damas, le marquis de Puivert, l'amiral comte de la Galissonnière, et les maréchaux de France, duc de Coigny et duc de Reggio. Cette école des Chevaliers de Saint-Louis, noble et française institution s'il en fut, transportée successivement à Vaugirard et à Versailles, disparut avec la révolution de 1830.

Arrivé à Senlis au milieu de l'année 1818, François, par son ardeur au travail, ne tarda pas à se placer parmi les meilleurs élèves d'une école qui comptait tant de sujets d'élite : Canrobert, Ladmirault et bien d'autres. « Je suis allé, écrivait-il en 1848, visiter le collège où j'ai passé trois ans. J'ai revu avec plaisir le fameux hôtel du Grand-Cerf de France, où j'étais descendu avec mon père, puis l'emplacement d'Aumont, la butte des Gendarmes, et une vieille tour en ruine où nous allions nous promener quelquefois... Je me rappelle l'horoscope qu'un de nos maîtres d'étude tira un jour sur ma physionomie : « Vous serez, me dit-il, » un bon gentilhomme campagnard dans votre pro-

(1) Les bâtiments de l'école des Chevaliers de Saint-Louis font aujourd'hui partie de l'institution des PP. Maristes, établie dans l'ancienne abbaye génovéfaine de Saint-Vincent.

» vince. » Cette destinée me paraisssait peu enviable. »

La plupart des anciens élèves de l'école des Chevaliers de Saint-Louis ont fourni une carrière sinon brillante dans le monde, du moins utile au pays. François se montra toujours heureux de rencontrer dans la vie ses anciens camarades, qui avaient porté comme lui le collet rouge et les boutons à fleurs de lys sur lesquels était inscrit : *Deo et regi.* « Tout le monde, écrivait-il, en 1845, ne peut pas atteindre à la gloire militaire de Turenne ou de Napoléon ; mais tout homme de cœur doit ambitionner la noble fin du capitaine Dutertre, ancien élève de Senlis. » Dutertre, capitaine adjudant-major dans les chasseurs d'Orléans, avait été chargé par Abd-el-Kader, dont il était prisonnier, d'inviter un détachement de soldats français retranchés dans un marabout à mettre bas les armes. Paraissant céder aux menaces de l'émir, l'officier s'avança vers ses compagnons d'armes pour leur dire le but de sa mission ; mais au lieu de les engager à se rendre, il les exhorta au contraire à se défendre jusqu'au dernier. « Puissé-je à l'occasion, ajoutait-il, me montrer digne d'un tel camarade ! (1) »

Toutefois, nous le tenons d'un survivant de l'école de Senlis, l'éducation morale et religieuse laissait beaucoup à désirer. Parmi les maîtres se trouvaient plusieurs débris de la Révolution, qui se montraient indignes de cette haute fonction d'éducateurs de la jeunesse. N'est-ce pas là ce que François semble indiquer, lorsqu'il écrit discrètement un jour : « Que ne m'a-t-on dit dans mon enfance : Quand tu te sentiras plein d'affection pour tes parents ou tes amis, pense que c'est Dieu qui te les as donnés, et que tu dois

(1) On vient d'organiser, à Oran, une souscription destinée à recueillir des fonds pour l'érection d'une statue au capitaine Dutertre (*Univers*, 3 février 1890).

l'aimer plus que tout ce que tu aimes ; pense à lui rapporter ton petit travail, en attendant que tu puisses lui apporter les fruits de ton intelligence et toute ta bonne volonté ! »

De Senlis où il venait de terminer avec succès la classe de cinquième, François alla continuer ses études à Vaugirard, où venait d'être installée l'école des Chevaliers de Saint-Louis. De brillants succès couronnèrent de nouveau son application et ses efforts ; il remporta le prix d'excellence à la fin de l'année.

Malheureusement, à Vaugirard comme à Senlis, l'éducation religieuse était tout à fait négligée. « Bien qu'ayant eu le prix d'excellence en quatrième, écrivait François plus tard, j'ignorais complètement le catéchisme. Sauf une vague crainte de l'enfer, je n'avais pas l'idée de l'obligation de croire à la Révélation ; je ne me doutais pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ fût présent sur nos autels, et la procession de la Fête-Dieu ne me disait rien au cœur. » Et cependant, c'est en cette même année qu'il eut le bonheur de faire sa première communion et de recevoir le sacrement de confirmation. « Élevé dans la crainte de Dieu, nous dit-il, malgré bien des défauts naturels et un caractère difficile, j'ai fait, je l'espère, une bonne première communion, mais sans avoir l'instruction et la préparation convenables à cette grande action... Il en fut de même de la confirmation reçue à Saint-Sulpice, après laquelle je donnai deux ou trois pièces de dix sous aux pauvres, moi qui ne touchais habituellement que six sous par semaine... Sans doute, ajoute-t-il, j'ai fait ma première communion et j'ai reçu la confirmation dans la bonne foi, mais sans connaître assez les sacrements qui m'étaient administrés. »

Hélas ! cette insuffisance de l'instruction religieuse devait avoir les plus désastreuses conséquences pour le pauvre enfant, qui resta vingt-cinq ans sans renouveler sa première comunion. « Que de motifs d'humilité, écrivait-il plus tard, dans le souvenir de la vie désordonnée que j'ai menée jusqu'à trente-huit ans, ayant cessé de me confesser et de m'approcher de la sainte table après ma première communion !... Je n'ai pas le désir de m'excuser devant Dieu qui ne peut être trompé ; mais je puis dire que je suis sorti du collège trop ignorant de ma religion... La jeunesse se perd dans mille désordres, non seulement par le mauvais exemple et la tendance naturelle, mais encore par l'ignorance de la loi de Dieu et l'oubli du catéchisme. Je crois donc qu'il est important de ne jamais lancer un jeune homme dans le monde, sans s'être assuré qu'il sait bien son catéchisme, et qu'il le possède de manière à ne pouvoir prétexter l'ignorance, s'il vient à faillir. »

Nous avons trois lettres de François, datant de son séjour à Vaugirard. La première, adressée à ses chers parents à l'occasion du 1er janvier 1822, est écrite d'une main ferme, d'un style concis, sur une feuille de papier avec encadrement gravé en bosse, ornementée de fleurs de lys et de médaillons représentant les membres de la famille royale. Elle renferme une protestation de reconnaissance et d'amour pour leurs soins et leur tendresse, avec promesse de suivre bien fidèlement leurs sages conseils. « Oh ! vous, qui de mes désirs remplissez tous les vœux, qui toujours pleins de bonté me prodiguâtes tous vos soins : croyez que, tant que votre fils vivra, il aura toujours pour vous tous les sentiments de reconnaissance et de tendresse, et sera toujours prêt à suivre des conseils donnés par de si bons parents. » Dans la deuxième,

adressée à sa mère, il s'excuse de ce qu'on n'a rien reçu de lui depuis longtemps : « J'avais bien écrit, dit-il, et plusieurs lettres ; mais dom Groult (M. l'abbé Groult, supérieur) me les a toutes prises, parce qu'on doit toujours les lui donner, et je ne l'avais pas fait (1). » Dans la troisième, adressée à son frère Louis, il se révèle déjà ce qu'il sera un jour : homme de bon conseil, tout entier à son devoir, mais sachant au besoin faire trêve au travail par d'innocents délassements. « J'ai reçu, écrit-il, une lettre de papa qui me dit que tu commences à travailler. Je t'avertis en ami de tâcher de lui faire plaisir. Je ne veux pas te donner de conseils, ce serait m'élever trop haut. C'est plutôt à moi d'écouter les tiens ; mais je te prie de bien écouter ceux de mon papa... J'ai quelque espérance que nous nous verrons dans un an. Nous irons à la chasse ; mais il faudra bien prendre garde de ne pas mettre la peste dans le pays, tant nous tuerons de lièvres et de perdreaux. »

Les voyages étaient alors longs, difficiles et coûteux ; on conçoit que les enfants qui avaient été envoyés au loin pour leur éducation, se voyaient parfois privés de la douce vie de famille pendant les vacances. François, qui avait toujours tant aimé ses parents, souffrait plus que tout autre d'une séparation même momentanée. Aussi n'aspirait-il qu'après le jour heureux où il lui serait donné de revoir le vieux manoir et tous ses habitants. « J'espère, écrit-il encore à son frère, aller en vacances l'année prochaine ; j'ai demandé de rester à Angoulême les six mois qui précéderaient mon entrée à l'école de marine. »

Cette vocation de François pour la marine, dont une

(1) Une des rues du quartier de Vaugirard, à Paris, porte le nom de l'abbé Groult.

lettre du 20 novembre 1822 porte la première trace, s'était manifestée dès son enfance : une lecture assidue avait de bonne heure rempli sa jeune imagination de récits de voyages et d'aventures. Elle se dessina davantage au collège par les relations intimes qu'il contracta avec les élèves qui partageaient ses goûts et qui embrassèrent la même carrière. Cependant ses professeurs, témoins de ses succès dans les études littéraires, essayaient de le détourner de la marine; ils auraient voulu le pousser vers la carrière militaire qu'ils jugeaient plus accessible pour lui qui n'avait point fait encore de mathématiques. M. de Plas se rendit à leur avis, et François entra dans la classe de troisième, au commencement de l'année scolaire 1823-1824.

Quels ne furent pas la tristesse et le découragement du pauvre enfant ; il voyait s'évanouir tous ses rêves d'avenir! Heureusement qu'il avait rencontré un protecteur et un ami dans son oncle et parrain, qui venait de quitter Périgueux pour Paris. A la vue du désespoir de François, il n'hésita pas à le prendre dans sa maison, et avec l'autorisation des parents, il lui fit donner des leçons de mathématiques, pour le préparer au concours de l'école de marine. Témoin de l'ardeur avec laquelle l'enfant se livrait à des études si nouvelles et peu en rapport avec ses aptitudes naturelles, M. Meynard conçut un vif attachement pour son filleul, et il s'empressa de calmer les inquiétudes de M. de Plas, en l'assurant que son fils se distinguerait certainement dans la carrière qu'il se préparait à embrasser. Un brillant succès dans les examens ne tarda pas à justifier ces prévisions de l'éminent magistrat, que l'avenir devait réaliser plus complètement. « Il y a soixante ans, lisons-nous dans le *Journal privé*, sous la date du 18 avril 1884, je dis-

continuai la classe de troisième pour me préparer à l'école de marine par des leçons particulières de mathématiques, qui m'étaient données par M. Courtial, répétiteur à Louis-le-Grand (1). Dieu a permis que cette vocation, pour laquelle je n'avais pas eu la bonne pensée de le prier, tournât à bien. Ma tante Meynard et mon parrain, ma mère et mes sœurs, ma marraine, tante de Loche, qui vivait encore, avaient, j'aime à le penser, prié pour moi, qui déjà avais oublié de prier. »

C'est à l'hôtel de ville, devant M. Bourdon, examinateur de l'École polytechnique, que François passa son examen de mathématiques. Pour la partie littéraire, on se contentait probablement d'un certificat du chef d'établissement où le candidat avait étudié ; car voici celui qui fut délivré au jeune candidat par M. l'abbé Groult : « Je soussigné, directeur de l'institution des enfants de Saint-Louis, déclare que l'élève François Robinet de Plas,... est en état d'expliquer un auteur latin de la force de ceux de quatrième. » Le certificat déclarait en outre que l'enfant avait été élevé dans les principes de la religion catholique, apostolique et romaine; qu'il avait fait sa première communion et reçu le sacrement de confirmation ; qu'il avait de bonnes mœurs ; enfin, signe caractéristique du temps, qu'il était plein d'amour et de dévouement pour l'auguste famille des Bourbons.

(1) « Par un de ces hasards étranges, écrivait François de Plas, en 1843, un homme qui me donnait des leçons de mathématiques en 1824, est aujourdhui examinateur des élèves qui se destinent à la marine. Cet homme, M. Courtial, dont j'ai eu tant à me louer, est ici (Brest); je l'ai revu avec grand plaisir. Une autre personne qui professait le cours de mathématiques au collège de Vaugirard, M. Guérard, est aujourd'hui examinateur pour la sortie des élèves de l'École navale. M. Guérard, l'ami des fils du Roi, dont il a été aussi le professeur, est un homme d'excellentes manières et d'agréables relations ».

François fit honneur à ceux qui avaient bien voulu s'occuper de lui. Après six ou huit mois seulement d'un travail acharné, il fut reçu septième sur deux cents candidats à l'École navale d'Angoulême.

Ce fut sans doute une grande joie pour toute la famille que ce beau succès sur lequel on n'avait guère osé compter, et l'avenir se présentait aux yeux de tous sous les plus riantes couleurs; cependant n'était-ce pas à tort qu'on se réjouissait d'un succès si prématuré? François n'avait que quatorze ans, lorsqu'il fut enlevé à des travaux indispensables au développement normal de ses facultés; il se ressentit toute sa vie, nous dit-il avec trop d'humilité, de cette brusque interruption dans ses études littéraires. Son esprit ne demandait qu'à s'ouvrir graduellement à toute science; il devint, à partir de ce moment, presque rebelle aux travaux intellectuels qui demandaient de l'application et de la persévérance. Que de fois n'a-t-il pas constaté cette gêne et ne s'en est-il pas plaint dans son *Journal privé*? Nous nous contenterons de citer ces lignes qu'il écrivait le 2 mars 1843 :

« Pour un homme qui a quelque amour-propre, c'est un tourment de toute la vie qu'une éducation incomplète. Je sens parfois vivement les inconvénients de n'avoir pas achevé des études jugées nécessaires à la jeunesse; je n'ai pourtant guère de reproches à m'adresser. Les circonstances où je me suis trouvé, la carrière que j'ai embrassée m'ont arraché du collège à peine au milieu des études. A l'École navale, il a fallu surtout s'occuper de mathématiques, et, un beau jour, je me suis réveillé homme, mais homme incomplet, homme à éducation manquée. La lecture, l'âge, le bon sens naturel peuvent racheter jusqu'à un certain point cette lacune; mais on se trouve toujours fort emprunté, quand par hasard il faut se produire devant le public;

on craint à bon droit la critique qui ne manque à personne (1). »

Qu'on nous permette, à nous qui avons vu les choses de près, d'ajouter à ces réflexions si vraies sur un sujet encore mal compris de bien des familles, celles que nous ont parfois suggérées les examens d'entrée à l'École navale. Nous ne voulons rien exagérer, car nous le savons et nous en tenons compte dans une certaine mesure : les progrès accomplis dans toutes les branches du savoir humain réclament aussi des matières d'examen plus étendues (2). Néanmoins, quelle énorme différence entre les programmes si simples qui existaient au commencement de ce siècle, et ceux si surchargés que l'on impose de nos jours ! Il est vrai qu'il ne s'agissait alors que de constater le plus ou moins d'aptitude de candidats peu nombreux, à la carrière qu'ils désiraient embrasser; il s'agit aujourd'hui de rendre presque infranchissable le seuil de l'École à la foule des concurrents qui en encombrent les approches. Le

(1) Pourquoi n'adopterait-on pas en France ce qui se pratique avantageusement ailleurs? La limite d'âge est prolongée pour les candidats qui se présentent avec un grade académique. Cette mesure permettrait à un grand nombre d'élèves d'achever leurs études classiques avant de se préparer à l'École navale. N'est-ce pas là, du reste, ce qui a lieu pour les élèves qui sont admis dans la marine en sortant de l'École polytechnique? Le corps des officiers y gagnerait un grand nombre d'hommes d'élite que la limite d'âge, dans les conditions actuelles, éloigne forcément de cette carrière. Je sais les objections que l'on aurait pu faire du temps de la marine à voiles. Elles tombent presque toutes aujourd'hui que la science du machiniste doit rivaliser avec l'habileté du manœuvrier.

(2) « Les conditions du service, observe M. Jurien de la Gravière, ne sont plus ce qu'elles étaient il y a soixante ans. Il nous faut maintenant un assemblage de connaissances dont pouvaient, à la rigueur, se passer nos pères. On ne saurait oublier cependant que, dans notre métier, il reste encore bien des choses qui doivent se faire d'instinct, par une conception rapide, plutôt que par raison démonstrative. »

mérite des examinateurs consistait autrefois à apprécier le plus ou moins d'intelligence des élèves; leur habileté a souvent consisté depuis à susciter des difficultés imprévues devant lesquelles hésite tout élève qui n'a pas reçu une préparation spéciale. L'avenir nous dira le mérite réel des officiers que nous réservent des programmes imposés peut-être par la force des choses, mais qui révèlent la facilité de l'esprit et l'étendue de la mémoire, plutôt que la largeur et la profondeur de l'intelligence. Quant au passé, il ne cessera de montrer avec orgueil cette pléiade de grands hommes de mer dont la France, depuis de longues années, est si justement fière.

CHAPITRE II

1824-1829

François de Plas à l'Ecole navale d'Angoulême. — La corvette d'instruction la *Victorieuse* à Toulon. — Voyage dans les mers du Levant ; pèlerinage à Jérusalem. — Guerre entre la Turquie et la Grèce. — Embarquement sur la frégate l'*Iphigénie ;* expédition de Morée ; à bord du vaisseau le *Breslaw*. — Le brick le *Nisus*.

Le 9 novembre 1824, François de Plas fut admis en qualité d'élève de troisième classe à l'École royale de la marine qui, par une bizarrerie étrange, se trouvait alors établie à Angoulême, à vingt lieues environ de la mer.

C'est à l'année 1816 que remonte le choix de la ville d'Angoulême, comme centre d'École navale. M. Dubouchage était alors ministre de la marine. Le 31 janvier, il présenta au roi plusieurs ordonnances de réorganisation, ainsi qu'un rapport dans lequel il disait : « L'éducation théorique et l'éducation pratique des jeunes gens qui se destinent au métier de la mer ne peuvent marcher simultanément. La première exige un collège spécial, et la seconde des bâtiments armés exprès. » En conséquence, les écoles flottantes de Brest et de

Toulon, où l'enseignement était à la fois théorique et pratique, furent supprimées, et la ville d'Angoulême fut choisie pour l'établissement du collége projeté. « Il me semble, ajoutait le ministre dans son rapport au roi, que le nom de cette ville sera d'un heureux augure, et qu'il excitera les élèves à se rendre dignes de l'auguste protection de l'amiral de France. » Heureusement pour les futurs officiers de marine que l'amiral de France ne portait pas le nom d'une ville située à cent lieues de la mer ; les raisons invoquées par le rapport auraient aussi bien servi à justifier ce choix que tout autre. Quoi qu'il en soit, Angoulême n'était pas très éloigné de Puycheni ; on dut parler beaucoup en famille d'un événement aussi considérable pour le pays ; et la proximité de l'École navale ne fut pas, croyons-nous, sans exercer une certaine influence sur la vocation maritime du jeune François de Plas.

D'après l'ordonnance qui faisait suite au rapport, les élèves de marine, substitués aux aspirants, furent divisés en trois classes. Les élèves de troisième classe, au nombre maximum de cent cinquante, devaient entrer à treize ans au plus tôt, à quinze ans au plus tard, au collège royal d'Angoulême. Ils étaient nommés par le roi et choisis de préférence parmi les fils d'officiers et de magistrats qui, ayant servi Sa Majesté avec zèle et fidélité, « auraient transmis les mêmes principes à leurs enfants. » Ce n'était qu'après leur arrivée à l'École qu'on les interrogeait sur des connaissances très élémentaires. Après deux années de cours, ils sortaient d'Angoulême avec le grade d'élèves de deuxième classe, pour être répartis dans les trois compagnies de Brest, de Rochefort et de Toulon. Au bout de deux ans d'apprentissage, les élèves étaient promus à la première classe de leur grade et embarqués sur des navires de guerre.

Les bâtiments destinés à recevoir les élèves à Angoulême avaient été livrés, dès 1816, au ministère de la marine ; mais les ressources du budget ne permirent pas de mettre le collège en activité avant le mois de janvier 1818, quelques mois avant le départ de François de Plas pour Senlis.

Malgré la sollicitude du gouvernement à l'égard du collège d'Angoulême, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'on avait fait fausse route. Une année était à peine écoulée que l'anarchie régnait dans l'établissement. Les choses continuèrent de se traîner péniblement pour la discipline, jusqu'en 1823. « Cette École, lisons-nous dans un rapport adressé au ministre par le contre-amiral Jurien, est organisée aussi mal que possible comme police et comme études : les élèves admis ont des degrés de connaissances très variés ; il y en a qui ne savent pas même l'arithmétique. Indépendamment de la première nomination annuelle, il y en a de partielles à des époques quelquefois très éloignées ; mais pendant ce temps, les cours du collège ont marché, et, à leur arrivée, les retardataires ne comprennent rien. Le dégoût s'empare d'eux ; ils se réunissent aux paresseux et aux mauvais sujets et empêchent les autres de travailler. »

Le gouverneur, M. de la Serre, fut mis à la retraite, et, peu de mois après, éclata une longue révolte, provoquée par la malencontreuse sévérité du sous-gouverneur. Le duc d'Angoulême, à son retour de la guerre d'Espagne, s'arrêta à l'École pour voir ses turbulents protégés. Lorsque les jeunes gens se présentèrent devant lui, le prince fit sortir des rangs le plus mutin, et, au lieu de s'armer de sévérité, lui prit affectueusement les mains, les serra dans les siennes, et lui adressa de si paternels reproches, que l'enfant, fondant en larmes, se jeta à ses pieds, anéanti de douleur et de repentir.

Cette bonté avait produit le plus heureux effet ; on comprit aussi la nécessité d'une réforme. Une commission, présidée par l'amiral Halgan, proposa pour l'admission au collège d'Angoulême un concours public, comme pour les autres écoles militaires. L'effet de cette mesure, prise le 22 janvier 1824, se traduisit immédiatement par d'excellents résultats. Les familles ne faisant plus de demandes, on avait craint de manquer d'élèves en 1823 ; au concours de 1824, auquel prit part François de Plas, il y avait deux cents candidats. « On a lieu d'espérer, écrivit M. de Chabrol dans un rapport adressé au Roi après une inspection, que les élèves qui sortiront de l'École porteront dans le corps de la marine des connaissances plus étendues. »

M. le vicomte de Galard Terraube, capitaine de vaisseau honoraire, avait pris la direction de l'École d'Angoulême au moment où François de Plas y entrait avec sa promotion. Nous ne savons quelles paroles de bienvenue le commandant adressa à ces jeunes gens, qui tous arrivaient pleins de bonne volonté, avec l'espoir d'un glorieux avenir ; mais nous ne pouvons ne pas citer comme à-propos ces quelques lignes des *Souvenirs d'un amiral,* que devraient méditer tous les jeunes gens qui aspirent à la carrière maritime : « Je ne voudrais pas m'exposer à décourager de généreuses vocations. Il ne faut pas cependant qu'on ignore les poignantes épreuves qui attendent trop souvent le marin. Si une humeur hardie vous entraîne vers cette rude profession, s'il vous faut à tout prix courir à la poursuite des rêves de votre enfance, je ne vous en détourne pas, entrez dans la carrière où mes cheveux ont de bonne heure blanchi ; mais portez-y, jeunes gens, de sérieuses pensées, car là plus qu'ailleurs, je vous en préviens, vous aurez à pratiquer la religion du sacrifice. »

François de Plas allait réaliser à la lettre ce beau programme de toute carrière maritime, qui fut en quelque sorte le résumé de sa propre vie. Sans doute, dans le choix de sa vocation, il avait cédé, comme ses camarades, à ce vif attrait qu'offrent toujours les choses de la mer à l'ardente imagination des jeunes gens. A cet âge, en effet, qui ne s'est laissé aller au charme des voyages, aux récits des campagnes lointaines, aux péripéties d'une vie d'aventures, de recherches et d'explorations ? Qui n'a aspiré aux missions périlleuses ? Qui n'a entrevu sans terreur la lutte contre les hommes et contre la tempête ? Ce sont des rêves de jeunesse : mais ils sont séduisants, dorés par le soleil, éclos aux harmonies de la mer et du vent. Et quand cette carrière vint s'offrir à François de Plas, elle détermina aussitôt chez lui une vraie vocation. Les vocations de marin sont nombreuses ; elles répondent à cet ardent besoin qui pousse l'âme vers l'inconnu (1).

Selon la coutume de l'École, François de Plas resta deux années à Angoulême, pendant lesquelles il répondit parfaitement aux espérances qu'on avait d'abord conçues de lui. Il se montra tel qu'il avait toujours été à Senlis et à Vaugirard ; il sut, par sa conduite et son application, se concilier, avec l'estime de ses chefs, l'affection de ses camarades. Voici les notes que nous avons relevées au dossier de l'officier pour les années scolaires 1824-1825 et 1825-1826. « Docile, propre et tranquille ; bon sujet, n° 12 en mathématiques ; caractère charmant, très appliqué ; il s'est bien développé et travaille avec succès ; son application et ses progrès se soutiennent. »

Parmi les faits généraux qui signalèrent les deux

(1) *Commentaires d'un marin*, p. 4.

années du séjour de François de Plas à l'École d'Angoulême, nous mentionnerons les réformes accomplies dans l'enseignement des élèves. On installa dans une salle un vaisseau modèle pour l'instruction théorique, et le collège reçut des canons pour l'instruction pratique. On envoya de Rochefort un bateau plat qui fut ancré sur la Charente, et des embarcations servirent à exercer les jeunes gens.

L'année 1825 fut marquée par une manifestation des sentiments royalistes des élèves. L'état-major et le conseil d'administration avaient souscrit, au nom de l'École, pour l'érection d'un monument destiné aux victimes de Quiberon. Les élèves pensèrent qu'une manière de souscrire qui ne leur imposait aucune privation particulière, ne montrait pas assez leur désir de s'associer à l'entreprise ; ils décidèrent spontanément qu'ils prendraient sur leur rétribution hebdomadaire la somme dont ils voulaient disposer pour ce but. Quelques jours après, ils accueillirent avec le plus vif enthousiasme un don que le roi fit au collège ; c'était un magnifique tableau, représentant saint Louis à genoux sur le champ de bataille de Taillebourg et rendant grâce à Dieu de sa victoire.

Dans cette même année, Mgr Guigou, invité par le commandant à visiter l'École, fut parfaitement accueilli par l'état-major et les élèves. Il n'ignorait pas les difficultés que l'aumônier rencontrait parfois, au milieu de ces jeunes gens dont l'instruction religieuse pour la plupart laissait beaucoup à désirer. On le pria de vouloir bien dire quelques mots à la chapelle, et, dans un élan de son cœur paternel, il laissa tomber sur la tête de ses enfants ce cri d'apôtre : « Pratiquez et vous croirez. » Cette parole, qui passa peut-être inaperçue pour un grand nombre, frappa l'esprit de François de Plas ; il la conserva dans son cœur, et plus tard, elle

exerça sur lui, pour sa conversion, une influence décisive.

Aux faits généraux que nous venons de raconter, ajoutons quelques circonstances particulières qui ont été conservées soit dans le *Journal privé*, soit dans les souvenirs de la famille. Dès les premiers mois de son séjour à l'École, François avait trouvé l'occasion de montrer son amour pour la justice et l'énergie de son caractère. Un des élèves, faussement soupçonné d'espionnage, avait été mis à l'index par ses camarades ; tous s'éloignaient de lui, l'accablant d'injures et le traitant comme une brebis galeuse. François, qui s'était assuré de l'innocence de l'accusé, ne craignit pas de se dévouer pour lui. Loin de fuir sa société, il affecta résolument de la rechercher, et il ne cessa de le défendre par ses actes et par ses paroles pendant tout le temps que dura la quarantaine.

Un peu plus tard, l'aumônier de l'École, ayant constaté l'ignorance dans laquelle se trouvaient la plupart des élèves, avait obtenu du commandant que l'on déclarât l'instruction religieuse obligatoire. Cette bonne pensée de l'aumônier fut cause d'une petite révolte que François de Plas désapprouva hautement, au point d'être mis au ban de l'opinion et maltraité par ses camarades. La révolte intimida l'autorité, et, sous la pression des mauvaises doctrines du temps, il ne fut pas donné cours à une pensée en elle-même très sage et très utile. Informée de ce qui se passait à l'École, madame de Plas était accourue, craignant que son fils ne fût au nombre des coupables ; mais celui-ci se précipita dans ses bras en criant : « Ah ! si je n'avais pas une si bonne mère, comme j'aurais été content, moi aussi, de prendre part au tapage ! »

M. de Plas, père de François, se trouvait, depuis 1820, secrétaire général de la préfecture du départe-

ment de la Charente. Sa présence à Angoulême était une garantie pour des familles amies qui s'empressaient de lui confier le soin de leurs enfants. Aussi les de Talleyrand, les de Ponlevoy, les du Couëdic, après avoir été à l'École les camarades de François, restèrent-ils ses amis fidèles, toute leur vie.

On n'a pas oublié, dans la famille, les promenades des jours de sortie faites en compagnie de François. « Quelles bonnes et longues causeries nous avions ensemble, écrit une de ses sœurs, et quels excellents conseils notre frère savait déjà nous donner! » « Que ferais-tu, demandait-il un jour à son jeune frère Ludovic, si l'on accusait devant toi, et avec raison, un de tes amis? » Celui-ci était assez embarrassé pour répondre. « Eh bien, reprit François, voici la ligne de conduite qu'il faudrait suivre : tu défendrais ton ami autant qu'il serait en ton pouvoir, et tu l'excuserais de toutes les façons possibles. Puis, tu irais en particulier trouver cet ami, tu lui montrerais les torts qu'il a eus, et comment il doit se conduire à l'avenir pour les réparer. » Dans ces petits traits qui nous peignent la délicatesse de sentiments du jeune élève de marine, nous voyons déjà se dessiner la loyauté de caractère de l'officier, la sage fermeté du futur commandant.

Le collège d'Angoulême, qui avait paisiblement continué pendant deux années le cours de son existence, commençait à chanceler sur ses bases au moment même où François de Plas allait le quitter. Une ordonnance du 30 juillet 1826 venait d'accueillir une proposition, par laquelle l'amiral baron de Mackau demandait de recevoir au *concours direct* des élèves de deuxième classe. Cette innovation troubla profondément l'organisation du collège d'Angoulême qui, dès 1829, fut transformé en *école préparatoire*, et supprimé définitivement, le 7 décembre 1830. L'école

de marine d'Angoulême n'avait pas vécu longtemps ; elle n'en avait pas moins formé de vrais marins, les de Gueydon, les Raynaud et tant d'autres qui ont soutenu aussi haut que personne, sur tous les océans, le pavillon de la France, l'honneur national.

François de Plas, ayant achevé le cours régulier des études au collège d'Angoulême et subi avec succès les examens de sortie, s'était rendu à Puycheni pour s'y reposer et attendre l'ordre d'embarquement. C'est là que nous le trouvons pendant les vacances de 1826, jouissant, dans l'intimité de la vie de famille, des fortifiants exemples de son père et de sa mère, de la douce société de ses frères et sœurs. « Au vieux manoir, écrivait-il plus tard, tout était à tous : chevaux, fruits, commodités de la vie, tout était partagé; chacun de nous pouvait croire être chez lui. » Il admirait la manière industrieuse avec laquelle son père parvenait à améliorer la propriété ; et la sollicitude avec laquelle il remplissait ses devoirs envers ses enfants. « Tous, remarquait-il un jour, ont reçu de l'éducation ; tous ont eu le moyen de vivre décemment, jusqu'à ce que leurs connaissances les missent à même de se passer de la fortune patrimoniale. »

Mais comment dire le culte que, dans son amour filial, il professait pour celle qu'il appelait toujours sa *bonne* mère? Son cœur débordait d'une affection et d'une tendresse qu'il ne pouvait contenir. « Je me rappelle, disait-il, avec quelle satisfaction je trouvais ma mère au salon. Alors mes lectures, mes occupations avaient un charme indicible, provenant de la présence d'une mère si respectée et si tendrement aimée... Cependant, ajoutait-il, ma mère que j'aimais alors tout naturellement, sans remonter à Dieu qui m'avait confié à sa tendresse, n'obtint pas de moi que je fisse mes

Pâques en 1825, et que je m'abstinsse, en 1826, de lire l'Arioste. »

Laissons encore François nous raconter dans son *Journal privé* les deux circonstances auxquelles il vient de faire allusion. « Tout à l'heure je pensais à la folie qui me dominait en 1825, alors qu'ayant ma mère au bras pour aller en promenade, elle me dit avec une réserve délicate et affectueuse : « J'espère que tu feras » tes Pâques cette année ? » à quoi je répondis que l'aumônier n'avait pas ma confiance, et d'autres sottises du même genre. — Ma mère m'avait pris l'Arioste pour m'éviter la lecture de mauvais passages qui se trouvent dans le Roland furieux. Je furetai partout pour le retrouver et j'y réussis. Ma mère s'en aperçut et je la vois encore me disant : « J'ai fait mon possible » pour *vous* éviter une mauvaise lecture, et *vous* vous » obstinez à vouloir lire ce livre. Eh bien ! j'ai fait mon » devoir en *vous* le prenant ; maintenant peu m'importe » que *vous* soyez plus ou moins corrompu. » Ce *vous*, au lieu du *tu* habituel, cette sévérité de langage dans une mère pleine de douceur et de bonté auraient dû me désarmer ; non, je résistai à la grâce. Combien Dieu a été patient envers moi ! »

Cependant les pieux exemples d'une mère si courageuse ne pouvaient manquer d'exercer une heureuse influence sur le cœur d'un fils si aimant, et de devenir un jour sa règle de conduite. « Je n'oublierai jamais, lui écrivait-il après sa conversion, l'histoire du pauvre vieux paralytique auquel je t'ai vue donner à manger. Je tâcherai de me rappeler aussi, dans le cours de ma vie, cette exquise bonté qui rend la vie de famille si agréable à tous, et commande le respect autant que l'affection. Je ne cesserai de le répéter : je rends grâce à Dieu bien souvent d'avoir mis sous mes yeux la vertu sous un aspect si attrayant, et je ne doute pas que je

ne doive à ma mère, avant tout, le bonheur dont je jouis aujourd'hui, en attendant celui que j'espère un jour. »

Le moment de la séparation approchait. D'après l'ordonnance du 31 janvier 1816, qui avait réorganisé les écoles de la marine, les élèves de troisième classe, après avoir terminé leur éducation théorique au collège d'Angoulême, étaient envoyés, nous le savons, comme élèves de deuxième classe dans un port, pour y faire leur éducation pratique sur des corvettes armées à cet effet. Mais, sauf les essais de la *Sapho* et de la *Bayadère*, les corvettes d'instruction avaient été remplacées jusqu'alors par les bâtiments des escadres, sur lesquels on embarquait les élèves dès leur sortie d'Angoulême. François de Plas, nommé élève de deuxième classe le 20 septembre 1826, reçut l'ordre de rejoindre le port de Toulon. Il devait s'y embarquer avec une quarantaine de ses camarades sur la corvette d'instruction la *Victorieuse*, pour compléter ses études théoriques et s'initier aux détails pratiques du service à la mer. « C'est à la date du 6 novembre, écrivait-il plus tard, que j'ai quitté mon vieux père et ma sœur Élisa à Angoulême, pour me rendre à Toulon. Mon vieux père ne put contenir ses larmes : « Je ne te verrai peut-être plus », me dit-il en m'embrassant. Il avait soixante-cinq ans, et moi à peine dix-sept... J'ai encore un *prayer-book* que ma sœur me remit au départ. Elle avait écrit de sa main un *Souvenez-vous* et une *Consécration au Sacré-Cœur*, qu'elle plaça dans le livre. » Au moment de son entrée dans les Ordres, François les rendit à sa sœur Élisa, en lui disant qu'il ne s'en était jamais séparé.

Quelles furent ses impressions pendant ce long trajet d'Angoulême à Toulon, et à son arrivée dans le premier port militaire qu'il eût jamais visité? Nous ne saurions le dire, faute de documents; mais le *Journal*

privé nous a conservé quelques traces de ce lointain souvenir. « Lancé sans appui, sans conseil dans la vie maritime au milieu de jeunes gens qui n'aspiraient qu'à une vie de plaisirs, qu'à l'orgueil de la science et à la satisfaction de grossiers penchants, je n'ai plus eu d'autre frein que le manque d'argent pour me satisfaire... Comment ai-je pu revenir de l'abîme où je m'enfonçais chaque jour?... Puissé-je comprendre tout ce que je dois à Celui qui m'a arraché à la puissance des ténèbres, et m'a contenu dans mes débordements par l'ascendant de ma mère et par l'esprit de famille! »

Le 12 novembre 1826, de Plas arrivait à Toulon, pour suivre les cours faits à terre aux élèves de la marine en attendant leur embarquement. Il trouva toute la ville en rumeur, car une grande animosité, provoquée on ne sait comment, régnait alors entre les ouvriers et les aspirants. Pour éviter quelque conflit regrettable, l'ordre d'embarquement fut donné plus tôt qu'on ne s'y attendait; dès le 19, tous les élèves étaient à bord de la corvette la *Victorieuse* que commandait M. le comte de Villeneuve-Bargemont, officier aussi distingué par ses mérites que par sa naissance. Le soir même, de Plas écrivit à son père sa première lettre d'aspirant de marine à bord de la *Victorieuse*, en rade de Toulon. La vie d'aspirant lui apparaissait ce qu'elle est en effet, un temps d'étude et, pour ainsi dire, un noviciat, « un stage consacré à la connaissance spéciale du métier, connaissance qui, dans la marine plus que partout ailleurs, ne s'acquiert que par la pratique et par l'observation (1). »

Les premiers jours de cette vie nouvelle passèrent rapidement et dans un enchantement perpétuel, si nous en croyons une lettre qu'il écrivit à son père à la

(1) *Commentaires d'un marin*, p. 13.

date du 27 novembre : « Mon cher père, voilà huit jours, comme ma dernière lettre a dû te l'apprendre, que je suis à bord. Je suis déjà comme les vieux marins, la terre ne me plaît plus. J'ai été une fois seulement à Toulon depuis le 19, et je ne m'y suis pas amusé ; je me suis empressé de revenir à bord de ma chère *Victorieuse*. Quoique j'eusse pu aller à terre, lundi dernier, je suis resté à bord avec quatre de mes camarades. Nous avons été nous promener tous cinq dans une embarcation, et je me suis amusé à ramer et à gouverner notre petit bâtiment. » Cet enthousiasme des premiers jours chez François de Plas ne devait pas être passager; sauf quelques moments de nostalgie dans les campagnes lointaines, il devait durer autant que sa carrière.

Mais ce qui montre son bon esprit, c'est que son contentement s'étend jusqu'aux hommes avec lesquels il est en rapport. « Notre état-major, de l'aveu de tous les élèves, est on ne peut mieux composé : M. de Villeneuve-Bargemont est notre commandant; M. de la Saint-Jean notre premier lieutenant, autrement dit officier chargé du détail; ensuite viennent MM. du Breuil, Cathelin, Abraham, et enfin M. Grangez, enseigne de vaisseau, chargé du calcul des montres, qui est le meilleur et le plus complaisant des hommes. »

Le même jour, il écrivit à sa mère une longue lettre où la plume parlait de l'abondance du cœur. Nous la citerons tout entière, parce que, en nous initiant à la vie du bord, elle nous fera connaître une foule de termes indispensables dans une biographie de marin.

« A bord de la *Victorieuse*. Rade de Toulon, 27 novembre 1826.

» Ma chère mère,

» C'est toujours avec plaisir que je te donne de mes

nouvelles ; aussi, malgré un roulement de tambour qui nous indique qu'il est temps de nous coucher, je suis descendu de notre poste, pour continuer à m'entretenir avec mes bons parents. Je vais essayer de te décrire la vie du bord pour te faire voir que je ne puis m'ennuyer.

» Nous sommes quarante élèves à bord de la *Victorieuse*, tous camarades d'Angoulême et tous bons amis, ou du moins sans esprit de parti. Les rangs de sortie d'Angoulême ne font rien du tout sous le rapport des distinctions ; seulement, nous avons été divisés en brigades par rangs de sortie de l'École, afin de suivre un ordre, et, comme de juste, les plus anciens officiers sont les officiers de brigade des élèves sortis les premiers.

» Nous logeons dans la *batterie* : c'est l'endroit où sont les *caronades* ou canons ; nous y mangeons, nous y couchons, nous y travaillons, etc. Afin d'y voir clair, on a mis aux *sabords*, endroits par où passent les caronades quand on veut s'en servir, des vitres, en sorte qu'on y voit tout aussi bien que dans un appartement ordinaire. Nous avons à nos ordres cinq domestiques qui font nos *hamacs*, lits du bord, et qui les portent dans les *bastingages*, endroits destinés à les recevoir. Ils sont aussi chargés, toujours sous nos ordres, de balayer la batterie tous les matins et après chaque repas, et même de la laver deux ou trois fois par semaine.

» Je ne te ferai pas la description de ces hamacs ; je te dirai seulement que le premier jour on y dort peu ou point, le second jour on y dort la moitié de la nuit, le troisième jour on y dort bien, et le quatrième on y est aussi bien et même mieux que dans un lit. Nous n'avons pas d'heure fixe pour le coucher. Chacun se couche à l'heure qu'il lui plaît, mais on est obligé de

se lever à sept heures et demie en hiver, ou, pour mieux dire, au lever du jour; on a une heure environ pour se laver, brosser, etc.

» Au sortir de là, nous grimpons aux vergues, ce qui n'amuse pas beaucoup certains élèves. Du reste, nous n'y sommes pas précisément forcés, et beaucoup s'en dispensent; mais je préfère ne pas me faire tirer l'oreille et grimper avant qu'on ne me le dise. Cet exercice fini, nous déjeunons vers dix heures. De onze heures à une heure, classe de mathématiques. A une heure, nous descendons dans une des embarcations du bord, autrement dits *canots*, et nous nous amusons à ramer et à gouverner. De deux à quatre heures, classe d'anglais, et nous dînons après. Nous allons ensuite nous promener en canot; au retour, nous lisons ou nous travaillons, et voilà la journée finie!

» Tous ces exercices dont je te parle seraient extrêmement désagréables, si on n'avait pas des officiers aussi complaisants et aussi doux que ceux de la *Victorieuse;* mais comme on n'est gêné en rien, on se prête avec plus de plaisir au service. Il est à désirer pour moi que je ne m'ennuie jamais plus que sur la *Victorieuse;* car je puis t'assurer que je suis heureux, et j'ai trouvé le moyen de l'être toujours. Mon secret consiste à m'occuper, et, grâce à Dieu, je ne suis pas souvent sans rien faire. »

Six semaines s'étaient écoulées depuis l'embarquement des élèves de marine sur la *Victorieuse*, lorsqu'ils furent avertis de se tenir prêts à partir; ils allaient visiter les points les plus importants de la Méditerranée, et ces mers du Levant si renommées par tous les souvenirs qui s'y rattachent, et par conséquent si attrayantes pour de jeunes imaginations.

De toutes les missions que le soin de nos intérêts et

le juste souci de notre influence ont imposées à notre marine, la plus délicate et la plus importante a été sans contredit celle des mers du Levant de 1816 à 1830 (1). Au début, il ne s'agissait que d'ouvrir un trafic à notre commerce; mais la mission devint bientôt plus compliquée. Pendant qu'une sanglante anarchie menaçait le continent, une audacieuse piraterie désolait l'Archipel, en y rendant la navigation aussi périlleuse que sur les côtes des Régences barbaresques. Malheureusement la France, se relevant à peine de ses ruines, disposait de ressources très restreintes: mais l'activité de nos capitaines, suppléant aux dépenses du budget, trouva le moyen de suffire à tout. Sur ce théâtre où tant de pavillons étrangers flottaient à côté du nôtre, l'opinion publique ne tarda pas à nous attribuer le premier rang que nous avions conquis, du reste, par notre loyauté, notre prudence et notre fermeté aussi exempte d'emportement que de faiblesse.

La fin de 1826 nous fait assister à un bien singulier spectacle. La chute de Missolonghi avait consterné la Grèce; elle raviva l'enthousiasme qui tendait à s'éteindre dans le reste de l'Europe. Dès le début de l'insurrection, un grand nombre d'étrangers s'associèrent d'un élan généreux à la défense de la liberté hellénique, pendant que quelques autres essayèrent de soutenir l'Empire décrépit des Ottomans. L'on vit dans ce petit coin de terre, qui attirait l'attention de l'Europe, deux de nos compatriotes, le colonel Fabvier et le capitaine de Robillard, diriger deux camps opposés et séparés par toutes les barrières humaines. En Turquie comme en Grèce, on n'avait plus foi qu'aux choses et aux hommes qui venaient de l'Occident.

Tel était l'état des affaires dans les mers du Levant,

(1) *La station du Levant*, par l'amiral Jurien de la Gravière.

lorsque François tout joyeux écrivit à son père, le 8 janvier 1827 : « Mon cher père, après-demain, j'aurai sans doute perdu de vue les côtes de France... Tu ne saurais croire combien je suis heureux de me voir sur le point de partir. Je vais enfin voyager, ce qui est mon plus grand bonheur; je vais m'occuper, ce qui en est un autre aussi grand que celui de voyager... » L'aspirant, devenu Religieux, n'avait pas oublié ces vives impressions du premier départ. Il aimait à se les rappeler comme un agréable souvenir, mais en regrettant que ces plaisirs de la terre n'eussent pas été sanctifiés par une pensée du ciel. « Que de joie, écrivait-il en 1876, dans le cœur du jeune marin, auquel on annonce une belle campagne, en société d'un commandant d'élite et d'un aimable état-major, avec la perspective de visiter Alexandrie, Jérusalem, Constantinople, Athènes, Malte, etc.! Eh bien! si ces jeunes gens savaient le don de Dieu, ils trouveraient dans les communications avec Notre-Seigneur Jésus-Christ mieux que tous ces rêves de joie vaine et trompeuse, mieux que cette gloire d'avoir vu de grandes villes, des sites ravissants, des fleuves majestueux, des montagnes gigantesques... »

La *Victorieuse* ne quitta la rade de Toulon pour se rendre à Ajaccio que le 14 janvier. La navigation de la corvette d'instruction débuta par un de ces violents coups de vent de nord-ouest si fréquents dans le golfe du Lion, qui enleva une des embarcations et obligea le commandant de mettre à la cape ; ce gros temps ne pouvait qu'exercer une heureuse influence sur les jeunes aspirants et les attacher davantage à leur périlleuse carrière. « C'était la première fois que je voyais la pleine mer, écrivait plus tard de Plas, et, si j'ai bonne mémoire, je m'en tirai à mon honneur, et je tins à faire mon quart, et au point du jour j'étais sur le pont. » Le

lendemain et les jours suivants, le temps se remit au beau, et la *Victorieuse*, toutes voiles dehors, longea sans incidents les côtes d'Italie et de Sicile, pour mouiller devant Palerme et devant Malte. Après quelques jours de relâche, elle reprit la mer, traversa les îles de la Grèce, l'Archipel, et jeta l'ancre dans le golfe de Smyrne, sur les côtes de l'Asie Mineure. C'est de là que François écrit à son père le 23 février :

« Je suis arrivé hier à Smyrne. Notre traversée depuis Malte a été très heureuse. La ville, qui est loin d'être jolie sous aucun rapport, ne renferme aucun monument antique; elle n'est fameuse que par le concours immense des étrangers de toutes les nations qui s'y donnent rendez-vous. Elle est divisée en différents quartiers, suivant les nations qui les habitent. Le quartier européen ou quartier franc est celui où se trouvent réunis tous les négociants et consuls étrangers. Je me suis beaucoup plu à Smyrne, parce que les Européens qui y sont établis, jouissent d'une grande honnêteté, et invitent surtout les officiers de marine à venir à leurs bals, à partager leurs plaisirs. »

Le premier mai nous retrouvons la *Victorieuse* à Alexandrie, d'où François, profitant du départ d'un bâtiment français, écrit à sa mère toutes les péripéties de son voyage.

« Alexandrie, 1er mai.

» Ma chère mère,

» Partis de Smyrne le mercredi saint, nous sommes allés de concert avec deux frégates et une autre corvette châtier les pirates des côtes d'Andros ; mais notre expédition est tombée dans l'eau. Les pirates, qui nous

avaient aperçus de loin, ont gagné les côtes et se sont sauvés dans l'intérieur des terres où nous n'avons pu les atteindre. Nous avons quitté Andros pour aller à Zea, autrefois Ceos, petite île vis-à-vis le cap Simium. Elle n'est remarquable par aucunes antiquités. Les côtes sont incultes et dépourvues d'arbres. De Zea nous sommes allés mouiller entre Salamine et la côte d'Attique, où nous avons été témoins d'un engagement entre les Turcs et les Grecs.

» La cité d'Alexandrie, où j'ai déjà passé quelques jours, est grande et bien peuplée. On y voit quantité d'Arabes, de Turcs et d'étrangers ; cependant la ville est loin d'être agréable. Les maisons sont en général vilaines et mal construites ; celles qui appartiennent aux Turcs n'ont d'autres fenêtres que des grillages en bois. Elles n'ont qu'un étage comme dans toutes les villes du Levant. Les rues sont sales et étroites. Les bazars où se tiennent les marchands sont aussi très mal propres et ont très mauvaise apparence.

» En fait d'antiquités, Alexandrie ne renferme que les aiguilles dites de Cléopâtre. Ce sont deux pyramides quadrangulaires, chacune d'un seul morceau, ce qui en fait la principale curiosité. Elles ont environ soixante-cinq pieds de haut : l'une a été donnée aux Français et l'autre aux Anglais. Il y a aussi la fameuse colonne de Pompée qui peut avoir vingt-sept pieds de circonférence et quatre-vingt-dix pieds d'élévation. Le fût est tout d'un seul morceau de granit, et le chapiteau représente des feuilles d'acanthe.

» J'aurais bien désiré voir Le Caire, et M. de Villeneuve m'avait permis, ainsi qu'à quelques autres, d'y aller. Tous les préparatifs de voyage étaient faits, et nous devions nous mettre en route le soir. Malheureusement, le jour même, l'amiral de Rigny, qui commande la station du Levant, est arrivé et nous a donné

l'ordre de partir dans deux jours. Comme il fallait au moins deux jours pour aller et revenir, force nous a été de renoncer au voyage. »

Si de Plas n'eut pas le plaisir de visiter la moderne capitale de l'Egypte, le bonheur de faire un pèlerinage à l'ancienne capitale de la Judée ne lui fut pas refusé. La *Victorieuse* relâcha à Caïpha et à Jaffa, ce qui permit aux officiers et aux élèves un voyage à Jérusalem. « Je cheminais gaiement, nous dit le jeune aspirant, entouré de nombreux compagnons, sur la route de Jaffa à Jérusalem. J'étais plein de santé, plein du désir de voir et de connaître, et ce voyage m'enchantait. » Le 18 mai, fête de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la caravane se trouvait dans la Ville sainte. « Il y a quarante-quatre ans, lisons-nous dans son *Journal* de 1871, j'étais à Jérusalem et je gravissais avec une trentaine de jeunes camarades, sous la conduite du commandant de Villeneuve-Bargemont, la montagne des Oliviers, pour aller entendre la messe au lieu même où la tradition rapporte que le divin Sauveur s'éleva dans les cieux. L'abbé Desmazures célébra la sainte messe, et nous eûmes la satisfaction de voir les familles chrétiennes de toutes les communions, en habits de fête, se porter comme nous à la montagne sanctifiée par la présence de Notre-Seigneur. »

Cependant la guerre continuait entre la Grèce et la Turquie; aussi les aspirants de la corvette d'instruction espéraient-ils chaque jour être témoins de quelque brillant fait d'armes. Nous n'avons pas à écrire une page d'histoire, mais nous ne pouvons passer sous silence un intéressant épisode consigné dans un rapport de M. de Villeneuve-Bargemont.

Le vice-roi d'Egypte, Méhémet-Ali, investi par le Sultan de la direction suprême de la guerre, poussait

avec vigueur l'armement de son escadre qu'il désirait être prête pour le 15 juin 1827. Deux vaisseaux, sept frégates, neuf corvettes se trouvaient mouillés dans le port d'Alexandrie, attendant le moment favorable pour tenter un coup de main sur Hydra, dans l'Archipel. De son côté, lord Cochrane, nommé grand amiral de la Grèce, prit le parti d'affronter l'orage, et, rassemblant tout ce que la flottille grecque avait de bâtiments disponibles, se porta résolument sur les côtes d'Égypte.

Le 16 juin, les vigies de la *Victorieuse* signalèrent vingt-trois voiles qui se dirigeaient vers les passes d'Alexandrie. La frégate, qui semblait escorter cette réunion de navires marchands, portait le pavillon autrichien. Cependant le convoi approchait, et le commandant reconnut dans cette flottille déguisée l'armée grecque. Il envoya sur-le-champ prévenir le consul, et le vice-roi donna des ordres pour armer les batteries et faire appareiller les bâtiments qui étaient prêts. Un brick turc, qui se trouvait en croisière devant le port, voulut rentrer précipitamment et s'échoua. Un premier brûlot, détaché de la flottille grecque, manqua l'abordage ; un second parvint à incendier le bâtiment échoué.

La nuit était survenue, et, avec la nuit, le calme habituel ; l'armée grecque, ballottée par la houle, se maintint à une lieue de la ville. Vers dix heures du soir, le pacha s'embarqua sur un brick, et, le 17, il était à la tête de treize bâtiments égyptiens qui avaient pu enfin appareiller. Quand le commandant de Villeneuve se présenta devant Méhémet-Ali, il le trouva extrêmement animé et résolu à provoquer une affaire décisive. Mais, dès le point du jour, la flotte grecque s'était lentement éloignée vers le nord-ouest, et, dans la journée, on la perdit de vue ; elle reparut vers le

soir, courant la bordée de l'ouest, mais à très grande distance.

Le 18, toute l'escadre, au nombre de vingt-quatre navires, dont six frégates et huit corvettes, avait rejoint l'infatigable pacha, qui n'avait pas quitté son brick, allant, venant et ne cessant de presser, d'encourager et de menacer. Mais la flotte égyptienne fit d'inutiles efforts pour se rapprocher de la flottille grecque ; vers six heures du soir, les deux armées avaient disparu. De Plas et ses camarades avaient pu contempler dans l'anxiété les évolutions des deux flottes ; ils les virent se séparer avec le regret de n'avoir pas assisté aux péripéties émouvantes d'une bataille navale.

Quelques semaines après, le 6 juillet 1827, un traité signé à Londres remit aux mains de la France, de l'Angleterre et de la Russie la cause et les intérêts de la liberté hellénique. Au mois de septembre, la corvette la *Victorieuse* rentrait à Toulon, après avoir rempli, autant que le permettaient les instructions du commandant, une mission d'humanité, en servant de refuge aux Grecs. Les jeunes aspirants furent, en débarquant, répartis sur des bâtiments de guerre dans les ports de Brest, de Rochefort et de Toulon.

Cependant les démarches faites auprès de la Porte ottomane par les ambassadeurs des puissances protectrices de la Grèce étaient restées sans résultat. Chaque jour apparaissait plus évidente l'inutilité des efforts d'une diplomatie privée du recours aux mesures coercitives. Un rôle plus actif s'annonçait donc pour nos capitaines et nos navires, et tout faisait présager que la campagne de 1827 ne se clorait qu'au bruit du canon. En effet, on apprit bientôt que la flotte turque avait été écrasée, le 20 octobre, par les escadres alliées, dans la baie de Navarin, et que le désastre dépassait tout ce que les annales maritimes avaient enregistré jusque-là.

François de Plas, après quelques semaines de séjour au port de Toulon, embarqua de nouveau sur l'*Iphigénie*, frégate de soixante canons, commandée par le brave capitaine de vaisseau de Châteauville. L'*Iphigénie* devait, avec la *Vestale* et le *Conquérant*, renforcer l'escadre de l'amiral de Rigny dans les mers du Levant. Dès les premiers jours de novembre, toute la flottille française fut en chasse, et elle ne prit de repos que vers la fin de l'année suivante. Les lettres adressées par le jeune aspirant à son père et à sa mère, durant cette campagne intéressante, nous permettent de le suivre dans toute sa navigation, depuis son départ de Toulon, au mois de novembre, jusqu'à son retour au mois de juillet 1828.

« A bord de l'*Iphigénie*. Milo, 28 décembre 1827.

» Ma chère mère,

» J'aurais désiré te parler de la manière dont je passais mon temps à Malte ; malheureusement je n'ai rencontré aucune occasion dont j'aie pu profiter. Nous avons eu un bal superbe donné par le gouverneur anglais en l'honneur de la victoire de Navarin. Tous les bâtiments russes et anglais qui avaient été présents à l'affaire, étaient à ce moment dans la rade de Malte ; pas un des bâtiments français qui avaient été au combat ne s'y trouvait. Nous reçûmes les honneurs dus aux vainqueurs de Navarin sans avoir pris part à leur gloire.

» Le bal se donna à l'*Auberge de Provence* (palais qui appartenait aux chevaliers de la langue de Provence) dans une grande salle très bien éclairée. Sur le papier qui recouvrait les murs de la salle étaient écrits les noms des vaisseaux et autres bâtiments de guerre français, anglais et russes qui avaient pris part

au combat. Dans la première salle d'entrée on voyait un transparent qui représentait la bataille. L'orchestre jouait derrière le transparent, ce qui produisait un très bel effet.

» On fut très poli à notre égard. Le maître des cérémonies, s'apercevant que je cherchais une danseuse, vint me prendre par la main et me présenta à une jeune miss, avec laquelle je dansai la première contredanse. Elle ne parlait pas français ; je me vis obligé de récapituler tout ce que savais d'anglais pour tenir une conversation qui, à cause de mon ignorance, ne fut pas aussi animée que je l'aurais désiré. Je promenai ensuite ma danseuse, suivant l'usage anglais ou anglo-maltais, et je la menai aux rafraîchissements qui étaient mis au pillage par les vainqueurs de Navarin.

» Durant notre traversée de Malte à Milo, il nous est arrivé un événement assez remarquable. Un brick de nation sarde vint se jeter sur nous et donna une si violente secousse à l'*Iphigénie*, que les personnes qui n'étaient pas sur le pont crurent que le bâtiment avait touché. Nous n'éprouvâmes heureusement aucun dégât, parce que la membrure de la frégate était plus forte que celle du brick ; mais celui-ci fut coulé par la violence de la secousse. Nous avons eu le temps de sauver l'équipage ; il n'y avait même personne de blessé. Cet événement nous arriva près de Cérigo. »

« En croisière devant Navarin. 12 mars 1828.

» Mon cher père,

» Nous sommes en croisière depuis plus de quinze jours sur les côtes occidentales de la Morée ; mais je ne sais pas quel en est le but. On ignore si la guerre est déclarée aux Turcs ; mais, d'après ce que j'ai vu, il

paraît que nous n'avons pas l'ordre de commencer les hostilités, car nous avons rencontré des bâtiments turcs d'une force bien inférieure à la nôtre, et nous les avons laissé passer. Nous avons cependant appris par un bâtiment français venant d'Alexandrie, que les négociants de Constantinople avaient reçu l'ordre de quitter cette ville, que le chargé d'affaires du pacha d'Egypte avait eu la tête coupée, et que le pacha lui-même était très mal à la Cour ottomane. »

« A bord de l'*Iphigénie*. En vue de Céphalonie, le 27 avril.

» Mon cher père,

» Nous sommes maintenant en route pour Corfou, où j'espère que nous allons nous reposer des fatigues éprouvées pendant deux mois de croisière. Nous n'avons rien vu de remarquable. Notre seul but était d'empêcher l'approvisionnement des villes qui sont sur la côte de la Morée, depuis le cap Matapan jusqu'à Navarin. Pendant quelque temps, nous avons croisé seuls ; un vaisseau anglais est ensuite venu nous tenir compagnie et est resté près de trois semaines avec nous ; depuis plusieurs jours, deux ou trois bricks grecs croisent aussi pour couper les vivres à l'armée d'Ibrahim qui est campée à Modon.

» Nous avions ordre d'empêcher toute espèce d'engagement entre les Grecs et le Turcs ; cependant nous avons été témoins d'un combat entre un brick turc et une goëlette grecque, n'étant pas arrivés à temps pour l'arrêter. Ce combat n'a rien décidé : la goëlette s'est retirée et le brick est rentré dans Navarin.

» Nous avons dernièrement saisi une corvette turque chargée de vivres et de dépêches pour Ibrahim ; on lui a permis de porter les dépêches, mais on

lui a défendu d'entrer avec ses vivres dans la rade de Modon. Elle avait ordre, si elle était attaquée ou prise, de ne se rendre qu'au commandant de la division française : ce qui prouve que nous sommes beaucoup plus estimés des Turcs que les Russes et les Anglais.

» Nous avons été mouiller à Modon, où notre commandant a eu une longue conférence avec Ibrahim. Je n'en ai connu ni le résultat ni le but ; j'ai su seulement que le commandant de l'*Iphigénie* était enchanté de la manière dont il avait été accueilli par le pacha de la Morée. J'étais de corvée dans l'embarcation du commandant, et j'ai été obligé de l'attendre pendant plus de deux heures, sans pouvoir descendre à terre, ce qui m'a fort contrarié.

» Il paraît qu'il y a beaucoup d'étrangers au service du pacha, entre autres des Français mécontents du gouvernement et qui désirent faire fortune. Soliman-bey, autrefois le colonel Sèves, est, à ce qu'on dit, très en faveur auprès d'Ibrahim ; il est venu à bord de la frégate où il a été très bien reçu. J'ai vu aussi un officier corse, au service des Turcs, qui est venu causer avec moi dans le canot. Il m'a dit que bientôt l'armée d'Ibrahim manquerait de vivres, si nous continuons à empêcher les bâtiments de transport d'entrer dans le port de Modon. Il me pria de lui dire si nous étions en paix ou en guerre ; je lui répondis que je n'en savais rien. Ibrahim, à ce qu'il paraît, manque d'argent. Un corps d'Albanais, en garnison dans Coron, s'est révolté et rendu maître du fort et de la ville, sous prétexte qu'on ne le payait pas, et il menace de rendre la ville aux Grecs. »

« A bord de l'*Iphigénie*. En croisière devant Navarin, ce 11 juin 1828.

» Mon cher père,

» Tes deux lettres du 26 avril et du 10 mai me sont arrivées hier par le vaisseau amiral, qui n'a fait que passer devant Navarin, continuant sa route vers Corfou, où probablement il va voir l'ambassadeur pour conférer avec lui sur les affaires du Levant.

» Il y a maintenant beaucoup de mouvement devant Navarin ; cependant nous ne sommes pas du tout fixés sur notre destination. Les commandants agissent en diplomates et ne communiquent aucune des nouvelles qu'ils pourraient savoir touchant la guerre ou la paix. Nous n'avons connaissance des journaux qu'un ou deux mois après qu'ils ont paru en France ; d'ailleurs, ils mentent si impudemment qu'on ne peut s'en rapporter à ce qu'ils disent.

» J'ai lu dans un journal qu'une flotte de *vingt voiles* turco-égyptienne avait forcé l'entrée de Navarin, malgré une frégate française, un vaisseau anglais et un brick de la même nation ; que le brick avait été coulé à fond et que la frégate et le vaisseau avaient eu beaucoup de peine à se faire jour à travers l'escadre turque. Cette nouvelle a bien fait rire les croiseurs de Navarin.

» Depuis quelques jours, plusieurs bâtiments sont arrivés dans le Levant, entre autres une frégate de soixante canons, la *Sirène*, et deux vaisseaux, le *Scipion* et le *Breslaw*. Tous ces bâtiments sont passés devant Navarin, en allant trouver l'amiral, et maintenant le *Breslaw* et la *Sirène* croisent avec nous. Un vaisseau anglais, un vaisseau russe et quelques bricks ou corvettes des trois puissances alliées sont aussi en

croisière devant Navarin. De plus, cinq ou six bricks grecs se tiennent sur la côte de la Morée, empêchant qu'aucune provision de bouche n'entre à Modon ou à Navarin.

» Je vais te raconter une histoire arrivée il y a quelques jours, qui te montrera que, jusqu'à présent, la guerre n'est pas très acharnée. Le 6 juin, à quatre heures et demie, une corvette et un brick cherchaient à pénétrer dans Navarin. Des coups de canon, tirés par des bricks grecs, avertirent de ce qui se passait un vaisseau anglais qui se tenait à petite distance. Celui-ci s'avança dans la direction des bâtiments signalés, et, lorsqu'il fut à portée de canon, il tira dessus pour les empêcher d'entrer. Mais les bâtiments turcs continuaient toujours leur route, et ils ne changèrent de direction qu'au trentième coup de canon. Les boulets avaient causé de graves avaries, qui furent réparées par des matelots et des ouvriers anglais. Du reste, on laissa libres la corvette et les bricks turcs, et on les força seulement de retourner à Alexandrie. C'est ainsi que les bâtiments turcs qui se sont présentés devant Navarin ont été renvoyés aux ports d'où ils venaient, sans qu'on leur tirât un seul coup de canon. Nous n'avons l'ordre d'attaquer qu'au cas où ils s'obstineraient à entrer quand même. »

« En quarantaine à bord de l'*Iphigénie*. Toulon, ce 25 juillet.

» Mon cher père,

» Je suis depuis le 22 de ce mois en quarantaine à Toulon, et je dois la quitter seulement le 22 du mois prochain. La quarantaine n'est pas très désagréable à cause du grand nombre de bâtiments qui y sont. J'ai revu au lazaret un grand nombre de mes anciens camarades de l'École de marine, qui faisaient partie de la

division de Cadix, et j'ai pu causer avec eux ; mais je n'aurai pas longtemps cette ressource, car la division de Cadix ne fait que cinq jours de quarantaine.

» On parle de préparatifs de guerre, et je t'avoue que ça me fait plaisir. Il est si désagréable de rester sur le *qui vive !* sans jamais voir aucun engagement. »

Les bruits de guerre n'étaient pas sans fondement. La France, en effet, songeait sérieusement à envoyer une expédition dans la Morée, pour en chasser les Égyptiens qui la ravageaient sous les ordres d'Ibrahim, fils de Méhémet-Ali. Le corps d'armée, dont le commandement en chef fut confié au général Maison, comprenait un effectif de quatorze mille hommes et de treize cents chevaux. Les deux premières divisions, parties de Toulon le 17 août 1828, opérèrent leur débarquement le 29 du même mois, et furent accueillies par les Grecs comme des libérateurs. La frégate l'*Iphigénie*, sur laquelle François de Plas était encore en quarantaine, fut chargée avec l'*Armide* et le *Duquesne* d'escorter la troisième division. C'est donc avec une grande joie que le jeune aspirant annonce à son père le prochain départ pour la Morée.

« En quarantaine à bord de l'*Iphigénie*. Toulon, ce 13 août 1828.

» Mon cher père,

» Il est probable qu'avant une quinzaine de jours, nous serons partis de Toulon pour aller en Morée où nous devons transporter cinq cents hommes. On a déjà envoyé à bord les choses qui sont nécessaires pour leur couchage et leur nourriture, et on prépare des chambres pour cinq officiers supérieurs, parmi

lesquels se trouveront, je crois, le général Sébastiani et le général Ygonet. Cette campagne ne sera pas importante pour la marine, si c'est contre les Turcs qu'elle doit se faire, car nous leur sommes de beaucoup supérieurs sur mer, tant pour la manœuvre que pour le nombre des bâtiments. Cette expédition de Morée sera, j'espère, plus agréable que la croisière de Navarin. »

Lorsque l'*Iphigénie* quitta de nouveau la rade de Toulon pour les mers du Levant, François de Plas venait d'être nommé, le 1er septembre, élève de première classe. Nos troupes arrivèrent à leur destination le 16 septembre, au moment où le pacha d'Égypte, d'après la convention d'Alexandrie, commençait à évacuer la Morée. Le jeune aspirant assista donc à l'embarquement de l'armée égyptienne, qui ne fut terminé que le 27 septembre. On ne pouvait s'attendre désormais à quelque grande bataille ; cependant la campagne ne fut pas sans intérêt, comme nous l'apprennent deux lettres en date du mois d'octobre. Les places occupées par les Turcs furent enlevées sans coup férir, à l'exception du château de Morée qui essaya quelque résistance et finit par capituler le 30 octobre.

« A bord de la frégate l'*Iphigénie*. Près de Navarin, 20 octobre 1828.

» Mon cher père,

» L'*Iphigénie* vient d'abandonner le golfe de Coron et est maintenant en route pour Navarin, où nous arriverons ce soir, si le vent continue à nous être favorable. Nous recevrons probablement les ordres de l'amiral de Rigny qui y est mouillé. Le bruit courait que nous prendrions des troupes pour les conduire à Patras qui paraît décidé à se défendre. Quelque résistance que

fassent les Turcs, ils ne sont pas en état de soutenir le siège contre nos troupes et les vaisseaux des nations coalisées. L'état dans lequel se trouvaient les fortifications de Coron, Modon et Navarin dénote une grande incurie; pas un de leurs canons n'était à même de tirer plus de deux coups, à cause de la détérioration des affûts. Les Arabes qui formaient les garnisons de ces trois villes ont été renvoyés à Alexandrie sur plusieurs bâtiments de commerce français, escortés par des bâtiments de guerre.

» Le pays est marécageux et très malsain; les fièvres ont enlevé beaucoup de monde, et il n'est pas de jour où il ne meure quatre ou cinq personnes. Il y a beaucoup de peine et de fatigue pour l'armée et peu de gloire à acquérir. Jusqu'à présent la diplomatie et la politique sont les seules armes qu'on ait employées. Il est probable que Patras se rendra sans tirer un coup de fusil, quand il se verra assiégé par une armée de terre et de mer aussi forte que celle que nous avons. »

« A bord de l'*Iphigénie*. Devant Patras, 31 octobre 1828.

» Ma chère mère,

» Je te donnerais volontiers des détails sur ce qui s'est passé ici; mais je suis tellement pressé que je ne te parlerai que des événements principaux.

» La troisième brigade s'était dirigée sur Patras, qui s'est rendu aux premières sommations. Le fort de Morée était aussi sur le point de se rendre sans faire aucune résistance; mais le fort de Romélie, situé à peu de distance, l'en a empêché en menaçant de passer au fil de l'épée les femmes et les enfants qu'on lui avait confiés. Aussitôt le général de faire les préparatifs d'attaque, d'établir une batterie avec des canons

envoyés par les bâtiments de guerre, et de tirer sur le fort pendant plusieurs jours.

» Le général en chef de l'armée de Morée et l'amiral de Rigny se sont transportés sur les lieux avec un renfort de troupes et de bâtiments. Hier matin, on a battu le fort en brèche, et tout était disposé pour l'assaut, lorsque les Turcs se sont rendus à discrétion. Malgré le feu continuel des assiégés, nous n'avons perdu qu'un seul homme dans une fusillade. »

Le 12 novembre, François de Plas passait à bord du vaisseau le *Breslaw* qui, sous les ordres du capitaine La Bretonnière, formait avec le *Conquérant* la division de réserve à la prise du château de Morée, par les troupes françaises. Nous avons deux lettres de lui de cette époque : dans l'une il annonce son changement à son père et lui en donne les motifs ; dans l'autre, il indique son prochain départ et ses regrets de ne pouvoir revoir sa famille.

« A bord du vaisseau le *Breslaw*. En rade de Paros, 20 novembre 1828.

» Mon cher père,

» Tu seras probablement étonné en apprenant que je suis à bord du *Breslaw*. L'*Iphigénie* avait huit élèves de première classe, ce qui dépasse le nombre ordinairement accordé aux frégates. Le vaisseau le *Breslaw* se trouvait au contraire réduit à cinq élèves ; on a donc débarqué les deux plus jeunes de l'*Iphigénie* pour les embarquer sur le *Breslaw*. Le vaisseau est armé depuis longtemps, il est possible qu'il retourne en France ; et, comme il a été armé à Rochefort, il est probable qu'il y sera désarmé. Dans ce cas, je pourrais facilement aller passer une quin-

zaine à Angoulême, ce qui serait un très grand bonheur pour moi.

» Notre ambassadeur, le général Guilleminot, est maintenant à bord du *Breslaw* qui reste à ses ordres. L'ambassadeur anglais et l'ambassadeur russe sont aussi à Paros, le premier sur la frégate l'*Adriadne* et le second sur le vaisseau le *Wladimir*. Tous les jours ces messieurs tiennent conférence à bord d'un des trois bâtiments.

» Nous ne quitterons Paros que pour aller à Malte et de là à Naples. C'est une nouvelle si généralement répandue que je la regarde comme certaine. »

« A bord du *Breslaw*. En rade de Paros, ce 13 décembre 1828.

» Mon cher père,

» Il ne se passe rien de nouveau ici. L'ambassadeur est aujourd'hui à bord du *Breslaw*, et j'ai fait la connaissance de M. Desages, premier secrétaire d'ambassade. C'est un homme très aimable.

» Tous les jours il y a conseil chez l'un des trois ambassadeurs, français, anglais ou russe. Capo d'Istria, chef du gouvernement grec, assiste quelquefois à leurs séances.

» Il est question de notre prochain départ. Il paraît qu'avant peu de jours nous appareillerons pour Malte, où nous ferons quarantaine. De là nous irons à Naples et ensuite à Toulon; mais malheureusement le vaisseau n'ira pas jusqu'à Angoulême. Qu'il est désagréable pour moi de songer qu'en me rapprochant de ma famille, je ne puis aller la voir, et que les deux cents lieues qui me séparent d'elle, quand je suis à Toulon, sont aussi difficiles à franchir que si j'en avais deux mille. »

L'expédition de Morée était terminée : une partie des troupes françaises revint en France au mois de décembre ; le *Breslaw* n'y arriva qu'au mois de février 1829. « Pauvre cher François, écrivit M. de Plas à son fils, il me tarde de pouvoir te serrer dans mes bras, et te témoigner combien je suis satisfait de ta bonne conduite. J'espère que, toujours animé des mêmes sentiments, tu consoleras ma vieillesse et feras honneur à toute ta famille. »

Quoique de Plas se trouvât très bien à bord de son beau vaisseau, il désirait cependant débarquer, ce qui lui permettrait de faire le service d'officier à bord d'un petit bâtiment. Il obtint, le 26 février, de quitter le *Breslaw* pour passer sur le brick le *Nisus*. «J'étais très bien sur le *Breslaw*, écrit-il à sa mère, mais je n'y faisais que le service d'élève, tandis qu'à bord du *Nisus*, je ferai le quart en chef comme les lieutenants et enseignes de vaisseau ce qui m'apprendra mieux mon métier. »

Jamais un marin ne s'initiera trop tôt au sentiment de la responsabilité ; François avait donc raison d'ambitionner le service d'officier de quart, car rien n'est plus propre à rendre un homme vigilant, hardi, résolu. Pour que le capitaine puisse prendre, avec sécurité, un repos nécessaire, observerons-nous avec l'amiral Jurien de la Gravière (1), il convient qu'il ait tout sujet de compter, non seulement sur la vigilance, mais aussi sur la décision de l'officier de quart... L'amiral Bruat, encore aspirant, indiqua ce qu'il serait un jour, en offrant à son capitaine, qui, vu le gros temps, ne pouvait se procurer de pilote, d'entrer la corvette la *Diligente* à Brest... Les devoirs d'un officier de quart sont ceux d'un commandant temporaire ; sa responsabilité

(1) *Histoire de l'Ecole navale :* préface, passim.

devrait se substituer complètement à celle du capitaine qui reprend des forces. Toutes les fois qu'on aura l'occasion de mettre à l'épreuve l'énergie, le coup d'œil des jeunes gens, on fera donc bien de ne pas la négliger... Développer l'instruction est fort bien; façonner les caractères est encore mieux. Les notes des anciens gardes de la marine montrent quelle importance on attachait jadis aux qualités morales des apprentis officiers. A vingt ans, en effet, on doit être un homme ou on ne le sera jamais.

CHAPITRE III

1829-1836

Campagne de François de Plas dans les mers du Sud : départ de Toulon; banquises au cap Horn; Valparaiso, Lima; côtes de la Plata et du Brésil; arrivée à Brest. — Congé à Puycheni. — Port de Toulon. — Voyage à Alger. — La corvette de charge le *Rhône*. — Port de Rochefort et côtes du golfe de Gascogne.

Il nous reste peu de documents sur le séjour de François de Plas dans le port de Toulon, du 20 février 1829, date de son embarquement sur le *Nisus*, au 18 mai de la même année, date de son départ pour les mers du Sud. Nous savons seulement qu'il rencontra partout le plus bienveillant accueil, grâce aux sympathiques souvenirs que son père avait laissés dans les familles du Midi, au temps de la petite cour d'Aix. « Pauvre bon père, lui écrivit-il à Puycheni, je suis bien heureux d'entendre partout faire ton éloge. Toutes les personnes qui t'ont connu me disent le plus grand bien de toi; elles se rappellent avec reconnaissance toutes les bontés que tu as eues pour elles. »

C'était l'époque du carnaval et de ses fêtes, j'allais dire de ses folies, si François n'était pas toujours resté

gentilhomme jusque dans ses plaisirs. Mais, dans les limites de l'honneur, il se livrait tout entier à la joie, comme nous l'apprend la lettre suivante, dans laquelle il épanche avec confiance son cœur dans celui de sa mère.

« Toulon, le 12 mars 1829.

» Ma bonne mère,

» J'ai passé le carnaval assez agréablement, mais j'ai fait beaucoup de dépenses. J'aurais pu, en gardant ma chambre, en faire beaucoup moins ; mais je n'aime pas la vie tranquille, et même je ne désire pas l'aimer. Je suis content d'être de mon âge, et de n'être pas un Caton à dix-neuf ans. Je ne suis bien raisonnable que lorsque je m'ennuie, et, comme je ne m'ennuie pas souvent, je ne le suis presque jamais. Je suis sûr que tu serais contente de voir la vie que plusieurs de mes camarades et moi nous menons : nous passons le temps à éviter le chagrin et nous courons après tous les plaisirs. Je commence cependant à désirer de partir, car je sens qu'avec le peu d'argent que j'ai, cette vie ne peut pas durer.

» Ça ne me fera point de peine de quitter Toulon, à cause de ma philosophie : à bord, je sais m'occuper, je travaille beaucoup, sans cependant me fatiguer. Je me mettrai probablement à apprendre l'espagnol, car on dit que le brick le *Nisus* va à Cadix ; j'en suis enchanté. Depuis longtemps je désirais aller en Espagne, où je n'ai pas encore mis les pieds. »

Madame de Plas, femme chrétienne, devait naturellement se préoccuper des dangers d'une vie de désœuvrement pour son fils, jeune homme de dix-neuf ans, qui n'avait point pour le soutenir l'inébranlable appui

de la religion. Elle lui écrivit donc les plus sages avis que pouvait lui dicter sa vive tendresse. François aimait trop sa mère pour n'être pas touché de son affection et de ses conseils; mais hélas! l'heure de la grâce n'avait pas encore sonné pour lui, comme on le voit par sa réponse.

« A bord du brick le *Nisus*. En rade de Toulon, 18 avril 1829.

» Ma chère mère,

» Depuis quelques jours, j'attendais avec impatience de tes nouvelles, quand j'ai reçu ta lettre du 7 avril. J'espère profiter des bons conseils que tu me donnes, et je la relirai souvent, afin de ne point les oublier.

» Il n'est que trop vrai qu'on s'occupe peu de religion dans la marine ; elle serait pourtant d'un grand soutien dans les contrariétés, les fatigues et les peines qui sont très fréquentes dans notre métier.

» J'ai vu à Toulon du Couëdic, l'enseigne de vaisseau, qui m'a beaucoup parlé des bontés que vous aviez eues pour lui ; il m'a prié de le rappeler au souvenir de mes parents. C'est un excellent garçon avec qui je me lierai probablement, s'il demeure quelque temps à Toulon.

» Je ne sais pas encore l'époque de notre départ ; on ne connaît pas non plus le lieu de notre destination. »

Plus on approchait du moment de la séparation, plus François multipliait ses lettres, car il sentait vivement le besoin de réchauffer son cœur au contact salutaire de la famille. Ne doutant pas que sa bonne mère ne s'intéressât aux moindres particularités de sa vie à bord, il se plaît à lui décrire, dans une lettre d'adieu, sa petite installation sur le *Nisus*. « Je serais bien aise,

lui dit-il, de te faire voir ma chambre du *Nisus* : elle est juste aussi longue que moi et un peu moins large que longue. Je ne puis m'y tenir qu'assis, et, une fois assis, le seul mouvement que je puisse me permettre est un mouvement en arrière. J'ai pourtant toute la place nécessaire pour loger mes affaires, un lit très commode, en dessous duquel on a établi des casiers, afin de tirer parti de tout. Il y a plusieurs autres installations très avantageuses, entre autres une petite cave qui, malheureusement, reste vide. »

Nous n'essaierons pas de suivre pas à pas François de Plas dans sa campagne des mers du Sud ; il ne nous reste aucun document important sur cette époque, ni lettres à sa famille, ni journal contemporain, ni souvenirs d'amis depuis longtemps disparus. « Je viens de brûler, écrivait-il en 1844, plus de cent lettres dont quelques-unes remontaient à plus de neuf ans. Je les ai brûlées à regret, leur vue me rappelant très vivement ma vie d'il y a quelques années. » Nous nous contenterons de recueillir quelques allusions au passé, éparpillées çà et là, surtout dans le journal des dernières années de sa vie ; car il aimait, comme tous les vieillards, à se rappeler le temps écoulé, non pas en *laudator temporis acti*, mais pour regretter, le plus souvent, avec saint Augustin, une jeunesse qui n'avait pas été pour Dieu.

« J'ai été visiter le *Nisus*, écrivait-il le 21 juillet 1842, dont j'ai débarqué il y a dix ans. Ce bâtiment, qui me semblait bien beau alors, m'a paru quelque chose de très mesquin à présent. Quoique je sois encore loin d'être en position de commander des bâtiments de cette force, il me semble que je n'en serais pas fier. Cette espèce de cage que j'appelais pompeusement ma chambre existe encore. Ce bâtiment a peu évoqué en moi de souvenirs ; et pourtant il devrait me rappeler une

période des plus agréables de ma vie. C'est sur ce navire que j'ai, pour la première fois, commandé le quart. J'ai vu avec lui les Malouines, le Chili, le Pérou, les côtes de l'Amérique centrale, Buenos-Ayres, Montevideo, Rio-Janeiro. »

Le 29 mai 1829, le *Nisus*, commandé par le capitaine de vaisseau Henri de Villeneuve, quitta la rade de Toulon pour entreprendre une longue campagne dans les mers du Sud. « Ces souvenirs me semblent un rêve, lisons-nous dans le journal de 1876 qui nous signale cette date du départ. Oh! pourquoi n'étais-je pas chrétien pratiquant alors? Pourquoi mon divin Maître, qui a daigné m'appeler à son service en 1848, m'a-t-il laissé si longtemps dans la captivité du démon; ou plutôt, pourquoi n'ai-je pas été fidèle aux promesses de mon baptême et à celles de ma première communion et de ma confirmation? Que de grâces ai-je à rendre à Dieu pour avoir été patient avec moi durant vingt-cinq ans! Je ne vivais alors que pour moi, perdant de vue le Tout-Puissant qui m'avait donné et qui me conservait la vie. Oh! puissé-je réparer, autant qu'il est possible, ce passé qui me couvre de honte et de confusion! »

La traversée s'opéra sans accident jusqu'à la hauteur des îles Malouines, où le bâtiment se trouva tout à coup arrêté par d'énormes banquises, ou bancs de glace, qui le mirent, pendant quelques jours, en péril de naufrage. Dans l'hémisphère boréal, c'est du mois de septembre au mois de juin que la banquise s'épaissit le long de la côte orientale de l'Amérique, depuis le nord de Terre-Neuve jusqu'au milieu du détroit de Davis, vers le cercle polaire Arctique. Mais dans l'hémisphère austral, c'est surtout du mois d'avril au mois de novembre que se forment les banquises. Emportées dans l'Océan au gré des courants variables, elles s'accumu-

lent dans des régions souvent très différentes, tantôt laissant une route ouverte, tantôt la fermant dans un même espace qui varie presque de vingt degrés de latitude. Il ne faut donc pas s'étonner des difficultés que rencontra le *Nisus* pour doubler le cap Horn en cette saison de l'année, qui est la plus belle pour les contrées de l'Europe. Après quatre mois de traversée, on jeta l'ancre, vers le milieu de septembre, devant Valparaiso, cité fort commerçante sur un triste rivage, en dépit de son nom espagnol qui veut dire *Val du Paradis.*

Le gouvernement français avait envoyé, dès l'année 1828, un consul général au Chili, et le *Nisus* venait se mettre à sa disposition. Il n'entre pas dans notre plan le raconter la guerre soutenue par cette colonie espagnole pour conquérir son indépendance. En 1829, les ambitions rivales continuaient à se disputer le pouvoir suprême; mais les dissensions se manifestaient plutôt par des intrigues que par des révoltes. Nous n'avons donc aucun événement important à signaler pendant les trois années de séjour de François sur les côtes du Chili.

Le Chili, situé sous la zone tempérée, ne connaît ni la rigueur des hivers ni les chaleurs excessives de l'été. Le sol, partout fertilisé par un grand nombre de rivières, rend presque sans effort des récoltes abondantes ; aussi le Chili s'appelle-t-il, sans se vanter, le « jardin du Nouveau-Monde » et « le grenier du Paradis. »

La baie de Valparaiso, où le *Nisus* était mouillé, battue par les ouragans en hiver, offrait en cette saison un sûr abri aux nombreux navires de commerce qui s'y rendent de toutes les parties du monde. Les Chiliens sont naturellement hospitaliers et les Français accordent facilement leur sympathie aux étrangers ; une grande intimité ne tarda donc pas à s'établir entre les

officiers du brick et les habitants de Valparaiso. C'était à qui, parmi ces derniers, obtiendrait l'honneur de recevoir sous son toit un de nos compatriotes.

De Plas, qui avait du sang espagnol dans les veines (1), s'accoutuma bien vite aux mœurs du pays. « Le Chili m'a gâté, écrivait-il plus tard, je n'aime plus la société que dans l'intimité, et ces phrases banales qui se colportent d'un salon dans un autre, et ces petites plaisanteries contre tout ce qui nous entoure, n'ont pas grand attrait pour moi. » Longtemps le souvenir du Chili se présenta à son esprit comme celui d'un Eldorado où il avait goûté un vrai bonheur : « J'arrive quelquefois, disait-il, à ce point de désirer retourner au Chili pour y couler mes jours de jeunesse. » Il y avait surtout rencontré une famille qui ne cessa de lui être chère, parce qu'elle lui rappelait la tendre affection de celle qu'il avait laissée au pays natal. « J'ai reçu, écrivait-il à son frère Ludovic, une lettre du Chili. Ce souvenir d'une famille qui m'aimait véritablement, a rencontré en moi les sentiments les plus doux ; j'ai par bonheur trouvé l'occasion de répondre et d'exprimer combien cette marque d'amitié m'avait causé de plaisir. »

De Valparaiso, son mouillage habituel, le *Nisus* appareillait de temps en temps pour visiter les ports principaux de l'Océan pacifique. Au mois de juin 1830, nous le trouvons devant Lima, ou plutôt devant le Callao, qui sert de port à la capitale du Pérou. La petite ville qui porte ce nom, située à six milles de Lima, est protégée par une citadelle destinée à mettre la capitale à l'abri d'un débarquement. Derrière le fort, on aperçoit une ligne de montagnes qui s'élève par gradation et se

(1) La famille des *Castello* ou *Castelnau*, à laquelle appartenait Mme de Plas, était d'origine espagnole.

termine à l'horizon par l'imposante chaîne des Andes, dont les pics sourcilleux se cachent dans les nuages. Rien de plus beau, de plus admirable que le panorama qui se déploie sous le regard de l'observateur placé sur les hauteurs du Callao, à l'heure où le soleil se couche. Les dômes et les clochers des églises de Lima, même après que l'ombre s'est étendue sur la plaine, brillent encore dans le lointain ; et lorsque la capitale est à son tour plongée dans l'obscurité, la crête des Andes, toujours illuminée par les rayons de l'astre à son déclin, se détache sur l'horizon comme un phare gigantesque allumé par les mains du Créateur.

La présence du *Nisus* dans la rade du Callao n'avait aucune signification politique. Le gouvernement français tenait seulement à manifester sa sympathie pour les États indépendants de l'Amérique, en établissant avec eux des relations de commerce ou d'amitié. La courte distance qui sépare le Callao de Lima était souvent franchie par nos officiers.

En allant du Callao à Lima, on se trouve, après un petit trajet, au milieu de la belle avenue qui mène à la capitale. Cette avenue était alors formée, de chaque côté, par un rideau de peupliers d'Italie mêlés de saules pleureurs, et par des jardins plantés d'orangers de toute beauté ; elle était aussi ornée de contre-allées garnies de bancs et bordées de chaque côté par des *acequias* remplies d'une eau claire et limpide, dont le murmure et la fraîcheur ajoutaient un grand charme à la promenade. C'est là qu'une de ses lointaines réminiscences nous représente François, le 30 août 1830, cheminant au milieu d'une immense population de toute race et de toute couleur qui se rendait à Lima, parée de ses habits de fête, pour y célébrer la solennité de sainte Rose, la glorieuse vierge péruvienne.

François aimait à visiter la capitale, ville de plaisirs

et d'indolence plus que de métiers et de travail; on l'appelait autrefois la *Cité des rois*, parce qu'elle avait été fondée le jour même de l'Épiphanie. Un soir d'une chaude journée d'été qu'il se promenait seul et sans défiance, non pour prendre le frais, dans une rue déserte de la ville, il se sentit soudain frappé d'un coup de poignard au côté. Par une heureuse providence, il s'était retourné à temps, en entendant des pas étouffés derrière lui, et la main tremblante de l'assassin surpris n'avait pu porter qu'un coup mal assuré. « J'aurais pu mourir, disait-il, Dieu ne l'a pas permis. Où serais-je si la mort m'avait surpris dans ce long abandon de la loi de Dieu, dans ce coupable oubli de mes devoirs? Cette question doit me faire trembler : *Misericordia Domini, quia non sumus consumpti.* »

Le 31 mai 1832, le brick le *Nisus*, après une station de trois années dans l'Océan pacifique, quitta Valparaiso pour retourner en France. « C'était grande joie à bord, écrit de Plas au sujet du départ, et cependant l'aimable accueil que nous recevions dans quelques familles chrétiennes ne laissait pas d'inspirer un peu de regret. » On arriva à Brest au mois d'octobre, après avoir visité, mais en courant, les côtes de la Plata et du Brésil. François était enseigne depuis le 31 décembre 1830. Le commandant de Villeneuve se plut à rendre témoignage à la manière dont il avait servi pendant toute la campagne : « Il a, disait-il, constamment fait preuve dans l'exercice de ses devoirs, comme chef de quart et comme officier de manœuvre, de capacité et d'un zèle digne d'éloges. Son éducation, sa bonne tenue, ses dispositions pour réussir dans la carrière qu'il s'est choisie militent sous tous les rapports en sa faveur. »

Dès le premier novembre, de Plas, désireux de retourner au sein de sa famille qu'il n'avait pas revue

depuis son départ en 1826, avait demandé au ministre de la marine un congé de six mois qui ne pouvait lui être refusé. « Je vais quitter le brick le *Nisus*, qui est désarmé, écrit-il à son père, et je pense obtenir un congé qui m'est bien dû après un aussi long voyage. Je ne connais personne à Brest; je passe le temps à lire au coin du feu ou à causer avec mes camarades. Je compte partir d'un moment à l'autre, trop heureux de me rapprocher de ma famille ; car je ne sais pas encore de plus grand bonheur que d'être réuni avec de bons parents. »

Cet amour du foyer paternel, si vif au cœur de François et que l'absence ne faisait que raviver, respire dans toutes ses lettres, même lorsqu'il se trouvait le plus fêté et choyé par les parents et les amis qu'il visitait. Ecrivant d'Angoulême à sa sœur Elisa qu'il venait de jouer aux *jeux innocents,* « si bien nommés, dit-il, si l'on entend par là la gaieté enfantine qu'ils occasionnent... j'ai du plaisir, ajoute-t-il, à te parler de mes amusements, car je sais tout l'intérêt que tu y prends ; mais je le répète, une chose arrête un peu mon élan, c'est de penser que je suis loin des habitants de Puycheni. Il me semble que si ma bonne mère, mon père et toi étiez témoins de ma gaieté, ma joie en serait bien plus vive. Je jouirais alors, je crois, d'un bonheur parfait. »

On conçoit dès lors quels durent être ses regrets, lorsqu'il vit approcher la fin de son congé, lorsqu'il lui fallut de nouveau regagner le port de Toulon, si éloigné de Puycheni. Mais le devoir et l'honneur parlaient plus haut que la tendresse filiale ; il devança même d'une semaine le terme réglementaire dans l'espoir d'arriver à temps pour un embarquement. Le 15 mai, il se trouvait de retour à son port d'attache, après avoir traversé Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Marseille. « Quand je

parcourais ce pays, où s'est écoulée une grande partie de ta jeunesse, écrivit-il à son père, le lendemain de l'arrivée, j'aimais à penser que tu avais bien souvent passé par les mêmes endroits, au même âge que moi; avec cette différence pourtant que tu y goûtais alors les plaisirs d'une société très agréable, tandis que je m'en allais triste et rêvant encore aux plaisirs tranquilles que je venais d'abandonner. J'ai pu jouir du point de vue de la Tour-Magne à Nîmes, et de celui de Notre-Dame de la Garde à Marseille, et je trouve tout cela très beau; cependant je préfère la vue bornée de nos coteaux et de nos collines d'Angoumois. »

Dans une lettre à sa bonne mère, datée du même jour, il se félicite d'avoir accompli son voyage le plus économiquement possible, espérant bien, dit-il, ne pas faire comme un grand nombre de ses camarades, qui ne peuvent pas vivre sans contracter de dettes. Puis il ajoute, en jetant un regard sur le passé : « Je cherche à me distraire beaucoup, car le chagrin me gagnerait bientôt, si je ne chassais toute pensée qui me rappelle ceux que j'ai quittés. On ne sent jamais mieux son bonheur que lorsqu'il a disparu. J'étais si bien auprès de toi! L'air de Puycheni est si pur! le petit bois est si agréable! Mais je reverrai tout cela avant peu, j'espère. »

En attendant un embarquement qui ne devait pas se présenter de si tôt, car les affaires du Levant étaient terminées et l'on s'occupait de rapatrier le reste de nos troupes, de Plas remplissait à terre un service qui n'avait rien de marin. « J'ignore combien de temps tu es resté à Toulon, écrit-il à son père, mais Toulon est une ville fort triste. Je n'y connais plus personne, de sorte que je ne vais pas en société. Je passe mes soirées assez gaiement, entre camarades, et malheureusement le café est le seul point de réunion. Il est vrai

que dans les villes militaires et dans les ports de mer, il y a des cafés très décents et qui sont spécialement cafés de tel ou tel corps ; aussi n'attache-t-on pas aux personnes qui fréquentent la café de la marine à Toulon, cette espèce de flétrissure qu'on y attachait à Angoulême, par exemple ; le café de la marine est un véritable cercle où les officiers de tout grade vont une ou deux heures, matin et soir. »

Pour éviter l'ennui, ce mauvais conseiller, il s'était abonné à un cabinet de lecture où il demeurait une partie de la journée ; il aimait les livres sérieux, et il lisait avec attention, en homme qui veut s'instruire. Nous ne serons donc pas étonnés, malgré ses vingt-quatre printemps, de l'entendre donner, avec une certaine ironie, à son plus jeune frère, de sages conseils qui, s'ils ne sont pas dictés par une longue expérience, dénotent du moins l'habitude de la réflexion.

« Toulon, 26 juin 1833.

» Oui, mon cher Ludovic, je connais parfaitement tes désirs de voyage : c'est si naturel, quand on a une imagination de feu, d'aimer les chances et les hasards d'une vie aventureuse et variée ; mais, comme tu le dis très bien, la jouissance arrête les passions, et je ne doute pas que quelques jours de mer ne t'enlevassent toutes les belles illusions dont tu aimes à te bercer.

» La mer n'est belle qu'avec la terre. Quoi de plus uniforme que cette plage unie sur laquelle vogue un vaisseau pendant des mois entiers, sans qu'il se passe autre chose de remarquable que des bouderies ou des tracasseries de bord, et quelquefois une agitation un peu forte de la mer. Au reste, je suis charmé que tu fasses un voyage en mer ; je dirai même que je te désire du mauvais temps, sans danger pourtant,

quoique ça ne fasse pas ton compte. Je voudrais même que le hasard te fît rester huit ou dix jours à bord, afin de juger de la vie gaie que je mène en mer.

» On t'a dit que je désirais embarquer : oui, sans doute, mais c'est afin d'aller vous voir plus tôt. Quoique la vie que je mène ici ne soit pas gaie, elle l'est bien plus que celle du bord. Sais-tu ce que font nos vaisseaux à Ourlac ou à Navarin (ports que je connais parfaitement pour m'y être ennuyé des mois entiers)? Ils restent au mouillage comme une maison flottante. Les officiers quittent rarement le bord, parce que la terre dépourvue d'agréments ne leur offre rien de moins ennuyeux que leur navire. Ils songent à revenir en France ; la monotonie les fatigue. Ils ne pensent point à se battre avec les Russes, quoi qu'en dise la *Gazette d'Augsbourg ;* aussi je n'ambitionne pas leur bonheur. J'ai été si souvent dans la Méditerranée, *prêt à battre et ne battant pas!* J'ai l'intime conviction, à moins du plus grand des hasards, qu'il ne se passera rien, et que nos vaisseaux resteront au port, sans avoir échangé avec les Russes d'autres coups de canon que ceux de salut qui sont une preuve de bonne harmonie et de fraternité. »

Un mois plus tard, son jeune frère terminait ses études, et François s'empressa de lui tendre en ami une main secourable. « Te voilà enfin sorti des bancs, mon cher Ludovic. A quoi te destineras-tu, maintenant? Si j'avais une opinion à émettre, ce serait de viser haut : c'est le siècle des effrontés ; avec du *toupet* et un peu d'instruction, on va loin ! Tu ne ferais pas mal d'aller à Paris ou à Bordeaux et de sonder le terrain. Tu m'objecteras que tu n'as pas d'argent ; je te répondrai que tu as un frère qui, sans être riche, peut t'aider, et que ce sera un bonheur pour lui, s'il peut t'être de quelque utilité. La campagne que je viens de

terminer m'a fait couler quelque argent par les mains, et l'ordre que j'ai mis dans mes dépenses est cause qu'il m'en reste encore un peu. Je puis disposer de suite de deux cents francs, et, à partir du 1er octobre, de cinquante francs par mois. Je pense qu'embarqué cent francs me suffiront. Ainsi, mon cher Ludovic, agis d'après cela ; ne crains pas de me gêner, je serai toujours assez à l'aise pour les goûts que je me suis imposés, et je te le répète, mon plus grand bonheur serait de t'être utile à quelque chose. Si Adalbert avait les mêmes projets que toi, j'essaierais de disposer de la moitié de mes appointements pour vous faciliter à tous deux l'occasion d'habiter Paris. »

De Toulon à Alger, la traversée est facile et rapide. Comment résister à la tentation d'une bonne occasion pour aller un beau jour surprendre son frère aîné, officier de cavalerie, qui se trouvait en Afrique depuis 1830, et visiter, en si joyeuse compagnie, tout ce que le pays offrait de plus intéressant ? Le voyage eut lieu au mois de juillet et ne lui laissa que d'agréables souvenirs, comme nous l'apprenons par la lettre qu'il écrivit à son retour.

« Toulon, ce 9 août 1833

» Je viens de quitter le bâtiment qui m'a ramené d'Alger, bonne mère, après dix jours d'une quarantaine insipide. J'ai été enchanté de mon séjour.

» Parti le 14 juillet, avec une permission très courte, sur le bâtiment à vapeur le *Nageur*, je suis arrivé à Alger le 17, dans l'après-midi. Le temps était beau, et Alger paraissait de loin semblable à une grande tache blanchâtre sur la montagne où elle est adossée. Aucun édifice ne se fait remarquer. Les minarets des deux mosquées laissées aux Maures, étant dans le bas

de la ville, ne produisent aucun effet. Les fortifications sont en très bon état et ne permettraient pas à des vaisseaux de ligne d'aborder facilement. En approchant de plus près, on distingue les terrasses et les balcons massifs, communs à toutes les maisons. Les rues sont étroites, tortueuses ; les plus larges ont juste assez d'espace pour laisser circuler une voiture.

» C'est vers une de ces grandes rues que je m'acheminai pour aller voir Emmanuel. J'étais heurté à chaque instant par des Maures, des Arabes, des Juifs : spectacle qui n'était pas nouveau pour moi et qui me rappelait Alexandrie. Je rencontrai Emmanuel qui venait au-devant de moi ; il était à cheval. Je le fixai un moment sans le reconnaître ; mais il descendit immédiatement de cheval et me sauta au cou, ce qui trancha mon incertitude.

» Nous allâmes de suite au jardin de l'*Aga*, jolie maison de campagne sur le bord de la mer, occupée maintenant par l'état-major des chasseurs d'Afrique... Tu comprends facilement le bonheur que nous avons éprouvé de nous trouver ensemble ; aussi avons-nous consacré cette journée tout entière à causer. Le soir, nous montâmes à cheval et nous dirigeâmes notre course du côté des jardins du *Dey*, en traversant Alger. Le soleil allait se coucher, et la brise de mer, qui se faisait sentir, modérait la chaleur. Impossible d'exprimer les pensées qui tour à tour agitèrent mon esprit. Ce pays est si beau ! la végétation si active ! Cette vue de la mer et des montagnes couronnées de verdure, sur le penchant desquelles s'étagent d'élégantes maisons de campagne, tout cela produisait sur moi une impression extraordinaire.

» J'ai passé dix jours sur le sol d'Afrique, et je l'ai parcouru en tous sens, autant que le permettent notre petit espace de terrain et la sûreté des routes. J'ai

visité tous les camps qui sont à deux ou trois lieues de la ville, et j'ai été assez heureux pour faire, avec les chasseurs, une excursion dans la plaine de la Métidjah.

» Le pays est des plus pittoresques, la végétation superbe : aussi, disais-je souvent à Emmanuel que j'avais le dessein de venir *me coloniser* à Alger. Les maisons de campagne situées sur le bord de la mer, avec de beaux jardins et une vue magnifique, tentent l'étranger qui ne fait que visiter l'Afrique ; mais lorsque l'on connaît la population avec laquelle on serait obligé de vivre, on aimerait mieux aller se réfugier dans les montagnes d'Écosse, que d'avoir affaire à un semblable ramassis de banqueroutiers et de gens sans aveu.

» Du reste, tout n'est pas magnifique dans les environs de la ville ; le bord de la mer seul est remarquable ; la plaine de la Métidjah où nous fîmes notre excursion, serait susceptible d'être cultivée, mais elle l'est en fort peu d'endroits. Les moissons étaient faites, et la plaine, brûlée par le soleil, n'offrait plus à la vue que quelques groupes d'arbres indiquant des hameaux arabes, et ressemblant parfaitement, par leurs nuances vertes, aux *oasis* disséminées dans les déserts d'Égypte.

» C'est près d'un de ces villages que nous fîmes halte. Le déjeuner fut des meilleurs... Cinq heures de cheval donnent de l'appétit ; et, comme les goûts de famille se conservent même en Afrique, Emmanuel et moi nous demandâmes du lait à un Arabe, qui se décida avec peine à recevoir notre argent. Il avait, il est vrai, reçu de copieux morceaux de pain, et nous lui avions généreusement offert du vin.

» Rien de plus misérable que ces maisons arabes. Elles ne doivent pas être habitables en hiver. De gros

roseaux, plâtrés de sable, avec une toiture en chaume, suffisent pour les murs ; d'autres sont logés sous de simples tentes tellement basses que, de loin, on croirait apercevoir des filets de pêcheur au sec, ou des monceaux de terre fraîchement remuée.

» En somme, mon voyage a été des plus intéressants sous tous les rapports. »

Ce court voyage d'Alger avait apporté une agréable diversion aux habitudes studieuses de François ; il ne tarda pas à les reprendre et à se remettre sérieusement au travail. « C'est fort heureux pour moi, écrit-il à sa sœur Élisa, car sans cela, je dirais à tout venant comme un grand nombre de mes camarades : on s'ennuie *richement* à Toulon ! L'uniformité de la vie que je mène est dépeinte au naturel par cette phrase que j'ai coutume de citer, quand on me demande comment je me trouve du séjour à Toulon : Si s'amuser est ne pas avoir de peines, je m'amuse ; si s'ennuyer est ne pas avoir de plaisirs, je m'ennuie. Si pourtant la balance devait peser d'un côté, ce serait du côté du plaisir, car lire et m'occuper sont des plaisirs pour moi. En outre, je suis au mieux dans mes affaires, et je puis passer dans toutes les rues de Toulon sans éviter les regards ou la présence de mon tailleur, du chapelier, etc., avantage que nous n'avons pas toujours quand depuis longtemps nous sommes à terre. »

Après quatre longs mois de séjour et aussi d'ennui au port de Toulon, de Plas, qui, dès son arrivée, était décidé à se glisser au plus vite à bord d'un bâtiment, quelque petit qu'il fût, obtint enfin, le 16 septembre, un embarquement sur la corvette de charge le *Rhône*. « Je suis très bien à bord, écrit-il à sa sœur Augusta ; je connais à peu près les officiers, et la petite campagne que je vais faire me convient assez pour le mo-

ment, quoique j'eusse préféré être envoyé à Bougie, non pas pour y cueillir de la gloire, je doute qu'il y en ait beaucoup à moissonner, mais dans un simple but de curiosité. »

Nous possédons de cette époque toutes les lettres de François à sa famille ; nous le laisserons donc raconter lui-même, avec le charme de l'intimité, les péripéties de ses allées et venues entre la France et l'Algérie.

« Toulon, 19 novembre 1833.

» Ma chère mère,

» Comment te dire mon bonheur ; arrivé sur rade vers neuf heures, j'attendais avec impatience de vos nouvelles, et voilà que trois heures après je recevais à la fois une lettre de toi et d'Augusta et une autre de Ludovic. Si quelque chose avait pu diminuer ma joie, c'eût été de voir les offres que j'ai faites à Adalbert et à Ludovic refusées. J'ai vécu, il est vrai, avec beaucoup d'ordre à Toulon, pendant mon séjour à terre, mais non pas d'une manière gênée ; je me privais seulement du superflu. Aujourd'hui, je ne dépense pas la moitié de mes appointements ; il me serait même difficile de trouver à les employer : aussi je compte t'envoyer, par la première occasion, trois cents francs, que tu emploieras de la manière que tu jugeras le plus convenable. Nous ferons ensemble le calcul de Perrette, avec la précaution de ne pas casser le pot au lait.

» Je suis on ne peut mieux tombé à bord du *Rhône*. Nous sommes très unis ; un de mes camarades d'École est second du bâtiment, je suis loin de lui envier cette place qui ne lui donne que de l'ennui. Le chirurgien-major est un jeune homme fort bien et qui a de l'ins-

truction; de sorte qu'avec les livres et mes amis je passe très bien le temps.

» Je suis même surpris de me trouver autant de goût pour la marine, car tout n'est pas rose dans nos voyages, surtout dans la Méditerranée. Je veux parler du transport continuel des troupes de Toulon à Alger et d'Afrique en France.

» Comme je ne pense pas que le *Journal des villes et campagnes* ait tracé l'itinéraire du *Rhône*, je vais te le donner aussi complet que possible. Nous avons quitté Toulon le 22 septembre, ayant à bord quatre cents hommes de troupes ; nous avons mis huit jours pour aller à Alger, d'où nous sommes partis le 9 octobre pour Bougie ; nous y arrivions le 10. Nos troupes tiraillaient encore avec les Arabes, à un quart de lieue de la ville. Pendant mon séjour, on a opéré un débarquement de marins, dont je n'ai pas fait partie, n'étant pas appelé par mon rang de bord. Les marins du *Rhône* n'ont servi qu'à garder des positions déjà prises et n'ont pas tiré un coup de fusil.

» De Bougie nous avons relâché à Bône, d'où nous avons mis à la voile le 1er novembre pour Marseille, avec deux cent soixante passagers malades ; seize sont morts pendant la traversée. Après avoir débarqué nos troupes au lazaret de Marseille, nous sommes revenus à Toulon où nous resterons sans doute un mois avant de reprendre la mer. »

« Toulon, 22 décembre 1833.

» Ma chère mère,

» Nous partirons vers le 25 décembre ; aussi, ce soir, je fais mes adieux à la terre. J'ai employé une partie de ma journée à payer mes petites dettes, afin de prendre la mer sans avoir besoin des vœux de mes

créanciers pour un heureux voyage. Je repars content, ne regrettant pas Toulon, où rien ne m'attire que la nombreuse jeunesse qui, gaie et insouciante, remplace jusqu'à un certain point la société, qui ignore tout ce qu'elle perd à ne pas nous attirer à elle. Je dois avouer que la jeunesse est un peu moqueuse et fort peu indulgente, surtout à l'égard des Provençaux qu'elle ridiculise de toutes les façons ; il n'est donc pas surprenant que ceux-ci s'en défient. »

« A bord du *Rhône*. Alger, 17 janvier 1834

» Chère mère,

» Nous avons eu hier un grand bal chez le général en chef, qui a duré jusqu'à trois heures du matin.

» Emmanuel m'a fait renouveler connaissance avec M. Bolle qui commande le brick le *Loiret*. J'ai déjeuné à son bord, c'est un jeune homme fort bien.

» Le *Rhône* partira d'Alger vers le 25 du mois pour aller à Bougie ; mais nous n'y resterons pas longtemps. A moins que notre mission ne change, nous serons probablement de retour à Toulon du 10 au 20 février. Je me réjouis de plus en plus d'être à bord; car, outre que je m'y trouve à merveille, je ne sais vraiment pas comment j'aurais passé l'hiver à Toulon.

« Toulon, 1er mars 1834.

» Ma réponse s'est fait bien attendre, cher père, mais la faute en est aux contrariétés que nous avons éprouvées pour revenir en France. Nous sommes restés quatorze jours en mer d'Alger à Marseille, et trois de Marseille à Toulon, ce qui est très long.

» Je suis encore en quarantaine pour six jours, et nous

demeurerons près d'un mois dans le port, ce qui me fait grand plaisir. L'hiver sera fini quand nous partirons et les mauvais temps seront plus rares. Ils ne sont pas dangereux à bord d'un bâtiment comme le *Rhône*, mais ils fatiguent et ennuient. »

« Toulon, 21 mars 1834.

» Mon cher frère (1),

» Nous partirons vers le 1er avril pour Bône, où nous ferons un court séjour, car cette fois nous n'exercerons que le métier de diligence et de restaurant, au lieu d'y joindre le roulage, comme d'ordinaire. C'est une vie fort gaie de rester huit ou dix jours en mer, d'être encombrés de gens dont les plus amusants sont ennuyeux ou incommodes ; de vivre une semaine dans un endroit sans ressources, et de servir d'hôpital au retour : car on ne revient pas de Bône sans avoir des fiévreux, dont une grande partie est destinée à engraisser les requins ou autres animaux voraces!

» Je crains de ne voir ni Alger ni Emmanuel, seule chose qui m'attire volontiers sur la côte d'Afrique. Alger, quoique cerné, comme toutes nos possessions africaines, par des Arabes qui joignent la cruauté à tous les vices des peuples civilisés, n'en est pas moins un agréable point de relâche. On peut faire de fort jolies promenades dans un rayon de quatre lieues avec entière sécurité, ce qui n'a lieu ni à Oran, ni à Bougie, ni à Bône. Je m'ennuierais beaucoup ici, si je ne m'y créais des occupations. Au lieu de pâlir sur *Rogron* ou *Bougron* (ces noms-là ne me sont pas familiers), j'étudie le canonnage, la manœuvre, toutes choses enfin qui tendent au perfectionnement du métier, qui ne

(1) M. Ludovic de Plas.

consiste dans le combat qu'à tuer pour n'être pas tué, comme dit très bien le maître d'escrime, M. Jourdain. Je me délasse en lisant lord Byron, Shakespeare et d'autres auteurs avec qui je suis bien aise de lier connaissance. »

« Toulon, 27 mars 1834.

» Ma chère sœur (1),

» Et pourquoi me plaindrais-je de mon sort? Peu de gens sont plus heureux que moi. Suis-je à Alger? je désire y rester le plus longtemps possible; en mer même, si je ne suis pas contrarié par un mauvais temps continu, je me trouve bien et ne suis point pressé d'arriver; à Toulon, mes journées s'écoulent sans que je m'amuse à compter les heures, et les livres que je me procure me causent beaucoup plus de plaisir que d'ennui.

» Un de mes plaisirs favoris est d'aller le soir me promener le long de la mer ou sur quelque point élevé d'où je puis dominer la rade; mais, depuis quelques jours, je suis sevré de cette jouissance, à cause des grands vents qui soulèvent une poussière insoutenable. »

« Toulon, 6 avril 1834.

» Avant-hier, j'ai fait une partie de campagne avec plusieurs autres officiers. Nous allions à une fête champêtre dont le rendez-vous est au milieu des bois de sapins qui donnent un ombrage des moins superflus. Des groupes de danseurs faisaient des rondes, ou figuraient dans l'élégante contredanse où celui qui saute le plus haut passe pour le plus gracieux.

(1) Sa sœur Elisa.

» Il est venu ici plusieurs officiers de Rochefort qui m'ont assuré que je trouverais facilement à embarquer, à cause du manque d'officiers de mon grade. Ça me décidera probablement à diminuer le temps que je comptais rester dans la Méditerranée, dont je commence à être rassasié, quoiqu'elle ait bien ses avantages. Mais il est si triste, quand on aime à courir le monde, de voir toujours les mêmes parages, qu'il est urgent pour moi de retourner sur l'Océan, après avoir toutefois séjourné plusieurs mois à Puycheni. »

« Lazaret de Toulon, 23 avril 1834.

» Je suis arrivé ce soir au lazaret de Toulon, après une traversée de douze jours de Bône à Marseille, où nous allons ordinairement déposer des troupes de passage.

» J'ai profité de notre relâche de peu de durée en Afrique, pour aller me promener dans la campagne qui est des plus belles. Les montagnes sont couvertes d'arbrisseaux odoriférants et de fleurs d'une grande variété. Ma science en botanique est trop peu avancée pour avoir tiré quelque utilité de mes courses; mais j'y ai au moins trouvé beaucoup de plaisir. »

« Toulon, ce 14 mai 1834.

» J'ai reçu, il y a peu de jours, ta lettre du 2 mai, chère mère; il me semblait en la lisant être dorloté sur tes genoux (comme il m'est arrivé souvent), tant les mots que tu adresses à ton François sont doux et caressants, tant tes lettres ressemblent au tendre cœur d'une bonne mère!

» Notre destination est fixée sans retour. Nous sommes plus qu'à demi chargés pour Bougie et Bône

sans aller à Alger. Mon parti est tout pris, malgré la contrariété que j'éprouve de ne pas voir Emmanuel, avec lequel je comptais faire bien des courses à cheval et deviser du château, des courants d'air et de ses bons habitants.

» C'est un plaisir difficile à dépeindre que celui de deux amis naturels, de deux frères conversant ainsi, à quelques centaines de lieues du toit paternel, de tout ce qui les intéresse en commun. Je n'avais jamais joui de ce bonheur avant mes voyages à Alger. »

« Toulon, 24 mai 1834.

» Cher père, de nouveaux ordres retardent notre départ jusqu'au 29, ce qui me fait grand plaisir. Le temps est très beau depuis quelques semaines, mais les chaleurs sont fortes et nous donnent une idée de celles que nous aurons à Bougie et à Bône. Notre bâtiment est depuis trois jours en rade, et je vis à bord pour éviter la chaleur et jouir des brises qui rafraîchissent la température. Vers six heures, je vais à terre où je me promène dans la campagne, rêvant plus d'une fois à Puycheni et surtout à ses habitants. »

Le 15 août, François de Plas, nommé lieutenant de frégate, abandonna sans regrets la corvette de charge le *Rhône*, quoiqu'il s'y trouvât très bien; mais ce genre de campagne dans la Méditerranée ne lui plaisait qu'à moitié, et, comme il le disait à son frère Ludovic : « Quand on est marin, il faut courir le monde. » Une permission de quelques jours lui ayant été accordée, il partit de Toulon avec l'intention de ne point revenir dans un port où les embarquements étaient rares, vu le grand nombre d'officiers. Il était décidé à essayer du port de Rochefort qui, par son voisinage de Puy-

cheni, lui permettrait du moins de revoir sa famille.

Rochefort, où François de Plas se rendit après un court séjour au vieux manoir, était alors, comme aujourd'hui, le chef-lieu du quatrième arrondissement maritime, mais il n'avait été longtemps qu'une châtellenie sans importance, lorsque le génie de Colbert songea à en faire un des plus grands ports de France. Le jeune lieutenant de frégate trouva, comme on le lui avait annoncé, peu d'officiers de son grade à Rochefort. Il y passa donc deux années dans une grande variété d'occupations, tantôt dans le port ou à la division, et tantôt à la mer.

A peine était-il arrivé qu'il embarqua sur un petit navire pour visiter les côtes du golfe de Gascogne. « Depuis trois jours, écrit-il à sa mère le 11 septembre, nous avons quitté le port de Bayonne, et nous sommes maintenant au Boucant, petit bourg près de l'embouchure de l'Adour; nous attendons patiemment que le vent et la mer nous permettent de mettre à la voile.

» A Bayonne, je demeurais partie du temps à bord, partie à terre où j'avais mon domicile. Ici, je suis tout à fait installé à bord, ainsi que le commandant et le médecin. Ce genre de vie, qui me serait insupportable si je n'étais pas occupé, me plaît presque, à cause de l'obligation d'une activité continue, tout le service du bord roulant sur le second, surtout quand il est seul officier. »

Nous trouvons ensuite de Plas embarqué successivement sur plusieurs navires qui n'étaient pas trop de son goût, mais dont il dut se contenter faute de mieux. C'est ainsi qu'il fit à plusieurs reprises la traversée de Rochefort à Bayonne et de Bayonne à Rochefort, à bord de la goëlette l'*Ile-Madame* et des gabares la *Girafe* et le *Chandernagor*. Ces petits voyages ne laissaient pas

d'offrir des particularités curieuses qu'il raconte avec bonne humeur dans les lettres à sa famille.

« Bayonne, 8 août 1835.

» Je suis installé à Bayonne, depuis hier, bonne mère, dans une chambre au troisième étage, qui donne sur le confluent de la Nive et de l'Adour. C'est un fort joli pays que celui-ci...

» Je suis venu de Rochefort par mer sur un petit bâtiment où j'ai été fort mal nourri, horriblement logé. Le vent contraire nous ayant forcé de relâcher à la Rochelle, je me suis empressé d'aller visiter cette ville, et, après l'avoir parcourue dans tous les sens, j'ai fait un dîner réparateur de la mauvaise chère du bord.

» Nous ne sommes à Bayonne que deux officiers de marine, un lieutenant de vaisseau et moi ; nous devons armer et charger quatre bâtiments nouvellement construits, pour les amener à Rochefort.

» On ne parle ici que de parties de plaisir, que de divertissements. La campagne est si belle sur les rives de l'Adour et du côté des Pyrénées qu'on conçoit facilement cette disposition à la gaieté. »

« Bayonne, 2 septembre 1835.

» Ma chère sœur (1),

» Dimanche dernier, j'ai usé de ma liberté pour aller avec un capitaine du génie (vieille connaissance d'Afrique), voir le panorama de Bayonne et de ses environs d'un des angles de la citadelle du Saint-Esprit. Il est difficile de concevoir rien de plus beau que cette perspective bornée au loin par la chaîne des

(1) Sa sœur Augusta.

Pyrénées. On voit la mer, l'Adour, la Nive, Bayonne et ses environs, les Pyrénées pour fond du tableau. Vernet, le père, un des plus célèbres peintres de marine, a pris son tableau de Bayonne de l'endroit où j'étais. Ce tableau est un des plus remarquables de la galerie du Louvre, comme marine et comme paysage. Je le comprends facilement, le sujet prêtait. »

« Rade de l'Aiguillon, 10 octobre 1835.

» Je t'écris, bonne mère, sans savoir quand et comment t'arrivera cette lettre, car depuis quelques jours la violence des vents d'ouest et de nord-ouest nous empêche de communiquer avec la terre. La baie de l'Aiguillon, où nous sommes venus chercher abri, est située un peu au nord de la Rochelle et de l'île de Ré, à l'embouchure de la Sèvre et de la rivière de Marans. Ce mouillage très bon, parce qu'on y est en parfaite sécurité, a néanmoins l'inconvénient très désagréable d'être trop éloigné de toute poste aux lettres pour pouvoir donner de ses nouvelles.

» Je trouve un bon côté dans ce retard que j'éprouve, en ce qu'il est cause que j'ai visité l'île de Ré et que je connaîtrai mieux la côte d'Aunis et de Saintonge ; peut-être même irons-nous aux Sables-d'Olonne, où nous prendrons des vivres afin de faire route ensuite pour Bayonne. Tout cela sera subordonné aux vents; le navire sur lequel je suis passager, semblable au vaisseau d'Ulysse ou à celui de Télémaque, ne navigue que vent arrière et de beau temps, différant en cela des bâtiments de guerre qui ne cherchent les ports que quand ils ne peuvent plus tenir la mer.

» L'île de Ré est un pays plat, à peine ondulé, où ne croît aucun arbre. Les vignes, le blé et l'orge couvrent sa surface. Rien de plus triste à la vue, si l'on excepte

les pays arides. Quelques arbres fruitiers croissent cependant à l'abri des maisons et donnent de très beaux fruits. La population y est très laborieuse et aisée : aussi, quoiqu'on ne remarque aucune habitation de luxe, y voit-on grand nombre de maisons où paraît régner le confortable. Cette population a été, l'année dernière vers cette époque, plus que décimée par le choléra.

» Saint-Martin, la ville principale, peut avoir de trois à quatre mille habitants, presque tous livrés au commerce ou à la navigation. On y remarque une forte citadelle et de belles fortifications.

» *P.-S.* — Je ne m'attendais guère en commençant cette lettre à la finir au port du Passage, en Espagne ; mais, comme je te l'ai dit, notre navire, semblable à ceux d'Ulysse ou de Télémaque, est poussé dans un port suivant le vent qu'il fait. Quoi qu'il en soit, j'ai reçu un charmant accueil de tout le monde, entre autres de quatre ou cinq camarades de collège embarqués sur les bâtiments de guerre qui sont ici.

» Ma santé est bonne ; dans peu je t'écrirai avec plus de détails. Il est probable que dans deux ou trois jours le temps nous permettra de gagner le port de Bayonne qui n'est éloigné que de quelques lieues. »

« Bayonne, 29 octobre 1835.

» Si je n'avais pas été très occupé, chère Elisa, je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour pour causer avec toi : il est si doux de causer avec de vrais amis, d'être sûr qu'on n'ennuie point, mais qu'au contraire on intéresse en parlant de soi. Notre bonne mère ne pouvait pas te donner beaucoup de détails sur mon compte, car je lui ai toujours écrit en courant. Tu auras su, sans

doute, que le mauvais temps et des vents contraires m'avaient successivement fait relâcher à la Rochelle, à Saint-Martin de l'île de Ré, dans la rade de l'Aiguillon, à l'embouchure de la Sèvre et enfin au port du Passage, en Espagne.

» Maintenant que ma corvée est finie, je puis t'avouer que j'ai été horriblement mal, à bord du petit bâtiment qui nous transportait à Bayonne avec ma compagnie. Pour t'en donner une idée, figure-toi soixante hommes entassés pendant dix-huit jours sur un navire de cinquante tonneaux, ballotté par une grande mer. Pour comble de disgrâce, en quittant la rade de l'Aiguillon, nous avons touché sur des rochers près de l'île de Ré, ce qui diminua tellement ma confiance dans le patron que je m'astreignis à le surveiller, et pris le commandement à la mer, quoique passager ; et je fis bien, car le pauvre capitaine avait un peu perdu la tête ; il n'en fut lui-même pas fâché, attendu que j'en usai poliment et prétextai son peu d'habitude à commander à beaucoup d'hommes. Il serait inexact de dire que j'ai vécu dix-huit jours à bord de ce bateau, car partout où j'ai pu mettre les pieds à terre, je l'ai fait; ainsi j'ai passé trois jours à la Rochelle, un jour à Saint-Martin et deux jours au port du Passage. Cette petite relâche en Espagne m'a causé grand plaisir. J'y ai rencontré plusieurs camarades de collège qui m'ont on ne peut mieux accueilli. J'ai fait quelques promenades à terre où on rencontre souvent des soldats carlistes, par groupes de quatre ou cinq. J'ai été aussi visiter Saint-Sébastien, petite ville très régulièrement construite, et ceinte de bonnes fortifications ; elle est bloquée de près par les Carlistes, ce qui nous a obligés d'y aller en canot.

» Le port du Passage est très curieux ; il est formé par un bras de mer fort étroit, bordé de chaque côté

par de hautes montagnes ; ce bras de mer s'élargit dans l'intérieur des terres, et dessine un joli bassin qui, malheureusement, n'a pas assez d'eau pour les grands navires. Autrefois on y construisait des vaisseaux, et la Compagnie des Indes y avait de vastes magasins ; aujourd'hui c'est un pays ruiné, mis à contribution tantôt par les Carlistes, tantôt par les Christinos. La corvette la *Sapho* et quelques bâtiments de guerre français qui sont en relâche, donnent seuls un peu de vie à ce pays jadis florissant. J'ai vu le couvent des Jésuites où se trouvait Henri de Saint-Angel ; il est tout à fait abandonné. Les Pères y faisaient beaucoup de bien dans le pays et étaient fort aimés de la classe indigente.

» A peine débarqué de mon bateau du port de cinquante tonneaux, pour passer sur le *Chandernagor* de cinq cent cinquante, j'ai oublié toutes les petites misères essuyées pendant une longue traversée, et n'ai plus songé qu'au bonheur d'être largement logé, et d'avoir un commode abri. Un de mes camarades de la *Sapho* est venu faire une promenade à Bayonne, et, sous le spécieux prétexte de l'accompagner, je visitai Cambo, village délicieusement situé sur les bords de la Nive. J'étais accompagné d'un capitaine du génie et d'un ingénieur de la marine qui avaient eu la bonté d'attendre mon arrivée pour cette petite course. On va prendre à Cambo des bains d'eau ferrugineuse et sulfureuse ; nous n'y allions que pour admirer une intéressante contrée. Quoique j'eusse vu bien des pays de montagne, j'avais à peine l'idée des délicieux panoramas que l'on retrouve à chaque instant de ce côté des Pyrénées. Après avoir gravi au sommet du *fameux Darin* (locution d'un auteur célèbre), d'où la vue s'étend sur Fontarabie, Irun, Saint-Jean-de-Luz, Bayonne, les montagnes frontières de l'Espagne, l'embouchure de la

Bidassoa et la pleine mer, nous sommes descendus par une pente rapide au *Pas de Roland*, bloc énorme de rochers à travers lequel on passe. A cet endroit, la Nive est resserrée entre de hautes montagnes; son cours est extrêmement rapide sur un lit de pierres dont plusieurs pointes s'élèvent au-dessus de l'eau. Le hasard nous fit voir, au moment où nous arrivions, un radeau de plus de quarante pieds de long, conduit par trois hommes vigoureux, qui le dirigeaient à merveille à travers les brisants et malgré les courants. Les gorges des environs de Cambo sont garnies de bois, de prairies, de maisons, de vergers. Ces prairies en pentes brusques, couronnées de bois et traversées par des cours d'eau qui tombent en cascades, font l'effet le plus agréable à l'œil.

» Nous étions exténués de fatigue en descendant du mont Darin. Je priai le guide de nous procurer du lait. Il nous fit entrer chez un Basque, qui mit à notre disposition du pain de maïs, du fromage et du lait. Sa maison était propre et tout paraissait annoncer l'aisance. Malheureusement nous ne pûmes le remercier de son hospitalité, notre guide parlant à peine français, et lui, pas du tout.

» Dimanche dernier, j'ai été visiter le fameux château de Mallac, où furent enfermés Charles IV et Ferdinand VII, quand l'empereur, qui les avait attirés à Bayonne, voulut les faire abdiquer. On a une fort jolie vue des terrasses du parc, où on a cantonné de l'artillerie depuis plusieurs années. Le château a été brûlé en 1825, il n'en reste plus que les murs. »

Tout entier à son noble métier qui absorbait ses facultés et son temps, François songeait avant tout à bien servir, sans se soucier beaucoup de son avancement. C'est là cependant une question dont un officier

ne saurait se désintéresser tout à fait ; aussi, sa famille, considérant l'avenir, s'en préoccupait-elle pour lui, et avec raison. A son père qui lui avait écrit au sujet de démarches à tenter pour être nommé lieutenant de vaisseau, François avait répondu : « Tu me parles de démarches pour me faire promouvoir au grade de lieutenant de vaisseau, j'ai fort peu de titres pour cela; cependant les démarches ne peuvent pas nuire, quelques officiers ont été promus sans plus de services que moi. On pourrait mettre en avant ma campagne de quatre ans dans la mer du Sud, comme officier ; cependant, je le répète, il y a fort peu de chances pour réussir, d'autant plus que les bonnes notes de mon capitaine ne seront pas d'un grand poids dans la balance, vu qu'il est peu appuyé. Il est bien heureux pour nous que tu te sois créé autant d'amis. C'est une garantie d'un bon avenir ; car, quel que soit le mérite, quand personne n'est là pour le faire valoir, on n'y prend pas attention. »

Sollicité par d'instantes prières, François avait même consenti à profiter de quelques jours de permission pour se rendre à Paris et se présenter aux bureaux du ministère ; mais son voyage, utile à d'autres points de vue, ne lui permit de concevoir aucune espérance. Une lettre à sa sœur Élisa montre qu'il ne s'était fait aucune illusion.

« Paris, 16 décembre 1835.

» Chère sœur,

» Je t'ai souvent dit à Puycheni que je ne croyais pas trouver de grands plaisirs à Paris, mais que j'étais sûr d'y bien passer le temps : c'est effectivement ce qui arrive. Hier, j'ai parcouru toute la vieille ville; aujourd'hui je me propose d'aller aux cours de la Sor-

bonne, qui sont professés par les hommes les plus remarquables de l'époque ; demain ce sera une autre occupation, et ainsi s'écoulent les jours.

» Il n'y a jamais eu beaucoup de chance pour me faire nommer lieutenant de vaisseau ; il y en a moins maintenant que jamais. Ici, chacun travaille pour soi. Le directeur du personnel m'a reçu d'une manière tout à fait comique : il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Nous avons échangé à peine quelques paroles, et je doute qu'il ait lu la lettre que je lui ai remise.

» Pour ce qui me concerne, j'ai complètement abandonné l'espoir d'être lieutenant de vaisseau à la faveur. Personne ne m'a offert appui, et l'accueil de M. Pouyer n'est pas fait pour m'encourager à demander aide à qui que ce soit.

» Adalbert a vu M. Desages qui s'est informé de moi : il lui a répondu que je me portais à merveille, et que j'étais tout disposé à passer lieutenant de vaisseau. M. Desages s'est alors offert de très bonne grâce à me recommander à l'amiral Hugon, moyennant une petite note de mes services. Je l'ai envoyée : il en sera ce qu'il pourra. Tôt ou tard il faudra bien m'avancer, attendu que je commence à être en tête de liste. »

De retour à Rochefort, François n'en continua pas moins à servir avec zèle, de manière à mériter de plus en plus l'approbation de ses chefs qui l'avaient toujours eu en haute estime. « J'ai été on ne peut mieux accueilli par le préfet maritime et le major-général, écrit-il à sa mère. Le préfet m'a honoré de trois poignées de main, qu'il ne prodigue pas à tout le monde. Du reste, rien de nouveau à Rochefort. Il n'est pas question d'armement. Définitivement il me faudra abandonner ce port dès que je le pourrai ; sans cela, adieu

les congés de six mois! adieu les économies de campagne! Je continuerai à faire ici le service d'officier d'infanterie, ce qui ne m'apprendra pas beaucoup le métier de la mer.

» L'officier de marine confiné dans un port ressemble un peu au lièvre de La Fontaine retiré dans son gîte, et comme lui souvent il s'écrie : « Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe? »

Donc, François en son port songeait : non pas à regretter le passé ou à rêver à l'avenir, mais à bien employer le présent. Il savait le prix du temps, et il mettait en pratique cet adage anglais *Time is money*. Quelques extraits de lettres à sa mère nous montreront comment il savait utiliser ses moments de loisir. « Croirais-tu que je me suis mis à un régime des plus sévères. Ainsi, au lieu de me régaler de bonnes huîtres, de côtelettes et de *beefsteaks*, je me condamne pour déjeuner au lait froid et aux pommes. Ça me donne la facilité de m'occuper sans distraction la plus grande partie de la matinée; en outre, comme je prends peu d'exercice, j'estime que c'est une bonne règle d'hygiène...

» Rochefort me devient de plus en plus agréable. J'y ai découvert quelque chose qui n'était nullement caché, c'est la bibliothèque publique qui renferme beaucoup de fort bons ouvrages. Elle est une grande ressource pour moi, vu que j'y consacre ordinairement deux ou trois heures par jour...

» Je ne regrette pas le temps que je reste à terre. Il est rare que je n'emploie pas quatre ou cinq heures par jour au travail, ou pour mieux dire à des lectures utiles. Les livres foisonnent à la bibliothèque; il ne faut que des yeux, du temps et du jugement pour en jouir. On a réuni dans une seule salle les meilleurs historiens, les orateurs, les philosophes, etc. Je jette des yeux d'envie sur tous ces messieurs, et je leur

dérobe le plus que je peux. Quand ce travail ne me rapporterait aucun fruit, il y aurait toujours cela d'avantageux qu'il m'amuse et m'occupe, et qu'il est cause que les journées filent avec vitesse et sans ennui...

» Parmi les bonnes trouvailles que j'ai faites à la bibliothèque, je dois compter un petit ouvrage intitulé : *De la gaieté*, par le marquis de Caraccioli. Ce livre un peu ancien renferme les plus sages conseils pour diriger sa conduite et ses actions, de manière à ce que l'âme éprouve continuellement ce bien-être d'où naît la bonne humeur...

» J'ai lu depuis mon arrivée ici quelques passages de *Delphine;* j'y trouve des idées en grand nombre, un beau style, mais je regarderais comme une perte de temps la lecture des six gros volumes qui renferment ce roman... »

On conçoit cependant, malgré ces goûts sérieux de François, qu'un jeune homme de vingt-six ans ne pouvait se sevrer de tous les plaisirs ; aussi ne laissait-il passer aucune occasion de s'amuser comme il convient à son âge. Il confiait à sa famille tous les détails intimes de sa vie ; nous pouvons donc le suivre dans les salons de la préfecture, à la salle de spectacle et jusque dans les assemblées de village. Les réflexions si justes qu'il laisse tomber de sa plume indiquent déjà, en attendant la foi, une sagesse naturelle qui le préservera de bien des égarements. « Il est neuf heures du matin, je sors du bal de la préfecture qui a été gai au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Quelqu'un de sang-froid, qui serait entré ce matin dans les salons, nous aurait pris pour des fous et se serait peu trompé ; car la fin d'un bal qui dure si longtemps amène une espèce d'ivresse ne ressemblant pas mal à la folie...

» Le bal d'hier a été charmant. Je t'avouerai naïvement que je m'y suis beaucoup amusé. Ce qu'il y a de

plaisant, c'est que peu d'instants avant d'y aller, j'avais eu une conversation tout à fait philosophique chez madame de T***. Dans ce moment-là, peu de personnes m'auraient supposé amateur de la danse. C'est ce mélange assez bizarre chez moi qui m'a valu plus d'une fois ce compliment : « Tiens, vous dansez! moi qui vous « croyais un homme grave!... »

» J'ai passé la soirée d'hier et d'aujourd'hui au spectacle. Hier, après la comédie, il y a eu bal masqué. J'ai remarqué quelques masques ridicules et de mauvais goût, et je me suis retiré des loges vers onze heures, presque honteux d'avoir eu le courage d'assister à quelque chose d'aussi mesquin. L'affiche annonçait un bal à l'instar de ceux de Venise : quelle déception!...

» Je crois que la littérature moderne, avec ses expressions outrées, ses comparaisons étranges, tombera par le ridicule. Avant-hier on nous a donné *Angelo*, drame de Victor Hugo. Les morceaux les plus touchants, ceux destinés à produire de l'effet, n'ont réussi souvent qu'à faire rire de pitié. Pour mon compte, j'ai plus d'une fois poussé des hourras d'indignation. Il semble que MM. les auteurs s'exercent à faire du public leur dupe...

» Presque tous les dimanches, nous avons autour de Rochefort des bals champêtres. Il y vient à peine quelques dames pour jeter un coup d'œil sur la foule, mais ce qu'on est convenu d'appeler le beau monde (qui renferme étonnamment de gens fort laids), n'y danse pas. Aussi il y a bien loin des assemblées saintongeoises aux gracieux *romérages* provençaux, où la bonne compagnie afflue et ne dédaigne pas de danser sous des tentes de feuillage, au son du galoubet et du tambourin; mais chaque pays a ses mœurs... »

Cependant la vie à terre, quelque parti qu'on sache

en tirer, n'est pour un marin qu'un état transitoire : on conçoit donc le désir que François avait de s'embarquer, et la joie qu'il éprouva à communiquer à sa mère cette bonne nouvelle.

« Rochefort, 30 janvier 1836.

» Je suis embarqué sur la corvette l'*Egérie*, commandée par M. Sébille, ce brave lieutenant de vaisseau qui était avec moi à Bayonne. J'ai l'immense avantage de n'être pas second, quoique, à dire vrai, ce bonheur ne durera pas longtemps, surtout si nous allons dans la Méditerranée. Je connais beaucoup les officiers qui embarquent, et tout me porte à croire que je serai au mieux sur l'*Egérie*. Puisse la corvette être d'aussi bon conseil que la nymphe qui inspirait Numa !

» On ignore encore quels parages nous devons parcourir ; on pense néanmoins que nous irons dans la Méditerranée. A tout je dirai tant mieux, car chaque chose offre un côté avantageux. Les grandes campagnes font voir des pays curieux ; mais on en rapporte peu d'instruction, et elles sont pénibles. Dans la Méditerranée, on fait de courtes campagnes ; on sait ce qui se passe en France et dans sa famille, et rien ne s'oppose à l'instruction par la facilité qu'on a de se munir de livres. »

Le 13 février, l'*Egérie* recevait une première destination pour Brest, et François s'empressa de l'annoncer à sa mère dans une lettre qui respire le contentement et la bonne humeur.

« Rochefort, ce 13 février 1836.

» Le ministre de la marine a parfois d'excellentes idées, bonne mère ; il a compris qu'il était dur pour

nous de quitter Rochefort avant la fin du carnaval; aussi a-t-il ordonné de nous faire prendre deux cents barriques de vin pour Brest. Ce petit chargement retarde notre départ de quelques jours; c'est tout ce qui pouvait arriver de mieux. J'ignore ce que l'on fera de nous à Brest. Pour le présent, ce début me plaît; je connais peu le premier port de France, peut-être du monde, et je me réjouis de le revoir; et puis, je trouve commode de ne m'éloigner du toit paternel que petit à petit : un départ trop brusque pour un long voyage aurait été pénible pour moi qui *m'acalinais* fort bien ici. »

François ne devait pas rester longtemps à Brest; mais il ne sera pas sans intérêt de connaître l'impression que produisit alors sur lui une ville où il reviendra dépenser les dernières années de sa vie. « Il me semble, écrit-il à sa mère le 27 février, que je me suis éloigné de vous de plus de mille lieues, depuis que j'ai quitté Rochefort. Je regrette cette petite ville si propre, si bien tenue, et où j'avais quelques plaisirs. — Brest est sombre et triste; les rues, les maisons y sont d'une saleté repoussante. J'ai eu beaucoup de peine à me loger; je ne pouvais me faire à ce changement subit, à ces vieux meubles, à ces escaliers vaseux, à ces rues étroites où le jour donne à peine. Cette impression défavorable ne tardera pas, je pense, à se dissiper. »

Huit jours après, en effet, il ajoutait : « Peu à peu la pénible impression que Brest m'avait causée se dissipe; ma chambre me paraît moins triste, la ville moins sale. Je m'habitue à la pluie, à l'absence du soleil, à la boue des rues.

» La promenade à la mode ici est le cours d'Ajot. On ne peut se dispenser d'y aller le dimanche, fût-ce en parapluie; les Brestois, du reste, ont tout à fait l'habitude de se servir de cette arme. Figure-toi une belle

allée plantée d'arbres, d'où la vue domine une rade immense qui pourrait contenir toutes les marines du monde. »

A peine François avait-il eu le temps de s'acclimater que déjà il fallait songer à partir. Sa compagnie était désignée pour aller à Cherbourg armer un bâtiment, et il était heureux de visiter un port très curieux qu'il ne connaissait pas encore. « Aujourd'hui, écrit-il à sa sœur Elisa, le 14 avril, on m'a prévenu d'être prêt à embarquer demain avec ma compagnie. La corvette de charge la *Dordogne* nous conduit à Cherbourg où nous armerons la corvette la *Triomphante*. C'est un bâtiment neuf, armé de ving-six pièces de canon. Nous ignorons quelle destination il aura. M. de Péronne, qui doit commander la *Triomphante*, jouit d'une bonne réputation; il est capitaine de frégate, et, par conséquent, plus à même d'être utile qu'un lieutenant de vaisseau.

» Nous avons eu assez beau temps le lundi de Pâques. J'en ai profité pour faire avec un de nos amis un pèlerinage à la chapelle de Sainte-Anne, située sur le bord de la mer. Elle est en grande vénération parmi les marins, qui s'y rendaient en foule ce jour-là. C'était un curieux spectacle de voir ces familles nombreuses, revêtues de leurs habits de fête, aller aux pieds de la Vierge prier pour des enfants, des époux dispersés sur toutes les mers du globe. »

CHAPITRE IV

1836-1839

Armement de la corvette la *Triomphante* à Cherbourg. — Station du Sénégal : les Canaries, Saint-Louis, Gorée ; révolte aux îles du Cap-Vert ; les côtes du Sahara ; la colonie anglaise de Sierra-Leone. — Nomination de François de Plas au grade de lieutenant de vaisseau. — Retour en France. — Séjour à Rochefort et congé. — Le brick le *Pylade*.

Parti de Brest le 16 avril, sur la *Dordogne*, François de Plas débarqua à Cherbourg le 20 avril, pour prendre part, comme il l'avait annoncé, à l'armement de la *Triomphante*. Dans une lettre du 8 mai adressée à sa mère, il se félicite d'avoir quitté l'*Egérie*, destinée au transport des troupes, pour entreprendre, sur la *Triomphante*, une campagne lointaine mais encore inconnue. Puis il ajoute quelques observations sur Cherbourg et ses environs. « C'est, dit-il, une ville ancienne, mais sans importance jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ; sa prospérité ne date que de Napoléon Ier qui en a fait un des plus beaux ports militaires de France. Les promenades du bord de la mer sont assez intéressantes. Les campagnes qui l'avoisinent sont bien cultivées. La

côte est bordée de villages, et on a sur Brest, Rochefort et Toulon, l'avantage de jouir de la vue de la pleine mer. La digue qui met un frein à la fureur des vagues est tellement basse en certains endroits que les lames la franchissent et viennent se déverser dans la rade. C'est un aspect curieux de voir la mer bondissant, pour ainsi dire, par-dessus les obstacles qu'on lui oppose.

» Cherbourg a un musée qui renferme d'assez beaux tableaux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la générosité d'un seul habitant de la cité a pu la gratifier d'une collection que peu de villes seraient en état de se procurer. »

L'armement de la *Triomphante*, commencé le 20 avril, n'avançait qu'avec une lenteur désespérante, dont se plaint souvent le jeune officier dans ses lettres à sa famille. « L'armement de la *Triomphante* est, à peu de chose près, terminé, écrit-il le 25 juin ; cependant, d'après les lenteurs de ce port, je doute que nous soyons sous voiles avant le 10 juillet. » Le départ fut encore différé jusqu'au 20, et de nouveau jusqu'aux premiers jours d'août ; mais, dès le 25 juillet, François avait fait de touchants adieux à sa famille.

« S'il est quelque chose qui rafraîchisse le cœur, qui l'inonde de joie, c'est assurément une lettre d'une excellente mère. Oui, au milieu de ces gens indifférents qui rient et causent volontiers avec vous, mais avec qui il serait imprudent d'avoir l'épanchement de l'amitié, il est doux de recevoir l'expression du tendre amour d'une mère. Les hommes n'ont point comme les femmes l'éloquence du cœur ; mais à défaut de pouvoir exprimer tout ce que j'éprouve, je te renvoie à tes propres sentiments pour tes enfants : ton cœur te dira tout ce que le mien voudrait et ne peut pas te dire.

» La *Triomphante* est armée d'une artillerie formi-

dable. Elle a vingt pièces, dont quatorze canons obusiers du calibre de trente. Aussi, quoique gracieuse et légère sur l'eau, elle serait terrible si elle était forcée de montrer les dents à un ennemi.

» J'ai orné ma chambre de mon mieux. Elle est bien plus élégante que celle que j'avais à bord du *Nisus* ou du *Rhône*. D'abord, j'y ai ma hauteur; elle est ensuite très éclairée. Mon lit est disposé de manière à me servir de canapé. J'ai secrétaire et commode, et je me suis muni d'une belle glace pour lui donner l'air boudoir. Chacun des officiers a lutté d'élégance. Sans m'être distingué des autres, je n'ai rien omis du vrai confortable. Je n'ai pas oublié les obligeantes recommandations de ma bonne mère, et les provisions de campagne ne me manquent point.

» Je ne sais le temps que la corvette sera absente de France, néanmoins je ne crois pas qu'elle reste plus de dix-huit mois dehors. Les stations du Sénégal se renouvellent souvent, tant par la facilité d'expédier des navires que par le motif de ne pas fatiguer les équipages.

» Nous n'allons pas au Sénégal porter des troupes; la corvette commandera la station destinée à protéger le commerce et à s'opposer à la traite des nègres. Ce qui me fait espérer que la station ne sera pas longue, c'est que le commandant est sur les rangs pour passer capitaine de vaisseau, et je ne doute pas qu'il n'ait hâte de revenir, dès qu'il sera nommé... Dans tous les cas, bonne mère, n'aie aucune inquiétude; prépare-toi seulement à me revoir avec un teint légèrement *africané*.

» Je te remercie, chère mère, de la messe que tu as fait dire pour l'heureux voyage de la corvette. Dieu, je n'en doute pas, tient compte des vœux d'une aussi excellente mère.

» Sois sûre, bonne mère, qu'il n'est pas un pays, pas

une vague de l'Océan d'où ne partiront des pensées de ton fils vers le toit paternel. Oui, dans un quart de nuit, sous le ciel des tropiques ou dans les bois d'Afrique, bien souvent je rêverai aux jours heureux que j'ai vécus auprès de mes excellents parents. L'idée de jouir encore du même bonheur me fera supporter avec patience bien des ennuis, bien de petits tracas qui se cramponnent facilement à vous dans la navigation. Je les chasserai par l'étude, ils se fondront dans des idées plus douces, dans celles qui remettent sous mes yeux les joyeuses scènes de famille, nos promenades du soir, nos causeries d'hiver au coin du feu, nos repas si gais.

» Adieu, ma bonne mère, je tâcherai d'être heureux en me rappelant souvent ce tableau du bonheur. »

Enfin, le 3 août, François annonce à son père le départ pour le lendemain. « Aujourd'hui le temps est magnifique ; il vente belle brise du sud-est, ce qui nous éloignerait vite des côtes de France. Je les verrai disparaître avec peu de regrets, mais avec quelle joie je les reverrai ! »

Le 25 août, la *Triomphante*, après une heureuse traversée d'une vingtaine de jours et vingt-quatre heures de relâche à Ténériffe, mouilla près de l'embouchure du Sénégal, à une petite distance de la ville de Saint-Louis. A cette époque, tout était encore mystérieux dans l'intérieur de l'Afrique. Le mouvement des découvertes qui a marqué les cinquante dernières années se faisait à peine pressentir. Nous puiserons dans les lettres du jeune officier de marine les principales circonstances de la campagne et quelques intéressants détails sur notre colonie.

« 25 août 1836.

» La *Triomphante* a répondu à la bonne opinion que je m'en étais formée ; nous sommes très bien à bord à tous égards. Le commandant est taillé sur le patron de celui du *Nisus*, dont j'ai conservé un fort agréable souvenir... Les chaleurs sont fortes, mais moins que je ne le croyais ; les brises de mer rafraîchissent la température et modèrent les rayons brûlants du soleil... L'île de Ténériffe n'a pas répondu à l'idée que je m'en étais faite : cependant l'aspect en est imposant. De hautes montagnes, dont les pitons s'élèvent à une grande élévation, descendent presque à pic jusqu'à la mer et ne laissent apercevoir qu'un terrain rocailleux, où ne croissent que des arbustes et des herbes. C'est dans les vallées que se trouve toute la végétation. L'île produit du raisin, des figues, des pêches, des bananes et une multitude d'autres fruits... Sainte-Croix, la capitale, offre peu d'intérêt : c'est une ville d'environ quinze mille âmes, régulièrement construite, mais sans édifices remarquables ; on y fait un commerce considérable, le plus important des Canaries.

» Le mouillage de Saint-Louis est peu agréable ; on communique difficilement avec la terre, et le navire y éprouve presque autant de mobilité qu'en pleine mer. L'île, située à cinq lieues de l'embouchure du Sénégal, n'a guère que trois quarts de lieue de long sur un tiers de large. La ville, presque tout entière habitée par des nègres, compte à peu près quinze mille âmes. Les maisons, à toiture plate, sont bien disposées pour se garantir de la chaleur. Le *gouvernement*, ou résidence du gouverneur, est composé d'une élégante maison avec un jardin adjacent, le seul de l'île qui mérite ce

nom. Le manque de jardin dans un pays entouré d'eau vient de ce que le Sénégal est salé une grande partie de l'année, ce qui détruit les éléments propres à la végétation et prive même d'eau potable les habitants.

» Le principal commerce de Saint-Louis consiste en gomme qu'on échange contre des toiles dites de Guinée. Ces toiles sont la seule monnaie des nègres qui occupent les bords du fleuve. Les pièces d'or et d'argent servent d'ornements à leurs femmes qui en enlacent leurs cheveux ; j'en ai vu qui portaient sur leur tête une valeur de six cents francs. »

Au bout de quelques jours, la *Triomphante* s'éloigna de Saint-Louis, et longeant la côté de Sénégambie, vint mouiller dans l'excellente rade de Gorée. « L'île de Gorée, écrit de Plas le 28 août, offre un abri plus commode, un air plus sain, des ressources plus grandes que l'île de Saint-Louis ; elle est fortifiée et couverte de maisons. La côte a un aspect plus gai qu'aux environs du Sénégal ; elle est haute sur quelques points et couverte de végétation. Il faut une grande énergie à l'homme habitué au confortable des pays civilisés pour se faire à la rude vie des peuplades demi-sauvages de ce pays. »

On était à l'époque des chaleurs, accablantes sur les côtes d'Afrique, surtout pour ceux qui n'y sont pas encore habitués. Aussi M. de Péronne jugea-t-il nécessaire pour la santé de l'équipage de gagner la haute mer, dans la direction des îles du Cap-Vert. « Notre voyage aux îles du Cap-Vert, écrit de Plas le 26 octobre, est achevé depuis longtemps. L'île de Saint-Vincent, où nous avons relâché, est un asile sûr et commode pour des vaisseaux de tout rang ; mais on y trouve peu de ressources sous le rapport des vivres et de l'eau. Quelques arbres indiqués sur le plan de l'île

nous avaient fait espérer un pays de chasse, nous avons été bien détrompés, quand nous avons aperçu les crêtes nues des montagnes, et des vallées dont le tamarix, arbre triste à la vue, est seul en possession.

» Les îles du Cap-Vert sont en général fertiles; elles produisent d'excellents fruits: les oranges, les ananas, les bananes, les raisins y sont communs, ainsi que la canne à sucre et le café. Saint-Vincent, la seule de ces îles qui soit dépourvue de tout, est aussi la seule dont le port soit sûr. »

Au retour des îles du Cap-Vert, la *Triomphante*, après avoir mouillé quelques jours devant Saint-Louis, était revenue stationner en rade de Gorée. La proximité de la côte permettait aux officiers de descendre souvent à terre. « Il y a quinze jours que nous sommes à Gorée, écrit de Plas le 10 novembre. J'ai fait deux grandes chasses, dont la dernière surtout m'a été très agréable. Nous étions sept, dont quatre officiers de la corvette. Arrivés à terre au point du jour, nous avons commencé à battre le terrain plat, couvert de palmiers et de baobabs. Les perdreaux, les tourterelles, les merles cuivrés, une multitude d'autres oiseaux, dont un grand nombre diffèrent des espèces de France, faisaient entendre leurs cris ou leurs chants au milieu des palmiers, dont les feuilles agitées par le vent rendaient aussi un son harmonieux. Cette entrée en chasse me transportait de joie; je disais souvent à mon plus proche compagnon : comme c'est beau ! Je ne trouvais pas d'autre expression pour rendre mon saisissement. »

Pendant que les officiers se livraient tranquillement au plaisir de la chasse, on apprit tout à coup que les îles du Cap-Vert se trouvaient en pleine révolte. Des soldats mutinés, profitant de l'effervescence occasionnée par les troubles de Lisbonne, avaient choisi un chef

de leur façon, et la *Triomphante* était appelée à rétablir l'ordre. « Notre expédition, écrit de Plas le 18 décembre, a été de courte durée, grâce à la fermeté du commandant qui n'a pas tiré un seul coup de canon. L'intervention de la corvette ayant été réclamée par les autorités de Boa-Vista, c'est dans cette île qu'eut lieu notre première relâche.

» Boa-Vista (Bonne vue) est une île triste, dénudée, presque sans végétation, dont les salines forment le principal commerce. Nous reçûmes à bord M. Martin, ex-gouverneur, et trois officiers portugais, et nous nous rendîmes à Fogo, autre île où se trouvait le gouverneur général, qui prit passage à bord avec cinquante soldats et quelques officiers. De là nous partîmes pour la Praya (île Santiago), siège du gouvernement. Le commandant adressa immédiatement aux autorités une lettre pleine de représentations énergiques pour les engager à recevoir leur chef légitime. La réponse fut évasive : la constitution de 1822, disait-on, posant pour base la souveraineté du peuple, donnait aux habitants le droit de se choisir un gouverneur, et on priait le commandant de laisser les îles s'administrer elles-mêmes. On tint à bord une conférence dans laquelle l'ex-gouverneur général montra beaucoup d'indécision. Comme la discussion traînait en longueur, M. de Péronne fixa lui-même le jour du débarquement des troupes. Ce débarquement devait se faire le 30 novembre, dans nos canots, et, au moindre signe d'hostilité, la corvette s'embossait pour tirer sur les forts de la ville. De très bonne heure, j'avais été envoyé auprès des autorités pour leur remettre une lettre du commandant. Je trouvai la ville très calme, les autorités un peu froides, mais résignées, et j'en avisai le commandant. Quand nos canots armés en guerre s'avancèrent, pavillon déployé, les autorités se hâtèrent,

avec une partie de la garnison, de se porter au-devant du gouverneur. La population inondait les murailles et les rues, en poussant des vivats. Quand nous quittâmes la Praya, le 3 décembre, il n'y avait plus à craindre aucun désordre. »

Le commandant de la *Triomphante*, au retour de l'expédition aux îles du Cap-Vert, profita de la saison d'hiver, pour visiter les côtes presque toujours brûlantes du Sahara. « Nous sommes allés prendre connaissance de Portendic, écrit de Plas le 2 février 1837, sur la côte du Sahara, où les Anglais viennent faire le commerce des gommes; mais nous ne sommes pas descendus à terre, il n'y avait que quelques tentes de Maures à cette époque. La côte du désert est commode pour la navigation ; on peut en approcher à moins d'une demi-heure. Il est vrai qu'on est ballotté par une mer agitée; mais il n'y a aucun danger.

» Gorée n'offrant aucune ressource sous le rapport de la société, je n'y mets pas les pieds, à moins de nécessité absolue ; seulement je vais de temps à autre, avec quelques camarades armés de fusils, faire des promenades à la grande terre. Le pays offre peu de ressources aux amateurs de collections ; les oiseaux sont effarouchés par les nombreux villages de noirs qui bordent le littoral de la baie. Les noirs semblent extrêmement doux, et l'on peut, sans crainte, s'aventurer au milieu d'eux ; leurs intérêts, d'ailleurs, les portent à être bien avec les blancs qui leur procurent l'eau-de-vie, le tabac, les armes et la poudre. »

De toute la campagne, le voyage le plus intéressant fut certainement celui que fit la *Triomphante* à la colonie anglaise de Sierra-Leone, fondée en 1797 par des philanthropes, dans le but de détruire la traite des nègres. « Je veux te dire quelques mots, écrit de Plas

à sa mère, le 6 juin, de notre dernier voyage à Free-town (ville libre) qui a duré plus d'un mois. Tu as sans doute entendu parler d'un établissement philanthropique que des Anglais ont fondé sur les bords de la rivière de Sierra-Leone, dans le but de travailler à l'éducation des noirs rachetés de l'esclavage. Cette entreprise, commencée par de généreux particuliers, a été continuée par le gouvernement anglais. J'ai visité plusieurs villages et j'y ai vu des nègres polis, décemment vêtus, sachant lire pour la plupart, même à un âge où les enfants en sont encore à l'a, b, c, en France. J'ai assisté à un office dans un temple où les hommes se tenaient d'un côté et les femmes de l'autre ; tous chantaient avec la ferveur que Chateaubriand prête aux Indiens du Paraguay. Dès que j'entrai, on me donna un livre et je fis chorus avec les noirs.

» J'étais accompagné du payeur en chef de la colonie, Écossais de mœurs très sociables, et dont l'accueil a été des plus bienveillants. Nous nous sommes promenés à cheval à travers les nombreux villages qui entourent Free-town, résidence du gouverneur général des puissances anglaises sur la côte d'Afrique : l'aspect en est assez gai; les cases des nègres, alignées à angles droits, sont espacées les unes des autres, de manière que chaque famille puisse avoir un petit jardin. Les papayers et les bananiers élancent au-dessus de ces modestes demeures leur têtes vertes et chargées de fruits. En continuant notre course, nous avons aperçu des villages sur des plateaux élevés, d'autres sur les flancs des montagnes d'où coulaient des torrents d'eau limpide. J'éprouvais une joie indicible à jouir des sites variés qui s'offraient successivement à notre vue. Nous découvrions tantôt de profonds ravins et à leur extrémité les eaux de la mer qui paraissaient se confondre avec le ciel, tantôt des bas-

sins entourés de cases et, un peu au-delà, Free-town avec sa ceinture de villages.

» Le gouvernement anglais a fait d'énormes dépenses pour cet établissement, dont il ne retire rien ou presque rien. Les nègres ne possèdent aucune industrie. S'ils savent lire l'anglais et le parler correctetement, ils ignorent le moyen d'augmenter leur aisance par des cultures qui permettraient un commerce d'exportation. On arrache des hommes à l'esclavage, c'est un grand bien ; mais on aurait pu introduire des mœurs plus douces chez les populations africaines, en considérant sous un point de vue plus élevé la fin de cet établissement.

» Croirais-tu que, le 3 juin, j'ai fait une partie de chasse qui a duré jusqu'au 5. A vrai dire, la chasse n'était point mon but ; je m'étais joint aux chasseurs pour aller voir le lac de Niacoul-Arab, qui a près de quinze lieues de longueur. Nous avons couché deux nuits dans un village de noirs : il est difficile de rencontrer des gens plus importuns ; ils regardent les blancs avec cet œil goguenard des maîtres d'auberge qui se disposent à plumer leur hôte. Chaque fois que nous prenions nos repas, nous étions entourés de gens qui dévoraient des yeux ce que nous mangions. Donner est le moyen de les rendre plus importuns, et nous nous croyions obligés de leur donner quelque chose.

» Les pluies n'ont pas encore commencé en Sénégambie, et déjà la campagne est parée comme aux premiers jours de mai en France. Tous les arbustes sont en fleurs : les parfums qu'ils répandent dans l'air sont apportés par la brise et frappent délicieusement l'odorat. Il ne faut pas cependant se faire une idée trop avantageuse des richesses de la campagne. Dans les terres légères et sablonneuses, il vient peu de

grands arbres, à l'exception du gigantesque baobab, plus commun sur le littoral que dans l'intérieur des terres. Les bords du lac sont peu intéressants : les taillis qui l'environnent servent d'asile aux hyènes, aux biches et aux pintades. Nous avions trop peu de temps pour essayer d'une chasse qui aurait peut-être éveillé en moi une passion *actéonique* que je ne me connais pas encore. »

Au retour de l'expédition de la Sierra-Leone, François de Plas apprit à Gorée sa nomination au grade de lieutenant de vaisseau, qui datait du 10 avril. Il se réjouit de cet avancement qui ne changeait rien à sa situation, mais qu'il regardait comme très avantageux pour l'avenir. Sa joie aurait été complète s'il n'avait pas eu le regret de voir laissé de côté un de ses amis, M. d'Aboville, qui avait mille raisons de croire qu'il passerait au choix. « Il était convenu entre les officiers de la *Triomphante*, écrit-il à sa sœur Elisa, que les heureux de la dernière promotion régaleraient leurs camarades. Je me suis, en conséquence muni de deux pâtés aux truffes qui seront arrosés par de mauvais champagne. Les dîners de marins finissent toujours par le champagne, bon ou mauvais ; c'est le complément indispensable. Nous aurons à dîner le commandant, et je poserai à peu près en amphitryon. »

Nous continuons d'emprunter à la correspondance du nouveau lieutenant de vaisseau quelques extraits intéressants, qui nous permettront de le suivre dans sa vie maritime et ses études littéraires jusqu'à la fin de la campagne sur la côte occidentale d'Afrique.

« *18 juin.* — Il y a près d'un mois que nous sommes tranquillement mouillés à Gorée, attendant le commencement des pluies pour nous transporter ailleurs. Nous avons eu hier, après dîner, un singulier

spectacle. Etant descendus à terre, nous avons aperçu des négresses, caparaçonnées avec les bijoux de leurs maîtresses comme des chevaux de charlatans, et, pressées les unes contre les autres, dansant en rond au son du tambour. On ne se fait guère une idée de la joie bruyante des nègres au milieu de leurs fêtes : hommes, femmes, enfants, tous parlent, crient, chantent; on court, on saute, on danse; c'est un tohu-bohu incroyable.

» *1er juillet.* — L'*Allier*, corvette de charge, allant aux Antilles est ici depuis quelques jours; la *Nièvre*, autre corvette de charge se rendant à Bourbon, a mouillé hier près de nous. L'arrivée des bâtiments de guerre est pour tous une grande diversion. Par eux nous apprenons des nouvelles de nos camarades, nous savons ce qui se passe dans les ports. C'est quelquefois une occasion pour serrer la main d'un camarade d'École ou d'un ami. Notre vie, du reste, s'écoule d'une façon bien uniforme. Si chacun de nous n'avait le bon esprit de se créer des occupations, nous nous ennuierions beaucoup; mais heureusement nous vivons bien entre nous. On peut dire, sans trop le flatter, que l'état-major de la corvette est bien composé. Chacun paie à table son tribut de bonne humeur; si parfois il échappe quelque boutade contre les *plaisirs* de la station d'Afrique, il y a toujours de la gaieté, même dans la critique.

» *14 juillet.* — M. de Péronne s'enveloppe dans un profond mystère sur notre destination future. Je pense qu'il n'est pas encore fixé lui-même, et que les circonstances le décideront. Je lis, en ce moment, le Voyage de Lamartine en Orient, et je suis loin de trouver ce que j'aurais désiré. Mais ce serait petitesse d'esprit de

critiquer ce qui est faible ou ridicule, plutôt que d'admirer la richesse d'imagination, la profusion des beautés qui s'y trouvent. J'aime le poète dans le culte qu'il rend à sa mère, je l'aime lorsqu'il célèbre la nature, lorsqu'il adore Dieu; mais je désirerais qu'il se rappelât davantage l'humilité chrétienne quand il parle de lui, qu'il s'extasiât moins sur les hauts personnages qui lui font bon accueil, qu'il ne fît pas de comparaisons à perte de vue quand il lui est si facile d'en trouver de simples et de naturelles.

» *5 novembre.* — J'ai fait l'acquisition des *Essais* de Montaigne. Tu ne saurais croire combien cet ouvrage me fait plaisir. Le vieux gentilhomme périgourdin est d'une naïveté, d'une bonhomie qui réjouit; il procède à ses jugements avec un sens, une droiture qui rendent sa philosophie des plus aimable. Son livre est plein d'anecdotes bien racontées et tirées des meilleurs auteurs de l'antiquité (1).

» *27 janvier 1838.* — J'arrive heureusement du Sénégal sur un trois-mâts de commerce; nous défilons en ce moment par le travers de la tour de Cordouan, et, ce soir, nous serons mouillés à Pauillac. »

François de Plas n'était pas encore débarqué qu'il annonçait à son père sa prochaine arrivée à Puycheni. Il indiquait en même temps quels motifs l'avaient engagé à quitter la *Triomphante* et quels étaient ses projets pour l'avenir. Dès le mois d'octobre, il avait écrit à Brest pour demander à être remplacé, son nou-

(1) On a besoin de se rappeler que François de Plas n'était pas encore converti, lorsqu'il portait ce jugement trop favorable d'un ouvrage dont les doctrines sont résumées en la fameuse épigraphe : *Que sais-je?*

veau grade de lieutenant de vaisseau ne cadrant pas avec le poste de troisième officier de la corvette. Il était donc parti de Gorée, le 20 décembre, résistant à toutes les instances de M. de Péronne pour le retenir à bord. Les notes suivantes de 1837 et de 1838 montrent bien quelle estime le commandant de la *Triomphante* avait conçue pour le jeune lieutenant de vaisseau : « Officier studieux de la meilleure conduite. — Officier de beaucoup d'instruction, très studieux ; caractère réfléchi et digne. »

De Plas se rappelait plus tard avec plaisir la *Triomphante*, où il s'était trouvé fort heureux ; mais pour le moment, il lui tardait de revenir, après une longue absence, se retremper dans la douce vie de famille. « Mon intention, disait-il, est de ne rester que quelques jours à la campagne et d'aller ensuite à Rochefort. Au mois de mai, je demanderai un congé pour demeurer avec mes frères l'été et l'automne à Puycheni. »

Nous n'avons aucun événement important à signaler pendant la résidence de François au port de Rochefort, du 30 janvier 1838 au 4 mars 1839, date d'un nouvel embarquement. Ce temps si monotone, il savait l'employer de manière non seulement à éviter l'ennui, mais à trouver sa situation agréable. « La vie s'écoule assez vite à Rochefort, écrit-il ; je me crée de la besogne et jamais les jours ne me pèsent. » Aussi plus tard, disait-il au sujet de son séjour à Rochefort : « Je viens de lire deux pages de mon journal ; il m'a fait grand plaisir. Mon style s'y ressent un peu de la lecture de mes ouvrages favoris ; non que j'aie la prétention d'approcher sous ce rapport d'aucun homme de génie, mais de hautes pensées donnent de l'élévation aux hommes sensibles et impressionnables, quelle que soit la portée de leur esprit. »

On s'occupait alors dans le port de monter les ma-

chines du *Veloce*, et de Plas suivit avec intérêt ce travail. « Cela peut m'être fort utile un jour, disait-il ; dans tous les cas, j'aurais tort de négliger une occasion aussi bonne de connaître le mécanisme et la disposition des machines à vapeur. » Le soir, les amis qui venaient le visiter le trouvaient sommeillant au coin du feu, un traité sur les machines entre les mains. A leurs aimables plaisanteries il répondait sérieusement : « Cela pourra m'être utile dans la suite, d'ailleurs il n'y a pas de mal à apprendre les choses qu'on ignore. » Aussi, quand le *Veloce* commença ses essais, le jeune lieutenant de vaisseau était-il heureux de les suivre avec une certaine compétence qui lui valut plus tard à Cherbourg le titre de Commandant supérieur des bâtiments à vapeur. « J'ai été dernièrement, écrit-il le 19 octobre, à l'embouchure de la Charente sur le *Véloce,* bateau à vapeur de deux cent-vingt tonneaux. C'est une chose fort curieuse et pleine d'intérêt pour un marin de voir fonctionner la superbe machine qui met le navire en mouvement. »

François se plaignait parfois que les distractions ne fussent pas abondantes à Rochefort, car plus on travaille, plus on a besoin de repos d'esprit; aussi, autant que le permettait la saison, prenait-il plaisir à de longues promenades en dehors de la ville. « Depuis qu'il fait beau, écrit-il au mois d'avril, le temps s'écoule plus rapidement. La campagne des environs n'est pas jolie; mais ces vastes champs de verdure, ces prairies immenses qui bordent la Charente récréent pourtant la vue. J'apprécie beaucoup un vaste espace, et j'aime à errer çà et là avec ou sans compagnon. Du reste, rien que respirer l'air pur est déjà pour moi une grande douceur. »

Quand le mauvais temps ne lui permettait pas de se promener dans la campagne, François se réfugiait à la

bibliothèque du port ou bien au cercle des officiers, où il jouissait de moments délicieux, ayant sous la main tous les journaux, des ouvrages importants et les principales revues. « En attendant un avenir plus brillant, mais non plus agréable, écrit-il à sa sœur Elisa, je mène une vie fort douce à Rochefort; j'y ai peu de service et toutes les facilités désirables pour travailler ou m'amuser à mon caprice. Mon temps passe à merveille. Je m'occupe assez le jour pour n'avoir pas un instant de trop; et, le soir venu, grâce au cercle ou à la société, je puis encore avoir quelques bons moments. »

Désigné d'abord pour remplir les fonctions de juge au premier conseil de guerre maritime, de Plas n'avait pas tardé à être employé à la majorité générale. « Je viens de finir une semaine de service, écrit-il à sa mère ; c'est un peu plus pénible que je ne pensais. Tous les soirs, il faut faire une ronde d'une heure et demie dans l'arsenal, visiter tous les postes et toutes les sentinelles, afin de s'assurer que tout est dans l'ordre. Durant le jour, deux heures sont consacrées à donner les permissions d'entrer au port; ce qui me met en relations plus ou moins intéressantes avec un public nombreux. Mais il reste beaucoup de moments à consacrer aux études pour lesquelles je me sens du goût. De plus, mes relations avec le major-général sont excellentes, et il serait facile, au besoin, de me faire remplacer par les officiers, mes camarades. » Le service devint un peu plus pénible, quand François fut attaché provisoirement à la direction du port; mais il supporta gaiement ce surcroît de travail, causé par le manque d'officiers : « Le service de l'intérieur de l'arsenal est, disait-il, intéressant par son importance; on comprend le but de tout ce qu'on fait. » Avec ses autres fonctions dans le port, de Plas cumulait encore celles de capitaine rapporteur, et, loin de se plaindre, il se félicitait de

pouvoir se livrer à de nouvelles études. « J'ai eu fort à travailler, écrit-il, pour me mettre au courant des conseils de guerre. Il faut connaître les lois, ergoter quelquefois avec les avocats ; ce qui a nécessité beaucoup de labeur. Mais je suis enchanté d'être forcé d'étudier un sujet, dont l'aridité m'aurait autrement éloigné pour toujours. »

François, ayant obtenu un congé de six mois, en profita pour aller voir ses frères à Paris, et « se retremper, disait-il, dans les bonnes manières, ce qui ne s'acquiert guère à Rochefort ou au Sénégal. » Mais à peine était-il arrivé dans la capitale, à peine avait-il admiré les riches équipages de Longchamp et le jardin des Tuileries déjà garni de feuilles, qu'il parlait de repartir : « Paris ne me satisfait pas, j'ai hâte de me retrouver sous le toit paternel... Je ne te parle pas, écrit-il à son père, du bonheur que me promet un séjour à Puycheni, tu sais tout celui que j'éprouve en famille. Je suis content comme un écolier qui s'échappe du collège pour se rendre en vacances. »

Après quelques jours d'une douce intimité au sein de la famille, François s'arracha de nouveau aux embrassements de son père et de sa mère, pour regagner Rochefort et reprendre son service à la majorité, en attendant un embarquement qu'il appelait de tous ses vœux. « Mon voyage, écrit-il, a été très heureux et s'est terminé par une aimable réception de la part du préfet maritime, qui m'a promis que je ne *moisirais* pas au port ; les armements y sont, en effet, plus considérables que par le passé. »

A ce moment les journaux annonçaient des hostilités au Mexique et des préparatifs contre Buenos-Ayres. De Plas s'empressa de faire des démarches pour embarquer. « Le temps s'écoule agréablement à Rochefort, écrit-il à sa mère ; je m'y plais plus qu'en aucun autre

port; mais je suis désolé d'y rester, quand je songe aux événements qui se préparent. » Les événements se précipitaient, et bientôt on connut la prise du fort de Saint-Jean d'Ulloa par la flotte française. « Ce qui vient de se passer à la Vera-Cruz, écrit-il à sa sœur Augusta, fait le plus grand honneur à l'amiral Baudin et aux marins de son escadre. Ne pouvant prendre ma part de la gloire de mes camarades, je m'en réjouis pour l'honneur du corps. »

Le 4 mars, François reçut, à son grand contentement, l'ordre d'embarquer sur le brick le *Pylade*, destiné à l'expédition de la Plata. « Prenez part à ma joie, écrit-il aussitôt à sa famille, et ne vous livrez pas à des inquiétudes sans fondement. Je pars sous peu de jours, avec quatre de mes camarades, au nombre desquels sont de Larègle et Clos. Nous allons au Brésil et à Buenos-Ayres remplacer les officiers qui ont été distraits de leurs bâtiments pour commander des prises. Ce n'était pas mon tour de partir, mais j'ai été assez heureux pour permuter avec un lieutenant de vaisseau peu soucieux de naviguer. Il est possible que notre absence soit courte, et qu'une fois Buenos-Ayres mis à la raison, nous revenions en France. Je prends passage sur le *Pylade*, brick de vingt canons, presque aussi gracieux que le *Nisus*. Le commandant est un excellent homme ; si nous ne sommes pas commodément logés, nous aurons en revanche de joyeux compagnons de voyage.

» Le pays où nous allons a cet avantage sur le Mexique qu'il est très sain et bien plus agréable à habiter. Je reverrai avec grand plaisir cette magnifique rade de Rio-Janeiro, ces montagnes gigantesques, boisées de la cime aux pieds. Au lieu de cette vie décolorée que l'on mène dans les ports, je vais avoir une existence active, agitée, telle qu'elle convient à des hommes.

» Quel bonheur pour moi, après les fatigues de la campagne, de revenir goûter les douceurs du foyer paternel! C'est alors qu'on en sent doublement le prix, et que chaque jour devient une nouvelle source de jouissance. Je me rappelle qu'à mon retour de la mer du Sud, je m'extasiais devant la beauté du feuillage des chênes, comme si je n'en avais jamais vu. Il en allait ainsi de tout, et mon pays était devenu une curiosité pour moi. »

Le *Pylade* se trouvait en rade de l'île d'Aix, à cinq lieues de Rochefort, attendant un vent favorable pour prendre le large. François, en qualité de passager, continua d'habiter Rochefort jusqu'au dernier signal, profitant du temps qui lui restait pour prendre des notes sur ce qu'il y avait de plus intéressant au Brésil. « Il paraît, écrit-il à sa mère le 23 mars, que loin de m'en vouloir d'avoir mis de l'obstination à quitter Rochefort, le Préfet, qui s'y était d'abord opposé, m'en a su gré. Il m'a fait très bon accueil, quand je suis allé lui rendre visite, et m'a dit que je ne devais pas revenir au port de Rochefort, à cause du peu d'activité qui y règne. J'aurai le temps d'y réfléchir jusqu'à mon retour. Le commandant du *Pylade* m'a dit aussi que le Préfet lui avait parlé de moi en termes très favorables. Je te raconte tout cela pour te faire plaisir, car je sais que tout ce qui m'arrive de bien trouve de l'écho à Puycheni. D'après ce que j'ai vu, nous serons bien couchés à bord, et la table promet d'être bonne; elle est en outre fort gaie. On ne se douterait pas qu'avec tant de malaise à quelques égards, vu le peu de logement de chacun, on pût avoir le cœur aussi disposé à la joie. Puisse-t-elle aussi régner au vieux manoir, c'est le plus ardent de mes vœux! »

Cependant les jours s'écoulaient et le *Pylade* ne partait pas. Les vents d'ouest succédaient aux vents de

sud-ouest et on attendait qu'ils fussent bien établis du nord au sud-est. Ces longs retards causaient de l'ennui à François de Plas, dont la pensée était déjà tout entière à la Plata. « Sans doute, écrit-il le 5 avril, le vent n'est pas favorable; mais ce n'est point un obstacle insurmontable. Un bon navire avance toujours de quelques lieues vers sa destination, même avec des vents contraires, à moins qu'ils ne soient violents. Tous les jours je consulte le ciel avec anxiété, espérant qu'il ôtera tout prétexte de retard ; mes vœux ne sont point exaucés. J'ai causé ce soir avec le commandant du *Pylade*, et lui ai parlé de mon désir de lui voir prendre promptement la mer; il m'a répété qu'il partirait au premier bon vent : j'appelle donc le bon vent de tous mes vœux. »

Enfin, le 7 avril, par un temps superbe, le *Pylade* quitta le port de Rochefort, cinglant à toutes voiles vers la station navale du Brésil.

CHAPITRE V

1839-1841

Affaires de la Plata : Rosas et Lavalle; blocus de Buenos-Ayres. François de Plas à bord de la frégate la *Minerve*, et second du brick l'*Alerte;* compagnies de débarquement à Montevideo. — Station du Brésil : Rio-Janeiro et fêtes à la cour. — *Journa privé* et travail intérieur. — Les amiraux Leblanc, Dupotet, de Mackau. — Retour en France et congé. — Le vaisseau le *Suffren*.

Le gouvernement français, qui, sous la Restauration, s'était montré fort sévère à l'égard des colonies rebelles de l'Amérique espagnole, s'était jeté dans un extrême opposé, après la Révolution de 1830, en reconnaissant sans aucune condition l'indépendance de toutes les nouvelles Républiques. Au lieu de stipuler pour nos compatriotes, établis dans ces contrées lointaines, des garanties pour leurs personnes et leurs propriétés, on se persuada que l'on pouvait compter sur la générosité spontanée de ces peuples, auxquels on avait tendu la main pour les élever au rang des nations. Mais la gratitude n'est pas la vertu des peuples, et cette imprévoyance devint la source de grands embarras pour l'avenir.

Le cabinet des Tuileries, confiant dans la faveur qu'il avait accordée à la République argentine, avait décidé de son propre mouvement qu'il entretiendrait à Buenos-Ayres un consul général chargé d'affaires; les autorités refusèrent net l'envoyé diplomatique de la France, sous prétexte que sa conduite, dans une mission précédente au Chili, avait été hautement blâmable (1). La France ne s'émut pas de cet affront, et se contenta de remplacer M. de la Forêt par M. de Vins de Peyssac. A la mort de celui-ci, les difficultés recommencèrent au sujet de la personne de M. Roger, chargé par intérim des fonctions consulaires, en même temps que de nouveaux griefs surgirent à propos de quelques-uns de nos nationaux. Le dictateur Rosas se montra intraitable devant les menaces du diplomate français; le 28 mars 1838, l'amiral Leblanc, qui commandait nos forces navales au Brésil et dans la Plata, déclara le blocus des ports de la République argentine.

Pleins de foi dans l'effet de cette mesure qui devait ruiner le commerce, l'agent consulaire et l'amiral Leblanc s'étaient retirés l'un à Montevideo, l'autre sur la côte du Brésil, se flattant chaque jour que le gouvernement de Buenos-Ayres les enverait supplier de lever le blocus. Mais on avait compté sans la fierté de l'honneur national, et Rosas était résolu à tout supporter plutôt que de transiger avec le sentiment de la population. Quelle gloire pour cette petite République de pouvoir se vanter un jour d'avoir tenu la France en échec! Plusieurs mois s'étaient écoulés sans rien changer à la situation, lorsque le *Pylade*, après une longue

(1) Buenos-Ayres rappelle le souvenir d'un grand Français au service de l'Espagne, le comte Jacques de Liniers, qui, après avoir vaillamment défendu la ville contre les Anglais, en 1806, la reprit glorieusement l'année suivante, et fut nommé capitaine-général ou vice-roi du Rio de la Plata.

traversée et quelques jours de relâche à l'île Sainte-Catherine, jeta l'ancre à l'embouchure de la Plata. Les officiers furent de suite dispersés sur les bâtiments de la station, et de Plas passa le 4 juin sur la *Minerve* qui portait le pavillon de l'amiral Leblanc. La frégate, à cause de son fort tirant d'eau, était mouillée à une lieue de Montevideo, d'où l'amiral expédiait ses ordres aux bâtiments plus légers stationnant devant Buenos-Ayres.

« La *Minerve*, écrit François à son père, le 11 juin, est loin du théâtre des opérations, et je crains de rencontrer peu d'occasions de voir l'ennemi. Jusqu'à présent, du reste, il n'y a rien eu de bien notable ; le blocus est aussi rigoureux que possible, et les Buenos-Ayriens n'ont pas tenté de le forcer à main armée. On échange seulement de temps en temps quelques coups de fusil, quand les embarcations ou les bâtiments légers s'approchent trop de terre. Il serait peu important pour toi de savoir les petits incidents de chaque jour ; je me contenterai donc de te mettre au courant des faits les plus saillants.

» Montevideo est pour nous. Le président de cette petite République, Fructuoso Rivera, se tient en ce moment en observation sur la frontière de Buenos-Ayres, ou pour mieux dire, de la province d'Entre-Rios qui en dépend. Le mois dernier, le commodore américain, qui stationne ici, a fait de vains efforts pour ménager un arrangement entre le président de Buenos-Ayres et l'amiral français. Il est possible que, les affaires du Mexique terminées, la France se présente avec des forces menaçantes pour obliger Rosas à s'amender ; cependant il ne me semble pas probable qu'on en arrive jamais à une affaire sérieuse. »

Nous continuons de citer quelques extraits des lettres de François à sa famille ; ils nous font bien connaître,

grâce à son esprit d'observation, les principales particularités d'un blocus célèbre dans les fastes de la marine.

« 25 *juin.* — Le blocus de Buenos-Ayres est de plus en plus resserré. Des bâtiments caboteurs avaient pénétré, il y a quelques jours, dans une petite rivière pour y prendre un chargement; MM. du Couëdic, l'aîné, et de la Grandière, formèrent le projet de les aller brûler. Malheureusement les bancs de sable et les bas-fonds empêchent même nos bâtiments légers d'entrer dans les petits affluents de la Plata; ce qui est un grand désavantage pour nos marins, obligés de combattre entièrement à découvert et entassés dans les canots. Ils furent accueillis par une vive fusillade; on leur tira même quelques boulets, mais ils n'en mirent pas moins leur projet à exécution. Cent vingt-cinq marins, descendus à terre, parvinrent à incendier les quatre navires et à refouler trois ou quatre cents Buenos-Ayriens qui ne surent pas profiter de l'avantage de leur position. Nous avons eu trois hommes tués et huit blessés. »

Cet engagement avait eu lieu dans la *Rivière du Saule* (Arroyo de Sauce), à vingt-six lieues environ dans l'ouest de Montevideo; et de Plas se plaignait des circonstances qui, comme une fatalité, l'éloignaient toujours du lieu du combat, malgré son ardent désir de partager les dangers de ses camarades. « La frégate, écrit-il, est très éloignée des points où peut se produire un engagement; il est donc probable que je quitterai le blocus sans avoir même vu un ennemi. Cependant, comme marin et militaire, j'aurais vivement souhaité m'accoutumer au bruit des balles et des boulets, afin de pouvoir compter sur mon sang-froid dans des circonstances plus importantes. »

Dans une lettre du 10 juillet, de Plas continue à se plaindre de rester dans le plus complet repos, lorsque ses camarades mènent une vie des plus fatigantes, et il ajoute quelques nouvelles du plus haut intérêt pour les affaires générales de la Plata. « Le président de Buenos-Ayres, dit-il, ne se maintient que par la terreur ; tous les jours de nouvelles victimes sont immolées à sa défiance. Le président de la chambre des représentants, le docteur Maza, a été assassiné dans l'exercice même de ses fonctions ; le lendemain, son fils, colonel d'un régiment de cavalerie, était égorgé : le général Cullen, chef remarquable, mais d'un parti opposé à celui de Rosas, a été fusillé. La crainte et la terreur règnent à Buenos-Ayres où les affaires commerciales sont tombées, par suite du blocus, dans un état déplorable. Les choses ne peuvent durer ainsi ; le moindre événement peut amener des changements notables.

» Déjà le général Lavalle, homme de cœur et d'énergie, qui a rempli durant quelques années les fonctions de Président, rallie les mécontents et se dispose à châtier un homme qui fait le malheur de sa patrie. Lavalle a passé deux jours à bord de la *Minerve*. J'ai beaucoup causé avec ses aides de camp qui semblent avoir toute confiance en leur chef et dans son entreprise. Le général concentre actuellement ses forces dans l'île de Martin Garcia, dont nous sommes maîtres. De là, il pourra, dès que l'occasion sera favorable, se précipiter sur Buenos-Ayres et renverser le président actuel de cette République, le seul obstacle à la paix. Je souhaite ardemment qu'il réussisse, car je ne vois pas grande gloire pour nous dans cette guerre de tirailleurs, dont le résultat ne saurait être bien significatif.

» Dernièrement, un corsaire de Buenos-Ayres,

échappant à la vigilance des bâtiments du blocus, avait réussi à capturer un brick de commerce français. Mais la corvette la *Perle*, arrivée sur les lieux, s'est emparée sans résistance, après cinq heures de poursuite, et du corsaire le *Caïman* et du brick le *Béranger*. Quelle honte pour nous, si un bâtiment français avait été capturé dans les eaux de la Plata, où nous avons assez de forces pour dominer en maîtres! »

Au mois de septembre, de Plas quitta la *Minerve*, pour embarquer, en qualité de second, sur l'*Alerte*, brick de vingt canons commandé par le capitaine de corvette Ollivier. « La position de second, écrit-il, est avantageuse pour l'avancement; mais elle demande de l'activité, du tact et de l'énergie ; le tact est une chose qu'on ne peut guère se flatter d'avoir : la suite me prouvera ce qui en est. »

La lettre de François était datée de Montevideo. C'est qu'en effet il se trouvait alors à terre, n'ayant aucune relation avec son bâtiment. Montevideo était menacé d'un siège par le général Echague, un des chefs du parti Rosas, et l'amiral Leblanc, sur la demande du Président, avait consenti au débarquement de quatre cents marins pour défendre la ville. Le second de l'*Alerte* était à la tête d'une des compagnies placées sous la haute direction de M. Kerdrain, commandant de la *Minerve*. Les notables avaient gracieusement offert des logements aux officiers, et un heureux hasard avait installé François de Plas chez M. Santiago Vasquez, ex-ministre des finances de la République, où on le comblait d'amitiés. « Fleurs, petits gâteaux, invitations à dîner, danse et musique, tout, disait-il, est à ma disposition; ma discrétion est censurée par les maîtres de la maison, qui trouvent que je n'ai pas l'air satisfait de leur franche hospitalité. Je ne sais le temps que nous passerons à terre; mais je m'habitue très bien à

cette vie-là. Les devoirs du capitaine de compagnie sont moins difficiles que ceux de second ; ils laissent beaucoup plus de loisir pour le travail, et j'ai ici une bibliothèque assez bien fournie à ma disposition. »

La guerre commença sous les plus heureux auspices. Lavalle, concurrent de Rosas, battit avec des forces très inférieures un corps d'armée de seize cents hommes qui s'était aventuré dans l'Entre-Rios, et le général Rivera défit quatre cents hommes de l'avant-garde d'Echague ; aussi les cloches sonnèrent-elles à triple carillon pour célébrer cette double victoire. D'importants papiers, tombés au pouvoir des vainqueurs, accusaient l'état de faiblesse et de démoralisation de l'ennemi. « L'armée d'Echague, écrit François, composée d'Argentins (on nomme ainsi les habitants des provinces dépendantes de Buenos-Ayres), et d'Orientaux mécontents (ce sont les habitants de la République de Montevideo), renferme bien des germes de discorde. Les Argentins se plaignent d'avoir été trompés par les Orientaux sur le véritable état des affaires, et ceux-ci prétendent qu'Echague, pour ménager ses troupes, met toujours les Orientaux dans les postes les plus dangereux. »

Les préparatifs de guerre n'arrêtaient pas les plaisirs à Montevideo, et François avouait ingénûment, dans les lettres à sa famille, que le séjour à terre serait le plus joyeux épisode de la campagne. La maison de M. Vasquez était un centre de réunion pour quelques personnes de la société, parmi lesquelles le jeune lieutenant de vaisseau avait distingué les filles du général argentin Rodriguez. L'une d'elles surtout, Antonia, avait, plus qu'il ne le croyait, touché son cœur : de là, commencement d'amour, cadeaux de part et d'autre, brouillerie et raccommodement.

« L'existence que je mène à Montevideo, écrit-il à sa

mère, est bien plus agréable que celle des ports de mer. Nous y avons peu de service, point de soucis, et une société charmante où nous sommes accueillis à merveille. J'ai retrouvé ici cette urbanité, cette facilité de liaisons que je croyais particulière au Chili. Il est bien commode, quand une maison vous plaît, de n'avoir pas à compter avec le public pour savoir quand il est convenable d'y aller. Je crois sans vanité que, si bien des motifs ne s'opposaient à cela, je te ramènerais une belle-fille. C'est une jeune personne dont le père, qui a occupé les premières places dans la République argentine, est exilé depuis dix ans. Je m'intéresse doublement au renversement de Rosas, depuis que je connais une foule de personnes que son gouvernement ombrageux et tyrannique a contraintes de quitter leur pays. C'est une chose étonnante comme ton fils sait prendre pied dans une maison ; encore se plaint-on que je suis trop réservé. »

Jamais François, même lorsqu'il se livrait le plus, ne sortait d'une certaine réserve qui l'empêchait d'être entraîné. La droiture de son esprit opposait une infranchissable barrière aux élans de son cœur. « Les femmes de ce pays, écrit-il à l'un de ses frères, sont fort attrayantes ; mais, malheur à qui se laisserait prendre ! Elles n'ont pas assez d'instruction et n'aiment pas assez le travail pour être à la fois agréables et utiles. La lune de miel serait vite passée et on trouverait le fond de la coupe d'hyménée par trop amer. » Qui sait cependant ce que serait devenu ce commencement de passion, si un départ précipité n'avait éloigné François de Montevideo ?

Dès les premiers jours de décembre, on annonça l'arrivée de l'amiral Dupotet pour remplacer l'amiral Leblanc. Le mois n'était pas encore fini que la frégate l'*Atalante*, qui portait son pavillon, mouilla devant

Montevideo, accompagnée de six bricks de guerre. C'était le signal du départ pour l'*Alerte* et les autres bricks qui contribuaient au blocus; aussi les compagnies de débarquement durent-elles quitter Montevideo, où leur rôle avait été sinon glorieux, du moins très utile, en maintenant dans l'ordre les ennemis du Président et en donnant confiance à sa petite armée.

Le 14 janvier 1840, de Plas quitta, non sans regret, Montevideo, où il avait, disait-il, trouvé une nouvelle famille, et reprit ses fonctions à bord de l'*Alerte* qui était désignée pour la station de Rio-Janeiro. « Sous le rapport du plaisir, écrit-il à son père, nous ne pouvions pas être mieux servis ; mais c'est une vive contrariété de quitter le champ de bataille sans avoir tiré l'épée. »

Partie de Montevideo le 23 janvier, l'*Alerte*, après vingt-trois jours de traversée, arriva devant Rio-Janeiro, où elle trouva sur rade la frégate l'*Arthémise* qui achevait son voyage autour du monde. C'est pendant ce trajet, le 25 janvier, que François de Plas commença la rédaction du premier cahier du *Journal privé* qui nous a été conservé. Sur la couverture on lit cette maxime qui fut celle de sa vie jusqu'à sa conversion : « Fais ce que dois, advienne que pourra ; » puis deux annotations postérieures, l'une de 1866 et l'autre de 1880 : « Ce cahier pourrait être brûlé. Je l'ai conservé pour garder trace de ce que j'étais avant ma conversion. — Il y a dans ce cahier quelques pensées qui indiquent de la droiture d'intention. Si j'avais rencontré un bon religieux ou un saint prêtre, qui se fût occupé de m'instruire, je n'aurais probablement pas tant différé mon retour à Dieu. » On était alors en 1840, et la conversion n'eut lieu qu'en 1848.

Grâce au *Journal privé* que François continua de rédiger fidèlement, jusqu'à la veille de sa mort, nous

avons maintenant, pour le récit de sa vie, une nouvelle source de renseignements très précieux. Pendant que les lettres à sa famille nous font connaître principalement le côté extérieur de son existence, le *Journal privé* nous permet de pénétrer surtout dans l'intime de son âme. Nous n'aurons donc, le plus souvent, qu'à citer textuellement l'un et l'autre de ces deux documents pour retracer dans toute sa vérité cette attachante physionomie de marin et de jésuite.

François de Plas commença, plein d'ardeur, l'exercice de ses fonctions de second, ne rencontrant aucune difficulté ni de la part du commandant, ni de la part des officiers. « Voici, écrit-il le 8 février, les principes dont je ne devrai point m'écarter : 1° Disposer le bâtiment contre le mauvais temps et l'ennemi ; 2° discipliner l'équipage, même dans les choses de peu d'importance ; 3° m'occuper de son bien-être, sans mettre en balance mes peines ou celles de tout autre officier ; 4° donner au navire une apparence qui flatte l'amour-propre de ceux qui l'habitent, et ne fasse pas rougir nos nationaux devant des étrangers.

» La susceptibilité du grade est une chose dont je dois surtout bien me garder. Je me souviendrai qu'étant jeune officier à bord du *Nisus* et de la *Triomphante*, je n'avais pas toujours pour les seconds de ces bâtiments tous les égards et les ménagements que demandaient leur âge et leur position. La différence du grade est peu de chose ; le mieux est de se faire respecter par ses manières et son caractère.

» Je regarde comme très important d'occuper utilement les deux jeunes gens qui sont sous ma direction immédiate. Je serais bien aise qu'ils ne perdissent pas leur temps à bord, par ma faute ; et j'agirai à leur égard comme j'aurais souhaité qu'on agît pour moi. »

Ces principes qui traçaient si nettement sa ligne de

conduite comme second, de Plas y fut fidèle durant toute la campagne. Aussi le commandant Ollivier, qui l'avait vu à l'œuvre pendant toute une année, et qui avait pu apprécier en parfaite connaissance de cause ses utiles services, se plaisait à lui rendre cet élogieux témoignage : « Caractère noble; commandant et obéissant avec dignité; continuant à augmenter avec zèle ses connaissances acquises qui le mettent au rang des officiers distingués ; il est très bien à bord et fort bien dans le monde. Enfin cet officier possède des qualités qui doivent l'appeler au commandement et aux grades supérieurs. »

Une des premières choses dont s'occupa le second de l'*Alerte*, ce fut l'instruction de l'équipage. « J'ai fait demander, dit-il, le nom des hommes qui veulent apprendre à lire, écrire ou calculer ; il s'en est présenté beaucoup, et les leçons ont aussitôt commencé. Trois moniteurs sont chargés des diverses classes. » L'école élémentaire réussit à bord au-delà de toute espérance, et la plupart de ces hommes montrèrent par leur zèle dans le service qu'ils étaient reconnaissants du bien qu'on cherchait à leur faire.

De Plas comprenait que l'autorité est la première qualité du second, comme du commandant, aussi voulait-il la maintenir ferme en face des difficultés ; mais il n'ignorait pas que, si elle peut prévenir des abus, elle ne saurait tous les empêcher et qu'elle a besoin d'être soutenue par la force de l'exemple. « Je ne sais, écrit-il, si je comprends mes devoirs dans un sens étroit et mesquin ; mais je suis fait de telle sorte que je n'ose guère me livrer à mes goûts pour la promenade et les distractions, devant un équipage que je suis obligé de tenir sous un dur régime. »

Et cependant à Rio-Janeiro tout semblait solliciter nos officiers à se livrer au plaisir. Ils étaient admira-

blement bien reçus dans les salons de la ville et même invités aux fêtes de la cour.

« La position dans laquelle je suis, écrit François à sa mère, est excellente. Le commandant, qui représente ici la marine de notre pays, est traité comme un officier général et assiste de droit à toutes les cérémonies importantes. D'ordinaire, le second d'un bâtiment reste à bord; mais M. Ollivier désire que je l'accompagne partout, ce qui m'a mis en relation avec beaucoup de monde.

» A l'occasion de la majorité de l'empereur Don Pedro II, il y a eu illumination, représentation d'apparat au théâtre et enfin baise-main et revue des gardes nationales. J'étais avec le commandant à la revue et au baise-main, auxquels nous avions été convoqués, et nous avons fait notre salut au jeune Empereur et à sa sœur, la princesse Januaria. Le ministre de France, le baron de Rouen, a porté la parole au nom du corps diplomatique, et Don Pedro lui a répondu en bon français. »

Mais les bals, les spectacles, les dîners et les soirées se succèdent avec une déplorable uniformité; François de Plas regrette que les coutumes et usages du pays aient disparu pour faire place aux mœurs et conventions européennes. « Rien n'excite beaucoup notre intérêt, écrit-il à sa sœur Elisa; la couleur locale s'efface sous le replâtrage officiel. On copie non seulement nos lois et nos habitudes sociales, mais jusqu'à nos *omnibus*. Dans quelques années les Parisiens pourront faire le tour du monde et retrouver Paris partout. »

A la monotonie des fêtes mondaines, François préférait la variété des amusements populaires, dût-il parfois en subir les inconvénients, comme il arriva à l'époque du carnaval. « J'ai eu la malencontreuse curiosité, raconte-t-il, d'aller à terre en bourgeois, et j'en

ai été la victime. A peine avais-je fait quelques pas dans la rue, qu'un enfant m'a jeté des citrons en cire remplis d'eau ; j'ai été sur le point de me fâcher et me suis retourné la canne levée; mais je me suis ravisé et j'ai continué mon chemin. Un peu plus loin, j'ai été seringué; mais à quoi bon se fâcher? c'eût été peine perdue. J'en avais assez des plaisirs du carnaval; je me suis réfugié dans un café où j'ai attendu l'heure de retour du canot. »

La beauté des spectacles de la nature avait le don de l'émouvoir; aussi aimait-il à diriger ses pas vers le jardin botanique pour en admirer les magnifiques collections, ou à se promener sur le bord de la mer et dans l'intérieur des terres. Il ne pouvait surtout se lasser de contempler la rade de Rio-Janeiro, qu'il considérait comme l'une des plus belles du monde. « De toutes parts, écrit-il, l'œil se repose sur de hautes montagnes couvertes de végétation et dont les sommets sont couronnés de nuages. Rien n'égale la majesté de cette immense plaine liquide inondée de soleil, parsemée d'îles, et sillonnée en tous sens par une multitude innombrable de bateaux à voiles et à vapeur. »

Au retour de ses longues et agréables promenades, François se plaisait à causer avec un ami : c'est le nom qu'il donne à un de ses nombreux compatriotes, réfugiés à Rio-Janeiro. Ils parlaient de la France, de son passé et de son avenir, de ses tristesses et de ses gloires; et l'image de la patrie leur souriait, d'autant plus douce qu'ils en étaient plus éloignés. « J'aime beaucoup la conversation de M. Taunay, dit-il, c'est un homme qui paraît doué d'un excellent jugement et qui s'exprime avec facilité. Nous avons fait ensemble la conquête des États du roi de Maroc; nous avons uni nos possessions du nord de l'Afrique à celles du Sénégal ; nous avons enfin enfanté des plans qui pourraient

bien, tôt ou tard, être exécutés, si la France, au lieu de décliner, continue à augmenter ses ressources en numéraire et en hommes. ».

On le voit, de Plas se livrait à des conversations sérieuses auxquelles le préparaient du reste les lectures qu'il faisait dans ses moments de loisir à bord. « Ce soir, écrit-il, le 28 août, j'ai eu le courage de ne point aller au bal ; je ne m'y serais pont amusé et j'ai beaucoup plus utilement employé mon temps. » Ses loisirs, il les consacrait à la lecture, non pas de livres frivoles, mais d'ouvrages sérieux. « J'aime cette pensée de Montaigne, disait-il : « Les bons livres sont la meilleure « munition que j'ai trouvée en cet humain voyage. » Je n'ai pas poussé l'humain voyage aussi loin que le vieux Périgourdin ; mais, jusqu'à présent, je ne connais aucun plaisir, aucune jouissance plus vive, plus durable, plus à la portée de tout le monde qu'un bon livre. »

François ne lisait que des livres sérieux et il les lisait et relisait attentivement, convaincu que la nourriture de l'esprit, comme celle du corps, a besoin d'être digérée pour qu'on puisse s'en assimiler le suc. « Je suis persuadé, disait-il, que rien ne sert de parcourir un livre ; il vaudrait mieux ne pas le lire, si on ne compte pas le méditer... L'œuvre d'un homme de génie, étudiée avec soin et approfondie, nous met presque à côté de lui. »

C'est en les méditant qu'il lut l'*Histoire universelle* de Bossuet, les *Essais* de Montaigne, l'*Économie politique* de Say, et autres ouvrages historiques ou philosophiques, vers lesquels l'entraînait la pente de son esprit droit et pratique. Montaigne continuait d'être son auteur de prédilection, comme nous l'avons vu déjà, et il en esquisse un nouvel éloge qu'il devait qualifier plus tard « d'inexact et d'irréfléchi. » Mais s'il eut à faire,

sur la fin de sa vie, beaucoup de rétractations au point de vue des idées religieuses qui n'avaient point encore pris possession de son intelligence, il n'en fut pas ainsi des appréciations qui ne demandaient qu'une rectitude naturelle dans l'esprit. Qu'on en juge par ces quelques lignes, écrites au moment où il apprit que M. Thiers venait d'obtenir à la Chambre une forte majorité dans la question des fonds secrets :

« Je ne suis point étonné de ce succès. Les députés doivent s'estimer heureux d'avoir à la tête des affaires un homme d'une capacité incontestable, et d'une supériorité parlementaire qu'un petit nombre d'orateurs peuvent égaler. M. Thiers a conquis le pouvoir par ses talents et son adresse. Si un tel homme veut sincèrement le bien du pays, il n'est guère douteux qu'il ne l'obtienne; malheureusement il inspire plus de confiance par ses talents que par ses vertus politiques, quoique peu d'intrigants sachent mieux que lui simuler le désintéressement et l'amour du pays. La position du Roi en face de ce petit homme à caractère fin et tenace doit être bien gênante.

» La royauté s'est vue contrainte de céder à la Chambre; et cependant il n'y a pas à la Chambre de députés d'un génie assez élevé pour qu'on puisse impunément se lancer sur leurs traces. C'est un malheur de l'époque d'avoir trop de gens qui entendent les affaires publiques assez pour surveiller un ministère, pas assez pour les manier eux-mêmes quand ils sont à leur tour appelés à les diriger. »

François ne s'adonnait encore qu'à la lecture des philosophes, auxquels il empruntait une foule de maximes sur la sobriété, le silence, l'ordre, l'économie, la sincérité, la justice, la modération, l'humilité, etc., pour en faire la règle de sa vie, lorsque l'*Imitation de Jésus-Christ* lui tomba entre les mains et

lui ouvrit des horizons tout nouveaux. « J'ai bien tort écrit-il le 23 août 1840, de ne pas lire plus souvent l'*Imitation de Jésus-Christ*. Les deux ou trois chapitres que j'en ai lus ce soir m'ont fait le plus grand bien. Mon spleen s'est promptement dissipé. J'aime beaucoup la philosophie d'abnégation de soi-même de cet ouvrage. Un bon livre est le baume du cœur, baume qui est un remède infaillible contre les peines de l'âme. Il est incompréhensible que les livres de saine morale soient aussi généralement dédaignés. »

N'est-ce pas en lisant l'*Imitation de Jésus-Christ*, en méditant cette sentence : « Si vous déraciniez chaque année un vice, vous seriez bientôt parfait », que lui vint cette pensée d'examen particulier dont il ignorait le nom, mais qu'il pratiqua à l'exemple de Franklin, en attendant qu'il le fît à l'exemple de saint Ignace? « Dans le but de me corriger, écrit-il le 5 février 1842, et d'acquérir quelques bonnes qualités, j'ai dressé à la fin de ce cahier une table dans laquelle je noterai les jours où mes efforts auront obtenu le résultat cherché. Quoiqu'il soit difficile de diviser une chose morale, je me propose, afin de ne pas me rebuter par trop d'exigence dans les commencements, de marquer par des chiffres, depuis 0 jusqu'à 20, le degré de progrès que j'aurai obtenu dans chaque vertu ; 0 indiquant un oubli complet, et 20 le résultat le plus satisfaisant. »

François était une âme de bonne volonté ; mais qui allait apprendre à ses dépens que la nature se trouve bien faible en présence des passions, si elle n'est fortifiée par la grâce divine. Souvent on l'entendit se plaindre d'avoir en vain essayé de devenir meilleur, d'avoir sans résultat passé bien du temps à l'étude de la philosophie ; cependant il se félicitait des lumières acquises, d'une manière orgueilleuse bien éloignée de l'humilité chrétienne. « Il est très vrai, disait-il, qu'il

y a chez moi de mauvais germes que j'ai inutilement essayé de détruire; mais je ne puis disconvenir d'avoir trouvé dans les ouvrages philosophiques une appréciation plus saine des choses, du goût pour la vertu, une grande tendance vers ce qui est beau et excite l'admiration des hommes. Il est très vrai que, dans la pratique, je suis joueur et léger; mais je dois reconnaître que mes études n'ont pas été inutiles, et je me sens capable, dans certaines circonstances, d'un grand désintéressement, d'un dévouement sans bornes aux intérêts, à l'honneur de mon pays. »

Il manquait à François une lumière qui lui fera défaut longtemps encore, celle de la foi. Aussi le voyons-nous chercher en tâtonnant sa voie, comme un homme qui marche dans les ténèbres. Lui-même nous raconte son état de doute avec une sincérité d'expression qui ne peut être que très instructive pour les pauvres âmes travaillées de la même maladie.

Ecoutons-le d'abord récapituler dans l'amertume de son âme les années écoulées depuis son enfance. « A Vaugirard, je passai près de deux mois dans une dévotion telle que j'avais la croyance de ne pas commettre de péché mortel, et chaque soir je regardais mon lit avec cette pensée de me réveiller peut-être dans l'éternité. Plus tard, j'ai souvent prié avec ferveur, j'ai cherché à m'inspirer des œuvres de Barthélemy, de Fénelon, de Bossuet; j'ai parcouru maint et maint ouvrage de philosophie religieuse : tout cela n'a abouti qu'à faire de moi un homme qui n'a aucune conviction, aucune idée arrêtée, qui n'est vertueux sur quelques points que par routine, qui sur d'autres laisse son imagination vaguer à l'aise et ne connaît d'autre frein que le ridicule ou les lois. J'ai vraiment trop vécu : plus je vais, plus je me méprise, plus je méprise les autres. Mes illusions de vertu s'effacent chaque jour; je n'ai plus cette satisfac-

tion de la conscience qui indemnise de tant de peines et de soucis. Je suis plus que jamais de l'opinion que celui qui meurt jeune avec quelques illusions, avec quelques vertus, est plus heureux que celui que son éducation et ses alentours ont rendu sceptique, ou désillusionné sur à peu près tout, à trente ans!

» Il est fort embarrassant pour celui qui n'a pas de religion de savoir quelle conduite tenir dans les circonstances épineuses de la vie. A quoi sert de se gêner quand on ne croit plus à rien? Que devient la probité? Que signifient l'honneur, la vertu, le devoir? C'est à qui prendra la plus large part au soleil : on n'a pas à jouir longtemps de ses rayons; peu importe que d'autres en soient privés! Je ne puis m'empêcher de songer avec douleur qu'il a été inutile pour moi de tendre de toutes mes forces vers le développement du sentiment religieux. Le résultat n'a rien produit. Je suis encore honnête homme par routine; j'ai peut-être quelques sentiments élevés, mais je marche dans la vie sans plan, sans but : c'est triste! »

Ce retour sur lui-même était un commencement de retour vers Dieu; ce regret du passé était un désir de mieux faire à l'avenir. S'il n'avait pas encore la foi religieuse, de Plas comprenait qu'elle devenait un frein nécessaire. « J'essaie souvent, s'écrie-il, de revenir à des idées religieuses. Je ne connais rien de plus sot que cette phrase : La religion est bonne pour le peuple. Il n'est pas un individu doué d'un peu de raison qui ne soit convaincu que nos mauvaises inclinations, que nos passions n'aient besoin d'un contrepoids; et quel serait ce contrepoids, sinon la crainte de Dieu?

» Je vois avec peine que les idées religieuses s'effacent peu à peu de ma tête. Le séjour du bord, le mouvement des grandes villes arrêtent les élans de la pensée vers Dieu. C'est dans la solitude des campagnes, en

vue des richesses naturelles, que l'âme, émue des beaux spectacles qui s'offrent à elle, sent le besoin de se replier sur elle-même et de réfléchir, de renvoyer ses émotions vers Celui qui en est l'auteur. »

La création, en effet, n'est-elle pas tout entière un hymne sublime, un harmonieux concert qui proclame par toutes les voix du ciel et de la terre la gloire et la bonté de Dieu? C'est donc vers le Créateur que, l'âme encore vibrante des plus douces émotions, de Plas dirige son esprit et son cœur. « Je regrette, s'écrie-t-il, de ne pas porter davantage mes pensées vers la divinité. Si Dieu nous a mis dans la nécessité de pourvoir nous-mêmes, à force de travail, à nos besoins, il nous a donné la pensée dont nous pouvons user à notre guise, et qui nous permet de franchir l'immensité où il siège, pour lui demander ses faveurs. Il n'est pas supposable que nous ayons la faculté de demander, si Dieu est résolu à nous tout refuser... Arrêtons-nous : c'est là un demain qui ne nous appartient pas... Humilité et prière pour ceux qui croient à ses effets, tel doit être notre lot... L'explication du mystère de notre existence et de nos rapports avec la divinité est trop au-dessus de ce qu'il est donné à l'homme de pénétrer. »

Humilité et prière ! tel était le cri de François en considérant la puissance et la bonté de Dieu. Aussi Dieu qui a promis de ne point mépriser un cœur humilié, allait le sortir de son doute en l'éclairant sur la nécessité et l'efficacité de la prière. « Quelquefois je pense à la divinité ; puisqu'elle nous a fait concevoir la possibilité de son intervention par nos prières, est-il présumable qu'elle ne nous écoute pas? Aussi, heureux de croire encore à l'influence de la prière, je demande à Dieu qu'il me rende meilleur, qu'il me fasse un de ses instruments de bonheur pour mes semblables, qu'il éclaire ma raison... Comment croire, d'un autre

côté, que je puisse détourner la volonté de Dieu? Qui sait? Prions toujours; la sagesse que nous demandons viendra peut-être, à force de la rechercher. » Et aussitôt s'échappe de son cœur ce cri de foi qui exprimait tous les besoins de son âme : « Mon Dieu, soutenez-moi; donnez-moi la force de triompher des passions mauvaises; éclairez-moi sur ce qui est bien; accordez-moi assez de sagesse pour me conduire suivant vos lois, assez d'humilité pour n'essayer jamais de pénétrer vos secrets. »

De Plas ne devait pas tarder à éprouver la vérité de cette parole de Notre-Seigneur : « Demandez et vous recevrez; » il le constate avec reconnaissance pour s'exciter à mieux prier. « Depuis longtemps je néglige la prière, cet acte d'humilité de la créature envers Dieu. Pourtant, je me sens plus fort, plus heureux, quand j'ai prié. Ma joie peut se comparer à celle d'un courtisan qui a été assez favorisé pour recevoir bon accueil du souverain, et qui s'en va plein d'espérance dans la réussite de sa requête. » A partir de ce moment, François était chrétien d'esprit et de cœur, en attendant qu'il le devînt par l'usage des pratiques religieuses, et par la fréquentation des sacrements.

Le 24 novembre 1840, on apprit au Brésil, par le packet anglais, la nouvelle d'un arrangement avec Rosas, et, le lendemain, le journal de Rio-Janeiro confirma la levée du blocus et donna la teneur du traité. « A mon sens, écrit de Plas à sa mère, en annonçant son prochain retour, c'est une honte qu'un pareil traité. Si on a besoin de nos navires, mieux valait lever le blocus et remettre à plus tard les demandes de satisfaction, que d'en finir ainsi à la hâte et d'une façon déplorable. »

Que s'était-il donc passé à Buenos-Ayres depuis l'arrivée du contre-amiral Dupotet et le départ de

l'*Alerte?* Nous allons le dire brièvement en résumant un article (1) attribué à la plume de M. Page, aide de camp de l'amiral baron de Mackau. On verra, d'après ce récit, que de Plas était trop éloigné du théâtre des événements pour juger sainement les conventions intervenues entre la France et la République argentine.

A l'arrivée de l'*Atalante*, qui portait le pavillon du contre-amiral Dupotet, le contre-amiral Leblanc était parti avec la *Minerve* pour la France. Le cabinet des Tuileries, las de voir la question de la Plata traîner en longueur, avait d'abord donné au nouveau commandant de l'escadre la direction des affaires politiques et militaires, mais pour lui retirer ensuite toute intervention diplomatique, laissée entre les mains de M. Buchet-Martigny. L'amiral et le consul commencèrent par bien s'entendre sur les mesures à prendre ; le nombre de nos navires s'était accru ; une multitude de bateaux capturés sur les contrebandiers furent armés, et le blocus devint alors effectif, en fermant presque hermétiquement la côte argentine. Mais la discorde ne tarda pas à éclater entre notre agent diplomatique et le chef de la division navale. L'amiral avait accepté, comme par hasard, à bord de la corvette anglaise l'*Actéon*, une entrevue avec le ministre argentin des relations extérieures ; on lui en fit un sanglant reproche, en l'accusant de déloyauté.

La cause fut renvoyée à Paris, et le gouvernement n'approuva ni l'un ni l'autre de ses représentants ; il les remplaça par un chef supérieur à tous les deux, en confiant au vice-amiral Baudin la suite de cette affaire, avec de pleins pouvoirs, soit pour la paix, soit pour la guerre. Déjà le vainqueur de Saint-Jean d'Ulloa

(1) *Revue des Deux-Mondes*, février 1841.

s'était rendu à Cherbourg, où il avait arboré son pavillon sur la frégate la *Gloire*. On n'attendait plus que les vents favorables, quand, tout à coup, une dépêche télégraphique annonça que l'amiral Baudin ne commandait plus l'expédition, et qu'il était remplacé par le vice-amiral de Mackau.

Le nouveau chef d'escadre arriva dans la Plata le 23 septembre 1840, et trouva les esprits très surexcités. Décidé à n'agir qu'après une parfaite connaissance des hommes et des choses, l'amiral alla s'établir dans la ville de Montevideo; il s'aperçut bientôt que personne, même parmi nos nationaux, ne s'inquiétait des vrais intérêts de la France : on était pour Lavalle ou pour Rosas, on n'était plus Français! De retour sur ses vaisseaux, où il se retrouvait sur le sol de la France, le baron de Mackau fit taire toutes les compétitions de partis, pour ne s'inspirer que des vrais intérêts de son pays. Rosas, las du blocus, proposait la paix, et tout portait à croire qu'il parlait sincèrement. En conséquence, l'amiral envoya la canonnière la *Boulonnaise* en parlementaire sous les murs de Buenos-Ayres, et les conférences s'ouvrirent le 15 octobre. Comme préliminaires, on consacra le principe des indemnités dues aux citoyens français; puis les plénipotentiaires admirent l'amnistie pour la plupart des proscrits, et la liberté à la République orientale de se constituer en État indépendant; enfin, pour les affaires commerciales, on accorda à nos compatriotes le traitement de la nation la plus favorisée.

Le 10 février 1841, François de Plas s'empressa d'annoncer son heureuse arrivée en rade de Toulon, après cinquante-six jours de mer, en même temps qu'il exprimait le désir d'aller bientôt reprendre sa place à la table de famille. Mais ses fonctions de second devaient le retenir sur l'*Alerte* longtemps encore. « Le

bord m'attache, écrit-il, par les occupations incessantes que j'y ai ; je m'aperçois qu'il y a vraiment plus de contentement à faire son devoir avec zèle qu'avec nonchalance et indifférence... Il y a d'autres obligations pour un second que celle de discipliner son équipage ; il doit aussi favoriser ceux qui se conduisent bien : sans cela, les matelots, placés sous les ordres de nouveaux chefs qui ne les connaissent pas, seraient privés des défenseurs naturels de leurs intérêts. » Ce n'est qu'après le désarmement du brick que François songea à prendre quelques mois de congé ; il les passa en partie à Paris, où il fut témoin de ce qu'il appelle « la course aux honneurs ».

Il rencontra dans la capitale plusieurs de ses camarades qui, n'ayant pas sur les faveurs du gouvernement les mêmes sentiments de délicatesse que lui, remuaient ciel et terre pour obtenir, celui-ci la croix d'honneur, celui-là un commandement. « Comment, s'écria l'un des heureux du jour, en abordant de Plas, vous n'avez pas encore la croix? — Qu'avez-vous fait pour l'avoir? répondit sèchement François. Si ça ne me fait pas de peine, veuillez ne pas en éprouver pour moi. »

Le lendemain, c'est M. de C***, un camarade de promotion, qui vient le soir causer avec de Plas, se félicitant d'avoir pu enfin obtenir un commandement. « Il a été obligé, écrit François dans son *Journal*, de faire jouer, comme il dit, les grandes eaux. Il est enchanté ; il répète que, quelque petit que soit le navire, il n'en sera pas moins maître à bord, et qu'après tout, un navire de quatre canons est coté, comme ceux de dix, à seize francs par jour... De C***, ajoute-t-il, s'étonne de mon inaction, il me pousse au mouvement. Tout le monde, suivant lui, s'agite et se démène pour commander ; on n'y arrive qu'à force de sollicitations

et d'importunités, et, c'est une duperie, dans ce mouvement général, de se croiser les bras et de voir faire... Il a peut-être raison. Je n'en éprouve pas moins de répugnance à écrire à M. D*** ou au député T***, pour les inviter à appuyer la demande que M. Ollivier vient d'envoyer pour moi. »

M. Ollivier, en effet, avait, dans son rapport au ministre, proposé le second de l'*Alerte* pour la croix d'honneur et un commandement ; mais François avait négligé de faire appuyer cette demande par des personnages influents ; aussi, lorsqu'il se présenta aux bureaux du ministère, le directeur du personnel lui laissa-t-il entrevoir qu'il avait peu d'espoir de réussir.

Cette petite épreuve fut pour de Plas une occasion de découragement passager. « Je n'ai pas mis une seule fois les pieds au ministère, écrit-il à sa mère, sans en sortir d'une humeur détestable. » Il se demanda s'il pourrait fournir jusqu'au bout sa rude carrière. « Je suis indécis, disait-il, entre deux idées : laisser la marine si je puis faire un mariage avantageux, et vivre en honnête campagnard, soignant l'éducation de mes enfants et essayant de contribuer au bonheur de mes voisins ; ou ne pas me marier et tout tenter pour faire honorablement mon chemin dans l'arme que j'ai choisie. » Mais, dès le lendemain, la première impression de mauvaise humeur disparue, il était revenu à une appréciation plus juste de sa situation. « Je dois, écrit-il, abandonner toute idée de quitter la marine ; ce serait une folie à mon âge et dans la position où je me trouve. Les tracas qui m'y fatiguent se retrouvent avec des modifications presque partout.

» Il y a dans la marine, outre les commandements de bâtiments, bien des genres d'ambition permis. Jusqu'à présent je n'ai dirigé mes idées vers aucune spé-

cialité ; je me laisse rouler, pour ainsi dire, suivant mon grade : qui sait où j'irai faire tête, si Dieu me prête vie ? Je suis un peu comme Sancho : j'aimerais assez à avoir le gouvernement de quelque île, pourvu que je n'eusse pas toutefois, comme l'écuyer du chevalier de la Manche, des conseillers trop officieux.

» Je ris à mes dépens, en songeant à l'idée singulière de vivre à la campagne pour faire le bonheur des paysans, comme si ma philanthropie n'avait pas une occasion beaucoup plus simple et plus à ma portée de s'exercer à l'égard des hommes avec lesquels je vis, et dont le bonheur dépend en grande partie de moi... Ayons donc le courage d'embrasser chaudement notre profession, d'y tenir tant que Dieu nous conservera des forces; et si des peines et des chagrins nous atteignent, écartons-les par la philosophie, puisons en nous la force de les supporter. Les montagnes les plus rudes à franchir nous offrent à leurs sommets les plus riches points de vue. »

Cependant ses amis avaient fait pour lui les démarches qui répugnaient à sa délicatesse et à sa dignité. « Ma position, écrit-il le 27 mai, est, en apparence, plus brillante qu'il y a quelques jours. On me donne de bonnes espérances. J'ai en main une lettre de M. de Mackau à M. Desages : il vient, dit-il, de soumettre son second travail sur la Plata au ministre, et il demande la croix d'honneur pour moi. M. Desages, en m'envoyant cette lettre, ajoute qu'il va travailler de son côté pour que je sois parmi les élus. » En attendant cette juste récompense de son zèle à bien servir, de Plas se résignait d'avance à l'oubli, par un esprit de désintéressement bien rarement allié à la noble fierté de la jeunesse. « Il n'y a pas à perdre espoir, écrit-il, parce que des plus jeunes que nous dans la

carrière ont des faveurs et nous sont préférés. Travaillons dans l'ombre, attendons patiemment notre heure, elle viendra; et, ne vînt-elle pas, qu'il y aurait toujours à se réjouir d'être au niveau de sa position, à plus forte raison de lui être supérieur. »

Parvenu au terme de son congé, François s'arracha aux embrassements de sa famille pour se rendre à Toulon. Il y arriva le 10 juillet, le jour même où l'escadre d'évolutions apparaissait en rade. « J'ai été assez heureux, écrit-il à sa mère, pour rencontrer l'amiral Hugon au moment où il descendait à terre. Il est venu vers moi avec bienveillance et m'a demandé si j'embarquais dans l'escadre. — Je lui ai répondu que c'était mon plus vif désir, et que j'avais déjà refusé deux places de second sur de petits bâtiments. — Il a paru fort approuver mes raisons et m'a invité à lui désigner deux vaisseaux qui me conviendraient, afin, m'a-t-il dit, de se réserver le choix. »

Le 16 juillet, de Plas embarqua sur l'escadre de la Méditerranée, à bord du *Suffren*, vaisseau de première classe. « Quelle différence, s'écrie-t-il, entre le *Suffren* et les bricks l'*Alerte* et le *Nisus;* et pourtant j'ai passé, à bord de ces deux navires, de bien agréables moments. La vie d'un bâtiment serait quelque chose de curieux et d'intéressant; car il en est peu qui, comme les hommes, n'aient pas eu leurs jours de bonheur ou de malheur. Le *Suffren*, par exemple, qui était en 1833 et 1834 la gloire de notre marine dans le Levant, a été pendant plus d'un mois entre la vie et la mort sur la rade de Cadix, et peu ne s'en est fallu qu'il ne servît en 1837 ou 1838 à faire la cuisine aux Andalouses. Le voilà se pavanant encore aujourd'hui sur la rade de Toulon, fier des éloges qu'on lui jette à foison! Qui sait ce que lui ménage l'avenir?... De la gloire? Peut-être! Et puis, condamné à ne plus navi-

guer pour cause de vieillesse, il ira, lui aussi, se ranger à côté du *Nisus* et de l'*Alerte*, pour servir de ponton et de magasin, jusqu'à ce que son bois ne soit plus propre qu'à faire du feu. »

CHAPITRE VI

1841-1844

En escadre : Évolutions dans la Méditerranée. — Permutations. — Rade de Brest. — La question d'avancement et la croix de la Légion d'honneur. — Mort du duc d'Orléans. — Voyage à Lisbonne et à Londres avec l'amiral Casy. — Rade de Toulon. — L'amiral prince de Joinville ; bombardement de Tanger et de Mogador. — Mission confidentielle ; François de Plas reçoit des mains du Roi la croix d'officier. — Retour du *Suffren* à Toulon.

L'époque où nous sommes arrivés était pour la marine française une véritable période de renaissance et de transformation. Anéantie sous l'Empire, étouffée dans ses germes au commencement de la Restauration, la marine française avait fini par briser ses entraves pour vaincre à Navarin et conquérir Alger. Profitant de l'impulsion acquise, elle continua, dans les premières années du Gouvernement de Juillet, à se développer peu à peu, se constituant vaisseau par vaisseau, jusqu'à ce que, sous la main puissante de l'amiral Lalande, elle devînt cette incomparable escadre de 1840 qui, dans les eaux de Beyrouth, en face des An-

glais, faillit résoudre sommairement la question d'Orient, faisant craindre un instant à la diplomatie « que nos canons ne partissent tout seuls ». Ce fut la cause de son brusque rappel. Elle rentra à Toulon frémissante, mais non humiliée, et l'œuvre de l'amiral Lalande lui survécut. Successivement confiée à des mains habiles, l'escadre d'évolutions s'est toujours maintenue depuis à la tête du mouvement de progrès et de transformation que le génie de notre époque a imprimé à l'art des constructions navales.

Le 22 juillet 1841, l'escadre de la Méditerranée, sous les ordres de l'amiral Hugon, quitta la rade de Toulon pour aller mouiller près des îles d'Hyères. C'est de là que François écrit à sa mère, le 24 juillet : « Je me réjouis de plus en plus de mon embarquement. J'ai beaucoup à faire pour être au courant du service des grands navires, dont j'ai été si longtemps éloigné ; néanmoins, comme la partie essentielle est la même partout, j'espère que je serai bientôt au courant. » Et il s'arrête « à bavarder », comme il dit, sur la bonne composition de l'état-major et de l'équipage, et sur le confortable du carré des officiers, qui a de trente-six à quarante pieds de côté, et sur le luxe de sa chambre, qui a dix pieds de large sur sept dans la longueur du bâtiment.

Dans les lettres suivantes, de Plas raconte les évolutions de l'escadre sous les îles Majorque et Minorque et devant les côtes d'Alger, sous les autres Baléares et devant les côtes d'Espagne. « Plus nous verrons du nouveau, observe-t-il, plus notre campagne me fera plaisir. Elle est, du reste, fort instructive, quoi qu'en disent certains critiques qui trouvent tout mauvais. Quant à moi, je sens que j'apprends tous les jours; et, modestie à part, il n'y a pas mal d'officiers qui, comme moi, ont besoin d'acquérir : on n'a pas la science de

la tactique navale infuse. » Après le retour de l'escadre à Toulon, il nous fait assister, le 21 août, à un assaut d'armes et de bâton, donné par les matelots du *Suffren* « avec permission de l'autorité, » et accompagné de nombreuses libations ; le 31 août, à une inspection passée par le contre-amiral Casy, qui adresse au commandant et aux officiers des éloges sur la bonne tenue du vaisseau ; le 3 octobre, à un simulacre d'attaque par quatre-vingts embarcations de toutes grandeurs armées en guerre, et enfin, le 13 octobre, aux préparatifs ordinaires de combat à bord de tous les vaisseaux de l'escadre. « Voilà nos loisirs, s'écrie-t-il, ou pour mieux dire nos occupations, sans compter la tenue de nos compagnies, les gardes ! etc. Ce système de tracasseries entretient l'activité du corps, et n'a d'autre inconvénient que de laisser fort peu de temps à l'étude ; mais il est vrai que les hommes studieux et peu actifs feraient de pauvres marins. »

Nous ne pouvons passer sous silence une circonstance particulière qui honore François, en montrant avec quelle bonne grâce il se prêtait à rendre service à ses camarades. Six vaisseaux, parmi lesquels le *Suffren*, devaient se rendre à Brest en deux divisions ; et de Plas avait appris cette nouvelle avec assez de calme, quoique contrarié, par le désir qu'il avait de servir dans la Méditerranée. « Mais le sort, écrit-il à sa mère, semble s'acharner contre moi sur ce point. Tu vas en juger. Un de mes amis du vaisseau l'*Océan*, ayant envie d'aller à Brest où demeure sa famille, m'offre de prendre sa place ; j'accepte. Le commandant de l'*Océan* et le commandant du *Suffren* consentent à cette mutation ; l'amiral Hugon, qui a son pavillon à bord de l'*Océan*, ordonne mon embarquement. J'avais déjà mon ordre en poche et je m'apprêtais à partir, quand un officier du *Suffren*, marié depuis quinze jours

à peine, vient m'annoncer qu'il n'a trouvé personne pour permuter, et qu'il serait désolé de partir pour Brest. Je n'ai pu faire autrement que d'aller avec cet officier trouver l'amiral Hugon et le commandant de l'*Océan* et les prier de vouloir bien l'agréer à ma place. C'était une grande contrariété pour moi, et il eût pu m'être avantageux de servir sous les ordres du commandant en chef, qui paraît me vouloir du bien ; mais je forçais un de mes camarades à s'éloigner pour longtemps peut-être de sa famille. Je ne puis que me réjouir de ce que j'ai fait. » Cette simplicité dans le dévouement n'est-elle pas au-dessus de tout éloge ? Le 12 novembre, le *Suffren*, portant pavillon de l'amiral Casy, mouillait en rade de Brest.

C'est « du pays des pluies » que François date la lettre écrite à sa mère le lendemain de l'arrivée. « Je n'ai encore, dit-il, aucune nouvelle de ce pays où le froid et la pluie règnent à qui mieux mieux. Je m'y habituerai bientôt ; mais lorsqu'on vient de quitter la Provence et le beau ciel des côtes d'Espagne, on ne peut ne pas sentir la différence des impressions. Du reste, Brest se présente avec plus de majesté que Toulon, et les promenades qui dominent la mer offrent un joli coup d'œil. »

Au commencement du mois de décembre, le *Suffren* entra dans le port pour passer au bassin de carénage, et pendant quelques semaines, les officiers prirent logement en ville. De Plas regrettait un peu sa bonne vie du bord : l'amiral Casy, aussi brave homme qu'excellent marin ; le commandant que l'on trouvait partout, donnant à tous l'exemple, et ces bonnes soirées où le dîner était suivi d'une sérénade, d'un thé et d'un whist. « Tous les rangs y étaient confondus, dit-il, mais cette familiarité des inférieurs ne nuisait en rien au respect et à l'obéissance. »

Malgré les fêtes de toutes sortes qui se succédaient sans interruption à la préfecture maritime, de Plas, tout en y prenant une large part, enviait le sort de ses camarades qui reprenaient la mer. Quant à la question d'avancement, s'il n'y était pas insensible, il ne s'en préoccupait nullement, et il engageait ceux qui voulaient bien songer à son avenir, à prendre garde surtout de se rendre importuns. « Je suis assez bien pour attendre longtemps encore, disait-il. Si le commandement n'était pas une bonne école pour apprendre à mener les affaires et les hommes, ce serait folie de quitter un bien-être réel pour un mieux douteux. Quant à la pluie de croix d'honneur, elle n'a pas encore commencé, et je ne m'en inquiète pas, quoique disposé à la recevoir avec plaisir. »

Et comme on l'avait mis au courant de démarches tentées auprès de personnages influents, il répondit en exprimant franchement sa manière de voir sur ce sujet : « J'ai toujours eu, dit-il, un peu de philosophie mêlée à l'ambition. Je m'arrête souvent à cette idée que nos calculs sont la plupart du temps dérangés par une main invisible, et je m'en rapporte à elle du soin de ma fortune militaire. Lorsque, malgré moi, l'ambition essaie de prendre le dessus, je me demande sérieusement ce que je veux : le bonheur, la satisfaction de la conscience ; or, comme je possède à peu près tout ce que je puis désirer, ne serait-ce pas une folie de courir parce que tout le monde court, lorsque vraiment je me sens plus à l'aise de marcher ?

» Quand j'étais plus jeune, je désirais de l'avancement, de la gloire, des honneurs pour faire plaisir à mon père, à ma mère, à tous ceux que j'aime et qui me portent intérêt ; et telle serait encore ma disposition aujourd'hui. Vous autres, de votre côté, vous désirez tout cela plus pour moi que pour vous ; et pourtant

m'aimeriez-vous davantage si j'étais plus élevé en grade? En serions-nous plus unis? Accommodons-nous du présent qui est bon; remercions Dieu de permettre qu'il en soit ainsi, et laissons-lui le soin de l'avenir sans nous en troubler. »

François essayait en vain de se montrer indifférent aux honneurs. La croix demandée pour lui par l'ancien commandant de l'*Alerte*, allait bientôt tomber sur sa poitrine à l'occasion de la grande pluie de décorations qui accompagnait la fête du Roi; il en éprouva une satisfaction d'enfant qui manifestait la bonté de son cœur en opposition avec la rigidité de sa raison.

« Mes frères, écrit-il à son père le 3 mai, se sont sans doute empressés de t'apprendre que j'étais décoré de la croix de la Légion d'honneur. Cette nouvelle, qu'ils m'ont communiquée deux jours avant qu'elle arrivât à Brest, m'a fait grand plaisir. Malgré tous mes efforts pour envisager les distinctions philosophiquement, nous restons toujours enfant par quelque côté, et le joujou qu'on m'a donné m'a été bien plus agréable que je ne me le figurais. Le plaisir que j'ai éprouvé de cette distinction s'est même augmenté de toutes les marques de sympathie qu'elle m'a values. Malgré la banalité des compliments en général, plus d'une cordiale poignée de main m'a témoigné que je n'excitais pas de jalousie et qu'on prenait part à ce qui m'arrive d'heureux. D'ailleurs la croix est, dans la carrière militaire, un échelon franchi vers le grade supérieur, qui dépendra maintenant des circonstances plus ou moins heureuses par lesquelles je dois passer. Et puis, ceux qui ont travaillé à me la faire obtenir, vont se croire obligés de me cultiver comme une plante qui commence à pousser : *Cosi è fatto il mondo* : ainsi va le monde! »

François avait beau se retrancher dans sa philoso-

phie, elle n'était pas capable de lui faire goûter le vrai bonheur. Nous trouvons comme une manifestation des sentiments de son âme dans ce pénible aveu consigné à la date du 5 décembre 1878. « Vers 1841 ou 1842, étant lieutenant de vaisseau à bord du *Suffren*, et me trouvant en chambre à Brest à l'hôtel de ***, rue d'Aiguillon, j'avais des accès de tristesse : *Pudebam non esse impudentem*. J'étais alors honteux de n'être pas assez habile libertin pour devenir, comme on dit, un homme à bonnes fortunes. » Heureusement sa pensée se reportait vers sa mère qu'il se représentait comme un modèle de toutes les vertus. On était dans le temps pascal, et peut-être madame de Plas y avait-elle fait allusion dans une lettre à son fils; c'est du moins ce qu'il nous est permis de supposer, en lisant ces réflexions du *Journal privé*, à la date du saint jour de Pâques. « Ce soir, j'ai prié Dieu, et il m'a semblé que cette faveur de penser à la divinité était due à l'intervention de mon excellente mère qui, aujourd'hui, j'en suis sûre, aura prié pour ses enfants... »

Le 13 juillet 1842, la nouvelle de la mort du duc d'Orléans éclate comme un coup de foudre dans toute la France. Ce jeune prince, à son retour d'Afrique, en 1840, avait organisé à Saint-Omer, avec le duc d'Elchingen, les *Chasseurs d'Orléans* (aujourd'hui chasseurs à pied ou chasseurs de Vincennes). Sur le point de partir pour inspecter ces régiments, il allait à Neuilly faire ses adieux à son père, quand les chevaux s'emportèrent sur le chemin de la Révolte. Il voulut s'élancer hors de la voiture et reçut en tombant un choc si violent, qu'il perdit immédiatement connaissance et expira quelques heures après.

De Plas fut douloureusement affecté de cette mort; nous trouvons dans son *Journal* comme un écho de la vive émotion qu'elle produisit à bord du *Suffren*, et

un intéressant récit de la lutte intime qu'il eut à subir à cette occasion. « Il y a quelques jours, écrit-il le 16 juillet, quand je copiais ces vers de Victor Hugo sur la chute de l'Empereur :

Non, l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu !

j'étais loin de m'attendre à une application aussi immédiate de cette grande pensée.

» Le duc d'Orléans vient de mourir à la suite d'un accident de voiture. Cet événement a produit à bord une sensation profonde et pénible. Quoique divisés d'opinions et inclinant les uns vers la légitimité, les autres vers les idées républicaines, nous n'en avons pas moins été affectés de cette mort qui prive le pays d'un prince accompli et laisse entrevoir l'avenir sous un aspect effrayant.

» Aujourd'hui l'amiral se propose de faire signer par les officiers une adresse au Roi, pour exprimer la part que nous prenons à cet événement malheureux. J'avoue que je ne signerais pas sans répugnance une pièce indiquant des sympathies qui ne sont pas au fond de mon cœur ; cependant j'hésite à m'isoler, car il est probable que tout le monde signera. Ce n'est pas d'ailleurs un acte de courtisanerie, mais comme une politesse obligée de tous ceux qui servent le gouvernement. Ces adresses sont maintenant entrées dans les habitudes du pays...

» Il est dix heures et demie : tout à l'heure nous allons être convoqués pour signer l'adresse. Je n'ai pas encore résolu avec moi-même ce que je ferai. Il y a dissidence profonde entre mon jugement et mes sympathies qui m'éloignent de toute démonstration de cœur...

» Onze heures et demie : je descends de chez le

commandant qui nous a lu l'adresse faite au nom de l'escadre, et a invité ceux qui le voudraient à apposer leur signature; je me suis retiré sans signer. Les répugnances ont triomphé du jugement, j'en suis maintenant content... La question était celle-ci : puis-je protester de mon dévouement? — Non. — Donc je ne devais pas signer, puisque l'adresse mentionnait le dévouement; cependant je regrette sincèrement la perte que fait le pays dans la personne du duc d'Orléans. »

Il y avait presque un an que le *Suffren* stationnait en rade de Brest, et tout portait à croire qu'il y resterait longtemps encore. « Le *Suffren*, écrit François à sa mère, est toujours aussi agréable que par le passé; mais depuis que je ne vois plus en lui qu'une caserne flottante, je n'en suis plus aussi coiffé. Il serait urgent, dans l'intérêt de mon avenir, de commencer la carrière des commandements; ce qui requiert un apprentissage tout comme autre chose. »

De Plas constatait sans amertume, mais non sans regret, que la plupart de ses camarades d'École avaient obtenu des commandements, faveur dont ils étaient surtout redevables à des appuis étrangers à la marine. Il se trouvait tour à tour partagé entre la pensée de laisser les choses suivre leur cours naturel, et celle de hâter le moment où il pourrait agir par lui-même. Mais il ne se sentait aucun goût pour le métier de solliciteur, et refusait de faire à Paris un voyage jugé nécessaire. « D'ailleurs, ajoutait-il, nous avons à bord deux officiers plus anciens que moi, et je ne vois aucun motif de me préférer à eux. »

Le prince de Joinville et le duc d'Aumale, arrivés à Brest le 15 octobre, en étaient repartis le lendemain pour Lisbonne, sur la frégate la *Belle-Poule*, accompagnée de la *Coquette* et de l'*Asmodée*. D'après des *on dit*, le prince de Joinville devait se rendre de Lis-

bonne au Brésil, pendant que le duc d'Aumale retournerait en Algérie. L'escadre de l'amiral Casy, réduite à deux vaisseaux, aurait volontiers escorté les deux jeunes princes dans leur voyage en Portugal ; mais aucun ordre n'arriva de Paris jusqu'au mois suivant. Enfin, le 27 novembre, François annonce à sa mère que le *Suffren* allait incessamment se mettre en route pour Lisbonne.

« Notre départ, dit-il, contrarie les habitants de Brest et peut-être aussi quelques officiers du *Suffren ;* mais, en général, cette nouvelle a été accueillie à bord avec joie. Pour ma part, j'en suis enchanté. Sans doute les bals et les soirées ne nous auraient pas manqué cet hiver à Brest ; mais Lisbonne vaut mieux que tout cela.

» Nous ignorons entièrement l'objet de notre voyage. Selon les uns, l'amiral Casy, après avoir séjourné un ou deux mois à Lisbonne, irait à Toulon prendre à la place de l'amiral Hugon le commandement de l'escadre de la Méditerranée. Selon les autres, nous quitterions Lisbonne pour Rio-Janeiro, afin de donner plus de solennité aux fiançailles du prince de Joinville ; peut-être même serions-nous chargés de ramener la princesse Francisca en France. Toutes les suppositions sont possibles : voilà les plus probables. »

Au moment où le *Suffren* se préparait à appareiller, une brume très forte couvrit la rade. Le pilote déclara qu'au milieu des dangers qui environnent l'entrée de Brest, il ne pouvait se charger du vaisseau avec un horizon aussi restreint. Force fut donc d'attendre une éclaircie dont François profita pour écrire à sa mère. « Je t'ai dit toutes les versions qu'on donne à notre voyage ; il en est une autre qui a cours maintenant : c'est qu'il y a de la fermentation à Lisbonne, et que nous y resterons pour protéger nos nationaux. Nous serons, de plus, en mesure de surveiller les côtes

d'Espagne, si les troubles de Barcelonne ont de l'écho en Andalousie ou dans la Biscaye. »

La veille de Noël, le *Suffren* mouilla devant Lisbonne, après trois jours de relâche à la Corogne, pour réparer une avarie dans le gouvernail. François ne put admirer, comme il l'aurait désiré, les bords du Tage et ses beaux sites chantés par les poètes, obligé de mettre à contribution tout ce qu'il savait de portugais pour s'entendre avec le pilote ; mais il se promettait bien d'employer tout son temps, dès son arrivée, à visiter la ville et ses environs, et tout ce qu'ils renferment d'intéressant. « Lisbonne, écrit-il à sa mère, le 9 janvier 1843, est on ne peut plus agréable pour moi : climat délicieux, communications commodes avec la terre, bals, spectacles, promenades ; rien ne nous manque. » Dans un faubourg de la ville s'élève une église tout en marbre, due à la munificence de la pieuse reine Marie Ire ; il y avait rencontré un souvenir devant lequel s'effaçaient, à ses yeux, toutes les magnificences de la capitale. « J'oubliais de te dire, ajoute-t-il, que j'ai vu à Belem l'autel sur lequel fut célébrée la messe solennelle, à laquelle Vasco de Gama et ses compagnons de gloire assistèrent avant leur départ pour les Indes. Cet autel est maintenant négligé ; ce n'est plus qu'une table de marbre reléguée sous un des porches de l'église ; mais c'est pour moi l'objet le plus précieux de tout le Portugal. Que j'aurais voulu être seul pour vénérer cette insigne relique d'une époque glorieuse, où la religion et l'honneur opéraient de si grandes choses ! »

Parmi ses promenades dans les environs de Lisbonne, François se plaisait plus tard à rappeler ses courses fréquentes à Cintra, en compagnie de quelques amis, ses navigations sur le Tage jusqu'à Santarem, et ses excursions au sommet d'une montagne sur-

nommée la *Merveille*, d'où la vue s'étend jusqu'à Lisbonne. Pour se perfectionner dans l'étude du portugais, il s'était abonné à un journal de la capitale. « Je pense, disait-il, qu'il faut s'appliquer à connaître les hommes et les choses des pays où l'on se trouve : c'est d'abord un moyen de s'intéresser à ce qui se passe sous nos yeux ; et puis, dans notre carrière, nous pouvons tôt ou tard avoir affaire avec les autorités publiques, et il est bon de savoir avec qui l'on traite. »

De Plas, comme les autres officiers du Suffren, formait encore de beaux projets, quand soudain arriva du ministère de la marine l'ordre de se tenir prêt à lever l'ancre. « Nous avons quitté brusquement Lisbonne, écrit-il de la baie de Tanger, le 11 mai, ignorant complètement notre destination. Nous emportons de cette ville bien des regrets : on nous aimait dans la haute société et parmi le peuple. Le jour de notre départ, plusieurs personnes considérables sont venues à bord, de grand matin, voir l'amiral et serrer la main aux officiers, en nous souhaitant bonne chance et prompt retour. Notre traversée de Lisbonne à Gibraltar a été très agréable ; mais nos cœurs chantent encore tout bas :

Fleuve du Tage,
Je fuis tes bords heureux

Tanger, où le *Suffren* ne devait pas tarder à revenir en ennemi, est une petite ville gracieusement située entre deux collines, que sépare une gorge à pente douce qui vient aboutir à la mer. L'amiral, accompagné du consul général, du commandant et de quelques officiers, se rendit auprès du pacha gouverneur de la province et lui tint un langage sévère, à l'occasion de nos différends avec l'empire du Maroc. « Le pacha, raconte de Plas qui assistait à l'entrevue,

répondit avec beaucoup d'adresse; peu à peu, le ton se radoucit de part et d'autre, et on se sépara très bons amis. »

Le 26 mai, le *Suffren* quitta la baie de Tanger, et, après une courte traversée, mouilla, le 5 juin, dans la rade de Brest. Le temps était assez mauvais à l'arrivée, et François put admirer comment l'amiral Casy donna dans les passes en habile homme de mer. « Il pleut, il vente grande brise d'ouest, écrit-il; le thermomètre marque 10°, température de novembre ou de février. Je revois Brest avec plaisir, malgré tout. Je sais qu'aux mauvais jours succéderont les belles journées; que derrière ces montagnes d'aspect triste se cachent de jolis vallons, et que les habitants ne sont pas aussi maussades que leur ciel. »

Pendant les six mois que le *Suffren* devait encore rester en rade, la monotonie de la vie du bord fut bien adoucie par les gracieux procédés de l'amiral Casy, et par les nombreuses invitations qui permirent aux officiers de s'initier aux curieux usages des populations bretonnes, dans les environs de Brest. De Plas eut tout particulièrement à se louer des attentions du chef d'escadre. « Cet officier, avait écrit ce dernier au ministère, au mois de juillet, sert très bien et il a beaucoup de services à la mer... Je demande pour lui un commandement... » Un peu plus tard, il le choisit comme aide de camp, pour accompagner, sur l'*Archimède*, le duc et la duchesse de Nemours dans leur voyage en Angleterre, au mois de novembre. « Le service que m'a rendu M. Casy en m'emmenant à Londres, écrit François de Dunkerque, à son retour, le 28 novembre, est au nombre de ceux qu'on ne peut oublier... Je n'ai pas le temps, dit-il à sa mère, de t'entretenir de tout ce que j'ai vu de remarquable: d'ailleurs, j'ai visité les choses trop en courant; mais il me

reste de ce voyage une impression fort agréable, quoique ni la cour ni la légation n'aient jugé à propos de nous faire aucune politesse. »

A peine de Plas se trouvait-il de retour à Brest, qu'il apprit que le *Suffren* était désigné pour faire partie de l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, sous les ordres du contre-amiral de Parseval : « Un homme aimable, dit-il, dont quelques ridicules n'ont pu faire oublier les bonnes qualités comme homme de mer. Tous ceux qui ont servi sous lui, comme commandant, l'estiment et se plaisent à lui rendre justice. »

Dans son *Journal privé*, François, après avoir raconté ses visites d'adieu aux personnes qui s'intéressaient à lui, ajoute ces paroles significatives, qui nous révèlent l'état de son âme à cette époque : « J'allais oublier une des choses les plus importantes de ma course d'hier... Je me rendis à la *cathédrale* (Saint-Louis, église principale de la ville) ; je m'y agenouillai. Je visitai une autre église. Un grand nombre de pauvres gens priaient Dieu avec ferveur. Je m'empressai de les imiter, et j'en éprouvai une foi indéfinissable. Quelle chose admirable que cette religion qui nous fait tous égaux devant Dieu, qui met en morceaux, qui déchire ces étiquettes dont nous nous parons : rois, ministres, employés plus ou moins salariés !... Il y a des moments où j'espère arriver à être un homme religieux. »

Cette tendance vers des sentiments religieux, il la constate aussi et l'avoue dans une lettre à sa mère ; mais il ajoute, après avoir raconté ses stations dans les églises : « Cela ne tire pas à conséquence. » N'était-ce pas la grâce qui frappait à la porte de ce cœur, d'où jaillissait chaque jour cette belle prière ? « Mon Dieu, daignez m'éclairer ; donnez-moi l'intelligence de distinguer le bien du mal, la force de pratiquer l'un et

d'éviter l'autre. Je ne vous demande d'autre position parmi les hommes que celle que je pourrais convenablement remplir. Eteignez en moi les désirs ambitieux, les penchants contraires à vos lois. Vos mystères sont incompréhensibles ; le raisonnement est aux abois dès qu'il veut les interpréter. Que je ne me pose pas en juge de mes semblables ; vous seul savez, ô mon Dieu, leur but, leurs secrètes pensées, l'influence à laquelle ils sont soumis. Que je ne m'enorgueillisse pas d'être plus heureux en apparence que beaucoup d'hommes. Le vent de l'adversité peut d'un moment à l'autre souffler sur moi ; s'il vous plaît qu'il en soit ainsi, donnez-moi, ô mon Dieu, le courage de supporter mes maux. » Comment se fait-il que cette âme naturellement chrétienne resta plus de quatre années encore sans jouir des bienfaits de la foi ? C'est là un de ces insondables mystères devant lesquels on ne peut que s'écrier avec saint Augustin : *O altitudo!*

Parti de Brest le 25 décembre 1843, le *Suffren* était arrivé à Toulon le 24 janvier 1844 ; mais à Toulon comme à Brest, on devait rester longtemps dans l'inaction la plus complète. « Le repos dans lequel on nous laisse, écrit de Plas, le 20 mars 1844, est déplorable ; on perd l'occasion de former une bonne marine par des manœuvres de mer. » Et un peu plus tard : « Je ne vois encore aucune disposition qui annonce l'intention sérieuse de former une escadre d'évolutions. » Le 16 avril, il ajoutait : « L'escadre composée de quatre vaisseaux, d'une frégate et d'un grand bâtiment à vapeur, appareillera probablement demain pour faire une petite tournée en mer ; elle relâchera aux îles d'Hyères et reviendra à Toulon avant le 1er mai (fête du Roi), pour faire de l'enthousiasme. Je voudrais qu'on fît plutôt de la marine ; mais on paraît peu s'en inquiéter. »

Le moment approchait où le *Suffren* allait enfin sortir de sa longue inaction. Le 10 juin, François signale, dans une lettre à sa mère, des bruits qui circulent sur nos différends avec le Maroc et sur le départ de trois vaisseaux pour Tanger. Deux jours après, le *Suffren*, qui d'abord ne devait pas faire partie de l'expédition, est désigné comme vaisseau amiral.

« Voici bien de l'imprévu, écrit-il dans son *Journal* : le prince de Joinville va mettre son pavillon à bord du *Suffren*. On lui donnera trois ou quatre autres bâtiments et nous ferons route pour Tanger. La joie est dans la grand'chambre. Il semble que la présence d'un prince porte bonheur, et que les récompenses et les faveurs doivent pleuvoir sur ceux qui l'entourent. Pour ce qui me concerne, cette nouvelle m'émeut, mais ne me cause aucune joie. Je n'ignore pas, s'il y a plus de corvées, qu'il y a aussi plus de plaisirs à la suite des princes et que l'on est partout fêté ; mais je ne me sens pas à mon aise, moi, légitimiste, quoique, à vrai dire, le prince de Joinville me plaise plus qu'aucun autre, de me trouver en face de l'un des d'Orléans. Ma position devient délicate, il me faudra de l'adresse pour m'en tirer à mon honneur, car j'espère ne pas transiger avec mes opinions... Attendons patiemment ce qu'amèneront les circonstances, et appliquons-nous plus que jamais à tirer tout notre bonheur de la satisfaction de notre conscience. »

Le 15 juin, le prince de Joinville, alors contre-amiral, partit de Paris et arriva à Toulon trois jours après. Se dérobant aux honneurs qu'on lui avait préparés en cette ville, il monta aussitôt sur le canot royal qui l'attendait au débarcadère de l'arsenal et se rendit immédiatement à bord du *Suffren*. « Aujourd'hui à midi, écrit de Plas, le prince a arboré son pavillon sur le *Suffren*. C'est l'anniversaire de la bataille de Gon-

delour, où Suffren eut la gloire de faire retirer seize vaisseaux anglais devant douze vaisseaux français. Nous faisons décidément des préparatifs d'expédition, on embarque de l'artillerie de guerre et un bataillon d'infanterie. »

Le 22 juin, l'embarquement des troupes expéditionnaires était terminé. « L'activité du prince de Joinville me plaît, écrit encore de Plas. Je fonde vraiment quelques espérances de succès dans une expédition qu'il dirigera. On me dit qu'il est fort sobre, qu'il aime à manœuvrer lui-même son bâtiment, qu'il s'en tire avec honneur. Voilà de quoi donner bonne opinion de lui ! Il abhorre le cérémonial... »

Le 23 juin, le prince de Joinville partit pour Oran, où il allait rejoindre deux des bâtiments de son escadre ; les autres bâtiments à voiles et à vapeur, rangés sous ses ordres, devaient incessamment rallier son pavillon. L'ensemble de la division navale se composait des vaisseaux le *Suffren*, le *Jemmapes*, le *Triton*, de la frégate de soixante la *Belle-Poule*, de la frégate à vapeur l'*Asmodée*, de la corvette à vapeur le *Pluton*, et des bâtiments à vapeur de rang inférieur le *Phare* et le *Rubis*.. En même temps le brick de guerre le *Cassard* et la corvette à vapeur le *Gassendi* recevaient l'ordre d'appareiller et de se rendre directement sur les côtes du Maroc.

Les hostilités ne commencèrent qu'au mois d'août; cependant les quelques semaines qui en précédèrent l'ouverture ne furent pas sans intérêt à bord du vaisseau amiral. Le prince de Joinville, sous les ordres duquel François s'honora toujours d'avoir servi, était un habile marin, une nature d'élite, et, à tous les points de vue, un cœur parfait. Embarqué à l'âge de treize ans sur l'*Artémise*, il fit, en compagnie du capitaine Hernoux, quelques voyages sur les côtes

de France et d'Italie, et se présenta à l'École navale de Brest. Reçu élève, il fut assujetti à toutes les exigences du service. Dans l'origine, il ne pouvait guère, à cause de son jeune âge, se faire une idée précise de la carrière maritime et des épreuves qui attendent ceux qui s'y vouent; aussi lui avait-on cru seulement du goût pour la profession que son père lui avait imposée. Mais, dès qu'il fut arrivé à la simple position de chef de corps, on put se rendre compte qu'il y avait en ce fils de roi toutes les aptitudes qui distinguent le véritable officier de marine.

Devenu lieutenant de vaisseau en 1836, il rallia dans le Levant l'escadre de l'amiral Hugon et débarqua en 1837 à Bône, pour aller rejoindre devant Constantine son frère, le duc de Nemours, mais il n'arriva qu'après la prise de la ville. L'occasion de se distinguer ne se fit pas longtemps attendre; en 1838, la guerre était déclarée au gouvernement mexicain. A bord de la corvette la *Créole*, le prince montra beaucoup d'audace et d'habileté en attaquant les batteries du fort Saint-Jean d'Ulloa. Quelques jours après, à la tête d'un détachement de matelots, il força les portes de la Vera-Cruz, et prit de sa main, au milieu d'une vive fusillade, le général Arista. Cette brillante conduite lui valut la croix de la Légion d'honneur et le grade de capitaine de vaisseau.

En 1840, il reçut la mission de ramener de Sainte-Hélène les restes mortels de l'empereur Napoléon, et, comme la guerre paraissait imminente, il annonça hautement sa resolution, s'il était attaqué, de se défendre à toute extrémité, plutôt que de rendre ce dépôt sacré. Après plusieurs croisières aux États-Unis, dans la Méditerranée et au Sénégal, il épousa, en 1843, à Rio-Janeiro, la princesse Francisca de Bragance, sœur de Don Pedro II, et fut élevé au grade de contre-

amiral. Il était membre du Conseil d'amirauté et de la commission pour l'organisation de la marine à vapeur, quand il prit le commandement de l'escadre d'évolutions destinée à croiser sur les côtes du Maroc.

Nous emprunterons au *Journal privé* de François et aux lettres à sa famille, quelques détails intimes sur la nature des relations qui s'établirent bientôt entre le commandant en chef et les officiers de l'état-major.

« *Dimanche, 23 juin.* — Le *Suffren* est à la remorque de l'*Asmodée*, quoique le vent soit favorable. Nous n'avons que le grand foc et nous filons 6 n 9. Je suis enchanté de quitter Toulon et cette escadre d'évolutions si peu évoluante. Qui sait maintenant ce qui adviendra du vaisseau et des individus qu'il renferme? Chacun se crée de beaux rêves; il est à craindre que beaucoup éprouvent des mécomptes. Quoi qu'il en soit, pour le moment, les choses s'arrangent très bien à bord. Notre grand'chambre est assez gaie, malgré les éléments nouveaux qui y sont admis; nous sommes vingt-six à table.

» J'ai vu avec plaisir que, jusqu'à ce jour, personne dans l'état-major n'a été flagorner le prince de Joinville. Je souhaite vivement, dans l'intérêt de notre commune dignité, que cela continue. Que chacun désire être remarqué, c'est tout simple! Qu'on entoure d'égards un jeune prince qui s'annonce avec de belles qualités et preuves d'une bonne réputation, rien de mieux! Mais, pas de flatteries, pas de ces prévenances qui sentent la domesticité ou le solliciteur et le mendiant! Je ferai tous mes efforts pour ne pas tomber dans cette bassesse.

» *Lundi, 24 juin.* — Le prince de Joinville m'a adressé deux fois la parole pendant mon quart. Il a le

parler agréable, une physionomie fine. Je crains fort qu'il ne fasse ma conquête avant longtemps. Je me cuirasse bien tant que je puis, mais un prince amiral actif, instruit, aimable, séduit facilement. C'est adroit de la part des princes d'appeler par leur nom des personnes qui ne pensent pas être connues d'eux. Quoique persuadé que c'est une tactique de popularité, cela flatte quand même quelque peu. Nous sommes si vains, que nous croyons toujours être de la partie exceptionnelle et privilégiée.

» *Mardi, 25 juin : En vue de Majorque.* — Je causais ce matin avec un officier, durant mon quart. Le jeune amiral est monté sur la dunette et a pris place à côté de nous, comme l'aurait fait un de nos camarades. On ne peut pas avoir plus de simplicité de manières. Pour ne pas aimer les puissants de la terre de cette trempe, il faut les fuir.

» *Jeudi, 27 juin.* — Nous continuons à cheminer par le plus beau temps du monde vers Oran, où est le rendez-vous de la petite escadre commandée par le prince de Joinville. »

Le 28 juin, le *Suffren*, après une traversée de cinq jours, jeta l'ancre dans la baie d'Oran et fut aussitôt envahi par une foule d'officiers généraux et supérieurs, qui venaient saluer le prince amiral. « Les choses continuent de se passer fort bien à bord, écrit de Plas. Le prince de Joinville gagne de plus en plus l'affection de ceux qui l'entourent. Impossible d'avoir moins d'étalage, plus de simplicité de manières que lui. On ne sent ni lui, ni ses gens, ni son entourage. Il faut qu'il ait un grand tact pour s'être discipliné et avoir aussi bien discipliné les autres. »

» *Mers-el-Kébir, 2 juillet.* — Ce matin et ce soir, on a fait un débarquement à terre, pour exercer nos matelots et les soldats, et les préparer à attaquer en ordre. Je ne suis pas des officiers destinés à jouer un rôle à terre. Mon tour de corvée m'appelait ce matin à commander les sept canots qui doivent effectuer l'embarquement et le débarquement des troupes.

» *Mercredi, 3 juillet.* — Quelqu'un ayant fait savoir au prince de Joinville que j'étais mécontent de ne pas faire partie de l'expédition qu'on dispose, il s'est avancé vers moi et m'a dit : « Vous n'êtes pas » content de ne pas faire partie des détachements en- » voyés à terre, mais la garde des canots est aussi un » poste important, et vous en aurez nécessairement le » commandement. Si vous préférez descendre à terre, » réclamez votre droit d'ancienneté, c'est justice. » J'ai cru devoir lui répondre que partout où il jugerait convenable de me placer, je ne m'en plaindrais pas ; que j'avais manifesté simplement le désir d'aller au feu ; que je m'étais mis à la disposition du commandant, mais que du reste je comprenais qu'il fallait quelqu'un pour garder le bord. Je l'ai remercié chaudement d'avoir bien voulu s'occuper de cela, et j'attends.

» *Samedi, 6 juillet.* — Il paraît que nous ferons route ce soir pour Gibraltar. Décidément les choses tournent à la guerre. Ce matin, toutes les troupes ont été mises à terre, et on a fait le simulacre d'une retraite protégée par les canots. Cette retraite a été assez bien conduite.

» *Rade d'Algésiras, 10 juillet.* — Nous sommes, ainsi que la *Belle-Poule*, au mouillage d'Algésiras, en

face de Gibraltar. Le prince de Joinville, qui avait quitté le *Suffren* pour s'assurer par lui-même de l'état des choses à Tanger, est de retour sur le *Pluton*, bateau à vapeur qu'il affectionne par-dessus tout. On dit que tout s'arrange avec le Maroc. Les Anglais, qui ne voyaient pas cette guerre avec plaisir, ont dépêché leur consul général de Tanger à Maroc, pour intimer à l'Empereur l'ordre de céder aux conditions que nous voulons lui imposer. Il paraît même que le chef marocain qui a attaqué nos troupes est arrêté, et que sa tête tombera comme gage de paix. Pauvre diable! il lui était pourtant bien permis d'avoir de la mauvaise humeur contre les envahisseurs de son pays.

» *Rade de Cadix, 15 juillet.* — Le jeune amiral tient tout ce qu'il promettait et il est fort aimé. J'évite de me rapprocher de lui, mais j'avoue que je cause très volontiers, quand il m'adresse la parole. Il a du sens, du jugement, de la décision et une activité qui deviendra proverbiale. Ayant appris qu'une escadre anglaise venait de mouiller à Tanger et pouvait gêner nos affaires, il a brusquement donné l'ordre du départ, et a paru devant Tanger sans y être attendu, au moment où les Anglais vidaient la place.

» *Rade de Cadix, 23 juillet.* — Le prince de Joinville, qui ne donne pas un moment à ses plaisirs, est parti hier matin, à quatre heures, par un vent d'est très fort. Le *Pluton* ayant fait quelques avaries, il est rentré à Cadix, mais pour repartir le soir même. Je souhaite vivement n'avoir pas à revenir sur la haute opinion que je me suis formée d'un prince qui s'annonce si bien.

» *Mercredi, 24 juillet.* — Le prince de Joinville, parti avant-hier au soir pour Tanger, en a ramené le

consul général et le vice-consul ainsi que leurs familles et quelques Français. Il en demeure encore sept à Tanger, au nombre desquels est le chancelier, qui a désiré rester. Les autres auraient pu partir également, s'ils n'avaient pas tenu à embarquer beaucoup d'objets qu'il fallait se décider à laisser derrière soi dans les circonstances où l'on était. Qu'adviendra-t-il de tout cela? Guerre ou paix? Il est à croire que ce sera la guerre, malgré les puissants motifs qu'il y aurait de ne pas la faire.

» *Vendredi, 26 juillet.* — Ce matin, à mon retour du *Cassard* où j'avais été déjeuner avec de Rocquemaurel, le prince de Joinville m'a fait appeler pour me dire qu'il avait à me confier la mission de porter des plis à Paris, et d'y communiquer de vive voix diverses choses qu'il ne voulait pas confier au papier. Cette mission m'a fait grand plaisir tout d'abord ; mais, en réfléchissant que peut-être l'escadre brûlera de la poudre contre les Marocains, j'ai vu qu'elle n'était pas belle à tous égards. Les vœux que je puis former maintenant, sont que rien ne se passe de sérieux avant mon retour. »

Cette mission de confiance était une marque de la haute estime que le prince amiral avait conçue pour le lieutenant gentilhomme. Sa perspicacité lui avait fait comprendre bien vite les motifs qui poussaient de Plas à ne pas suivre en tout l'exemple de quelques officiers du bord, et il mit une véritable délicatesse à les respecter toujours. Juste appréciateur des qualités personnelles, et ne tenant aucun compte des opinions légitimistes de François, il l'avait traité pendant toute la campagne avec une bonté et une considération qui n'échappèrent à personne.

Le 28 juillet, de Plas, muni des dépêches du prince de Joinville pour le ministre de la marine, partit de Cadix sur un paquebot anglais, le *Royal Star*, et débarqua le 5 août à Southampton. Le même jour, à huit heures du soir, il quitta Londres pour Folkestone et Boulogne, et, le 7 août, il arrivait à Paris, à huit heures du matin, en chaise de poste traînée par quatre chevaux. Dans la matinée, il remit ses dépêches à M. de Mackau, ministre de la marine, qui le conduisit immédiatement auprès de M. Guizot, ministre des affaires étrangères, puis à Neuilly, où il fut présenté au Roi et à la Reine à laquelle il remit une lettre de son fils.

Laissons-le nous raconter lui-même les souvenirs et les impressions des trois journées qu'il vécut à Paris, dans tout l'enivrement que peuvent causer des honneurs auxquels on n'est pas habitué. « L'accueil qui m'a été fait à Neuilly, écrit-il à son père, m'a on ne peut plus surpris. La Reine, madame Adélaïde et la princesse de Joinville, assistaient à l'entretien que j'eus avec le Roi devant le ministre des affaires étrangères et celui de la marine. Tous m'ont parlé avec la plus grande affabilité, et je suis encore surpris du peu de gêne que j'éprouvai devant des personnes aussi haut placées. Avant de me retirer, la Reine m'invita à dîner.

» Le soir, je dînai à Neuilly, placé à côté de la Reine, qui me fit mille questions ; je ne puis mieux comparer son aimable causerie qu'à celle de feu madame la comtesse de Béarn, qui reste pour moi le type de la distinction. Après le dîner, le Roi, me faisant asseoir à côté de lui, m'a entretenu près d'un quart d'heure sur l'objet de ma mission ; il causait presque familièrement, m'appelant *correo de gabinete*, et me disant quelques mots d'espagnol quand il sut que je parlais cette langue. »

De Plas attendit à Paris les dépêches en réponse à celles qu'il avait apportées. Dans l'après-midi du 8, le ministre de la marine le fit appeler pour l'accompagner à Neuilly, où il causa encore quelque temps avec le Roi devant le ministre des affaires étrangères et celui de la marine. « J'eus presque une discussion avec le Roi, écrit-il dans son *Journal*, à propos de Robert Wilson, gouverneur de Gibraltar, que je soutins être pour nous un ennemi caché. »

En revenant de Neuilly, le courrier de cabinet, comme l'avait appelé le Roi, dîna chez M. de Mackau, ministre de la marine ; et, le soir, retiré dans la chambre de M. Page, aide de camp du ministre, il écrivit les pensées que lui suggérait le singulier épisode de sa mission à Paris. « J'étais, dit-il, sous l'impression de l'accueil qui m'avait été fait à Neuilly par le Roi et la Reine. Je me demandais si j'étais légitimiste, et je n'osais pas répondre à cette question. Les hommes puissants et doués de génie exercent sur les esprits médiocres une influence dont ceux-ci ne peuvent se défendre. J'aurais été certainement capable de dévouement au Roi, après l'entretien qu'il avait daigné avoir avec moi ; mais surtout, j'éprouvais pour la Reine une vénération et un respect que son affabilité avait suscités, beaucoup plus que ne l'auraient fait des airs de grandeur, une dignité trop étudiée. »

Le 9 août, de Plas était retourné à Neuilly prendre congé du Roi, qui voulut lui remettre de sa main la croix d'officier de la Légion d'honneur. « Cette récompense, observe-t-il, m'étonna, car je ne m'y attendais pas le moins du monde. Je n'oublierai de ma vie le fin regard du Roi, quand il me présenta la croix, me disant à peu près : « Le ministre de la marine m'a demandé cette faveur pour vous, et j'ai un vrai plaisir à vous l'accorder. » Je remerciai le Roi avec chaleur de

cette faveur inespérée, et j'ajoutai que je m'efforcerais de m'en rendre digne, la considérant comme anticipée. Le Roi me donna ensuite diverses instructions verbales pour le prince de Joinville, simulant de temps à autre, pour rester dans l'esprit de la Charte, de demander l'assentiment du ministre de la marine, qui inclinait la tête en signe d'approbation, chaque fois que le Roi disait : « Le ministre de la marine est de cet avis, j'en suis sûr. » Prévoyant que la campagne pourrait se prolonger, il recommandait au prince, dans ce cas, de rallier ses vaisseaux à Cadix, pour être prêt à agir l'année suivante. Il désirait que le prince ne revînt en France qu'avec son escadre, quel que fût le résultat, et que son pavillon restât arboré sur le vaisseau qu'il montait au départ. Au moment de sauter en voiture, le ministre, qui avait trouvé fort bon que je parusse en bourgeois à Neuilly, sembla mécontent que je n'eusse pas d'uniforme. Il est certain qu'il eût été plus convenable, au lieu de la replacer dans sa boîte, de porter immédiatement la décoration que venait de me remettre le Roi. »

Le soir même, de Plas prit le courrier de Paris à Bayonne, sans pouvoir s'arrêter un seul instant à Angoulême, si près de sa famille ; mais il était pressé de rallier Cadix, pour remonter à bord de son beau vaisseau. C'est à lui encore que nous empruntons le récit de son voyage en chaise de poste à travers toute l'Espagne, de Bayonne à Cadix. « Le 12 août, à onze heures du soir, dit-il, je passai la Bidassoa et j'entrai en Espagne. Comme j'étais heureux de traverser ce pays que Cervantes et l'auteur de l'Histoire des invasions des Maures m'ont fait tant aimer ! Il se mêlait bien quelques soucis à ma joie ; la crainte d'abord d'être humilié par des voleurs, car j'étais sans armes, d'après l'avis de tous ceux que j'avais consultés ; puis

la pensée que peut-être on se battrait en mon absence, modérait le bonheur que me causait la réalisation d'un rêve depuis longtemps formé. »

François de Plas, devançant d'un jour le courrier, arriva le 14 août à Madrid, après avoir visité, comme au galop, la magnifique cathédrale de Burgos et passé cinq nuits en voiture. Il avait quitté Paris avec la persuasion, d'après les dernières nouvelles, que tout allait s'arranger. Quel ne fut pas son étonnement d'apprendre le bombardement de Tanger! « Je me dispenserais bien de l'honneur insigne qui m'a été fait, écrit-il à sa mère, je donnerais volontiers cette croix de la Légion d'honneur pour avoir eu l'occasion de la mériter mieux qu'en portant des dépêches; mais qu'y faire? J'ai l'espoir qu'une autre occasion se présentera et qu'on me fournira les moyens de réparer le temps perdu. Je n'ai plus aucun plaisir à voyager; je n'ai plus qu'une seule pensée, arriver à temps si l'on se bat encore : Dieu veuille qu'il en soit ainsi! »

Parti de Madrid vers trois heures de l'après-midi, François de Plas arriva le même jour, vers sept heures, à la jolie petite ville d'Aranjuez bâtie sur les bords du Tage, dans une plaine qui contraste agréablement par la richesse de sa végétation avec la sécheresse et l'aridité des environs de Madrid. Le lendemain, il traversa la Manche, pays illustré par don Quichotte, et changea de chevaux à la célèbre *Venta de Querada*, où Cervantès fait faire la veillée d'armes à son héros. Il était nuit, quand après avoir franchi la Sierra Morena, il arriva à la Carolina, d'où on apercevait les feux de joie allumés de tous côtés à l'occasion de la fête de l'Assomption. D'Andujar à Cadix, il suivit le cours sinueux du Guadalquivir, ne faisant que traverser Cordoue, Séville, Xérès, pour arriver vers quatre heures du soir, le 17 août, à Sainte-Marie, où il

eut le chagrin d'apprendre le départ de l'escadre pour Mogador.

« Je laissai, dit-il, ma chaise de poste à Sainte-Marie pour n'avoir pas à contourner la baie de Cadix, et je louai un bateau qui passa la barre en louvoyant par une forte brise de Médine et me déposa à bord du bateau à vapeur le *Groënland*. Là, nouvelle contrariété : j'appris qu'il n'y aurait pas d'occasion pour Mogador avant trois ou quatre jours. Ce délai était bien long ; force fut de reprendre patience en rongeant mon frein. — Le 18 était un dimanche. Je n'assistai pas à la messe ; mais j'entrai dans une église où je remerciai Dieu d'avoir permis que ce long voyage se fît sans encombres. — Le 29, l'*Etna* apportait à Cadix la nouvelle de la bataille d'Isly, et le consul de Naples à Tanger faisait annoncer que les Marocains demandaient la paix. Il fut décidé que le *Groënland* partirait le lendemain, 20, pour Mogador, remorquant les navires destinés à ravitailler l'escadre. J'ignorais encore le bombardement de cette ville, l'occupation de l'île ; mais je m'attendais bien à trouver les affaires terminées.

» *Jeudi, 22 août, devant Mogador.* — Me voilà de retour de ma mission de France. Tanger et Mogador ont été bombardés pendant mon absence. J'éprouve un vif regret de ne m'être point trouvé à bord du vaisseau durant les jours de gloire, quoique, pour ma fortune militaire, l'absence soit peut-être plus profitable. Avec quel bonheur j'ai serré la main de mes camarades, qui ont paru voir mon retour avec plaisir. Leurs compliments de condoléance m'ont presque indemnisé de n'avoir point partagé leurs dangers. Heureusement, aucun homme de ma batterie n'a été blessé ni tué. Je rentre dans notre vie uniforme du bord avec oie.

» Dîner, ce soir, avec le prince de Joinville, à bord du *Pluton*. Causerie assez longue avec Son Altesse Royale, qui veut bien me remercier et me féliciter de la manière dont j'ai rempli ses ordres. L'éloge de ce jeune prince est dans toutes les bouches. Il a eu du bonheur, sans doute, de réussir aussi facilement; mais il n'y a beaucoup de bonheur qu'avec beaucoup de bien joué, et il a payé de sa personne plus que qui que ce soit. »

Les rapports de S. A. R. Mgr le prince de Joinville à M. le ministre de la marine et des colonies, sur le bombardement de Tanger et de Mogador, furent publiés, dès 1844, dans les *Annales maritimes et coloniales*. En voici quelques extraits : ils feront mieux apprécier ces brillants faits d'armes, qui honorent la marine française et le jeune amiral commandant l'escadre.

« Bateau à vapeur le *Pluton*. Le 10 août 1844.

» Monsieur le Ministre,

» Le 5 août au soir, l'*Etna*, venant d'Oran, m'a apporté votre dépêche du 27 juillet, m'ordonnant de commencer les hostilités si la réponse à l'*ultimatum* n'était pas satisfaisante.

» Le 6 au matin, j'ai attaqué les batteries de Tanger. Mes instructions me prescrivaient de détruire les fortifications extérieures, mais de respecter la ville.

» En faisant un débarquement, j'aurais pu facilement atteindre ce but; mais j'ai préféré agir avec le canon, et mettre les batteries hors de service, en respectant le quartier des consuls, où à peine cinq à six boulets sont allés s'égarer. Ce résultat, nous l'avons obtenu avec une perte de trois morts et seize blessés ; les navires ont reçu quelques avaries légères.

» L'ennemi accuse une perte de cent cinquante hommes et quatre cents blessés; mais on ne peut savoir au juste le chiffre des morts, puisque, le 8, on était encore occupé à retirer des cadavres de dessous les décombres.

» Maintenant, je vais à Mogador, à l'autre bout de l'empire. Mogador est la fortune particulière de l'Empereur; outre les revenus publics, la ville est sa propriété; il en loue les maisons, les terrains.

» C'est, en un mot, une des sources les plus claires de son revenu. Toucher à cette ville, la ruiner, en occuper l'île qui forme le port, jusqu'à ce que nous ayons obtenu satisfaction, c'est faire à Muley-Abderrahman et à tout le sud de son empire un mal sensible... »

« Bâtiment à vapeur le *Pluton*. Mogador, 17 août.

» Monsieur le Ministre,

» Je suis arrivé devant Mogador, le 11. Le temps était très mauvais, et pendant plusieurs jours nous sommes restés mouillés devant la ville, sans pouvoir même communiquer entre nous.

» Enfin, le 15, le temps s'étant embelli, j'en ai profité pour attaquer la ville... Il était une heure de l'après-midi lorsque notre mouvement a commencé.

» Aussitôt que les Arabes ont vu les vaisseaux se diriger vers la ville, ils ont commencé le feu de toutes les batteries. Nous avons attendu, pour répondre, que chacun eût pris son poste. A quatre heures et demie, le feu a commencé à se ralentir. Les bricks le *Cassard*, le *Volage* et l'*Argus* sont alors entrés dans le port et se sont embossés près des batteries de l'île, avec lesquelles ils ont engagé une lutte assez animée.

» Enfin, à cinq heures et demie, les bateaux à vapeur,

portant cinq cents hommes de débarquement, ont donné dans la passe, sont venus prendre poste dans les créneaux de la ligne des bricks, et le débarquement sur l'île s'est immédiatement effectué.

» L'île a été défendue, avec le courage du désespoir, par trois cent vingt hommes, Maures ou Kabyles, qui en faisaient la garnison. Un grand nombre a été tué ; cent quarante d'entre eux, renfermés dans une mosquée, ont fini par se rendre.

» Nos pertes, dans cette journée, s'élèvent à quatorze tués et soixante-quatre blessés.

» L'île prise, il ne nous restait plus qu'à détruire les batteries de la ville qui regardent la rade. Notre canon les avait déjà bien endommagées ; il fallait les mettre complètement hors de service.

» Hier donc, sous les feux croisés de trois bateaux à vapeur et de deux bricks, cinq cents hommes ont débarqué ; ils n'ont point rencontré de résistance. Nous avons encloué et jeté à la mer les canons ; nous en avons emporté quelques-uns ; les magasins à poudre ont été noyés ; enfin, nous avons emmené ou défoncé toutes les barques qui se trouvaient dans le port...

» La ville est, au moment où je vous écris, en feu, pillée et dévastée par les Kabyles de l'intérieur, qui, après avoir chassé la garnison impériale, en ont pris possession.

» Fr. d'Orléans. »

M. de Plas étant absent, ce n'est donc pas lui, comme on l'a dit, mais bien M. le capitaine Bouet, qui fut chargé de rapporter les étendards flottant sur la ville et sur les batteries de l'île.

Outre les faits généraux contenus dans les rapports du prince de Joinville, François de Plas apprit de ses camarades plusieurs particularités sur les combats de

Tanger et de Mogador, entre autres cette petite anecdote qui fit quelque bruit et qu'il raconte simplement dans une lettre à sa mère : « Un boulet, lancé par les batteries de Tanger, pénétra dans ma chambre de bord. Le prince, en étant informé, dit à ce sujet que les Maures étaient d'une politesse charmante. « Ils » envoient une carte de visite à M. de Plas, qui regret- » tera beaucoup de ne pas leur rendre la pareille. »

Les affaires du Maroc paraissant terminées, le *Suffren* retourna en rade de Cadix, d'où François écrivit le 3 septembre : « Cela a été un grand chagrin pour moi, de n'avoir pu être associé aux dangers de mes camarades. Il n'y a pas eu de tués à bord du *Suffren*, mais seulement quelques légères blessures dans la batterie que je commande. Le courage et l'habileté du prince de Joinville sont l'objet de tous les éloges. Personne ne s'est plus exposé que lui. Dans l'occupation de l'île de Mogador, les officiers qui l'entouraient ont été atteints ; c'est un miracle qu'il n'ait pas été blessé : nous nous en réjouissons tous... Nous avons trouvé sur rade le *Pluton* avec le prince amiral, qui, dit-on, va revenir à bord du *Suffren*. »

Le prince de Joinville avait renoncé au projet d'occuper Mogador, comme il en avait d'abord eu l'intention ; le 9 septembre, il fit route pour Tanger, et le lendemain matin mouilla devant la ville. « Le gouverneur de Tanger s'est rendu à bord du *Suffren*, écrit François ; reçu par tous les officiers, il a été immédiatement introduit chez le prince. On dit qu'il a pleins pouvoirs pour traiter de la paix ; tout porte à le croire. Que d'événements en peu de mois !...

» Les préliminaires de la paix avec le Maroc sont signés : nous rendons Mogador ; on dit aussi qu'on n'exigera aucune indemnité pécuniaire. Arrivé sur rade vers onze heures, le gouverneur de Tanger était

à bord à midi ; à une heure tout était arrêté pour la paix; à cinq heures et demie le pacha de Larrache Bouselmay signait la convention, et les forts de Tanger saluaient de vingt et un coups de canon le pavillon de France, arboré de nouveau au consulat. Ce salut a été rendu par le vaisseau le *Suffren*, qui arbora pavillon marocain en tête du grand mât. »

De retour à Cadix, le prince de Joinville, désirant se soustraire aux ovations des populations du midi, abandonna le *Suffren* qui devait faire route pour Toulon, et partit pour le Havre sur le *Pluton*, son bateau à vapeur de prédilection. « Il a eu la bonté, écrit François à sa mère, de me répéter, au moment de s'embarquer, qu'il regrettait beaucoup de m'avoir enlevé la chance d'être aux journées de Tanger et de Mogador. Cette mémoire est de bon augure, et j'ai pleine confiance qu'il m'indemnisera s'il se présente une occasion. Il m'avait déjà désigné, avant les propositions de paix, pour commander un détachement du *Suffren*, qui devait définitivement occuper Mogador.

» Je veux enregistrer, ajoute-t-il dans son *Journal*, ce que le prince de Joinville me disait après la signature de la paix : « L'homme n'est pas né pour être » heureux. » Cette phrase, banale dans la bouche du premier venu, peut paraître étrange de la part d'un jeune prince aimé de tous ceux qui l'entourent, et favorisé de la fortune autant que qui que ce soit.

» Cela me fut dit à la suite d'une causerie sur l'ennui du repos après une grande agitation. Tout était fini; le prince n'avait plus qu'à attendre les bâtiments de Mogador, mais il croyait sa présence nécessaire sur rade; et ces moments de loisir, à lui qui est si plein de vie et d'activité, paraissaient plus durs que les jours passés tout entiers sous le brûlant soleil d'Oran. »

Parti de Cadix le 2 septembre, le *Suffren* laissa

tomber l'ancre en rade de Toulon, le 26, à quatre heures et demie du soir. Quel ne fut pas le désappointement général, quand on apprit que le prince n'était pas à bord! « Le conseil municipal de Toulon, raconte François, avait voté vingt-cinq mille francs pour lui faire honneur; celui de Marseille, cinquante mille; Lyon n'aurait pas voulu rester en arrière. Le prince s'est modestenent esquivé, il a bien fait. Je ne puis vraiment le blâmer de s'être soustrait aux importuns discours, aux louanges outrées de MM. les maires et les préfets, aux vers préparés de longue main pour célébrer l'*immortel héros de Tanger et de Mogador!* »

CHAPITRE VII

1844-1845

En congé : visites au ministre de la marine et au prince de Joinville. — Projets de mariage. — Rapports avec Marceau et charité envers les pauvres. — Essais de pratique religieuse; entrevue avec M. Desgenettes et entretien avec le curé de Saint-Romain : *Domine, fac ut videam!* — François de Plas aide de camp du préfet maritime à Rochefort. — Le canot royal à Bordeaux. — Départ pour Toulon.

Après une longue campagne de trois ans, François de Plas partit en congé, emportant l'estime et l'affection du commandant Lapierre, qui s'empressa de le signaler au ministre comme « un officier capable et instruit, zélé et actif. » Il s'était d'abord rendu à Puycheni pour satisfaire au besoin de son cœur ; il résolut ensuite, comme on le lui conseillait, d'aller à Paris où l'appelaient ses intérêts. « Paris, écrit-il le 20 décembre, regorge d'officiers de marine qui se démènent à qui mieux mieux pour enlever les commandements. Quant à moi, je ne m'en mets pas en peine le moins du monde, et suis plus que jamais décidé à ne point passer sous les fourches caudines. »

Il avait cependant paru au ministère, mais seulement, comme il le dit, « pour remplir un devoir envers soi-même, s'en rapportant à la Providence pour le reste. » Il avait même obtenu une audience particulière du prince de Joinville, dont il trouva l'accueil plus agréable que celui du ministre. « Le prince, écrit-il, sans me rien dire de positif, m'a donné à entendre qu'il ne me laisserait pas dans la foule. Du reste, il fera pour moi ce qu'il voudra ; mais la plus grande faveur qu'il puisse m'accorder est de me mettre à même d'exposer ma vie pour le pays. Je le lui ai dit, et il me l'a promis de la manière la plus bienveillante, ajoutant que c'était une dette de lui à moi. Advienne que pourra ! »

Le *Journal privé* nous retrace au vif la lutte intime qui s'élevait dans l'âme de François, entre son désir d'avancer et sa répugnance à employer les mêmes moyens que tout le monde. « Je me réjouis de n'être point allé au ministère, ce soir, écrit-il le 5 janvier 1845. L'envie de me faire voir du ministre, de recueillir des renseignements utiles pour mon avancement m'y poussait un peu ; mais j'ai résisté, et je m'en sais gré. » Quand il se présenta, le 16, pour prendre congé du prince de Joinville, il s'appliqua à parler de généralités et nullement de sa propre personne. « Le prince m'avait dit, observe-t-il, ne m'avoir pas vu au bal du château. — J'ai répondu que j'étais en deuil (de la mort de madame de Lageard, sœur de son père). En fait, j'étais mécontent du zèle que, par un entraînement inexplicable, j'avais mis à m'inscrire, le 1er janvier, sur les cahiers de tous les princes et princesses de la nombreuse famille royale. Une fois lancé dans cette voie, on ne s'arrête pas quand on veut. J'ai cru prudent d'enrayer, sachant par expérience combien un premier pas dans la courtisanerie mène loin. » Dans

ces sentiments, il ne prit congé de personne au ministère, ayant encore sur le cœur la maussaderie avec laquelle on l'avait reçu, et ces paroles du ministre : « Adressez-vous au prince de Joinville. » — « La seule vue de l'édifice, disait-il, me donne des crispations. Est-il possible que les officiers soient obligés de venir mendier à Paris la récompense de leurs services? Pourquoi les avilir ainsi ? »

De Plas ne devait pas encore quitter Paris, où il allait être retenu par une affaire importante. Il avait alors trente-cinq ans. Témoin du bonheur que goûtaient plusieurs de ses frères dans la vie de famille, il se demanda s'il ne serait pas temps de suivre leur exemple. « J'ose espérer, avait-il écrit dès 1840, que moi aussi je puis rendre une femme heureuse et en recevoir du bonheur. » Cependant l'idée du mariage ne le préoccupait pas le moins du monde. « Je commence à croire, écrivait-il encore à sa mère, le 14 avril 1842, que je serai dans ma famille l'oncle d'Amérique, et qu'un beau jour, où il ne faudra que quelques milliers de francs pour faire le bonheur de mes futurs neveux, l'oncle arrivera fort à propos, pour finir le roman ou la comédie. » Dans sa réponse, madame de Plas s'était bien gardée de préjuger l'avenir. « Ma mère, disait-il, fait cette sage réflexion qu'il vaut mieux regretter de n'être pas marié que d'en être au regret de l'être. Elle trouve cependant qu'il est temps, et que je ferai bien de sortir, dès que cela se pourra convenablement, du célibat. »

En 1845, le moment paraissait bien choisi pour des démarches dont on espérait un heureux résultat. François était en congé et pouvait facilement obtenir une prolongation; d'un autre côté il ne demandait qu'une compagne de fortune moyenne et de bonne éducation. Or, on venait de lui trouver un parti sortable, tel qu'il

semblait le désirer. « Je me décide, écrit-il le 22 janvier, à faire connaissance avec une jeune personne qu'on me dit d'une bonne famille et douée d'heureuses qualités. Elle a vingt-cinq ans, et son physique n'est pas beau. J'ai peine à croire qu'elle me convienne; mais, ne serait-il pas ridicule, quand on veut se marier, de ne pas même chercher à voir une demoiselle qui réunit qualités aimables, naissance et fortune. Je ne sais pas encore quand aura lieu l'entrevue. Je voudrais que ce fût bientôt, pour abandonner complètement cette affaire ou y donner cours. »

L'entrevue eut lieu le 29 janvier. François, ayant reconnu que la jeune personne n'était pas au-dessous du portrait qu'on lui avait tracé, résolut d'aller en avant, et sa demande fut agréée. Il regrettait seulement d'être si loin de sa famille, pour conclure une affaire d'où dépendait sa vie tout entière. Le prince de Joinville, à qui il confia ses projets, voulut bien lui promettre de signer le contrat de mariage. Déjà de Plas s'était adressé au ministre de la marine, conformément aux règlements, pour demander les autorisations nécessaires, lorsque tout se trouva subitement arrêté. « J'ai le cœur net et content ce soir, écrit-il le 22 février. Le mariage projeté avec mademoiselle L*** de G*** est rompu. » Que s'était-il donc passé? Quelques lignes de François à sa mère pour annoncer sa prochaine arrivée à Puycheni vont nous l'apprendre. « Mademoiselle L*** a été effrayée de la perspective de rester deux ans et peut-être plus sans mari, après quelques jours de mariage. M. de G***, qui vient d'arriver à Paris, m'écrit dans ce sens; j'ai répondu une lettre polie et je suis enchanté que tout soit terminé. »

Ainsi donc, l'amour de sa carrière l'avait emporté sur l'affection qu'il avait vouée à sa fiancée. A partir de ce moment, il ne songea plus, sur les instances de

ses parents et de ses amis, qu'une seule fois au mariage. Ce fut au mois de juin, pendant son séjour à Rochefort. La demande qu'il fit de la main de mademoiselle de X*** fut agréée, mais à condition qu'il renoncerait à naviguer. François, qui aimait tant sa carrière, considéra cette condition comme une fin de non-recevoir; et quelques instances que renouvelèrent plus tard ses parents et ses amis, il ne songea plus jamais sérieusement à se marier.

D'autres pensées allaient absorber son esprit. Déjà nous l'avons vu rentrer philosophiquement en lui-même, au moment de la campagne de l'*Alerte;* cette habitude de la réflexion l'amena insensiblement aux idées religieuses qui lui rappelaient les premières impressions de son enfance, les fortifiants souvenirs d'une famille chrétienne. « Ma vie, écrit-il, le 19 janvier 1845, a été un combat presque continuel entre la vertu et le vice. Si je n'ai pas été résolument vertueux, je n'ai pas été non plus résolument vicieux : cela tient à mes idées du premier âge... Bien des croyances de l'enfance ont disparu; j'essaye en vain de les faire revivre, persuadé que la religion est la véritable école du bonheur. » Mais il lui fallait un guide dans ce retour à la foi; Dieu permit qu'il trouvât, dans la personne du lieutenant de vaisseau Marceau, un ami sûr et fidèle. Aussi se plaisait-il à le reconnaître plus tard : « Marceau, disait-il, a été le principal instrument dont Dieu s'est servi pour me ramener à la foi. »

François avait toujours conservé, même au milieu de l'éloignement de toute pratique religieuse, un grand désir de soulager les pauvres. C'était un sentiment puisé dans les exemples charitables de sa bonne mère à Puycheni. Lorsqu'il demeurait à Rochefort, en 1835, trouvant qu'il avait peu d'occasions de donner aux malheureux, malgré les loteries en leur faveur, il avait

constitué une rente de vingt francs par mois pour les pauvres des environs de Puycheni. « Du reste, chère mère, écrivait-il en 1844, si l'argent que je t'ai donné ne suffit pas, je t'autorise pleinement à emprunter tout ce qui te sera nécessaire pour venir en aide aux pauvres des environs. »

Cet amour pour les membres souffrants de Jésus-Christ, ce désir de les secourir fut le moyen dont Dieu se servit pour le mettre en rapport avec Marceau, qui devait exercer une si heureuse influence sur toute sa vie. Pendant qu'il était encore à Paris, au mois de février 1845, l'hiver sévissait avec une rigueur exceptionnelle. Il s'accusait de ne pas assez venir en aide aux malheureux. « Combien d'infortunés, disait-il, grelottent sur leurs grabats, par le froid qu'il fait. Je me reproche de n'avoir pas cherché davantage à connaître les familles pauvres auxquelles j'aurais pu être de quelque secours. » Il se rendit à l'hôtel du Bon Lafontaine pour voir Marceau, et lui demander quel moyen employer afin de connaître les véritables misères de la ville et d'y porter remède. Mais il ne trouva pas cet officier « qui, disait-il, avait beaucoup de religion. »

Quelques jours après, il ne fut pas plus heureux pour rencontrer son camarade et le consulter sur la manière de répandre avec intelligence l'argent qu'il voulait donner aux pauvres; mais il notait avec plaisir ce qu'il avait accompli de bien le 17 février. « J'ai fait trois bonnes choses aujourd'hui : j'ai été à la messe à Saint-Roch; j'ai entendu un sermon de l'abbé Dupanloup après la messe; et puis j'ai cherché à voir Marceau, lieutenant de vaisseau, membre d'une société qui a pour but de secourir les pauvres. Mon intention était de connaître les statuts de cette société pour m'y agréger, si ça m'avait convenu. Plus je vais,

plus je comprends l'impuissance de l'homme isolé.
Cent fois j'ai voulu donner l'aumône, sans savoir m'y prendre pour agir avec discernement. Il faut s'associer pour la vertu comme pour la science ; mon intention bien arrêtée est de m'entendre avec mes amis pour l'une et pour l'autre. »

Enfin le 19, date mémorable, de Plas reçut la visite de Marceau. « Il a passé deux heures avec moi, écrit-il dans son *Journal*; la religion chrétienne, la charité au point de vue chrétien, voilà quel a été le sujet de la conversation. Depuis longtemps je n'avais pas été secoué comme je l'ai été en entendant un camarade me parler le langage d'un Saint. Ses yeux avaient par moment une expression sublime. Ce qu'il m'a raconté portera fruit, j'espère. J'ai dit à lui-même que je croyais qu'il avait semé en bon terrain. Si j'en ai le courage, j'irai à la messe des Petits-Pères (église Notre-Dame des Victoires) demain matin, à sept heures et demie. Si Dieu m'accorde la grâce de m'appeler à suivre la religion chrétienne, c'est par la charité qu'il m'y aura conduit. C'est en cherchant à faire du bien aux malheureux que j'ai été poussé à connaître Marceau, qui est membre de la société de Saint-Vincent de Paul ; et certes, le langage élevé de cet officier n'aura pas peu contribué à me mettre dans la bonne voie ; car seul, sans boussole, sans guide, on est bien près de s'égarer. »

Le lendemain soir, François s'abstint d'aller aux Italiens, retenu par la pensée que son argent ferait plus de bien aux pauvres, et craignant que la dissipation n'étouffât peut-être les sentiments religieux qui commençaient à germer au fond de son cœur. « Ce matin, écrit-il, j'ai été à la messe des Petits-Pères. Je l'ai entendue avec la dévotion que peut apporter un homme qui, sans avoir la foi, aime la religion et la

considère comme la sauvegarde de la morale. » Il avait bien espéré rencontrer Marceau, ce qui eut lieu en effet; « mais, observe-t-il, comme après avoir entendu deux messes, il restait pour une troisième, ne me sentant pas aussi fort que lui, j'ai quitté l'église... Je suis plus content ce soir, ajoute-t-il, que je ne pourrais l'être à l'Opéra. Le monde met du trouble dans l'âme; la solitude, la réflexion, y jettent au contraire un baume précieux, ou du moins y répandent un calme qui enchante... Du reste, conclut-il, on ne peut pas faire de la religion en amateur ; il faut savoir se détacher complètement du monde. »

De Plas se sentait porté à manifester publiquement les sentiments qu'il avait dans le cœur ; mais, se défiant de ses propres forces et ne comptant pas assez sur le secours divin, il craignit de ne pouvoir mettre le fond de sa conduite d'accord avec cette apparente piété. Cependant il ne se laissa pas arrêter par cette considération ; il continua d'assister à la messe le matin, acheta même un livre pour la suivre avec plus d'attention (1), et se mit à genoux sur le sol, pensant que la position ne saurait être trop humble devant Dieu. « Il est déjà tard, observait-il, pour me donner au service de Dieu. Mon corps vieillit; encore un peu, et l'on pourrait dire que je ne donne que ce que le diable ne veut plus. Puisse la Providence permettre que je répare le temps perdu et que je travaille avec ardeur pour regagner la faveur du Maître! »

Le 24 février, François était décidé à aller se jeter

(1) Il y a plus de trente ans, écrit-il le 17 mai 1877, j'achetai un paroissien, avec l'intention de me convertir, sous l'inspiration et les bons conseils de Marceau, et j'eus la pensée d'écrire sur la feuille blanche du commencement du livre ces paroles : *Eripuit me de potestate tenebrarum et transtulit in regnum filii sui;* cependant je devais rester trois ans encore, plus ou moins *enténébré*, plus ou moins dominé par le démon.

aux pieds d'un confesseur, pour obtenir, avec le pardon de ses fautes, la force de persévérer dans ses bonnes résolutions. « Demain, écrit-il, je dois me confesser au curé de l'église des Petits-Pères, M. Desgenettes. Je n'ai pas encore la foi, mais je veux tout faire pour qu'elle m'arrive. Je ne veux plus naviguer sans boussole ; j'accomplirai, pour réussir, tout ce qui dépendra de moi, le reste est dans la main de Dieu. »

De Plas, croyons-nous, se trompait en disant qu'il n'avait pas la foi ; toute sa conduite prouve qu'il agissait avec foi. Lui-même racontait plus tard que, si on avait su le comprendre, il serait sorti de l'église Notre-Dame des Victoires entièrement converti. Seulement il confondait le sentiment de la foi avec la possession de cette vertu divine. C'est ainsi que nous l'entendons s'écrier au sujet de l'humilité : « Le sentiment de cette vertu n'est pas chez moi au degré où doit le désirer un chrétien. » Il aurait voulu une foi sans nuage, revêtue en quelque sorte du caractère de l'évidence, ce qui est impossible pour une grande partie des vérités de l'ordre surnaturel. C'est donc une connaissance insuffisante plutôt qu'une conviction réfléchie qui lui faisait s'écrier : « Je n'ai pas encore la foi ! » Comment M. Desgenettes, à cette époque, et M. le curé de Saint-Romain, plus tard, ne reconnurent-ils pas dans les dispositions de cet homme de bonne volonté les éléments essentiels de la foi ? Nous ne pouvons l'expliquer que par une permission toute spéciale de Dieu, qui voulait purifier davantage par l'épreuve une âme appelée à une haute perfection dans le monde et dans la vie religieuse. Laissons-le nous raconter en toute simplicité son entrevue avec M. Desgenettes.

« Ce matin, j'ai été me mettre à genoux aux pieds du vieux curé de l'église des Petits-Pères ou de Notre-Dame des Victoires. Je lui ai dit l'état de mon esprit

et de mon âme, le besoin que j'avais de rattacher à la religion le goût que Dieu m'a conservé d'être utile à mes semblables... Mon vieux curé m'a fait un petit sermon, en m'encourageant à persévérer dans mes bonnes résolutions; et il m'a permis d'espérer que la foi ne tarderait pas à venir, si je cherchais à connaître la religion et à voir ceux de mes amis qui en ont, si je la demandais sincèrement à Dieu... Est-il rien de meilleur que ces conseils donnés par le prêtre à tout homme qui en a besoin? Est-il rien de plus beau que de sortir blanc du tribunal de la pénitence qu'on avait abordé souillé?... M. le curé m'a conseillé la lecture du *Triomphe de l'Evangile*, ouvrage composé par un Espagnol, dont la jeunesse passée dans la dissolution lui laissa un grand dégoût du monde, et qui revint à la religion qu'il avait à peine connue dans son enfance. J'ai acheté le livre d'Olavidez, et j'ai quelque espoir qu'en le lisant avec attention, je me sentirai plus porté encore vers la religion chrétienne que j'ai hâte de pouvoir embrasser complètement. »

Au commencement de mars, François quitta Paris, avec le regret de n'avoir pu consacrer aux intérêts de son âme autant de temps qu'il l'aurait désiré, mais persuadé que la religion lui serait une grande force, s'il la pratiquait avec zèle. « J'ai éprouvé un véritable bonheur, écrit-il le 10 mars; mon cœur bondissait de joie. Être chez soi, n'avoir autour de soi que des personnes qu'on estime et qu'on aime de l'affection la plus vive, et auxquelles on peut dire toute son âme, peut-on rien ambitionner de plus doux! » Le soir même de son arrivée au vieux manoir, il demanda à faire la prière en commun. Le lendemain, dimanche, il assista à la messe à Saint-Romain, et après les offices, visita en compagnie de sa sœur Elisa une vieille femme du bourg qui vivait seule, accablée d'ennuis, d'infirmités

et de misères. « Cette journée, disait-il, est une des plus heureuses de ma vie. »

Le 11 mars, c'est lui-même qui récite la prière à la place de sa sœur Augusta. « J'essaye de plus en plus de pratiquer, disait-il, dans l'espoir que la foi me viendra. Dût-elle ne pas venir ; ce qui, Dieu aidant, ne sera pas, j'espère, je ne m'en astreindrai pas moins à la discipline de l'Eglise latine, persuadé comme je le suis que, même sur cette terre, la religion chrétienne donne le bonheur à ceux qui la suivent dans son véritable esprit. »

En attendant, de Plas continua de lire, comme le lui avait conseillé M. Desgenettes, le *Triomphe de l'Evangile*, qu'il interrompait par des études d'histoire et par quelques courses dans la campagne, et son *Journal* devenait le confident de ses douces émotions. « Durant ma promenade de ce soir, écrit-il le 14 mars, par un temps tiède pour la saison, je m'oubliais à écouter le divertissant gazouillement des oiseaux dans le feuillage naissant, quand ma pensée a été ramenée à la religion par le tintement de l'*Angelus*. Quelle touchante coutume que de saluer l'aube par la prière, que de dire adieu au jour en adorant le Créateur de toutes choses! J'ai joint ma prière à celle des âmes pieuses que le son de la cloche rappelle à Dieu... Je suis vraiment bien heureux à Puycheni, entouré de personnes que j'aime et qui me donnent mille marques d'amitié, menant une vie exempte de soucis et qui n'a que le défaut d'être trop confortable... Combien de fois ne m'arrivera-t-il pas plus tard de jeter un coup d'œil de regret sur ce passé qui restera pour moi le type du bonheur! »

Le lendemain, M. le curé de Saint-Romain vint célébrer la messe dans la petite chapelle du vieux manoir. Après le déjeuner, François fit un tour de

promenade avec lui. « Je désirais savoir, écrit-il, si, dans l'état où je me trouve, je pourrais recevoir la sainte communion. Il m'a répondu que l'espérance et la charité ne suffisaient pas, qu'il y fallait joindre la foi. Sans cela, j'aurais essayé de me rendre digne d'approcher de la sainte table, vers Pâques. Maintenant, qui sait quand je pourrai vivre tout à fait en chrétien? La foi me manque, c'est un don de Dieu que je sollicite de toutes mes forces. »

De Plas continua ses visites aux pauvres et son étude de la religion : mais en vain demande-t-il la lumière, son âme reste toujours dans l'obscurité. « Mon âme, écrit-il le jeudi saint, est troublée autant que possible. Je cherche Dieu, je cherche la vérité, je me jette dans la voie suivie par des génies de premier ordre, je pratique la religion chrétienne ; mais la route que je suis m'inquiète. Où vais-je? A peine aperçois-je quelques lueurs pour me guider. Ce matin, j'ai été à la messe; ce soir, au *Stabat;* je viens de lire le catéchisme. J'ai causé religion avec ma mère, avec le curé. Je voudrais pouvoir communier à Pâques ; mais la foi, la croyance à la vérité de la religion chrétienne ne me sont pas encore venues. Dois-je passer outre? Je pense qu'il vaut mieux m'arrêter, étudier sérieusement la religion, en suivre les prescriptions qui ne peuvent égarer ; et quand la foi me sera venue, si Dieu, qui m'a permis de vivre, permet aussi que j'aie la croyance à la religion du Christ, alors je me confesserai et je communierai. »

Le samedi saint, François, toujours à la recherche de la vérité, passa la journée tout entière à lire le *Triomphe de l'Évangile*, dans l'espoir qu'il pourrait croire enfin à la résurrection du Christ. « Cette croyance, écrit-il, je l'appelle de tous mes vœux, car la morale de l'Évangile me plaît ; ses règles, quoique sévères, ne m'effraient pas trop ; car, qu'est-ce que la

vie devant l'éternité? Je cherche la vérité tant que je puis, mais je m'égare... Il faut qu'en m'instruisant, je prie Dieu de venir en aide à ma bonne volonté... Voilà le carême fini : j'en ai à peu près suivi les prescriptions. Le maigre ne m'a pas fait mal ; au contraire, je m'en suis bien trouvé. »

Quelle ne fut pas sa tristesse le saint jour de Pâques, de ne pouvoir participer au banquet eucharistique ! Aussi cette solennité, au lieu de lui apporter le calme, jeta-t-elle le trouble dans son esprit. « Je regarde cela, écrit-il, comme une expiation de ma vie passée. Il serait trop beau de sauter d'un seul bond du camp du vice dans celui de la vertu. Il faut que je travaille, que je mendie la grâce, comme le pauvre son pain, avant que Dieu me l'accorde. Mon âme, agitée par les passions, ne peut arriver de suite au calme ; mais Dieu veuille ne pas permettre que le découragement s'empare de moi ! »

Un mois s'écoula encore pour de Plas dans la pratique de toutes les vertus, au sein de sa famille, surtout dans la visite des pauvres, auxquels il portait, avec des secours matériels, quelques paroles de consolation. « Puissé-je, s'écriait-il, avoir l'esprit de charité dans la plus large acception du mot, suivant l'Évangile ! » Les occupations de la journée étaient sans cesse interrompues par la prière, par un cri du cœur plutôt que par une formule récitée. « J'aime, disait-il, les prières fréquentes et courtes. J'aime surtout à prier Dieu à ma manière. J'aime à lui parler sous l'impression de mes idées, plutôt qu'à lui réciter celles des autres, quelque supérieures qu'elles soient aux miennes. »

La fin de son congé approchait, lorsqu'il reçut de l'amiral Casy, alors préfet maritime à Rochefort, une lettre lui offrant de remplacer le premier aide de camp

qui attendait un commandement. François hésitait entre Rochefort et Toulon, entre les affections du cœur et les avantages de la carrière ; mais il ne pouvait ne pas répondre aux prévenances d'un officier général qui s'était toujours montré de la plus exquise bienveillance à son égard, et il se décida à partir pour Rochefort. « Je vois avec peine, écrit-il le 4 avril, s'avancer le moment du départ. Bientôt, il faudra dire adieu à ma mère, à mes sœurs, à mon vieux père. Plus de ces douces causeries de famille, plus de ces épanchements de cœur, plus de ces gais repas, plus de ces prières en commun ! J'avais espéré que ce séjour à Puycheni fixerait mes idées en religion, il n'en est malheureusement rien ; je vais me retrouver dans le monde sans conviction, luttant contre le mal, mais sans secours. »

Hélas ! de Plas ne prévoyait que trop ce qui devait lui arriver, comme à tout jeune homme jeté au milieu des périls du monde, sans l'inébranlable appui de la religion. Aussi essaie-t-il de se précautionner par quelques bonnes résolutions contre les écueils qu'il rencontrera sur la route. « Que je serais heureux d'avoir la foi ! s'écrie-t-il. Je suis effrayé à l'idée d'être de nouveau lancé dans le tourbillon, sans une foi vive dans la religion chrétienne. J'aurais ardemment désiré faire mes Pâques à Saint-Romain, et ne quitter le manoir que fort de ma croyance et rompu déjà aux pratiques religieuses... L'heure de la grâce n'a pas encore sonné. Cela me met dans une position embarrassante : puis-je avoir confiance dans la fixité de mes opinions quand elles manquent de base ? Puis-je pratiquer sans ferme croyance, par le seul désir d'abriter mes idées philosophiques sous le manteau du christianisme?... Dieu n'a pas permis que la foi me vînt tout de suite ; je m'efforcerai de me maintenir, malgré cela, dans l'observation de la religion... Ce que j'ai à faire,

c'est de m'appliquer à la vertu, de pratiquer sans exagération tout ce qui est praticable pour quelqu'un qui n'a pas la foi, et d'attendre le jour où il plaira à Dieu de me délivrer des ténèbres qui me cachent la vraie route... Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Paix sur » la terre aux hommes de bonne volonté ? »

Au milieu de cette lutte intérieure, François se souvint d'un de ses camarades de l'École navale, qu'il avait retrouvé avec plaisir dans la Plata, et dont il appréciait l'indépendance et la franchise de caractère. Persuadé qu'il était bon d'avoir l'opinion de ses amis, même dans les choses où notre propre jugement doit avant tout être écouté, il lui écrivit sur sa situation d'esprit actuelle une longue lettre qu'il appelait *une véritable homélie.* « J'espère, disait-il, si mon vieux camarade Clos a des idées religieuses, que ma lettre lui fera plaisir. »

La réponse de Clos ne se fit pas attendre, mais cet ami ne pouvait apporter la lumière qu'il ne possédait pas lui-même : sa situation d'esprit était analogue à celle de son camarade. Lui aussi cherchait à être chrétien ; mais la foi lui manquait. « Dieu, observait de Plas, l'accordera peut-être à nos prières. La parabole du juge qui finit par céder aux importunités de la veuve lui demandant justice, ne doit-elle pas nous donner espoir ? C'est par la prière, c'est par des demandes répétées, c'est surtout en adoptant de suite la morale de l'Évangile, et en prenant pour règle ses préceptes que nous deviendrons tout à fait chrétiens. »

Le 27 avril, François se trouvait à Rochefort où les mauvais jours allaient succéder aux joies si pures qu'il avait goûtées au sein de sa famille. « J'étais heureux alors, s'écrie-t-il, ma vive affection pour les miens pouvait s'épancher à l'aise ; aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Je n'ai vu personne encore qui me semble

penser comme moi en religion... Ce matin, je me suis rendu à la messe de huit heures, à laquelle il y avait beaucoup de monde. J'ai lu avec toute l'attention possible les psaumes de la pénitence et l'office; mais la pensée que ma présence pouvait attirer l'attention m'a donné beaucoup de distractions. Quoi qu'il en soit, c'est un pas en avant, et j'ose espérer que je ne reculerai pas. »

De Plas fut, en effet, fidèle pendant quelques mois à sa résolution de se porter en avant, malgré les retours de respect humain ou la crainte de ne pouvoir persévérer. « Je sens, disait-il, que je ne suis pas encore indépendant du monde, et cela, parce que je ne suis pas assez à Dieu. Il me semble que, si j'avais la foi, je braverais l'opinion avec bonheur ; mais, ballotté en ce moment entre le camp du monde et celui de Jésus-Christ, je suis comme ces petits États qui cherchent à garder la neutralité, quand de grandes puissances sont en lutte. »

Après avoir eu le courage d'assister à la messe, un livre à la main, nous le voyons s'abstenir de la viande le vendredi et le samedi. Il fait un pas de plus, en assistant en uniforme, d'abord à la messe de six heures, puis à celle de huit heures. « J'ai passé le Rubicon, écrit-il, tout joyeux de la victoire remportée sur lui-même; dès que je me sentirai assez affermi, j'irai à la grand'messe et aux vêpres. » La pratique de la piété devint pour lui un excitant à mieux remplir ses devoirs d'état. « Je serais fâché, ajoute-t-il, qu'on pût dire que les devoirs de la religion me font abandonner ceux de mon état... Je désire que ma qualité de soldat du Christ (j'espère le devenir) ne m'ôte pas celle d'officier de marine. »

Dans ses moments de loisir, il s'occupait de lectures capables d'éclairer son esprit et d'entretenir ses bons

sentiments, mais il constatait avec regret que les écrits sur la religion produisaient peu d'effet sur son âme. C'est donc par la pratique de la prière et l'exercice de la charité qu'il cherchait surtout à obtenir la foi. Il se demandait comment il pourrait parvenir à secourir quelques familles pauvres de la ville, et déjà il était allé trouver le curé de Rochefort, pour s'entendre avec lui à ce sujet, quand Dieu lui fit rencontrer, dans un officier d'administration, un véritable ami, qui lui tendit une main secourable pour l'aider à marcher en avant dans la voie du bien. « J'ai eu le plaisir, écrit-il le 30 mai, de causer aujourd'hui avec Escande sur la religion. J'ai trouvé en lui des idées conformes aux miennes, avec plus de foi, cependant... Escande m'a parlé de fonder une Société de Saint-Vincent de Paul. Je l'y ai fortement encouragé, et je m'inscris de suite parmi les membres honoraires, jusqu'à ce qu'une foi plus parfaite me permette d'être membre titulaire... C'est un grand bonheur pour moi de rencontrer quelqu'un qui ait de la religion, et de réchauffer ma piété à la sienne. »

La charité, quand elle est dans une âme, ne demande qu'à se répandre; aussi voyons-nous de Plas désireux de communiquer à d'autres les sentiments qui l'animent. C'était comme une étincelle de cette flamme d'apostolat qui devait un jour consumer son cœur. La lecture des *Confessions* de saint Augustin avait produit sur lui une impression profonde. « Je voudrais, disait-il, pouvoir rendre la douce joie qui inonde mon âme; je voudrais pouvoir retracer cet ardent amour de la vérité, cette passion de Dieu qui me domine... Il n'y a pas de plus grande jouissance que de se sentir en communication, par la prière, avec l'éternelle Pensée, avec le Créateur de toutes choses... Pourquoi ne suis-je pas assez bon pour entraîner mes amis, mes connais-

sances, dans cette voie nouvelle que j'essaye de me frayer? Puissé-je, avant peu, être assez éclairé pour servir de guide à d'autres; car Dieu, en permettant que je m'élève jusqu'à lui par l'adoration, m'inonde en même temps de charité chrétienne. »

François reçut, à cette époque, la brochure de Marceau sur la *Société de l'Océanie;* mais, tout en admirant ce grand chrétien, dont il avait fait la connaissance à son dernier voyage à Paris, il n'était pas encore à même d'apprécier, comme il le fera plus tard, une œuvre reposant tout entière sur l'abnégation et le sacrifice. « J'ai reçu, ce matin, écrit-il, quatre exemplaires d'une brochure de Marceau pour encourager les chrétiens à venir au secours des missionnaires, de ceux surtout qui s'occupent de la conversion des sauvages de l'Océanie... J'ai porté la brochure au *salon* (cercle des officiers); je crains qu'elle ne soit l'objet de vives critiques pour ces hommes qui se dévouent au salut de leurs semblables. A vrai dire, ajoute-t-il, je trouve qu'il y a tant à faire en France et en Europe, que je comprends peu qu'on aille si loin pour chercher le bien. D'un autre côté, il est incontestable que les sauvages sont plus à même d'être ramenés à la vertu que les populations européennes. » Encore quelques années, et de Plas, transformé par la grâce, essaiera de reprendre sur de nouvelles bases le projet de son camarade Marceau, devenu un de ses plus intimes amis.

Malgré tous ses désirs du bien, François sentait fortement en lui cette lutte contre les passions, si bien décrite par le poète :

Mon Dieu! quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

Vers le milieu du mois de juin, commencèrent de pénibles hésitations qui allaient le ramener bien loin en arrière. « Je dois m'appliquer avant tout, écrit-il, le 18 juin, à suivre ce que la religion a de sublime, et ne pas m'imposer des scrupules de pensionnaire ou de jeune séminariste. Forcé de vivre au milieu de gens qui ne pensent pas comme moi, mes oreilles et ma vue doivent s'habituer à bien des choses contraires à la religion. Je n'aurai que plus de mérite, si je n'en suis pas souillé... » — « Je crois rêver, ajoute-t-il, le 28 juillet, quand je me rappelle les premiers mois de mon séjour ici ; j'assistais chaque jour à la messe, je faisais maigre le vendredi et le samedi... » Mais déjà il avait renoncé à assister à la messe tous les jours, sous le spécieux prétexte que, n'étant pas assez sûr de lui-même pour la pratique de la vertu, il ne voulait pas s'exposer à être un sujet de scandale, d'autant plus grand qu'il aurait paru d'abord plus attaché à la religion.

A partir de ce moment jusqu'en 1848, les préoccupations des choses extérieures reprennent peu à peu le dessus dans la vie de François. La place d'aide de camp auprès de l'amiral Casy n'étant pas libre à son arrivée à Rochefort, il avait été attaché en qualité d'adjudant-major aux équipages de ligne. Ce poste, très assujettissant, était loin de se trouver dans ses goûts. Il n'en fit pas moins tout son possible pour paraître content et servir en conscience.

Une note de M. le capitaine de vaisseau Guindet, commandant la division des équipages de ligne à Rochefort, note approuvée par M. le major général de la marine, rend de l'adjudant-major cet élogieux témoignage : « Il serait difficile de rencontrer un serviteur plus zélé, plus capable, et qui fût plus digne de la bienveillance de ses chefs. » Mais la situation se pro-

longeant, de Plas soupirait après une vie plus maritime, s'en remettant toutefois à la Providence divine. « Je voudrais, disait-il, qu'on pensât à moi, mais je répugne à demander. Il y a chez moi double motif : d'abord, je n'aime pas à tendre la main ; ensuite, il me semble que Dieu réglera les choses sans que je m'en occupe, tout aussi avantageusement pour moi. » Ce fut le 30 août qu'il reçut l'ordre de servir en qualité d'aide de camp auprès du préfet maritime. « Je suis heureux, écrit-il à sa mère, de ma position qui me laisse beaucoup de temps disponible. Je ne puis rien désirer de mieux, en attendant un commandement ou un embarquement. »

Grâce à sa nouvelle position et à l'affection de l'amiral Casy, de Plas fut désigné, au commencement de septembre, pour commander le canot royal mis à la disposition du duc et de la duchesse de Nemours. Le 14, il était présenté au prince par le commissaire général à Bordeaux, et, le soir, il écrivit ses impressions dans son *Journal*. « Le duc, dit-il, doit avoir une grande mémoire pour se rappeler aussi bien les personnes qu'il a vues et en si grand nombre. Il m'a parlé de mon frère Emmanuel, de l'amiral Casy, de ma campagne sous les ordres du prince de Joinville ; j'étais étonné qu'il fît tant de frais pour moi. C'est un rude métier que celui de prince ! » Le 18, François était invité à un grand dîner de cinquante couverts, présidé par le duc et la duchesse de Nemours, et auquel prirent part l'archevêque de Bordeaux, quatre évêques, un pair de France, des députés, des généraux, le duc de Montesquiou-Fezenzac, le préfet du département et le commissaire général de la marine. Le 19, il assistait à une revue d'honneur au camp de Saint-Médard, et, le 20, il partait de Bordeaux pour retourner à Rochefort, où il arriva le 23, après une relâche de deux jours

à Royan, fort content d'un voyage à la fois utile et agréable.

De Plas se plaisait beaucoup dans son service d'aide de camp auprès de l'amiral Casy. « Je me trouve, dit-il, dans une des circonstances si rares de la vie, où un homme est content de sa position » ; et il énumère tous les motifs qu'il a d'être satisfait de son sort : l'intérêt que lui porte le préfet maritime, le temps qu'il peut consacrer à l'étude, la connaissance des travaux des ports, les services à rendre aux pauvres, la proximité de sa famille. Cependant il était tout prêt à embarquer et il n'attendait qu'une occasion favorable. « Je suis toujours enchanté de mon poste, écrit-il le 24 novembre. Il faut que le désir du changement soit bien vif pour me faire songer à prendre la mer. Je ne serai jamais plus heureux que je le suis en ce moment; mais il faut penser à l'avenir ! »

Au commencement du mois de décembre, on parlait beaucoup d'une expédition à Madagascar; de Plas pria le préfet maritime de le laisser embarquer sur un des bâtiments destinés à cette campagne lointaine. « Sans désirer la guerre qui est un fléau, écrit-il le 5 décembre, un militaire doit toujours demander d'être employé aux avant-postes... Madagascar a été le tombeau d'un grand nombre de Français... sera-ce le mien ? Peut-être; mais qu'importe la place du dernier lit de repos, pourvu qu'on l'ait honorablement gagnée ! »

On venait de recevoir de mauvaises nouvelles de l'expédition de Madagascar, quoique entreprise et dirigée par un homme de grand sens et d'un vrai mérite, le commandant Romain Desfossés. « En toutes choses, observe François en écrivant à une de ses sœurs, il faut un peu de bonheur, et M. Desfossés n'en a pas eu. Cette expédition, ajoute-t-il, ne lui fera aucun tort dans l'esprit des officiers de son arme ; nous nous bor-

nons à regretter un fâcheux ensemble de circonstances qui ont empêché l'attaque d'obtenir un plein succès. »

L'amiral Casy autorisa son aide de camp à se rendre à Toulon pour chercher un embarquement sur le *du Couëdic*, ou sur tout autre bâtiment destiné à l'expédition de Madagascar ; en même temps il se plaisait à le signaler au ministre de la marine, « comme un homme d'avenir, et capable de faire, dès à présent, un très bon officier supérieur. » Le 14 décembre, de Plas prépara son départ : « Je ne dirai pas, écrit-il, que je suis content de partir, bien au contraire, je suis tout bouleversé. Il faut quelque courage pour s'arracher à une position commode et agréable, et se lancer dans un inconnu évidemment moins bon et probablement moins avantageux. Et puis, je vais me séparer de ma famille : je laisse un père âgé auquel je puis craindre de porter un rude coup ; et ma mère, quel chagrin de la quitter ! Mais je me reprocherais de ne pas chercher l'activité, de m'endormir dans une position confortable. Je fais un sacrifice, non au désir d'avancer (je ne le crois pas du moins), mais à l'envie de m'instruire et de poursuivre ma carrière. »

Craignant que les bâtiments ne partissent avant l'ouverture des Chambres, de Plas fit avec rapidité le voyage de Rochefort à Toulon, ne s'arrêtant qu'un seul jour à Puycheni pour dire adieu à sa famille. « Aujourd'hui, écrit-il le 23, le lendemain de son arrivée, j'ai mûrement réfléchi à la campagne que je vais entreprendre et je m'applaudis de ma résolution... Tant qu'il y aura de la sève en moi, je dois chercher l'occasion de remplir honorablement ma carrière. Quand l'âge viendra, si Dieu permet qu'il vienne, je me reposerai avec la conscience d'avoir accompli mon devoir.

» Ce matin, en lisant l'Évangile, je suis tombé sur

ce passage : « Quand vous aurez été invité à dîner, » allez vous mettre à la dernière place, afin que celui » qui vous a invité vous dise lorsqu'il viendra : Ami, » montez plus haut, et alors vous serez honoré de- » vant tous les convives; car quiconque s'élève sera » abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » J'ai cru voir une promesse de Dieu dans ces belles paroles. Je prends certainement une des dernières places ; il est possible qu'un jour quelqu'un me vienne dire : Ami, montez plus haut. » Ce pressentiment ne le trompait pas, et, vers la fin de la campagne, on verra se réaliser à la lettre la parabole de l'Évangile. Parti second d'un modeste brick, il reviendra commandant provisoire d'une belle frégate de première classe.

CHAPITRE VIII

1845-1847

A bord du brick le *du Couëdic* : le commandant et son second. — L'expédition de Madagascar. — L'île Bourbon et l'île de France. — Le commandant Romain Desfossés. — François de Plas premier lieutenant de la *Belle-Poule*. — Voyage à Sainte-Marie. — Commandement provisoire de la frégate. — Un cyclone; naufrage du *Berceau*. — Mort du père de M. de Plas. — Mouillage à Sainte-Hélène. — Arrivée à Brest.

Dès son arrivée à Toulon, François s'était empressé d'aller trouver le préfet maritime, l'amiral Baudin, comme le lui avait recommandé M. Page, aide de camp du ministre de la marine, et de visiter le *Neptune* et le *du Couëdic*, bâtiments destinés à l'expédition. La *Belle-Poule* n'était pas encore de retour du Levant, mais on l'attendait d'un moment à l'autre. Une seule place se trouvait vacante, celle de second sur le *du Couëdic*. C'était une position relativement inférieure, mais il n'hésita pas un instant. « Je suis embarqué sur le *du Couëdic*, écrit-il le 24 décembre; c'est un joli brick de vingt canons ou caronades, bon marcheur, et qui sera, je crois, bien commandé. Ce nom

d'un brave marin nous portera bonheur. M. Levasseur, l'officier que je remplace, est un ancien élève de l'École polytechnique, le seul de sa promotion qui ne soit pas capitaine de corvette. M. Guillain, le nouveau capitaine qui a remplacé M. Page, n'est pas encore à Toulon, et je l'attends avec impatience pour prendre ses ordres. Les jeunes enseignes de vaisseau qui sont à bord me paraissent très bien et nous n'avons pas tardé à nous entendre. L'équipage, composé de cent vingt-cinq hommes, a bonne mine, et j'aurai, je crois, beaucoup moins de peine à le former que celui de l'*Alerte*. »

Cependant la plupart des officiers de marine ne pouvaient s'expliquer la décision de François, et l'un de ses amis, M. Clos, qui avait avec lui son franc parler, lui dit un jour : « Mais, mon cher, tu es fou ou tu es sublime, d'accepter, après huit ans de grade de lieutenant de vaisseau, les fonctions de second d'un brick ! » Or, racontait plus tard de Plas, je n'étais ni fou ni sublime, mais j'avais le désir de remplir dignement ma tâche d'officier de marine. »

Vers le milieu de janvier, le *du Couëdic* reçut l'ordre de se tenir en mesure de partir au premier moment. Grâce à l'activité de son second, le brick était prêt ; on n'attendait plus que le commandant qui avait annoncé l'intention de faire voile le plus tôt possible. « Je partirai, écrit de Plas, enchanté du modeste rôle que j'ai choisi ; le bonheur vient plus du caractère que de la position. Quant à l'avancement, la modestie de l'emploi que j'ai sollicité me fera plus de tort que de bien, car on juge, en général, les gens d'après le taux auquel ils se mettent ; mais plus tard, peut-être, on appréciera la démarche que j'ai faite. Quoi qu'il en soit, je suis bien décidé à ne rien demander à personne, et mon plus grand désir est de rester toujours dans ces

sentiments. J'ai plus de confiance en Dieu que dans les hommes... »

Le 23 janvier, le *du Couëdic* quitta la rade de Toulon, mais pour rentrer au port le 24, à la suite d'une avarie dans les mâts de hune, que les secousses du tangage avaient cassés. Deux jours après, tout était réparé, mais, à cause du mauvais temps, le brick ne reprit définitivement la mer que le dernier jour du mois. « J'emporte avec moi, écrit François à sa mère, ma philosophie religieuse ; c'est la meilleure provision pour le départ. Je désire vivement qu'elle ne faiblisse pas, et dès que je serai moins occupé, je lirai les livres qui sont le plus propres à entretenir mes sentiments. »

De Plas, trop absorbé par le détail du bâtiment pendant les premiers jours de la traversée, ne put reprendre que le 12 février la rédaction de son *Journal privé*. « Je prie matin et soir, dit-il, mais je crains que ce ne soit une affaire de routine, car j'ai toutes les peines du monde à élever ma pensée jusqu'à Dieu. » Puis, jetant un regard en arrière sur le chemin parcouru depuis ses entrevues avec Marceau, il ajoute le 4 mars : « Il y a un an qu'à pareille époque, je formais les plus belles résolutions. Le mouvement et l'agitation dans lesquels je n'ai cessé de vivre depuis lors, m'ont détourné des salutaires pensées que quelques bons livres et les causeries avec Marceau avaient fait naître en moi. Puissent-elles revenir un jour plus fortes ! Je ne cesserai de demander à Dieu la lumière nécessaire pour marcher dans la voie droite. »

Malgré la divergence d'opinions qui existait entre M. Guillain et François de Plas, le commandant et le second du *du Couëdic*, grâce aux concessions réciproques, vivaient dans une entente parfaite. « M. G***, écrit de Plas dans son *Journal*, est un homme d'un

esprit capable, comme marin ; il a de l'énergie, le désir du bien et de la droiture dans le jugement ; cependant je me sens mal à l'aise avec lui. Je comprends Fontenelle ne voulant pas accepter d'honneurs qui lui auraient enlevé la douceur de vivre avec ses égaux. » Un jour que le second avait été invité à dîner chez le commandant, la conversation, d'abord languissante, se termina en discussion assez vive sur les théories de Fourrier, dont on parlait beaucoup à cette époque. « Pour moi, s'écria de Plas, en coupant court par une parole brève et décisive, l'apôtre qui a dit, il y a dix-huit cents ans : « Employez les dons de Dieu pour » vous entr'aider les uns aux autres, selon qu'il lui a plu » de vous les départir », a parfaitement défini les obligations de tout chrétien, et cette doctrine, mise en pratique, devrait suffire au bonheur de l'humanité. »

Le 5 mai, à sept heures et demie du matin, le *du Couëdic* mouilla devant Saint-Denis, où stationnaient le *Berceau* et la *Zélée*. Un navire était en partance pour la France ; François se hâta de profiter de l'occasion pour donner à sa mère des nouvelles de ce grand voyage de quatre-vingt-six jours de Toulon à Bourbon. « L'itinéraire du *du Couëdic*, écrit-il, n'a été marqué que par un seul événement fâcheux : notre maître charpentier est tombé à la mer, et, malgré tous les moyens employés pour le sauver, nous avons eu le chagrin de le perdre. Du reste, pas une maladie grave durant cette longue traversée qui n'a été interrompue que par vingt-quatre heures de relâche à Ténériffe. Je suis enchanté d'être à Bourbon, dont les hautes montagnes et les paysages délicieux réjouissent agréablement la vue ; je ne regrette qu'une chose, c'est de n'être pas en position d'en mieux apprécier les sites variés et de faire connaissance avec les habitants. »

L'île Bourbon, appelée officiellement la Réunion,

est une des îles Mascareignes, découvertes en 1505, par le Portugais Mascarenhas qui leur donna son nom. Un Dieppois y planta le drapeau français en 1638; la France en prit officiellement possession en 1643, et les premiers colons y débarquèrent en 1664. Elle se trouve à six cents kilomètres de la côte orientale de Madagascar, et à cent cinquante seulement de l'île Maurice, ou l'île de France, surnommée l'île sœur, qui, malgré de longues années sous la domination anglaise, reste française par la langue de ses créoles.

C'est là, près de l'île Bourbon, en face de Saint-Denis, que le *du Couëdic* avec la *Zélée* et le *Berceau* attendaient les autres bâtiments destinés à l'expédition de Madagascar. M. Romain Desfossés, capitaine de vaisseau, avait été chargé dès 1844 de la station navale de Bourbon et de Madagascar. L'année suivante, il avait entrepris une attaque contre Tamatave, d'où la Reine Ranavolo avait proscrit tous les étrangers. Avec les corvettes le *Berceau* et la *Zélée*, jointes à la corvette anglaise le *Conway*, commandée par le capitaine Kelly, il s'approcha de la côte, y débarqua quelques troupes, canonna inutilement Tamatave, et dut se retirer après des pertes sensibles. C'était pour réparer cet échec qu'on avait armé le *du Couëdic*, le *Neptune* et la *Belle-Poule;* mais à peine la Chambre des députés eût-elle été saisie de l'affaire qu'elle désapprouva complètement l'entreprise. « Il paraît positif, écrit de Plas, dès le 12 mai, que la guerre contre Madagascar est ajournée ; ce qui veut dire qu'elle n'aura pas lieu, si ce n'est dans les plus mesquines proportions. »

Quel ne fut pas son désappointement, car il ne s'était décidé qu'en vue de l'expédition, à accepter la position de second à bord du *du Couëdic!* « Il faut avouer, écrit-il, que je n'ai pas de chance. Je me résigne à quitter une excellente position pour aller faire la guerre.

Je pars avec une précipitation dont je rougis aujourd'hui ; et, à peine rendu, j'apprends qu'il n'est plus question de rien, et je reste second du *du Couëdic*, place peu enviable pour un officier de mon âge, avec une longue campagne en perspective ! »

En vain prétendait-il que, malgré tout, cette nouvelle l'avait peu contrarié ; sa mauvaise humeur, pendant quelques jours, démentit ses affirmations. « J'ai encore eu aujourd'hui, écrit-il le 13 mai, une de ces violentes attaques de spleen, que je ne puis attribuer qu'à la multitude des petites choses dont j'ai à m'occuper. » Cette maussaderie alla même si loin, qu'en infligeant des arrêts à un subalterne, il déclara qu'il se mettait à la disposition de tout officier qui se croirait offensé. Puis, malgré de nombreuses occupations, il quitta le bord pour se distraire. « A mon retour, écrit-il dans son *Journal*, le plus ancien des officiers m'a demandé une explication amicale, que j'ai donnée avec grand plaisir. Chacun a compris que la position n'était plus tenable, et que je n'étais pas le seul à avoir des torts. Nous avons vidé notre sac à querelles ; j'espère que c'est désormais pour longtemps. » A partir de ce moment, en effet, l'harmonie ne fut plus troublée ; chacun comprit qu'il suffisait d'y mettre un peu de bonne volonté pour s'entendre à merveille.

Quelques jours après, de Plas ne fut pas médiocrement surpris de se trouver entouré de parents dont il avait jusque-là ignoré l'existence : « J'ai fait connaissance, écrit-il, avec M. Robinet de la Serve, avoué à Saint-Denis, dont la famille sort du Périgord. Dès qu'il a su qu'il avait un parent à bord du *du Couëdic*, il s'est empressé de venir me voir, et sa visite m'a été très agréable. » Bientôt François se retrouva comme en famille à l'île Bourbon, où il était accueilli partout avec la plus grande sympathie. Il se lia surtout d'amitié

avec un de ses cousins, Tom de la Serve, dont les opinions différaient beaucoup des siennes. « Ce n'en est pas moins, disait-il, un garçon franc et ouvert; on a beau avoir des idées républicaines, on est toujours bien aise d'être de bonne race. »

Le 24 mai, le *du Couëdic* partit pour l'île de France, à la grande joie des officiers et aussi du second, qui se félicitait de voir un nouveau point du globe, théâtre de quelques brillants succès de la marine sous l'Empire, illustré surtout par Bernardin de Saint-Pierre, qui y avait transporté la scène de son touchant roman de *Paul et Virginie*. « Voilà deux jours, écrit-il le 5 juin, que nous sommes de retour de l'île de France. C'est au Port-Louis que nous avons mouillé; on y est bien à l'abri dans cette saison. La ville est située dans une vaste plaine, un peu ondulée, et dominée par des montagnes de la forme la plus gracieuse. Quand on oublie que l'île appartient à nos ennemis, il est difficile de n'être pas ému à la vue de ces lieux tant poétisés par Bernardin de Saint-Pierre.

Le 3 juin, la *Belle-Poule*, venant de France, avait mouillé sur la rade de Saint-Denis; mais à bord de la frégate comme sur le *du Couëdic*, le désenchantement était grand. « Nous espérions tous, écrit de Plas, prendre part à une expédition utile contre les Malgaches, et nous avons à peu près la certitude qu'on ne fera rien pour venger la mort de nos camarades, dont les cadavres sont encore exposés sur la grève de Tamatave. Quoi qu'il en soit, nous ne perdons pas la foi en l'avenir. Ce proverbe si vrai : « L'homme propose et » Dieu dispose, » me fait espérer qu'il se présentera d'heureuses circonstances que je ne puis prévoir. »

C'est au retour de l'île de France que des rapports intimes commencèrent à s'établir entre le commandant de la station et le second du *du Couëdic*. La première

entrevue entre ces deux hommes, qui devaient toute leur vie conserver l'un pour l'autre tant d'estime et d'affection, n'eut lieu que le 7 juillet; mais à peine de Plas avait-il connu M. Romain Desfossés, qu'il avait été frappé de ses éminentes qualités, et chaque fois que l'occasion s'en présentait, il n'en parlait qu'avec la plus respectueuse admiration.

A l'arrivée de la *Belle-Poule* sur la rade de Saint-Denis, le commandant Desfossés s'était empressé de mettre son guidon à bord de la frégate. « Il est heureux, observe François à cette occasion, que de si belles machines de guerre soient confiées à de tels hommes. » Deux jours après, MM. Clouet et Leblanc, officiers du *Berceau*, venaient dîner à bord du *du Couëdic*. « J'ai longuement causé avec eux sur M. Desfossés, écrit-il, tout le monde s'accorde à le considérer comme un homme supérieur. » Le 25 juin, la division navale recevait l'ordre de mettre sous voiles, pour exercer les équipages en mer. « C'est une heureuse idée de M. Desfossés, écrit-il encore, car c'est sous voiles que les exercices sont surtout utiles. » Il ajoute le lendemain : « Je suis enchanté de notre course en mer. C'est le vrai moyen de former les équipages et les officiers. Si nous avons quelque expédition à faire, nous sentirons l'avantage de nous être réunis autour du chef qui nous commande, d'avoir contracté l'habitude de veiller ses signaux et d'exécuter rapidement ses ordres. »

Il paraît que dans ces évolutions de la petite division commandée par M. Desfossés, le *du Couëdic* s'était fait remarquer par la précision de ses mouvements et la rapidité de sa marche. « Nous avons eu la satisfaction, écrit François, de lutter avec avantage contre la *Belle-Poule*, qui a une grande réputation de marche. La mer était grosse, et on pouvait supposer

qu'un petit navire ne pourrait jouter contre une grande frégate; la lutte a été véritable. Nous l'avons d'abord gagnée d'une manière sensible, puis elle nous a rejoints, et nous avons fini par l'emporter. » Aussi, quand de Plas, dans une visite aux officiers de la *Belle-Poule*, demanda à voir M. Desfossés, fut-il bien reçu par le chef de la station. « Je n'ai point à me repentir de ma démarche, disait-il; le commandant m'a fait un accueil des plus gracieux, m'a complimenté sur le brick, et il a paru me plaindre de me trouver en si minime position, étant le plus ancien lieutenant de la division. »

On avait jusque-là compté sur une réaction de l'opinion à la Chambre; mais on apprit bientôt que l'expédition de Madagascar était définitivement ajournée. Le commandant de la station songea dès lors à employer utilement les bâtiments de la division, et le *du Couëdic* reçut l'ordre de se disposer à une campagne sur les côtes d'Afrique. « Nos préparatifs belliqueux ont cessé, écrit François à sa mère; le *du Couëdic* se dispose à partir pour les Comores, Zanzibar et la côte africaine. Le but principal de notre voyage est de recueillir des renseignements sur le commerce et les rapports possibles avec les naturels du pays; un agent commercial, muni d'échantillons de toutes sortes, sera embarqué avec nous. Puisqu'il ne nous est pas permis de faire la guerre, c'est une bonne manière de bouder que de chercher à étendre les relations de la France avec les nations étrangères... Mais, ajoute-t-il, malgré tout le plaisir que j'aurais à voir du nouveau, il n'est pas sûr que je fasse la campagne du brick. »

En effet, déjà le chef de la station, qui s'intéressait à de Plas, lui avait fait demander par M. Foullioy, s'il embarquerait avec plaisir sur la *Belle-Poule*, et François, qui considérait M. Desfossés comme un homme

de grand mérite, avait répondu par l'aide de camp qu'il était tout entier à la disposition du commandant, et qu'il servirait avec joie sous ses ordres. En conséquence, le 5 août, l'ancien second du *du Couëdic* s'installa en qualité de premier lieutenant à bord de la frégate.

Heureux de son changement de position, François écrivit le jour même à sa mère. « Me voilà à bord de la *Belle-Poule*, dans une chambre vaste, aérée, commode. Il ne faut jamais désespérer de la fortune. Il y a peu de jours, j'avais en perspective une campagne de trois ans comme second d'un brick de vingt; aujourd'hui j'occupe le poste de premier lieutenant à bord d'une belle frégate avec l'espérance d'être second avant la fin de la campagne. Je dois m'applaudir plus que jamais d'avoir renoncé à l'agréable position que j'occupais à Rochefort ; je préfère être ici que de commander une goëlette aux Antilles ; ma carrière maritime se dessine mieux, en servant sous les ordres du commandant de la division. »

A peine installé à bord de la *Belle-Poule*, de Plas s'appliqua à bien connaître la frégate, pour n'être pas pris au dépourvu, s'il était appelé un jour à remplacer le capitaine de corvette qui remplissait les fonctions de second.

« Quel sera, se demanda-t-il, le rôle ménagé à la *Belle-Poule* par la Providence ? Je n'en sais rien, mais, quoi qu'il arrive, je dois me tenir prêt, et, pour cela, travailler avec ardeur à connaître les hommes et les choses du bâtiment. A l'égard des hommes, être juste et sévère, les accueillant avec bonté, quand leurs réclamations paraissent fondées ; à l'égard des officiers, me montrer réservé vis-à-vis de l'ensemble, causant et amical avec chacun d'eux; à l'égard du commandant, éviter toute critique et m'appliquer à

exécuter ponctuellement ses ordres. En un mot, gagner l'estime de tous en servant le mieux possible. »

Vers la fin du mois d'août, la *Belle-Poule* mit à la voile pour la côte de Madagascar. Le but du commandant de la station était d'intimider les Hovas, en les laissant dans le doute sur les intentions du gouvernement du Roi à leur égard. Le 3 septembre, la frégate arrivait en vue de Tamatave, la capitale des Bétanimènes, mais elle ne fit qu'apparaître devant la ville pour mouiller ensuite à Sainte-Marie. Dans une lettre à sa famille, François raconte toutes les pérégrinations de la frégate à la baie d'Autongil, à Diego-Suarez, au cap d'Ambre, à Nossi-Mitsiou, à Nossi-Bé, à Mayotte, et ses courses dans l'intérieur des îles, entre autres dans l'île Marone, où il s'égara au point de coucher à la belle étoile. « Notre dernière relâche, dit-il, a été à Anjouan, l'une des Comores. Cette île, dont la population mahométane ne s'élève pas au-delà de six mille âmes, est gouvernée par un chef qui prend le titre pompeux de sultan. Je suis allé le voir avec quelques camarades ; il nous a fait servir du lait de cocos, et, après quelques phrases insignifiantes, nous nous sommes séparés bons amis. Le même jour, il est venu à bord de la *Belle-Poule ;* on lui a tiré du canon, et il est parti enchanté de nous. »

Durant le mouillage de la *Belle-Poule* devant Anjouan, de Plas eut l'occasion d'affirmer les sentiments de respect qu'il conservait pour toutes les choses de la religion. « Un frère du sultan Sélim et son neveu, raconte-t-il, prenant du café avec nous, je remarquai un de ces chapelets que presque tout le monde porte dans le Levant, surtout à Alexandrie, et auxquels les Européens donnent le nom de passe-temps. Je demandai au neveu du sultan de me montrer ce chapelet ; et, comme

il disait en me le passant que c'était pour prier et qu'à chaque grain on répétait : Dieu me garde! je fis la réflexion que je ne connaissais pas cet usage. Un officier se permit alors une plaisanterie, en comparant les chapelets mahométans avec ceux des chrétiens; à quoi je me crus obligé de répondre : « Eh ! messieurs, c'est » étonnant comme vous paraissez saisir avec bonheur » toute occasion de vous moquer de la religion chré- » tienne. » Cet incident fut comme un avertissement qui réveilla tous les bons sentiments qui sommeillaient depuis quelque temps au fond de son cœur. « L'époque, se dit-il, où chaque jour je priais à l'église, une des plus heureuses de ma vie, m'est revenue à la mémoire : pourquoi ai-je dévié d'une si bonne route? J'ai quelque espérance d'y revenir. »

Le commandant de la *Belle-Poule,* homme de relations agréables avec ses inférieurs, aimait surtout à causer avec le premier lieutenant qui avait beaucoup lu et qui se piquait d'être un peu philosophe. « M. Desfossés et moi, écrit François, sommes disposés à nous entendre, ou, pour parler avec plus de modestie, j'ai la bonne fortune d'être souvent de l'opinion de M. Desfossés. Je me réjouis d'être à si bonne école sous tous les rapports ; car c'est un homme d'un caractère élevé et d'une grande capacité comme marin. »

Au retour du voyage à Madagascar, il y eut quelques changements dans le personnel de la division. M. Baudais, commandant le *Berceau,* partit pour la France; il fut remplacé par M. Gout, second de la *Belle-Poule,* et de Plas occupa la place laissée vacante par ce dernier. « M. Desfossés, raconte François dans son *Journal,* à la date du 30 novembre, en me donnant l'ordre de prendre le service de second, m'a écrit une lettre pleine de cœur. Je m'efforcerai de vivre avec lui de manière à mériter son estime... Je

suis vraiment content de ma position, ajoute-t-il le 3 décembre. L'état-major est bien composé, et si je puis mettre assez d'adresse dans mes relations avec lui, l'harmonie ne cessera pas. De plus, il y a cinq cents hommes à bord de la *Belle-Poule*, parmi lesquels beaucoup sont des gens de cœur dont le bien-être, la santé, l'instruction dépendent en partie de moi : voilà une large matière pour exercer les vertus chrétiennes. »

A peine François était-il installé comme second, que M. Desfossés manifesta l'intention de lui laisser le commandement provisoire de la frégate et de l'envoyer à Sainte-Marie. « Mon cher monsieur de Plas, lui écrivit-il le 30 novembre, je suis particulièrement heureux de vous avoir appelé à des fonctions plus dignes de vous, heureux surtout des relations plus fréquentes que votre nouvelle position créera entre nous.

» Dans quelques jours je vous remettrai le commandement provisoire de la frégate, tandis que je donnerai quelques soins impérieusement nécessaires à ma santé. »

Cette confiance du commandant, qui honorait François de Plas, lui imposait aussi le devoir d'une plus grande vigilance ; aussi le voyons-nous examiner les dangers que pouvait courir le bâtiment, afin de prendre toutes les précautions sinon pour les éviter, du moins pour les surmonter. « La mer est grosse, écrit-il, le 8 décembre ; il a venté la nuit dernière et dans la journée. C'est un beau et sublime spectacle que celui de la mer en courroux, alors que le vent siffle dans les cordages, que la mâture craque sous sa puissante impulsion. La mer, d'un vert foncé, d'une teinte noirâtre difficile à décrire, est couverte de monceaux d'écume. Çà et là l'agitation des eaux produit des reflets blanchâtres ; partout de larges rubans d'écume.

Le vaisseau se couche, les vagues mugissent contre ses flancs, mais il ne tarde pas à se relever. C'est comme un berceau secoué par les furies.

» Nous pouvons mettre sous voiles d'un moment à l'autre. J'ai beaucoup réfléchi ce soir et dans la journée à mes devoirs en cas de déradage et de tempête à la mer. C'est là-dessus que doit porter ma principale attention. Le combat cède la place au mauvais temps dans cette saison, ou, pour être plus clair, c'est contre le mauvais temps qu'il faut se précautionner, plutôt que contre les ennemis. »

N'était-ce pas comme un pressentiment de ce qui devait arriver? Mais après lui avoir inspiré une défiance salutaire des perfides éléments, Dieu lui mit au cœur une grande confiance en lui-même et en son entourage. « La mer sans la tempête, dit-il, serait sans charmes. Ce sont les dangers sans cesse renaissants qui retrempent l'âme; je n'oserai jamais dire que je veux, que je désire des tempêtes, il ne faut pas tenter Dieu ; cependant j'espère que celles que je suis appelé à endurer n'affaibliront pas mon courage, mais l'exciteront, l'agrandiront plutôt.

» J'éprouve ce soir, ajoute-t-il le 11 décembre, un bien-être extraordinaire. Je me sens heureux de la position que Dieu m'a faite. Je conserve l'espérance d'y être de quelque utilité. Mes rapports avec les officiers sont si agréables que j'ai peine à croire que cela dure : ce serait trop beau. »

Le 13 décembre, M. Desfossés remit à son second le commandement provisoire de la frégate, avec des instructions empreintes de la plus grande bienveillance. « Je ne vous dirai rien, écrivait-il en terminant, des soins et des précautions à prendre dans le cours de votre navigation, durant cette saison des coups de vent, pour la sûreté de la frégate et la bonne conservation

de son matériel. Je connais votre prudence, et je sais que je remets la *Belle-Poule* en mains fermes et sûres. »

François était de plus en plus enchanté de sa nouvelle position. « Elle me semble si heureuse, écrit-il à sa mère, que je n'ose me flatter que cela durera dans d'aussi bonnes conditions. Le commandant de la division, M. Desfossés, me traite avec une bienveillance tellement flatteuse que ma seule crainte est de rester au-dessous de la place qu'il m'a assignée. Sa santé est assez altérée pour nécessiter un repos absolu de quelques semaines. Le commandement de la *Belle-Poule* m'est confié pour quelque temps, et nous partirons demain pour Sainte-Marie de Madagascar. »

La frégate la *Belle-Poule*, qui venait d'être confiée au lieutenant de Plas, jouissait de tout un glorieux passé. Le prince de Joinville l'avait commandée comme capitaine de vaisseau. C'est sur cette frégate qu'il était allé, en 1840, chercher les cendres de Napoléon à Sainte- Hélène, et que plus tard, en 1843, il se rendit au Brésil pour épouser la princesse Francisca et la ramener en France. Sur la demande formelle du prince, la frégate avait été envoyée à M. Desfossés, son ancien aide de camp. La *Belle-Poule* ne possédait pas seulement le prestige des souvenirs, elle était encore, pour cette époque, un fort beau navire, armé de soixante canons, monté par un équipage de plus de cinq cents hommes et un état-major d'élite.

Le 14 décembre qui était un lundi, la *Belle-Poule* appareilla par un temps magnifique, pour se rendre de la Réunion à Sainte-Marie de Madagascar, où elle devait retrouver le *Berceau* parti vingt-quatre heures plus tôt. « Puisse la Providence m'aider dans la nouvelle tâche qui m'est confiée! » s'était écrié de Plas en prenant la mer. Puis, son *Journal*, concis comme celui

de quelqu'un qui n'a pas le temps d'écrire, ne relate que cette particularité : « J'ai passé la nuit du 15 au 16 sur le pont. Nous avons subi un ouragan qui a occasionné de nombreuses avaries, mais, jusqu'à présent, grâces à Dieu, la mort d'aucun homme... J'ai le cœur content comme celui d'un homme échappé à des inquiétudes assez vives, et qui n'a pas eu l'occasion de montrer de l'humeur dans une forte tempête... Je vais prendre du repos pour être prêt à tout événement, après avoir remercié Dieu de n'avoir pas donné aux choses une couleur plus triste... J'ai trouvé bon et loyal concours chez mes camarades. J'ai tout lieu d'être satisfait. »

Il semblerait en lisant ces quelques lignes qu'il ne s'agissait que d'un de ces mille incidents de la vie de mer, qu'un officier note par habitude sur son journal de bord ; or, la *Belle-Poule*, grâce au sang-froid intrépide de son commandant, venait d'échapper à l'un des plus furieux cyclones dont les annales maritimes aient gardé la mémoire. « Puissé-je, écrivait-il plus tard, ne jamais oublier ce que je dois à Dieu pour m'avoir arraché au naufrage, alors que mon cœur ne lui appartenait pas encore, et se laissait conduire, en beaucoup de choses, par les passions et les inspirations du mauvais esprit ! »

Laissons la parole à l'un des témoins de cette scène émouvante, M. Félix Julien, alors aspirant de première classe, qui a bien voulu nous communiquer ses souvenirs personnels.

« Le 15 décembre, la brise soufflait du sud-est ; la mer était houleuse. Vers le soir, le baromètre descendit brusquement au-dessous des dernières limites marquées sur son échelle. Les vents, en fraîchissant, inclinèrent au sud ; ils forcèrent progressivement et finirent par se déchaîner avec une irrésistible violence. A

minuit, malgré les plus énergiques efforts, la frégate désemparée, sans gouvernail, sans voiles, se couchait sur bâbord, avec sa mâture en lambeaux, et son pont balayé par une mer furieuse. Ce ne fut que deux heures après que nous atteignîmes le centre du cyclone. Un calme subit succéda à la première crise de cette convulsion atmosphérique ; mais il ne fut que de courte durée. Les vents qui nous avaient abandonnés au sud reparurent à l'ouest et au nord, avec la rapidité de la foudre. Nous entrions dans le deuxième segment du cercle de l'ouragan. Pris par la gauche, cette fois, notre bâtiment s'inclina de nouveau, ne pouvant résister à l'énorme pression qui le tenait renversé sur le flanc.

» En l'absence de l'amiral Desfossés, laissé malade à Bourbon, le lieutenant de Plas commandait la frégate. A la limite de la lutte contre la tempête, il ne reste à l'homme que bien peu de ressources. Le calme, le sang-froid, c'est à peu près tout ce qu'il peut opposer à ces convulsions de l'atmosphère qui, dans l'Inde s'appellent des ouragans, en Chine des tiphons, dans l'Atlantique des cyclones. La science n'en avait pas encore précisé les lois ; la suprême sagesse était de savoir dominer dans son âme les troubles que le danger fait naître.

» Tel nous apparut le lieutenant de Plas, debout ou plutôt amarré pendant toute la nuit dans la batterie, car le pont n'était pas habitable, au pied du mât d'artimon, imposant à tous, par quelques paroles nettes et des ordres précis, une confiance qu'il n'avait probablement pas lui-même.

» L'ouragan nous avait séparés de la corvette française le *Berceau*, qui ne devait se trouver qu'à une certaine distance de la route que nous avions suivie. Une mâture de fortune nous permit, au bout de quelques jours, d'atteindre le lieu du rendez-vous. »

Le 18 au soir, la *Belle-Poule* mouilla dans le canal de Saint-Marie, et, le lendemain matin, devant l'île Madame, mais le *Berceau* n'était pas au rendez-vous. Un jour, deux jours, trois jours se passent et le *Berceau* n'apparaît pas encore. Les inquiétudes conçues d'abord vont augmentant sans cesse. Vainement on interroge l'horizon, on sonde les criques, on explore les sinuosités du rivage ; toutes les recherches restent sans résultat ; rien ne peut mettre sur la trace de la corvette.

« La corvette le *Berceau*, écrit de Plas à sa mère en la rassurant sur les suites de la tempête, ne nous a pas encore rejoints, et nous sommes très inquiets de son sort. Cependant on a aperçu dans le lointain un gros navire et M. de Reverseau est allé aux renseignements. » Hélas ! il revint encore sans nouvelles du *Berceau*.

« Le souvenir de ces journées d'angoisse, raconte M. Félix Julien, nous remet en mémoire quelques détails sur un phénomène (météorologique ou physiologique, n'importe !) que l'on nous pardonnera de rappeler ici.

» Trois semaines s'étaient écoulées dans la plus cruelle anxiété, quand tout à coup, du haut de la mâture, la vigie signale, dans l'ouest, un navire désemparé, dérivant vers la terre. Ce n'était point un rêve. Le soleil était resplendissant, le ciel limpide et pur ; l'air échauffé vibrait à l'horizon. Toutes les longues-vues braquées dans cettte direction ne firent que confirmer la réalité de cette première nouvelle. Mais l'émotion devait bientôt devenir plus poignante ; ce n'était plus un navire en dérive qui nous apparaissait ; c'était un radeau chargé d'hommes et remorqué par des embarcations sur lesquelles flottaient des signaux de détresse. Les images étaient nettes et arrêtées ; les

lignes se dessinaient parfaitement distinctes. A bord de la frégate, officiers, commandant, matelots, tous, pendant plusieurs heures, sous le coup d'une hallucination fiévreuse, purent suivre de leurs propres yeux les détails de cette indescriptible scène de mer. Le commandant de Plas fit appareiller à la hâte le premier steamer qui se trouvait sur rade, pour voler au secours de ces débris vivants que l'Océan semblait nous renvoyer du fond de ses abîmes...

» Le jour commençait à baisser; la nuit, comme sous les tropiques, tombait déjà sans crépuscule, quand le steamer arriva au but de sa mission. Il stoppa au milieu des épaves flottantes et mit ses canots à la mer. Autour de lui, il continuait à voir des masses d'hommes s'agiter, tendre les mains au ciel; on entendait déjà le bruit sourd et confus d'un grand nombre de voix mêlées aux battements des avirons dans l'eau. Encore quelques secondes, et nous allions sauver des frères arrachés à une mort certaine.

» Illusion des nuits, vous jouiez-vous de nous ?

» Nos canots s'enfoncèrent dans les épaisses branches de grands arbres arrachés à la côte voisine et entraînés avec tout leur feuillage dans les contre-courants qui remontent au nord.

» Ainsi s'évanouit cette étrange vision. Ainsi se dissipa la dernière espérance qu'un mirage trompeur avait, pour ainsi dire, évoquée du fond de l'Océan. Ainsi sombra de nouveau, sous nos yeux, l'infortuné *Berceau* et les trois cents victimes englouties dans ses flancs. »

Le 8 janvier 1847, M. Desfossés, arrivé de Bourbon, reprit le commandant de la *Belle-Poule*, et de Plas rentra dans sa position de second. Un journal de Saint-Denis avait reproduit une lettre du chirurgien-major de la frégate, où on parlait du commandant pro-

visoire en termes très favorables. « Puissé-je, s'écria François à cette occasion, rester doux et humble de cœur, quel que soit le sort que me destine la Providence, et remplir mes devoirs consciencieusement, sans m'inquiéter de l'éloge ou du blâme ! »

M. Desfossés avait demandé au commandant provisoire de la *Belle-Poule* un rapport détaillé sur le terrible cyclone dans lequel venait de sombrer le *Berceau*. En l'envoyant au ministre de la marine, le 2 février, il l'accompagna de la note suivante, qui montre en quelle estime il tenait le second de la frégate. « Votre Excellence verra dans le rapport de M. Robinet de Plas, que cet officier n'a négligé, à l'approche de l'ouragan, aucune des précautions qui étaient de nature à en amoindrir les effets, et que tout ce qui était possible en vue de prévenir des avaries graves, a été fait.

» Je saisis avec bonheur cette occasion de rappeler à la mémoire de Votre Excellence, qui déjà le connaît, M. Robinet de Plas, officier digne, sous tous les rapports, des bontés du gouvernement du Roi.

» Cet officier a de vieux et honorables services de mer, il a constamment navigué depuis son entrée dans la marine, il est le plus ancien lieutenant de vaisseau de la division et officier de la Légion d'honneur.

» En prenant M. Robinet de Plas sur la *Belle-Poule*, sans le connaître autrement que de réputation, je savais me donner un second aussi distingué qu'habile, et que son mérite rend bien digne d'un autre grade que celui dans lequel il sert depuis dix ans.

» Cet officier, auquel j'ai confié récemment le commandement provisoire de la frégate, est un homme au cœur noble et au caractère chevaleresque, plein d'instruction, d'ardeur et d'expérience ; ses bonnes qualités, comme homme privé et comme militaire, sont accompagnées d'une extrême modestie. C'est avec

une entière confiance que je lui laisserai le commandement provisoire de la frégate, toutes les fois que les devoirs spéciaux de mon commandement m'obligeront à naviguer sur un autre bâtiment de la division. » Le commandant de la station terminait en demandant pour son second un avancement immédiat.

Il serait difficile de trouver dans les dossiers des officiers de marine, un éloge plus beau et plus complet que celui qui vient d'être cité. De Plas, jaloux de mériter l'estime de ses chefs, ne pouvait qu'être fier d'un tel témoignage ; mais il était de plus en plus décidé à ne faire aucune démarche personnelle pour son avenir, et à tout laisser entre les mains de Dieu.

La *Belle-Poule* resta quelque temps encore à Sainte-Marie pour réparer ses avaries. C'est là que François apprit la mort de son vénérable père, enlevé à l'affection des siens à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

« L'*Archimède* vient de mouiller près de nous, écrit-il le 12 mars. Il m'a apporté quatre lettres que j'ai eu de la peine à me décider à lire, tant je redoutais d'apprendre la cruelle nouvelle qui m'est annoncée... Mon excellent père a cessé de vivre le 2 octobre, emportant les regrets de sa nombreuse famille. Combien il m'eût été pénible de le voir mourir au milieu de cruelles souffrances ! Et cependant, c'est un chagrin bien plus grand pour moi, de n'avoir pu recueillir ses dernières paroles, de n'avoir pas pleuré près de lui avec ma mère et mes sœurs. On me dit qu'il est mort en chrétien, qu'il a communié avec foi, avant de quitter la vie. Puisse-t-il trouver au ciel la récompense des bons exemples qu'il nous a donnés ! »

De Plas avait un cœur trop sensible pour ne pas témoigner immédiatement à sa bonne mère toute la part qu'il prenait à sa profonde douleur. Il lui écrivit donc tous ses regrets de n'avoir pu assister aux der-

niers moments de son vénéré père; mais trouvant dans cette mort si chrétienne un motif de consolation et d'espérance, il ajouta : « Je sais que la religion vous soutient plus puissamment que tout ce que peut inspirer la réflexion pour calmer la douleur. » En terminant sa lettre il annonce que la *Belle-Poule* venait de recevoir l'ordre de rentrer en France, qu'elle partirait probablement dans le courant de mai, et qu'elle serait à Brest au commencement du mois d'août.

La mort de son excellent père fut pour François une occasion de retour à la religion. « Je me suis fait un devoir, écrit-il le 14 mars, d'aller ce matin à la messe prier pour l'âme de mon père, conformément aux croyances catholiques ; puis l'idée m'est venue de faire dire une messe à son intention. Sans être bien convaincu que la prière des vivants pour les morts soit entendue de Dieu, il me semble que j'agis selon les sentiments qu'avait mon père. Ce sera de toute manière une occasion d'élever mon âme à Dieu et de montrer mon respect pour la religion chrétienne que je désire tant pratiquer avec foi. »

Le jeudi, 18 mars, une messe pour le repos de l'âme de M. de Plas fut célébrée par M. Dalmont, préfet apostolique, dans la petite chapelle de Sainte-Marie. « M. Desfossés, écrit François, a paru contrarié de n'en avoir pas été informé ; mais, ne voulant point faire d'étalage, j'avais seulement prié de Cintré de m'accompagner à titre de camarade et d'ami... Je suis heureux, ajoute-t-il, que cette pensée me soit venue ; ma mère et mes sœurs l'apprendront avec plaisir ; et, ce qu'il y a de mieux, j'ai rempli envers un père chrétien le devoir d'un fils qui voudrait l'être aussi. »

Le 25 mars, par une pluie battante, la *Belle-Poule* quitta Sainte-Marie pour retourner à Bourbon, où M. Desfossés s'empressa de faire dire une messe à

l'intention du malheureux équipage du *Berceau*, tout entier disparu dans le terrible ouragan auquel la frégate avait si miraculeusement échappé. Elle fut célébrée par le préfet apostolique ; le gouverneur de la Réunion, le commandant de la station et un grand nombre d'officiers y assistèrent. On avait placé sur le catafalque, comme un trophée, les rares épaves que l'on avait pu retrouver sur la plage.

Partie de la Réunion le 4 mai, la *Belle-Poule* mouilla le 4 juin devant Jamestown, sur la côte nord de Sainte-Hélène. « Le premier aspect de l'île est horrible, écrit de Plas ; on dirait un rocher déchiré de ravines sans la moindre apparence de végétation ; ce n'est qu'en approchant du rivage qu'on distingue sur les hauteurs quelques massifs de bois. Quel désespoir ne dut pas s'emparer de l'homme qui, quinze ans, avait agité le monde, quand on lui assigna cet îlot désert pour demeure ! »

Durant les quatre jours que la frégate demeura au mouillage, François de Plas visita la vallée du Géranium et celle du Tombeau, si célèbre par la captivité de celui que l'Europe n'avait pu contenir. « Mrs Torbes qui possède la vallée du Tombeau, raconte de Plas, fait payer cinq francs pour laisser voir le lieu où était la tombe de Napoléon. Mes deux compagnons de voyage et moi n'avons pas voulu encourager cette honteuse spéculation. Après avoir jeté de loin un coup d'œil sur l'emplacement qu'on a recouvert d'une tente noire, nous avons montré la queue de nos chevaux à Mrs Torbes qui, comme une mégère, brandissait son livre de voyageurs, en nous criant d'inscrire nos noms. Le petit drôle qui nous accompagnait nous dit que le tribut de la tombe ne se prélevait que sur les Français.

» On paie deux schellings pour visiter Longwood :

c'est encore là un lourd impôt ; mais qui s'explique mieux par le temps qu'on y reste, et par la nécessité d'avoir des guides. On montre une écurie qui a d'abord servi de logement à l'empereur, une salle de billard, la chambre où il est mort, la salle à manger et le salon où il travaillait et dictait ses Mémoires, etc. Je ne me suis pas amusé à examiner minutieusement les choses, comme quelqu'un qui désire raconter tout ce qu'il a vu ; mais j'ai été tout le temps préoccupé de cette pensée, que la Providence avait voulu infliger une sévère leçon à l'homme qui, de nos jours, avait le plus abusé de la force. »

Le 26 juillet, à trois heures du matin, la *Belle-Poule* passa en vue des feux d'Ouessant, et, le soir, elle était solidement amarrée à un corps mort devant Brest. Quelques jours après, la frégate entra dans le port où elle fut mise en commission, et le commandant partit pour Paris où l'appelait un ordre de la marine (1). « M. Desfossés, écrit François de Plas le 7 août, roule en ce moment vers la capitale avec sa femme et sa fille. Dieu lui donne quelque bonheur pour les chagrins et les souffrances qu'il a si courageusement supportés ! J'aimerais mieux le voir contre-amiral que moi capitaine de corvette. » Ce souhait si désintéressé dit assez l'affectueuse reconnaissance qu'il avait conservée pour son ancien commandant.

(1) La *Belle-Poule*, longtemps conservée comme souvenir historique à Toulon, fut, le 25 octobre 1888, remorquée de la vieille darse et menée à Castigneau pour y être démolie.

DEUXIÈME PARTIE

LE COMMANDANT DE PLAS

1847-1869

Vouloir ce que Dieu veut, comme Dieu le veut, et rien que ce que Dieu veut : Voilà la règle des chrétiens. C'est à l'observer que doivent tendre tous mes efforts.

(Journal privé, 26 mai 1849.)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

1847-1848

Congé à Puycheni, à Paris, à Londres. — M. Romain Desfossés nommé contre-amiral, et M. de Plas, capitaine de corvette. — Présages de révolution et retour vers les idées religieuses. — État général de l'Europe. — Arrivée à Brest. — Les journées de février à Paris. — Conversion. — Premiers désirs de vocation ecclésiastique. — La conférence de Saint-Vincent de Paul ; rencontre d'Alexis Clerc. — Présidence du club maritime. — La sainte communion. — Le Conseil d'amirauté.

Au mois de septembre, de Plas obtint un congé qu'il passa successivement à Puycheni, à Paris et à Londres. Puycheni ! que de doux souvenirs ce lieu lui rappelait ! « Que je serai heureux, s'écrie-t-il au moment de son départ, le jour où j'apercevrai les vieux ormeaux et les pavillons du castel à demi-voilé par le beau rideau de peupliers de la grande allée ! » Mais que de tristesse aussi en se souvenant de la place laissée vide au foyer ! Un de ses premiers soins, après

les épanchements du cœur, fut d'aller prier sur la tombe de ce père vénéré, dont on lui raconta avec toutes ses circonstances la mort si chrétienne.

C'était sans doute pour lui un charme incomparable, de goûter ces joies intimes de la vie de famille, dont il avait été si longtemps privé; mais il comprenait que là ne se trouvait point encore le bonheur parfait. « Quand je me promène, disait-il, dans la grande allée ou dans le bois, ayant au bras ma mère ou l'une de mes sœurs ; quand mes yeux s'arrêtent sur le gracieux paysage qui entoure Puycheni, j'éprouve une bien douce jouissance ; mais je sens qu'il faut briser avec ce repos qui n'est pas notre terme sur la terre. » Il rêvait d'aller de nouveau battre les mers pour répondre au besoin d'activité qui le dévorait.

François n'avait pas encore quitté Puycheni, lorsqu'il apprit que M. Desfossés avait reçu avis de sa nomination au grade de contre-amiral. « Cette nouvelle, écrit-il, m'a fait tant de plaisir que mes sœurs se sont levées de tables pour me serrer la main, croyant à me voir que c'était ma nomination de capitaine de corvette qui me donnait cet air si joyeux. » Quand la nomination parut, trois jours après, au *Moniteur :* « Voilà, s'écria-t-il, un homme arrivé à une position méritée par de bons services, et qu'il est digne de remplir ! »

L'avancement du second de la *Belle-Poule* n'allait pas tarder à suivre celle du commandant. Bientôt une nouvelle lettre de M. Desfossés, pleine d'espérance pour l'avenir, engagea de Plas à se rendre à Paris, disant qu'on songeait à lui pour le grade de capitaine de corvette. « Vos services et vos titres, lui écrivait-il, sont appréciés comme ils le méritent par tous les Neptunes gros et petits du Garde-Meuble (1). C'est à qui

(1) Les bâtiments du ministère de la marine.

chantera le mieux vos louanges. Un des postulants les plus appuyés au grade de capitaine de corvette me disait loyalement au ministère qu'il s'inclinait devant vos titres acquis comme devant votre mérite personnel.

» Depuis le retour de la famille royale, j'ai vu plusieurs fois le prince de Joinville, dont le noble cœur se révèle chaque jour d'une manière plus éclatante, pour qui a le bonheur de le connaître dans la vie intime. Il me prit à part, il y a quelques jours, à Saint-Cloud, où j'avais l'honneur de dîner et me dit : « Vous savez que » je partage vos opinions et vos sympathies pour » M. de Plas. J'ai écrit à M. de Montebello à qui j'avais » déjà recommandé deux officiers de *mon Maroc*, et » lui ai fait savoir que, sans retirer mes demandes an- » térieures, je le priais de placer le commandant en se- » cond de la *Belle-Poule* en première ligne dans mes » recommandations pour l'avancement. » Le prince a pu voir combien j'étais heureux et reconnaissant de ce qu'il venait de me communiquer. »

L'amiral Casy, de son côté, n'oubliait pas son ancien aide de camp ; il lui écrivit à la même époque : « Je suis heureux de pouvoir vous donner l'assurance que vous êtes en première ligne. Ce sont les propres expressions de M. Fleuriau, lorsque je lui ai parlé de vos services et de ceux que vous êtes destiné à rendre encore à la marine. »

Arrivé le 14 octobre à Paris, le commandant provisoire de la *Belle-Poule* se vit de toutes parts comblé d'éloges pour sa belle conduite, au moment du danger couru par la frégate dans la nuit du 15 au 16 décembre. « C'est vraiment une chose surprenante, s'écrie-t-il, qu'il ait plu à Dieu de m'élever ainsi dans l'esprit de quelques hommes, à propos d'un événement où, je dois le confesser, la Providence a tout fait et la pru-

dence humaine rien ou presque rien! » Et il ajoute dans son *Journal*, à la date du 19 : « J'en suis à me demander ce qui m'a valu tant de bienveillance de la part du prince de Joinville et des amiraux Casy et Desfossés. Malgré mon faible mérite, me voilà, si j'en crois les *on dit*, préféré à une foule d'officiers comptant plusieurs années de commandement et plus de service que moi. J'ai toujours peur d'être poussé par les circonstances plus haut que ma capacité. Mais laissons faire à la Providence. Dieu me donnera, je l'espère, le courage et l'intelligence pour surmonter les difficultés. »

Avant que la liste de promotion des capitaines de corvette ne parût au *Moniteur*, de Plas fut officieusement averti de sa nomination par la lettre suivante du duc de Montebello, alors ministre de la marine : « Le roi, monsieur, par une ordonnance du 19 octobre, rendue sur mon rapport, a bien voulu vous nommer au grade de capitaine de corvette; cet avancement est la récompense de vos bons services. J'ai mis de l'intérêt à vous le faire obtenir. »

François, qui, malgré de nombreuses assurances, n'osait trop compter sur l'avancement, se réjouit personnellement d'une nomination qu'il savait très agréable à ses parents et à ses amis. « Le paysan devenu maire de son village, disait-il, ou l'élève nouvellement promu ne sont pas plus satisfaits que moi de ma nomination au grade de capitaine de corvette... Il a plu à Dieu de m'élever d'un échelon ; puisse-t-il m'aider à remplir mes devoirs ! puissé-je grandir dans le désir de bien faire ! »

Le nouveau capitaine de corvette n'avait pas encore trente-huit ans. Grand, droit, élancé, d'une tenue irréprochable, d'un maintien sévère, il avait grand air, et portait la tête haute, un peu rejetée en arrière. Dis-

tingué dans ses manières et d'une conversation intéressante dans l'intimité, il gardait dans le service un calme imperturbable et passait pour rigide vis-à-vis des autres, comme il l'était vis-à-vis de lui-même. La jeunesse l'admirait ; un de ceux qui en faisaient alors partie s'écriait au moment de sa mort : « Quel bel officier c'était ! » On l'estimait surtout pour la dignité de son attitude ; soit fierté, soit modestie, soit toutes les deux à la fois, il avait négligé d'employer à son avancement les occasions que les circonstances lui avaient offertes ; il se contentait de bien agir, sans se soucier qu'on s'en aperçût (1). Noble nature, après tout, qui, même avant d'être transfigurée par la grâce, connaissait tout le prix du détachement, et n'aspirait jamais à rien de vulgaire.

« Que de bien j'aurais pu faire de quatorze à trente-huit ans ! » s'écriait-il un jour, en repassant devant Dieu le temps de sa jeunesse. « Que ne puis-je racheter ces années d'esclavage dans lesquelles j'étais dévié de la voie droite, entouré de ténèbres et occupé des plus misérables pensées d'orgueil et de sensualité par rapport à moi, de mépris et parfois de haine pour les autres ; années où le moi, ce moi si misérable et si méprisable, était la fin de toutes mes actions. Sans doute, pour dire toute la vérité, il y avait bien quelques éclairs de justice et d'honnêtes affections : j'aimais et je respectais mes parents ; j'admirais les grands caractères et les grandes figures de l'histoire ; je m'appliquais à être juste envers les hommes que je commandais, respectueux et obéissant pour les chefs auxquels j'étais soumis. Mais tout cela n'avait pas de racine ; et si Dieu ne m'eût enlevé les occasions de mal, j'aurais pris rang parmi les plus indignes. Jamais

(1) M. Nogues : Article nécrologique (*Océan*).

je ne comprendrai assez cette immense miséricorde de Dieu, qui a daigné m'appeler du milieu des ténèbres à la céleste clarté. »

Sa nomination au grade de capitaine de corvette ne détourna pas François du voyage qu'il avait projeté en Angleterre. Il resta seulement quelques jours de plus à Paris, afin de remercier les personnes qui avaient bien voulu contribuer à son avancement ; et le 26 octobre, muni de lettres de recommandation, il partit pour Londres par la voie du Havre et de Southampton : « J'ai visité Londres, écrit-il le 27, que je désirais tant revoir. J'ai remis le pied sur ce sol d'Angleterre si fatal à tant de braves gens dans nos dernières guerres. Je viens dans le but de connaître mieux ces terribles ennemis. Il faut leur prendre le plus possible de leurs dispositions pour la victoire, durant la paix. J'ai entrepris une chose dont je tirerai peu de profit, vu mon petit bagage intellectuel ; mais une ridicule modestie ne doit pas empêcher l'homme médiocre de chercher à s'améliorer. Par conséquent, faire tout ce qui est possible pour remplir mes devoirs envers Dieu et envers mes semblables, et ne pas m'inquiéter du petit rôle que la Providence me réserve dans la société. »

C'est sous l'empire de cette pensée qu'il parcourut rapidement les grands centres industriels et commerciaux du Royaume-uni. Grâce à la bienveillance de M. le duc de Broglie, et à l'amitié de M. Henri de Béarn et du comte de Jarnac, il obtint facilement de l'amirauté anglaise l'autorisation, pour lui et son compagnon de voyage, de visiter les principaux ports militaires et tous les arsenaux. « Un heureux hasard, écrit-il à sa mère, m'a fait rencontrer sur le bâtiment un ingénieur des ponts et chaussées, M. Bonamy de Nantes, qui se rendait en Angleterre dans le même but que moi, et avec le même temps à y dépenser.

Cet ingénieur a beaucoup de camarades de l'École polytechnique dans la marine ; nous sommes amis d'amis. Pouvant nous être mutuellement utiles, l'association a été vite formée. L'un et l'autre nous tenons à bien employer le temps, et nous nous concertons le soir pour les courses du lendemain. Il est arrêté qu'il y aura séparation dès que les convenances de l'union cesseront. »

Nous ne suivrons pas les deux voyageurs dans leurs courses à travers l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, bien accueillis partout à la vue des lettres de recommandation qui leur avaient été remises pour les consuls. La correspondance de François avec sa famille reflète une sincère admiration pour le génie puissant de la Grande-Bretagne, en même temps qu'il se félicite d'avoir rencontré un si bon compagnon de voyage. « Nous ne nous gênons point, dit-il, nous nous complétons plutôt l'un l'autre. Je parle mieux anglais que lui, et j'ai plus l'habitude des pays étrangers ; mais il observe mieux que moi et attire mon attention sur des choses que je n'étudierais pas sans lui. »

A peine de retour à Paris, le 29 novembre, François s'empresse d'annoncer à sa mère une bonne nouvelle : une prolongation de congé de deux mois, ce qui lui permettra de passer quelques jours en famille ; il résume en même temps ses impressions, et manifeste sa joie du retour. « Voilà un très bon voyage terminé, ajoute-t-il ; mais je reviens en France plus Français que jamais. Plusieurs de ceux qui m'ont précédé dans la marine ont été obligés de vivre prisonniers en Angleterre. J'y vivrais difficilement libre ; j'ose espérer que jamais je n'y serai à la discrétion d'autrui ; j'aimerais mieux cent fois voir mon navire englouti. Cependant j'ai été extrêmement satisfait de tout mon voyage. Bien des fois il m'est arrivé de rêver, à l'aspect de riants

manoirs légèrement voilés par des arbres répandus çà et là sur les vertes pelouses dont ils sont entourés; mais en pensant à la misère affreuse qui grouille à côté de ce luxe, j'ai maudit ce peuple si généreux pour les *Africains* (1), si cruel pour les basses classes de la société. Comme j'ai revu la France avec bonheur! comme tout me rit ici! comme nos églises, *où l'on entre sans payer*, où les nefs sont si belles et si dégagées, me plaisent plus que ces temples froids, qui n'ont que des mausolées, et où la nef est coupée de barrières, qui semblent vouloir la défigurer à plaisir! » Ces dernières réflexions lui étaient inspirées par le contraste des temples protestants et des magnifiques églises de Rouen, qu'il avait visitées le matin même, en se rendant du Havre à Paris.

A la suite d'une causerie sur son voyage avec M. Zédé, directeur des ports, de Plas fut présenté au ministre de la marine qui lui demanda quelques notes sur ce qu'il avait observé d'intéressant. Nous n'avons pas son rapport entre les mains, mais voici, d'après un canevas qui nous est resté, la manière dont il avait conçu son travail : « Examiner dans les notes qu'on a prises ce qui est vraiment digne d'être communiqué ; en faire un choix ; ne parler que de ce qu'on a bien vu ; résumer son opinion sur l'ensemble des choses qui ont passé sous les yeux, et ne rien dire qu'on ne croie vrai et utile. »

Pendant les quelques jours qu'il resta à Paris, avant de retourner à Puycheni, de Plas se trouva en relation avec des hommes que leur position mettait au courant de la situation générale en France, et il prévit dès lors la révolution qui, trois mois plus tard, allait renverser le trône de Louis-Philippe. « J'en viens à

(1) A l'occasion de la traite des noirs.

penser, écrit-il, que l'état des esprits demande une conviction ferme, qu'il faut se préparer pour le cas d'une lutte où la dynastie actuelle serait en jeu. Je regarde, d'après l'opinion du peuple, le retour de Henri V comme de la dernière improbabilité. C'est donc la république qui menace la royauté aujourd'hui, et c'est entre la royauté et la république qu'il faut se prononcer. Dieu m'inspirera, j'espère, ma ligne de conduite et me mettra dans la bonne voie. »

Ces réflexions sur l'état des esprits en France devaient le ramener insensiblement aux idées religieuses, seule base solide de tout édifice social et politique. « Je viens de faire ma prière, écrit-il. J'ai commencé par demander à Dieu de l'aimer de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon esprit, et d'aimer le prochain comme moi-même. Puis, je l'ai prié de permettre que mon intelligence sût discerner mes devoirs de position. Je lui ai demandé aussi de ne pas exaucer mes vœux indiscrets, ceux surtout qui tendraient à m'élever plus haut que je ne mérite, et de me donner cette grâce de me confier pleinement en sa Providence, sans me préoccuper des biens et des maux qu'il lui plaira de m'envoyer. »

En faisant un retour sur lui-même et sur le passé, François ne pouvait assez s'étonner qu'il eût plu à Dieu de le ramener à lui à Paris, la ville des plaisirs faciles, des séductions de toutes sortes, et il s'écriait avec le royal prophète : « *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?*... Voilà une année finie, écrit-il le 31 décembre, Dieu m'a comblé de bénédictions : grâces lui en soient rendues! Puissé-je ne pas oublier les faveurs divines qui m'ont accompagné durant l'année écoulée! Puissé-je commencer la nouvelle année avec la ferme résolution de me rendre meilleur! »

Dans les premiers jours de l'année 1848, nous retrouvons François à Puycheni, goûtant le bonheur de la douce vie de famille, s'intéressant à toutes les nouvelles que lui apportent les feuilles publiques et se préparant par la prière et la charité aux luttes qu'il prévoit dans un prochain avenir. Et cependant, il sent qu'il lui manque quelque chose : la foi, cette foi qu'il appelle de tous ses vœux, parce que seule elle peut éclairer sa route à travers les ténèbres qui s'amoncellent de toutes parts. « Je sais, dit-il, un homme qui voudrait être religieux, charitable, doué des qualités qu'apprécient la famille et le pays, et qui, néanmoins, reste engourdi et sans force pour faire le bien ou cultiver ses facultés... Ce n'est pas tout d'avoir de bonnes intentions, il faut de l'intelligence et de l'énergie pour leur donner un cours utile. » Et il inscrit dans son *Journal*, pour la répéter sans cesse, comme une maxime de sa vie, cette définition du bonheur qu'il avait lue en 1835 dans une traduction de la politique d'Aristote : « Le bonheur est une application des facultés de l'âme à la vertu. »

Malgré le calme de la solitude, François ne restait pas étranger aux événements qui se préparaient. Les mille voix de la presse lui révélaient des symptômes qui avaient en son âme un retentissement dont son *Journal privé* nous a conservé les échos. On dirait une citation empruntée aux *Considérations sur la France* du grand Joseph de Maistre :

« L'Europe est en feu, s'écrie-t-il ; la Sicile est en insurrection contre son roi ; Milan se révolte contre l'Autriche ; la Suisse est divisée en deux camps ennemis ; et la France, déchirée en tous sens par les ambitieux de toutes couleurs, semble marcher vers une nouvelle révolution. La France d'aujourd'hui n'est aimée d'aucun État en Europe : elle est jalousée par

l'Angleterre ; la Russie, la Prusse et l'Autriche la regardent comme étant à la tête du parti révolutionnaire; les Républiques la considèrent comme aussi dangereuse pour elles que les États absolus. Pour triompher des haines de l'Europe aristocratique ou démocratique, il lui faudrait un gouvernement fort, s'appuyant vraiment sur la masse éclairée de la nation ; mais il n'en est pas ainsi : on ne soutient guère le gouvernement par affection, on le sert par intérêt et dans la crainte de quelque chose de pire. Le moment est venu de se prononcer avec énergie pour ou contre la royauté ; là se trouve aujourd'hui toute la question.

» La discorde augmente à la Chambre des députés. Le ministère possède encore la majorité ; mais la minorité, furieuse de n'avoir jamais gain de cause, malgré ses fanfaronnades, fait appel aux passions, et elle réussira probablement à agiter le pays. On peut s'attendre à tout en France, quand on considère l'influence conquise sur le public par des hommes comme Eugène Sue, Alexandre Dumas et une foule d'avocats à courte vue, mais au langage flatteur pour la multitude... Il faut se tenir prêt à de grands événements ; notre patrie ne tardera pas à ressentir les effets de la folie qui y règne. Les perturbateurs, les brouillons, les ambitieux de toute classe savent parfaitement s'organiser, pendant que les honnêtes gens se croisent les bras, attendant que le gouvernement agisse, comme si le gouvernement n'avait pas lui-même besoin de leur appui. Ils verront bientôt ce qu'il en coûte de ne pas oser descendre dans la lice. En tout cas, Dieu permet les révolutions pour retremper les âmes; puissé-je alors marcher sans crainte dans la voie qui me paraîtra la meilleure ! »

Ce tableau vrai de la situation en Europe et en France, à la veille d'une terrible révolution, cette page de

haute philosophie de l'histoire, ne révèle-t-elle pas dans le brillant officier de marine un profond penseur?

Pour occuper ses loisirs et éclairer davantage son esprit, François lisait beaucoup les *Soirées de Saint-Pétersbourg* et les *Conférences* de Mgr de Frayssinous sur la religion, et il avouait que ses idées philosophiques avaient été fortement battues en brèche par les vigoureux raisonnements de ces deux éloquents apologistes de la foi. « Je m'aperçois chaque jour, dit-il, de cette vérité si répandue : Peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. » Aussi, avant de rallier le port de Brest, comme il l'avait demandé à la fin de son congé, se traça-t-il cette admirable ligne de conduite qui ne pouvait manquer de toucher le cœur de Dieu, et lui obtenir la grâce qu'il sollicitait avec tant d'ardeur depuis si longtemps. « Je ne sais s'il plaira à Dieu de m'accorder la foi que je lui demande matin et soir dans mes prières ; mais je dois tout faire pour y arriver. Je veux me rendre moins indigne de cette grâce, en vivant d'avance comme si j'étais vraiment chrétien. Ainsi j'agirai sagement en m'habituant aux pratiques extérieures, telles que faire maigre, jeûner dans les cas prescrits, aller à la messe, au sermon, observer la charité, modérer mes désirs, étudier les livres saints... Si je n'ai pas encore la foi, c'est que Dieu veut me purifier davantage de mes fautes passées. » Chose admirable ! dès qu'il fut résolument entré dans la voie étroite, dont il ne s'était approché qu'en tremblant, François n'éprouva pas les défaillances qu'il avait tant redoutées. Une fois de plus on vit se réaliser cette consolante parole : *Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam.*

De Plas arrivait à Brest le 23 février, au moment où l'amiral Desfossés, major général de la marine, venait d'être appelé à Paris, en qualité de directeur du per-

sonnel. « L'animosité de l'opposition contre le ministère, observe-t-il, appuyée de la haine du peuple pour tout gouvernement, pourrait bien renverser M. Guizot et ses collègues, et par suite annuler la nomination de M. Desfossés. » Cette prévision ne devait que trop tôt se réaliser. Dès le lendemain, on apprit à Brest que la révolution à Paris était un fait accompli ; le mouvement commencé au cri de *Vive la Réforme!* s'était achevé au cri de *Vive la République!* L'abdication du Roi en faveur du comte de Paris, son petit-fils, faillit un moment sauver la monarchie; mais quelques meneurs empêchèrent la proclamation de la régence. Pendant que la famille royale gagnait avec peine la Belgique et l'Angleterre, le gouvernement provisoire s'installa de sa propre autorité à l'hôtel de ville et donna des ordres à la France entière.

Pendant plusieurs jours on vécut à Brest dans une grande anxiété. Depuis le 24, aucune dépêche télégraphique n'était communiquée, et il n'y avait aucune distribution de journaux ; on connut seulement par quelques lettres particulières les événements qui se passaient à Paris.

« On a enfin reçu des journaux ce matin, écrit François de Plas le 28 février. Un gouvernement provisoire où M. de Lamartine siège à côté de Marrast et de Ledru-Rollin, vient de s'organiser. La Chambre des députés a été envahie par le peuple en armes ; et c'est du sein de la représentation nationale, ainsi violentée, qu'est né, sans opposition, le gouvernement qui a remplacé celui du Roi.

» Jamais chute n'a été plus éclatante ; jamais révolution ne sortit d'aussi minces débuts ; jamais vainqueurs ne furent plus étonnés de leur victoire. Chose étrange ! pas un drapeau levé après quelques heures de lutte. La raison est confondue.

» Je suis humilié, honteux d'être Français. Eh quoi, il y a quelques jours à peine, nous avions un gouvernement monarchique, établi sur une assez large base de liberté; et voilà qu'à l'occasion d'un banquet que l'opposition voulait et que le ministère ne voulait pas, Paris court aux armes, la garde nationale fait défection, les troupes résistent mollement et la République est proclamée ! Et tous ces hommes qui ont promis obéissance aux institutions et fidélité au Roi, ne tiennent aucun compte de leurs serments ! C'est à qui prodiguera des éloges à l'émeute, à cette *héroïque* population de Paris ! Oui, j'ai honte d'appartenir à une nation aussi inconséquente, aussi futile. Dieu veuille ne pas abandonner notre malheureuse France ! »

A Brest, comme dans la plupart des villes de province, les autorités frappées de stupeur n'avaient pris aucune disposition contre l'émeute, et le désarroi était complet. « Que faire, s'écrie François devant l'apathie des autorités ? Que faire pour obéir à la conscience dans le gâchis où nous sommes ? Attendre qu'un drapeau se lève?... mais l'autre est déjà levé! Une poignée d'hommes audacieux abusent le peuple et vont le précipiter dans mille écarts. » Il songea alors à organiser une *Société des amis de l'ordre.* « Les membres de cette société, disait-il, prendraient l'engagement de se porter en nombre partout où des excès seraient à craindre. Il est probable que le gouvernement s'efforcera de réprimer les tentatives de pillage de la population corrompue des villes; cette *Société des amis de l'ordre* donnerait de la force aux bonnes intentions des hommes appelés au pouvoir. »

Hélas ! de Plas constatait son impuissance, comme celle de tout moyen humain, pour opposer une digue au torrent révolutionnaire. Il regrettait, ce sont ses propres expressions, d'être surpris par de si graves événe-

ments sans pouvoir appuyer son amour du bien sur la foi du chrétien. « Mes idées religieuses se renforcent chaque jour, écrit-il à sa mère, le 28 février. Je sens plus que jamais qu'il faut une grande abnégation de ses propres intérêts, et que le bonheur est une application des facultés de l'âme à la vertu. »

On a dit une parole très vraie : L'âme de l'homme est naturellement chrétienne. Que de fois ne l'a-t-on pas constaté de nos jours pour un grand nombre d'âmes ramenées aux pratiques de la religion ! François, âme droite et loyale, s'il en fut, pratiquait depuis longtemps, nous l'avons vu, les devoirs extérieurs de la vie chrétienne. Aussi le moment décisif approche : cette lumière surnaturelle qu'il appelle depuis longtemps de toute l'ardeur de ses vœux, va enfin briller à son esprit. Il n'en fut pas ébloui et terrassé, comme saint Paul sur le chemin de Damas ; mais, comme le serviteur de la reine d'Éthiopie, il comprit ce qui, pour lui, avait été lettre morte jusque-là. Laissons-le raconter, dans toute la sincérité de son âme, les providentielles circonstances de sa tardive mais solide conversion.

« Lu deux chapitres des *Conférences* de Frayssinous. Quelques lueurs de foi ont éclairé mon esprit ; elles m'ont servi de guide dans mes premières démarches pour revenir à la religion. J'ai été ce matin à la cathédrale (église de Saint-Louis) et j'ai demandé à voir le curé ; il était absent. Plus tard, ma bonne fortune m'a fait rencontrer un de mes camarades, Pennendreft (1), qui m'a indiqué le curé (l'aumônier) de l'hôpital, comme un excellent prêtre. Je me suis dirigé de suite vers sa demeure, et, après lui avoir dit la situation de mon âme, je lui ai demandé s'il pouvait me confesser.

(1) De Kersauson Pennendreft.

Mes dispositions lui ont paru suffisantes. Je me suis confessé et j'ai reçu l'absolution.

» C'est donc une vie nouvelle que je commence : il a plu à Dieu, parmi ces furieuses tempêtes qui secouent mon pays, de me jeter une ancre où m'amarrer... Il y a longtemps que je n'avais connu un si beau jour. Viennent maintenant les moments d'épreuve! J'ose espérer que je resterai ferme. Je me sens un tout autre homme : Dieu veuille maintenir en moi ces bonnes dispositions ! »

C'était le 29 février, date mémorable dans sa vie, et qui sera pour lui, pendant quarante ans, l'occasion de continuelles actions de grâces.

« Je veux te faire part, écrit-il à sa mère, d'une bonne nouvelle au milieu des tristes événements du jour. Il a plu à Dieu de me donner la foi, non pas sans doute cette foi vive qui transporte les montagnes, mais cette foi humble qui se soumet à l'autorité des Écritures et illumine la conscience d'une lumière plus éclatante. J'espère pouvoir faire mes pâques cette année, si Dieu veut me soutenir dans la voie où il m'a permis d'entrer. J'ai fort peu de travail pour le service de la marine : j'en profite pour me fortifier dans la religion par de bonnes lectures. La révolution qui vient de s'opérer a donné à mes pensées une impulsion plus énergique. J'ai vu que, si je ne m'établissais pas sur une base solide, je serais renversé par l'ouragan. J'ai prié avec plus de ferveur ; j'ai lieu d'espérer que j'ai été exaucé. *Je puis enfin me dire chrétien !*

» Voilà la bonne nouvelle que je voulais t'annoncer : je suis sûr que ton cœur de mère s'en réjouira plus que si ton fils François avait emporté un vaisseau à l'abordage. Quant à lui, il en est certainement beaucoup plus heureux. »

Du reste, il ne s'imaginait pas avoir fait quelque

chose d'extraordinaire en accomplissant un devoir, aussi se contente-t-il d'écrire à sa sœur Élisa : « Je m'occupe toujours d'études religieuses et je m'en trouve bien... On ne saurait être trop ancré dans la vérité, quand des circonstances graves surgissent. » C'est comme en passant qu'il dit au milieu d'une lettre à sa pieuse mère, qui devait être si heureuse de la conversion de son fils : « Je m'applaudis chaque jour d'être rentré dans la bonne voie. Tu peux certifier au curé de Saint-Romain que les *Soirées de Saint-Pétersbourg* ont beaucoup contribué, avec les *Conférences* de Frayssinous à éclairer mon esprit. Il y a plus d'ignorance qu'on ne le croit chez les hommes irréligieux : la plupart n'ont lu avec attention aucun des ouvrages propres à les faire profondément réfléchir. J'ai hâte d'arriver au 11 avril : ce jour fera date pour moi. » C'est le 11 avril que, d'accord avec l'abbé Le Sinner, son confesseur, il avait choisi pour renouveler sa première communion ; plusieurs semaines ne lui paraissaient pas de trop pour se préparer comme il faut à cet acte solennel.

Dans le milieu où il se trouvait, François eut le plaisir de rencontrer beaucoup d'hommes d'intelligence et de cœur, revenus comme lui à la pratique de la religion. L'un d'eux était le lieutenant de vaisseau Bernaërt, commandant le *Cormoran*. « J'ai eu le plaisir, dit-il, de causer une partie de la journée avec mon vieux camarade du *Suffren*. Il m'a rappelé à l'humilité chrétienne d'où je tendais beaucoup à m'écarter. J'ai fait le tour de Porstrein (1) avec lui ; sa causerie me plaît beaucoup. On voit que c'est un homme qui se nourrit de l'Évangile. »

Il continua surtout de voir souvent M. l'abbé Le Sinner, le digne aumônier de l'hôpital, qui lui donnait

(1) Le port de commerce actuel.

d'excellents conseils pour raffermir sa foi chancelante. « Je m'applique à ne lire que des livres religieux, écrit-il le 7 mars ; quelquefois ils me tombent des mains et des doutes s'élèvent dans mon esprit et le tourmentent d'autant plus que j'aime et vénère la religion. Je sens qu'il faut lutter et que Dieu ne m'admettra pas sans de vigoureux efforts au nombre de ses enfants. Luttons donc avec énergie, demandons avec instance un peu plus de jour pour éclairer nos voies. Accomplissons la loi dans la mesure de nos forces et des grâces de Jésus-Christ, et confions-nous en la miséricorde de Dieu qui ne nous abandonnera pas. »

La paix et la consolation succédèrent bientôt au trouble et à la désolation, et c'est en pleine lumière et joie de l'âme qu'il écrivit à sa sœur Augusta : « Il a plu à Dieu de me ramener à la religion par le bonheur, au lieu de me l'offrir comme un port de refuge après de violents chagrins. Cette pensée, qui me revient souvent, me remplit d'amour et de reconnaissance pour Jésus-Christ. Je sens que maintenant le malheur me trouverait plus ferme, le chagrin plus résigné. J'ose l'espérer, du moins ; car je ne voudrais pas paraître trop confiant dans mes forces. Je me suis déjà désaltéré aux source d'eau vive (1) ; elles m'ont donné cette joie de l'âme, cette satisfaction pure dont je n'avais qu'une idée imparfaite. Je ne forme qu'un désir, c'est de faire partager à d'autres cette félicité inexprimable, cet avant-goût du ciel sur la terre. Chose étrange ! je n'ai rien perdu de ma gaieté extérieure ; elle est peut-être même plus constante. Je la crois, du reste, fort utile, pour ne pas éloigner de nous nos anciens amis et conserver sur eux un ascendant qui pourra plus tard tourner à leur profit. »

(1) Il entendait par là le sacrement de pénitence.

A peine François était-il revenu sincèrement à Dieu qu'il sentit au fond de son cœur, comme toute âme généreuse, le désir de se consacrer à celui qui l'avait tant aimé. « Si la République française n'entraîne pas la guerre, écrit-il le 3 mars, il est possible que je me résolve à embrasser l'état ecclésiastique. » C'est en lisant la vie de saint Vincent de Paul que tomba dans son âme ce premier germe de vocation, qui mûrira durant vingt années avant d'atteindre sa parfaite éclosion.

« Je ne vois rien de si beau, disait-il, que l'état ecclésiastique compris à la manière de saint Vincent de Paul. C'est à briser son épée pour prendre la soutane. Comment ai-je pu embrasser un état où la pensée ne s'arrête guère que sur les moyens de détruire ses semblables, où l'on se réjouit des malheurs de l'humanité, pourvu qu'on acquière gloire, honneur et *profit*; car déjà, de nos jours, les deux premiers mobiles seraient impuissants à exciter les hommes à s'entre-détruire. J'ai prié saint Vincent de Paul d'intercéder pour moi auprès de Dieu, afin de me fixer dans la foi et de m'inspirer une détermination qui ne soit ni au-dessous de mes forces, ni au-dessus de mon intelligence. »

La réponse d'en haut ne se fit pas attendre, et, le 8 mars, après avoir reçu les cendres dans la chapelle de l'hospice, à côté de deux officiers de marine, Barbet et de Cintré, au commencement de la messe à laquelle il assistait fidèlement tous les matins, François écrivit dans son *Journal* : « On peut faire son salut dans tous les états. Dieu m'a tiré de l'irréligion à Paris, ville de désordres et de débauches ; il a permis que toujours ma pensée s'élevât vers lui soir et matin. Pourquoi quitterais-je la marine? Pourquoi chercherais-je dans une vie excentrique plus de certitude

d'aller au ciel ? N'y a-t-il pas des grâces d'état, et n'est-il pas aussi profitable au prochain de faire le bien à côté de lui que de fuir au désert pour éviter la tentation? Cette vie est courte, et c'est un léger sacrifice que de souffrir un peu quand, animé d'une foi vive, on voit le ciel comme fin. Travaillons donc avec ardeur à marcher dans la bonne voie, tout en gardant notre place dans la société. Espérons que, s'il y a plus de dangers, il y a aussi plus de grâces. Demandons souvent à Dieu de nous soutenir, et si vraiment la lutte devenait impossible,... fuyons. » L'accent de conviction qui anime ces paroles indique assez qu'elles étaient écrites sous l'inspiration même de Dieu. C'est Lui qui choisit et à l'heure qu'il veut: *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Le commandant de Plas devait être apôtre dans le monde avant de le devenir dans la vie religieuse; et son rôle d'apôtre commença au lendemain même de sa conversion. « Je me réjouis, disait-il, de la lumière qui m'éclaire; mais je me désole de n'être pas encore de l'*Église militante*: je voudrais savoir aborder les pauvres et les malheureux, causer avec eux, soulager leurs misères, etc. » Son désir allait bientôt être réalisé. Le 9 mars, il renouvelle connaissance avec M. Barbet qui présidait à Brest la Société de Saint-Vincent de Paul et demande à être présenté comme membre de la conférence; le 13, il assiste avec plusieurs confrères à une messe célébrée dans l'église des Carmes; le 17, il fait, avec son ami de Pennendreft, sa première visite aux familles pauvres, et le 24, il est admis au nombre des membres actifs de la Société. A partir de ce moment jusqu'à son entrée dans la Compagnie de Jésus, il ne cessa d'être, partout où il habita, un des membres les plus zélés des conférences de Saint-Vincent de Paul.

C'est à une réunion de la Société de Saint-Vincent de Paul, le 20 avril, que le commandant fit la connaissance de M. Clerc, enseigne de vaisseau et secrétaire de la conférence. Dès la première entrevue, ces deux hommes si bien faits pour s'entendre, se sentirent entraînés l'un vers l'autre par leurs communes aspirations : inégaux d'âge et de grade, ils étaient rivaux de piété et de charité. « J'ai éprouvé avec lui, disait-il, quelque chose de pareil à ce que m'a fait éprouver la visite de Bernaërt (1). Les hommes qui marchent vers le bien sont heureux de rencontrer des compagnons de voyage ; on se donne le bras quelque temps, on s'encourage mutuellement, on se signale les difficultés de la route, et chacun a, pour ainsi dire, le plaisir de deux, dans cette intimité des âmes qui arrivent à n'en faire qu'une. »

On peut voir dans la biographie publiée par le P. Ch. Daniel, quel zèle ardent embrasait ce jeune officier que Dieu réservait au martyre (2). « Je voudrais, écrit-il à son ami de Plas, aimer Jésus-Christ. Je sens que j'en ai les moyens et pour ainsi dire les facilités par les circonstances où je me trouve placé, et mon cœur ne se réchauffe pas. Quel bonheur inexprimable ce doit être que de bien aimer notre Sauveur! Pour celui qui le possède, le ciel existe déjà dès ce monde. Voilà ce dont j'ai soif; mais quand aurai-je renoncé à moi-même pour mériter cette récompense? »

Le capitaine de corvette et l'enseigne de vaisseau, unis pour les œuvres charitables, allaient se retrouver dans une société en formation qui, sous le nom de *club*, alors à la mode, devait s'occuper de toutes les

(1) Lieutenant de vaisseau, ami de François de Plas.
(2) *Alexis Clerc*, marin, jésuite et otage de la Commune.

questions concernant la marine. « Je viens, écrit de Plas le 30 mars, de recevoir la visite de D*** qui, en me proposant de faire partie d'un club d'officiers de marine, m'a laissé entendre qu'on avait jeté les yeux sur moi pour la présidence. J'accepterai la présidence si on me l'offre, mais en établissant comme condition qu'elle n'aura qu'un règne éphémère. »

D'après un extrait des archives du club, la première séance fut consacrée à l'élection du bureau, dans la composition duquel on remarque les noms suivants : de Plas, capitaine de corvette, président; Maillart, lieutenant de vaisseau, vice-président; Rochard, chirurgien de première classe et d'Hornoy, lieutenant de vaisseau, secrétaires; Danguillecourt, aide-commissaire, trésorier; Clerc, enseigne de vaisseau, secrétaire supplémentaire.

Le but du club nous est suffisamment indiqué par une lettre adressée au mois de juin au président du comité de marine à l'Assemblée nationale :

« Citoyen représentant,

» Un club maritime composé aujourd'hui d'environ quatre-vingts membres, tous officiers de vaisseau ou de divers corps de la marine, s'est organisé depuis trois mois à Brest, dans le but principal de s'occuper de questions maritimes ou de s'éclairer par la discussion.

» Le club maritime, dans une de ses dernières séances, a décidé que les travaux qui lui seraient présentés par un de ses membres et qui lui paraîtraient dignes d'intérêt et suffisamment étudiés, seraient adressés à Paris au comité de marine que vous présidez, pour lui servir au besoin de renseignements, et l'aider dans les projets de réforme et d'amélioration que le comité aura à proposer à l'Assemblée nationale. »

Suivait un projet de réorganisation du Conseil d'amirauté. Le club changea bientôt son nom, trop révolutionnaire, en celui de cercle; mais il devint alors une simple société de lecture. Depuis quelque temps, le cercle des officiers lui-même a perdu son nom en se fusionnant avec la *Société des Vêpres*, composée de militaires et de civils (1).

François voyait avec bonheur approcher le jour fixé pour sa communion, et afin de s'y mieux préparer, il avait même refusé la place avantageuse de major aux équipages de ligne, qui lui était offerte par l'amiral Desfossés. « Je suis, disait-il à ce sujet, débarrassé d'un assujettissement qui m'aurait détourné de l'affaire autrement importante qui m'occupe. »

Cette affaire importante était la préparation à la sainte communion. « J'ai été ému jusqu'aux larmes, écrit-il à la veille de cette grande action, en lisant la parabole de l'Enfant prodigue. Cette image frappante de la bonté de Dieu envers les pécheurs a redoublé ma confiance. Je sens que je marche vers la maison paternelle et que bientôt il me suffira de dire : *Pater, peccavi in cœlum et coram te*, pour que je sois pardonné. »

Enfin, le 11 avril, mardi de la semaine de la Passion, il eut la consolation de faire ses pâques. Il se présenta à la table sainte, nous dit-il lui-même, plein d'espoir en la miséricorde divine et joyeux de pouvoir être admis au divin banquet. Et quelques jours après, encore sous l'impression des douces émotions qu'il avait éprouvées, il rendit compte à sa mère de son bonheur. « Le 11 avril fera époque dans mon existence ; il a été pour moi un jour de félicité, un avant-goût du ciel. C'en est

(1) Nous devons ces détails à l'obligeance de M. A. Kernéis, à Brest.

maintenant fini, je l'espère, avec les erreurs si accréditées dans le dernier siècle. Oui, je sens en moi une nouvelle vie. Chaque jour la lumière se montre plus éclatante et, par une aimable providence, je trouve de nobles cœurs avec qui échanger mes idées. »

François se trouvait si heureux depuis son retour à la foi, qu'il aurait voulu amener tout le monde à partager son contentement intérieur. « Je me sens si à l'aise, écrivait-il, depuis que je me suis franchement rallié à la religion chrétienne, que je prêche ceux de mes camarades avec lesquels je vis, d'entrer aussi dans la même voie. Je leur dis que c'est leur ignorance qui cause leur irréligion. J'ai déjà décidé l'un d'eux à lire et à entendre des prédicateurs. J'ai l'espérance qu'il ne tardera pas à rallier les *sources d'eau vive.* »

Dans son zèle d'apôtre, il ne pouvait oublier les âmes qui lui étaient les plus chères. Il écrit d'abord à son frère aîné, lui annonçant son changement de vie et la joie que l'on goûte à servir le Seigneur. A un autre de ses frères, dont il a reçu des lettres affectueuses, il répond par un *vrai sermon*, l'avertissant de ne pas s'étonner de l'esprit de prosélytisme des hommes religieux. « Quand on se trouve heureux, observe-t-il, est-il étonnant de chercher à procurer aux autres le même bonheur? » Et il ajoute : « Je me sens si heureux d'être chrétien, que je me regarderais comme un égoïste, si je ne cherchais pas à entraîner mes amis dans la voie que je crois la meilleure, non seulement en vue du ciel, mais aussi de la terre. » Peut-être son zèle de néophyte l'entraîna-t-il parfois un peu loin, mais il se tenait sur ses gardes, comme nous le voyons par cette note du *Journal privé*, à la date du 22 avril : « Visite à l'amiral Desfossés, qui se montre toujours bon pour moi... J'ai trouvé moyen de lui faire un petit sermon... Puissé-je ne pas

mettre au service de Dieu une ardeur maladroite! »

Il s'était même fait une loi de cette prudence que l'apôtre appelle un zèle éclairé : *zelum secundum scientiam*. Aussi écrit-il à sa sœur Elisa, à propos d'un jeune homme qu'on lui avait recommandé, surtout au point de vue religieux : « Je verrai s'il y a possibilité de suivre les intentions de sa mère ; tu sais la prudence que demandent ces sortes de choses. Notre bonne mère, grâce à cette prudence, a su, même quand nous n'avions pas de religion, nous rendre la religion aimable : je tâcherai de l'imiter. Je m'applique à vivre comme tout le monde, persuadé que c'est le meilleur moyen de ne pas éloigner de soi et de ramener au vrai ceux qui n'en sont que momentanément écartés. »

Cette prudence de François, qu'on ne s'y trompe pas, n'avait rien de commun avec cette timidité des âmes faibles, qui les porte trop souvent à transiger avec le devoir. Jamais personne ne fit si bon marché de l'opinion, dès que la conscience avait parlé ; il s'était habitué, dès les premiers jours de sa conversion, à fouler aux pieds le respect humain. En voici quelques exemples racontés par lui dans son *Journal*.

« Ce matin, écrit-il le 16 avril, je me rendis au Refuge pour entendre la messe, ayant à la main une branche de laurier ; mais je remarquai que seul, parmi les fidèles, j'étais muni de rameaux, la messe ne devant pas être précédée de la bénédiction. Je fus un peu déconcerté, et pour ne pas paraître dans la rue avec mes rameaux non bénits à la main, je les laissai sur mon banc, à l'église. C'était de la honte ou du respect humain. Je me demandai si je serais assez sot pour m'inquiéter de l'opinion publique, et je me rendis à la paroisse après avoir acheté une branche de buis sur la place. L'église était pleine de monde. Je suis rentré

chez moi, mon rameau à la main, avec l'air résolu d'un homme qui va au feu.

» J'ai été ce matin, écrit-il encore le 22 avril, à la messe de paroisse, en uniforme. Je croyais y trouver beaucoup de monde, et je voulais me sonder à l'endroit du respect humain. L'épreuve, sans être décisive, m'a été cependant favorable. J'ai vraiment prié comme un pauvre auquel on ne fait nullement attention. Je pense qu'il faut hardiment arborer ses couleurs, et que le public sache nettement à qui il a affaire. En me mettant en uniforme, j'avais aussi pour but d'être un encouragement aux jeunes soldats ou matelots qui fréquentent les églises. La présence d'un officier leur fait plaisir, et ils se sentent plus audacieux pour supporter les lazzis des esprits forts. »

Cette manière de braver l'opinion aurait pu paraître extraordinaire chez un autre ; elle semblait, chez François, toute naturelle. Nous citerons le témoignage d'un de ses amis les plus intimes, qui ne se sentait pas encore la force de l'imiter. « Ton contact, lui disait-il, me fait du bien, m'anime à poursuivre dans la bonne voie. J'aime ton courage à ne pas reculer devant la manifestation de ce que tu crois être le vrai, et la chaleur que tu y mets exclut le ridicule. »

Les trois mois que François de Plas vécut à Brest depuis sa conversion furent comme un noviciat où il eut le temps, grâce à des occupations peu actives, de se préparer, dans le recueillement, aux luttes de l'avenir.

L'amiral Desfossés, redevenu major général, ne pouvait oublier son second de la *Belle-Poule*. Il le proposa donc au préfet maritime pour le commandement d'un bâteau à vapeur de quatre cent cinquante chevaux ; mais l'amiral Leblanc l'avait déjà promis à un officier plus ancien. « Je suis allé gronder l'amiral

Desfossés, écrit de Plas, de sa trop grande bienveillance. Je lui ai dit que cette faveur, que tout le monde lui eût attribuée, lui aurait fait des ennemis, et je l'ai prié de moins aimer ses amis. Ça l'a fait beaucoup rire, et il paraît fort indifférent à l'opinion...

» Voilà l'amiral Casy au ministère, ajoute-t-il; il n'y a pas de doute qu'il ne cherche à m'être favorable. » Le nouveau ministre, en effet, allait bientôt montrer d'une manière éclatante qu'il se souvenait de son ancien aide de camp de Rochefort, en le nommant à une des positions les plus honorables de la marine, à Paris.

Déjà on entendait gronder dans le lointain les sourds mugissements d'une révolution plus violente que celle qui avait renversé le trône de Louis-Philippe. L'envahissement de l'Assemblée nationale, au 15 mai, n'était que le prélude des terribles journées de juin. C'est dans ces conjonctures que le commandant de Plas, devenu capitaine de frégate par l'abolition du grade de capitaine de corvette, fut appelé à siéger au premier conseil de la marine. « Par un arrêté, en date du 25 mai, lui écrit l'amiral Casy, je vous ai nommé membre du Conseil d'amirauté. »

» Le choix qui a été fait de vous pour ces importantes fonctions sera justifié, je n'en doute pas, par le zèle et le dévouement que vous mettrez à les remplir. »

« C'est à en perdre la tête, s'écrie François avec humilité : me voilà membre du Conseil d'amirauté! A quel titre? moi qui n'ai jamais attiré l'attention ni par ma manière de servir, ni par des connaissances spéciales. Cela me semble un rêve; quel sera le réveil? Mon premier mouvement a été de tomber à genoux et de demander à Dieu de m'éclairer. La Providence me ménage la plus difficile des épreuves pour un homme

qui a de bons sentiments, celle d'une position au-dessus de mes forces. Alors, pourquoi accepter? Je l'ignore. Machine accoutumée à obéir, je vais où on m'appelle. Puissé-je apporter une grande application à bien remplir mes nouveaux devoirs!

» La Providence, ajoute-t-il dans une lettre à sa mère, semble m'éprouver par le bonheur, si on peut appeler de ce nom les fonctions élevées. J'ai besoin plus que jamais de prières, pour me soutenir dans la difficile position qui m'est faite. Je suis nommé membre du Conseil d'amirauté; je vais siéger avec des amiraux, des capitaines de vaisseaux, des ingénieurs du plus grand mérite; ma voix comptera comme la leur. Je suis vraiment effrayé de cette situation inattendue.

» L'amiral Casy voulait d'abord me donner le commandement de la corvette la *Triomphante*, sur laquelle j'ai fait campagne au Sénégal : c'était un magnifique commandement! Il m'a fait dire qu'il voulait mieux que cela. On ne peut pas être plus dévoué à ses amis que ce bon amiral. »

Cet étonnement et cette frayeur du commandant n'étaient pas partagés par ses amis, qui trouvaient, au contraire, tout naturel qu'on eût pensé, pour cette haute position, à un officier de si belles espérances. « J'ai consulté, dit-il, l'amiral Desfossés; mais il a tant de bienveillance pour moi, qu'il se réjouit de tout ce qui a l'apparence d'une bonne chance et m'en félicite. « J'allais, m'a-t-il ajouté, vous proposer pour un » commandement, mais c'était porter de l'eau à la ri- » vière. » J'ai demandé à mes amis de prier pour moi, et tous me paraissent bien aises que je sois au Conseil d'amirauté. Sans accepter leurs compliments, je me résigne. »

En parcourant un chapitre sur la manière de se con-

duire chrétiennement dans le monde, il reprit courage et regarda comme une inspiration du ciel ces paroles qui frappèrent son attention : « Bénissons la Providence de tout : en tout elle a ses vues ; c'est à nous à y entrer. Mon Dieu, vous m'avez mis en cet état : je m'y plais, parce que vous m'y avez mis ; je vous y adore, je vous en remercie. »

Une lettre d'un de ses amis intimes, qui le félicitait sincèrement du choix dont il était honoré, nous fera connaître la manière favorable dont les jeunes officiers de marine accueillirent cette nomination inattendue d'un de leurs camarades.

« Mon cher de Plas, on a fait bien des changements, des bouleversements sans pouvoir faire varier les braves gens comme vous. Vous avez inspiré une juste confiance pour votre dévouement au triomphe du bien sur le mal. Déjà connu par des succès, on vous a désigné pour représenter au Conseil d'amirauté les officiers de votre époque. Cette preuve de confiance vous honore autant que ceux qui ont eu l'heureuse idée de vous la donner.

» Oui, mon cher ami, cette position, qui n'était qu'une sinécure pour nos vieux amiraux, devient un titre glorieux pour vous, préférable au grade de capitaine de vaisseau, mais qui ne peut manquer de vous y conduire avant peu. Cette position, si digne de vous, n'est pas sans difficultés pour un cœur droit, un esprit consciencieux. Que d'abus à réprimer ! Que de torts à redresser ! Il faut de la justice pour tous, et rendre à chacun, suivant son mérite, une chance en rapport avec les services acquis.

» Bien des qualités sont requises pour être à la hauteur d'une position comme la vôtre ; cependant tous nos camarades s'accordent à dire que personne n'en est plus digne que vous. On peut s'en rapporter, à cet

égard, au témoignage du public marin qui a l'habitude de bien juger. »

François ne quitta pas sans regrets cette bonne ville de Brest où il avait reçu la grâce de la foi, où il laissait tant de pieux camarades, tant d'œuvres charitables : celle de Saint-François-Xavier en faveur des ouvriers, celle de l'adolescence en faveur des jeunes gens, et surtout celle qui à ses yeux résumait toutes les autres, la Société de Saint-Vincent de Paul, dont il venait d'être nommé vice-président, en l'absence de M. Barbet. Mais déjà un secret instinct l'attirait vers un apostolat plus étendu : « Il me semble, disait-il, que je regarderais comme un grand bonheur d'être envoyé dans l'Inde ou l'Océanie, pour être de quelque utilité aux missionnaires. »

Les regrets de ses amis le suivirent jusqu'à la capitale. Nous en avons comme un écho dans cette lettre humoristique d'Alexis Clerc à sa famille : « Mon cher père, tu dois avoir vu M. de Plas, capitaine de frégate. Tu auras été content de ce marin ; c'est le plus bel échantillon que nous puissions envoyer à Paris ; il ne serait pas prudent d'acheter toute la partie en bloc sur ce spécimen. Je suis bien seul ici depuis que je ne l'ai plus, et j'ai besoin à chaque instant de penser au bien qu'il peut faire dans sa nouvelle et importante position pour me consoler de l'avoir perdu. »

CHAPITRE II

1848-1850

Les journées de juin à Paris. — Travaux du Conseil d'amirauté. — Vie de piété et de bonnes œuvres. — L'adoration nocturne du Très Saint-Sacrement. — Élection du président de la République. — Devoirs de société. — Le parti catholique. — La station de la Plata. — L'amiral Desfossés ministre de la marine et le commandant de Plas premier aide de camp. — L'aumônerie de la flotte. — Les Jésuites au bagne. — Apostolat et relations d'amitié.

Le 4 juin, jour de l'arrivée du commandant de Plas à Paris, était un dimanche. Après une courte visite à son frère Ludovic, qui habitait la capitale, il s'empressa de se rendre à la Madeleine, où il entendit la messe, examinant devant Dieu quelle devait être désormais sa ligne de conduite. « Dans les circonstances difficiles où la France se trouve, pensa-t-il, en présence de cette exaspération des classes pauvres contre les classes riches, en face de ces théories spécieuses qui passionnent des hommes peu éclairés, que faire pour remplir mes devoirs envers Dieu et envers les hommes ? J'espère que la Providence, en m'appelant ici, ne me fournira pas moins d'occasions de faire le

bien qu'à Brest. La position qu'on m'a donnée est excellente ; il importe de ne pas enfouir le talent qui m'a été confié. Je marche vers un but, j'y arriverai, s'il plaît à Dieu ; sinon ma récompense sera dans les efforts mêmes que j'aurai faits pour l'atteindre. »

Quelques courses à travers les rues de la capitale pour des visites d'affaires et d'amitié lui révélèrent bientôt le triste état de notre situation sociale et politique. « Les boulevards, écrit-il, vers la porte Saint-Denis surtout, sont encombrés de monde. On a ouï dire qu'il y avait eu hier et avant-hier des rassemblements, et tout Paris va voir les rassemblements, comme on va voir le bœuf gras ou tout autre nouveauté. Des détachements de garde nationale et de garde mobile et quelques pelotons de la ligne sont échelonnés de distance en distance. Les groupes ne paraissent pas très animés, mais il semble évident qu'une bagatelle suffirait pour entraîner un engagement entre la troupe et le peuple. » Partout il observe la confusion dans les idées, le désordre dans les esprits, la défiance des hommes et des choses. « Hélas ! s'écrie-t-il, que deviendra notre pauvre France, si Dieu ne lui vient en aide ? »

Le malaise et l'inquiétude ne firent que s'accentuer davantage, en quelque sorte jour par jour, jusqu'au moment où éclata la crise aiguë, qui devait, à la fin du mois, perdre ou sauver la France. Quelques notes, éparses dans le *Journal privé*, nous représentent au naturel la physionomie de Paris à ces heures douloureuses d'effervescence populaire.

« *9 juin.* — Visite à M. Desages, ex-directeur de la partie politique aux affaires étrangères. Je l'ai trouvé à demi-costumé en garde national; il revenait de faction aux Tuileries... Promenade vers Notre-Dame-

de-Lorette, Saint-Vincent-de-Paul et la porte Saint-Martin... Attroupements considérables à la porte Saint-Denis, chants furieux de la *Marseillaise*, sifflets bruyants contre les troupes qui observent la multitude, beaucoup de curieux. Peu de groupes agités; cependant on peut tout craindre de l'audace des meneurs et de la facilité avec laquelle les masses se laissent entraîner.

» *12 juin.* — On a battu la générale pour appeler la garde nationale sous les armes... Un escadron de cavalerie et un fort détachement d'infanterie stationnent sur le pont de la Concorde... La rue Saint-Florentin et la rue de la Révolution sont occupées par la garde nationale et les troupes... L'agitation est partout... Des groupes nombreux se forment près de la Madeleine, du ministère de la marine et sur les boulevards... Comment se passera la nuit?

» *13 juin.* — La nuit a été fort calme... D'après les journaux de ce matin, il y a toujours des craintes sérieuses; et tout le monde pense qu'il faut beaucoup d'énergie si on ne veut pas être débordé. Rien de plus insolent et de plus provocateur que la mine des hommes en blouse. Il y a du sang dans l'air... L'amiral Casy, avec qui je me promenais sur la place de la Concorde, me disait : ceci m'a tout à fait l'aspect de Paris, le 23 février... Il semble de toute évidence qu'une collision sanglante éclatera bientôt : peut-être demain ou aujourd'hui.

» *23 juin.* — On vient de me prévenir que le rappel battait derrière la Madeleine. Je vais me rendre de suite au ministère de la marine... Je retourne du ministère pour dîner, pendant que des milliers d'hommes

en viennent aux mains dans le faubourg Saint-Jacques. Il est dur d'être obligé de rester inactifs; mais nous avons l'ordre de rallier le ministère de la marine, et il ne nous appartient pas de juger des motifs qui nous y retiennent. Si encore le peuple savait pourquoi il se bat, mais d'infâmes agents de désordre le poussent dans la rue où ils l'abandonnent. Dieu veuille nous prendre en pitié !

» *24 juin* (1 heure du matin). — Je viens de quitter le ministère de la marine. Ce quartier est calme pour le moment. Les troupes se sont retirées et elles ont dû se porter en grande partie sur le faubourg Saint-Jacques... Les émeutiers ont fait une résistance désespérée près de la porte Saint-Martin, au faubourg du Temple, dans la rue Sainte-Catherine. Il a fallu, dans le faubourg Saint-Antoine, les déloger des maisons à la baïonnette. On ne sait pas au juste les pertes éprouvées; mais il y a lieu de craindre qu'elles ne soient considérables. M. Clément Thomas, ex-général de la garde nationale, a eu la cuisse traversée d'une balle... Le général Cavaignac est nommé commandant des troupes de Paris; il a demandé à mettre la ville en état de siège. On compte sur lui, sur son courage, son énergie et son honnêteté, mais sa liaison avec des républicains mal famés empêche une confiance absolue...

» Je me suis levé à cinq heures ce matin : on battait le rappel. Je me suis rendu de suite au ministère de la marine, puis sur la place de la Concorde, où les cuirassiers de mon frère Emmanuel forment une réserve qu'on ménage pour l'occasion. On s'est battu dès le point du jour sur le pont au Change qui a été balayé et dans la rue Saint-Jacques... Les émeutiers, repoussés de l'Hôtel-Dieu, dont ils s'étaient rendus

maîtres, n'ont pas cessé de menacer l'hôtel de ville... On a fait courir le bruit de la mort des généraux Rapatel et Lamoricière, mais ce n'était que pour décourager les troupes... Des renforts de gardes nationales de Rouen, d'Amiens et de Beauvais viennent d'arriver. Il est fâcheux que la nuit nous surprenne sans victoire complète.

» *25 juin.* — Je viens du quartier du Temple, où j'ai assisté au désarmement des habitants de la rue Transnonain, habilement opéré par un chef de bataillon du 1er léger... On se battait encore près du Conservatoire des arts et métiers.

» *26 juin.* — L'insurrection paraît entièrement calmée à Paris. Le faubourg Saint-Antoine, dont on grossissait les moyens de défense, a cédé presque sans coup férir... Que de victimes pendant ces quatre jours de lutte dans la rue : le général de Bréa, le général Négrier et l'archevêque de Paris ont été tués ! La garde mobile, composée d'enfants de seize à vingt ans, a fait des merveilles, mais elle a perdu plus d'un dixième de son effectif. »

Le 28 juin, la commission exécutive fut remplacée par la formation d'un nouveau pouvoir sous la présidence du général Cavaignac, qui s'occupa immédiatement de composer son ministère. « J'ai besoin de te dire, » écrit à de Plas un de ses camarades, M. Fourichon, « que, dans une longue conférence avec le général Bedeau, j'ai entrevu qu'il pourrait prochainement devenir notre ministre. Il s'en défend, mais on l'y pousse et l'on finira peut-être par triompher de sa résistance. Dans les projets d'une fraction de l'Assemblée qui s'occupe déjà des principaux ministères,

MM. Lamoricière et Bedeau doivent prochainement se partager les portefeuilles militaires. C'est à qui n'aura pas le nôtre.

» Si mes prévisions se réalisent, on te proposera probablement les fonctions de chef de cabinet. Tu accepteras, n'est-ce pas? Tu feras ce sacrifice à un principe qu'il est bon de conserver dans l'intérêt de notre arme. » Le commandant de Plas était prêt à tous les sacrifices dans l'intérêt de son arme; mais il n'eut pas à refuser ou à accepter des propositions qui ne lui furent jamais adressées.

Paris, au lendemain de cette lutte fratricide, venait de tomber dans un état de prostration semblable à la morne torpeur qui suit les grandes crises de la nature; mais il ne tarda pas à en sortir au fur et à mesure que la vie régulière reprenait son cours. « En ce moment, écrit François à sa famille, le 3 juillet, Paris est tranquille. On s'y promène comme si rien ne s'était passé. De nouvelles révoltes paraissent peu probables. La démarche faite par les gardes nationales de France annonce une ferme intention de résister aux empiétements de l'émeute; il n'y aurait que des fous capables de tenter encore un bouleversement.

Le Conseil d'amirauté, comme tous les autres organes de la vie sociale, reprit ses fonctions, et c'est là que nous allons voir le commandant à l'œuvre sous le ministère de MM. Casy, Bastide, Bedeau et de Tracy. « J'ai trouvé les hauts bonnets du Conseil d'amirauté, écrit de Plas à sa mère, fort bienveillants. Je craignais un peu qu'ils ne me regardassent comme un élément trop démocratique; et, à dire vrai, c'est mon opinion. Les hautes questions de l'arme doivent être, il me semble, traitées et résolues par des hommes qui ont l'expérience d'une longue carrière et des premiers emplois. »

Persuadé que son temps ne lui appartenait pas, mais à Dieu d'abord, à son pays ensuite, François fit tous ses efforts pour devenir un serviteur fidèle à Dieu, un citoyen dévoué à son pays. Laissons-le nous dire en quelques mots comment il comprenait ses devoirs dans l'importante position où la Providence l'avait placé. « En m'appelant au Conseil d'amirauté, on m'a imposé l'obligation d'étudier la marine non dans ses détails, mais au point de vue de ses instructions. Il faut donc que j'examine avec soin les lois et les ordonnances, que je cherche les causes qui les ont produites, que j'essaie de démêler dans le passé ce qui convient au présent, ce qui est applicable à l'avenir. Il y a des règles générales qui appartiennent à toutes les époques, ce sont celles-là surtout qu'il importe de dégager. En un mot, quoi qu'il arrive, mon action pourra être utile, si je m'efforce, dans l'exercice de mes fonctions, d'apporter un esprit libre de préjugés et sincèrement attaché à la justice. »

M. le vice-amiral de Jonquières, appelé, vers la même époque, en qualité de lieutenant de vaisseau, au Conseil d'amirauté, a bien voulu nous communiquer sur son ancien collègue ses appréciations personnelles, qui concordent parfaitement avec le propre témoignage du commandant de Plas. « Des idées, nous dit-il, des croyances et des sentiments communs n'avaient pas tardé à faire naître entre nous une sympathie, fondée sur une estime mutuelle qui ne s'est jamais altérée dans la suite. M. de Plas apportait à l'étude des affaires un jugement éclairé par l'expérience et une modération pleine de fermeté qui était dans son caractère. Toujours inspiré par le sentiment de la justice et l'amour du bien public, il savait se tenir dans la sphère des idées élevées et nobles, sans jamais pactiser avec les compromissions, ni jamais faire de sacrifices de prin-

cipes à cette façon d'envisager les choses qu'on a nommée plus récemment l'opportunisme, mais qui a existé dans tous les temps. »

François ne se plaignit jamais de sa position au Conseil d'amirauté, place qui paraissait enviable à beaucoup de ses camarades, mais qui pour lui n'était acceptée que comme une manifestation de la volonté de Dieu. Une vie plus active aurait même convenu davantage à ses habitudes et à ses goûts : « J'ai, disait-il, une très belle position et très agréable à tous points de vue. Je puis m'occuper à loisir des hautes questions de la marine, et apprendre, au frottement de la société parisienne, à connaître les personnes et les choses : voilà pour le monde ! Du côté religieux, rien ne m'empêche de rechercher les hommes les plus distingués du clergé, de m'instruire par conséquent solidement de la religion que, de plus, je puis pratiquer avec une grande facilité. Et cependant, quand il m'arrive de jeter les yeux sur une carte, je me sens saisi d'un immense désir de reprendre la mer. Il semble que le bonheur soit à Bahia, à Valparaiso, à Canton. Folie de l'imagination ! L'homme est ainsi fait qu'il espère toujours trouver mieux là où il n'est pas. »

Le commandant profita de la vie relativement calme et tranquille que lui procurait sa position, pour s'affermir dans la foi par la pratique de la piété et l'exercice des bonnes œuvres ; aussi le voyons-nous, à peine installé, se mettre en rapport avec un jeune prêtre du plus grand mérite, M. de la Bouillerie, qui devint une des gloires de l'épiscopat français. « Je ne regarde pas, disait-il, comme du temps perdu pour la marine celui que j'emploie à la prière et aux bonnes œuvres. La religion, en réfrénant nos penchants vicieux et en nous arrachant aux plaisirs des sens, élève nos facultés intellectuelles et morales, soutient notre zèle au

milieu d'occupations pénibles, et nous donne, avec un sentiment plus éclairé de nos devoirs, cet esprit de justice et de charité qui rehausse la dignité du commandement. »

De Plas marchait à pas rapides dans la voie où il était entré, et devenait pour tous ceux qui l'entouraient un sujet de grande édification. « Il me semble, disait-il lui-même, que je gravis la montagne de la vérité. Chaque jour un nouvel horizon, plus beau que celui du jour précédent, se découvre devant moi. Ce qui me semblait folie me paraît sagesse ; ce que je n'acceptais qu'avec répugnance, je l'accueille avec amour. Je commence à m'expliquer la convenance de l'expiation ; je dirai bientôt, je l'espère, la nécessité du sacrifice. » Il ne faut donc pas s'étonner de voir, comme au lendemain de sa conversion, des idées de vocation ecclésiastique se réveiller au fond de son âme. « Je m'estimerais heureux, disait-il, d'être tout à Dieu, au lieu de me partager entre le monde et Notre-Seigneur, mais je ne me déciderai à abandonner ma carrière que d'après l'avis de prêtres éclairés. » M. l'abbé Pageot, son confesseur, lui conseilla de rester au poste où la Providence l'avait placé. « J'y suis très résolu, écrivit ensuite le commandant ; c'est dans la marine que ma vie a été scandaleuse, c'est dans la marine que je dois donner le bon exemple, si Dieu veut bien me seconder de sa grâce. Du reste je ne désespère pas d'être un jour employé dans l'Océanie à secourir le pieux dévouement de nos missionnaires. » Les difficultés que souvent il éprouva dans le partage de sa vie entre le monde et la piété n'ébranlèrent pas sa résolution. « Plus je vais, disait-il, plus je crois que ce serait un manque de confiance en Dieu de quitter la marine. Il faut que j'y reste tant que ce sera possible. »

Tout en conservant les dehors de la vie du monde, le brillant officier n'en pratiquait pas moins les saintes industries de la mortification chrétienne. Un jour qu'il visitait une famille pauvre, il avait été frappé de la résignation d'un malheureux infirme qui résumait ainsi le bonheur sur la terre : « Pouvoir payer son terme, avoir du pain et quelque chose *avec.* » Cela le fit profondément réfléchir, si nous en jugeons d'après plusieurs notes relevées dans son *Journal.* « *18 novembre.* — J'ai eu l'idée de dîner ce soir dans la rue avec le menu détaillé ci-dessous : pain, 0, 05 ; figues, 0, 30 ; vin, 0, 10 ; total, 0, 45. J'en suis bien aise. Au point de vue chrétien, la sobriété est une qualité précieuse. *22 décembre.* — Dîné dans la rue, comme un prince, avec deux sous de pain. *23 décembre.* — Dîné avec du thé que je me suis fait et des pommes. » En se privant ainsi, souvent du nécessaire, il accroissait le petit trésor qu'il se plaisait à verser ensuite plus abondant dans le sein des pauvres. A Brest déjà, il avait eu la pensée d'économiser, avec l'assentiment du restaurateur, un plat sur les trois qui lui étaient servis pour le dîner, et il en faisait bénéficier les familles pauvres qu'il visitait, comme membre de la conférence de Saint-Vincent de Paul.

Nous ne pouvons nous étendre sur les différentes pratiques de piété qui constituaient la vie chrétienne du commandant, mais nous ferons remarquer la persévérance avec laquelle il observait celles qu'il avait une fois embrassées. Il resta toujours fidèle, autant que possible, non seulement à la méditation, à la sainte messe et à la lecture tous les jours ; mais aussi au Chemin de la croix toutes les semaines, et à la communion d'abord hebdomadaire pendant un an, puis quotidienne à partir de 1849. Il tenait beaucoup à entendre la parole de Dieu pour donner l'exemple ; mais dès

1848, il avouait, ce que l'on ne cessa de constater jusqu'à la fin de sa vie, que les sermons le faisaient dormir. Aussi, après une lecture de Bourdaloue qui l'avait frappé, écrit-il dans son *Journal*, le 1er novembre 1848, ces paroles qui étaient en même temps une critique de la chaire contemporaine : « En vérité, si ce n'était pour l'exemple qu'il convient de donner, mieux vaudrait lire de tels sermons que d'écouter ceux de la plupart de nos prédicateurs. »

La charité envers le prochain que François avait puisée dans les bons exemples de sa mère, et qu'il s'efforçait de pratiquer même avant sa conversion, prit à Paris de plus grands développements. Il ne se refusait à aucune bonne œuvre pour laquelle on faisait appel à sa bourse ou à son dévouement. Déjà nous l'avons vu prendre part à Brest à la conférence de Saint-Vincent de Paul, à la société de Saint-François-Xavier et à l'œuvre de l'adolescence. Non seulement il continua, malgré ses occupations plus absorbantes, d'être fidèle à ces différentes associations à Paris, mais il sut encore ménager et son temps et ses ressources pour de nouvelles œuvres qui vinrent solliciter son précieux concours

Une de celles qui attira le plus son attention et à laquelle il aimait à consacrer ses soins, fut l'œuvre des soldats, établie sur plusieurs points de la capitale. « Hier et aujourd'hui, écrit-il dans son *Journal*, à la date du 21 octobre, j'ai assisté à des leçons de lecture et d'écriture données à des soldats, dans la sacristie de Saint-Pierre du Gros-Caillou. J'en ai moi-même fait épeler quelques-uns... Il y a longtemps que je désirais connaître une réunion pareille où on mêlât à l'instruction classique quelques paroles religieuses. » Après avoir rempli le même office de charité, le 7 novembre, il ajoute quelques détails sur la réunion : « Mon cama-

rade de Cuers m'y avait précédé... Chose étrange, de voir deux officiers de marine, non encore retirés du service, transformés en maîtres d'école à Paris. Le résultat sera bon, j'espère ; il y avait plus de cent soldats, ce soir. Le prêtre qui dirige cette œuvre excellente leur a lu quelques pages d'un livre très moral ; puis il a terminé par la prière. »

Ce prêtre n'était autre qu'un des vicaires de la paroisse, M. l'abbé Cambier, que nous retrouverons plus tard sur le *Cassini* avec le commandant de Plas. Pour utiliser toutes les bonnes volontés qui venaient se mettre à sa disposition, le directeur de l'œuvre employait chacun selon ses aptitudes. Quel enseignement pouvait mieux convenir à un marin qu'un cours de géographie? François cessa donc d'apprendre l'alphabet à ses grands écoliers pour leur faire une classe de géographie. Mais, si quiconque a beaucoup vu doit avoir beaucoup retenu, cela ne suffit pas toujours pour devenir un vrai professeur ; aussi l'officier de marine passait-il souvent la soirée au coin de son feu préparant, livres en mains, le chapitre de géographie qu'il devait enseigner à jour déterminé. Les soldats du Gros-Caillou devaient écouter avec plaisir une parole intéressante ; mais en retiraient-ils grand profit? On pourrait en douter s'il fallait s'en rapporter au témoignage du maître d'école improvisé. « Ce soir, écrit-il le 5 décembre, j'ai continué mes causeries sur la géographie, à la réunion des militaires. Je ne mets pas d'ordre du tout dans ce que je dis ; on pourrait appeler ce que je fais *divagations sur la géographie.* » Nous n'acceptons pas sans contrôle ce témoignage suspect de l'humble commandant. Non, son enseignement de la géographie ne méritait pas la dénomination de divagations. Ce n'était pas non plus un cours de Sorbonne ou du Collège de France ; mais une de ces aimables cau-

series, comme il en fallait pour attirer et retenir son auditoire exceptionnel.

Une des œuvres les plus chères au commandant était l'adoration nocturne du Très Saint-Sacrement, dont il fut avec un autre officier de marine, M. de Cuers, l'un des membres fondateurs. « C'est alors (en 1848), lisons-nous dans une notice sur le R. P. de Cuers, qu'il conçut la pensée de la fondation de l'œuvre du Saint-Sacrement, pour la réalisation de laquelle le secondèrent si efficacement le pianiste Hermann, Juif converti, plus tard Carme déchaussé, M. de Plas, officier de marine, son camarade à l'École navale, et M. de Benque, secrétaire général de la banque de France. » Le commandant aimait à se rappeler plus tard cette délicatesse de Notre-Seigneur, qui l'avait choisi pour faire partie de l'adoration nocturne, lui qui n'était enrôlé que d'hier dans la milice chrétienne. « Ah ! s'écriait-il, puisse le souvenir de cette infinie bonté me remplir l'âme de reconnaissance ! »

C'est le 14 juillet que François se fit agréger à l'association pour l'adoration nocturne, entraîné par un de ses confrères de la Société de Saint-Vincent de Paul, dont il ne nous a pas conservé le nom. « J'ose espérer, disait-il, que c'est un nouveau bienfait de la Providence, un pas de plus vers le bien. Il faisait partie d'une série d'adorateurs qui se réunissaient dans l'église de Notre-Dame des Victoires. Sur la liste d'adoration pour la nuit du 20 au 21 décembre, nous le voyons figurer comme directeur laïque, à côté de M. l'abbé Perdreau, directeur ecclésiastique.

Interrogé par le docteur Bertulus sur les origines de cette œuvre, il répondit de Laval le 18 février 1872, en taisant la part qu'il y avait prise : « C'est certainement au Révérend Père de Cuers, secondé par l'abbé Hermann, tous deux encore dans le monde, qu'on doit

l'établissement de l'adoration nocturne à Paris. Ces pieux laïques voyaient souvent Mgr de la Bouillerie, alors grand vicaire, qui les encouragea et triompha des difficultés que rencontre toute nouveauté. »

Comme le fait remarquer l'auteur de la notice sur le R. P. de Cuers, nulle œuvre ne convenait mieux à des officiers de marine. Qu'est-ce en effet que l'adoration du Saint-Sacrement, sinon le service *du quart* à bord des vaisseaux, transporté au pied des autels ! Le commandant de Plas resta toujours fidèle à son heure d'adoration. Malgré les fatigues de journées pénibles et de dures campagnes, nous aurons souvent occasion de constater qu'il se levait la nuit pour méditer et prier dans sa cabine, comme s'il se fût trouvé devant le tabernacle dans une église.

Il semblerait, en entendant l'énumération de toutes ces œuvres, que François se laissait absorber par elles, négligeant ses devoirs d'état. Or jamais personne ne sut mieux que lui allier des obligations au premier abord incompatibles, et montrer que la piété, comme le dit l'Apôtre, est vraiment utile à tout. « Je crois, écrit-il le 29 novembre 1848, pouvoir donner beaucoup de temps aux études et aux pratiques religieuses, sans manquer à mes devoirs d'état et de position ; car plus je serai instruit de ma religion et m'avancerai dans la vertu, plus je serai utile à la société et à la marine. Le dévouement d'un homme sincèrement religieux est sans bornes, si Dieu lui continue ses grâces ; toujours il placera l'intérêt de son pays avant le sien, et l'intérêt de la morale, loi suprême des nations, avant celui de son pays. »

Tout entier à ses devoirs d'état et à ses œuvres, le commandant n'avait pas eu l'occasion, depuis les journées de juin, de s'occuper de politique. Les ministres se succédaient sans apporter aucun changement à ses

habitudes régulières. Le moment approchait où il serait obligé de faire acte de citoyen. « J'ai terminé ma soirée, écrit-il à sa mère, le 18 novembre, au ministère de la marine, où il y avait affluence d'officiers de ma connaissance. L'un d'eux, fort au courant des hommes du jour, m'a battu en brèche sur la candidature du général Cavaignac. Je crains de m'être passionné par ignorance pour un homme qui a rendu de véritables services en juin, et qui jouissait d'une bonne réputation comme citoyen et comme militaire ; mais il n'avait point passé au creuset des honneurs, où les hommes qui ne sont pas profondément religieux, perdent généralement la plupart de ces qualités d'emprunt que le monde prend pour sérieuses, faute de perspicacité. En un mot, je n'oserais pas aujourd'hui me prononcer pour Cavaignac, et je me demande si de l'excès de la folie apparente Dieu ne veut pas tirer la sagesse, si Louis Napoléon, démonétisé à bon droit, ne sera pas appelé à panser les plaies de la République. »

La promulgation de la nouvelle Constitution avait eu lieu le 22 novembre, et le suffrage universel était appelé à élire, le 10 décembre, un président de la République. François de Plas ne pouvait se désintéresser d'une élection aussi importante, d'où dépendait peut-être le salut de la France. Mais pour qui voter? Pour Louis Napoléon ou pour le général Cavaignac? Que demandait l'intérêt du pays? « M. Louis Napoléon, écrit-il deux jours avant l'élection, par ses deux tentatives avortées, n'a certainement mérité qu'une loge à Charenton ; c'était, sous le règne de Louis-Philippe, l'opinion de la plupart des hommes qui lui offrent leur concours aujourd'hui. J'ai peine à croire que l'âge l'ait assez mûri pour qu'il présente maintenant des garanties sérieuses. Je n'ai point de sympathies pour Cavaignac, mais je vois en lui un général français qui a bien

gagné son grade, et qui a rendu de véritables services à la civilisation et au pays. Jusqu'à présent je suis décidé à voter pour Cavaignac, quoique je le trouve mal entouré... On entend quelques enfants crier dans la rue : A bas Cavaignac ! Le peuple qui a combattu pour le désordre ne met aucun frein à sa haine et ne pardonne pas à celui qui a obtenu les honneurs du succès. Tout porte à croire que Louis Napoléon l'emportera sur le général.

» La France mérite bien ce châtiment de la Providence. Il fallait que ce peuple, qui a tant de confiance dans sa raison, qui tient tellement à se gouverner lui-même, fît du suffrage universel le plus détestable usage, en ramassant de tous les princes le moins digne pour l'élever à la première charge du pays. Puissé-je laisser de côté les sentiments que cet état de choses m'inspire, et me montrer animé de cet esprit chrétien si supérieur aux passions et aux rancunes que mettent en jeu les troubles de notre pays ! »

Le jour de l'élection qui était un dimanche, François voulut communier avant le vote, afin, disait-il, de placer sa part de souveraineté sous l'influence religieuse. Ayant parcouru les journaux dans un cabinet de lecture, il se demanda un instant s'il ne convenait pas de s'abstenir en présence de candidatures offrant si peu de garanties ; enfin, il se décida à voter pour Cavaignac, qui avait été, aux journées de juin, le représentant et le défenseur des idées d'ordre en France. « Il devient de plus en plus probable, écrit-il le 12 décembre, que Louis Napoléon aura la grande majorité du pays pour la présidence. Je n'en suis pas fâché, quoique j'aie voté contre lui ; car j'espère qu'il sera forcé de marcher avec la partie honnête de la nation. Dieu peut tirer le bien de la sottise et de la folie des gens, tout aussi facilement que des plus ingénieuses combinaisons. »

Le 21 décembre, l'Assemblé nationale proclama président de la République Louis Napoléon qui prêta en cette qualité serment à la Constitution. « Dès quatre heures, écrit de Plas, le passage de la rue Saint-Honoré à la rue de la Révolution était intercepté par un détachement de mobiles. Je croyais à un commencement d'émeute. C'était une simple précaution pour maintenir l'ordre sur le passage du Président, qui a été conduit à l'Elysée par une fraction de l'Assemblée. »

Le régime nouveau allait imposer au commandant des assujettissements dont il avait pu sans inconvénients s'abstenir jusque-là, et qu'il devait désormais regarder comme une obligation de position. « J'ose espérer, écrit-il à sa mère, que mes devoirs envers Dieu ne feront qu'augmenter le désir de bien remplir ceux que m'impose la société. » Les principaux représentants de ce qu'on appelait alors le parti catholique commençaient, en effet, à graviter autour du palais de l'Elysée, et, par sa position de membre du Conseil d'amirauté, de Plas ne pouvait se dispenser de faire au moins quelques apparitions dans les salons de la société nouvelle. « Je viens de passer la soirée, écrit-il le 10 janvier, chez M. de Falloux, ministre de l'instruction publique. L'ambassadeur d'Angleterre et presque tous les ministres étrangers, le maréchal Bugeaud et le général Changarnier, l'amiral baron de Mackau et le comte Molé y ont paru. M. de Falloux semble avoir trente-six ans. C'est un grand jeune homme blond, à la figure et aux manières distinguées. Je ne sais encore si je fais bien de me lancer dans le monde ; j'ai voulu, ce soir, faire nombre chez un ministre qui a toutes mes sympathies. »

Nous savons, par une lettre du 26 janvier, que François continua de fréquenter les salons du ministre de l'instruction publique. Dans cette même lettre, il

ajoute : « J'ai été également voir M. de Montalembert, avec qui j'ai longuement causé. Il m'a fait un fort bon accueil et m'a engagé à venir à ses soirées du vendredi, où il réunit quelques hommes d'élite du parti catholique. »

Il ne sera pas sans intérêt de connaître ses impressions, à la suite de sa première soirée chez M. de Montalembert, qui avait semblé franchement se rallier au nouvel état de choses; nous les trouvons consignées dans son *Journal*, à la date du 2 février 1849 : « Je reviens de chez le comte Ch. de Montalembert où j'ai entendu le langage le plus décourageant sur l'avenir de notre pays. Il paraît que les doctrines révolutionnaires s'infiltrent dans les campagnes, et que Paris contient beaucoup plus de socialistes qu'on ne le pense généralement. Je me suis élevé contre ces craintes que l'on a tort de manifester; j'ai dit que c'était un moyen d'adjoindre au parti du désordre les gens timides qui se tournent toujours du côté le plus fort. J'ai répété la même chose à M. de Montalembert, en prenant congé de lui, et peut-être irai-je le voir en particulier pour bien lui faire comprendre qu'il a un rôle providentiel à remplir. J'ai la conviction que M. de Falloux et lui rallieront beaucoup de monde sous leur drapeau, s'ils parviennent à s'entendre.

» Causerie très intéressante, ce matin, ajoute-t-il le 6 mars, avec M. Duclézieux, fondateur en Bretagne de colonies agricoles et chrétiennes. Tout porte à croire que c'est bien de Dieu que lui est venue la pensée d'arracher aux dangers du vagabondage, pour le plus grand profit de la morale et de la société, les jeunes enfants sans parents et sans fortune que renferme notre pays. »

Ces notes intimes, jetées au courant de la plume, ne sont pas une page d'histoire; mais nous continuons à

les citer, parce qu'elles nous représentent au naturel la physionomie des salons du parti catholique sous la présidence du prince Louis Napoléon. « Je reviens de chez M. de Falloux, écrit-il le 8 août 1849. Les salons étaient pleins de monde. C'était à qui féliciterait le ministre de son magnifique discours d'hier en réponse aux interpellations de M. Jules Favre sur l'Italie. J'ai eu le plaisir de voir le duc de Luynes qui consacre aux bonnes œuvres son immense fortune. M. de Montalembert était présent. J'ai causé quelques instants avec le ministre de la marine et madame de Tracy, avec mon ami Clerc et un des principaux rédacteurs de l'*Assemblée nationale*.

» Longue causerie, ce soir, écrit-il encore le 11 juillet 1850, avec le général Le Flo, qui a fait en Afrique une brillante carrière. Il sera probablement appelé plus tard à rendre de grands services au pays par sa loyauté et son énergie. »

En dehors des salons officiels et du parti catholique, le commandant ne fréquentait guère que ceux des amis de sa famille. C'est ainsi que nous le rencontrons chez le prince de Chalais et le prince A. de Broglie, chez les de Béarn et les de Périgord. « L'attachement et l'affection aux de Périgord, écrivait-il le 23 mars 1849, sont un legs de famille. Quelque pénible qu'il puisse être de frayer avec un monde de fortune et d'habitudes sociales très différentes des nôtres, il le faut absolument, sous peine de manquer de reconnaissance et d'être indigne d'avoir des amis. »

Ce n'est ni par goût ni par entraînement, mais par convenances de société, par devoir de position que François restait fidèle à toutes ces obligations ou plutôt à tous ces assujettissements du monde. « J'ai été mettre des cartes chez madame d'Audiffret, écrit-il, à sa sœur Elisa, à l'occasion d'une nouvelle année ;

mais mon temps est pris de telle façon qu'il m'en reste peu pour les visites. Je trouve que je vois encore beaucoup trop de monde. Je n'en retire aucun bien, loin de là : j'en sors toujours moins satisfait qu'avant d'y aller. Mes idées sont tellement modifiées sur ce point, qu'une campagne à Lisbonne, Cadix ou la côte d'Italie, me plairait moins aujourd'hui que les longues et pénibles campagnes où l'on ne trouve aucune ressource du côté de la société. Je juge le monde avec sévérité peut-être ; il me paraît cependant difficile de le concilier avec le christianisme bien entendu. Crois-tu, par exemple, que ces échanges de repas somptueux, au milieu de gens qui meurent de faim, et toutes ces causeries si peu bienveillantes pour le prochain, et tout ce temps perdu qu'on pourrait utiliser d'une manière profitable ; crois-tu que tout cela soit bien dans les idées chrétiennes ? Je vais dans le monde sans plaisir, avec la crainte de m'en retirer un peu meurtri. »

Malgré les inconvénients inhérents à toute position, de Plas était heureux de son sort pour le présent et s'abandonnait complètement à la Providence pour l'avenir. « J'accepterais un changement sans me plaindre, avait-il écrit le 8 février 1849 ; mais je ne le désire pas, sauf le cas où M. Desfossés obtiendrait un commandement d'escadre. » L'occasion n'était pas aussi éloignée qu'on aurait pu le supposer. L'Assemblée nationale venait de remplacer l'Assemblée constituante et l'amiral Desfossés arrivait à Paris en qualité de représentant du Finistère. Un homme de cette trempe et de cette valeur ne pouvait passer inaperçu ; il fut immédiatement question de lui pour le ministère de la marine. « Je l'ai engagé à accepter, écrit de Plas à l'une de ses sœurs, malgré sa vive répugnance et son extrême modestie ; j'espère qu'il n'hésitera pas à mon-

ter sur la brèche ; il nous faut des hommes d'énergie, et je lui en crois. »

M. Desfossés, qui était souffrant, ne put alors accepter un poste qui réclamait un travail acharné ; quelques mois plus tard, on songea à lui confier une mission très importante. Nommé, avec le titre de plénipotentiaire, au commandement de la station de la Plata, il s'empressa d'en faire part à son ancien second qui se trouvait à Puycheni, en lui offrant de devenir chef d'état-major. La lettre de l'amiral est trop importante pour que nous ne la citions pas tout entière.

« Paris, 15 septembre 1849.

» Mon cher commandant,

» J'ai dû, j'ai voulu vous écrire tous ces jours-ci ; mais trouver quelques minutes de liberté dans le dédale d'affaires qui m'accable était chose impossible ou à peu près, et j'ai attendu parce que je n'avais rien de positif à vous dire.

» Voici la situation, mon digne commandant, je suis appelé à aller dans la Plata, avec le double caractère de plénipotentiaire et de chef de station, je n'ai pas encore reçu d'ordres officiels. M. de Tocqueville, noyé dans l'affaire de Rome, m'a prévenu qu'il me ferait appeler, et c'est ce matin seulement que je reçois une lettre de lui qui me donne rendez-vous pour demain à une heure. M. de Tracy, d'un autre côté, ne veut lancer mon ordre de commandement, que lorsque son collègue m'aura donné son mandat. Il en résulte que je ne puis m'occuper ostensiblement des désignations de personnes, et des travaux d'armement de la *Pandore*, ni demander aux affaires étrangères communication des documents relatifs à la Plata, qu'il est indispensable que j'étudie avant de partir.

» Vous allez en conclure, comme je l'ai fait moi-même, qu'on ne me presserait pas de partir. Eh bien, pas du tout. M. Lacrosse vient de me dire que le cabinet voulait que je me misse en route, instructions en poche, avant la réunion de l'Assemblée. En cet état de choses, je me demande si j'aurai le temps de bien me familiariser avec la question que je dois traiter, ou si on me laissera emporter les documents qui peuvent être de nature à me guider, à m'éclairer sur l'histoire des onze dernières années.

» Mon inquiétude est grande : je ne connais pas encore les vœux du gouvernement; je sais seulement qu'il rejette le traité existant et qu'il veut négocier avec Rosas sur d'autres bases. J'ai dit à M. de Tracy que, si on était pressé, on me faisait perdre ici des jours précieux. En ce qui touche la mission, je lui ai dit que j'espérais qu'on m'autoriserait à tenir au dictateur un langage digne et ferme; que plus d'une fois la rougeur de la honte était montée au front de mes devanciers; et que, si j'acceptais avec un entier dévouement les difficultés inextricables d'une nouvelle négociation, c'était à la condition que mon honneur de vieux matelot ne serait pas compromis. Cette franchise un peu brutale n'est pas du goût de M. de Tracy; je m'en suis aperçu, mais je m'en soucie peu.

» Le président Napoléon m'a dit qu'il pensait qu'une expédition militaire, en ce moment surtout, serait chose peu sage; que j'aurais seulement à réclamer d'importantes modifications au dernier traité proposé, à exprimer des désirs de conciliation; et que, si mes efforts étaient repoussés, le gouvernement verrait ce qu'il aurait à faire; etc.

» Que tout ceci reste secret, mon cher commandant.

» Je prévois qu'il faudra me rendre à Brest avant la

fin du mois, et quitter ensuite le port le plus tôt possible. La *Psyché* et le *Prony* partiront de Toulon.

» Vous connaissez maintenant comme moi-même la situation des choses, cher commandant; vous savez aussi mes sentiments pour vous, mais vous n'ignorez pas non plus que mon affection n'est pas égoïste. Si la position de chef d'état-major, ami et conseil du chef de la mission, vous agrée, et que vous pensiez qu'elle vaut, au point de vue de l'avenir, le commandement spécial qui vous est destiné, venez à Paris m'aider à débrouiller cette affaire de l'étude d'une question diabolique. Mais je suis assez *droit* pour vous dire qu'à mon sens et à moins que nous fassions un jour la guerre dans la Plata, mon opinion est que le commandement d'une station vous donnerait des chances plus prochaines d'avancement; car il ne faut pas perdre de vue qu'en dehors des actions d'éclat, il faut avoir commandé un an pour être capitaine de vaisseau.

» Maintenant, mon digne ami, décidez vous-même la question; faites-le sans vous laisser influencer par le cœur, mais bien avec toute la raison que Dieu vous a donnée. Si vous vous liez à mon sort, j'en remercierai la Providence; si vous prenez l'autre parti, je m'en réjouirai encore.

» Dans le premier cas, vous feriez bien d'arriver ici; car ces gens-là ont un peu perdu la tête, et ils pourraient bien me dire un de ces matins : « Partez » demain! » Vous pourriez, du reste, dans ce cas, repasser chez vous, à Puycheni, en vous rendant de Paris à Brest... »

Sans hésiter un seul instant, François répondit poste pour poste qu'il acceptait avec joie les fonctions de chef d'état-major, et il se prépara à retourner à Paris. « Merci du fond du cœur, lui écrivit de nouveau

M. Desfossés. Si j'en crois M. de Tocqueville, la mission sera au moins honorable. Venez vite, car on veut que nous soyons sous voiles pour le 1er. »

De Plas accourut aussitôt à Paris se mettre à la disposition de l'amiral Desfossés, et fouiller avec lui les archives des affaires étrangères. « Il n'est pas encore question de notre départ, écrit-il à sa mère le 24 septembre; le ministère est moins pressé qu'il ne semblait l'être tout d'abord. En attendant, je travaille d'arrache-pied cette grave question de Buenos-Ayres, essayant de me dégager de toutes mes impressions passées pour y entrer à neuf. » Grâce à une étude attentive des documents officiels, l'ancien second de l'*Alerte* devait, en effet, modifier en grande partie les impressions formées pendant son séjour à Montevideo. « Plus j'avance, dit-il, dans cette fameuse question de la Plata, plus je regrette d'avoir critiqué si hautement le traité Le Prédour (1). C'est une grande chose de savoir se taire : j'arrive à un âge et dans une position où cela devient indispensable. J'ai travaillé de six à sept heures aujourd'hui; il ne faut pas que le brave amiral Desfossés perde en un jour, par une faute en diplomatie, le fruit de trente-huit années d'éclatants services à la mer. »

Ces sentiments de dévouement et de reconnaissance animaient le commandant dans des recherches nouvelles pour lui, mais où il était aidé par les sages conseils de M. Desages, qui lui reprochait de se livrer beaucoup trop, répétant sans cesse ces paroles de M. de Talleyrand à de jeunes diplomates : « Surtout, messieurs, pas de zèle! » « Eh bien, moi, notait-il dans son *Journal* : je veux me répéter chaque jour qu'il faut m'occuper comme si le succès dépendait de

(1) Le contre-amiral Le Prédour, commandant la station navale du Brésil, eut à surveiller le blocus de la Plata et fut appelé à négocier avec Rosas le traité qui porte son nom.

moi, ou plutôt de mon chef l'amiral Desfossés ; mais toutefois n'attendre que du bon plaisir de Dieu le dénouement, quelque favorables que se présentent les chances de l'avenir. »

François venait d'annoncer à sa mère qu'il pourrait bien partir vers le 15 novembre, lorsqu'un changement de ministère remit tout en question ; on fit appel au patriotisme de l'amiral Desfossés, et celui-ci, malgré de vives répugnances, accepta le portefeuille de la marine ; son futur chez d'état major renonça aussi à l'expédition de la Plata pour devenir aide de camp du nouveau ministre. « Décidément, écrit de Plas à sa mère, le 3 novembre, la Providence me met à l'épreuve des honneurs : me voilà premier aide de camp de l'amiral Desfossés, qui continue de me traiter plus en ami qu'en subordonné. Sa nomination fait plaisir à toute la marine. J'aime à croire que c'est un acte de dévouement, aussi je désire m'y associer autant que je pourrai. J'ai peu de confiance en ma capacité, mais j'ai foi pleine et entière en l'assistance divine. »

Quelques officieux plaignaient cependant de Plas d'avoir accepté cette brillante position, car il allait se trouver dans l'impossibilité de remplir les conditions exigées pour le grade de capitaine de vaisseau. « Je n'en ai nul souci, disait-il à sa sœur. L'important n'est pas de se trouver capitaine de vaisseau à quarante-cinq ou cinquante ans, mais de remplir les places que Dieu nous destine, sans se soucier de la récompense. D'ailleurs l'avancement se traduit toujours par une charge plus lourde, par des devoirs plus grands, lesquels ne peuvent donner aucun sujet de se réjouir à un véritable chrétien. Paris a des ressources incalculables pour la piété, et j'avoue que c'est plus que jamais la chose qui m'occupe. »

L'aide de camp ne négligeait pas pourtant ses devoirs

d'état ; aussi le voyons-nous prendre une part active à tous les projets du ministre, et les encouragements lui arrivent de tous côtés. « D'après les journaux, lui écrit de Cannes M. de Surville, votre ministre, mon cher de Plas, paraît vouloir prendre à cœur les intérêts de notre pauvre marine ; on prétend qu'il songe à appliquer quelques idées d'une haute portée et d'une grande importance : Dieu soit loué ! Qu'un officier de marine prouve enfin au pays que notre corps n'est pas dépourvu de bonnes têtes ! » « J'ai appris par les journaux, écrit d'Antibes M. de Jonquières, que le ministre fait reviser le code pénal maritime et l'ordonnance de 1827. Ce sont là deux utiles et importantes entreprises, qui sont remises en bonnes mains. L'amiral Casy (1) est trop ami de la discipline pour céder un pouce du véritable terrain sur lequel on doit édifier, et pour se laisser aller aux fausses idées de philanthropie qui règnent aujourd'hui dans un certain monde. » « Peut-être, écrit de Brest M. de la Tocnaye, as-tu participé déjà aux deux excellentes mesures qui nous sont parvenues ici : l'une concernant les congés à donner aux officiers qui reviennent de campagne ; et l'autre qui accorde les privilèges de la première classe à la moitié des lieutenants de vaisseau, et leur rend les bâtiments à vapeur de cent soixante. Comme tu peux le penser, ces deux mesures ont été accueillies avec bonheur. »

On conçoit que le premier aide de camp, chrétien comme il l'était, dut se préoccuper des âmes encore plus que des corps. « Nous n'avons pas oublié, nous écrit de Versailles le vice-amiral Gicquel des Touches, la part qu'il a prise à l'établissement de l'aumônerie de la flotte et aux bienfaits qui en ont été la conséquence

(1) Alors au Conseil d'amirauté.

pour nos marins. » De Plas fit en effet partie d'une commission, nommée par le ministre pour aviser à la grande affaire des aumôniers de la flotte et des évêchés aux colonies. Cette commission était ainsi composée : Mgr Parisis, alors évêque de Langres, président; l'abbé Liberman, supérieur de la congrégation du Saint-Esprit; MM. Sauvaire-Barthélemy, représentant de Marseille, Jurien, directeur des services administratifs, Mestro, directeur des colonies; un directeur des cultes, et le premier aide de camp du ministre, qui faisait fonctions de rapporteur. « J'espère, dit François à sa mère, que l'amiral Desfossés mènera les choses à bonne fin; tout le monde reconnaît la pureté de ses intentions et la droiture de son esprit, ce qui fait qu'on lui prête volontiers concours. » Le commandant d'une station navale lui ayant annoncé que l'aumônier avait bien réussi à bord : « C'est un vrai bonheur pour moi, répondit de Plas. J'attache la plus grande importance à la présence de bons prêtres à bord de nos navires; ils doubleront la valeur morale de nos équipages et ramèneront, je l'espère, beaucoup d'hommes à la religion. »

Une lettre de son ami de Jonquières, à qui il s'était ouvert de ses projets, nous dira quelles furent les idées qui servirent de base à l'entreprise. « J'ai vu avec plaisir, lui écrit ce dernier en rade de Naples, le 13 juillet 1850, l'augmentation du nombre des aumôniers de la marine ; mais on ne devra jamais perdre de vue deux choses : 1° qu'il faut, autant que possible, mettre là des hommes qui n'aient rien à espérer de la terre et qui ne fassent pas de leur position un marchepied pour leur ambition; 2° qu'il faut des hommes à idées larges, à connaissances générales et étendues, capables, en un mot, de tenir tête à tous nos petits philosophes modernes et de détruire leurs sophismes par une dialectique aussi irréfutable que bienveillante. Cette der-

nière qualité ressort du caractère. Il faut bien se persuader que cette institution ne portera de fruits que quand elle entraînera la tête, au lieu de borner son rôle aux derniers échelons de la hiérarchie. »

Voici le projet de décret concernant l'organisation des aumôniers de la marine, que nous avons trouvé parmi les papiers du commandant (1) :

Dispositions générales.

« ARTICLE PREMIER. — Le service religieux, tant dans les établissements de la marine à terre qu'à bord des bâtiments de l'État, sera confié à des ecclésiastiques appartenant à des congrégations religieuses légalement reconnues. Ils auront le titre d'aumôniers.

» Toutefois les aumôniers présentement en exercice seront maintenus dans les conditions de leur position actuelle.

» ART. 2. — Les aumôniers recevront leurs pouvoirs spirituels de l'Ordinaire.

» ART. 3. — Le nombre des aumôniers employés par le département de la marine sera déterminé suivant les besoins de la flotte.

» ART. 4. — La solde annuelle de chaque aumônier sera de deux mille francs à terre, y compris les frais de nourriture, sans retenue pour la caisse des invalides. Il leur sera alloué, en outre, 240 francs d'indemnité de logement.

» A la mer, la solde des aumôniers sera de 1,500 francs. Ils seront nourris à la table du comman-

(1) Cf. Carayon : *Documents; Établissement de la Compagnie de Jésus à Brest.* — On y voit comment, à la fin du dix-septième siècle, le gouvernement français confia à des communautés religieuses les séminaires destinés aux aumôniers de la marine

dant ou de l'amiral, qui recevra à cet effet une allocation conforme aux règlements en vigueur.

» Art. 5. — Moyennant les traitements ci-dessus fixés, il ne sera fait aucune allocation aux congrégations religieuses pour frais d'éducation de jeunes ecclésiastiques, ni pour secours aux prêtres âgés ou infirmes.

» Art. 6. — Afin de laisser aux aumôniers un repos indispensable après un long séjour à la mer, les congrégations religieuses auront, dans chacun des grands ports, une maison de résidence, qui pourra recevoir le nombre de religieux nécessaire au remplacement de ceux qui sont embarqués.

» Art. 7. — Chaque résidence aura un supérieur nommé par le supérieur général, et le remplaçant dans ses relations avec l'autorité maritime.

Des aumôniers à la mer.

» Art. 8. — Les bâtiments et les flottes dont le personnel s'élèvera à cinq cents hommes, ceux qui seraient expédiés au loin en mission particulière, et les navires servant d'hôpital, auront un aumônier.

» Tout bâtiment portant pavillon d'amiral ou un guidon de commandement comportera également un aumônier, quel que soit le chiffre de son personnel.

» Art. 9. — Les aumôniers destinés à embarquer seront désignés par le supérieur général ou le supérieur de la résidence, et agréés par l'autorité maritime du port.

» Art. 10. — Les supérieurs de résidence pourront toujours rappeler à terre les aumôniers de leurs congrégations respectives, en les remplaçant conformément aux dispositions de l'article précédent.

» Art. 11. — Dans toute réunion de bâtiments comportant des aumôniers, l'un d'eux, désigné par le supérieur de la résidence, aura autorité sur les autres.

» Art. 12. — A bord, les aumôniers donneront l'instruction religieuse aux équipages; ils administreront les sacrements, et rempliront auprès de toutes les personnes embarquées les fonctions du ministère ecclésiastique. Ils auront, dans ce qui est relatif à ces fonctions, toute la latitude conciliable avec les exigences du service des bâtiments.

Des aumôniers à terre.

» Art. 13. — Les religieux de chaque résidence seront, sur la désignation des supérieurs et avec l'agrément de l'autorité maritime, chargés des fonctions d'aumôniers des équipages de ligne, des troupes de la marine, des hôpitaux, des bagnes et autres établissements maritimes.

» Art. 14. — Dans le cas où les bâtiments mouillés en rade n'auraient pas d'aumônier, l'autorité maritime, sur la demande du supérieur de la résidence, assurera aux religieux les moyens d'exercer leur ministère.

» Art. 15. — Des règlements particuliers, arrêtés par le ministre de concert avec les supérieurs généraux des congrégations religieuses, détermineront les détails d'exécution du présent décret.

» Art. 16. — Toutes dispositions contraires au présent décret sont et demeurent abrogées.

» Art. 17. — Le ministre de la marine est chargé de l'exécution du présent décret. »

L'aide de camp, appelé au commandement du *Cassini*, n'eut pas le temps de mettre la dernière main au

projet d'organisation de l'aumônerie de la flotte. De Plas naviguait dans les mers de Chine, lorsque parurent les décrets des 15 août, 1er et 19 octobre 1851, et du 31 mars 1852; mais il partage avec l'amiral Desfossés l'honneur d'avoir attiré l'attention du gouvernement sur ce service important. Les nombreux choix d'évêques, opérés dans ces dernières années parmi les aumôniers de marine, disent assez la sagesse qui n'a cessé de présider à la composition de ce corps respectable.

Il nous est facile aussi de donner quelques détails sur une autre œuvre dont François fut en partie l'instigateur et à laquelle il s'intéressa vivement. Nous voulons parler de la mission prêchée par les Jésuites aux bagnes de Toulon, de Rochefort et de Brest, qui dépendaient du ministère de la marine (1).

La réforme pénitentiaire a toujours été un difficile problème que les administrations les mieux intentionnées n'ont pas encore résolu, et qu'elles ne résoudront jamais, tant qu'elles essaieront de remplacer par des combinaisons matérielles l'influence spirituelle de la religion. Pour triompher de la volonté de l'homme, ce n'est pas assez d'enchaîner son corps; à côté de la sévérité de la justice humaine, il faut qu'il y ait place pour l'inépuisable miséricorde de Dieu.

Un Père de la Compagnie de Jésus, passant à Toulon dans une de ses courses apostoliques, fut touché du malheureux sort des forçats du bagne, et conçut le projet de les secourir, en offrant à ces âmes chargées de crimes un moyen de salut éternel. Le bagne se trouvait dans les attributions du ministre de la marine, c'est donc à lui qu'il fallait s'adresser tout d'abord. M. de Tracy accepta avec reconnaissance l'offre de dévoue-

(1) Cf. Aubineau : *Les Jésuites au bagne.*

ment et promit son appui ; mais, l'autorisation accordée, divers obstacles surgirent contre l'exécution du projet. Enfin le 23 octobre 1849, le P. Lavigne, accompagné de huit missionnaires, arrivait à Toulon.

Dès le jeudi 25, les exercices de la mission commencèrent au bagne ; un mois après, le dimanche 25 novembre, eut lieu la communion générale et la cérémonie de clôture. Dans l'intervalle, M. de Tracy avait remis le portefeuille de la marine et des colonies entre les mains de l'amiral Romain Desfossés, qui montra la sympathie la plus vive pour la mission du bagne de Toulon, autorisée par son prédécesseur, et témoigna à la Compagnie de Jésus toute l'obligation que lui avait l'administration pour le bien qui s'était opéré.

Afin de marquer sa reconnaissance, il ouvrit immédiatement au zèle des Jésuites le bagne de Brest ; et de nombreux apôtres se dirigèrent aussitôt vers les côtes de Bretagne pour évangéliser les forçats. Les Pères arrivèrent à Brest le dimanche 6 janvier 1850, fête de l'Épiphanie. C'était la première fois que des membres de la Compagnie de Jésus se montraient publiquement en cette ville, depuis le temps où la population, surexcitée par les passions politiques et libérales de la Restauration, avait, à deux reprises, en 1819 et 1827, chassé ou pendu en effigie les Pères venus pour annoncer la parole de Dieu. Les exercices de la mission commencèrent le mardi soir, 8 janvier.

Une lettre du P. Lavigne, supérieur de la mission, adressée dès le 7 janvier au commandant de Plas, nous indique la large part que le chef d'état-major du ministre avait prise à cette pieuse expédition.

« Brest, le 7 janvier 1850.

» Monsieur le commandant,

» J'ai déjà d'assez bonnes nouvelles à vous donner de la mission du bagne ; vous m'aviez annoncé des difficultés, elles ne nous ont pas fait défaut ; les autorités maritimes sont loin d'être à la hauteur des admirables dispositions du ministère. On a trouvé vague la dépêche de M. le ministre, on voulait avoir des ordres précis, mais les égards avec lesquels nous avons fait toutes nos démarches ont tout concilié et tout obtenu. Maintenant, si ces messieurs ne nous sont pas dévoués, aucun d'eux n'ose nous paraître hostile, et, dans cette lutte comme dans bien d'autres, Dieu aura le dernier mot et remportera la victoire.

» Cependant je sens la nécessité d'une dépêche positive sur la faculté de prendre dans l'arsenal un local qui puisse contenir tous les condamnés, pour quelques réunions plus solennelles et surtout pour la clôture de la mission et la communion générale. Si M. le ministre prononce, toutes les autorités s'empresseront d'obéir ; sans cela, quoique la plupart des officiers de la marine le désirent, quoique le commissaire général et le commissaire spécial du bagne soient très bien disposés, nous ne pourrons rien obtenir. Je crois que le préfet maritime lui-même serait heureux de se mettre à couvert derrière un ordre ministériel. Je soumets à votre sagesse toutes ces pensées, monsieur le commandant ; cette mission est vôtre à tant de titres, que vous vous efforcerez, j'en suis sûr, de prendre tous les moyens pour la faire réussir.

» C'est la Providence qui nous a logés, la charité nous a donné le pauvre ameublement nécessaire, et le bon Dieu se chargera bien de nous nourrir. Nous

sommes tous très heureux; la lutte ne nous effraie pas, elle nous anime; ici, combattre c'est vaincre.

» Recevez l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» Monsieur le commandant,

» Votre très dévoué serviteur,

» A. Lavigne, S. J. »

D'après cette lettre, une sympathie universelle avait accueilli les Pères à leur arrivée, et s'était manifestée dans les préliminaires de la mission; cependant certaines réserves de la part de l'administration faisaient présager les obstacles suscités par l'ennemi. Voilà pourquoi, dès le début, le P. Lavigne eut recours au commandant de Plas, dont il connaissait les sentiments si bien d'accord avec ceux du ministre de la marine, ne doutant pas qu'il n'employât tous les moyens possibles, pour faire réussir une mission qui, comme il le disait, était sienne à tant de titres.

Le P. Lavigne n'avait pas compté en vain sur le zèle du pieux commandant. Une nouvelle lettre de l'amiral Romain Desfossés, aussi explicite que possible, devait accréditer les Jésuites auprès des autorités du bagne et de l'arsenal. Le ministre, après avoir signalé les services que les missionnaires avaient rendus à Toulon, recommandait de leur laisser toutes facilités pour accomplir leur œuvre de charité à Brest, et marquait le contentement qu'il éprouverait, s'ils pouvaient aussi évangéliser les équipages de ligne et les vaisseaux dans la rade.

On sait comment l'administration préfectorale, interprétant la lettre de M. le ministre de la marine, ouvrit le bagne au zèle des missionnaires, mais défendit absolument de les recevoir à bord des vaisseaux et de les

laisser pénétrer à la division des équipages. Officiers et matelots durent se contenter de suivre les prédications dans une église de la ville. Ne voulant point attaquer les intentions de personnes d'ailleurs honorables, nous nous contenterons de dire que l'administration préfectorale, devant quelques démonstrations socialistes, ne crut pas devoir endosser la responsabilité de la résistance sous la simple autorisation ministérielle.

Quoi qu'il en soit, la mission continuait au milieu de ces difficultés, et les fruits ne furent pas moins abondants qu'ils l'avaient été à Toulon, et qu'ils l'étaient à Rochefort, où d'autres missionnaires Jésuites évangélisaient en ce même temps le bagne. C'est au commandant de Plas, qui seconda si bien les intentions de l'amiral Romain Desfossés, que l'on dut en partie les magnifiques résultats de cette œuvre de dévouement et de sacrifices. « J'ai eu le plaisir, écrit François à sa mère, le 12 février 1850, de causer près d'une heure, hier au soir, avec le P. Lavigne, qui a donné une mission aux bagnes de Brest et de Toulon. Il vient de Brest, en ce moment. Plus de dix-huit cents condamnés ont reçu la sainte communion, et je tiens d'officiers de marine présents à la cérémonie qu'une régénération complète semblait exister au bagne. Comme la religion doit consoler ces malheureux, rejetés de la société et condamnés à l'ignominie jusque dans leurs vêtements! Cela fait du bien de songer que saint Vincent de Paul a des successeurs! »

François ne bornait pas l'initiative de son zèle à des œuvres générales qu'il soutenait de ses vœux et de son influence; nous le voyons aussi se faire personnellement apôtre auprès de ceux qui l'entouraient, désireux de communiquer à tous le bonheur qu'il goûtait au service de Dieu. « Je commence, disait-il, à me plaire dans la maison du Seigneur, et je chanterais volon-

tiers : *Melior est hora una in atriis tuis, Domine, super millia.* Pourquoi ne pas communiquer à d'autres cette joie qui naît de l'amour de Dieu? Quand je suis sous la douce émotion de ces psaumes admirables dictés par l'Esprit-Saint, quand je lis ces épîtres de saint Paul qui tracent si nettement à chacun ses devoirs, quand je m'enivre des beautés de l'Évangile, il me vient d'amers regrets de ne pouvoir pas faire partager à d'autres les sentiments qui m'animent. »

C'est dans sa famille, auprès de ses frères d'abord, qu'il entreprend sa mission d'apôtre : « J'ai pu causer aujourd'hui, écrit-il dans son *Journal*, avec mon frère Adalbert, des vérités religieuses. J'ose espérer que nous ne tarderons pas à faire même route. » François avait bien aussi quelques entretiens avec son frère Emmanuel, alors en garnison à Versailles, en même temps qu'il adressait quelques bonnes paroles à son frère Louis, dont la garnison était éloignée de Paris ; mais c'est surtout son frère Ludovic, présent dans la capitale, qui était l'objet particulier de son zèle. « Quel bonheur, s'écriait-il, si tous mes frères revenaient à la foi! »

Dès le lendemain de sa conversion, de Plas avait regardé comme un devoir de travailler à ramener à Dieu ses camarades, ceux-là surtout qu'il avait pu scandaliser autrefois. « Aujourd'hui, disait-il, mon devoir est de tendre la main à ceux de mes frères d'armes qui sont dégoûtés du monde et se sentent disposés à revenir vers Dieu. » Et plus tard il ajoutait : « Le mal que nous avons fait par notre conduite passée demande réparation ; nous devons donc essayer de ramener à Dieu ceux surtout de nos camarades et de nos amis qui ont été témoins de nos écarts et que nous avons scandalisés. »

Son ami Clos fut un de ceux à qui il écrivit tout

d'abord. Celui-ci admirait la conduite de François, sans se sentir encore le courage de l'imiter : « Je comprends bien, mon cher de Plas, lui avait-il répondu le 20 décembre 1848, la force de tes raisons. Tu as trouvé un remède contre les misères immenses de cette triste vie, et tu te hâtes de le communiquer à ton vieil ami : merci, mille fois merci; mais, quoique bien convaincu de l'efficacité du remède, je n'ai pas le courage de le prendre. Je dis : A plus tard! »

En vain de Plas insista-t-il auprès de son ami pour l'amener à la pratique de la religion; il trouva une résistance d'autant plus difficile à surmonter que Clos se dérobait sans cesse en s'avouant toujours convaincu. « Je te remercie bien, mon cher de Plas, des efforts que tu tentes pour me faire arriver où tu es, dans ce milieu religieux qui te rend si heureux. Mais, s'il est des natures privilégiées qui peuvent, par un effort subit, changer le fond et la forme de leur être, donner à Dieu ce qui était au monde, je ne suis pas construit de cette manière... »

De Plas attendit un moment favorable, et, croyant l'avoir trouvé, il écrivit de nouveau à son ami; mais Clos se retranchait toujours dans la même fin de non-recevoir. « Il paraît, répondit-il, moitié sérieux, moitié plaisant, le 12 janvier 1850, que tu entres de plus en plus dans le giron de l'Église, que la foi a tout à fait vaincu le vieil homme, que les passions mondaines sont complètement subjuguées ; je t'en félicite de tout mon cœur, car tu dois être parfaitement heureux. Vivre sous une loi sainte, sous une règle auguste, lui abandonner la direction de son existence; là où le doute et l'incertitude régnaient auparavant, avoir établi la domination de la foi évangélique : c'est à envier, dans ce temps de convulsions sociales, où tant de choses navrantes se passent sous nos yeux. Oui, c'est dans ce

temps surtout que l'on est heureux de pouvoir s'accrocher à la noble résignation religieuse. Combien ne serait-il pas à désirer que son influence salutaire descendît sur cette fraction du peuple que l'on égare par de fausses doctrines; que l'amour et la charité du chrétien remplaçassent l'envie et la jalousie qui la dévorent et la poussent à la violence!

» Peut-être, plus tard, nous retrouverons-nous sur ce terrain, comme nous nous sommes trouvés d'accord sur tant d'autres points; cependant, j'avoue que tu cours bien vite pour moi. Je sens l'élément religieux augmenter un peu en moi, mais je ne le prends qu'homéopathiquement; c'est si insensible, que moi seul m'en aperçois. Kersauson, de Cuers, etc., m'ont répété plus d'une fois qu'il fallait brusquer la chose, franchir d'un bond le fossé; mais ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre; il faut que chacun se traite selon son tempérament. » A la réception de cette lettre, le commandant reconnut que l'heure de la grâce n'était pas encore venue, et il ne cessa de prier Dieu d'éclairer son ami.

Sa position de membre de l'Amirauté l'avait mis en rapports avec des hommes de grande valeur, mais d'un caractère différent, MM. de Rocquemaurel et de Jonquières, qui lui fournirent une occasion favorable d'exercer son zèle.

M. de Rocquemaurel, capitaine de vaisseau, se trouvait alors directeur du personnel au ministère de la marine. C'était un homme d'une grande droiture, avec lequel de Plas aimait à s'entretenir. « Sa causerie, disait-il, m'intéresse beaucoup; ses sentiments élevés, son dévouement à ses devoirs, sa précision d'idées me le font hautement apprécier. Je voudrais tourner ses pensées vers la religion chrétienne, qu'il estime et qu'il honore, mais qu'il ne pratique pas. »

Malheureusement, les longues et agréables causeries des deux amis, qui auraient pu amener la solution désirée, durent cesser au commencement de l'année 1849. De Rocquemaurel quitta, sur sa demande, la direction du personnel, et fut nommé à la station de Chine, où François ne devait pas tarder à l'aller rejoindre.

M. Fauque de Jonquières, alors simple lieutenant de vaisseau, mais qui a fourni depuis une si brillante carrière, avait été, comme de Plas, appelé, par une circonstance exceptionnelle, à siéger au Conseil d'amirauté. « Ce soir, écrivait le commandant, le 28 décembre 1848, j'ai dîné avec mon jeune ami de Jonquières ; nous n'avons guère parlé que religion, et en termes qui ne seraient pas désavoués, je pense, par de bons chrétiens... De Jonquières est revenu à la foi. Dieu a daigné se servir de l'ouvrage de Nicolas sur le christianisme, pour hâter la conversion de mon jeune ami, déjà fort bien disposé, car il allait à la grand'-messe tous les dimanches et assistait aux sermons. » La pratique commune de la religion chrétienne fut, pour les deux plus jeunes membres du Conseil d'amirauté, un nouveau lien de leur amitié, fondée jusque-là sur une estime réciproque. « Mon jeune ami, écrivait François à sa mère, le 14 janvier 1849, est revenu à la religion avec une ardeur extrême. Presque tous les jours nous causons une ou deux heures, et nous nous applaudissons mutuellement de faire route ensemble. Je le regarde comme une excellente acquisition, parce qu'il est fort intelligent. »

Cette amitié reposait sur des bases trop solides pour être ébranlée par les séparations inévitables dans la vie de marins. Quand de Jonquières quitta le Conseil d'amirauté pour prendre la mer, une correspondance suivie s'établit entre le *Magellan* et les bureaux du

ministère. Au commandant qui lui avait écrit une lettre des plus affectueuses, le jeune lieutenant de vaisseau répondit : « Comme vous le dites, mon cher de Plas, et comme je suis heureux de l'entendre répéter par votre bouche, notre amitié repose sur des bases trop stables pour qu'elle puisse s'altérer sous l'empire des circonstances de la vie, qui nuisent, en général, à celles qui ne sont fondées que sur des sentiments purement humains, et que sur des convenances purement passagères de temps et de position. Quoique séparés par de longs espaces, je penserai souvent aux rapports si bienveillants, aux conseils si profitables, aux causeries si affectueuses qui ont signalé si agréablement la connaissance que j'ai été assez heureux de faire de vous, et je me souviendrai avec reconnaissance des nombreuses marques d'intérêt que vous m'avez données. »

La lettre suivante, datée d'Antibes, et remplie de si beaux sentiments, nous montrera que la religion, qui avait été, disait de Jonquières, « la première cause de l'intimité » des deux amis, en restait toujours « la base la plus sûre ».

« Votre bonne lettre, mon cher de Plas, m'a causé le plus grand plaisir. Toutes les choses si délicates que vous me dites au sujet de notre amitié sont bien faites pour me combler de joie, et vous pouvez être assuré que je partage très sincèrement les sentiments affectueux que vous m'exprimez.

» Vous avez bien raison de regarder la religion, qui a été la première cause de notre intimité, comme la base la plus sûre qui puisse en garantir la durée. Les liaisons qui ne s'appuient que sur une communauté d'intérêts mondains passent vite, parce que ces intérêts eux-mêmes sont très variables. Au contraire, l'amitié qui repose sur une foi commune, et qui se

nourrit de l'espérance qu'elle pourra se continuer dans une vie meilleure, cette amitié est impérissable.

» Que de ressources, d'ailleurs, n'offre-t-elle pas en ce monde! Quelle satisfaction n'éprouve pas le cœur d'un ami, en ayant à l'avance la certitude que les pensées, les impressions, les jugements, les aspirations de son ami sont dictées par le même mobile que ceux qu'il éprouve lui-même! Et quelles sont les choses de ce monde pour lesquelles la religion n'ait pas des conseils et une ligne de conduite toute tracée?

» A la vérité, vous marchez bien devant moi dans cette pieuse carrière; mais ceci même contribue à épurer mon attachement pour vous, puisqu'il me fait voir en vous un guide et un modèle, en même temps qu'un ami... Plus que d'autres, nous marins, nous éprouvons cette vérité que la vie est semée de plus de peines que de plaisirs, et plus que d'autres, nous avons besoin de nous plier à cette résignation qui fait dire au pieux auteur du livre que vous m'avez donné : *Indifferenter volo de manu tua bonum et malum, dulce et amarum, lætum et triste suscipere, et pro omnibus mihi contingentibus gratias agere* (1) ».

Nous ne pouvons citer tous les officiers de marine près desquels François de Plas exerça son zèle d'apôtre. Nous trouvons souvent dans le *Journal privé* des annotations comme celles-ci : « J'ai reçu une excellente nouvelle : mon ami de la Motte est revenu à la religion. — J'ai eu le plaisir de causer avec Duveyrier, qui a emporté deux volumes de Nicolas; ils contribueront puissamment, j'espère, à le mettre en bonne voie. » Ces annotations nous indiquent que le commandant avait recours aux bonnes lectures en même temps

(1) « Je posséderais encore mon petit exemplaire de l'*Imitation*, nous écrivait l'amiral de Jonquières, le 23 janvier 1890, si l'incendie du cuirassé le *Magenta* ne l'avait fait périr en 1875. »

qu'aux pieuses causeries pour ramener à Dieu ses camarades. « J'ai lu Nicolas, lui écrit son ami d'Aboville, qui était à Toulon vers la fin de 1849, et je le relirai; c'est le seul ouvrage, parmi ceux qui me sont tombés sous la main, qui admette une investigation sérieuse. Je l'ai prêté à quelques personnes sur lesquelles il a produit de l'effet, car des exemplaires en ont été demandés. »

Il y avait trois mois que de Plas remplissait auprès du ministre les fonctions de chef d'état-major, lorsque M. Desfossés, désireux que le commandant remplît les conditions pour l'avancement au grade supérieur, lui offrit la station de Terre-Neuve. « J'ai eu avant-hier, mande-t-il à sa sœur Élisa, le 18 février 1850, une longue causerie avec le ministre. Il m'a dit que je devais aller à la mer et ne pas m'imposer un sacrifice qui nuirait à mon avenir, en restant auprès de lui. J'ai répondu que, s'il avait sous la main quelqu'un parfaitement à sa convenance pour me remplacer, j'irais à la mer avec plaisir; mais qu'en cas contraire, je resterais volontiers à Paris, sans croire faire le plus léger sacrifice. J'ajoutai que je n'avais d'autre ambition que de remplir mes devoirs là où il plairait à la Providence de m'envoyer; que je me trouvais aussi prêt pour la Chine que pour Terre-Neuve ou le ministère, et que j'étais, plus qu'aucun autre, payé pour voir le doigt de Dieu dans les événements de ma vie. »

De Plas resta donc, mais dans une situation exceptionnelle, près de l'amiral, se dévouant de plus en plus à celui qui avait tant fait pour lui. « La Providence, écrit-il à sa mère, le 12 février 1850, permet que je vive ici complètement à ma guise, sans obligation d'assister aux bals, aux spectacles et aux fêtes, qui ne sont pas sans écueil pour les chrétiens les mieux trempés. Le ministre me laisse dans la plus entière indépen-

dance, et j'ai pu, à raison d'un peu de liberté, passer en partie mes soirées à Notre-Dame des Victoires, ce qui m'a été autrement agréable que d'aller dans le monde. »

C'est alors que le commandant put resserrer avec de grands chrétiens, Nicolas, Marceau, de Cuers, ces liens d'une étroite amitié qui les soutenait mutuellement dans leur dévouement au bien.

Les relations de François avec Marceau remontaient, nous l'avons vu, jusqu'en 1845, et elles avaient été pour lui l'occasion d'un premier pas dans la pratique de la religion ; mais, partis l'un et l'autre pour des campagnes lointaines, ils ne s'étaient pas revus depuis. « J'ai éprouvé ce matin une grande joie, s'écrie de Plas, le 19 août 1849; j'ai embrassé mon ami Marceau, qui a bien voulu déjeuner avec moi. C'est par lui, en grande partie, que la Providence m'a ramené dans la bonne voie. J'apprendrai, j'en suis sûr, lorsque tous les voiles seront levés, que j'ai dû beaucoup à ses prières. J'avais essayé, en 1845, de le détourner de la campagne qu'il vient de terminer heureusement dans l'Océanie. Il a eu le bon esprit de ne pas tenir compte de mes conseils et de ceux de bien d'autres personnes, et il a fait un voyage de quarante-huit mois des plus profitables à la religion, par les facilités que son navire procurait aux missionnaires. » A partir de ce moment, les deux amis ne se quittent presque plus; nous les retrouvons ensemble, dès le matin, à Notre-Dame des Victoires pour entendre la messe ; dans le courant du jour, à la visite des pauvres ; le soir, prenant part aux œuvres de jeunes gens ou de militaires, et, jusqu'au milieu de la nuit, en adoration au pied des saints autels.

Un autre officier de marine, M. de Cuers, se joignait souvent à eux; ils formaient par cette sainte amitié ce

triple lien dont parle l'Ecclésiaste, qu'il est si difficile de rompre. Il ne fut pas rompu, en effet, par la volonté des hommes, mais par celle de Dieu qui devait bientôt rappeler Marceau à lui et envoyer de Plas dans les mers de Chine, tandis que de Cuers, renonçant au monde, allait fonder avec le Père Eymard la société du Saint-Sacrement.

« Ce matin, écrivait de Plas le 10 septembre 1848, j'ai reçu la visite d'un de mes camarades de l'école de marine, de Cuers, revenu à la religion chrétienne dans laquelle il me paraît même bien plus avancé que moi. » Et il ajoute, à différents intervalles, — le 14 septembre : « J'ai passé une excellente soirée. De Cuers est venu dîner avec moi, et après le dîner nous avons été à Notre-Dame des Victoires faire la prière du soir ; puis nous avons causé du bonheur d'être revenus à la religion. Cela me fait espérer que j'aime Dieu, car c'est un grand bonheur pour moi d'en parler avec mes camarades ; » — le 11 février 1849 : « De Cuers m'a parlé des avantages de la méditation. J'ai commencé ce matin à en faire une demi-heure, et je tâcherai de continuer cette pratique ; » — le 15 février : « Longue causerie avec mon ami de Cuers qui marche à grands pas vers le bien. C'est certainement un des meilleurs chrétiens de Paris ; ses entretiens me sont fort utiles, et je tâcherai, malgré sa retraite, d'aller quelquefois me retremper auprès de lui. »

M. Auguste Nicolas, le célèbre auteur des *Études philosophiques sur le Christianisme*, ouvrage remarquable qui a opéré tant de conversions et que de Plas se plaisait à recommander, était alors à Paris au ministère des cultes, où il avait été appelé par M. de Falloux. Le commandant s'était empressé d'aller avec ses amis visiter l'ancien juge de paix de Bordeaux, devenu chef de l'administration temporelle des circonscrip-

tions ecclésiastiques ; mais, ne l'ayant pas rencontré à la rue de Grenelle, ils eurent le plaisir de faire sa connaissance à une soirée du ministre de la marine. Ils l'associèrent depuis lors à toutes leurs saintes entreprises (1). L'un de leurs projets les plus importants, dont François eut la première idée mais approuvée par ses amis, fut celui d'une campagne en faveur des missions catholiques. Si le commandant, comme nous le dirons tout à l'heure, n'eut pas la consolation d'exécuter ce magnifique projet, tel qu'il l'avait conçu, il eut du moins la gloire de n'avoir rien négligé pour le faire réussir.

(1) M. Nicolas et M. de Plas entretinrent un commerce épistolaire jusqu'à la veille de leur mort. Dans une lettre du 16 août 1887, l'auteur de l'*État sans Dieu* annonçait encore à son « vieil ami » le projet de compléter cet ouvrage par un autre intitulé : *La Sécularisation, mal politique de la France*, et le Jésuite engagea fortement l'écrivain à donner cours à sa pensée.

CHAPITRE III[1]

1850

Projet de campagne en faveur des missions catholiques. — Communication à des amis et au R. P. Libermann. — Approbation de l'amiral Desfossés, de Mgr Parisis et du nonce à Paris. — Voyage à Rome et audience du Souverain Pontife. — Correspondance avec Marceau. — Choix du bâtiment, de l'aumônier, du second, du docteur, du commissaire et de quelques officiers. — Le *Cassini* destiné à la station de Chine.

« Depuis plusieurs jours, et surtout ce matin à la messe, écrivait François de Plas, en date du 29 mai 1850, il m'est venu la pensée de demander le commandement d'un bâtiment avec lequel je serais chargé de visiter tous les points du globe où de pieux missionnaires ont cherché à répandre l'Évangile. Il est bien entendu qu'il ne s'agirait que des points les plus importants; sans cela le voyage dépasserait la durée ordinaire des campagnes, d'une manière trop considérable. »

(1) Pour les chapitres III, IV, V, voir la *Campagne du « Cassini », d'après les rapports, lettres et notes du commandant de Plas*, où les mêmes faits sont racontés avec plus de détails; ces trois chapitres renferment cependant quelques documents nouveaux.

Au moment où de Plas consignait dans son *Journal privé* ce généreux projet, il était question pour lui de quitter son poste auprès de l'amiral Romain Desfossés. Mais d'où pouvait lui venir la pieuse pensée de se dévouer à la propagation de l'Evangile? Quelles circonstances avaient influé sur son esprit pour l'amener à concevoir un pareil dessein?

L'idée première d'une campagne en faveur des missions catholiques doit être attribuée, croyons-nous, aux rapports intimes du commandant de Plas avec Auguste Marceau, l'infatigable apôtre des missions de l'Océanie. Durant un congé à Paris, en 1845, François, nous l'avons dit, s'était trouvé en relation avec le capitaine de l'*Arche d'alliance*, dont il admirait l'héroïque dévouement; mais, n'étant pas encore chrétien, il n'avait pas compris tout ce qu'il y avait de noble désintéressement, de sublime abnégation dans la conduite de son ami, sacrifiant en quelque sorte sa carrière militaire, pour faire campagne au nom de la *Société de l'Océanie*.

En 1850, que les temps sont changés! De Plas était converti depuis deux ans; dans la ferveur de son zèle, non seulement il approuvait la campagne de l'*Arche d'alliance*, il concevait même l'ardent désir d'imiter Marceau, en profitant de l'expérience acquise par son ami. Toutefois n'était-il pas à craindre qu'il se laissât guider par quelque motif personnel? Il se posa sincèrement la question et répondit en toute franchise : « Quant à mon projet de voyage dans les missions catholiques, je ne tiens pas à le faire moi-même, et je céderais volontiers la place à un autre officier chrétien qui serait disposé à la prendre. Je crois donc que ma petite personnalité n'est pas le mobile de ce projet, mais bien l'amour de Dieu et du prochain, et aussi celui du pays. »

Au mois de juin, son projet se trouvait parfaitement arrêté, du moins dans ses principales lignes; mais, ne voulant pas se fier à ses propres lumières, il se décida à les soumettre à des autorités compétentes. « Je viens, écrit-il le 4 juin, de parler à l'abbé Libermann, supérieur du séminaire du Saint-Esprit, de mon idée de visiter les missions catholiques sur un bâtiment de guerre, avec un délégué de la Propagande : cette idée lui a paru bonne; et comme je lui demandais ses prières pour me faire savoir si ma pensée était de Dieu et non du monde, il m'a proposé de commencer une neuvaine, et j'ai accepté son offre avec joie. »

De Plas s'empressa de communiquer son projet à quelques-uns de ses amis qu'il réunit à déjeuner dans un modeste hôtel de la rue Saint-Honoré. « La conversation, nous écrit M. Ludovic de Plas, qui faisait partie des convives, fut ce qu'elle devait être entre des hommes chez qui la rupture du pain semblait moins un tribut payé aux besoins du corps qu'un prétexte à la communion des pensées de l'âme. Faible croyant que j'étais, je sortis de ce milieu embaumé de charité et d'amour de Dieu, plus secoué que je ne l'avais jamais été par une parole humaine. »

A la suite de cette réunion, François écrivit à son ami Marceau, malade, que les médecins avaient envoyé aux eaux de Niederbronn, en Alsace, et il reçut de lui, le 10 juin, la lettre suivante, par laquelle l'ancien capitaine de l'*Arche d'alliance* approuvait pleinement le futur commandant de la nouvelle campagne en faveur des missions catholiques.

« Mon bon ami,

» Je m'empresse de répondre à votre lettre qui a été pour moi un grand sujet de joie et de consolation. Béni

soit Dieu de la pensée qui vous occupe ! Je n'en connais point qui pût me causer autant de bonheur de votre part. Que le démon cherche à vous faire croire qu'il est parvenu à y glisser un peu de vanité, je le comprends ; il voudrait bien sans doute que votre idée ne trouvât point d'exécution. Quant à ce que vous me dites que vous ne l'auriez pas exécutée, si j'étais en santé, je ne saurais qu'admirer cet esprit d'abnégation que vous donne une foi sincère ; mais, vous le savez, si j'avais eu la santé, je ne serais déjà plus en France. J'aurais, je l'espère, trouvé le moyen de répondre à l'appel des missionnaires qui, dans leurs lettres, me pressent de les aller rejoindre. Le bon Dieu m'a réservé une autre part, j'ai tout lieu de le croire ; l'état de langueur et d'impuissance dans lequel je suis depuis près de huit mois ne me permet pas de penser que je doive retourner jamais là-bas.

» J'espère bien que vous pourrez mettre à exécution votre pensée. C'est une chose de toute nécessité que cette visite se fasse.

» Je vous quitte pour que ma lettre parte. Si la Sainte Vierge vous engage à la persévérance dans votre projet, vous me le ferez savoir. Pour moi, je suis convaincu que vous ne sauriez vous employer plus utilement et que cette œuvre est indispensable, tout comme je suis convaincu des difficultés qui se présenteront, mais cela ne saurait qu'enflammer votre zèle.

» Veuillez présenter mes respects à l'abbé Libermann, puisque vous êtes à même de le voir.

» Votre tout dévoué en Notre-Seigneur.

» A. Marceau,

» *Servus Mariæ Immaculatæ.* »

Dès le deuxième jour de la neuvaine concertée avec le R. P. Libermann, de Plas, sans abandonner un projet qui le préoccupait trop peut-être, reconnut qu'il ne devait chercher avant tout que la volonté de Dieu. « Il y a des idées qui valent mieux qu'un trésor, écrit-il. Celle que Dieu m'a envoyée hier est de ce nombre. Je concevais des projets magnifiques; j'étais en route pour faire le tour du monde avec un délégué du Saint-Siège et inspecter au nom du peuple, j'allais dire du *roi* très chrétien, les missions catholiques. Je pensais à tout ce qu'il faudrait prévoir pour une campagne de cette nature : qualité du bâtiment, composition de l'état-major et de l'équipage, etc. Tout à coup je me ravisai et je me demandai s'il n'était pas beaucoup plus simple de me contenter de la position présente, que de diriger l'activité de mon esprit vers un avenir qui ne sera probablement pas ce que je rêve ou ce que je désire. J'ai été alors pénétré plus que jamais de cette pensée : il faut vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut, quand il le veut. Or, Dieu me veut ici jusqu'à nouvel ordre, c'est donc ici que je dois borner mon horizon; c'est ici que je dois dépenser tout ce que j'ai d'intelligence, pour me rendre utile dans la mesure que Dieu voudra. »

Le 12 juin, il passa la nuit, comme membre de l'Adoration nocturne, en méditation devant le Saint-Sacrement, dans la chapelle des PP. Maristes, et le lendemain, fortifié par la prière, il écrivit dans son *Journal* ces lignes où respire, avec l'humble défiance de ses propres forces, son inébranlable confiance dans le secours divin : « J'ai demandé à Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, de daigner répandre quelque clarté dans mon esprit, touchant le projet que j'ai formé de visiter les missions catholiques. J'ai éprouvé peu de ferveur, mais je n'en poursuivrai pas

moins ma route, avec cette espérance qui nous est tant recommandée, et, quoi qu'il arrive, ma confiance en la bonté divine ne sera pas ébranlée. »

A la fin de la neuvaine qu'il avait entreprise en l'honneur de la très Sainte Vierge, François se sentit de plus en plus affermi dans son dessein, et il ne songea dès lors qu'à en poursuivre la réalisation. Toutefois, il fallait attendre une occasion favorable pour en parler au ministre ; elle ne tarda pas à se présenter, et il rencontra dans les sentiments de M. Romain Desfossés comme un écho de son propre cœur. L'amiral avait compris qu'il appartenait à la France catholique, fille aînée de l'Église, protectrice officielle des chrétiens en Orient, de renouer toutes les traditions d'un passé glorieux, en se mettant à la disposition du Souverain Pontife pour favoriser, avec la propagation de la foi, l'influence de la civilisation chrétienne dans tout l'univers.

Heureux du succès obtenu, de Plas écrivit aussitôt à Marceau pour lui communiquer ses espérances et sa joie. La réponse ne se fit pas attendre. Elle renferme, avec un cri de reconnaissance envers Dieu, une parole d'encouragement à persévérer, et de sages conseils, fruits de l'expérience personnelle :

« Mon bien cher ami,

» Votre lettre d'hier m'a causé un vrai bonheur, vous le comprenez, assurément. Je suis tout consolé en pensant que, bientôt peut-être, la France sera noblement engagée dans la seule voie qui puisse lui convenir et assurer son bonheur.

» J'admire comme, pour arriver au bien, il faut, par suite de notre misère, passer presque toujours par des tentatives fausses. Vous aviez tout d'abord compris, en

1845, lorsque nous nous sommes rencontrés, que je me fourvoyais avec mes idées de commerce mêlé à la religion.

» Quand je relis aujourd'hui la brochure que j'ai publiée au mois de mai, à Lyon, je me sens tout confus à voir tous les raisonnements que je considérais alors comme propres non pas à justifier l'entreprise, mais à en montrer l'excellence et la pensée catholique. Je me dis qu'il faut qu'une société soit bien malade, pour que les catholiques y puissent être amenés à se laisser séduire par de pareilles rêveries. Et ce qui m'étonne surtout, en ce moment, c'est de voir que les résultats n'ont pas fait ouvrir les yeux. Mais le temps n'est pas loin où tout cet échafaudage croulera, et alors, je l'espère, vous serez à la tête d'une expédition qui sera le signal d'une ère nouvelle pour la marine française et les missions.

» Mon bon ami, si l'on vous donne ce commandement, exercez la liberté du choix, pour vos officiers surtout. Sans cela vous ne pourriez compter sur rien. Vous aurez bien assez de misères, même avec un personnel de choix.

» Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse en moi ; c'est mon unique ambition ! Quand me reviendra la santé et pourquoi me sera-t-elle rendue ? Lui seul le sait.

» Votre tout dévoué en Notre-Seigneur.

» A. Marceau,

» *Servus Mariæ Immaculatæ.* »

On ne songeait pas encore à recruter le personnel de l'expédition, que déjà l'aumônier se présentait, comme envoyé par la Providence. C'était M. l'abbé Cambier, vicaire du Gros-Caillou, prêtre plein de zèle, que François avait connu et apprécié à l'Œuvre des

militaires. « J'ai eu tout à l'heure, écrit-il le 14 juillet, la visite de l'abbé Cambier, qui s'associerait volontiers à mon projet de voyage dans les missions catholiques... Je mets, ajoute-t-il, ce projet de voyage sous la protection de la divine Mère de Dieu. »

Après l'aumônier, le premier officier auquel songea le commandant pour l'expédition projetée, ce fut Alexis Clerc, le futur martyr de la Commune, qui venait d'être nommé lieutenant de vaisseau. Personne ne pouvait mieux convenir pour une campagne dans les missions, car il était profondément religieux, et intimement uni avec de Plas qu'il avait connu à Brest en 1848, comme président du club de la marine. Malgré ses répugnances pour les fonctions de second, il consentait à servir en cette qualité sous les ordres de son ami. La lettre suivante, datée de la fête de Notre-Dame des Neiges, 5 août, nous apprendra les démarches qu'il s'empressa de faire dès la première ouverture ; elle nous montrera aussi, par les nobles sentiments qui s'y trouvent exprimés, que le commandant et son second étaient bien dignes l'un et l'autre.

« Mon bon de Plas,

» *Exultat spiritus meus !* En vérité, mon cœur a bondi de joie en lisant votre lettre. Le tour du monde n'était pas un rêve que je caressais, parce que je le croyais irréalisable, mais c'était un souhait très ardent. Je n'ai plus rien à demander, sinon que toute misérable question de satisfaction personnelle soit vivement repoussée, afin que mon intention bien pure soit exclusivement tournée vers la plus grande gloire de Dieu, et que je puisse dire aussi : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

» J'embrasse votre plan de tout mon cœur ; je veux,

comme vous, cette propagande laïque, qui est l'exemple de la pratique de notre sainte religion. Je veux cette propagande du génie et de l'influence de notre patrie, la Fille aînée de l'Église et le royaume de Marie. Pendant des siècles, Franc et chrétien étaient synonymes; ils le sont encore plus qu'on ne le pense. Nous n'avons qu'un même sentiment sur tout cela; vous le savez déjà. Je suis par conséquent très convaincu de la très grande utililé politique de l'expédition que vous projetez. Il me semble qu'il sera bon, sans porter atteinte au but religieux qui est votre fin dernière, de faire tout ce qu'il sera possible pour l'utilité que notre siècle apprécie seule. Ainsi, outre l'influence du pavillon que vous devez faire prévaloir, vous pourriez tenter de rapporter des documents techniques, tels que plans, rectifications de longitudes, observations physiques, etc...

» J'ai communiqué votre lettre à l'abbé Mathieu, qui en parlera à l'abbé de Poulpiquet ; ils seront discrets. D'abord, ils feront prier par les bonnes âmes qu'ils dirigent ; ensuite, ils nous indiqueront des sous-officiers et des marins comme il nous les faut.

» J'ai aussi recruté M. Saussié, enseigne de vaisseau, dont je crois vous avoir parlé, et qui est d'une piété exemplaire ; il nous appartient corps et âme. La seule chose qui le trouble, c'est qu'il est trop heureux ; il craint de se chercher trop lui-même et pas assez Jésus-Christ dans cette expédition. Je partageais ce sentiment, il serait même plus grand chez moi, qui ai déjà le bonheur de vous connaître, de vous aimer et d'être aimé de vous ; mais je suis très assuré que Dieu veillera sur ses serviteurs et qu'il ne leur refusera pas quelques mérites.

» Notre ami Joyaut me semble le meilleur commis d'administration possible ; je crois qu'il acceptera avec empressement. D'ici-là, son examen sera passé, et, s'il

est reçu, rien ne l'arrêtera plus. Je ne veux pas lui en parler encore, afin de ne le pas préoccuper et de le laisser tout au travail.

» Le chirurgien sera très diffficile à rencontrer. Cependant, j'en connais un qui conviendrait à peu près; il a un fond de foi et de respect pour les choses saintes.

» Un petit bâtiment comme ceux dont vous m'avez parlé ne comporte qu'un lieutenant de vaisseau, mais cette règle serait laissée de côté. Je verrais avec plaisir un autre second que moi. Je ne suis pas un marin bien fameux; depuis 1845, je n'ai navigué que sur des bateaux à vapeur. Du reste, il ne s'agit pas de consulter son goût, mais l'intérêt de l'expédition; vous trouverez à coup sûr un second plus expérimenté et plus habile... »

Mgr Parisis, le militant évêque de Langres, siégeait alors à la chambre des députés. Dès qu'il eut connaissance de l'expédition qui se préparait, il en exprima aussitôt toute sa satisfaction dans ce billet qui nous a été conservé.

« Le projet d'armer une corvette française pour aller protéger les missions catholiques est digne, sous tous les rapports, d'avoir été conçu et d'être exécuté par l'amiral Romain Desfossés. Je ne saurais lui dire combien j'en suis consolé, réjoui, édifié.

« Seulement, je dois avouer à monsieur le ministre qu'il y a, dans l'intérieur même de ces missions, des difficultés graves, et je crois que si un délégué du Saint-Siège pouvait être associé de quelque manière à cet envoi d'un bâtiment français, il en résulterait un bien plus sûr et plus durable.

» † P. L., *évêque de Langres.* »

Quelques jours après, de Plas s'éloignait de Paris avec l'approbation du ministre de la marine et muni d'instructions confidentielles : « C'est une affaire décidée, écrit-il dans son *Journal* le 17 août ; je partirai pour Rome demain soir. Au moment d'entreprendre une longue campagne dans une pensée religieuse, il est bon que j'aille recevoir la bénédiction du Saint-Père. »

Le jour même de son départ, il écrivit de Paris à sa mère, qu'il n'avait pas encore mise au courant de la situation, pour lui annoncer le grand projet qu'il méditait. « Je crains que mon voyage à Rome ne prenne plus de temps que je ne l'avais cru d'abord. J'ai été voir, ce matin, l'évêque de Langres et le nonce du Pape, qui m'ont fait le plus aimable accueil. Ils me donneront des lettres qui me procureront un accès facile auprès de Sa Sainteté.

» J'ai un grand projet qui est approuvé par d'honorables ecclésiastiques ; je t'en parlerai plus tard. Qu'il te suffise de savoir que l'extension de la catholicité est le but. S'il réussit, tu en seras contente, j'en suis sûr, car tu veux avant tout le bien de la religion.

» Je tâcherai de t'écrire de Rome ou de Marseille. »

Au lieu de faire route pour Marseille, François se décida, au dernier moment, à prendre la route d'Italie, afin d'éviter la quarantaine imposée aux provenances de France. Grâce à son passeport, régulièrement légalisé sur tout le parcours de Paris à Rome, nous pouvons le suivre à chacune de ses stations : Lyon, Chambéry, Turin, Gênes, Livourne et Florence.

C'est de Gênes que, le 13 août, il communique à sa mère ses premières impressions de voyage : « Je me réjouis d'avoir eu l'occasion de visiter Chambéry, Turin et Gênes, et de traverser le mont Cenis. C'est peu de chose, sans doute, que de voir aussi rapide-

ment. Néanmoins, l'entrée des montagnes de la Savoie, la délicieuse vallée de Montmélian où coule l'Isère, la vallée d'Arc, les pentes du mont Cenis du côté de Turin, produisent une impression des plus vives.

» J'avais espéré trouver un bateau à vapeur de Gênes à Civita-Vecchia. J'apprends que je ne pourrai aller que jusqu'à Livourne, et qu'il me faudra attendre quatre jours une occasion pour Civita-Vecchia. Cela me contrarie vivement, mais peut-être irai-je passer ma mauvaise humeur à Florence. Je n'avais qu'un but en entreprenant ce voyage, voir Rome chrétienne. Tout ce qui me retarde m'est désagréable; ce n'est donc pas par plaisanterie que je parle de Florence comme d'un pis-aller.

» Je suis las des chefs-d'œuvre humains; ils font rendre à l'homme un hommage qui ne lui est pas dû. Combien de gens ne vont dans les églises que pour les tableaux et les statues qui s'y trouvent, et, stupides admirateurs du plus ou moins d'habileté de l'artiste, ne voient rien au delà!... »

De Gênes la Superbe, de Plas se rendit à la cité des Médicis, où il eut la consolation de faire la sainte communion dans l'église de l'*Annunziata*, pour célébrer la fête de l'Assomption de la très Sainte Vierge; le 10 août, au matin, il arrivait à Rome, l'âme remplie d'une douce et sainte émotion. Son premier soin fut d'entendre la messe au couvent des Dominicains, près de l'hôtel de la Minerve, où il était descendu; puis il alla faire visite à M. de Gerando, attaché d'ambassade à la légation de France, et porta ses lettres au cardinal Antonelli, dont il reçut un fort aimable accueil.

Au moment où il se disposait à partir pour Rome, un de ses amis du ministère, qui avait eu déjà le bonheur d'accomplir ce pieux pèlerinage, lui avait tracé comme le plan d'un itinéraire à travers la ville éternelle :

« Quand vous serez à Rome, lui avait-il écrit, allez au Capitole et, du haut de la tour, vous verrez, d'un côté, Rome moderne et ses églises, aussi nombreuses que les jours de l'année; de l'autre côté, Rome païenne et toute sa gloire en ruines : c'est là-dessous que les chrétiens avaient miné leurs onze lieues de catacombes.

» Du côté de ces ruines, vous apercevrez au loin, par les marais Pontins, la voie que suivit saint Pierre après son débarquement à Terracine; puis, peu avant dans la ville nouvelle, *Santa-Maria in via lata*, sur l'emplacement de la maison qu'il habitait; au pied du Capitole, la prison Mamertine, d'où il sortit avec saint Paul. Suivez des yeux le chemin qui conduit à la pyramide Sextius...; c'est arrivés là que les deux apôtres s'embrassèrent pour aller mourir, l'un à *Saint-Paul-les-trois-Fontaines*, l'autre à *Saint-Pierre*. Leurs corps sont dans ces basiliques; leurs têtes sont réunies sous l'autel de *Saint-Jean-de-Latran*, la cathédrale du monde chrétien.

» Vous irez ensuite parcourir les catacombes de Sainte-Agnès, un autre jour le Colysée à cinq minutes du Capitole, c'est l'arène des martyrs. C'est mon lieu de prédilection. Quand vous aurez prié pour moi, si vous grimpez avec le gardien sur les galeries, cueillez-y quelques fleurs. J'en gardais comme une relique, elles sont perdues.

» Je n'ose vous en dire plus long, mais je prierai bien pour vous.

» A vous de cœur.

» HUBERT. »

Nous ne suivrons pas de Plas dans ses courses pieuses à travers la Rome chrétienne, pour visiter les

sanctuaires consacrés par tant de glorieux souvenirs; nous savons qu'il ne négligea aucune occasion de réchauffer sa ferveur et de ranimer sa foi. « Je me suis rendu à *la Minerve*, lui écrivait le R. P. de Villefort, à la date du 21 août, pour vous offrir mes respectueux hommages et vous rendre compte de ce que j'avais pu arranger au sujet de la messe que vous désirez entendre demain à la Confession de Saint-Pierre.

» A mon grand regret, il m'est impossible de vous procurer la consolation de la dire. Je serai heureusement remplacé par un autre Père de notre Compagnie, le P. Louis de Bouchaud, actuellement aumônier de l'hôpital militaire français de Saint-Dominique.

» Il passera demain matin, à six heures, à *la Minerve*, pour vous prendre... »

Deux jours après, rendant compte à sa mère de son voyage à Florence et à Pise, et de ses courses dans l'intérieur de Rome, François lui disait : « J'ai eu le bonheur d'entendre la messe sur le tombeau des Apôtres, et je n'ai oublié aucune des personnes de ma famille dans mes prières; j'espère que mon voyage ne sera pas utile qu'à moi, et que mes parents et mes amis en retireront quelque bien.

» Je n'ai pas encore pu avoir d'audience du Pape, mais j'ai vu le cardinal ministre Antonelli et le cardinal Franzoni, directeur de la Propagande : ces deux cardinaux ont fort approuvé mon projet. Je tâcherai de voir demain l'abbé de Mérode, qui emploie sa magnifique fortune au soulagement de la misère, et une belle intelligence et un grand cœur au service de Dieu et de l'Église... »

Des circonstances imprévues ne lui avaient pas permis d'obtenir une audience immédiate du Saint-Père; mais, loin de s'en étonner, il admirait cette divine Providence qui conduit tout pour le bien des élus :

Omnia propter electos. « Pourquoi, se demandait-il, la lettre d'audience n'ayant pas été remise à l'hôtel, à raison de mon absence, ai-je eu l'idée d'aller la réclamer ? Ce qui m'a valu une fort utile causerie sur mon projet, de bons conseils sur le langage que je dois tenir au Souverain Pontife, enfin une invitation à entendre la messe du Saint-Père lundi et à déjeuner avec Mgr de Mérode avant l'audience. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus ; je me borne à répéter : « Dieu sait ce qu'il » nous faut, nous devons nous soumettre en toutes » choses à sa sainte volonté. »

Le 25 août, c'était fête solennelle à Saint-Louis des Français : Pie IX s'y rendit, entouré d'un brillant cortège. Un grand nombre d'officiers généraux et supérieurs, de sous-officiers et même de soldats de toutes armes furent admis à baiser la mule du Pape ; ils contemplaient avec joie cette figure sereine qui inspirait à tous un profond respect. « J'ai eu le bonheur, écrivit de Plas, le soir même, de baiser l'anneau et la mule du Pape. Il a bien voulu se rappeler, quand M. de Rayneval a prononcé mon nom, qu'il m'avait donné audience pour demain. »

Nous empruntons au *Journal privé* le touchant récit de cette bénie journée du 26 août, si vivement attendue, qui laissa dans l'esprit et le cœur du pieux commandant d'ineffaçables impressions, de précieux souvenirs.

« Ce matin, j'ai reçu la communion des mains du Saint-Père, après avoir entendu la messe dans la salle qui précède sa petite chapelle. Quand on croit à la présence réelle, il semble indifférent que la communion nous soit donnée par un simple prêtre, ou un évêque, ou un cardinal, ou le chef de l'Église. C'est toujours Dieu fait homme que nous recevons, et la haute dignité de l'officiant ne saurait rien ajouter à la grandeur de

Dieu. Arrivé à la messe du Saint-Père avec cette idée, je n'en ai pas moins été fort ému quand il m'a donné la sainte hostie. A peine le Pape a-t-il eu terminé la messe, qu'un prêtre l'a remplacé à l'autel. Pie IX s'est agenouillé sur un prie-Dieu, un peu en arrière, et a entendu la seconde messe.

» Vers dix heures, j'ai été introduit chez le Souverain Pontife, et j'ai baisé respectueusement la mule et l'anneau. Mgr de Mérode ayant dit au Saint-Père que j'avais un vif désir de lui être présenté : « Et moi » aussi, a répondu le Pape, je désire le voir : *Anche io* » *lo voglio vedere.* » Il m'a fait asseoir devant lui, et nous avons causé assez longuement du but de mon voyage. »

Le but, nous le connaissons déjà ; mais quel fut précisément le sujet de l'entretien avec Pie IX ? Nous pouvons le conjecturer par une feuille manuscrite, intitulée : *Note pour l'audience du Souverain Pontife*, que nous copions textuellement :

« Le ministre de la marine a été très reconnaissant de l'honneur que lui a fait Sa Sainteté en le nommant grand'croix de l'ordre Piani.

» Le gouvernement français veut envoyer un bâtiment en Chine pour la protection des missions ; il est probable que le commandement de ce navire me sera donné. Le ministre de la marine et celui des affaires étrangères seraient très disposés à modifier la destination de ce bâtiment suivant les vues du Saint-Père, qui pourrait, s'il le croyait utile, envoyer un délégué pour examiner l'état des missions et lui en rendre compte.

» Il serait possible, j'ai lieu de le croire, d'avoir un état-major de bons chrétiens et un équipage généralement religieux ; ce qui serait d'un heureux effet dans les pays où se trouvent les missionnaires. »

A la fin de l'audience, François pria le Souverain Pontife de vouloir bien bénir quelques chapelets et une petite croix pour gagner les indulgences de la *Via Crucis*. De retour à l'hôtel de la Minerve, l'âme débordant de joie, il nota dans son *Journal* l'heureux résultat de sa visite et les vives impressions sous le charme desquelles il se trouvait encore : « Sa Sainteté approuve complètement ma pensée. Elle est très disposée à envoyer un délégué sur un bâtiment français, mais elle a besoin de réfléchir sur la personne qui pourra remplir la haute mission d'inspecter les pays où l'Évangile est prêché. » Et se rappelant quelques particularités bonnes à retenir, il ajouta : « Le Saint-Père était revêtu d'une soutane blanche. Sa figure reflète une bonté, une sérénité, admirables. Quand Pie IX m'a parlé de la nécessité où il a été de fuir Rome et de soustraire le chef de l'Église aux insultes du parti qui voulait le renverser, il m'a dit avec un accent indéfinissable : « Ce n'était pas pour moi, *peccatore in-*
» *digno ;* mais, pour la haute dignité qu'il a plu à Dieu
» de me conférer, il fallait ne pas rester exposé aux
» outrages dont j'étais menacé. »

Dès le lendemain de l'audience, de Plas, encouragé par le bienveillant accueil du Souverain Pontife, reprit joyeux le chemin de la France, en traversant rapidement Florence, Gênes, Turin, Chambéry ; le 3 septembre il était de retour à Paris, où il reprenait ses fonctions de chef d'état-major auprès du ministre de la marine.

Le même jour, il reçut de Marceau une lettre affectueuse qui le félicitait de ce beau voyage, en exprimant ses regrets de n'avoir pu revoir cette Rome, un des plus chers objets de son amour.

« Que je voudrais vous voir maintenant, lui disait-il, et causer longuement avec vous de Rome que vous

avez eu le bonheur de visiter, et où j'ai un si grand désir de retourner. Durant toute ma campagne de l'Océanie, je n'avais qu'une chose qui me rappelât en Europe, le désir d'aller à Rome. Je me promettais de profiter du premier moment de liberté pour aller revoir tous ces lieux, que je me plais encore à parcourir souvent en imagination.

» Quand je songe à cela et que je me vois depuis plus d'un an en France, depuis plus de six mois dans un petit village d'Alsace, je me demande, après une pareille expérience, s'il peut encore naître des désirs et des projets dans mon cœur. Quelle misère est donc la nôtre, quelle destinée d'être sans cesse à combattre cet ennemi intérieur qui, à peine désarmé, se relève et veut toujours parler en maître ! »

Que se passa-t-il dans les hautes sphères gouvernementales, quand le premier aide de camp du ministre de la marine rendit compte de sa mission auprès du Souverain Pontife ? Rien ne nous a été conservé à ce sujet, ni dans les *Lettres*, ni dans le *Journal* ; mais voici quelques lignes du 15 septembre, qui annoncent un désappointement inattendu.

« J'avais rêvé, un jour, un beau projet de voyage pour la protection des missions. L'équipage, officiers et matelots, devait être tout chrétien ; les officiers à mon choix. Je n'avais pas prévu, dans ce plan magnifique une petite difficulté qui le réduit à néant. Le ministre m'a dessillé les yeux et ouvert l'entendement d'un seul mot qui m'a confondu : « Les ordonnances » ne laissent que dans le cas de mission scientifique » le choix des officiers au commandant. » D'ailleurs, la formation de l'équipage aurait rencontré bien d'autres difficultés. Malheureusement j'ai déjà beaucoup parlé, j'ai donné des espérances, je suis à demi engagé avec bien du monde ; il en arrivera une véritable

confusion pour moi : que le saint nom de Dieu soit beni ! »

Cependant le projet d'un voyage, au moins dans l'extrême Orient, n'était pas abandonné. « Il est probable, écrit François à sa mère, le 18 septembre, qu'avant longtemps j'entreprendrai une campagne lointaine. Il n'y a encore rien de très arrêté, si ce n'est que je puis compter sur la bienveillance du ministre. » Peu de jours après, en effet, il apprit d'une manière certaine que le ministre lui réservait le commandement d'un bâtiment, lequel serait le *Cassini*, et qu'on lui laisserait bien des facilités pour composer convenablement l'état-major en vue de la mission. « Il est probable, écrit-il de nouveau à sa mère, que je partirai dans le courant de décembre pour faire campagne. Toutefois, comme rien n'est encore décidé officiellement, il serait fâcheux d'ébruiter l'affaire. »

Sans doute, de Plas n'ignorait pas les chagrins et les ennuis qui l'attendaient dans l'organisation de sa campagne ; mais la joie ou la souffrance, la honte ou les honneurs, il était prêt à tout accepter comme venant de la main de Dieu. « Béni soit le nom du Seigneur ! s'écrie-t-il, et voyons sa sainte volonté dans chaque chose qui arrive. Pas de hâte, pas de presse, du calme, de l'application à nos devoirs, en tout temps, en tout lieu, en toutes choses. »

Cette conformité à la volonté de Dieu, un des traits distinctifs de cet esprit de foi qui animait chacune de ses actions, avait été l'une des vertus caractéristiques de Marceau. Quand celui-ci apprit les difficultés que rencontrait son ami, il lui écrivit pour l'encourager à poursuivre son entreprise, lui rappelant cette sublime vérité de l'ordre surnaturel : *La volonté de Dieu n'est qu'amour.*

« Ce mot, disait-il, me paraît effectivement suffire à

tout. Comment, sachant cela, n'être pas disposé à se conformer en tout à cette sainte volonté, à accepter avec reconnaissance tout ce qu'elle nous envoie. Ce mot est, il me semble, le plus propre à nous encourager à la conformité à la volonté de Dieu : là est la sainteté. Je pense que ce mot pourra vous être plus d'une fois en aide dans votre campagne, durant laquelle vous aurez bien des épreuves, et quelques-unes très cruelles; j'y compte, parce que vous êtes dévoué à Dieu.

» Vous me réjouissez, du reste, singulièrement, en me disant que vous ne comptez nullement sur vous; car vous êtes destiné à éprouver bien des mécomptes, insupportables pour qui n'est pas profondément convaincu qu'il n'est qu'un instrument entre les mains de Dieu, et que, par conséquent, il ne doit point se décourager, en voyant tout arriver au rebours de ses prévisions et de ce qu'il devrait, d'après ses lumières, considérer comme le plus avantageux.

» Assurément, une mission comme celle que vous allez accomplir ne peut l'être que par une personne vivant de foi; mais aussi c'est une bien grande grâce que Dieu vous fait en vous appelant là. Vous l'apprécierez encore mieux au retour de votre campagne que vous ne le faites maintenant. »

Comment ne pas admirer ces merveilleux sentiments de sainteté que la grâce de Dieu se plaisait à développer dans deux cœurs si bien faits pour se comprendre!

Le choix d'un second préoccupait visiblement le futur commandant de la nouvelle expédition; mais à qui s'adresser pour trouver un lieutenant de vaisseau qui consentît à embarquer en supplément? De Plas priait, selon son habitude, pour obtenir la lumière, quand il reçut de Cherbourg une lettre qui sembla

une indication de la Providence. « J'ai vu ce brave Bernaërt, lui écrivait son ami de Fayolle, à bord du *Friedland*, c'est vraiment un homme de bien. J'ai passé dimanche une heure avec lui et je l'ai quitté satisfait comme quelqu'un qui se sent meilleur d'avoir causé avec un homme vertueux. C'était la première fois que je le voyais depuis le *Suffren*. C'est bien la même exaltation, mais dirigée vers un tout autre but. Il vit en solitaire, excepté pour les classes pauvres auxquelles il fait beaucoup de bien. Inutile de dire qu'il vous a en profonde amitié; ce qu'il désirerait le plus au monde serait d'être votre second pour la campagne que vous projetez. « Ce serait le plus grand bonheur » pour moi, m'a-t-il dit, d'aller second de de Plas, dans » une campagne qui aurait pour but de mettre l'in- » fluence du pavillon français au service des mission- » naires. »

Il fallait profiter de la bonne volonté d'un officier qui, par la droiture de son esprit et l'énergie de son caractère, avait gagné l'estime générale dans la marine. Des avances lui furent faites aussitôt et acceptées de grand cœur. Bernaërt se félicitait de pouvoir rendre quelques services aux prêtres des missions; il attribuait aux relations qu'il avait eues avec eux le repos et le bonheur dont il jouissait. Mais quelle profonde humilité dans la lettre qu'il écrit au commandant pour le remercier d'un poste qu'il regardait comme une faveur exceptionnelle! Ne croirait-on pas lire une page de la vie des Saints? « Il était impossible au ministre, mon cher de Plas, de dire une chose plus flatteuse pour vous et plus aimable pour moi, que de vous accorder, en me nommant, un lieutenant de vaisseau en supplément. J'accepte avec un grand empressement cette proposition que je n'envisage pas de la même manière que vous. Vous l'appelez un pis-aller, et c'est précisé-

ment ce que je trouve de plus conforme à mes vues. L'officier en supplément a droit ou mieux est obligé à tous les services ; mais il ne peut être mis en ligne avec les réglementaires pour les récompenses, au retour de la campagne. Sous ce rapport, ce voyage serait plus réellement *pro Deo.* » En terminant cette lettre si chrétienne et si digne, Bernaërt priait le commandant de présenter ses amitiés à Clerc, l'assurant qu'il était on ne peut plus heureux de terminer sa carrière avec deux compagnons de voyage qui avaient toute son estime et son affection.

Dès qu'il eut été informé de cette nomination de son vieil ami, Clerc fut transporté de joie, car il connaissait tout le prix de l'acquisition nouvelle. « Mon cher commandant, écrit-il à de Plas, avec son entrain et sa bonhomie habituels, je suis enchanté de la recrue de Bernaërt, et j'en suis personnellement très soulagé. J'appréhendais beaucoup cette onéreuse position de second et je me suis réjoui de n'en avoir eu que la peur. Vive le vieux Bernaërt ! Il y a par là un certain air d'abnégation qui nous eût manqué, si un lieutenant de vaisseau de quelques mois eût été second. » Puis, après avoir exposé ses idées sur le choix du bâtiment et le recrutement du personnel, il ajoute, en faisant allusion au voyage de Rome, ces quelques lignes qui exprimaient si bien les sentiments de son âme : « Vous avez eu le bonheur de voir le Saint-Père, j'en suis heureux pour vous. Il vous a si bien reçu ! Ce Saint-Père nous aime tant, nous autres Français. Comme votre cœur devait être rempli d'allégresse et de ferveur dans cette ville des miracles ! Oh ! nous irons un jour ensemble user, pour notre part, le pied de bronze de Saint-Pierre ! »

Le moment approchait où l'aide de camp allait résigner ses fonctions au ministère de la marine : « Je

quitterai l'amiral Desfossés, avait-il écrit le 26 septembre, avec de sincères regrets, car je n'ai reçu de lui et de sa famille que des marques d'affection; mais s'il y a des regrets, il n'y aura pas de remords, car je crois bien ne lui être plus utile. »

Dans une causerie intime qu'il eut avec le ministre vers la fin du mois de septembre, François exposa les motifs qui l'avaient engagé à demander l'autorisation de faire une grande campagne : d'abord, le bien de la religion, mais aussi le désir de ne pas démériter par un séjour trop prolongé à terre. L'amiral Romain Desfossés exprima son chagrin de perdre un si bon chef d'état-major, en même temps qu'un ami; mais il comprenait trop bien les devoirs d'un homme de mer, les aspirations d'une âme chrétienne, pour ne pas approuver une telle résolution.

Quand de Plas reçut ses lettres de commandant, il apprit, non sans déplaisir, que la campagne ne devait pas se faire comme elle avait été projetée ; ce ne serait plus un voyage autour du monde pour visiter les missions catholiques, pas même une campagne spéciale dans l'extrême Orient, mais une simple station dans les mers de Chine. « Les hommes se font bien facilement illusion, se contenta-t-il d'écrire dans son *Journal*. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Informé des nouvelles dispositions du gouvernement à l'égard de la campagne du *Cassini*, Marceau s'empresse de consoler son ami, qui n'en aura pas moins devant Dieu tout le mérite de sa bonne volonté.

« Ce que vous me dites au sujet de votre campagne, lui écrit-il, ne m'a point tout à fait surpris. J'avais cru cependant, je vous l'avoue, que vous aviez eu le soin de traiter l'affaire officiellement avec l'amiral ; et dans cette pensée, je ne vous ai jamais fait à cet égard une seule observation. J'admirais comment l'amiral avait

pu obtenir cette faveur pour vous ; je me l'expliquais, du reste, par la politique de bascule que l'on est un peu obligé de suivre.

» Vous m'avez écrit que l'on avait à Rome quelque embarras à trouver un homme pour cette mission. Cela doit vous faire penser que vous n'en aurez point. D'ailleurs, comme vous le dites, que ferait-il maintenant à votre bord ? »

Sur le conseil de son ami, de Plas, acceptant généreusement le sacrifice, écrivit à Rome sur l'état actuel des choses, après en avoir informé le nonce du Souverain Pontife en France. Mais un de ses lieutenants, Alexis Clerc, qui était venu à Paris pendant une absence du commandant, n'avait pas perdu toute confiance ; il lui manda qu'on ne devait pas renoncer à l'espérance d'obtenir à bord un délégué du Saint-Père pour l'exploration des missions, et que le ministre des affaires étrangères lui-même allait à Rome pour offrir le *Cassini* à Sa Sainteté. « Que la volonté de Dieu se fasse, s'écria de nouveau François, en recevant cette communication qui lui rendit quelque espoir, puissions-nous nous y conformer avec joie ! »

Une autre difficulté venait de surgir pour l'embarquement de l'aumônier. Monseigneur l'Évêque de Vannes, dans le diocèse duquel se trouvait le port de Lorient où le *Cassini* était en armement, avait le droit de choisir un de ses prêtres, et il refusait les pouvoirs à M. l'abbé Cambier, qui appartenait au diocèse de Paris. Clerc, d'accord avec le commandant, crut aplanir toutes les difficultés en s'adressant à un ordre religieux, et il eut recours aux Jésuites. Voici la lettre qu'il écrivit à ce sujet au R. P. Rubillon, alors provincial de la Compagnie de Jésus à Paris, dont il connaissait le zèle et la charité (1) :

(1) *Alexis Clerc*, par le P. Ch. Daniel, p. 216.

« Mon Révérend Père,

» Je vous remercie du fond du cœur de votre lettre si affectueuse ; j'embrasse aujourd'hui cette longue campagne avec une parfaite sécurité, et dans l'espoir que Dieu la fera servir à sa gloire et à notre profit spirituel. Le commandant de Plas, à Rome, a offert de transporter à bord du *Cassini* un délégué du Saint-Père qui pût examiner et apprécier l'état et les besoins du royaume universel. Le ministère a fait lui aussi la même ouverture au nonce à Paris. Il est probable qu'un projet qui paraît si avantageux à l'Église sera accepté ; cependant cela n'est pas sûr. Quoi qu'il en soit, ce délégué, qui peut-être ne serait pas Français, pourrait avoir des visites à faire qui le tiendraient longtemps absent du bord ; le bâtiment ne serait pour lui qu'un moyen de transport, et vous comprenez, mon cher Père, que nous voulons un prêtre pour nous. Voilà pourquoi nous avons recours à vous.

» La loi relative aux aumôniers n'en attribue pas aux bâtiments comme le nôtre ; nous nous réjouirions de ce malheur, si nous pouvions en profiter pour avoir un Jésuite. Puisque le gouvernement n'interviendrait pour rien dans ce choix, il ignorerait volontiers ce qui ne le regarderait pas.

» Le Père serait nourri avec et par le commandant; nous réclamons les dépenses de tout autre espèce, et nous tâcherons de le rendre en aussi bon état qu'on nous l'aura livré. Dans la difficulté de faire davantage et de constituer à notre aumônier des émoluments comme s'il était légalement et administrativement embarqué, il n'y a qu'un prêtre ayant fait vœu de pauvreté, et que son ordre recevra de nouveau dans son sein après l'expédition, qui puisse convenir. Cette considé-

ration fera peut-être que l'évêque de Vannes, duquel les aumôniers qui embarquent dans le port de Lorient reçoivent leurs pouvoirs, se départira du droit de choisir un prêtre de son diocèse, et voudra bien accorder à un Père Jésuite ce qui ne pourrait être accepté par un prêtre séculier.

» Mais si les difficultés extérieures paraissent faciles à lever, il faut cependant des raisons de poids pour décider votre Compagnie à consacrer pendant trois ans un Père à un aussi petit nombre de fidèles que l'équipage du *Cassini* (130 hommes).

» D'abord, le bâtiment remplira d'autant mieux son importante mission que les hommes en seront plus religieux, et il est certain que leur avancement ne sera pas utile à eux seuls. Mais la raison principale est que le bâtiment doit, en effet, comme il avait été dit d'abord, faire le tour du monde, et que, par conséquent, vous pouvez avoir comme un visiteur général qui fasse pour toutes vos maisons voisines du littoral ce qui, je crois, se fait dans vos diverses provinces de l'Europe. De telle sorte que la Compagnie trouverait quelque avantage à ce qui nous serait si avantageux à nous-mêmes.

» Mon Révérend Père, c'est de la part du commandant de Plas que je vous adresse cette demande, il sera lui-même à Paris le 28 octobre et vous verra pour cette affaire ; mais comme elle est peut-être longue à décider, il a désiré que je vous écrivisse, pour ne pas perdre de temps. Nous comptons que le bâtiment sera prêt à partir à la fin de décembre.

» Mon cher et vénéré Père, soyez-nous favorable dans ce projet, où nous sommes aussi jaloux de notre bien que de celui de la Compagnie. Il est clair que le choix d'un Père convenant à ces doubles fonctions d'aumônier et de visiteur appartient exclusivement à votre Très Révérend Père Général ; mais de Plas m'a

dit de vous citer le nom du P. de Saint-Angel, qui est, croit-il, à Dôle, sans toutefois insister aucunement.

» Je prierai Dieu qu'il vous rende favorable à nos desseins.

» Votre très respectueux et soumis fils en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» A. Clerc. »

Quel esprit de foi dans cette lettre, et quel respect des convenances de la vie religieuse ! La soumission filiale de Clerc à son vénérable correspondant n'était pas un vain mot ; sans être lié par des vœux, il y trouvait un avant-goût de l'obéissance du Jésuite.

Tout, pourtant, ne devait pas marcher au gré des désirs du commandant et des espérances de son lieutenant. Un changement de ministère ayant eu lieu, le projet d'une campagne spéciale en faveur des missions catholiques fut définitivement abandonné ; le *Cassini* ne fit pas le tour du monde, aucun légat, aucun Jésuite n'y fut embarqué. Mais, comme nous le verrons dans la suite, parvenu en Chine, après avoir, en quelque sorte, semé sur sa route des apôtres de la bonne nouvelle, de Plas, par son dévouement à la religion, rendit de grands services à tous les missionnaires dont il admirait le sacrifice, et principalement aux Pères du Kiang-nan, l'une des plus intéressantes missions de la Compagnie de Jésus dans l'extrême Orient (1).

(1) La mission du Kiang-nan ou de Nan-king compte, depuis plusieurs siècles, parmi les œuvres les plus chères à la Compagnie de Jésus. La foi chrétienne fut prêchée dans cette vaste province de la Chine, peu d'années après la mort de saint François Xavier, par les Frères mêmes du grand apôtre ; et, pendant deux cents ans, la divine semence y produisit des fruits admirables de conversion. Le dernier évêque titulaire de Nan-king, Mgr Leimbech-Hoven, de l'ancienne Compagnie, mourut à Tung-ka-ang, en 1787. Après une éclipse de cinquante-cinq années, les

trois premiers apôtres de la nouvelle Compagnie, les PP. Gotteland, Estève et Bruèyre, arrivèrent à leur poste en 1842, pour réparer les ruines du passé et travailler à de nouvelles conquêtes. Il y avait donc une dizaine d'années que les Jésuites avaient repris leurs travaux apostoliques dans le Kiang-nan, lorsque le *Cassini* parut dans les mers de Chine.

A cette époque, la mission du Kiang-nan comptait 35 prêtres, 71,151 chrétiens, 399 chrétientés, 362 églises, 1,373 enfants d'infidèles, nourris par la Saint-Enfance, 7,142 enfants d'infidèles, baptisés, 163 maîtres d'école.

Selon la statistique de 1887-1888, la mission du Kiang-nan compte 1 vicaire apostolique, 101 prêtres européens, 29 prêtres indigènes, 13 scolastiques européens, 19 frères coadjuteurs, 5 novices scolastiques, 5 novices coadjuteurs, 89 séminaristes et latinistes, 17 religieuses carmélites, 55 religieuses auxiliatrices, 17 sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 57 Présentandines (indigènes), 670 chrétientés et 105,000 chrétiens, 44 catéchuménats et 3,775 catéchumènes, 1,905 vierges, 697 écoles, 11,000 élèves, 8,804 enfants élevés par la Sainte-Enfauce, etc.

CHAPITRE IV

1850-1853

Armement du bâtiment à Lorient. — Recrutement du personnel. — Sympathies et oppositions. — Expériences à la mer. — Passagers à bord du *Cassini*. — Départ. — Relâches à Madère, au Cap, à la Réunion. — Mission à la côte ouest de Sumatra. — Mouillages dans la rivière de Canton. — Voyages en Cochinchine, dans les Philippines, à Chang-hai. — Retour à Macao. — L'insurrection chinoise. — Rapports avec les missionnaires du Kiang-nan.

« Je viens d'être appelé, écrit François de Plas à sa mère, le 7 octobre 1850, au commandement du *Cassini*, corvette à vapeur destinée à la mer de Chine, où elle aura pour but spécial la protection des missions catholiques. Tu comprends toute la joie que j'éprouve à penser que je puis être de quelque utilité à ces bons missionnaires et aux intérêts catholiques. Sans doute j'emporterai le regret de me séparer de personnes tendrement aimées, mais il y a là un si noble devoir à remplir que mes amis ne me sauront pas mauvais gré de les quitter. »

Le jour même où il traçait ces lignes visiblement émues, le nouveau commandant du *Cassini* quitta,

non sans regret, ses fonctions de chef d'état-major auprès du ministre de la marine; mais, persuadé que telle était la volonté de Dieu, il se mit résolument à l'œuvre pour ne pas se montrer indigne de la mission qui lui était confiée. « J'aime à me persuader, disait-il, que c'est la Providence qui m'a inspiré la pensée de prendre la mer; sans cela, je croirais être ingrat envers l'amiral Desfossés, qui me témoigne tant de confiance et d'affection. »

Le 11 octobre, de Plas arrivait à Lorient, où il trouva, en descendant de voiture, son ami Clerc qui lui apprit que, selon toute probabilité, le bâtiment ne pourrait point être prêt avant la fin du mois de décembre. « Je suis à Lorient depuis le 11, écrit-il à sa mère, faisant tous mes efforts pour préparer de bons éléments tant en personnel qu'en matériel. Le *Cassini* est un joli navire déjà éprouvé dans une longue campagne, sous le commandement de M. de Chabannes, qui m'en a fait le plus grand éloge. Je trouve ici tout le monde bien disposé. Le préfet maritime, M. de Suin, m'a promis qu'il ferait tout son possible pour armer la corvette aussi bien que si c'était pour lui-même. Tout s'annonce donc sous les meilleurs auspices. On m'a fort approuvé d'être venu m'entendre avec l'ingénieur chargé de disposer le bâtiment; l'absence du capitaine cause toujours un peu d'embarras. »

Fidèle à sa promesse, le préfet maritime, pour faciliter l'armement du *Cassini*, laissa au commandant le choix des lieutenants de vaisseau et des enseignes à embarquer. Il savait que celui-ci agirait en conscience, ne visant que le bon résultat de la campagne et nullement les relations plus ou moins agréables avec les officiers. Clerc et Bernaërt, les premiers appelés, se trouvaient à Lorient, où ils secondaient le capitaine de toute l'activité de leur esprit, de toute l'ardeur de leur

foi. « J'ai déjà, écrit François à sa mère, deux lieutenants de vaisseau bons chrétiens, qui sont pour moi des frères. Le lien religieux est de tous le plus solide ; quand nous assistons ensemble à la messe du matin, on pourrait dire de nous, comme des premiers chrétiens, que nous ne faisons qu'un cœur et qu'une âme. » C'était, en effet, l'habitude des trois amis d'assister à la première messe pour attirer sur leurs travaux du jour la bénédiction du ciel. De Plas se plaisait à le constater au retour d'un voyage à Puycheni. « J'ai eu un vrai plaisir, dit-il, à serrer la main des deux officiers qui m'ont demandé d'associer leur fortune à la mienne. Nous avons été fidèles à notre habitude d'entendre la première messe. J'ai eu la consolation de voir ici beaucoup de monde aux messes du matin. Les populations bretonnes sont évidemment religieuses, je les trouve même édifiantes. »

Les prémices de la journée consacrées à Dieu, le commandant se dépensait le reste du temps à l'armement de son navire, parcourant les divers ateliers et se rendant compte par lui-même de l'installation à bord du *Cassini*. Clerc, de son côté, continuait, aidé de Bernaërt, à s'occuper du personnel futur. Nous l'avons déjà vu proposer le docteur et l'officier d'administration, deux choix qu'il regardait comme excellents et qui avaient été acceptés sans difficulté, en même temps qu'un jeune enseigne qui partageait tous ses sentiments. « Mon ami Saussié, écrit-il, en parlant de ce dernier, a chanté un *Te Deum* et un *Magnificat*. C'est le plus beau fleuron de votre couronne de commandant, et je veux que vous m'en sachiez gré. » Mais déjà sollicité par un puissant attrait à quitter le monde, le jeune enseigne ne tarda pas à entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus, où son ami devait le rejoindre après la campagne de Chine.

Outre les officiers qui composent l'état-major d'un bâtiment de guerre, on embarque aussi un certain nombre d'aspirants ou élèves, comme on disait autrefois, parce qu'ils continuent à bord leur éducation maritime. Clerc se félicitait d'avoir eu la main heureuse : « Ce sont, disait-il, des jeunes gens qui ont déjà résisté à bien des épreuves; on peut compter sur leur dévouement. Parmi eux se trouvent les quatre premiers de l'École. »

Quant au recrutement de la maistrance et de l'équipage, les difficultés étaient plus grandes, à raison même du nombre relativement considérable des hommes à embarquer. Aussi le commandant voulut-il s'occuper lui-même de ce choix, et chaque jour il passait plusieurs heures aux Équipages de ligne, examinant les hommes, lisant leurs livrets, pour ne prendre que des matelots capables et de bonne volonté. « Les solliciteurs me poursuivent, écrit François à sa mère : c'est à qui embarquera sur le *Cassini*, quelques-uns par goût, beaucoup par misère. Il y a ici un grand nombre de marins inoccupés, pour lesquels la navigation semble une douceur, comparée à la triste vie qu'ils mènent à terre. C'est à faire saigner le cœur. Suivant toute apparence, nous aurons un bon équipage : on m'a laissé beaucoup de facilités pour le composer, et je ne choisis que des hommes de conduite excellente. »

Le 10 décembre, de Plas reçut l'ordre officiel de prendre le commandement du *Cassini*. En signalant, dans son *Journal*, cette prise de possession, il ajoute : « Le bâtiment est bon et sera bien armé, les apparences sont en faveur du succès; mais il en est des campagnes comme de la vie des hommes, c'est quand elle est finie qu'on peut dire si elle a été heureuse. Quoi qu'il en soit, je partirai avec grand espoir. »

Trois mois devaient s'écouler avant que le *Cassini*

fût prêt à partir ; le commandant en profita pour compléter ses études sur la Chine et sur les bâtiments à vapeur. Il ne négligeait rien, en un mot, de ce qui pouvait être de quelque utilité dans l'intérêt de sa prochaine campagne ; mais, même après avoir fait tout ce qui dépendait de lui, il se regardait encore comme un serviteur inutile. « J'ai prié Dieu plusieurs fois, disait-il humblement, de m'enlever le commandement du *Cassini* par la maladie, par une disgrâce ou de tout autre façon, si je me suis lancé avec trop d'imprudence dans cette campagne, et si, par suite, je devais être privé du secours de sa grâce pour la bonne direction du personnel qui me sera confié. J'espère être exaucé. »

Au milieu des nombreuses occupations qui remplissaient chacune de ses journées, François n'oublia pas ses devoirs de chrétien et il resta fidèle à toutes ses habitudes de piété. Nous l'avons vu assister régulièrement à la première messe du matin ; mais ce n'était pas assez : le prêtre devait-il porter ensuite le Saint-Sacrement à un malade, l'officier considérait comme un honneur d'accompagner son divin Chef, et la vue des habitants qui s'agenouillaient dans la rue avec le plus profond respect, remplissait son âme de bonheur et de joie. Mais la vie de société a aussi ses obligations, comme la vie chrétienne ; on ne saurait trop admirer comment le brillant officier savait parfaitement concilier deux choses qui souvent ne sont opposées qu'en apparence. « Position oblige, écrit-il dans son *Journal* à la date du 30 décembre. Mon titre de commandant du *Cassini* m'a valu une invitation au bal du cercle. Seul, je me serais dispensé d'y aller, mais l'état-major est invité par la même lettre que moi. Il paraît convenable que pour la première fois je m'y rende avec les officiers et élèves qui sont amateurs de cette sorte de plaisir. Cela me produit toutefois un sin-

gulier effet, d'aller au bal. Ceux qui m'ont vu ce matin accompagner le saint Viatique, se demanderont sans doute ce que cela veut dire. Il y a des gens qui voudraient que tous les chrétiens, quelle que fût leur position, vécussent comme des religieux cloîtrés. Il est bien certain que je ne vais pas au bal pour mon plaisir; je crois même remplir un devoir en y allant. » C'est dans le même esprit qu'il facilitait à ses jeunes aspirants les plaisirs de leur âge. « Les jeunes élèves du *Cassini*, disait-il, servent très bien ; ils ont ici deux bals au moins par semaine ; nous leur donnons toute latitude pour y aller. »

Le premier janvier 1851, l'équipage du *Cassini* était réuni pour la première fois dans une des salles du quartier, attendant la visite de son commandant. Celui-ci crut l'occasion favorable pour entrer immédiatement en communication avec ces hommes qui avaient droit de compter sur lui ; et, après avoir passé l'inspection, il leur adressa une courte allocution qu'il nous a conservée et qui nous montre, avec les nobles sentiments dont il était animé, comment il comprenait ses devoirs et sa responsabilité.

« Je ne puis résister, dit-il, au plaisir de vous exprimer combien je suis heureux, au moment d'entreprendre une campagne longue, pénible, très pénible peut-être, d'avoir un équipage de bonne volonté. J'espère que cette bonne volonté se maintiendra durant toute la campagne.

» Quel que soit le sort destiné au *Cassini*, que nous ayons la guerre ou la paix, la bonne réputation du bâtiment retombe sur le dernier homme de l'équipage comme sur le commandant. L'état-major et moi nous emploierons tous nos efforts pour obtenir un heureux résultat ; il faut que chacun de vous y apporte aussi son concours.

» Ce serait une grande satisfaction pour moi, en remettant le navire aux chefs de la marine, de leur dire que, dans toute circonstance, j'ai trouvé les hommes prêts à faire leur devoir. Quant à moi, j'espère ne jamais manquer à mes devoirs envers Dieu, envers le pays, envers l'équipage qui m'est confié.

» Equipage du *Cassini*, l'an prochain à pareil jour, nous serons probablement à quelques milliers de lieues d'ici ; puissions-nous n'avoir à déplorer aucune perte !

» Je vous souhaite bonne et heureuse campagne. »

A cette époque de l'année qui ramène les douces réunions de famille, François aurait bien désiré passer quelques jours au milieu des siens, dans ce vieux manoir de Puycheni où se trouvaient sa mère et ses sœurs bien-aimées ; mais le ministre l'invitait à aller à Paris le plus tôt possible, et il regarda comme un devoir de reconnaissance de répondre à son pressant appel. Il y arriva le 6 janvier, au moment où l'amiral Romain Desfossés allait quitter l'hôtel du ministère.

« On fait un grand déménagement au ministère de la marine, écrit-il le 11 janvier à sa mère ; le bon amiral Desfossés a fait ses malles et se dispose à partir prochainement pour la station du Levant, dont il a le commandement. » Puis il ajoute quelques détails sur les démarches qui intéressaient sa mission future. « J'ai eu le plaisir de voir hier le supérieur des Lazaristes, M. Étienne, homme d'une haute intelligence et éminent à tous égards ; j'ai causé longuement aussi avec un évêque d'Abyssinie. Mgr de Langres a bien voulu m'embrasser cordialement, en me promettant de dire la messe à mon intention, le jour du départ du *Cassini* pour les mers de Chine ; ce qu'ont fait également M. de Montalembert et le P. de Ravignan, en me souhaitant bon voyage et en m'adressant des vœux

pour le succès de ma campagne. Ma mission, en un mot, trouve partout la plus grande sympathie dans le monde religieux. »

De Plas profita de son séjour à Paris pour visiter tous ceux qui pouvaient lui fournir quelques renseignements utiles à son voyage. C'est ainsi qu'il se mit en rapport avec le supérieur des Missions étrangères et avec un ancien ministre de France en Chine. Il visita aussi le nonce, Mgr Fornari, le commandant Lapierre et MM. Jurien et Reille, en même temps qu'il parcourut au ministère la correspondance et les rapports de l'amiral Cécile.

Cependant quelques personnes ne voyaient pas sans jalousie la campagne qui se préparait. François fut même averti qu'on cherchait à le discréditer dans l'esprit du nouveau ministre ; mais le contre-amiral Vaillant était avant tout un homme de devoir, et de Plas n'eut qu'à se louer de ses bons procédés. « Que la volonté de Dieu soit faite, écrit-il dans son *Journal !* Je crois que j'accepterais sans murmures et sans plaintes, à l'aide de sa grâce, toute position moins bonne que celle où je me trouve présentement. » Il ne s'effrayait pas des contradictions qui pourraient survenir ; il s'étonnait même de n'en avoir pas rencontré davantage, aimant à se rappeler ce que lui avait dit un jour Marceau : « Si le grain ne pourrit pas, il ne donnera pas de fruit ; l'homme aussi ne produit qu'à raison de son abaissement et de son anéantissement devant Dieu. »

C'est dans les mêmes sentiments de foi et d'humilité qu'il écrit à sa mère le 14 janvier : « Je trouve ici beaucoup de sympathies, et je suis presque inquiet des facilités que je rencontre, car les œuvres de Dieu commencent généralement dans les peines et dans les ennuis. La divine Providence réserve sans doute pour

un peu plus tard les épreuves : que sa sainte volonté s'accomplisse ! Je n'ai qu'un désir, c'est d'apporter dans cette campagne un désintéressement absolu et de travailler uniquement pour la plus grande gloire de Dieu. J'ai besoin que mes amis m'aident de leurs prières, et je recommande surtout à ma chère mère d'appeler sur moi les bénédictions du ciel, non pas à la façon du monde, mais à la façon des saints qui ont eu de rudes et cruelles épreuves dont ils ont heureusement triomphé. »

On voit par cette lettre que ses intimes causeries avec Marceau avaient porté leur fruit ; on dirait un écho fidèle de cette belle âme, qui avait fait de la conformité à la volonté de Dieu la nourriture habituelle de sa vie, et qui mettait tout son bonheur à n'éprouver aucune consolation dans ses souffrances. C'est avec la même conviction qu'il écrit encore le 27 janvier : « Je suis ici comblé d'amitiés. La Providence me prépare à une mission difficile par des marques répétées de sa miséricorde... J'en serais inquiet, si l'espérance chrétienne n'était pas une vertu obligée. »

Afin d'éloigner toute inquiétude, il eût bien désiré se retirer durant quelques jours dans une maison religieuse, pour y faire dans la solitude une fervente retraite ; mais Dieu lui demandait ce sacrifice des consolations spirituelles, comme il lui avait demandé celui des joies de la famille. Le devoir l'appelait à Lorient pour presser les derniers préparatifs de l'embarquement. Dans son audience d'adieu au contre-amiral Vaillant, ministre de la marine, il apprit d'une manière définitive, sans manifester aucune contrariété, qu'il irait purement et simplement à la station de Chine.

« Quelle n'était pas mon outrecuidance, écrit-il dans son *Journal privé*, à la date du 2 février, quand j'ai osé, moi, converti d'hier, parler d'un projet utile

au catholicisme. C'est par l'humilité, la très grande humilité, que les chrétiens nouveaux doivent se faire connaître. Il ne faut pas qu'ils croient que toute inspiration vient de Dieu, même quand elle semble ne viser que sa gloire. C'est à d'autres que nous de nous désigner comme instruments. Ma mission est amoindrie : Dieu soit loué! Il y aura assez de bien à faire en Chine, sans entreprendre encore la mer Rouge et l'Océanie. Dieu daigne me garder à l'avenir de semblables témérités! »

Au moment où de Plas traçait ces lignes si pleines d'humilité, Marceau venait de mourir en prédestiné à Tours, où il s'était rendu auprès de sa mère, après avoir fait une retraite de quatorze jours à Notre-Dame de Liesse, sous la direction du R. P. Fouillot, de la Compagnie de Jésus. François avait eu l'occasion de voir son ami déjà frappé à mort, lorsqu'il traversa Paris. A ceux qui le plaignaient alors de ses souffrances, le malade répondait avec un admirable sourire : « Si Dieu le veut, il faut bien se soumettre. » En vain ses amis avaient-ils essayé de faire violence à la miséricorde de Dieu en faveur d'un de ses meilleurs serviteurs, Marceau était mûr pour le ciel.

Madame Marceau, connaissant la tendre affection qui unissait les deux officiers chrétiens, s'était empressée de faire part au commandant de la douloureuse nouvelle, et lui avait envoyé divers objets comme souvenir, entre autres un morceau de la cravate que le cher malade portait en ses derniers jours ; elle avait, disait-elle, choisi cet objet qui avait le plus servi, pensant qu'il en deviendrait plus précieux.

« C'est un saint qui vient de mourir », s'écria de Plas en apprenant cette triste nouvelle ; il en fut vivement affecté tout d'abord, mais une douce résignation à la volonté de Dieu eut bientôt dominé dans son âme

tout autre sentiment. Il se contenta de consigner dans son *Journal*, à la date du 3 février, ce simple et touchant éloge funèbre : « Marceau Auguste, capitaine de frégate, a rendu sa belle âme à Dieu, le 1er février. Il m'avait guidé, lorsque j'eus la pensée de revenir à la religion ; sa piété admirable et ses bons conseils avaient produit une profonde impression sur moi. Sa conversation était gaie, aimable, et il exerçait un salutaire ascendant sur tout ce qui l'entourait. J'eus une grande joie à le revoir à son retour de l'Océanie, car j'aimais beaucoup sa société. Je le nommais le premier dans mes prières, et je compte maintenant avoir en lui un puissant avocat, car j'espère fermement que Dieu, dans sa bonté, l'a déjà couronné au ciel. »

Avant de quitter Paris, le commandant reçut une brochure sur le dernier des Cassini, dont l'auteur, M. Gossin, fondateur et président des conférences de Saint-Vincent de Paul, s'était empressé de lui faire hommage. « Il est impossible, écrivait-il après l'avoir parcourue, de mieux raconter une noble et belle existence, et je suis heureux de penser que mon bâtiment porte le nom d'un illustre savant et d'un admirable chrétien (1). »

De Plas, qui avait hâte de rejoindre le *Cassini*, arriva à Lorient le 8 février au matin. « J'ai serré de bon cœur la main aux officiers, écrit-il le même jour à sa sœur Augusta ; tout le monde paraît animé d'un bon esprit, et j'espère, avec le temps, que tout ira bien. »

Le *Cassini*, corvette à roues de deux cents chevaux, armée de six canons, était monté par cent vingt hommes d'équipage, y compris l'état-major qui comp-

(1) Le dernier des Cassini, président de la Cour royale de Paris et membre de la Chambre des Pairs, passait pour un jurisconsulte éminent et un fort bon chrétien.

tait, outre le capitaine de frégate commandant, cinq lieutenants de vaisseau, un officier d'administration, deux médecins et six aspirants de marine. Les expériences à la mer commencèrent dès le 12, et réussirent au delà de toute espérance. « J'ai un bon bâtiment, disait le commandant, un excellent état-major, une maistrance et un équipage pleins de bonne volonté. »

Ce qu'il venait d'observer pour la manœuvre, de Plas ne tarda pas à le remarquer pour la pratique religieuse. « Je couche pour la première fois à bord, écrit-il à sa mère le 15 février. J'ai voulu assister ce soir à la prière qui a été dite par l'officier de quart. Tout l'équipage, bien qu'il ne soit point astreint à y assister, car nous avons voulu que l'acte fût libre, s'est groupé avec recueillement à l'arrière ; j'en ai été édifié et joyeux. Il est bien difficile d'être mieux armé en hommes que ne l'est le *Cassini*. Dieu veuille me rendre capable de diriger les bons éléments qu'il m'a donnés. » Le lendemain, dimanche, il constate encore avec plaisir que plus des deux tiers de l'équipage s'étaient habillés à la hâte, pour assister à la messe du port, à neuf heures, accompagnés de deux élèves et de deux officiers. Aussi l'harmonie la plus complète paraissait-elle devoir régner sur le bâtiment.

Tout était prêt pour le départ. On n'attendait plus qu'un nombreux personnel religieux qui avait obtenu passage à bord du *Cassini* pour diverses destinations. M. l'abbé Cambier, dont nous avons déjà parlé, affecté définitivement à la station de Madagascar, embarqua, dès le 17, pour remplir volontairement, sans titre officiel, les fonctions d'aumônier. Mgr Desprez, actuellement cardinal-archevêque de Toulouse, arriva le 22, se rendant à l'île Bourbon prendre possession du siège de Saint-Denis, dont il était le premier évêque.

Mgr Vérolles ne rallia le port que le 2 mars, regagnant son vicariat apostolique de la Mantchourie, où il s'était déjà illustré par de longs travaux. Le nombre des passagers se trouva alors au complet. On comptait, outre les deux évêques, leurs deux grands vicaires, trois missionnaires des Missions étrangères et trois religieuses de Saint-Joseph, destinées elles aussi à porter au loin le nom et la bonne odeur de Jésus-Christ.

D'après ce qui vient d'être dit du personnel de la corvette, on ne sera pas étonné qu'une véritable chapelle ait été installée à bord du *Cassini*. Pour la première fois peut-être, par une faveur due à Mgr l'évêque de Vannes, Jésus-Christ lui-même, présent dans le Saint-Sacrement, allait traverser l'Océan, ayant son trône dressé, comme il convient, à la place d'honneur, sur un bâtiment de guerre de la marine française.

La chapelle fut bénite par Mgr Desprez, au milieu du recueillement de l'équipage et des officiers. « Je suis heureux, écrit de Plas, le soir même de la cérémonie, je suis heureux dans le plus profond de mon âme de ce qui s'est passé ce matin. Je remercie Dieu qui a bien voulu permettre que le premier bâtiment que je devais commander eût l'honneur d'avoir une chapelle et de porter dans une de nos colonies son premier évêque. »

Mais, à côté de ces joies intimes et pures de l'âme, une tristesse restait cependant au fond du cœur si sensible du commandant, celle de n'avoir pu revoir la maison paternelle et dire un dernier adieu à sa famille aimée. « Chère mère, écrit-il, Puycheni est mon oasis sur cette terre de France que je vais bientôt quitter. Que de fois mes pensées seront tournées vers le lieu où résident ma mère et mes sœurs, où chaque arbre, chaque objet me rappelle un bon souvenir! Oh! qu'il est doux d'aimer, d'aimer avec ardeur; c'est un com-

mencement des délices du ciel. Je ne cesse de louer Dieu et de le remercier d'avoir mis en moi cette sainte affection de la famille.

» Quand cette lettre t'arrivera, je serai bien près de partir. Que mes sœurs et toi, chère mère, prient pour le voyageur, pour le *Cassini* que j'aime déjà, à cause des braves gens qui l'habitent et qui se sont joyeusement offerts à servir avec moi. Puissions-nous tous, unis d'intentions et d'efforts, faire bénir Dieu et la France à l'étranger! »

On était à la veille du départ. M. l'abbé Cambier, qui depuis quinze jours se trouvait à bord, avait eu le temps de faire connaissance avec ses nouvelles ouailles. Recueillant ses premières impressions, il les consigna fidèlement dans un journal qu'il continua d'écrire pendant la traversée pour épancher son cœur dans le sein de l'amitié.

« Les marins qui composent l'équipage, dit-il, paraissent jeunes et inexpérimentés, mais ils seront vite formés, et les choses en iront mieux pour peu que la divine Providence daigne nous favoriser. Du reste, tous ces marins ont bon visage. Bretons en majorité, le prêtre ne les effraie pas ; il sont habitués à le voir de près, à l'écouter et à suivre ses conseils. Je puis donc attendre de la sympathie de leur part. Les mousses ne sont qu'au nombre de six, ce sera mon petit troupeau. Ces pauvres enfants ne sont-ils pas trop laissés à eux-mêmes et trop mêlés aux hommes de l'équipage? A cet âge, les conversations libres qu'ils entendent peuvent leur être funestes. Isoler les mousses le plus possible, les surveiller avec une scrupuleuse attention, les instruire, me semblerait chose nécessaire; il est à croire qu'on ne les néglige pas, l'expérience sans doute me l'apprendra. Les hommes sont au nombre de cent vingt; ce sera là ma moisson; puisse-t-elle être bonne! A n'en

pas douter, je puis dire qu'elle le sera, n'en aurais-je comme gage et garantie que l'exemple du capitaine et des officiers. »

Puis M. Cambier passe en revue tout l'état-major, disant un mot aimable de chacun ; mais nous ne voulons retenir que son appréciation si bienveillante du commandant : « N'eussé-je pas été jusqu'à présent, écrit-il, convaincu de la puissance du bon exemple, je n'aurais pas tardé à l'être sur le *Cassini*. M. de Plas est un excellent chrétien : il sait qu'il a sous ses ordres non pas seulement des corps, mais des âmes, et il fait de la marine beaucoup moins un moyen d'avancement pour lui-même qu'un moyen d'exercer son zèle éclairé en faveur de ceux qu'il est appelé à conduire. »

Le 6 mars, à huit heures du matin, le *Cassini* appareilla et quitta la rade de Lorient, et vers neuf heures, il se trouva par le travers de Notre-Dame de Larmor. Tous les passagers étaient sur le pont. La cloche tinta et l'équipage se groupa en masse à l'arrière, chapeau bas. Suivant un vieil usage on salua de trois coups de canon la statue de la Vierge. En même temps les missionnaires entonnèrent l'*Ave Maris stella* que l'équipage continua avec un entrain merveilleux. « Prêtres et marins, observe le Père Daniel, unis dans une même pensée de foi, suppliaient l'Étoile de la mer d'être propice à leur traversée et de bénir les entreprises si diverses qui les éloignaient de la patrie, ceux-ci pour plusieurs années, ceux-là, ou du moins la plupart d'entre eux, pour le reste de leur vie qu'ils avaient vouée tout entière au salut des âmes (1). »

Les vieux marins, lisons-nous dans l'*Océan* de Brest, parlent encore de cette campagne si heureusement commencée, qui a laissé des souvenirs légendaires.

(1) Alexis Clerc, p 235.

C'était chose nouvelle et qu'on n'a plus revue, qu'un navire de guerre où les exercices militaires alternaient avec les exercices religieux, où les soutanes se mêlaient en nombre égal avec les uniformes de l'état-major, où la piété de plusieurs des officiers rivalisait avec celle des prêtres les plus saints.

Le *Cassini*, après une traversée de six jours des plus heureuses sous tous les rapports, jeta l'ancre le 12 mars devant Funchal, capitale de l'île Madère. « Comment, écrit François à sa mère, remercierai-je la Providence pour tous les biens dont elle se plaît à me combler? Je suis entouré d'officiers distingués que j'estime et que j'aime comme des frères. Ils servent avec une ardeur qui m'enchante, et nous ne formons qu'un cœur et qu'une âme. J'étais loin de m'attendre à de telles douceurs dans l'exercice du commandement. » La relâche dura trois jours; le charbon se fit rapidement et des provisions fraîches permirent de gagner le cap de Bonne-Espérance dans les meilleures conditions.

Le commandant, pressé d'arriver à Table-Bay, raconte un des passagers, avait promis cinquante francs à celui qui verrait le premier la terre. Mgr Vérolles, voulant un peu s'égayer aux dépens de M. de Plas, s'en alla trouver le chef de timonerie, lui disant qu'il doublerait la gratification, si on le prévenait à temps. Le maître accepta l'offre et, le lendemain, avertit l'évêque de se rendre sur le gaillard d'avant où tous deux se mirent à explorer l'horizon avec la longue-vue. Quand le chef de timonerie eut découvert la terre, il descendit sans rien dire chez le commandant, lui annonça que la terre était en vue, et remonta sur le pont; puis, au moment où M. de Plas sortait de sa chambre, il prévint l'évêque. Et aussitôt celui-ci de courir au-devant du commandant, s'écriant qu'il venait de voir la terre le premier, et qu'il réclamait la grati-

fication promise. M. de Plas remit en souriant cinquante francs à Mgr Vérolles et cent francs au chef de timonerie, disant que le commandant à bord était toujours le premier à découvrir la terre.

Le 2 mai, François écrivit de Table-Bay à sa mère : « Le *Cassini* a mouillé au Cap dans la nuit du 21 au 22 avril... Dieu a béni cette seconde traversée comme la première. Tout va aussi bien que possible, mieux que je n'aurais osé l'espérer. La plus complète harmonie continue de régner à bord, et je remercie Dieu chaque jour des excellentes conditions dans lesquelles il m'a placé pour cette longue campagne. »

Le saint jour de Pâques avait été célébré en pleine mer par une grand'messe à laquelle assistèrent les deux évêques et les missionnaires, le commandant et les officiers, les passagers et tout l'équipage. Au moment où la corvette aborda au Cap, une autre solennité religieuse se préparait. Mgr Griffith devait bénir solennellement son église ; il avança de quelques jours la cérémonie, afin que l'éclat en fût rehaussé par la présence du nombreux clergé du *Cassini*. Le commandant et son état-major invités à la bénédiction y assistèrent en grand uniforme, escortés d'une douzaine de matelots. « C'est ainsi, écrit Alexis Clerc à son père, que partout, excepté chez nous, nous sommes catholiques. Mais qu'il est préférable de ne pas l'être par nécessité et par intérêt politique, comme les Anglais sont protestants, et d'apporter au véritable sens naturel de notre race cette adhésion du cœur laquelle nous permet de nous réclamer comme fils de ceux qui ont fondé la puissance et la gloire de la France ! »

Au commencement du mois de mai, le *Cassini* quitta le Cap pour se rendre à l'île de la Réunion. C'était le mois de Marie et l'on n'eut garde de l'oublier. Chaque soir, après la prière de l'équipage, les pas-

sagers, des officiers et plusieurs maîtres et matelots se rassemblaient comme en famille devant l'autel de la Vierge, et l'on chantait à plein cœur des cantiques à la louange de l'Etoile de la mer. « Je bénis Dieu, disait le commandant, de cette insigne faveur qu'il accorde au *Cassini*. C'est une grande joie pour moi de constater que, sans efforts, sans user en rien de l'influence de ma position, la piété progresse à bord. »

Cependant, lisons-nous dans l'article nécrologique publié par l'*Océan*, il ne faudrait pas croire que tout le monde, à bord, partageât la foi et les sentiments du commandant de Plas ; mais pour tous, la liberté était complète, et on en usait. Un des aspirants, jeune homme intelligent, bien élevé, bon serviteur, manifestait une profonde répulsion pour le catholicisme ; au poste il raillait nos croyances et se faisait gloire de son impiété. Le commandant ne lui en témoigna pas moins la satisfaction que lui causait sa façon de servir, et le jeune aspirant a reconnu lui-même que sa conduite hostile à la religion ne lui avait nui en rien.

Cet exemple de tolérance, ajoute M. Nogues, n'étonnera pas ; il est dans nos traditions et dans nos principes. Toutefois, il n'en est pas moins curieux de rapprocher ce fait de tant d'autres où, chaque jour, s'affirme l'esprit exclusif et persécuteur de ceux qui se sont fait si longtemps une réclame et une spécialité de crier après l'intolérance des catholiques.

Le 21 mai, le *Cassini* mouilla devant Saint-Denis, et, le lendemain matin, Mgr Desprez quitta le bord, salué à son départ de cinq coups de canon et par la corvette et par les batteries de terre. Le lieutenant-colonel de Condrecourt était venu recevoir Sa Grandeur au débarcadère, où s'était déjà rendue processionnellement une partie du clergé de la ville et de l'île. Le prélat, durant la traversée, avait gagné l'affection

de l'équipage; aussi beaucoup de matelots et de sous-officiers, par vénération pour sa personne, avaient-ils sollicité l'honneur de porter le dais le jour de son installation solennelle. Seize d'entre eux furent donc désignés, afin de pouvoir se relayer tour à tour. Derrière le dais, les officiers marchaient groupés entre deux lignes de soldats qui formaient la haie. Le nouvel évêque, acclamé par une foule immense, parvint ainsi à la cathédrale, où il prit possession de son siège, dans les formes canoniques. Avant la messe, Sa Grandeur voulut immédiatement faire connaître à son peuple la sollicitude dont son cœur débordait. En entendant cette parole si paternelle, le public d'élite qui remplissait l'église comprit combien le choix du gouvernement avait été heureux; chacun se félicita d'avoir rencontré un pontife qui saurait compatir à toutes les peines, à toutes les douleurs.

« J'ai acquis un excellent ami dans Mgr Desprez, écrivit François à sa mère, en résumant ses impressions, quelques jours après cette cérémonie solennelle. Il me témoigne une confiance et une affection toute fraternelle ; ce qui ne m'ôte rien du respect que j'ai pour le caractère sacré dont il est revêtu. Il a eu la bonté de me dire qu'il était très heureux de l'accueil que je lui avais fait, et que, pour s'acquitter envers moi, il n'avait pas trouvé de meilleur moyen, sachant ma vive affection pour ma mère, que de prier chaque jour pour toi, durant le sacrifice de la messe. J'ai été, comme tu le penses, on ne peut plus touché de ces paroles prononcées devant tous les officiers groupés autour de lui. »

Le commandant profita de la relâche à Saint-Denis pour visiter quelques établissements religieux qui l'intéressaient par-dessus tout. Un jour, il alla à la Ressource, où les Jésuites avaient fondé un colonie

d'enfants malgaches, sorte de greffe chrétienne qu'ils se proposaient d'implanter à Madagascar ; une autre fois il se rendit chez les Sœurs de Saint-Joseph, chargées de l'éducation des jeunes filles ; partout il admira le dévouement qu'inspire la religion pour la conversion des pauvres Noirs. De Plas rencontra aussi avec plaisir, à la Ravine-creuse, les amis qui lui avaient fait si gracieux accueil en 1846 : « J'ai retrouvé, disait-il, les Laserve, bons et affectueux comme par le passé. Ils me comblent, avec leurs nombreux parents, de toutes sortes d'amitiés. »

Vers la fin du mois de juin, le *Cassini* reprit sa course vers l'Inde et la Chine, après avoir laissé à bord de l'*Eurydice* M. l'abbé Cambier, en qualité d'aumônier de la station navale de la Réunion. François ne s'était séparé qu'à regret d'un homme qu'il estimait et qui avait toute la confiance de l'équipage ; mais toute réclamation aurait été inutile, les ordres ministériels étaient trop positifs. Homme du devoir avant tout, le commandant n'avait pas hésité à faire taire son inclination devant une décision qu'il considérait comme la volonté même de Dieu. Quant à l'aumônier, il n'avait pas manifesté moins de résignation chrétienne : « Dieu, écrivit-il plus tard, me demandait un sacrifice, je devais lui obéir ; puissé-je l'avoir fait d'une manière méritoire pour le ciel ! »

Le 14 juillet, le *Cassini* mouilla près d'Achem, capitale d'un royaume du même nom, situé à l'extrémité nord-ouest de l'île de Sumatra. Il s'agissait d'obtenir satisfaction pour des actes de brigandage commis contre un navire napolitain, la *Clémentine* : assassinat du capitaine et d'une partie de l'équipage, pillage du bâtiment et vol d'une somme considérable. Achem, dont les sultans avaient été assez forts au seizième siècle pour chasser les Portugais de l'île de Sumatra,

était alors bien déchu de son ancienne grandeur. La ville, amas de cases très modestes, se perdait au milieu des forêts de cocotiers qui bordent le rivage de la mer ; à peine apercevait-on de loin sur la plage deux ou trois cases bâties sur pilotis et masquées par des bambous.

Un officier, M. Clerc, descendit à terre, et, muni d'un interprète qui savait quelques mots de français, se mit à la recherche du sultan; il découvrit, non sans peine, le palais et obtint une audience. A peine eut-il exposé le but de sa mission que le monarque malais fit tirer d'un coffre un étui, et de cet étui un papier qu'il présenta avec orgueil à l'officier. C'était une lettre de Louis-Philippe, attestant la bonne amitié qui régnait entre le roi de France et le sublime sultan. « Ne sachant trop, raconte M. Clerc, dans une lettre à son père, comment témoigner du respect pour cette pièce souveraine, j'ai baisé le papier solennel. Et aux demandes qu'on me fit au sujet du roi, j'ai été très heureux de pouvoir répondre qu'il était mort; car de faire comprendre à ce digne sultan que nous congédions nos rois, comme on ne fait pas d'un domestique, cela m'a paru trop difficile; il eût cru avoir été mystifié et que son papier n'avait aucune valeur. »

Une entrevue eut lieu le lendemain entre le sultan et le commandant; mais, l'interprète étant incapable et le sultan mal disposé, on se sépara peu satisfait : « Il n'y a de pires sourds, observait de Plas, que ceux qui ne veulent pas entendre. » Le jour suivant, après échange de cadeaux, le *Cassini* partit pour Poulo-Pinang; là, on se procura des renseignements ; puis on retourna à Sumatra avec un interprète intelligent, qui connaissait parfaitement la côte et les principaux Radjahs du pays. Voici comment le commandant rendait compte de sa mission, dans un rapport daté de Singapore, le 15 août :

« Monsieur le ministre,

» J'ai quitté Pinang, le 26 juillet, à cinq heures et un quart du matin. Le surlendemain, 28, je passai devant Achem où je ne m'arrêtai pas, et je fis route pour le passage de Surate que nous franchîmes sans accident. La mer était grosse, la pluie tombait à flots, et nous embarquâmes deux ou trois lames qui inondèrent le gaillard d'avant. Le soir, à cinq heures, nous mouillions dans la jolie baie de Clouang, et le lendemain, 29, nous étions ancrés devant Dahia, où s'est commis le meurtre du capitaine de commerce Cafiéro.

» J'écrivis aussitôt au Radjah le plus riche, l'invitant à saisir les criminels et à me remettre les objets et l'argent volés à bord de la *Clémentine*. Mais il s'était enfui à l'arrivée du canot du *Cassini*, et quand l'interprète parvint à le trouver, il se déclara impuissant à rendre la satisfaction exigée. L'interprète était de retour vers midi.

» Je lui demandai s'il croyait qu'il y eût imprudence à enlever le Radjah coupable et son complice : il me répondit que je pouvais tenter le coup sans courir aucun risque de perdre du monde. J'envoyai donc immédiatement à terre trois embarcations bien armées et vingt-cinq hommes d'élite sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau Clerc. Celui-ci avait ordre, aussitôt débarqué, de pénétrer dans les fortins redoutables pour le pays qu'habitaient les deux criminels, et de les amener à bord. Un violent courant qui se trouve à l'entrée de la rivière de Dahia, barrée en grande partie par un récif, fit manquer ce plan. Le détachement ne put mettre pied à terre que vers quatre heures. Guidé par l'interprète il parvint jusqu'aux fortins, à travers des marais où les hommes avaient de l'eau jusqu'à la cein-

ture : mais la place était abandonnée et l'on dut revenir avant la nuit.

» Le lendemain, 30 juillet, je fis rendre aux habitants quelques armes qu'on leur avait enlevées la veille. Apprenant, ce qui n'était pas exact, qu'un Malais avait été blessé par un de nos hommes, qui avait imprudemment tiré un coup de fusil sur des fuyards, j'envoyai le chirurgien-major offrir ses services à cet homme, afin de montrer que je n'en voulais pas aux pauvres gens du village. Quant à l'indigne Radjah et à son complice, je donnai l'ordre de brûler leurs fortins, ce qui eut lieu sans opposition de la part des Malais qui nous contemplaient d'un air fort ébahi. M. le lieutenant de vaisseau Clerc, à la tête de vingt hommes bien armés, s'acquitta avec vigueur de cette mission qui pouvait présenter quelques dangers. Ainsi, nous ne quittâmes pas Dahia sans faire savoir aux habitants que nous connaissions les coupables, et que nous étions décidés à les punir dans leur personne ou dans leurs propriétés.

» Dès que les canots envoyés en corvée furent de retour, je quittai Dahia et fis route pour Poulo-Rhio, dont le Radjah, disait-on, n'était pas sans influence sur cette côte. Interrogé s'il était disposé à faire son possible pour écarter les maux qui menaçaient son pays, par suite de l'affaire de la *Clémentine*, il répondit qu'il ne pouvait se charger de poursuivre le coupable, et que le sultan d'Achem avait seul assez d'autorité pour l'atteindre.

» Je me rendis de nouveau à Achem, où j'arrivai le 31 juillet, dans l'après-midi ; je dépêchai immédiatement un officier vers le sultan, l'avertissant que je savais qu'il pouvait tirer justice du crime commis à Dahia, et le sommant d'employer son autorité et son influence pour y arriver. Le sultan accueillit très bien

M. Clerc, et lui laissa même entrevoir qu'il pourrait tôt ou tard s'emparer des criminels, mais en même temps il lui exprima le désir d'avoir une nouvelle conférence avec moi.

» Je me rendis donc à terre le lendemain, et, après de longs pourparlers, le sultan s'engagea par écrit à faire tout son possible pour arrêter les criminels et restituer à qui de droit l'argent et les objets volés à bord de la *Clémentine.* De mon côté, je remis au sultan une note pour les capitaines des bâtiments de guerre qui viendraient à la côte de Sumatra dans le même but que le *Cassini;* j'y faisais connaître les bonnes dispositions du sultan, et j'invitais les commandants à attendre un certain temps l'accomplissement de ses promesses, avant d'agir contre les habitants de Dahia. La pièce originale de l'engagement du sultan a été déposée aux archives du consulat, à Singapore; une copie en malais a été laissée à M. l'agent consulaire, à Pinang. »

Le 18 août, le *Cassini* entra enfin dans la mer de Chine et, vers la fin du mois, vint mouiller dans la rivière de Canton, à côté de la *Capricieuse*, commandée par M. de Rocquemaurel, l'ancien directeur du personnel au ministère de la marine. De Plas éprouva une véritable joie à serrer la main de son ami, qu'il appréciait comme chef de station et qu'il savait animé des meilleures intentions pour les missionnaires. « Grâces soient rendues à Dieu, s'écrit-il dans son *Journal privé*, qui a béni d'une manière si visible le voyage du *Cassini !* Puisse ma reconnaissance envers l'infinie bonté n'avoir de bornes que la faiblesse humaine! Puissé-je me préparer ainsi durant le temps de la bonne fortune à la résignation dans la mauvaise ! Puissé-je n'avoir d'autre désir que d'accomplir la volonté de Dieu ! »

S'il faut en croire une note envoyée à Paris, au mois de septembre 1851, c'est aussi avec la plus vive satisfaction que le chef de la station accueillit la venue de l'ancien aide de camp du ministre. « Le commandant de Plas, écrivait M. de Rocquemaurel, par la noblesse de son caractère, son intelligence et ses mérites comme homme et comme marin, fait en toute circonstance honneur à la marine et à son pays. Je ne puis que me féliciter de voir arriver dans la station un officier supérieur aussi distingué... »

Au commencement de septembre le *Cassini* quitta la rivière de Canton pour venir mouiller devant Macao. « La cité portugaise de Macao, autrefois si florissante, écrit de Plas à sa mère, est bien déchue maintenant, depuis la fondation de Hong-kong par les Anglais. Sa rade s'envase chaque jour, et les gros navires sont obligés de mouiller à une lieue de terre. Cependant, malgré sa décadence, Macao ne manque pas d'un certain charme, celui des souvenirs. Cette ville fut longtemps l'unique centre des relations de l'Europe avec la Chine, et ses monuments publics attestent toujours son ancienne splendeur. »

Macao était alors le centre des œuvres catholiques dans l'extrême Orient ; aussi la dévotion du commandant y fut-elle servie à souhait. Deux Dominicains espagnols qui joignaient une rare instruction à une solide piété, les PP. Ferrando et Fuixa, y remplissaient les fonctions de procureurs pour les missions de leur Ordre en Cochinchine. Les Sœurs de Charité s'y livraient aux mêmes œuvres de dévouement qu'en Europe et les Lazaristes y avaient établi leur procure. De Plas ne tarda pas à se lier avec les missionnaires espagnols et français, qui acceptèrent bien volontiers de remplir à tour de rôle les fonctions d'aumônier à bord du *Cassini*. Il en fut ainsi de Mgr Rizzolati et de MM. Li-

bois et Jacquemin des Missions étrangères, lorsque la corvette échangea le mouillage de Macao contre celui de Hong-kong. « Jusqu'à présent, écrit le commandant le 7 décembre, tout va bien, très bien, j'oserais presque dire trop bien ; il est impossible de croire que les choses durent longtemps ainsi. Je demande sans doute à Dieu de me continuer ses bontés, mais avec la persuasion qu'il sait mieux que nous ce qui nous convient. Ces grandes douceurs du début de la campagne pourraient bien être suivies de cruelles amertumes. Je tâcherai d'être résigné, comme je cherche à me montrer reconnaissant, car les chagrins comme les joies sont des moyens d'avancement spirituel. »

L'épreuve se présenta sous une forme qu'on n'avait pas prévue ; mais quoique non violente, elle n'en fut pas moins pénible à ceux qui avaient cru se dévouer à une œuvre toute catholique. Pendant plus d'une année, le *Cassini* ne s'éloigna quelques jours dans la direction de la Cochinchine ou des Philippines que pour revenir au mouillage de Macao, sans utilité pour la mission qu'il avait reçue au départ.

Cette inaction si contraire à tout ce qu'on s'était promis, à tout ce qu'on était encore résolu à faire, fut pour le commandant de Plas et ses généreux compagnons la plus rude de toutes les épreuves. Les nouvelles qui leur arrivaient de l'intérieur n'étaient pas faites pour calmer leur impatience. La Chine, ils ne pouvaient en douter, était en pleine révolution, en proie à tous les maux de la guerre civile. Les insurgés, favorisés par un certain réveil d'esprit national, non seulement tenaient en échec les troupes impériales, mais gagnaient tous les jours du terrain et menaçaient d'une ruine complète la dynastie tartare. De leur côté, les impériaux ne respectaient nullement les garanties tant de fois stipulées en faveur des chrétiens, et nous

avions tout sujet de leur demander compte de graves et récentes infractions aux derniers traités. Quelle que fût l'issue de la lutte, la France, qui protégeait surtout des intérêts moraux, pouvait être l'arbitre de la situation. Ce que l'Angleterre avait fait, peu d'années auparavant, dans l'intérêt de son commerce,—le commerce immoral de l'opium, — un grande nation catholique ne pouvait-elle pas le faire avec cent fois plus d'honneur pour ses missionnaires et leurs néophytes? Si nous évitions d'intervenir dans la politique intérieure du Céleste Empire, il nous restait à remplir un devoir d'humanité compatible avec la plus stricte neutralité, et personne au monde ne pouvait nous empêcher de faire la police du littoral, où refluait toute l'écume des provinces voisines et où, dans le piteux désarroi des autorités locales, régnait un brigandage effréné qui pouvait se promettre toute espèce d'impunité.

Monter un navire de guerre armé de bons canons, être en mesure de débarquer d'excellentes troupes, dont la seule vue suffirait pour mettre en fuite les malfaiteurs, et avec cela se voir réduits par ordre à l'immobilité, c'était pour des marins français qui avaient le cœur bien placé, un cruel contre-temps.

Le commandant du *Cassini* n'y pouvait rien, car, depuis qu'il était dans les eaux de Macao, tous ses mouvements dépendaient du commandant de la station, son supérieur hiérarchique. Celui-ci avait-il lui-même toute liberté d'action et ses instructions lui laissaient-elles les coudées franches? Nous n'en savons rien; notons seulement ceci en passant. Trop souvent nos braves marins, après avoir pris d'urgence un parti énergique dicté par l'honneur et le devoir, ont été mal récompensés de leur zèle, et le gouvernement ne leur a pas toujours épargné les plus pénibles désaveux. Quoi

d'étonnant qu'ils déclinent, dans l'occasion, une responsabilité toujours onéreuse et qui n'est pas sans danger ? Et puis, — autre cause de faiblesse, — nos révolutions perpétuelles, nos changements à vue de gouvernements et de ministères sont la chose du monde la plus propre à déconcerter ceux qui ont l'honneur de représenter la France et de gérer ses intérêts à quelque mille lieues de Paris. Tout à l'heure, on l'a vu, le lieutenant Clerc était dans un grand embarras en présence du sultan d'Achem qui mettait sous ses yeux un traité d'alliance portant la signature du roi Louis-Philippe, et il n'avait garde de lui apprendre que Louis-Philippe, *renvoyé comme on renvoie un domestique*, était mort en exil, laissant derrière lui la république. Eh bien! du petit au grand, c'est toujours la même chose chaque fois que nous nous passons l'envie de faire une révolution, et le *Cassini* l'éprouvait une fois de plus pendant ce long mouillage de Macao ; car la république de 1848, vaincue à son tour, cédait déjà la place à l'empire, préparé par le coup d'État du 2 décembre.

Pour des gens qui avaient reçu leur mission d'un ministère sérieux et honnête après tout, celui dont faisait partie le noble amiral Romain Desfossés, la nouvelle de ce qui se passait à Paris n'avait rien d'encourageant et la première impression dut être des plus pénibles. Un exemple entre beaucoup d'autres. On fondait de grandes espérances, à Canton et à Changhai, sur l'action d'un diplomate expérimenté, M. de Bourboulon, qui devait, d'après ses instructions, réclamer l'exécution des traités passés entre la France et la Chine et très probablement obtenir quelque chose de plus. Mais, à l'annonce du coup d'État, ce haut personnage s'exprima en des termes tels que tout le monde regarda sa démission comme certaine. Heureu-

sement, quand la situation fut éclaircie, tout s'arrangea pour le mieux ; M. de Bourboulon resta à son poste, et reçut, avec le titre de ministre plénipotentiaire, de nouveaux pouvoirs dont il sut faire un usage excellent. Mais la diplomatie française n'en avait pas moins été, pour un temps, complètement paralysée (1).

Le *Cassini* était en rade de Batavia, lorsqu'on apprit par un journal hollandais la nouvelle du coup d'État du 2 décembre. « Ne pouvant à cette distance, écrit de Plas à sa mère, suivre le cours des choses comme ceux qui habitent en France, toute division dans notre pays nous afflige; et, tout en gardant fidélité à notre drapeau, nous attendons, pour former complètement notre appréciation, des détails plus étendus et plus circonstanciés que ceux des gazettes anglaises; mais, quelle que soit dans la suite notre opinion, nous ne devons dans l'exercice du commandement reconnaître d'autre autorité que celle du pouvoir de fait. Ici, comme en Europe, le coup d'État a généralement produit bonne impression chez tous les hommes préoccupés de l'avenir de la société.

» J'ai trouvé d'une bonne politique de rendre le Panthéon au culte catholique, et M. de Maupas, en défendant d'étaler sous les yeux du public des gravures immondes, a pris une sage mesure. Je trouve aussi hardi et sage d'empêcher la violation du repos du dimanche, commandé par la loi de Dieu. Il ne faut pas se gêner pour faire le bien avec des gens qui se gêneraient si peu pour faire le mal, s'ils avaient le pouvoir, et il est temps de faire justice des friperies révolutionnaires. »

Après une longue attente, le *Cassini*, au retour d'un petit voyage à Manille, reçut l'ordre de se tenir prêt à

(1) Alexis Clerc, p. 266-270.

partir pour Chang-hai. « Nous devons prochainement, écrit François à sa mère, le 18 mai, quitter Macao pour Ning-po, où le *Cassini* transportera les Sœurs de charité établies jusqu'à présent à Macao. Je considère comme une bonne chance pour le navire d'avoir à conduire ces saintes filles à leur nouvelle destination. Presque toutes appartiennent à des familles des plus honorables. L'une d'elles est sœur du vénérable martyr Perboyre, deux autres ont un frère officier de marine. La supérieure est nièce d'un des plus respectables prêtres de Paris. Le Père Guillet, leur directeur, qui est venu comme aumônier du *Cassini* à Manille, fera partie de la caravane. »

Naviguant de conserve avec la *Capricieuse*, qui avait à bord M. et Mme de Bourboulon et toute la légation française se rendant à Chang-hai, le *Cassini*, après une relâche de quelques jours à Amoy et à Ting-hai, arriva le 20 juin à Ning-po, où il débarqua à bon port les dix Sœurs de charité qui lui avaient été confiées. « Leur présence à bord, écrit François à sa mère, a été pour nous tous une vraie satisfaction, et, grâce à Dieu, elles ont aussi paru très contentes du bâtiment. Durant les trois semaines qu'a duré la traversée, y compris une relâche à Amoy et une autre à Chou-san, le P. Guillet, leur directeur et procureur général des Missions, a pu nous dire la messe presque chaque jour. Les officiers et les élèves ont été pleins d'égards pour les Sœurs, qui ont paru regretter le *Cassini*, quoi qu'elles y fussent bien à l'étroit. J'ai reçu à leur départ une marque touchante d'affection : elles ont laissé à la chapelle, pour devenir plus tard ma propriété, une jolie statuette en bronze de la sainte Vierge, qui avait orné l'autel de la *Stella Maris*, navire sarde commandé par le comte des Cars, sur lequel elles avaient été transportées en Chine ; elles m'ont en outre donné une chapelle com-

plète de missionnaire, en sorte que, partout où je me trouverai avec un prêtre, il sera possible de célébrer la messe. »

Le 28 juin, le *Cassini* rejoignit à Chang-hai la *Capricieuse* qui l'y avait devancé. Chang-hai hien, ville du troisième ordre, à cinquante-cinq lieues sud-est de Nan-king et à vingt-deux kilomètres de l'embouchure du Wou-song, qui se jette dans le Yang-tse-kiang, était autrefois peu importante dans la hiérarchie chinoise; elle doit sa prospérité récente aux traités de 1844, qui suivirent la guerre de l'opium.

Son port, vaste et profond, situé à la jonction du Wou-song et du Wang-pou, relié par des rivières ou des canaux avec les villes les plus considérables du Kiang-sou et du Tche-kiang, est devenu, à cause de sa position centrale et du voisinage de Sou-tcheou, ainsi que des districts qui produisent principalement la soie et le thé, le premier entrepôt du commerce étranger avec la Chine. Il est peu de places au monde, à plus forte raison dans le Céleste Empire, qui puissent aujourd'hui rivaliser avec Chang-hai. Parmi les cinq ports ouverts par les traités, Canton n'occupe plus que le troisième rang; Fou-tcheou le devance pour le thé; quant à Amoy et à Ning-po, ils végètent, comme étouffés par la concurrence de la cité du Kiang-nan.

La ville de Chang-hai, entourée de campagnes très fertiles, mais humides et malsaines, se compose actuellement de deux parties : la ville chinoise, avec une enceinte fortifiée et des faubourgs; la ville européenne, divisée en trois quartiers, auxquels on a donné le nom de *concessions* françaises, anglaises et américaines. Ce sont des terrains contigus, dont les différentes parcelles sont susceptibles de devenir successivement, par la voie légale de l'expropriation, les propriétés des trois gouvernements de France, d'An-

gleterre, d'Amérique, ou de leurs sujets. Toutefois, ces terrains restent terre chinoise, n'étant cédés que pour quatre-vingt-dix-neuf ans, mais avec clause indéfiniment renouvelable.

Après les visites officielles à M. de Montigny et aux consuls étrangers, le commandant de Plas s'empressa de porter ses hommages à Mgr Maresca, qui habitait un petit village chrétien près de Chang-hai. « Ma journée, écrit-il le 1er juillet, s'est passée hier chez les PP. Jésuites à Zi-ka-wei (1). J'ai été vraiment heureux de rencontrer un aussi grand nombre d'hommes intelligents et dévoués, pleins d'ardeur et de foi, implantés sur le sol chinois dans une province où le christianisme était autrefois florissant. Les Sœurs de charité et les Lazaristes d'une part, les Jésuites et les prêtres des Missions étrangères d'autre part, doivent porter de rudes coups aux superstitions païennes en ce pays.

» J'ai été charmé de l'air de santé, de l'impression de bonheur qui se réflétait sur le visage de tous les enfants que j'ai vus. Avec quelle adresse les PP. Jésuites me semblent manier ces jeunes intelligences ! Comme ils savent se faire petits avec les petits ! Comme

(1) Zi-ka-wei, petit village à six kilomètres sud-ouest de Chang-hai, s'est formé peu a peu auprès du tombeau du célèbre Paul Siu ou Siu-ko-lao, ministre d'État, l'un des premiers convertis du P. Matthieu Ricci. C'est là que se trouve le collège des Jésuites, et l'observatoire météorologique, pourvu des meilleurs instruments. Les jeunes gens qui sortent du collège peuvent se présenter aux examens du mandarinat, comme les étudiants d'écoles indigènes.

Zi-ka-wei, devenu aujourd'hui la résidence centrale de toute la mission, possède, outre le collège et l'observatoire, les orphelinats, dont l'un, pour les garçons, compte environ trois cents enfants, et l'autre, pour les filles, environ quatre cents; de plus, un pensionnat de jeunes filles, le scolasticat de la Compagnie de Jésus, le grand séminaire et un musée d'histoire naturelle. On y publie un journal chinois (*I-wen-lou*), paraissant deux fois par semaine, et le *Messager du Sacré-Cœur*, en chinois, paraissant une fois par mois.

ils paraissent s'amuser de leurs amusements ! Comme ils savent se substituer à la famille, et remplacer les caprices ou les faiblesses du foyer domestique par une sévérité tempérée par la charité !

» Il y a chez les Jésuites un Frère sculpteur, et un Père médecin, un autre architecte, un troisième physicien, un quatrième dessinateur. C'est un assemblage de toutes les professions utiles à la société, embelli de l'abnégation, de l'humilité, de tout ce qui peut rehausser le mérite (1). Combien je m'estimerais heureux de passer une huitaine de jours en retraite à Zi-ka-wei ! ».

(1) Le Frère Jean Ferrer, coadjuteur espagnol, né en 1817, mort en 1856. « Ce n'est pas à nous, observe le P. Broullion dans son Mémoire sur la mission du Kiang-nan, de louer le mérite artistique de toutes les œuvres du Frère Ferrer, qui ont obtenu plus d'une fois le suffrage des connaisseurs et des mentions honorables dans les journaux anglais et américains ; mais voici un trait par lequel on jugera, du moins, du degré de réalité auquel l'artiste a su atteindre.

» Il avait sculpté un petit Enfant-Jésus destiné à être exposé dans un berceau pendant le temps de Noël. Or, un missionnaire s'avisa de le présenter dans une famille chrétienne en disant : « Voici un petit enfant que j'ai recueilli ; l'adoptez-vous ? — Oui, » fut-il répondu tout d'une voix. Puis de regarder le nouveau-venu ; et six personnes, les unes après les autres, y furent prises. Cette figure était si vivante, qu'il fallut beaucoup d'attention pour s'apercevoir qu'elle était de bois. »

Le P. Louis Hélot, né en 1816, mort en 1867, physicien, mécanicien, architecte et maître maçon, était chargé de toutes les constructions. L'église de Saint-Ignace, à Zi-ka-wei, avait été le coup d'essai du P. Hélot, qui acquit bientôt assez d'expérience pour être chargé, par Mgr Maresca, des travaux de la cathédrale de Saint-François-Xavier, à Chang-hai.

« Il fit, remarque le P. Broullion, de curieuses observations sur les procédés employés par les Chinois pour la *cuite* et la *trempe* de la brique, sur leur chaux qu'il disait hydraulique, sur la manière de se passer de pilotis, etc., etc. Plus d'une fois, il put constater que l'art de bâtir est, en Chine, beaucoup plus avancé qu'on ne se le figure communément.

M. Maistre, des Missions étrangères, cherchait à pénétrer dans

Pendant les quelques semaines que le *Cassini* stationna à Chang-hai, il n'eut aucune occasion d'offrir une protection efficace aux établissements européens, et à la mission française en particulier ; mais sa seule présence n'en exerça pas moins une heureuse influence sur les autorités chinoises et sur la population catholique. « Je reviens, écrit de Plas, le 14 juillet, accompagné de deux officiers et de deux élèves, de rendre visite au Tao-tai ou préfet de Chang-hai ; le commandant de la station et le consul y assistaient. Nous étions en tout quinze personnes faisant cortège au ministre de France. Le Tao-tai nous a reçus moitié à la chinoise et moitié à l'européenne. Nous n'avons pas été obligés de manger avec des baguettes, et le vin du crû avait été remplacé par du Bordeaux, du Champagne et du Madère. Le dîner avait assez bonne mine, mais on y a fait peu d'honneur. On a débuté par des nids d'oiseau que nous avons mangés sans répugnance ; le nid d'oiseau se présente sous l'aspect de vermicelle peu cuit : c'est un potage passable. Puis sont venus les ailerons de requin et les holoturies, etc. En somme, il n'est personne qui n'ait convenablement dîné chez la haute autorité chinoise. »

Le commandant nous a aussi conservé, dans son *Journal privé*, le récit d'une intéressante visite qu'il fit en compagnie du Père Broullion et de quatre officiers à un marchand chrétien, vieillard de soixante-dix-sept ans. « Le père Lo, dit-il, nous a reçus avec toutes les apparences du respect et de la joie et nous a montré toute sa maison, y compris une jolie chapelle

la Corée. Le P. Supérieur de la mission du Kiang-nan avait mis une jonque à la disposition du missionnaire, mais personne pour la diriger. Le P. Hélot s'offrit. Dieu bénit si bien son premier essai de navigation qu'il arriva, sans la plus petite erreur, à l'île de Gokunto, où il put heureusement débarquer son passager.

pouvant contenir quatre-vingts personnes. J'ai été charmé de la réception de notre hôte : collation de fruits secs et de fruits de la saison, vin servi par le vieux Lo, qui n'a jamais voulu s'asseoir par déférence pour nous ; thé versé par les filles de Lo, qui nous avaient accompagnés dans la maison, comme cela se fait en France ; j'oubliais les serviettes imbibées d'eau chaude pour nous laver la figure.

» Cette soirée est certainement une des plus agréables que j'aie passées en Chine ; cela fait du bien de constater comment le Christianisme relève les peuples les plus dégradés (1). »

Le 24 juillet, le *Cassini* quitta Chang-hai, ayant à son bord M. et Mme de Bourboulon et toute la légation française qu'il était chargé de ramener à Macao ; et le 17 août, le commandant écrivit à sa mère : « C'est avec peine que je me suis séparé des PP. Jésuites dont l'agréable société compensait nos visites d'étiquette aux autorités... Je ne puis me lasser d'admirer avec quel dévouement et quelle habileté ces dignes missionnaires font l'œuvre de Dieu ; leurs travaux, appuyés sur la grâce, ne peuvent amener que de magnifiques résultats. Le séminaire de Tsang-ka-leu (2) et le collège de Zi-ka-wei sont parfaitement tenus et donnent les plus belles espérances.

» De Chang-hai à Macao nous n'avons presque jamais perdu la terre de vue. Dans cette mousson la mer est calme, aussi avons-nous joui à notre aise de la vue

(1) Voir, dans le *Voyage de la « Bayonnaise »*, le tableau que l'amiral Jurien de la Gravière a tracé de la famille Lo. « Nous pouvons le garantir, écrivait le P. Broullion en 1855, cette scène de mœurs est exacte, et il n'y manque pas même la vraisemblance, car la famille Lo est chrétienne... On ne se figure pas à quel point la condition de la femme est adoucie, ennoblie, dans les familles chinoises qui embrassent le christianisme. »

(2) Village au delà du Wang-pou

des côtes qui offrent un grand nombre de havres et d'abris dans le fleuve bleu (Yang-tse-Kiang) où ne coule que de l'eau jaune. On aperçoit sur les deux rives d'immenses plaines que rien n'arrête à l'horizon; mais, dès qu'on arrive près des îles Chou-san à l'embouchure du fleuve, on ne cesse plus d'avoir en vue, soit dans les îles, soit sur le continent, que des terres élevées jusqu'à Macao. La mer de Chine, redoutable pendant le mauvais temps, est préférable à la Méditerranée quand il fait beau. Il semble qu'on navigue sur un lac, et chacun peut vaquer à l'aiseà ses occupations; on n'en est distrait que par la multitude des jonques ou bateaux pêcheurs qui sillonnent la mer en tous sens.

» Notre existence est très calme à Macao, car cette ville tombe tous les jours. Le port renferme très peu de bâtiments de commerce, et le *Cassini* est le seul bâtiment de guerre en rade. Cependant le climat jouit d'une excellente renommée, et beaucoup de familles anglaises, établies à Canton ou à Hong-kong, viennent passer ici les jours les plus chauds de l'été. »

Pendant que la *Capricieuse* parcourait l'Océan pacifique, le *Cassini* stationna près de Macao, à la disposition du ministre de France. « Je redoutais beaucoup l'ennui pour l'équipage durant ce long séjour à Macao, écrit de Plas à sa mère, le 26 octobre, mais les choses se sont arrangées de telle sorte que ce long repos a été très bien employé. Pour ma part, j'ai lu plusieurs livres excellents qui m'ont été prêtés par des personnes pieuses de Macao. Si je n'ai pas grandi en vertu, j'ai du moins reçu de bons conseils et pris des forces nouvelles pour les luttes de l'avenir. »

Au commencement du mois de novembre, le *Cassini* entreprit un voyage d'observations hydrographiques dans la rivière de Canton et visita successivement l'île Tong-hou, les Ladrone et les Pratas; puis, après une

courte apparition à Manille, il revint mouiller à Macao, où on apprit les graves événements qui se préparaient en France. « J'ai la tête fatiguée, écrit François, le 14 décembre, par la lecture des journaux le *Courrier d'Europe* et le *Moniteur* : fiel et rage, d'une part ; joie et adulation, de l'autre. Le *Courrier d'Europe* recueille toutes les haines des exilés à Londres ; le *Moniteur* publie un fragment des Mémoires de Napoléon, qui ferait supposer qu'il a joué la comédie par rapport à la religion.

» La République française est, sans aucun doute, un empire aujourd'hui. Le sénat, convoqué le 4 novembre, a dû s'empresser de proclamer Louis-Napoléon empereur. Qui pourrait pénétrer les desseins de Dieu? Voilà tout le clergé, évêques et archevêques en tête, qui comble d'éloges le prince Président, l'Altesse impériale! On l'appelle l'élu, l'envoyé de Dieu! Il est certain que le prince Louis-Napoléon, sans tirer personnellement l'épée, a rendu à la société européenne et surtout à la société française penchée vers sa ruine, un signalé service en étouffant le parti socialiste. Il faudrait que le nouvel empereur commît de bien grandes fautes, pour nous faire regretter le régime que nous promettaient les Ledru-Rollin, les Louis Blanc, etc. Dieu daigne protéger l'homme qu'il a mis à notre tête!

» Toutefois mes opinions d'enfance, mes principes et la raison me poussaient d'un autre côté. J'aurais voulu que le comte de Chambord prît la couronne sous le nom de Henri V. Mais je ne me le suis jamais dissimulé : à moins d'une révolution aussi étonnante que celle qui a lieu en ce moment, la nation avait trop de préjugés pour rappeler la famille des Bourbons. Je suivrai donc le torrent sans enthousiasme, en remerciant Dieu d'avoir eu pitié de nous et de ne nous avoir pas fait une plus mauvaise part. »

La nouvelle année 1853 s'annonça comme devant être plus active que les deux précédentes. Le matin du 2 janvier, le *Cassini* reçut du ministre de France une invitation d'appareiller pour Whampoa, afin de mettre l'ordre à bord de nos bâtiments de commerce (1). Le commandant profita de cette petite expédition pour visiter la célèbre ville de Canton et toutes les curiosités des environs.

« Le *Cassini*, écrit-il à sa mère, en lui rendant compte de ses impressions de voyage, a quitté le mouillage de Macao pour celui de Whampoa, d'où l'on peut se rendre à Canton en deux heures. Je me fais une fête de voir cette ville, car je ne vieillis pas sous le rapport de la curiosité. Nous avons passé la Bouche du Tigre, *Bocca Tigris*, ainsi nommée sans doute de la multitude de canons qui bordent les deux rives, dans cette partie étroite de la rivière. Whampoa est le rendez-vous de la rivière de Canton, les gros navires de commerce ne pouvant pas remonter jusqu'à la ville. Nous comptons autour de nous plus de trente bâtiments appartenant à diverses nations. Les navires de commerce anglais et américains qui viennent en Chine sont les plus beaux du monde; il y en a de plus grands que nos frégates, et l'élégance de leur construction ne laisse rien à désirer. Sur trente-cinq bâtiments, nous ne comptons que trois français, encore est-ce beaucoup pour nous qui ne voyons que rarement flotter notre pavillon dans ces parages.

» L'aspect général du pays est bien différent de ce que

(1) Whampoa est une île basse, à cinq lieues de Canton, devant laquelle mouillent tous les navires étrangers de fort tonnage, qui ne peuvent remonter le fleuve jusqu'à la capitale du Kouang-toun. Cet avant-port de Canton est aujourd'hui devenu une grande ville, qui se prolonge sur un espace de quatre kilomètres, au bord des îles qui entourent la rade.

nous avions vu jusqu'à ce jour. Ce ne sont plus des plaines immenses comme celles qui bordent le fleuve Bleu, ou le Yang-tsi ; ce ne sont pas non plus des coteaux éloignés, encadrant un pays plat comme à Ning-po ; ici les coteaux sont rapprochés et boisés, on se croirait presque en Europe, si de hautes tours octogonales et pyramidales ne dominaient les nombreux villages qui s'étendent à leur pied. Quoique l'hiver ait appauvri la végétation à cette époque de l'année, il reste encore assez de verdure et de feuillage, pour que la vue soit satisfaite de cette jolie robe d'automne qui couvre la terre.

» Pour jouir d'un coup d'œil plus étendu, je me suis rendu sur l'île Danoise, un peu au-delà de Whampoa, et j'ai gravi, par un bel escalier, une hauteur où se trouvent les tombeaux des Parsis. Cette secte, qui est considérable à Bombay et dans l'Inde, conserve le culte de Zoroastre et adore le feu, symbole de la Trinité. Les Parsis ont fait preuve de beaucoup de goût en choisissant ce lieu, d'où la vue s'étend jusqu'aux pagodes de Canton, et d'où l'on découvre les nombreux bras et îlots de la rivière. Je suis redescendu enchanté, ravi de ce beau spectacle. Ce pays accidenté, coupé de rivières et de canaux, avec ses villages entourés d'arbres, et les multitudes de bateaux qui le sillonnent en tous les sens, présente assurément un des plus magnifiques panoramas du monde.

» Le lendemain de notre arrivée à Whampoa, j'ai reçu la visite de notre vice-consul, M. Forbes, qui est consul d'Amérique et de Suède et possède une solide maison de commerce. Il a bien voulu m'inviter à descendre chez lui à Canton (1). Le soir même, je dînai chez

(1) *Canton* est le nom donné par les Anglais à la ville que les Portugais avaient appelé *Kamton,* du nom même de la province

M. Forbes. C'était *sans façon :* néanmoins la table était servie très abondamment. Il y avait un chapon truffé, un saumon d'Écosse, des vins de Bordeaux, de Bourgogne, de Porto et de Champagne. Ce luxe est ordinaire dans le haut commerce ; la table supplée, autant que possible, aux plaisirs intellectuels et autres délassements qui manquent ici.

» Le jour des Rois, 6 janvier, j'ai entendu la messe à la procure des Missions. Une trentaine de Chinois seulement y assistaient. La chrétienté de Canton est peu florissante, le peuple, dans cette province, étant d'une dépravation plus grande que dans aucune autre ; on constate néanmoins des progrès sensibles. Après la messe, je me suis promené avec M. l'abbé Guillemin, en dehors de la ville, que j'ai contournée en majeure partie ; nous avons assisté à la prière des bonzes qui a beaucoup de rapports extérieurement avec les offices de nos communautés religieuses. Cette espèce de parodie de notre sainte religion m'a laissé une pénible impression de tristesse. Puisse un rayon de la vraie lumière dissiper les ténèbres où sont plongés tous ces malheureux !

» Dans l'après-midi, M. l'abbé Girard, jeune prêtre des Missions étrangères, m'a conduit à sa chapelle flot-

(Kouang-toun) ; mais son vrai nom chinois est *Kouang-tcheou fou.*. Les légendes la désignent sous le nom de ville des Béliers ou ville des Génies, que lui donnent quelquefois ses habitants. Fondée deux siècles avant Jésus-Christ, ruinée par les Mandchoux, et sortie comme par enchantement de ses ruines, elle était devenue l'unique entrepôt du commerce étranger avec la Chine. Le vice-roi des deux Kouang était muni de pleins pouvoirs qui l'autorisaient à traiter les affaires de l'Empire avec les représentants des puissances étrangères. Les conséquences des traités de 1844 et des graves événements qui se sont accomplis depuis, ont affaibli successivement son importance commerciale et politique, sans la faire déchoir entièrement du rang illustre qu'elle occupait parmi les plus grandes villes de la Chine.

tante, qui a été installée depuis l'arrivée du *Cassini* en Chine. Grâce à des fonds obtenus par souscription, il a pu acheter un petit bâtiment qu'il a transformé en élégante chapelle, lequel est affourché au milieu des navires de commerce. C'est une heureuse idée, habilement exécutée, et fort utile pour rappeler leurs devoirs aux équipages toujours nombreux dans la rivière de Canton. Comme curé et commandant du bateau-chapelle, l'abbé Girard est fort estimé de tout le monde, protestants et catholiques, et son zèle a déjà produit les meilleurs résultats.

» En somme, la ville de Canton ne m'a laissé d'agréable souvenir que la gracieuse hospitalité des missionnaires. L'espace réservé aux Européens est le seul où l'on respire à l'aise. Les maisons des factoreries sont bien supérieures en élégance et en commodité à celles qu'occupent les Chinois. Les habitations qui font face à la rivière jouissent d'une jolie vue sur un jardin public bien entretenu, mais peu étendu. J'ai pu visiter, conduit par M. Forbes, un des plus beaux jardins de la ville, et la plus belle des maisons chinoises. Partout on observe des détails artistement travaillés; cependant cela manque de goût dans l'ensemble. Ce peuple me semble avoir été trop vanté ; et Fénelon reste encore dans le vrai, de nos jours, en faisant ressortir, dans le dialogue de Confucius et de Socrate, l'infériorité des Chinois vis-à-vis des Européens. »

François écrivit de nouveau à sa mère, le 21 janvier, ajoutant quelques détails à ceux qu'il avait donnés dans la lettre précédente.

« Le *Cassini* a quitté Whampoa le 15 janvier, et il est depuis ce jour mouillé près de Bocca Tigris. Nous continuons quelques travaux d'hydrographie, afin de mieux déterminer la position des îles nombreuses du Chou-kiang (fleuve des perles) ou rivière

de Canton (1). Ces travaux, outre leur utilité propre, donnent de l'occupation à quelques officiers et aux élèves, et ils nous font bien connaître ces parages.

» J'ai été fort heureux de mes relations avec les missionnaires de Whampoa et de Canton ; on a beaucoup à gagner dans l'intimité de tels hommes. On ne tarde pas à s'apercevoir, quand on vit avec eux, qu'il y a encore des saints sur la terre. A défaut de succès dans leur noble entreprise, ils sont prêts pour la couronne à laquelle ils aspirent. Mgr Rizzolati, un des doyens des missions, a bien voulu venir, à son retour de Canton, passer une journée à bord du *Cassini*, et nous avons pu causer à l'aise de tout ce qui intéresse la religion catholique en ce pays. M. Girard lui-même, le curé-commandant, a consenti pour quelque temps à quitter son bateau-chapelle, et à s'établir à bord du *Cassini* où il avait sa chambre.

» Depuis ma lettre du commencement de ce mois, mes premières impressions ne se sont guère modifiées. Canton, qu'il m'a été donné de revoir, n'est certes pas un agréable séjour ; mais, après le plaisir de prier dans la petite chapelle catholique auprès de quelques fervents Chinois, j'ai éprouvé cette satisfaction du voyageur qui voit du nouveau et toujours du nouveau. Sans doute il est triste, pour un chrétien, de constater l'état de dégradation de ce malheureux peuple ; mais l'industrie des Chinois, leurs allures, leurs costumes, leurs jonques et bateaux de toutes sortes forment un ensemble varié, si différent de tout ce que l'on trouve ailleurs, que c'est, pour l'observateur, comme une distraction continuelle. En visitant le jardin des factoreries, je me suis assis un instant sur un banc de bois d'où j'aperce-

(1) La carte marine de la Rivière de Canton, dressée par M. Souzy, lieutenant de vaisseau du *Cassini*, se trouve au Dépôt des cartes, à Paris.

vais le mouvement des bateaux sur le fleuve. Il n'y a peut-être rien au monde de comparable au spectacle qu'offre Canton à cet égard : bateaux à vapeur de toutes formes, jonques de toute dimension et de toutes couleurs, tankas à godille et à rames et à voiles au besoin, gigs si légères qu'un homme peut les porter sous le bras, cafés flottants, dépôts d'opium, repaires de voleurs, etc. ; et tout cela pêle-mêle dans des canaux rétrécis par des cabanes plantées dans l'eau. Au Chili, on mendie à cheval et tous les voleurs sont bien montés ; ici, on mendie en bateau, et il n'est pas prudent de circuler sans être armé, parmi les grandes embarcations chinoises où se cachent des voleurs qui n'ont d'autre moralité que la crainte du plus fort. Les canots de guerre n'ont généralement rien à craindre ; néanmoins, pour en imposer au besoin, les nôtres étaient toujours bien armés quand ils s'éloignaient du bâtiment.

» Le plus beau jardin de Canton, que j'ai visité en compagnie de M. l'abbé Guillemin et de M. Piriou, officier du *Cassini*, ne m'a pas produit meilleure impression que le reste. Il passe pour une merveille, et il ne vaut pas nos parcs d'Europe. Poutin-quâ, son propriétaire, jouit, dit-on, d'une fortune immense ; mais je doute qu'un petit châtelain de France s'accommodât de quelque chose d'aussi mauvais goût. Malgré les pièces d'eau, les salles de théâtre, les kiosques vitrés aux mille dessins bizarres, c'est pauvre de conception : pas un massif aux nuances variées, pas un point de vue un peu étendu, pas une allée où quatre personnes puissent se promener de front. En un mot, ensemble grandiose qui étonne le regard ; rien qui satisfasse la délicatesse d'un amateur.

» J'ai trouvé les porcelaines et les laques de Chine si chères à Canton que je n'ai pu me décider à en

acheter. Il faudrait dépenser quatre-vingts, cent et cent cinquante francs, et il me semble qu'on se procure partout de jolies boîtes à jeu et à toilette pour ce prix. Je préfère, et je ne suis pas le seul, nos belles porcelaines de France à celles de ce pays. On a voulu faire de la porcelaine blanche à l'imitation de la nôtre, mais elle est sans éclat et coûte fort cher. J'aime mieux un produit de Sèvres ou de Limoges, qui soit de bon goût, que tout ce bariolage chinois. D'ailleurs, si riches en couleur que paraissent les peintures de ce pays, elles n'en sont que plus mensongères. Quel souvenir de Chine, par exemple, que ce portrait qui nous représente sous les plus brillantes couleurs de la jeunesse anglaise, un empereur sans doute aussi jaune que tous ses sujets !

» Quoi qu'il en soit, ma vie s'écoule aussi heureuse que possible. La paix règne à bord du *Cassini*, sans que la discipline ait à souffrir. L'équipage ne se plaint pas encore de la longue absence du pays. Pour moi, je trouve qu'il est utile de voyager pour s'instruire; mieux je connaîtrai la Chine, plus j'y pourrai faire du bien, s'il plaît à la Providence de m'y rappeler un jour. »

Vers le milieu du mois de février, le *Cassini*, de retour à Macao, y retrouva la *Capricieuse* au mouillage, en même temps que le courrier d'Europe apportait la nouvelle de la proclamation de l'empire.

« Il y a quatre ans, écrit de Plas à sa mère, le 21 février, je considérais la nomination de Louis-Napoléon à la Présidence comme une humiliation pour le pays; plus tard, en voyant le Président à l'œuvre, je soupçonnai le peuple plus clairvoyant que moi, qui avais nommé Cavaignac; j'appris ensuite avec peine toutes les démarches faites pour arriver à l'empire, sans me sentir cependant beaucoup de sympathie pour la forme

républicaine à laquelle je n'avais jamais contribué. Aujourd'hui notre pays, las de secousses et de révolutions, croit trouver le repos et la prospérité dans l'élection de Louis-Napoléon à l'empire : puisse-t-il ne pas se tromper! Puisse cette phase nouvelle dans laquelle nous entrons devenir pour la France une époque de progrès vers le bien!

» C'est hier que l'empereur Napoléon III a été proclamé à bord de la *Capricieuse* et du *Cassini*. Dès le matin, les deux bâtiments étaient pavoisés, et à dix heures la *Capricieuse* a tiré une salve de cent un coups de canon, et le *Cassini* de vingt et un seulement, à cause du petit nombre de ses pièces. Après la lecture de la circulaire du ministre de la marine et de l'ordre du commandant de la station, on a crié : Vive l'Empereur! mais sans enthousiasme. Le commandant de Rocquemaurel a donné un grand déjeuner à cette occasion, et le ministre de France, un grand dîner accompagné de toasts : tout s'est bien passé.

» Il paraît décidé que nous quitterons prochainement Macao, pour faire une course dans le Nord, à Chang-hai et à Ning-po. Ce sera probablement un voyage de fatigues à la mer et de taquineries à terre ; mais j'aime le mouvement, et dans tous les cas, je veux m'appliquer à vouloir ce que veut le bon Dieu...

» Une formidable insurrection, née dans la province méridionale du Kouang-si, menace d'envahir l'empire tout entier. On raconte diversement l'origine de l'insurrection; voici celle qui m'a frappé davantage.

» Houng-sieou-tsiuen, premier chef des Kouang-si-jen (hommes du Kouang-si), s'était adonné dès sa jeunesse à l'étude de la langue et de la littérature chinoises. A l'âge de vingt et un ans, il fit une grave maladie ; ayant perdu connaissance, il passa pour mort pendant

quelque temps. Revenu de son évanouissement, il raconta qu'il venait d'avoir une vision dans laquelle le Père céleste lui était apparu et lui avait ordonné de prêcher la vraie doctrine et d'abolir l'idolâtrie sur la surface de la terre. Aux objections faites par Houng-sieou-tsiuen qu'il ne connaissait pas la vraie doctrine, et qu'il n'avait aucun moyen de faire croire à sa mission, le Père céleste avait répondu : « Fais des recher-
» ches dans les environs et tu trouveras des livres qui
» contiennent toute ma doctrine. Quant au reste, sois
» tranquille, je suis avec toi pour te protéger ; obéis,
» et rien ne pourra te résister. »

» Les parents de Houng-sieou-tsiuen crurent que la maladie lui avait troublé le cerveau et que sa prétendue mission n'avait d'autres fondements que les hallucinations de son esprit. L'ancien pédagogue de Houng-sieou-tsuien, aujourd'hui connu sous le nom de Roi du midi, se montra moins incrédule ; il fit avec son élève des recherches qui aboutirent à la découverte d'une caisse de livres. Le maître et l'élève se livrèrent avec ardeur à l'étude de ces livres pendant plusieurs années, et commencèrent à faire des prosélytes dans leur entourage. Les progrès étaient lents, quand survint un conflit entre les Impériaux et les Miao-tse qui, depuis la chute de la dynastie des Ming, n'avaient jamais accepté la domination tartare (1). Les Miao-tse, dirigés par Houng-sieou-tsuien, qui leur avait promis la victoire avec l'aide du Père céleste, triomphèrent, en effet, et le nombre des disciples de la nouvelle doctrine s'accrut considérablement, au point de menacer

(1) Les Miao-tse (enfants du sol) formaient, au milieu de l'empire, une république qui, après la chute de la dynastie des Ming, n'avait point accepté la domination étrangère. Retirés dans leurs montagnes, pour attendre des temps propices, ils étaient devenus, par leurs incursions, la terreur des habitants de la plaine.

aujourd'hui la dynastie des Tai-tsing et le paganisme en Chine.»

Lorsque le *Cassini* arriva pour la seconde fois à Ning-po, dans le courant du mois de mars, on ne parlait que des progrès continus de l'insurrection, dont le flot couvrait déjà une grande partie de la province de Nan-king.

« Les rebelles du Kouang-si, lisons-nous dans un rapport du commandant, s'avancent rapidement ; ils sont précédés d'une multitude affamée qui ne connaît aucune discipline et pille tout sur son passage. On dit que l'armée des insurgés est très disciplinée ; ce n'est point elle qu'on redoute, mais ce grand nombre de gens sans asile qu'elle chasse devant elle. Plusieurs personnes affirment que Nan-king est déjà pris et que Sou-tcheou ne tardera pas à tomber au pouvoir des rebelles ; il est certain, du moins, que les mandarins de Ning-po et de Chang-hai montrent les plus grandes inquiétudes, car jusqu'ici les troupes de l'empereur n'ont fait aucune résistance sérieuse devant celles de Taï-ping. Dernièrement, une centaine de fuyards de l'armée impériale se sont réfugiés à Ning-po ; et deux Kouang-si-jen (c'est ainsi qu'on nomme les rebelles) ont osé se montrer en plein jour dans la ville, afin de disposer les esprits en leur faveur, pendant que l'autorité n'osait pas même les faire arrêter. Les Kouang-si-jen sont reconnaissables à leur longue chevelure.

» Le mandarin militaire de la province est parti pour Hang-tcheou avec tout ce qu'il a pu réunir de troupes. D'après ce que j'entends dire aux négociants anglais de Ning-po, les affaires sont paralysées à Chang-hai et le taux de l'or y est très élevé ; les Chinois ramassent leur argent, et l'opium est tombé à si bas prix que la maison Dallas en a interdit la vente à ses capitaines. On prétend que le gouvernement chinois a fait des

ouvertures au gouverneur de Hong-kong, afin qu'il vienne à son secours ; on ajoute que les Anglais ont nettement refusé. Je sais, de source sûre, que les autorités chinoises ont essayé d'engager M. Marquès consul de Portugal, à prêter les Lorchas pour transporter des troupes du côte de Nan-king; mais le consul a compris qu'il était prudent de s'effacer dans une affaire si délicate. Il n'interdira pas aux patrons des Lorchas de prêter leurs bâtiments ; il s'arrangera de manière que cet acte ait toute l'apparence d'une transaction commerciale et non d'un secours national.

» La plus grande partie des jonques de Ning-po ont été requises par les mandarins pour transporter du riz dans le nord. La côte est infestée de pirates et le commerce chinois se trouve complètement arrêté ; ce qui augmente dans une effrayante proportion le nombre des gens sans ressources. Il paraît que les soldats de Chou-san ont massacré leur chef, parce qu'ils n'avaient pas reçu leur solde ; mais le mandarin civil est parvenu à les calmer au moyen de concessions. Le bruit court que Seu, l'ancien vice-roi de Canton, qui commande aujourd'hui dans le Kiang-nan, se rend à Chang-hai pour solliciter l'appui des gouvernements européens. Le commerce anglais, de son côté, demanderait avec instance, pour sa protection, un navire de guerre à vapeur.

» Je vous donne toutes ces nouvelles pour ce qu'elles valent, n'ayant aucun moyen de les contrôler ; cependant l'anxiété des autorités chinoises et l'accord que je trouve entre nos missionnaires, les négociants anglais et les capitaines des *receiving-ships*, me paraissent des garanties suffisantes de leur véracité. Dès mon arrivée à Chang-hai, je me hâterai de prendre connaissance de la situation des esprits, et je m'empresserai de vous en donner avis le plus tôt possible.»

Le commandant de Plas eut de longs entretiens sur la situation politique du Céleste Empire avec les consuls de France et d'Angleterre, et avec les missionnaires catholiques. Tous étaient d'accord sur ce point, que les puissances étrangères devaient faire cause commune en ce moment de crise.

« J'ai trouvé Chang-hai, lisons-nous dans un nouveau rapport du commandant, bien plus agité que Ning-po. MM. les consuls de France et d'Angleterre m'ont dit l'un et l'autre que nous arrivions à un moment très opportun. D'après ce que j'ai pu constater, la plus grande inquiétude règne parmi les commerçants, l'argent devient rare et les affaires restent en stagnation; en un mot, Chinois et Européens souffrent d'un indicible malaise.

» Jeudi dernier, 17 mars, je suis allé voir le Tao-taï qui m'a fait un accueil magnifique. La conversation n'a roulé que sur un sujet : l'intervention du *Cassini* dans les démêlés de la Chine, pour porter secours au vice-roi de Nan-king. Ma réponse était préparée d'avance : je ne puis agir sans ordre du commandant de la station, auquel je m'empresserai de communiquer le désir des autorités chinoises.

» Hier, 19, au moment où arrivait la malle d'Europe, le Tao-tai est venu à bord du *Cassini*. Comme dans notre entretien précédent, il a commencé par réclamer une intervention directe de notre part; mais devant une dénégation formelle, il a fini par demander seulement l'apparition du *Cassini* devant Nan-king, afin de conférer avec le vice-roi; ce qui ferait, pense-t-il, supposer une alliance dont les troupes impériales propageraient le bruit. Cette dernière proposition paraissait un expédient bien trouvé; mais il était contraire à mes instructions et aux intérêts de nos compatriotes à Chang-hai de m'éloigner de cette ville : j'ai donc tout refusé.

» M. de Montigny, avec lequel je marche pleinement d'accord, était avec moi dans les deux conférences avec le Tao-tai, et il n'a cessé de m'appuyer, en exposant avec loyauté la situation où nous sommes. Je verrais avec peine, en ce qui me concerne, une alliance quelconque avec cet empire vermoulu, dont les actes étaient encore récemment si hostiles aux Européens et aux missions catholiques. Notre politique me semble devoir être toute d'expectative, jusqu'à ce que nous soyons fixés sur les progrès des rebelles.

» Les vivres renchérissent à Chang-hai. Beaucoup de mendiants et de gens sans aveu se sont réfugiés dans la ville, et l'on craint des désordres. Le Tao-tai fait bonne contenance : de temps en temps il bat les rebelles à coups de bulletins ; mais, dans l'intimité de la causerie, il ne peut dissimuler son inquiétude. Nous veillons avec soin sur notre consulat, près duquel nous sommes mouillés ; en cas d'alerte, M. de Montigny me ferait connaître à l'aide d'une fusée l'opportunité d'un secours.

» Rien de nouveau à bord du *Cassini*, si ce n'est la triste acquisition d'un mauvais sujet, saisi à terre et mis aux fers. C'est un déserteur qui voudrait se faire passer pour italien ; il se querellait avec les Chinois, et il en avait même blessé quelques-uns. Je l'ai pris à la demande de M. de Montigny, pour nous éviter de plus grands désagréments.

» Je vous envoie le journal de Chang-hai qui complètera mes renseignements : on y signale les démarches du vice-roi de Nan-king et du Tao-tai de Chang-hai auprès des ministres et consuls étrangers : c'est un signe de détresse, en même temps qu'un aveu de faiblesse et de crainte. »

Au moment où le *Cassini* apparaissait pour la seconde fois à Chang-hai, les PP. Jésuites se prépa-

raient à la bénédiction de la cathédrale de Saint-François-Xavier. Le commandant et le consul s'entendirent pour donner le plus d'éclat possible à cette imposante cérémonie.

« Nous avons assisté, écrit de Plas à sa mère, à la bénédiction de la cathédrale de Tong-ka-dou (1), qui m'a rappelé la bénédiction de l'église catholique du cap de Bonne-Espérance : c'est un grand événement que cette cérémonie, qui s'est faite avec une incomparable solennité. Dès le matin, les chapelles où l'on disait la messe en attendant l'ouverture de l'église, étaient encombrées de fidèles, dont plusieurs, faute de place, s'agenouillaient au dehors dans la boue. Plus de dix mille personnes étaient accourues pour jouir de ce beau spectacle. Une multitude de barques chrétiennes, groupées sur le Wang-pou, près de l'église, portaient soit une banderolle flottante, soit un drapeau blanc sur lequel se détachait une croix bleue. Deux embarcations du *Cassini*, armées en guerre, stationnaient dans le fleuve pour prévenir, s'il y avait lieu, le tumulte et le désordre dont les protestants et quelques Chinois avaient menacé les Pères Jésuites. Quelques sous-officiers s'étaient joints à l'état-major du bâtiment présent à la cérémonie. M. de Montigny, qui s'attendait à quelque agitation, s'était fait accompagner d'un serviteur, portant comme lui des pistolets sous ses vêtements. Grâce à Dieu il n'y a eu d'autre manifestation que celle de l'enthousiasme et de la joie. Quand Mgr Maresca est sorti, accompagné du clergé, du consul de France et de notre état-major, pour faire le tour de l'église, les embarcations ont donné le signal avec leurs

(1) C'est le nom d'un faubourg très peuplé, situé au sud-est de Chang-hai, où se trouvent actuellement la résidence du vicaire apostolique, la cathédrale dédiée à saint François Xavier, le petit séminaire et un hôpital pour les pauvres.

petites pièces, et le *Cassini*, qui ne pouvait nous apercevoir, a répondu par une salve de vingt et un coups de canon. La solennité des rameaux, qui tombe en ce jour, a noblement inauguré la nouvelle cathédrale consacrée à saint François Xavier (1). »

Cependant les nouvelles du théâtre de l'insurrection devenaient de plus en plus alarmantes, et l'on avait à craindre qu'à Chang-hai même des gens sans aveu ne profitassent des désordres engendrés par le voisinage des rebelles, pour livrer la ville au pillage. En conséquence, M. de Montigny, consul de France, écrivit au supérieur de la Compagnie de Jésus en Chine, pour offrir à lui et à ses missionnaires la plus cordiale hospitalité à l'abri du pavillon français. Le commandant de Plas, de son côté, offrit aux Pères un asile sur le *Cassini*. Mais le R. P. Broullion, en remerciant ses compatriotes de leur bienveillante sollicitude, eut soin de leur faire comprendre que les pasteurs ne pouvaient abandonner leur troupeau et qu'ils devaient songer à tout plutôt qu'à une retraite qui ressemblerait à une fuite. « Oui, s'écria le commandant, c'est ainsi que je comprends moi-même les choses et je ne puis m'empêcher de partager l'avis des missionnaires : les faux pasteurs s'enfuient à l'approche des loups ; les vrais

(1) La première église de Chang-hai avait été construite dans l'enceinte de la ville, non loin de la porte septentrionale, sur un terrain concédé par Paul Siu, l'illustre disciple du P. Ricci. Après la suppression de la Compagnie de Jésus, l'église avait été changée en pagode. Les Jésuites, rentrés dans le diocèse de Nan-king, se firent un devoir de protester contre cette spoliation, et, grâce à l'énergique appui de M. de Lagrenée, ils obtinrent, sinon une restitution devenue impossible, du moins des compensations et une indemnité convenable. Les bâtiments enlevés au culte catholique ne leur furent pas rendus, mais on leur abandonna un terrain assez spacieux baigné par le Wang-pou, et c'est sur ce terrain que s'éleva la cathédrale de Saint-François-Xavier. (Cf. Daniel : A. Clerc, p. 304.)

pasteurs ne veillent qu'avec plus de soin à la garde de la bergerie. Les chrétiens ont besoin de leurs pères, et les païens de bons exemples. »

Nous n'avons pas à raconter l'histoire de l'insurrection des Kouang-si-jen contre l'autorité de l'empereur; nous pouvons dire, à l'honneur de la France, que M. de Montigny, notre consul, fit tout ce qui dépendait de lui pour rassurer les esprits alarmés. Il avait même préparé, pour intimider les rebelles, une proclamation à la population de Chang-hai et des environs; mais, faute d'entente parmi les consuls, elle ne vit jamais le jour. « Que de mesquineries, s'écrie de Plas, chez les hommes qui traitent les affaires les plus importantes! Hier on n'avait point obtenu le consentement des Anglais ; aujourd'hui que l'Angleterre consent, c'est l'Amérique qui oppose de la résistance. N'importe ! M. de Montigny a fait son devoir, il a agi en homme de cœur ; j'espère que de mon côté, je ne faillirai pas à mes obligations, et notre honneur sera sauf. »

Sur ces entrefaites, le gouverneur général de la province du Kiang-nan était venu à Chang-hai demander du secours aux ministres étrangers ; mais, dans l'incertitude où l'on était sur le compte des rebelles, les représentants des puissances européennes ne voulurent donner aucune suite à sa requête. Pendant que le commandant du *Cassini* se rendait à Ning-po, où il était appelé par Mgr Danicourt qui craignait quelque mouvement de la populace, le ministre des États-Unis, M. Marshall, essaya d'aller à Nan-king ; mais la *Susquehanna*, qu'il montait, tirait trop d'eau, et il ne put accomplir son projet. Sir Georges Bonham, plus heureux, parvint avec l'*Hermès* jusqu'à Nan-king, où il s'aboucha avec les rebelles et repartit aussitôt pour Hong-kong, dont il était gouverneur, sans rien laisser transpirer des résultats de sa mission.

Revenu à Chang-hai, de Plas trouva tout le monde en émoi, par suite du voyage de l'*Hermès* à Nan-king. « L'événement du jour, écrit-il dans un rapport daté du 7 mai, est le retour de sir Georges Bonham. Le plénipotentiaire anglais, poussé par les chefs de grandes maisons commerciales, avait remonté le Yang-tse-kiang jusqu'à Nan-king, pour se rendre compte par lui-même de la situation des belligérants. Dès que l'*Hermès* qui portait sir Georges arriva en vue de Tchen-kiang fou, les lorchas, frétées pour la cause impériale par le Tao-tai de Chang-hai, se rapprochèrent de la ville qui est tombée au pouvoir des insurgés, et ouvrirent un feu très vif auquel les batteries de terre répondirent. Quand l'*Hermès* passa devant la ville, quelques boulets furent tirés contre lui ; il riposta, mais en continuant sa route sur Nan-king, où il mouilla vers le 25 avril.

» A Nan-king, sir Georges se mit en communication avec les insurgés, entre autres avec un des quatre princes compagnons du chef, qui prend le titre de Roi du nord. Le commandant de l'*Hermès* et un de ses officiers se promenèrent à cheval autour de la ville qu'ils visitèrent sans obstacles ; mais, d'après le conseil des insurgés, ils avaient remplacé par des turbans la longue queue de leurs Chinois, afin de n'être pas insultés par la populace. Défense avait été faite, dans les lieux occupés par les insurgés, de suivre les anciens usages, entre autres de porter la queue en tresse et de se raser la tête.

» Après être resté quatre ou cinq jours devant Nan-king, sir Georges remonta le Yang-tse-kiang quelques milles au-dessus de la ville, pour se mettre en communication avec l'armée impériale. Des jonques qui se trouvaient aux avant-postes tirèrent quelques coups de canon contre le bateau à vapeur anglais, ce qui n'empêcha pas sir Georges d'avancer, et, quand il eut satis-

fait sa curiosité, il reprit tranquillement la route de Chang-hai. En passant à Tchen-kiang fou, les batteries firent feu de nouveau sur l'*Hermès* qui riposta. Le bateau à vapeur ayant mouillé près de l'île Silver, les chefs rebelles vinrent à bord présenter leurs excuses, assurant qu'on avait tiré par méprise et non d'après leurs ordres.

» Tous ces détails me sont parvenus par la voix publique, car je n'ai pu voir sir G. Bonham qui était trop occupé, et le capitaine Fishburn ne m'a parlé que de la partie nautique de son voyage. Plusieurs personnes sont revenues pleines de sympathie pour les insurgés qui leur ont montré des traductions de la Genèse en chinois et se sont déclarés bons protestants. Les Anglais confirment aussi les nouvelles données par nos missionnaires, savoir que les insurgés brûlent les bonzeries, défendent de fumer l'opium, et ne souffrent pas de débauches dans leur armée assez bien disciplinée.

» Hier, j'ai assisté chez M. de Montigny à une visite que le Tao-tai avait annoncée pour lui présenter deux officiers supérieurs de l'armée impériale. Ces personnages sont venus à Chang-hai pour s'informer des dispositions des étrangers à l'égard de leur gouvernement, et aussi pour examiner la conduite du Tao-tai, dont on se défie beaucoup, malgré les efforts qu'il fait pour soutenir la cause de l'empereur. Notre consul a parfaitement accueilli ces deux envoyés, et a loyalement cherché à dissiper leurs soupçons sur la conduite du Tao-tai.

» Dans l'impossibilité où je suis de citer les bruits qui circulent, je me contenterai de tout résumer dans une appréciation générale. Personne, je crois, ne voit assez clair dans ces événements pour pouvoir se former une opinion bien justifiée. Si, d'une part, les insurgés

brûlent les bonzeries, et récitent des prières ; de l'autre, ils commettent d'atroces cruautés, et le nombre de leurs victimes à Nan-king et à Ou-tchang fou accuse les mœurs les plus barbares. D'un côté, ils ont respecté une église catholique dans le Hou-pe ; mais, de l'autre, ils ont ruiné des chrétiens qu'ils ont emmenés de force à leur service. Il y aurait donc imprudence pour le moment à compter sur ces hommes qu'une seule bataille perdue peut exposer au plus grand danger. Ils tiendront probablement longtemps devant Nan-king, parce qu'ils sont bien approvisionnés, et qu'on ne leur oppose que des troupes peu aguerries ; mais ce temps d'arrêt me semble fatal pour eux, car ils n'osent marcher en avant et ils n'ont rien ménagé pour couvrir leur retraite. »

De Plas s'étonnait à bon droit qu'on ne se servît pas davantage du *Cassini* pour protéger les chrétientés du Kiang-nan et les intérêts européens menacés par les insurgés ; mais il dut, à son grand déplaisir, s'éloigner encore une fois de Chang-hai pour reconduire jusqu'à Macao M. de Montigny qui retournait en France avec sa famille. « J'ai laissé le nord de la Chine avec regret, écrit-il à sa mère, le 21 juin. Tout le monde y est dans l'inquiétude au sujet des résultats de la lutte engagée entre les Tartares et les Chinois du midi. La présence d'un bâtiment de guerre français était une garantie pour les catholiques indigènes, qui ne peuvent s'empêcher de considérer la France comme leur protectrice naturelle. Quant à nos missionnaires, ils nous voyaient avec plaisir près d'eux, mais je ne crois pas que ce fût dans une pensée de plus grande sécurité pour leurs personnes. La plupart sont d'une trempe assez solide pour n'être effrayés d'aucune agitation, d'aucun trouble, quelque grave qu'il soit. »

Pendant que le *Cassini* réparait à Hong-kong ses

chaudières, en vue d'une prolongation de campagne, nécessitée peut-être par la déplorable situation des affaires en Chine, le commandant eut la consolation de voir plusieurs aspirants, jeunes gens distingués sous tous les rapports, s'approcher de la sainte Table et remplir fidèlement tous leurs devoirs de chrétiens. « Après le retour à la religion de mes frères, de MM. de Jonquières et de la Motte, disait-il, rien ne pouvait m'être plus agréable que celui des élèves du *Cassini*, dont la conduite déjà bonne demande, pour ne rien laisser à désirer, cette base du bonheur sur la terre et au ciel. C'est de M. Clerc que Dieu daigne se servir pour ramener ces jeunes gens à Lui ; c'est au zèle de ce pieux officier que MM. Grosselin et de Gaulejac doivent la consolation d'être entrés dans la bergerie de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Gloria in excelsis Deo !* »

L'exemple des aspirants du *Cassini* n'était pas sans exercer une salutaire impression sur ceux de la *Capricieuse*. Le commandant le constate avec plaisir dans une lettre à sa mère : « Un jeune aspirant de la *Capricieuse*, écrit-il le 20 août, revenu à la religion, m'a avoué que la présence du *Cassini* n'avait pas été sans exercer une grande influence sur sa conversion. En voyant le service marcher à bord du *Cassini* aussi bien que sur tout autre navire, il avait compris que la religion n'était point un obstacle à l'accomplissement des devoirs d'état. »

Si de Plas tenait à honneur pour la religion de remplir parfaitement ses devoirs de commandant, il s'occupait plus spécialement des élèves confiés à sa sollicitude, s'efforçant, autant que possible, de remplacer près d'eux la famille absente. Tous se plaisaient à reconnaître son dévouement sans bornes, et à lui témoigner leur sincère reconnaissance. On en pourra

juger par cette lettre que lui écrivit après la campagne un des aspirants du *Cassini* alors embarqué sur la *Thisbé*.

« Commandant, nous vivons toujours en fort bonne intelligence à bord ; la plus grande union règne dans le carré, et cela m'aide à supporter la privation complète d'amis où je me trouve. J'ai été gâté à bord du *Cassini ;* M. Clerc était comme un pilier que le bon Dieu m'avait donné pour me soutenir dans mes moments de détresse. Ici, je manque d'un pareil appui ; mais Dieu n'a pas besoin des instruments humains, et sa miséricorde me montre chaque jour qu'il sait bien s'en passer.

» Maintenant, commandant, que dix mois se sont écoulés depuis notre départ de Lorient, je puis vous parler de sang-froid de cette folle passion contre laquelle vous aviez voulu me défendre ; je vous dirai donc franchement qu'elle est éteinte. La miséricorde de Dieu m'a sauvé cette fois encore d'un grand danger ; dans cette circonstance comme en tant d'autres, je le reconnais, le démon s'était fait ange de lumière pour mieux me séduire ; je voyais des inspirations du ciel dans ce qui me semble maintenant des suggestions de l'esprit malin. Du reste, il est dit que le trouble ne peut pas venir de Dieu, or, mon âme était bouleversée par cette passion, le démon seul pouvait donc la fomenter.

» Je vous avais déjà, commandant, beaucoup de gratitude, mais cette dernière preuve que j'ai reçue de votre intérêt m'a laissé au cœur un souvenir inaltérable. Vous avez agi comme un père, et je veux vous aimer comme un fils. »

CHAPITRE V

1853-1854

Insurrection à Chang-hai; le *Cassini* protège les étrangers et les missionnaires. — Voyage à Nan-King et détails sur l'insurrection chinoise. — Départ de Chang-hai, puis de Macao. — Relâches à Manille, à Saint-Denis, au Cap, à Gorée, à Dakar, aux Açores. — Retour à Lorient. — Le *Cassini* employé comme remorqueur : Cherbourg, Calais, Brest, Lorient. — Débarquement et adieux. — Séjour à Puycheni.

Le *Cassini* attendait en rade de Macao les bâtiments qui venaient de France pour relever ceux de la station, quand le commandant reçut du chargé d'affaires l'invitation de se rendre, le plus tôt possible, à Chang-hai, où les établissements européens couraient les plus grands périls.

« La ville est en pleine insurrection, écrivait M. Edan, qui avait remplacé M. de Montigny. La nuit dernière, 6 septembre, à trois heures, le Tche-hien a été égorgé; un autre petit mandarin a été tué avec lui. Les maisons du Tao-tai et des autres mandarins ont été pillées. On ne sait ce qu'est devenu le Tao-tai; on le croit caché dans la maison Russel et Cie.

» Les insurgés sont en possession de la ville et forcent les marchands à tenir leurs boutiques ouvertes. Plusieurs Européens ont pu circuler dans la cité sans être insultés.

» Les rebelles portent comme insignes de reconnaissance un turban rouge, une ceinture rouge et une espèce de ruban rouge sur la poitrine.

» Une autre ville, à six lieues de Chang-hai, a chassé également ses magistrats et se trouve au pouvoir de la populace. »

Malgré les ordres du commandant de la station d'attendre à Macao l'arrivée de la *Constantine*, de Plas ne pouvait hésiter un seul instant à assumer la responsabilité d'un départ jugé nécessaire. Il partit le 23 septembre, et, dans les premiers jours d'octobre, il se trouvait à son nouveau poste. A peine arrivé à Chang-hai, il s'empressa de donner à sa mère, le 4 octobre, un aperçu sur l'état de la ville tombée au pouvoir de quelques milliers de brigands :

« De nouveaux troubles ont exigé la présence du *Cassini* dans le Nord. Chang-hai est occupé par une bande de malfaiteurs, en même temps que cerné par les troupes impériales qui hésitent à engager le combat. Si, d'un côté, ces lâches agglomérations de gens armés n'osent pas en venir à une affaire sérieuse, on peut, d'un autre côté, tout craindre de leur indiscipline, quand la peur ne les retient pas. C'est pour obvier à cet inconvénient que les navires de guerre sont utiles dans ces parages.

» Jusqu'ici, les Européens résidant à la ville ou aux environs n'ont rien eu à souffrir de ces troupes de bandits; et j'espère que nous n'aurons jamais à leur demander compte de quelque insulte à nos missionnaires ou aux autres membres de la colonie française; mais la population honnête chinoise est aux abois. On

m'assure, et ces renseignements me viennent de bonne source, que les malfaiteurs de Chang-hai n'ont aucun rapport avec les révoltés du Kouang-si. Ces bandits, la lie, paraît-il, de la population de Canton et du Fokien, font des affaires pour leur compte, et ne se relient à aucun grand mouvement insurrectionnel. Les impériaux qui cernent la ville de trois côtés en auraient bien vite fait justice, si le courage n'était pas chose rare en Chine.

» La rivière, jadis sillonnée d'une multitude de bateaux, qui donnaient tant d'animation à Chang-hai, est aujourd'hui presque déserte. Il n'y a que les jonques des Fokiénois et des Cantonnais qui soient ancrées devant la ville ; il suffirait aux Européens de les brûler ou de les couler pour ôter aux bandits tout moyen de fuir.

» Il n'est guère probable que je quitte Chang-hai avant la mi-novembre ; mais je ne fais aucun plan de campagne, j'attends, avec patience, ce qu'il plaira à Dieu de décider. »

Les rebelles de Chang-hai, ramassis de Fokiénois et de Cantonnais, s'étaient renfermés dans la partie fortifiée de la ville, d'où ils défiaient les impériaux avec une audace accrue par la lâcheté de leurs adversaires. Ils étaient secondés sous main par des Européens intéressés au succès de l'insurrection. Le commandant du *Cassini*, d'accord avec le consul français, prit des mesures efficaces pour la protection des établissements nationaux. Chaque soir une garde de matelots était envoyée au consulat, et quelques hommes restaient jour et nuit au poste de Tong-ka-dou. Sur la maison des Pères on avait arboré un pavillon qui devait être amené en signe de détresse.

Or, vers la fin du mois d'octobre, une flottille chinoise vint prendre possession près de Tong-ka-dou

pour canonner la ville ; et pour se mettre à l'abri, elle s'embossa de manière à attirer le feu des insurgés sur la cathédrale et la résidence des Pères. Dans ces conjonctures, le pavillon fut amené à mi-mât. Le commandant envoya aussitôt dans sa baleinière un lieutenant pour savoir ce qui se passait et faire cesser le feu. On ne lira pas sans intérêt le curieux rapport rédigé par Alexis Clerc à la suite de cette petite expédition.

« La traversée, raconte-t-il, a été un peu longue, à cause de la marée et du vent qui nous étaient contraires. Nous avons trouvé la goëlette l'*Antilope*, qui appartient aux impériaux, mouillée à deux cents mètres environ au-dessous de la cathédrale, et la flottille des jonques, au nombre d'une trentaine, mouillée précisément en face. Après avoir serré la rive gauche de la rivière, nous avons abordé un peu au-dessous de Tong-ka-dou, en passant sur l'avant de l'*Antilope*.

» La canonnade entre ce bâtiment et la batterie de terre continuait toujours ; un boulet, lancé de terre, a passé devant la baleinière, à une dizaine de mètres environ. Nous avions déjà doublé quelques jonques, lorsque l'une d'elles tira un coup de canon. Je craignis alors un feu général, ce qui aurait mis l'embarcation dans un grand péril ; néanmoins je crus devoir suivre sans aucun retard l'exécution de mes ordres, et courir au secours de Tong-ka-dou. Ayant trouvé une cale où des piles en pierre pouvaient abriter les deux hommes de garde, je me dirigeai vers l'église avec les quatre autres matelots et Ayo, le domestique du consul, qui nous servait d'interprète.

» Nous rencontrâmes bientôt le Révérend Père Lemaître qui venait au-devant de nous ; il m'apprit que l'établissement ne courait plus aucun danger du côté de terre, mais qu'il était encore menacé du côté de la rivière. L'interprète partit de suite pour

faire hisser le pavillon en tête de mât, et je me rembarquai avec mes quatre hommes et le Père Lemaître. Je demandai des renseignements sur ce qui s'était passé, et voici ce que j'appris alors du Révérend Père, et plus tard du contre-maître mécanicien Gaborel, qui commandait le petit détachement établi à Tong-ka-dou.

» Quand les jonques vinrent prendre mouillage le matin, le Père Lemaître alla leur représenter que leur attaque contre la ville serait évidemment vaine de ce point, puisque la hauteur de la cathédrale ne permettrait pas aux boulets d'atteindre leur but, tandis que leur feu exposerait à un dommage certain l'établissement et l'hôpital. « C'est vrai, lui répondit-on, mais » cet endroit nous semble le meilleur, car l'église nous » met à l'abri du feu de l'ennemi. » Vers onze heures, les soldats impériaux quittèrent le camp pour tenter une attaque, en prenant la rue qui passe devant l'église. Mais à peine engagés dans une rue voisine, ils furent assaillis par un petit parti de rebelles qui les poursuivit ; ils voulurent alors chercher un abri dans l'établissement, mais Gaborel, avec ses trois hommes, réussit, sans faire feu, à les empêcher d'entrer, et ils s'enfuirent jusque dans leur camp. Maîtres de la place, les rebelles s'abritèrent derrière la saillie de la porte, et commencèrent une vive fusillade contre les jonques qui ripostèrent à coups de canon. Tout était à craindre de l'issue de ce combat. On pouvait tenter de nouveau d'envahir l'établissement, et le petit détachement se serait trouvé insuffisant pour repousser l'attaque. C'est alors que Gaborel, aussi prudent que courageux, amena le pavillon pour demander du secours.

» Les rebelles s'étant retirés, il ne restait plus qu'à éloigner le danger qui continuait d'exister du côté des jonques. Nous nous rendîmes donc à bord de l'*Antilope*, et le feu de terre continua pendant notre séjour à

bord de la goëlette ; il paraissait assez bien dirigé, car un boulet passa au-dessus de nous et d'autres très près du bâtiment. C'est un matelot américain qui commande l'*Antilope*, dont l'équipage se compose de Chinois et d'Indiens des Philippines. Le capitaine protesta de son désir de ne causer aucun dommage à Tong-ka-dou ; il avait voulu, disait-il, s'approcher davantage de la ville ; mais les mandarins l'avaient obligé de mouiller à quatre encâblures de la batterie de terre.

» On appela les mandarins San et Tsong, qui s'étaient réfugiés dans la chambre sous le pont. Quand ils parurent à l'échelle, le Père Lemaître leur déclara que le bâtiment français allait intervenir à coups de canon, si les jonques de guerre ne quittaient immédiatement leur poste de combat. Ils consentirent, sans se faire prier, à donner l'ordre à la flotte de remonter la rivière, et l'*Antilope* commença aussitôt le mouvement en se halant sur ses amarres. Comme il n'y avait pas d'embarcation à bord de la goëlette, je me chargeai de porter l'ordre. Je crois que la promptitude de l'exécution y a gagné ; car, malgré mon intention de couper quelque câble pour montrer que je ne voulais aucun délai, l'empressement à déguerpir ne me l'a pas permis. Aux menaces que je fis, si l'on recommençait une semblable attaque, on me répondit imperturbablement qu'on n'avait pas tiré un seul coup de canon. Je revins alors à terre et je félicitai Gaborel et ses hommes de leur belle conduite.

» Il me restait à m'aboucher avec les rebelles ; le Père Lemaître voulut bien m'accompagner. Nous étions suivis d'Ayo et d'un catéchiste pour nous servir d'interprètes. Arrivés sous les murs de la ville, nous demandâmes à parler à un chef qui ne tarda pas à se présenter. Le Révérend Père eut alors la complaisance de traduire les phrases suivantes, que nos Chinois répé-

taient quand elles ne paraissaient pas avoir été bien entendues, et à chacune d'elles on s'assurait qu'on avait été bien compris :

» 1° Vous rapporterez au chef supérieur ce que je vais dire.

» 2° Je viens de faire partir la flotte impériale qui était mouillée devant Tong-ka-dou.

» 3° Le commandant français ne permettra pas aux Impériaux d'attaquer la ville du côté de Tong-ka-dou.

» 4° Le commandant français ne permettra pas non plus que ceux de la ville fassent aucune attaque par Tong-ka-dou.

» 5° Il regardera comme faite à lui-même toute attaque sur ce point, de quelque côté qu'elle vienne.

» Assuré que ce peu de mots serait fidèlement rapporté, je revins m'embarquer. Depuis notre départ de la goëlette, le combat avait cessé ; nous observâmes, en retournant à bord, que les canons de la batterie de terre avaient même été retirés. »

Le *Cassini* dut assister impassible aux combats livrés sur la rivière entre la flottile impériale et les batteries des rebelles ; mais le commandant était fermement résolu à maintenir par la force l'inviolabilité du consulat français et de la résidence des missionnaires. On vivait donc en de continuelles alarmes, lorsque le *Colbert* arriva le 10 novembre, ayant à bord le ministre de France ; M. de Bourboulon avait cru bon de s'assurer par lui-même de l'agitation qui régnait à Chang-hai. Il ne put qu'approuver la sagesse des précautions qui avaient été prises et admirer les mesures inspirées par la charité chrétienne. Mgr Maresca avait recueilli près de la cathédrale de Tong-ka-dou une trentaine de blessés que les médecins du *Cassini* soignaient avec beaucoup de dévouement. L'église elle-même servait d'asile à de pauvres gens, riches la veille, qui avaient

été dépouillés par les maraudeurs de l'armée impériale. Une grande partie de l'équipage envoyée tour à tour chez les Pères Jésuites, sous prétexte d'y refaire la santé du corps, y avait aussi trouvé la santé de l'âme, en profitant de l'occasion pour remplir les devoirs du chrétien.

On ne savait que trop à quoi s'en tenir sur les bandits Fokiénois et Cantonnais qui occupaient Chang-hai; mais que penser des rebelles du Kouang-si, qui s'étaient emparés de Nan-king et marchaient alors sur Peking? N'allaient-ils pas accomplir une grande révolution au détriment de la dynastie tartare, qui ne s'était établie que par la conquête, au milieu du dix-septième siècle? Pouvaient-ils être pris au sérieux et mis au rang de belligérants par les puissances européennes? Devait-on les considérer comme des persécuteurs du christianisme, ou comme des partisans de la liberté religieuse? Autant de questions qui avaient besoin d'être élucidées; aussi fut-il décidé qu'on irait à Nanking pour voir les choses de près et ne prendre parti qu'à bon escient.

Le 30 novembre, dès le matin, le *Cassini* avait reçu à son bord M. de Bourboulon, ministre plénipotentiaire de France, madame de Bourboulon, M. de Courcy, secrétaire de la légation, et leur suite; de plus, deux Jésuites, les PP. Gotteland et Clavelin qui, à la demande de M. Edan, consul par intérim, avaient été désignés pour accompagner l'expédition. Tous ces passagers furent accueillis par le commandant et ses officiers avec l'empressement le plus cordial, et devinrent pour l'équipage l'objet des soins les plus bienveillants, des attentions les plus aimables. A dix heures on leva l'ancre, et à deux heures on était en dehors du Wousong. L'horizon éclairci permettait aux voyageurs de contempler à loisir le Yang-tse-kiang, ce beau fleuve

dont l'embouchure a près de trente lieues de large. Mais tout à coup le ciel s'obscurcit d'une brume épaisse, et il fallut, dès cinq heures et demie, laisser tomber l'ancre à cause de l'obscurité (1).

Le lendemain et les jours suivants, la navigation fut favorisée d'un beau temps continuel ; mais le tirant d'eau du navire, les hauts fonds du fleuve, les bancs de sable mouvants et peu explorés ne permettaient d'avancer qu'avec la plus grande circonspection. Le 3 décembre, vers midi, on passa devant Kiang-yn, ville du troisième ordre, autrefois le centre de nombreuses chrétientés dont il ne reste plus que des débris. Sa position sur le fleuve, sa ceinture de collines, ses remparts, ses tours, ses faubourgs à demi cachés dans les arbres, tout contribuait à en rendre l'aspect délicieux. En cet endroit le lit du Yang-tse-kiang est considérablement rétréci, et la vue peut facilement embrasser les deux rives.

(1) Le Yang-tse-kiang (fleuve, fils de la mer) est aussi nommé, par les Chinois, Ta-kiang (le grand fleuve), ou seulement Kiang (le fleuve). — Ce fleuve majestueux, qui prend sa source dans les montagnes du Thibet et traverse la Chine dans toute sa largeur, n'a point les paisibles allures de nos rivières européennes. Dans les passages où son lit se resserre, le courant atteint des vitesses de six ou sept milles à l'heure ; mais les difficultés les plus réelles se présentent à l'embouchure même. Le Yang-tse-kiang s'épanche à la mer entre des côtes à demi noyées ; on se croirait au milieu d'une mer boueuse et jaune. A la hauteur de l'île Tsong-ming, qui n'était, il y a quelques siècles, qu'un banc de sable et de vase, le Wang-pou, sur la rive gauche duquel sont assises les villes de Wou-song et de Chang-hai, vient mêler ses eaux rapides à celles du grand fleuve. Au-dessus de l'île de Tsong-ming, le rivage commence à s'élever. Près de la ville de Tchen-kiang, la côte offre déjà des ondulations considérables ; la marée cesse de se faire sentir ; on quitte le bras de mer pour entrer vraiment dans le fleuve. A Tchen-kiang fou, le Yang-tse-kiang a trente mètres de profondeur ; sous les murs de Nan-king, à deux cents milles de son embouchure, il peut encore porter des vaisseaux de ligne. (Cf. Voyage de la *Bayonnaise*.)

Deux jours après, au lever du soleil, on arriva devant Tchen-kiang fou, ville du deuxième ordre, dont le port est formé par l'île d'Or et l'île d'Argent. C'est une des plus belles positions que l'on puisse voir en Chine.

La cité est bâtie sur un monticule peu élevé, et ses murailles l'environnent comme d'une vraie couronne; un chemin fortifié, de quelques centaines de pas, l'unit à une tour crénelée, bâtie sur une roche escarpée dont le pied est baigné par les eaux du fleuve. Sur le rivage, entre les deux îles qui forment le port, on aperçoit un immense faubourg qui enserre le fleuve et s'étend au loin dans la plaine. Une seconde tour très élevée, mais plus éloignée du fleuve que la première, se détache de tout ce qui l'entoure et orne le fond de ce tableau grandement pittoresque. Tout à côté de l'île d'Or située à la gauche de la ville, le canal impérial venant de Soutcheou traverse le Yang-tse-kiang, puis se dirige vers le nord en passant par Yang-tcheou (1). Tchen-kiang fou, autrefois si animé, était alors presque désert. La population et la garnison, craignant le sort de celles de Nan-king, avaient pris la fuite à l'arrivée des Kouang-si-jen, qui s'étaient emparés sans coup férir de cette forte position. Quel triste fléau que la guerre civile! ces lieux, jadis si charmants, n'offraient plus aux regards que des débris et des ruines.

(1) De tous les travaux accomplis en Chine, le canal qui unit le Hoang-ho au Yang-tse-kiang et fait communiquer la capitale avec les principales villes de l'empire, est le plus important et le plus utile. Sa longueur est d'environ deux cent soixante lieues, et sa largeur varie de vingt à soixante mètres. Tantôt son lit a jusqu'à soixante-dix pieds de profondeur, et tantôt, enfermé dans des digues de cent pieds de large, il domine de plus de trente pieds les pays environnants. Sa construction, commencée au septième siècle de notre ère et achevée seulement dans le quatorzième, a été l'œuvre de plusieurs dynasties. (Cf. De Courcy : *L'Empire du Milieu.*)

C'est alors que, pour la première fois, on aperçut, mais de loin, ces fameux Kouang-si-jen, qui se sont rendus si terribles aux soldats impériaux. Ils montaient la garde sur les remparts et près de deux batteries établies, l'une sur les bords du fleuve dans le faubourg incendié, et l'autre sur la rive opposée, à l'entrée du canal impérial. Le *Cassini* continua sa marche sans être inquiété, comme il avait traversé la veille la flotte impériale.

Au-delà de Tchen-kiang fou, la campagne présente de vastes plaines, coupées çà et là par des massifs d'arbres qui semblent disposés, comme avec intention, pour la beauté du coup d'œil ; et du milieu de ces berceaux de verdure s'élèvent des pagodes dont les toits recoquillés reluisent à travers le feuillage. Après quelques heures de navigation, on arriva en face de la ville de Y-tchen, également au pouvoir des rebelles. Une flotte de deux cents voiles y était mouillée ; à quelques milles plus loin, on en rencontra une autre sous voiles, qui comptait bien de trois à quatre cents jonques. Toutes ces barques, quoique montées par un grand nombre d'hommes, paraissaient mal armées et destinées plutôt à porter des vivres qu'à combattre les impériaux. Elles ne manifestèrent, du reste, aucune hostilité.

C'est ainsi qu'en naviguant à petites journées, le *Cassini* se trouva, le matin du 6, en vue de Nan-king (1).

(1) Kiang-ning est le nom officiel imposé à Nan-king (ville principale du sud), depuis que Pe-king (ville principale du nord) est devenue la capitale du Céleste Empire.

Cette ville, autrefois si renommée, est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur. Elle est encore entourée de murailles très élevées, qui ont bien de vingt-cinq à trente kilomètres de développement. Au sud, un second mur, semblable au premier, sépare la ville tartare de la cité chinoise. Plus au centre, un carré d'un kilomètre environ de côté, fortifié d'une troisième enceinte,

On était tranquillement à déjeuner, quand un coup de canon, parti d'une batterie établie sous les remparts de la ville, fit siffler un boulet aux oreilles des arrivants. Le navire n'en continua pas moins sa route; mais en un instant, les servants furent à leurs pièces, attendant un second coup pour riposter. Les Kouang-si-jen eurent la bonne idée de s'en tenir là. A peine avait-on jeté l'ancre qu'une embarcation se détacha du bord pour aller demander des explications, en même temps qu'une embarcation partie de terre venait complimenter le commandant de la corvette. L'officier insurgé qu'on interrogea sur le coup de canon, répondit qu'on avait tiré pour faire honneur aux étrangers; mais à terre on répondit que les canons étaient toujours chargés à boulets, et qu'il y avait ordre de tirer contre tout navire étranger pour l'avertir de mouiller à distance. Les explications ayant été données d'une manière polie, on s'en contenta. Une entrevue fut demandée pour le lendemain; et, sur le soir, on apporta de la part des autorités de la capitale une réponse affirmative.

Dans la journée, le *Cassini* avait reçu la visite d'un grand nombre de Kouang-si-jen, soldats et officiers. Il vint même un général accompagné de quatre aides de camp, pour complimenter le commandant et savoir ce qu'il désirait. Aucun de ces hommes n'avait une figure intelligente, et l'éclat de leur costume faisait

formait le palais des empereurs. Les murailles sont bordées, l'espace de trois ou quatre lieues au sud-ouest, par un canal profond qui communique avec le Yang-tse-kiang. Avant de tomber entre les mains des rebelles, qui en firent le siège de leur empire, Nanking pouvait avoir cinq cent mille habitants. Près de cette ville, on admirait la fameuse *Tour de porcelaine*, détruite par les rebelles, et qui passait pour un des plus curieux monuments du monde. Il n'en reste plus qu'une calotte en fonte massive, coulée d'un seul morceau de douze pieds de diamètre, sur un décimètre d'épaisseur. (Cf. *Le Kiang-nan*, relation historique et descriptive, par le P. Pfister.)

ressortir davantage la grossièreté de leurs traits. Au fond, c'était toujours le costume chinois, seulement le rouge et le jaune dominaient davantage. Le chapeau était remplacé par un grand capuchon, et la calotte, par une espèce de turban pour retenir les cheveux non coupés.

Le lendemain, vers six heures, M. de Courcy, secrétaire de la légation, quitta le bord pour se rendre à l'entrevue demandée avec les ministres. Il était accompagné d'un officier et d'un aspirant, du P. Clavelin de la Compagnie de Jésus, suivi de son catéchiste et de M. Marquès, qui devait remplir les fonctions d'interprète. Ils trouvèrent au débarcadère un officier avec des chevaux maigres et mal enharnachés, et se mirent en route, précédés et suivis d'étendards et de gongs assourdissants. Bientôt ils atteignirent les remparts qu'il leur fallut longer pendant près d'une heure et demie. Un large canal, qui court du nord au sud et défend l'abord de la place, servait alors d'abri à une partie de la flotte des rebelles. Les habitations qui se trouvaient avant la guerre entre le canal et les remparts, avaient été presque toutes brûlées ou détruites, et on ne marchait plus qu'à travers des décombres. Arrivés à une porte de la ville, éloignée de quatre à cinq milles du débarcadère, les voyageurs durent attendre assez longtemps, malgré un froid très vif, parce que le poste n'avait point encore reçu l'ordre de les laisser entrer.

« Nous ne tardâmes pas, raconte le P. Clavelin, à être entourés d'une foule compacte d'hommes et de femmes qui montraient beaucoup de curiosité, mais aucun signe de malveillance. Un de ces curieux me fixa quelque temps attentivement, puis, fendant la foule, il arriva tout près de moi. Ouvrant alors une de ses mains, il me laissa voir un chapelet, et lisant sur mon

visage qu'il était compris, il traça un petit signe de croix. J'appris que c'était le frère d'un élève du petit séminaire de la mission. Je profitai de la circonstance pour lui donner, et par lui à nos chrétiens, des avis analogues à leur position. Bien que je ne lui parlasse qu'à demi-mot et avec beaucoup de circonspection, nous étions observés ; un coup de baguette sur l'épaule nous fit comprendre qu'il était temps de finir. »

Trois autres chrétiens que le P. Gotteland eut l'occasion de voir quelques jours après, complétèrent les renseignements de ce premier entretien. Les femmes chrétiennes, paraît-il, avaient pu rester ensemble dans leur maison ou chapelle ; elles possédaient le nécessaire pour les vivres et les vêtements, et on ne les molestait point au sujet de leur religion. Quant aux hommes, ils étaient parvenus presque tous à s'évader; quelques-uns cependant, forcés de servir les Kouang-si-jen, avaient eu beaucoup à souffrir de la part de certains chefs de barque, rigides observateurs des nouvelles prescriptions religieuses.

Au bout d'une heure d'attente, il fut enfin permis à M. de Courcy et à son cortège de franchir la porte occidentale. La voûte de cette porte ressemblait à une belle nef d'église ; elle avait trente à quarante pieds de haut, vingt à trente de large, soixante à quatre-vingts de profondeur. Au milieu se trouvait une énorme pièce de canon braquée sur l'avenue extérieure. Deux autres portes fortifiées durent encore être franchies avant de pénétrer dans la ville. Ce n'est pas tout : pour arriver au prétoire, il restait aux voyageurs une bonne lieue à parcourir dans les rues, suivis par moments d'une foule compacte. L'ensemble offrait l'aspect d'un camp plutôt que d'une ville, car les rues étaient remplies de soldats et pas un magasin n'était ouvert. Plusieurs maisons avaient été incendiées par leurs propres habitants, qui

préférèrent mourir plutôt que de se mettre à la discrétion de leurs nouveaux maîtres.

Arrivés au prétoire avec l'escorte, M. de Courcy et sa suite durent attendre longtemps encore dans une salle peu convenable, jusqu'à ce que tout fût préparé pour les recevoir. Irrité, et non sans raison, d'un tel sans-façon, le jeune secrétaire de la légation était déjà tout décidé à se retirer, disant qu'il n'y avait rien à faire avec de pareilles gens, quand on vint avertir que tout était prêt dans la salle d'audience.

L'aspect qui s'offrit alors aux regards des étrangers les frappa d'étonnement. D'innombrables flambeaux, éclairant une vaste salle, permettaient d'apercevoir de chaque côté une brillante assistance; les deux ministres, au maintien grave et digne, occupaient le fond avec leur suite qui formait arrière-plan. Leur longue robe de satin bleu, richement rehaussée par de magnifiques broderies sur la poitrine, et le diadème tout en or ciselé qui leur ceignait la tête, contribuaient à donner à ce spectacle un caractère de grandeur qui contrastait singulièrement avec l'accueil reçu tout d'abord.

Quand M. de Courcy parut, les ministres se levèrent; la présentation fut confiée à l'interprète, et l'on prit place sur des sièges de chaque côté de la salle. Le secrétaire de la légation fit alors connaître le motif de la présence du *Cassini* à Nan-king : « C'est, dit-il, l'intérêt que l'empereur des Français porte aux catholiques de la Chine, dont une partie se trouve maintenant dans les pays occupés par les Kouang-si-jen. »

Le P. Clavelin, ayant demandé quelques explications sur l'article de leur religion, un jeune homme, prenant la parole, entreprit avec une aisance et une dignité incomparables un rapide exposé de leur doctrine; il ajouta quelques mots sur la mission que l'empereur Taï-ping croyait avoir reçue du ciel pour extirper

l'idolâtrie de la surface de la terre. Comme le Père faisait observer que les Français n'étaient pas venus en ennemis, mais en amis : « Puisque vous adorez le même Dieu que nous et que nous n'avons tous qu'un seul Créateur, repartit l'un des ministres, vous n'êtes pas seulement des amis, mais des frères. » Cependant, tout en traitant les Français d'amis, les Kouang-si-jen ne paraissaient nullement soucieux d'entrer en rapports intimes avec eux. Ils ne cessaient de répéter qu'ils n'attendaient leur succès que de Dieu, qui avait suscité Taï-ping pour chasser les diables tartares de la Chine.

Les Kouang-si-jen se montrèrent si bienveillants et si prévenants, que M. de Courcy annonça, selon ses instructions, la présence du ministre de France à bord du *Cassini*, et demanda pour M. de Bourboulon une entrevue avec le premier ministre et même avec Taï-ping-wang, le prétendant au trône impérial. L'entrevue fut accordée, mais seulement avec le premier ministre de l'empereur et non avec l'empereur lui-même. Sur ce, comme il n'y avait aucun intérêt à traiter, on leva l'assemblée. Les Kouang-si-jen firent quelques instances pour retenir leurs hôtes jusqu'au lendemain matin, mais l'invitation fut poliment refusée.

Sur la demande du ministre de France, l'entrevue avait été remise au 10 décembre. Plusieurs officiers du *Cassini* profitèrent de cet intervalle pour aller se promener ou chasser à terre ; ils ne rencontrèrent partout que des visages amis. Ils purent voir parfaitement réparée la portion de muraille que les Kouang-si-jen avaient abattue lors de la prise de Nan-king, et la colline sur laquelle les Anglais, en 1842, avaient établi leurs batteries pour foudroyer la ville, si les Chinois n'avaient pas fait leur soumission.

Dans la journée qui suivit la première visite à Nan-

king, on vit arriver à bord, dans un bateau à provisions, un Chinois assez mal vêtu. Une fois sur le pont, il laissa tomber sa queue que la peur des Kouang-si-jen lui avait fait dissimuler sous son bonnet. Il se présentait comme envoyé du général en chef du camp impérial, établi à quelque distance de Nan-king. « Je le reçus poliment, raconte le commandant de Plas. — Il me demanda si j'accueillerais la visite des mandarins et leurs présents. — Je répondis que je ne recevrais ni les mandarins ni leurs présents, ayant dans le Tao-tai de Chang-hai l'intermédiaire reconnu pour traiter avec l'empereur de Chine. D'ailleurs, ajoutai-je, la France est décidée à garder la neutralité tant qu'on ne lui donnera pas de sujet de plainte. »

Il remit ensuite à l'adresse du commandant la carte de Hiang-ta-jen et celles de ses principaux lieutenants. Ces chefs s'excusaient de n'être point venus eux-mêmes présenter leurs respects à un grand personnage d'une nation unie par des traités avec l'empereur Hien-foung; ils ajoutaient qu'ils seraient heureux si, en conséquence de cette alliance, ils pouvaient recevoir aide et secours de la part des Français.

Le commandant de Plas lui fit alors cette réponse : « Les Français ne sont point venus ici pour défendre ou attaquer qui que ce soit. Le but de leur voyage est de constater si le bruit des vexations que les Kouang-si-jen auraient fait souffrir aux chrétiens est fondé ou non. En conséquence les impériaux doivent comprendre de quelle importance il est pour eux de ne point vexer les chrétiens, parce que, tôt ou tard, la France saurait bien leur en demander raison. » L'envoyé parut satisfait de la réponse et partit en remettant de nouveau sa queue sous la protection de son bonnet.

Le 10 décembre, à neuf heures du matin, le ministre

de France quitta le bord dans le bateau pilote, suivi du grand canot qui faisait cortège ; il était accompagné du commandant de Plas, de M. de Courcy, secrétaire de la légation, du R. P. Clavelin, et de tous les officiers et aspirants disponibles ; en tout une quinzaine de personnes au moins. Une salve de treize coups de canon salua M. de Bourboulon au départ, et la garde réunie sous les armes lui rendit les honneurs d'usage. Au lieu de prendre terre immédiatement, les deux bateaux suivirent pendant plus d'une heure le canal qui longe les remparts. Arrivé devant une des portes, le ministre monta à cheval avec toute sa suite, et on entra dans la ville.

Les ministres Houan et Lai, qui avaient reçu la visite de M. de Courcy, voulurent aussi recevoir en grande cérémonie M. de Bourboulon, avant de le conduire chez le ministre Tchen avec qui devait avoir lieu l'entrevue. Mais comme ils n'étaient pas prêts pour donner audience, il fallut attendre environ une heure qu'ils fussent installés en grand costume dans la salle de réception. La conférence ne fut pas de longue durée, car M. de Bourboulon insista pour voir le premier ministre le plus tôt possible. On se remit donc en route pour se rendre à son tribunal.

A peine descendu de cheval, M. de Bourboulon fut introduit dans une vaste salle, préparée pour l'audience. Au fond se trouvait une estrade avec une table et un fauteuil ; on apercevait quelques sièges sur les côtés, et, en avant de l'estrade, deux rangées de chaises *in plano* ; mais aucune place d'honneur n'avait été réservée pour le ministre de France.

Presque aussitôt les portes s'ouvrent, et l'on voit s'avancer avec beaucoup d'ordre une foule de chefs et de secrétaires ; puis les deux ministres Houan et Lai, mais sans leur grand costume ; enfin, sous un très riche

parasol, le ministre Tchen, dans un costume magnifique et en rapport avec sa haute dignité. A un signal donné toute l'assistance chinoise se prosterne, pendant que le premier ministre prend place au fauteuil.

Les allures fastueuses et princières du ministre chinois n'éblouissent point le ministre français, et ne lui font point oublier ce qu'il doit à son rang et à la dignité de son pays. Quand le ministre Tchen lui fait signe de s'asseoir sur une des chaises placées en avant de l'estrade, M. de Bourboulon répond par son interprète qu'il ne peut accepter l'entrevue dans ces conditions, et qu'il va se retirer si on ne lui prépare à l'instant un fauteuil sur l'estrade. Le Chinois objecta d'abord que les usages s'opposaient à une telle demande, puis il proposa de passer dans une salle voisine où l'on continua l'entretien sans cérémonie.

« Dans toutes ses démarches, observe le P. Clavelin qui assistait à l'entretien, M. de Bourboulon m'a toujours semblé avoir en vue un double but : d'abord celui de se procurer la plus grande somme possible de renseignements précis, relativement à la grande révolution qui s'opérait en Chine, et plus spécialement aux intérêts religieux et catholiques; puis celui de faire concevoir de la France une idée juste et en rapport avec son importance et sa dignité. Ce double but, en effet, résumait parfaitement tout ce que la question avait de sérieux et de pratique pour le moment. Ces deux fins, le ministre de France s'efforça de les atteindre, bien entendu, dans la mesure d'une sagesse qui ne veut rien précipiter, ni préjuger définitivement de l'avenir. »

Mais cette réserve ne satisfaisait point les Chinois ; ils auraient voulu faciliter à M. de Bourboulon une entrevue avec leur empereur, si le ministre de France eût laissé pressentir l'intention de le reconnaître pour l'autorité légitime et de s'unir à lui par des traités.

C'est dans ce but qu'ils cherchaient à donner une haute idée de leur force et de leur splendeur, et qu'ils tendaient à prolonger l'entretien par leur politesse, disant qu'il serait peut-être possible de voir les rois et l'empereur.

M. de Bourboulon, sentant parfaitement ce que la France était en droit d'attendre de son représentant, ne se laissa pas prendre au piège ; mais comme il avait prévu l'impossibilité où il se trouvait de faire connaître de vive voix les vrais motifs qui l'avaient amené à Nanking, il remit au premier ministre une note préparée d'avance, dans laquelle il avait résumé tout ce qu'il voulait faire savoir sur le but de sa mission.

Comme le ministre Tchen pressait M. de Bourboulon d'accepter l'hospitalité au moins pour une nuit, que l'on passerait en conférence religieuse, celui-ci profita de cette offre obligeante pour dire qu'il était venu avec deux prêtres catholiques, qui ne demanderaient pas mieux que d'avoir une conférence au sujet de la religion ; en conséquence il le priait de vouloir bien assigner un rendez-vous pour le lendemain. Les Kouang-si-jen acceptèrent cette proposition avec empressement, mais en insistant pour qu'on commençât la discussion dès le soir même. Le P. Clavelin resta donc avec son catéchiste, comptant bien que le P. Gotteland pourrait venir le rejoindre le lendemain.

Ce point réglé, le ministre de France se leva pour prendre congé des ministres chinois. Ceux-ci étant restés assis furent avertis par l'interprète qu'on trouvait leur manière d'agir peu polie. Ils se levèrent alors et accompagnèrent M. de Bourboulon jusqu'à la porte de sortie.

Cependant les Chinois restaient fort intrigués sur le vrai but de la visite du ministre de France ; ils ne pouvaient concevoir qu'on s'en tînt là, après un voyage de

six mille lieues, comme ils disaient. De là des soupçons, et, pendant deux jours et deux nuits, des allées et venues entre les ministres et les rois pour se consulter et savoir ce qu'il fallait penser d'une semblable démarche. La note communiquée par M. de Bourboulon, quoique bienveillante dans le fond, fut considérée comme blessante dans la forme ; elle n'était revêtue d'aucune signature. Les Kouang-si-jen trouvaient étrange que le ministre de France donnât le nom d'empereur à celui qu'ils voulaient détrôner et qu'il se servît d'expressions moins significatives pour désigner leur chef ; ils se demandaient quel intérêt la France pouvait avoir à protéger les chrétiens soumis à Taï-ping-wang. Des menaces furent même adressées au P. Clavelin qu'on supposait à tort être l'auteur de la fameuse note à laquelle on était embarrassé pour répondre. Mais laissons le P. Clavelin raconter lui-même ce qui lui arriva pendant son séjour parmi les Kouang-si-jen.

« Quant à moi, dit-il, après le départ de M. de Bourboulon, je fus conduit avec mon catéchiste dans un appartement voisin de la salle d'audience, par un officier qui se montra toujours plein de prévenances. Il ne manquait jamais de me présenter à ses collègues, sous le nom de *Frère du royaume étranger*. Nous soupâmes ensemble, puis on nous reconduisit au prétoire où nous avions été reçus tout d'abord. On nous donna pour logement une maison qu'on pourrait appeler l'état-major de la place ; car là se réunissaient un grand nombre de chefs secondaires qui allaient et venaient, demandant et apportant des nouvelles. Tout le monde s'était d'abord montré plein d'égards à notre endroit ; mais, au bout de quelque temps, nous comprîmes, à certaines paroles, que la nature de ces relations serait bientôt changée... Un jeune chef se permit de me de-

mander, sur un ton un peu familier, si j'étais pour Taï-ping ou pour Hien-foung : « Ni pour l'un ni pour » l'autre, répondis-je? — Et de quel pays êtes-vous » donc? reprit-il à peu près sur le même ton. — Je suis, » répondis-je encore, du pays où l'on traite les étran- » gers avec politesse et en vrais frères. » Les autres officiers lui répétèrent cette réponse, de peur qu'il ne l'eût point comprise. Je vis alors mon jeune homme rougir, se mordre les lèvres, puis disparaître.

» Nous ne tardâmes pas à être appelés devant le ministre Houan, qui nous reçut avec un visage sévère et hautain. Je pris, sans y être invité, un siège pour m'asseoir à son côté. Il se mit alors à articuler tous les torts dont le ministre de France s'était, selon lui, rendu coupable envers les Kouang-si-jen et la cause qu'ils soutiennent. Il ne pouvait digérer, entre autres choses, qu'on eût rappelé devant eux les traités conclus entre la France et la dynastie Tai-tsing, et surtout qu'on eût donné à Hien-foung le nom d'empereur, si vénérable à leurs yeux, qu'ils l'ont réservé pour le Chan-ti, n'ayant point osé le donner à leur premier chef. Puis, d'un accent plein de colère, il ajouta : « Puisque le » chef des diablotins (Hien-foung) est si vénérable et » si vénéré chez vous, vous êtes donc ses amis... nous » sommes donc des rebelles... vous êtes donc nos en- » nemis; et, pour aider votre ami, vous venez nous es- » pionner, connaître le fort et le faible de notre posi- » tion!... N'y a-t-il pas là, continua-t-il, en se tournant » de mon côté, de quoi vous faire couper la tête, ou » tout au moins vous réduire en esclavage? — Et » après, repris-je tranquillement, qu'en résulterait-il? » Comme il ne répondait rien, j'ajoutai, en le lui faisant répéter par mon catéchiste : « Le ministre français est » homme d'honneur, autant que qui que ce soit. D'ail- » leurs, il n'est pas loin d'ici : ne conviendrait-il pas de

» lui adresser à lui-même les observations auxquelles » ses démarches peuvent avoir donné lieu, plutôt que » de nous les faire à nous que cela ne regarde point? » Je pris de là occasion de lui expliquer la spécialité de ma mission, ce qui me mettait en droit de décliner toute responsabilité. Le ministre chinois, voyant que ses menaces m'émouvaient fort peu, se radoucit singulièrement. Il crut ou feignit de croire à la sincérité de mes paroles, et finit par m'inviter à partager sa collation. Comme ensuite il était déjà fort tard, nous le quittâmes pour aller nous reposer.

» Le lendemain matin, le ministre Houan nous fit encore venir devant lui. Je ne sais à quoi attribuer son changement : le fait est qu'il commença par exposer tout ce que la conduite des Français avait d'irrévérencieux et d'injurieux pour les Kouang-si-jen, et cela avec une énergie et une colère qui faisaient trembler sa suite. A la fin, se tournant vers moi qui ne partageais nullement son émotion, il me demanda ce que j'avais à répondre. Je lui dis et lui fis répéter par mon catéchiste : « Ma réponse d'hier subsiste encore aujour- » d'hui tout entière ; elle suffit, je n'ai rien à y ajouter. » Le Père céleste, dont vous invoquez si souvent le » nom et le témoignage, sait que je n'ai dit que la vé- » rité ; inutile donc d'insister davantage. » Le ministre vit bien qu'il n'avait rien à gagner avec nous, et il nous fut permis de nous retirer.

» Peu de temps après, nous eûmes le plaisir de nous entretenir d'une manière sérieuse et fort intéressante avec le secrétaire du ministre Tchen. Il était envoyé vers nous par son maître pour traiter la question religieuse. Ce jeune homme nous parut d'une science peu commune et d'une intelligence remarquable. C'est en causant histoire et religion que nous passâmes deux jours et deux nuits au milieu

des Kouang-si-jen, retenus honorablement prisonniers. »

Cependant le P. Gotteland avait inutilement tenté de pénétrer dans la ville, et comme le P. Clavelin n'avait pu faire donner de ses nouvelles, on était inquiet, à bord du *Cassini*, sur le sort du missionnaire et de son catéchiste. Le commandant de Plas écrivit alors aux prisonniers une lettre qui fut portée par un Chinois du consulat de Chang-hai. Les ministres cherchèrent encore mille prétextes pour retenir le P. Clavelin et son catéchiste : ils voulaient le consulter, disaient-ils, sur une réponse à M. de Bourboulon ; mais la communication annoncée n'arrivait jamais. Il fallut toute la fermeté du missionnaire pour décider les Kouang-si-jen à le laisser partir. Le 12, à cinq heures du soir, il était de retour à bord du *Cassini*, assez à temps heureusement pour prévenir les rigueurs qu'on allait exercer : on était décidé à saisir quelques chefs pour s'en servir comme d'otages.

Le *Cassini* était venu mouiller, dans l'après-midi du 9, au delà de la porte du théodolite, à une longueur de navire de la rive. A partir de ce moment jusqu'au 13, le bâtiment fut envahi par une foule de visiteurs de toute classe : les chefs circulaient librement partout, les subalternes ne dépassaient pas le grand mât. Un chef Kouang-si-jen vint en aide à la police du bord ; et, comme on ne laissait monter que vingt-cinq personnes à la fois, il n'y eut aucun désordre.

Le 13, on reçut enfin la lettre par laquelle le *Roi du nord* invitait le ministre de France à aller le voir. Elle était à peu près conçue en ces termes :

« Le Roi du nord *ordonne* à ses frères de France de se présenter devant lui pour recevoir une communication verbale. » M. de Bourboulon, justement froissé de tant d'arrogance, répondit que l'empereur des Fran-

çais lui donnait seul ses ordres, ainsi qu'aux autres frères de France, et qu'il ne se rendrait pas à une entrevue demandée sur ce ton.

Pour imiter la formule chinoise : « Respectez ceci », il termina par ces mots : « Que ceci soit bien compris. » Peu de temps après que le Roi du nord eut reçu la réponse du ministre de France, un petit chef vint à bord pour ordonner aux visiteurs qui s'y trouvaient de se retirer. Dès que le commandant s'aperçut de cette manœuvre, il le fit embarquer ; et comme le petit chef continuait de vouloir surveiller l'extérieur du bâtiment, il menaça de l'arrêter, s'il ne s'éloignait immédiatement.

Le but du voyage de Nan-king était atteint, autant que le permettaient les circonstances : il fut donc convenu entre le ministre et le commandant de Plas que le *Cassini* partirait le lendemain, 14 décembre, à neuf heures du matin. Au moment où l'on allait lever l'ancre, un petit mandarin se présenta, demandant passage pour Chang-hai, parce qu'il ne voulait pas, disait-il, aller à l'armée du nord. Le commandant lui fit savoir que si sa vie n'était pas en danger, on ne pourrait pas le recevoir. Il retourna donc à Nan-king, emportant plusieurs livres de religion que le P. Clavelin avait promis aux chefs, et qu'il se chargea de leur remettre.

Le 14, à l'heure convenue, le *Cassini* quitta son mouillage ; et, le même jour, vers six heures du soir, il jeta l'ancre devant Tchen-kiang fou. Le 15, on revit Kiang-yn ; enfin, le 18 à midi, après une absence d'une vingtaine de jours, on mouilla près du *Colbert*, devant Chang-hai. Le voyage de retour, malgré douze heures perdues à cause de la brume, n'avait duré que quatre jours, tandis qu'on avait employé six jours et six nuits pour remonter le fleuve.

« Notre voyage de Nan-king, écrit le père Clavelin,

était donc terminé. Néanmoins je dus prolonger encore mon séjour à bord. C'est que notre bon commandant désirait grandement avoir un prêtre sur le *Cassini* pour la solennité de Noël. La veille de Noël nous entendîmes gronder le canon jusque bien avant dans la nuit; une balle vint même tomber au milieu de nous. Toutefois, au moment de commencer la messe à laquelle tout l'équipage assista, il se fit un silence complet; ce qui, joint au recueillement des assistants, à la nouveauté du spectacle, aux sentiments inhérents à une pareille fête, et enfin à la vue du commandant, de quatre officiers et de plusieurs sous-officiers et matelots venant recevoir, avec la piété qui les distingue, la sainte communion en présence de toute l'assemblée : tout cela, dis-je, fit sur moi une profonde impression, et le souvenir de cette fête se conservera toujours dans ma mémoire ».

Le lendemain de l'arrivée du *Cassini* à Chang-hai, les autorités françaises avaient dû réclamer un acte de justice nécessaire. Deux catéchistes de Mgr Maresca, saisis par les rebelles, avaient été traités en espions, et l'un des deux cruellement torturé. On demanda, sous la menace d'hostilités, que le coupable fut envoyé au consulat pour y recevoir cinquante coups de bâton. La réparation fut accordée. Liou, chef des rebelles, envoya le juge barbare avec les exécuteurs, mais on fit grâce, car on savait les Chinois capables de tout, même de livrer des innocents à la place des coupables. Ces procédés aussi généreux que fermes produisirent un excellent résultat pour l'honneur du pavillon français et pour la considération de ceux qu'il couvrait de son efficace protection (1).

(1) Au commencement de l'année 1855, le contre-amiral Laguerre eut l'honneur de délivrer enfin la ville de Chang-hai des brigands, qui exerçaient sur elle la tyrannie la plus odieuse. Heureux

Au moment où le *Cassini* se préparait à quitter Chang-hai, des bruits de guerre entre la France et la Russie parvinrent jusqu'en Chine. « D'après ce que j'entends de tous côtés, écrit le commandant le 20 décembre, les événements se pressent. Au moment où nous rêvions du repos après une longue campagne, on va faire un nouvel appel à notre dévouement au pays. La guerre serait, dit-on, déclarée entre la Russie et la Turquie. La France et l'Angleterre, qui prennent parti pour cette dernière puissance, auraient déjà des forces considérables à Constantinople. J'apprends que mon ancien camarade de classe et ami, le général Canrobert, est dans cette ville avec une armée de trente mille hommes. Je trouve cette guerre juste et honorable. Si je dois affronter de nouveaux hasards, Dieu me donnera des forces à la hauteur des circonstances dans lesquelles la Providence daignera me placer. »

Parti de Chang-hai le 29 décembre 1853, le *Cassini* mouilla le 9 janvier en rade de Hong-kong, d'où le commandant écrivit à sa mère :

« Je quitterai la Chine avec le désir d'y revenir, car il y a beaucoup de bien à faire, et il suffit de se mon-

d'avoir ajouté une nouvelle gloire au pavillon français, il se rendit, le 25 février, à la cathédrale, acompagné d'un nombreux état-major en grande tenue, pour assister à une messe solennelle, suivie du *Te Deum*, en action de grâces. « Le nom français est maintenant dans toutes les bouches, écrivait alors un missionnaire... L'on dit parmi le peuple que la religion des Français doit être excellente, puisqu'ils ne craignent pas de mourir pour protéger les innocents et soutenir le bon droit. »

L'insurrection des Kouang-si-jen dura dix années encore. Mais, à partir de 1854, la lutte contre les rebelles devint plus vive et plus sérieuse. Le 19 juillet 1864, Nan-king fut pris d'assaut par les troupes impériales, et cette importante victoire donna le coup de mort à l'insurrection. Les débris des armées rebelles continuèrent sans doute de porter au nord et à l'ouest la dévastation et la ruine; mais privés d'une direction unique, ils ne tardèrent pas à se disperser et à s'évanouir.

trer. Tous les missionnaires que nous avons rencontrés ont paru voir le *Cassini* avec plaisir ; ils venaient volontiers à bord respirer en quelque sorte l'air du pays, à l'ombre de notre pavillon. C'est pour eux une douce joie et une grande consolation de savoir que la France ne les oublie pas, et qu'ils ont de bons amis près d'eux. »

Lorsque le *Cassini* reprit la mer quelques jours après, il emporta les regrets de tous les missionnaires français et étrangers. On ne lira pas sans intérêt la lettre que M. l'abbé Furet écrivit à cette occasion, et qui fut plus tard publiée par la *Gazette de France*. C'est un témoin oculaire qui, racontant ce qu'il a vu, apprécie comme elle le mérite la belle conduite du commandant de Plas et de ses officiers durant leur campagne dans les mers de Chine.

« Le *Cassini*, dit-il à un ami, va bientôt retourner en France ; déjà il a quitté Hong-kong depuis neuf jours. Nous l'avons vu s'éloigner avec regret ; il avait su faire honorer la religion et glorifier la France en ce pays. Si je ne craignais de blesser la modestie du commandant et de ses officiers, je vous prierais de le faire savoir par la voie des journaux, afin de payer en quelque sorte la dette de reconnaissance des missionnaires non seulement français, mais encore italiens et espagnols. Le commandant, l'état-major, les élèves et l'équipage ont su gagner l'estime et l'affection de tous. Je ne saurais exprimer l'accueil cordial qu'on nous faisait, lorsque nous allions à bord. M. de Plas et MM. les officiers se plaisaient à nous inviter à leur table, et de temps en temps ils avaient l'amabilité de venir partager nos repas ; c'étaient vraiment des amis se rendant chez des amis. »

Après une petite digression sur l'énergique attitude des représentants de la France en faveur des pauvres

chrétiens de l'île de Haï-nan, persécutés par les païens, M. l'abbé Furet ajoute : « Mais revenons au *Cassini*. Sur ce navire une discipline sévère est admirablement tempérée par ce qu'on peut appeler une véritable vie de famille. Pendant des mois entiers plusieurs de mes confrères en ont été témoins. La gaieté, le contentement sont peints sur tous les visages. On doit ce bonheur, sans doute, à l'esprit religieux de plusieurs officiers et au bon esprit de tous, mais on le doit surtout au commandant. Vient-il un évêque à bord? M. de Plas, au milieu du pont, devant l'état-major et l'équipage, s'avance pour le recevoir avec tous les égards et le respect qu'on peut attendre d'un officier chrétien; il fait d'ailleurs au simple missionnaire un accueil tout aussi aimable et tout aussi cordial.

» Quoiqu'il soit heureux de voir l'état-major et l'équipage imiter la noble piété qui l'anime, il se garde bien de blesser la liberté des autres. Il est rempli d'une sollicitude paternelle pour tous ceux qui dépendent de lui, et cette sollicitude s'étend jusqu'au salut de l'âme de celui qu'il a la douleur de voir malade et en danger de mort. S'il n'y a pas de prêtre sur le navire, il s'occupe d'en faire venir, ou bien il confie le malade aux soins des missionnaires qu'il trouve sur son passage. J'ai vu moi-même un pauvre soldat succomber à la maladie, malgré tous les soins qui lui furent prodigués le jour et la nuit par mes confrères; il mourut dans de grands sentiments de piété, après avoir reçu tous les secours de la religion. A son retour à Hongkong, M. de Plas, heureux d'apprendre que ce matelot était mort de la mort des justes, dit à M. Libois, procureur de la mission : « Ecrivez-moi, je vous en prie, » les détails de cette bonne mort, et signez-les; je les » ferai parvenir à ceux qui le pleurent : ce sera la meil- » leure des consolations pour une famille de la catho-

» lique Bretagne. » Qui n'admirerait une délicatesse si chrétienne? Quelques jours après, de belles tombes étaient commandées pour ce matelot et pour un maître mort à Macao. La souscription faite sur le *Cassini* fut beaucoup plus que suffisante pour couvrir les frais. »

Après avoir relâché à Macao, à Manille et à Singapore, le *Cassini* arriva devant Saint-Denis le 25 mars 1854. De Plas devait rester une dizaine de jours à la Réunion; il en profita pour visiter ses amis et ses parents, entre autres les de Laserve, dont il avait gardé si bon souvenir depuis son premier voyage en 1846. Là, comme partout, « il passa en faisant le bien » ; témoin la conversion racontée dans la lettre suivante, et opérée, s'il faut en croire le narrateur, par un mot jeté en courant, qui, comme une bonne semence tombée en terre fertile, ne tarda pas à produire des fruits de grâce et de salut.

« Sainte-Suzanne, île de la Réunion.

» Mon cher Monsieur,

» Dans le mot en courant que j'ai reçu de vous, en réponse à la lettre par laquelle je vous exprimais mes regrets de n'avoir pu vous serrer la main, lors de votre passage dans notre île, vous avez touché une corde trop sensible de mon cœur, pour que je ne me croie pas dans l'obligation de m'entretenir avec vous d'un événement qui établit dans ma vie une ligne de démarcation toujours en relief, et qui a scindé ma vie d'homme en deux parties à jamais distinctes : vous comprenez que je veux parler de ma conversion.

» L'allusion que vous faites à ce grand acte m'a touché, et je me suis estimé heureux d'avoir avec vous ce point sympathique et commun. Vous dire comment et par quel miracle j'ai été conduit à la foi, il y aurait là ma-

tière à faire tout un livre. Plus tard, quand nous nous rencontrerons, je vous dirai de vive voix cette longue histoire ; qu'il vous suffise de savoir que la transformation a été radicale, et, qui plus est, instantanée. Foudroyé par un rayon de la lumière divine, j'en ai été terrassé, et quand je me suis relevé, j'étais croyant ; je voulais douter encore, que je ne le pouvais plus. Souvent depuis, il m'est arrivé de recourir à ces mille arguments inventés par le scepticisme du siècle dernier, arguments dont pendant vingt-cinq ans je m'étais habitué à étayer mes erreurs, et ils fondaient sous mes doigts, et s'évanouissaient comme une vaine vapeur. De là, cependant, n'allez pas conclure que je suis un *bon* chrétien ; non, je suis loin encore de mériter cette noble et grande épithète. Depuis trois mois que je suis rentré dans le giron de l'Église, je me suis occupé à dépouiller le vieil homme, et vous n'imaginerez jamais tout ce que ce vieil homme avait accumulé sur ses épaules de misérables haillons, arrachés à la philosophie sceptique de l'école qui nous a précédés.

» L'étude de la nature m'avait sans doute préparé les voies à cette grande transformation ; mais, seul, je n'y serais pas parvenu, il m'a fallu aide et assistance. Dans mon endurcissement, je ne pouvais pas les demander, je doutais même de l'efficacité de la prière ; mais ma mère, ma sœur, mon épouse priaient pour moi, et Dieu a eu pitié de moi. Dieu, qui voit tout, a daigné jeter un regard de compassion sur un pauvre malheureux qui pataugeait dans la matière pour y trouver la vérité, et s'y enfonçait de plus en plus ; mais il voyait aussi que j'étais un homme de bonne volonté et que je cherchais sincèrement à m'éclairer, et voilà pourquoi il m'a appelé à Lui. Quand par la pensée je me reporte à ce moment, où mes yeux se sont ouverts à la lumière divine, je suis malgré moi anéanti devant

la bonté de Dieu, devant son amour; aussi n'ai-je pu m'empêcher alors de traduire en style poétique tous les sentiments de gratitude et d'admiration que ce sujet m'inspire, et, dans une ode à la foi, que je vous communiquerai quelque jour, je me suis écrié :

Du Père des humains, inépuisable amour!
L'as-tu compris jamais, homme, insecte d'un jour!
Pour le fils le plus cher ta plus vive tendresse,
Pour la fille d'Adam ton culte plein d'ivresse,
Ne sont que le reflet pâle, affaibli, lointain,
De l'amour du Très-Haut pour tout le genre humain!
Entre ces deux amours gît toute la distance
De l'atôme invisible à l'univers immense!!!

» A la même époque je traduisis en vers ma confession ; la voici...

» Je ne réclamerai pas pour mes vers, comme il est d'usage en pareille circonstance, votre indulgence amicale ; je hais la banalité. Je n'ai point la prétention d'être un grand poète ; aussi peu m'importe que la contexture de mon vers soit trouvée incorrecte ou prosaïque, c'est la pensée que je recherche, et cette pensée est sincère ; elle est vraie, elle est l'expression de ma foi. »

A mesure qu'il avançait vers la France, de Plas se sentait plus pressé d'y arriver ; il craignait de ne pas y être à temps pour prendre part aux hostilités commencées contre la Russie; car depuis le 4 janvier, comme il l'avait appris à Saint-Denis, les flottes française et anglaise étaient entrées dans la mer Noire. Aussi ne fit-il que de courtes relâches au Cap, à Gorée, à Dakar, à Fayal. Le *Cassini* était de retour, le 5 juillet, à Lorient, son point de départ, après une belle et intéressante campagne, qui avait duré trois ans et quatre mois.

Le contre-amiral Laguerre, qui commandait alors la station de la Réunion et de l'Indo-Chine, résumait ainsi dans une note adressée au ministre de la marine, le 1er avril 1854, la conduite de François de Plas durant toute la campagne du *Cassini*. « Peu de capitaines comprennent, comme M. de Plas, l'accomplissement des devoirs et la discipline militaire. Il appartient à cette catégorie d'officiers à qui l'on peut donner avec confiance une mission ayant pour but les intérêts militaires, politiques et commerciaux du pays. Cet officier supérieur est instruit... Très grande aptitude au métier de la mer. La conduite de M. le commandant de Plas contre les pirates de Dahia (Sumatra), sur les côtes de la Chine, et particulièrement à Chang-hai, à Nan-king et à Manille, lui fait honneur et lui crée, selon moi, des titres aux faveurs du gouvernement. Proposé pour le grade de capitaine de vaisseau. »

Le jour même de son arrivée à Lorient, le commandant de Plas se rendit à la préfecture maritime, où il apprit que tous les ports étaient en plein armement à l'occasion de la guerre contre les Russes. Sans avoir le temps de se reconnaître, il fut enveloppé dans le branle-bas général. Comptant sur son dévouement à toute épreuve, sur l'activité de l'état-major et sur la bonne volonté de l'équipage, le préfet maritime lui demanda de tenir le *Cassini* prêt à partir dans six jours pour la Baltique. « Il est arrêté, écrit François dans son *Journal*, que nous partirons le 12 pour la Baltique. C'est une peine pour moi d'arracher l'état-major et l'équipage à leurs familles qu'ils ont à peine vues ; mais la Providence a ses desseins que je ne chercherai point à scruter. »

Sans doute, après une si longue campagne, de Plas aurait bien désiré embrasser sa mère et revoir ses amis ; mais tout occupé à l'armement de son bâtiment,

il ne pouvait songer à une absence même momentanée. Sacrifiant les plus légitimes sentiments de la nature à la voix impérieuse du devoir, il écrivit à Puycheni, le 7 juillet : « Je ne m'arrêterai pas à faire des condoléances, chère mère ; tu connais trop le cœur de ton François. Je te dirai plutôt : réjouis-toi d'avoir deux fils qui prennent part aux fatigues et aux dangers de la guerre... Ma santé est bonne ; l'équipage, quoique fatigué, a repris courage, et tout ira bien, j'espère. »

Cependant le *Cassini* n'était point destiné à faire la guerre ; il allait être employé, malgré le mauvais état de ses chaudières, comme transport et comme remorqueur. « Nous chauffons pour partir, écrit le commandant, le 11 juillet. Notre première étape doit être Cherbourg, d'où nous irons probablement à Calais. Je prends la mer avec plaisir, car la vie des ports est pleine de tracasseries, et la discipline s'affaiblit dans ce contact incessant des matelots avec leurs familles. »

C'était plus militairement sans doute que François aurait désiré servir, si la chose n'eût dépendu que de lui ; mais il accepta avec joie ce rôle obscur, satisfait de contribuer pour sa part à la défense commune. Heureusement qu'une lettre très affectueuse de l'amiral Desfossés, un de ses meilleurs amis, était venue le consoler des déboires qu'il avait rencontrés dès son arrivée, surtout en apprenant l'injuste oubli de M. de Rocquemaurel, l'ancien commandant de la station de Chine.

« Je suis tombé des nues hier soir, lui écrivit l'ancien ministre, lorsqu'on m'a dit que le *Cassini* était arrivé à Lorient. Nous ne vous attendions qu'à la fin du mois ; mais que le ciel soit loué de votre prompt retour ! Vous venez d'accomplir bien dignement une belle mission.

» Sachant combien vous êtes détaché de certains

biens d'ici-bas, je suis certain que vous aurez été beaucoup moins ému que moi, en apprenant que le Conseil d'amirauté, par suite d'absence d'une demande officielle, n'a pu vous porter sur le tableau d'avancement de cette année (1). M. de Rocquemaurel, qui se tient caché je ne sais où, depuis son retour en France, s'est montré, par cette coupable indifférence, ingrat envers vous, et peut-être aussi envers moi ; mais j'ai appris à ne m'étonner de rien, depuis que j'ai fait avec vous et comme vous à mes dépens une utile expérience du cœur humain. »

« Je vous témoigne tout le chagrin que j'ai eu, lui écrit à son tour l'amiral Lapierre, de ne pas vous avoir vu porter sur le tableau d'avancement, mais l'absence de demande en temps opportun en a été le seul motif. On ne conçoit pas qu'un chef se conduise ainsi que l'a fait M. de Rocquemaurel à l'égard de toutes les personnes qu'il avait sous ses ordres. »

Le 14 juillet, le *Cassini* arriva à Calais avec le vaisseau le *Tilsit*, qu'il avait remorqué une partie du trajet depuis Cherbourg. Dans une courte relâche de deux heures en rade de cette ville, de Plas avait eu le plaisir de serrer la main à l'un de ses bons camarades d'école, M. de Kersauson Pennandreft qui avait si puissamment contribué, en 1848, à le ramener à la religion. La première personne qu'il rencontra, en entrant à Calais, fut le gendre même de l'amiral Desfossés, M. Foullioy, commandant du *Corse*, qui le reçut à bras ouverts, comme un vieil ami. Il n'eut aussi qu'à se féliciter de l'excellent accueil de l'amiral Lapierre, sous les ordres duquel il était appelé à servir.

« Notre petit voyage de Lorient à Calais, écrit-il à sa

(1) Une demande était bien parvenue au ministère, mais trop tard, comme nous le verrons plus loin

mère, n'a été traversé par aucune contrariété. Les côtes ne sont pas dangereuses en cette saison. Je me réjouis qu'on ait pu utiliser le *Cassini* encore quelque temps. Il est d'un bon effet de voir un bâtiment revenant d'une longue campagne et repartant six jours après son arrivée au port. Non seulement c'est bien en soi, mais cela pourra être utile aux officiers et aux hommes d'élite du bord; et je tiens à prouver qu'on peut allier les qualités militaires avec la pratique religieuse.

» J'espère que tu comprendras le motif qui me fait ajourner encore l'époque de mon retour. Je veux, autant qu'il dépendra de moi, honorer ma bonne mère comme je l'aime de tout mon cœur; mais je veux aussi être prêt à laisser mère, sœurs, amis, pour le service et la gloire de Dieu. Malgré que je ferme la porte aux élans de mon cœur en ce moment, ce sera certainement une grande joie pour moi de revoir le vieux manoir, car sa vue me rappellera ce que j'aime le plus au monde ; mais il faut avoir encore un peu de patience, et laisser bien franchement à Dieu le soin de régler ces sortes d'affaires comme il règle toutes les autres. »

En attendant les ordres de l'amiral Lapierre, François reprit à Calais, comme il l'avait fait partout ailleurs, l'habitude d'assister à la messe du matin et d'approcher fréquemment de la sainte Table. De concert avec M. de la Roche-Kerandraon et plusieurs autres camarades et amis, il participa le soir aux réunions de la conférence de Saint-Vincent de Paul, présidée par le commissaire de l'inscription maritime. Il se tenait prêt à toute éventualité, lorsqu'il apprit, d'une manière certaine, le 19 juillet, qu'on ne l'enverrait pas dans la Baltique, à raison de l'état du *Cassini*, qui réclamait des réparations urgentes. « C'est demain soir, écrit-il à sa mère, que nous partons pour Brest, puis pour Lorient, où se fera le désarmement du *Cassini*. Je n'ose

me flatter, ajoute-t-il, d'aller de suite à Puycheni. Il y a dans les ports de la besogne pour tous les officiers, et les circonstances exceptionnelles dans lesquelles on se trouve, pourraient susciter de nouvelles difficultés et de nouveaux retards ».

Le lendemain, après avoir aidé à l'embarquement sur des vaisseaux anglais d'une division de dix mille hommes qui devaient, sous les ordres du général Baraguey d'Hilliers, rallier les six mille hommes qui se trouvaient déjà dans la Baltique, le *Cassini* resta seul en rade, avec le garde-pêche, et c'est lui qui salua de dix-sept coups de canon le départ du commandant en chef. Quelques instants après, de Plas fit ses adieux à l'amiral Lapierre, qui retournait à Paris; lui-même cingla vers l'ouest, sans regret de ne pas aller dans la Baltique, comme un homme qui laisse passer avec respect la volonté de Dieu.

Arrivé à Brest le 22 juillet, le commandant en partit avant minuit, laissant à terre médecin, commissaire et un officier. Le major général, contre-amiral Fourichon, qui remplaçait le préfet absent, avait cru qu'il était urgent de se rendre immédiatement à Lorient pour remorquer un vaisseau destiné à la Baltique. « Cette activité à laquelle on contraint le *Cassini*, écrit alors François, termine bien notre longue campagne; elle sera un titre d'avancement pour les officiers et l'équipage. Quant à moi, chère bonne mère, tu connais mes sentiments en fait d'honneurs que je considère plutôt comme une charge que comme une récompense. Je sers de mon mieux dans mon grade, dont je suis satisfait, et je n'attends pas d'autre récompense que celle promise par Dieu aux hommes de bonne volonté. »

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, le *Cassini* entra dans le port de Lorient, ayant à son

bord la dépouille mortelle du jeune Lavaud, fils du préfet maritime, qu'il rapportait de Calais. Un canot de la préfecture, où se trouvaient un aide de camp et un aumônier, attendait le cercueil auquel on rendit les honneurs funèbres, comme si le défunt avait appartenu au bâtiment. A peine de Plas, après avoir assisté à la messe de requiem, avait-il eu le temps de saluer à terre quelques-uns de ses bons amis, entre autres M. Lauriston et le commandant Rolland de Chabert, qu'il repartit de nouveau, donnant la remorque au vaisseau de ligne le *Donawertz*, pour le conduire en pleine mer.

Le 26, le *Cassini* mouilla en rade de Brest, où il devait prendre à la remorque la frégate la *Persévérante* jusqu'à l'île d'Ouessant, pour la mettre à même de pouvoir continuer sa route dans la Manche. « Je comprends, écrit François à sa mère, que, privés comme on l'est de bâtiments à vapeur, par suite des expéditions de la Baltique et de la mer Noire, on ait gardé le *Cassini* pour le service spécial qu'il fait en ce moment. Nous allons repartir pour Lorient avec un chargement de fers et d'autres objets. Cette activité me plaît plus qu'elle ne me fatigue. Sans doute j'aurais aimé à prendre quelques jours de repos dans ma famille ; mais, puisque ce n'est pas possible immédiatement, il faut se résigner et faire contre mauvaise fortune bon cœur. J'oublie qu'il n'y a pour un chrétien ni bonne ni mauvaise fortune, mais simplement la conformité joyeuse à la volonté de Dieu. »

Loin de regarder comme fâcheux cet emploi à outrance du bâtiment, le commandant se réjouissait de cette activité très utile pour tout le monde. A Brest, comme dans les autres ports où il avait relâché, il retrouva de bons amis, parmi lesquels M. Cléret de Langavant et l'amiral Fourichon. « Je suis ici, écrit-il, en

pays ami. Je dois dîner ce soir chez l'amiral Fourichon, qui a fait un chemin rapide, mais que je ne crois pas au-dessous de sa position. » Il revit aussi avec plaisir son ancien confesseur l'abbé Le Sinner, aumônier de l'hôpital, et le cercle des officiers de la marine dont il avait été le premier président. Ce cercle, qui s'était organisé en 1848, sous le nom de club, selon l'usage du temps, était devenu un excellent lieu de réunion pour les officiers de tout grade et comptait plus de cinq cents souscripteurs.

De Paris, où il résidait alors, l'amiral Desfossés n'oubliait pas son ancien chef d'état-major. Il lui écrivit donc à Brest, pour lui demander s'il n'accepterait pas volontiers une place vacante parmi les membres du Conseil des travaux. C'était un honneur dont François aurait pu se montrer fier, mais qu'il déclina par humilité. Il répondit à l'amiral pour le remercier de son bienveillant intérêt, prétextant son inaptitude pour les importantes fonctions qu'on voulait lui confier, et ajoutant qu'il n'avait qu'un seul désir, celui de reprendre la mer, même avec le *Cassini* rapiécé, après avoir passé une quinzaine de jours dans sa famille.

Le 1er août, le *Cassini* quitta Brest pour se rendre à Lorient, où il arriva après une traversée de quatorze heures. « Le vieux *Cassini*, disait son commandant, se tire encore bien d'affaire. » Mais ce fut leur dernier voyage. Le commandant Jam, préfet par intérim, avertit de Plas que le bâtiment allait entrer en commission de port, et que les officiers seraient changés. Celui-ci, tout joyeux, s'empressa d'annoncer cette heureuse nouvelle à sa famille. « Il est probable, dit-il, que sous peu de jours je serai à Puycheni. On ne m'accorde qu'une courte permission, à cause des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, mais, pourvu que j'aie huit jours à passer près de mon excel-

lente mère et de mes frères et sœurs, je serai content, très content; et, s'il est possible d'y rester quinze jours ou un mois, j'accepterai volontiers cette faveur. »

François ne s'attendait guère à revoir le vieux manoir de Puycheni avant la fin du mois, car il avait à régler les affaires du bâtiment et celles des hommes qui avaient servi sous ses ordres. Mais les choses marchèrent beaucoup plus vite qu'il ne l'avait supposé. Dès le 3 août, la commission supérieure vint constater que le commandant n'avait fait aucun changement au bâtiment; et le jour même, de Plas commença son déménagement. « Je voudrais, écrit-il, m'écrier comme ce sage du paganisme : Que de choses dont je n'ai pas besoin! malheureusement il n'en est pas ainsi; les devoirs d'un commandant l'obligent à s'entourer de beaucoup de choses qui ne paraissent pas de première nécessité. »

C'est le 5 août, que de Plas reçut son ordre de débarquement ; il assista avec l'état-major et l'équipage du *Cassini* à une messe d'actions de grâces, pour remercier Dieu d'avoir béni la campagne si heureusement terminée. « Gloire à Dieu, s'écrie-t-il dans son *Journal*, et paix aux hommes de bonne volonté! J'espère que ce matin tous auront trouvé dans leur cœur des sentiments de reconnaissance envers le bon Dieu, qui nous a si visiblement protégés. Sans doute bien des bâtiments où Dieu n'est pour ainsi dire pas connu, font heureusement des navigations dures et périlleuses ; mais le bonheur apparent des méchants ne doit pas empêcher ceux qui ont faim et soif de la justice de rendre à Dieu ce qui revient à Dieu. Puisse cette faim et cette soif de la justice être au-dessus de tout chez moi, afin que je rende gloire à Dieu en toutes choses, en tout temps et en tout lieu ! »

Le lendemain matin, le commandant se rendit à bord

du *Cassini* pour inspecter le bâtiment et faire ses adieux à l'équipage. « Ce sont de braves gens, écrit-il, que je retrouverai avec plaisir dans la suite. Je leur ai dit de nouveau toute ma satisfaction pour la manière dont ils se sont conduits dans les principales phases de la campagne ; et, malgré mon discours sans apprêt, je ne doute pas de leur avoir fait grand plaisir, car la bouche parlait de l'abondance du cœur. »

Le soir, un dîner d'adieu, auquel était admis le nouveau commandant, réunit tous les anciens officiers du *Cassini* qui avaient supporté si courageusement les ennuis d'une longue campagne, et dont aucun incident n'avait jamais pu troubler l'harmonie. Tous se séparèrent bons amis, avec le désir de se retrouver un jour.

Un dernier devoir, auquel il ne pouvait manquer, s'imposait à l'ancien commandant, celui de recommander au ministre de la marine les hommes dont il avait apprécié les services et le dévouement.

« Vous vous êtes trouvé commandant par intérim de la station, lui écrivit l'amiral Lapierre ; il faudrait dater vos propositions d'un des ports de la Chine, pour qu'au Conseil d'amirauté il ne s'élève aucune discussion sur leur valeur. Il serait regrettable que MM. les officiers eussent fait une longue et pénible campagne sans en tirer aucun profit ; heureusement que vous êtes là pour réparer l'injustice d'un oubli impardonnable. »

Nous n'avons pas entre les mains le rapport que de Plas rédigea pour le ministre à ce sujet ; mais nous savons par celui qu'il avait adressé à l'amiral Laguerre, commandant en chef la division navale de la Réunion et de la Chine, sa haute estime pour les officiers qui avaient servi sous ses ordres : aussi s'empressa-t-il de faire valoir leurs titres, demandant pour les uns un commandement et pour les autres la croix d'honneur.

Quant à ses intérêts personnels, il ne s'en occupa

nullement. « La Providence, disait-il, a ses vues que je ne chercherai pas à scruter. J'aime bien mieux être plaint de ne pas avancer que d'être jalousé à bon droit et d'exciter l'étonnement du corps auquel j'appartiens. » En vain supplia-t-il ses amis de ne pas intervenir et de laisser agir la Providence, il ne put les empêcher de faire des démarches que ceux-ci considéraient comme un devoir. « Quelles que soient votre humilité et votre abnégation, lui écrivit l'amiral Desfossés, je voudrais, mon bon commandant, vous voir plus désireux d'arriver à une position plus élevée et plus digne de vous. Dieu veut que chacun accomplisse ici-bas toute sa tâche. La vôtre me semble toute tracée dans la marine ; plus vous grandirez, plus les efforts de votre dévouement de citoyen, de chrétien et de vieux matelot profiteront à l'honneur et aux intérêts du pays. »

La proposition du contre-amiral Laguerre et une demande instante du commandant de Rocquemaurel étaient enfin arrivées au ministère, mais elles étaient postérieures au dernier travail du Conseil d'amirauté ; et, malgré la haute estime dont jouissait l'ancien commandant du *Cassini*, on ne pouvait s'attendre à le voir porter d'office, par le ministre, sur le tableau d'avancement. La lettre de l'amiral Desfossés était datée du 12 ; dès le 14, de Plas se reposait à Puycheni au sein de sa famille chrétienne, goûtant le plaisir d'être oublié, mais prêt à répondre au premier appel fait à son dévouement.

CHAPITRE VI

1854-1856

Alexis Clerc, Jésuite. — Guerre contre les Russes. — M. l'abbé Coquereau, aumônier en chef de la marine. — Nouvelle campagne en Chine : armement de la *Virginie* à Cherbourg ; départ de Brest ; relâches à Palmas (Canaries), à Rio-Janeiro, à Table-Bay, à Saint-Denis, à Maurice ; arrivée à Macao. — Les escadres française et anglaise dans le nord : mer du Japon, Manche de de Tartarie, côtes et îles de la Chine ; visites à Chang-hai, à Ning-po, à Ting-hai ; mouillage aux Lou-tchou. — Retour à Macao : nouvelle de la prise de Sébastopol.

A peine François avait-il touché, le 14 août, le seuil du vieux manoir, qu'il laissa échapper de son cœur le cri de reconnaissance du royal prophète : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ! » Il ne trouvait au sein de sa famille que des causes de joie et de satisfaction : mère, sœurs, frères, jouissaient d'une parfaite santé ; et la pratique de la religion était pour tous un nouveau lien de douce amitié, d'affectueuse tendresse. Pendant quelques semaines, le commandant devint pour les paisibles populations de Saint-Romain et des Essarts un modèle de toutes les vertus. On le vit chaque jour assister à la messe le matin et y

faire la sainte communion ; puis, dans la journée, visiter les pauvres malades auxquels il portait secours matériels et consolations spirituelles.

Cependant il se reprochait presque un repos nécessaire à la réparation de ses forces, quand il songeait aux fatigues, aux dangers, aux privations de toute sorte auxquels plusieurs de ses camarades étaient exposés, et il ne pouvait se défendre du désir bien légitime de partager leur sort. C'est dans cette situation d'esprit que lui arriva une lettre de l'amiral Desfossés, qui l'engageait à prendre patience en lui donnant espoir pour l'avenir.

« Je voudrais, lui écrivait-il, que vous restiez à l'ancre tout l'hiver, car les opérations militaires ne seront reprises sérieusement qu'au printemps. Je vous dirai tout bas que l'on met en chantier quatre batteries flottantes à vapeur, blindées en fer et à l'épreuve du boulet. Ces puissantes machines de guerre, armées de douze canons de cinquante, sont destinées, au mois de juin prochain, à faire crouler les forteresses détachées de Cronstadt, et à nous ouvrir une route pour que nos vaisseaux puissent aller forcer au combat la flotte russe dans son repaire. Mon avis serait, cher commandant, si je ne pouvais à cette époque vous offrir près de moi une position digne de vous, qu'on vous donnât le commandement d'une de ces redoutables batteries qui, seules, peuvent procurer aux flottes alliées la facilité, non seulement de détruire l'arsenal et la flotte de Cronstadt, mais encore de châtier le czar jusque dans sa capitale. Mais nous causerons de tout cela à la première rencontre et Dieu fera le reste. » (1)

Le 10 septembre, de Plas était de retour à Lorient,

(1) Voir, sur le rôle des *batteries flottantes* dans la guerre d'Orient, deux articles de la *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 février 1858.

où il revenait avec plaisir, sollicité par ce besoin d'activité qui dévorait sa nature ardente. « J'ai vivement désiré, disait-il, revenir ici, dans le but de m'occuper sérieusement, la vie de la campagne ne me satisfaisant pas à cause de ses longues causeries et du mauvais emploi du temps. » Les exigences de la vie de famille ne lui avaient pas permis de classer les matériaux qu'il avait recueillis pour un travail d'ensemble sur son voyage en Chine. Ce sont ces matériaux qui ont été utilisés dans la publication de la *Campagne du Cassini* (1).

Le lendemain de son arrivée à Lorient, de Plas apprit qu'un de ses lieutenants, sacrifiant sa carrière, venait d'entrer comme novice dans la compagnie de Jésus.

« Mon cher commandant, lui écrivait Alexis Clerc, c'est bien du noviciat de la Compagnie de Jésus que j'ai l'honneur de vous écrire. Après les douze jours de probation et deux consacrés à essuyer les objurgations de ma famille, j'ai enfin eu le bonheur d'entrer au noviciat le dernier jour d'août. Je laisse à d'autres l'honneur de servir la patrie les armes à la main, et je renonce absolument à cet espoir qui, autrefois, était aussi cher à mon cœur (2). Actuellement il me faut combattre contre moi-même, jusqu'à ce que, par beaucoup de petites victoires, j'aie appris à servir les autres dans ces combats pour le bon Dieu. J'ose à peine dire que je suis ou plutôt que je serai Jésuite ; je ne peux croire à tant de bonheur ni d'honneur ! Cependant, c'est cela, et il me faut efforcer d'en avoir envers Dieu toute la reconnaissance que je dois.

(1) *Campagne du « Cassini »* dans les mers de Chine, d'après les lettres et notes du commandant de Plas. (Paris, Retaux-Bray.)

(2) Avant de partir, il avait offert ses services pour la Baltique.

» Vous, cher commandant, vous irez à la guerre, je vous le souhaite autant, s'il se peut, que vous le souhaitez vous-même, et j'espère que Dieu *sera servido* (trouvera bon) de vous y envoyer. Après la profession religieuse, il n'y a certainement sur terre rien de plus beau ni de plus noble que la profession de marin. Je dirai même que pour certains, c'est une carrière qui mène vite et loin dans l'avancement spirituel.

» J'espère, cher commandant, que vous aurez trouvé madame votre vénérable mère en bonne santé, et que vous aurez rempli son cœur de joie par votre retour. Vous avez particulièrement de la reconnaissance envers Dieu, et j'ai souvent été touché de voir que vous avez toujours reconnu les bienfaits que vous en avez reçus, soit en vous-même, soit dans les autres ; c'est bien sûr une des causes qui ont fait pleuvoir ses grâces plus abondamment sur votre famille.

» Bon et cher commandant, quoique je ne sois plus du monde, je suivrai toujours du cœur ceux que j'y ai aimés, surtout vous qui avez été si bon pour moi; aussi osai-je réclamer de votre amitié que vous veuilliez bien me tenir au courant de votre fortune.

» Je vous serai toujours uni dans le cœur de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. »

Cette lettre n'étonna nullement de Plas, car il était très au courant des projets de son ami. Durant la campagne de Chine, il lui avait même facilité les moyens de faire une retraite à Zi-ka-wei, sous la direction d'un éminent et saint missionnaire, le Père Languillat, mort administrateur du diocèse de Nan-king. « De tout temps, depuis sa conversion, lisons-nous dans le *Journal privé*, mon ami a eu la pensée de se faire religieux... Le bon Dieu vient de lui ouvrir ses bras et il s'y est jeté avec confiance... Cette nouvelle me cause

de la tristesse et m'inspire une sorte de découragement... Je trouve Clerc plus heureux que moi... Je suis tenté de refuser la tâche qui m'est imposée ; mais non, qu'il n'en soit pas ainsi : je vous le demande en grâce, ô mon Dieu! »

Dans sa réponse au novice de Saint-Acheul, qui lui avait écrit avec l'affection d'un frère, le commandant laissa déborder le trop-plein de son cœur. On sentait à ses paroles émues qu'il comprenait tout le bonheur de se consacrer au Seigneur, et qu'il regrettait de ne pas y voir pour lui-même un signe de la volonté de Dieu. « J'ai le plus vif désir, écrit-il, de travailler à ma perfection ; je voudrais prouver au monde qu'on peut, en vivant chrétiennement, remplir ses devoirs d'état et de société. »

Après ses rondes de service, de Plas employait son temps parfois à l'étude dans sa chambre, mais plus souvent à la visite des ateliers dans le port. « Il y a plus à gagner, disait-il, à observer les travaux eux-mêmes qu'à feuilleter des ouvrages scientifiques. Tout paraît simple dans ce qui se fait sous nos yeux; tout semble compliqué, quand il faut expliquer, à l'aide de planches et de légendes, les opérations les plus délicates. » L'acquisition des connaissances nécessaires à sa profession ne lui permettait pas de négliger le soin de sa perfection. « Il faut, disait-il, que par ma douceur, ma charité, ma fidélité à remplir tous mes devoirs, je me rende digne du nom de chrétien. » C'est pour y parvenir que nous le voyons, le 15 septembre, prendre la résolution suivante : « Le matin, durant ma méditation, il m'est venu à la pensée de régler, tous les soirs, mes comptes avec le bon Dieu, en me disposant à la mort. Ce sera le moyen de ne pas me complaire en des rêves ambitieux, et de me tenir prêt à plier ma tente au premier ordre,

sans le regret de laisser quelque chose inachevé. »

Ce qu'il qualifiait de *rêves ambitieux* n'était que le désir bien naturel à tout noble cœur de se dévouer pour la patrie aux postes les plus périlleux. Il avait, avant de quitter Puycheni, renouvelé ses offres de services pour la mer Baltique ou la mer Noire; mais elles ne purent être acceptées, toutes les places étant remplies. « Mieux vaut être ici, écrit-il avec résignation le 26 septembre, que dans la Crimée ou la Baltique. Dieu nous a placé où il convient que nous soyons; il nous en retirera s'il y a lieu et quand il y aura lieu. Laissons nos camarades acquérir une brillante renommée, en affrontant courageusement les dangers et sur terre et sur mer; qu'il nous suffise à nous de faire une guerre incessante à nos passions de toutes sortes : *Nos autem gloriari oportet in cruce Domini nostri Jesu Christi.* » Et il ajoute, toujours pénétré des mêmes sentiments, le 5 octobre : « J'ai eu, ces jours-ci, la pensée de livrer combat à mes passions avec l'ardeur que déploient mes camarades à combattre les Russes. S'il m'était donné d'y réussir, je n'aurais point à regretter ma *campagne* de Lorient, et je rendrais grâce à Dieu par un *Te Deum* mieux senti et récité avec plus de cœur, que si j'avais, par une éclatante victoire, humilié les plus grands rois de la terre. »

Bientôt on apprit le bombardement de Bomarsund par la flotte alliée, l'attaque de Petropavlovsk par une escadre anglo-française, et la nouvelle anticipée de la prise de Sébastopol. Ce fut une explosion d'allégresse dans toutes les villes de France : à Lorient, les rues s'illuminèrent comme par enchantement, les maisons se couvrirent de drapeaux, et les cloches de la paroisse appelèrent à toute volée les habitants à rendre grâces à Dieu pour le triomphe de nos armes. « Réjouissons-nous,

s'écrie de Plas, des succès de nos compagnons, comme s'ils étaient les nôtres. Ils les ont achetés par bien des misères et des ennuis; les honneurs et les récompenses sont maintenant leur partage. Quant à nous, nous ne saurions trop nous le redire, Dieu nous veut ici; faisons tous nos efforts pour nous soumettre gaiement à sa sainte volonté. »

Le maréchal Saint-Arnaud venait de mourir en bon chrétien, à bord du *Berthollet*, huit jours après la brillante victoire de l'Alma, et le général Canrobert avait été désigné pour le remplacer dans le commandement en chef des armées alliées. C'était un des anciens camarades de François à Vaugirard, avec lequel il avait conservé des rapports de bonne amitié. « Les lauriers du général Canrobert, disait-il, sans m'empêcher de dormir, me font un peu soupirer. » Il eut même la pensée de demander, si la guerre continuait, à partir comme volontaire pour la mer Noire ou la mer Baltique; mais il reconnut bientôt qu'il eut ainsi recherché sa propre gloire plutôt que la volonté de Dieu, et il écrivit dans son *Journal privé* : « Je dois être indifféremment prêt à aller au Sénégal ou à Terre-Neuve, dans la Baltique ou en Crimée, au Brésil ou en Chine ; je dois, en un mot, être prêt à toute mission, comme aussi à n'en avoir aucune. Si on me demande ce que je désire, je réponds : le poste le plus périlleux, où il ne faut que du courage. Si on ne veut pas de moi pour la guerre, mais pour la Chine, me voici prêt à partir et de bon cœur. »

Il paraît qu'il avait écrit dans ce sens à son ancien camarade, le général Canrobert, car voici le billet que lui adressa du quartier général, devant Sébastopol, le commandant en chef de l'armée d'Orient :

« Mon cher de Plas, j'ai reçu la lettre que tu as bien

voulu m'écrire. Je te remercie de ton bon souvenir et te renouvelle celui de ton ancien et bon camarade. Comment?... Tu arrives de Chine et tu veux déjà y retourner. Reste donc un peu en France où il y a du bien à faire.

» Je te serre affectueusement la main,

» Général CANROBERT. »

Une lettre que François reçut de Chine à cette époque, l'impressionna vivement et lui fit de nouveau tourner ses regards vers les lointains rivages qu'il avait quittés non sans regrets. « Les Américains, s'écrie-t-il, viennent d'ouvrir le Japon au commerce, les Anglais avaient déjà ouvert la Chine à l'opium, la France ne fera-t-elle donc rien pour Dieu? La Corée, la Cochinchine, le Tong-king seraient de grandes conquêtes ; nous pourrions y ajouter Madagascar et cette terre d'Afrique qui a reçu tant de sang français depuis saint Louis jusqu'à nos jours... Je serais content, ajoute-t-il, de retourner en Chine, pour une absence de trois ou quatre ans, en conservant simplement mon grade de capitaine de frégate ; mais que la volonté de Dieu se fasse et me trouve soumis! »

Tels étaient les sentiments qui remplissaient l'âme de François, lorsque les journaux annoncèrent que le contre-amiral X*** venait d'être appelé au commandement de la station de Chine. De Plas reçut en même temps une lettre de Mgr Desprez, alors à Paris, attendant le moment de son prochain retour à Saint-Denis, comme passager sur la *Virginie*. « Et vous, cher ami, lui écrivait Sa Grandeur, qu'allez-vous devenir? Quel commandement aurez-vous? Je vous verrais volontiers désigné pour porter votre part de dévouement catholique contre le Czar-Pontife ; et je prierais de toute l'ardeur de mon âme pour que le bon

Dieu vous ramenât sain et sauf à votre chère famille.

» Dernièrement, ajoutait-il, je déjeunais familièrement chez le Ministre, et pour la première fois je vis M. Coquereau. — Vous savez, Monseigneur, me dit-il, que M. de Plas entre chez les Jésuites. — J'en entends parler pour la première fois, répondis-je, mais je ne le crois pas. — C'est mon journal qui l'annonce. — Raison de plus pour ne pas y croire. — Du reste, reprit-il, il ne ferait en cela rien de surprenant; pour moi, je m'y attends. — Et moi, M. l'abbé, répliquai-je, je m'attends à ce que M. de Plas, bon chrétien et bon marin, continuera de servir son pays dans la marine.

» Le Ministre avait d'abord écouté en silence, il glissa alors dans la conversation quelques mots qui peuvent se réduire à ceci : M. de Plas n'est donc pas un homme sur les services duquel on puisse compter? — Je donnai l'assurance la plus positive que vous vouliez continuer votre carrière et que vous étiez digne de toute confiance, et on changea de conversation. »

De Plas fut péniblement affecté des paroles qu'on lui avait citées, non pas à cause du projet qu'elles supposaient, mais à raison du sentiment qui les avait dictées. « Sans doute, observait-il dans son *Journal*, je serais heureux d'entrer dans la Compagnie de Jésus, si je sentais en moi les qualités que demandent le sacerdoce et l'apostolat; mais j'ai souri en pensant que la personne qui avait parlé n'avait probablement pas l'intention de m'être utile. »

Les circonstances allaient bientôt montrer que le commandant ne songeait nullement à renoncer à sa belle carrière. Le 8 novembre, un de ses camarades, M. de Cornulier, entra chez lui rayonnant de joie. Il venait de recevoir le commandement d'une des batteries flottantes, et il désirait savoir si de Plas accepterait de le remplacer comme capitaine de pavillon et

chef d'état-major à bord de la *Virginie*. François répondit qu'il serait enchanté de cette position, si elle lui était donnée ; mais qu'il ne voulait pas la demander, s'en remettant à Dieu du soin de ses intérêts. Or, le lendemain de cette entrevue, il reçut de l'amiral X*** la lettre suivante :

« Mon cher commandant, Mgr Desprez, que j'ai l'honneur et le plaisir de porter à Bourbon sur la *Virginie*, vient de m'apprendre que vous ne seriez pas éloigné de vous laisser aller à faire une nouvelle campagne dans les mers de l'Indo-Chine, si une occasion favorable pour vous se présentait. Dans l'espoir de vous être agréable et bien persuadé que nous n'aurons qu'à nous féliciter de nos relations de service et d'intimité, je crois vous offrir cette occasion, en vous priant d'accepter les doubles fonctions de capitaine de pavillon et de chef d'état-major sur la frégate la *Virginie*, qui doit porter mon pavillon pendant la campagne que je vais faire de nouveau dans l'Indo-Chine.

» Que cette proposition vous convienne ou non, ayez la bonté de m'en informer sans délai, afin que, suivant le désir de M. le ministre, aucun retard ne soit apporté à votre nomination et à votre entrée en fonctions. »

Malgré cette coïncidence remarquable d'événements qui semblaient prévenir ses désirs les plus chers, François se demanda néanmoins si c'était bien là un signe certain de la volonté de Dieu. Cette position, écrit-il dans son *Journal*, je la désirais faute de commandement, afin d'avoir une occasion de revoir la Chine, où je crois qu'il plaît à Dieu de m'employer. Cependant je dois observer que l'amiral X*** n'a pas de sentiments religieux, qu'il a été cause du débarquement de l'abbé Cambier, que son second a dû le quitter, et que je pourrais bien me trouver, par suite de froissements,

annulé comme capitaine de pavillon et chef d'état-major. L'amiral Desfossés m'avait fait espérer le commandement d'une des batteries flottantes destinées à agir contre Cronstadt, mais il n'y a pas d'apparence que le ministre me fasse aucune faveur de ce genre. Je suis donc à peu près décidé à accepter l'offre de M. X***, malgré les inconvénients que présente mon association avec cet officier général. »

Quelles furent, demande M. Nogues, les véritables raisons qui le décidèrent enfin à faire cette nouvelle campagne sous les ordres d'un chef connu pour un des marins les plus hardis, les plus habiles, mais qui n'avait ni ses goûts, ni son éducation, ni ses sentiments? Sans doute l'espérance de rendre de nouveaux services aux missions catholiques dut influer sur sa détermination ; mais si, comme on le suppose, il voulut chercher une épreuve, une mortification, il trouva, au dire des officiers embarqués avec lui, tout ce qu'il désirait (1).

Pressé par le temps, il avait déjà pris une décision que l'approbation de M. Desfossés rendit irrévocable. « Il me paraît, lui écrivit l'amiral, que la position offerte par M. X... est la meilleure et la plus honorable qui puisse vous être assurée en ce moment; mais il y a une considération sérieuse qu'il ne faut pas négliger : votre santé est-elle solide ? Etes-vous sûr qu'elle ne trahira pas un zèle et un dévouement que toute la marine ne peut manquer d'admirer ? Une fois la chose décidée, je m'en réjouirai, si vous en êtes content vous-même ; mais, en vérité, c'est un tour de force que vous faites là, sans vous en douter. »

Le 15 novembre, une dépêche télégraphique enjoignit au préfet maritime de Lorient d'envoyer immé-

(1) Article nécrologique publié par l'*Océan*, de Brest.

diatement le commandant de Plas à Cherbourg. « Le jour où j'ai reçu mon ordre de départ, écrivit-il à sa mère, j'avais longuement médité sur la nécessité pour un chrétien de vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut, quand il le veut. Je n'ai eu qu'à dire *amen*, lorsque la dépêche m'a été communiquée. » Il prévoyait sans doute les ennuis, les épreuves qui lui étaient réservés durant la longue et rude campagne qu'il allait entreprendre, car la nouvelle d'un prochain embarquement, malgré son attrait pour les mers de Chine, ne lui causa aucune joie. « Je vois, disait-il, la charge qui m'est imposée ; et j'espère la porter sans sourciller ; mais adieu pour longtemps le repos de corps et d'esprit ! Plus de longues prières, plus de douces méditations ! De l'occupation du matin au soir, des soucis, des bourrades de temps à autre. »

Arrivé à Cherbourg le 21 novembre, à la suite d'un voyage à Paris pour s'entendre avec l'amiral X***, de Plas prit deux jours après le commandement de la *Virginie*, magnifique frégate de cinquante canons et de cinq cents hommes d'équipage. « Si j'ai quelques moments de tristesse, écrit-il à sa mère, Dieu daigne m'envoyer souvent de grandes consolations. Je trouve ici bon nombre de connaissances et d'amis. Je puis, chaque matin, entendre la messe, et passer, le soir, quelques instants à l'église. Les choses commencent à marcher, grâce à l'initiative d'un officier intelligent qui fait les fonctions de second ; et, si j'en juge par les apparences, je suis entouré d'un jeune état-major qui promet d'être excellent. Cela me semble de bon augure pour la campagne. » Le commandant se félicitait aussi de la bonne composition des chirurgiens et des officiers d'administration. Un des aspirants, qui abandonna plus tard la marine pour la vie politique, lui causait seul quelque inquiétude ; il en écrivit à l'amiral qui répondit aussi-

tôt : « Ayant demandé moi-même l'embarquement de l'aspirant X**, je répugnerais à solliciter aujourd'hui son débarquement, mais si, dans le cours de la campagne, sa conduite laisse à désirer, je vous promets de vous en débarrasser en le plaçant sur un autre bâtiment de la station. Je vous engage à lui faire savoir cet avis au premier sujet de mécontentement qu'il vous aura donné. »

Quand l'amiral rallia Cherbourg vers le milieu du mois de décembre, il annonça au commandant une bonne nouvelle. Dix-sept capitaines de frégate venaient d'être portés par le Conseil d'amirauté au tableau d'avancement, et de Plas y figurait avec le n° 6. Dieu aidant, comme le lui disait l'amiral Desfossés, il pouvait donc espérer passer bientôt capitaine de vaisseau. C'était le vœu de ses amis ; mais l'homme propose et Dieu dispose. Plusieurs années s'écoulèrent encore avant que François vît son dévouement récompensé comme il le méritait. C'est à la même époque qu'il reçut du roi de Naples la décoration de Saint-Georges de la Réunion, pour le remercier des services qu'il avait rendus à la marine de commerce pendant l'expédition de Sumatra, en 1851.

De Plas, attendant d'un moment à l'autre le signal d'appareiller, ne pouvait songer à un voyage à Puycheni, quelque court qu'il fut ; il se contenta donc d'annoncer par lettre les deux bonnes nouvelles qu'il venait d'apprendre, en exprimant à sa famile les sentiments de piété filiale qui remplissaient son cœur. La veille même du départ, il reçut de sa bonne mère une réponse pleine de résignation et de tendresse, le félicitant de la justice tardive qui lui était rendue et l'encourageant à toujours accomplir noblement son devoir.

« Que je suis touchée, mon très bon fils, de ton exac-

titude à me donner de tes nouvelles! Quel sacrifice, cher enfant, nous impose ta noble et belle carrière! Je veux tâcher de ne voir que le beau côté de ton religieux dévouement, et le bien que tu as fait et celui que tu feras encore là où te conduira la Providence. Tu es sûr que partout mon cœur te suivra de ses vœux, et que mes prières, tout imparfaites qu'elles sont, seront pour toi adressées au bon Dieu, afin qu'il bénisse ce que tu entreprendras pour son service et toutes tes actions.

» Je suis bien aise, mon cher François, qu'on te rende enfin justice; je t'en fais mon compliment, je voudrais que cela te fît grand plaisir, mais je ne crois pas qu'il égale celui que tu aurais éprouvé il y a quelques années. Pour moi, pour tes sœurs, pour la famille, c'est une excellente nouvelle.

» Mon François, tu as suivi avec persévérance la ligne que tu t'es tracée, et ton exemple a été d'un grand poids pour toute la famille. Quelles actions de grâces ne dois-je pas rendre au bon Dieu! A une époque où règne tant de désordre dans les idées morales, j'ai le bonheur de voir tous les miens, aimant, respectueux, pratiquant notre sainte religion qui grandit les caractères et apprend à supporter l'adversité; et c'est à toi, mon cher fils, à ton exemple, à tes bonnes paroles, que nous le devons avec la grâce divine. Aussi il n'est pas un seul jour que mon cœur n'élève ses vœux vers le bon Dieu pour le remercier de ses bienfaits, pour qu'il continue de bénir mes chers enfants.

» Adieu, mon bien cher fils, je ne puis cesser de répéter que je t'aime de tout mon cœur. »

Le 23 décembre, la *Virginie* quitta le port pour entrer en rade; et le lendemain, dimanche, l'aumônier, M. l'abbé Leroy, célébra pour la première fois la messe

à bord, après qu'on eut tiré le canon, selon l'usage, pour saluer le pavillon d'amiral. Le 2 janvier 1855, la frégate leva l'ancre pour se rendre à Brest où l'on devait embarquer un grand nombre de passagers : Mgr Desprez, plusieurs ecclésiastiques, huit sœurs de Saint-Joseph et cent soixante hommes d'infanterie de marine destinés à Bourbon.

Le commandant avait reçu de son ami Bernaërt, à l'occasion du premier de l'an, une lettre des plus chrétiennes et des plus affectueuses, qui fut pour lui, pendant la traversée de Cherbourg à Brest, le sujet de réflexions très pratiques. « La nouvelle campagne que vous allez entreprendre, lui disait-il, sera plus guerrière que celle du *Cassini*, mais je ne crains pas qu'elle vous donne des idées de vaine gloire. Vos désirs de gloire ne vous seront point inspirés par l'égoïsme personnel. Vous ferez tous vos efforts pour la gloire de notre drapeau qui, dans cette guerre, est liée à celle de Dieu même... Acceptez donc, mon cher de Plas, ou mieux, jouissez, avec l'énergique patience que la bonté divine vous a donnée, de la belle position où elle vous a placé. Je dis *belle*, non seulement parce que cette position est convoitée par tous les officiers qu'anime une noble ambition, mais parce qu'elle est la plus en harmonie avec la générosité de votre cœur et l'élévation de vos sentiments chrétiens. En effet, tout l'honneur de vos bonnes inspirations et de votre vigilance comme capitaine reviendra à votre amiral ; dans l'activité et l'exactitude que vous déploierez comme chef d'état-major, vous aurez sans cesse à imposer silence à vos idées personnelles, pour exécuter fidèlement celles de votre chef : que d'occasions de faire abnégation de soi-même !... Courage, mon cher de Plas, persévérez avec constance dans votre carrière, et si vous avez quelquefois la douleur d'être seul de votre sentiment,

songez que vous trouverez partout un ami fidèle, notre Père qui est dans les cieux, que votre vieux camarade ne cessera de prier pour vous pendant votre laborieux voyage. »

Était-ce un avertissement prophétique que Bernaërt communiquait à son ami ? On serait tenté de le croire, à la vue de toutes les peines que de Plas eut à souffrir durant la campagne qui allait commencer. Lui-même ne le pressentait-il pas, lorsqu'il écrivit à la fin de la petite traversée de Cherbourg à Brest ? « Prenons des forces, pour que notre vigueur soit en action plus qu'en paroles. Les humiliations ne me feront pas défaut avec un officier général actif, capable et voulant diriger la manœuvre. Je serai souvent, comme je l'ai été aujourd'hui, dans la position d'un officier en tutelle. Eh bien, il faudra supporter cela avec patience, en remerciant Dieu de ces petites épreuves et de la connaissance qu'il nous donne de notre peu de capacité. »

François s'était souvent étonné de la douce voie des consolations intérieures par laquelle il avait plu à Dieu de le conduire, depuis sa conversion, en 1848. Fervent disciple de Jésus crucifié, il n'avait cessé de se préparer aux tristesses, aux ennuis qui ne pouvaient manquer de fondre sur lui, pour le rendre plus semblable à son divin Maître. Tout homme qui aspire à la perfection chrétienne rencontre dans sa vie un moment douloureux, plus ou moins intense, plus ou moins long, qui le fait participant de la Passion et de la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce moment de la grâce était venu pour François de Plas, moment décisif qui dura trois années, pendant lesquelles l'or de sa charité envers les hommes, de son amour envers Dieu, se purifia au creuset de la souffrance. Ce sont ces épreuves intimes que nous avons à raconter, mêlées aux événements extérieurs, aux circonstances provi-

dentielles qui permirent à cette âme abîmée dans la volonté de Dieu d'atteindre les plus hauts sommets de la perfection. Nous nous contenterons de raconter simplement les faits, laissant aux personnes leur part de responsabilité, évitant surtout de jeter le blâme sur les causes secondes dont Notre-Seigneur se servit pour réaliser ses desseins de miséricorde. Nous constaterons seulement que, la tempête apaisée, François conserva toujours une certaine agitation, une inquiétude d'esprit, une défiance de ses propres forces, qui fut pour lui l'objet de ce combat perpétuel, le fond même de la vie de tout homme sur la terre : *Militia est vita hominis super terram.*

La *Virginie* quitta Brest le 15 janvier 1855, vers midi, s'acheminant lentement hors du goulet et de l'Yroise vers la pleine mer. L'appareillage, dirigé par l'amiral, avait été un commencement d'épreuve pour le capitaine de pavillon, qui n'avait rempli que le rôle d'un officier de manœuvre sous les ordres d'un commandant de mauvaise humeur. « Je me crois, disait-il, en voie d'humiliations ; ce n'est pas un mal, mais plutôt un bien. »

Au milieu des préparatifs du départ, François avait adressé à sa mère une touchante lettre d'adieu, en lui indiquant l'itinéraire de la frégate jusqu'en Chine. « Demain, écrivait-il, la *Virginie* doit faire route pour sa destination ; elle relâchera à Rio-Janeiro, au cap de Bonne-Espérance, à Bourbon, puis probablement à Singapore et à Macao. Je me fais une fête de revoir ces dignes apôtres de la Chine et les sœurs de charité, sans que mes sentiments d'affection pour ma mère, mes sœurs et mes frères en soient affaiblis. Il me semble que je vais retrouver comme une nouvelle famille en Chine. Puissé-je y être un instrument utile entre les mains de celui qui peut tout ! Je ne sens en

moi aucune intelligence, aucune force pour le bien ; et cependant le désir que j'en éprouve me fait espérer l'aide de Dieu pour l'accomplir.

» Je suis si souvent dérangé, ajoutait-il, que je ne puis lier deux idées ; il en est une qui domine cependant : c'est que je vais remplir un devoir et faire la volonté de Dieu. J'abandonne mère, sœurs, frères, amis ; mais je serai toujours en la présence de celui qui m'a confié tous ces biens, et qui me donnera, je l'espère, le courage d'en supporter la privation.

» Adieu, chère bonne mère. Je pars content, très content du poste que Dieu m'a assigné. Je te demande, ainsi qu'à mes sœurs, vos bonnes prières pour que je supporte avec patience, résignation, et en esprit de sacrifice, les contrariétés imprévues que l'avenir peut amener... »

La frégate sortit le 18 du golfe de Gascogne, filant, par une brise fraîche de l'est, de dix à onze nœuds à l'heure. De Plas remercia la divine Providence des facilités qu'il trouvait du côté de l'amiral et de l'état-major pour l'accomplissement de sa tâche. « Tout cela, écrit-il, doit me donner une grande confiance pour l'avenir. » Et il inscrit dans son *Journal* le sujet d'un entretien avec l'évêque de Saint-Denis. « M. X*** a dit à Mgr Desprez, sans doute pour que cela me fût répété, qu'il était bien aisé de m'avoir auprès de lui, et qu'il s'était aperçu que je n'avais pas d'autre but que de servir comme il l'entendait. Je suis bien aise de cette confidence. Je voudrais qu'il fût évident pour tous que les hommes religieux ont moins en vue leur propre réputation que celle des chefs auxquels ils sont soumis ; mais, pas de préoccupation à cet égard : respectons sans bassesse le chef qui nous est donné, et servons avec le désir incessamment renouvelé de remplir nos devoirs de la manière la plus complète. »

Le 24 janvier, la *Virginie* navigua sous une température très douce entre Madère et les Canaries. L'amiral espérait mouiller le lendemain à Sainte-Croix de Ténériffe, pour y prendre quelques rafraîchissements ; mais, après avoir bataillé contre les courants et de petites brises contraires, il avait gagné Palmas, dans la grande Canarie. C'est de là que le commandant écrit à sa mère :

« Nous avons eu très beau temps pour traverser le golfe de Gascogne, et c'est une heureuse chance pour les bâtiments qui, comme le nôtre, sortent du port avec des équipages peu formés. Palmas paraît aussi grand que Sainte-Croix de Ténériffe et est plus peuplé. Il fait un temps magnifique et je voudrais pouvoir vous envoyer, avec quelques bouteilles de Malvoisie, un peu de cette température admirable qui règne ici presque toute l'année.

» Il y a des moments où les grandeurs de la nature élèvent fortement nos pensées vers Dieu, créateur de toutes choses ; nous sentons le besoin de le remercier du spectacle auquel il nous convie. J'ai l'âme toute pleine d'allégresse, ce matin, sous l'impression des bontés de Dieu ; je suis seulement humilié d'y répondre si peu. J'ai conservé tout l'attrait que les jeunes gens éprouvent pour les voyages : une terre nouvelle, un pays riche de souvenirs, une contrée remarquable par les beautés de la nature me causent une sorte d'enivrement.

» Le temps passe dans les occupations incessantes nécessitées par les manœuvres et les exercices, et ma vie me semble beaucoup plus douce que durant l'armement de la frégate. J'ai de longues et bonnes causeries avec Mgr Desprez, et notre amitié paraît s'être accrue avec le temps. Je n'entrevois pas encore d'éléments de discorde avec l'état-major ou entre l'amiral et moi.

L'équipage, quoique moins bien composé que celui du *Cassini*, ne tardera pas, je l'espère, à me donner de la satisfaction. J'ai eu plusieurs fois le bonheur d'entendre la messe dans ma chambre : le pli en est pris. Nos mœurs ont fait tellement de progrès au point de vue religieux, que ce qui aurait excité des railleries sans nombre, il y a quelques années, passe maintenant inaperçu. Personne ne trouve étrange que je donne cours à mon désir de servir Dieu.

» Que tes bonnes prières et celles de mes sœurs intercèdent pour moi, chère mère, et pour le bâtiment que Dieu m'a confié ! Ma charge est lourde et difficile, mais j'ai grande confiance dans le Maître que je sers ; Dieu proportionnera les secours aux difficultés qu'il m'enverra. »

Dans le *Journal privé* de cette époque, de Plas se plaît à noter les intéressantes conversations qu'il avait avec l'amiral X***, auquel il avait prêté les *Études philosophiques* de Nicolas ; mais il évitait le plus possible de parler religion, « craignant, disait-il, de gâter ses bonnes dispositions par des discussions dans lesquelles on apporte rarement la mesure de prudence nécessaire pour atteindre le but. » Il se plaint en quelque sorte que le bon Dieu ajourne de plus en plus les misères et les croix ; mais, ajoute-t-il, je n'ai pas moins l'espérance qu'elles viendront en temps opportun, et que je ne me présenterai pas aux portes du ciel sans avoir combattu, sans avoir pris part aux fatigues et aux souffrances qui doivent nous créer des titres à la récompense. »

L'épreuve tant désirée n'était pas éloignée. On n'avait pas encore quitté le mouillage de Palmas, que le commandant vit se renouveler les difficultés éprouvées dans la rade de Brest. « Cette journée a été pénible, écrit-il le soir du 27 janvier. Nous avons appareillé

vers trois heures, et j'ai été soumis à une sorte de torture durant tout l'appareillage. M. X***, agacé et de mauvaise humeur, n'était de mon avis pour rien ; ce qui m'enlevait toute iniative et me réduisait à un rôle purement passif. L'amiral, qui a de bonnes qualités comme chef, ajoute-t-il, le 3 février, s'empare du bâtiment quand il est sur le pont et annule tout à fait son capitaine de pavillon, qui devient son porte-voix... Mais c'est Dieu qui permet ces petites humiliations ; il faut donc les supporter avec patience et me réjouir qu'elles n'aient pas un caractère de taquinerie ou de mépris au-dessus de mes forces. »

Cependant la *Virginie*, poussée par des vents de nord-ouest exceptionnels dans ces parages, avait passé le tropique et la ligne et voguait dans la direction de Rio-Janeiro, où on laissa tomber l'ancre le 22 février, à côté de la frégate l'*Andromède,* montée par l'amiral de Suin. « Nous avons fait une très heureuse traversée de Brest à Rio-Janeiro, écrit François à sa mère. Le trajet demande généralement de trente à quarante-cinq jours pour un bon bâtiment à voiles, et nous n'avons employé que trente-cinq jours, y compris une relâche de vingt-quatre heures à la grande Canarie. J'ai revu avec plaisir cette magnifique rade, où j'ai relâché pour la première fois, il y a vingt-six ans ; mais la chaleur y est excessive et je reprendrai la mer avec plaisir. »

La traversée de Rio-Janeiro au Cap fut des plus heureuses sous tous les rapports. Un temps calme avait succédé aux jours d'orage de la rade ; et M. X***, ne paraissant sur le pont que pour l'inspection du dimanche, ne trouvait pas facilement l'occasion de faire quelques observations déplaisantes. Mais lorsqu'on fut en vue de Table-Bay, l'amiral quitta sa chambre et dirigea le mouillage par l'intermédiaire de l'officier de manœu-

vre. « Petite épreuve ce matin, écrit de Plas dans son *Journal*, à la date du 26 mars. M. X*** s'est occupé de tout à bord comme un second. Il paraissait exaspéré ; dix fois il m'a demandé pour m'adresser directement ou indirectement des reproches sur la tenue du bâtiment. Mon rôle semblait assez piteux, et il est douteux que je l'aie rempli chrétiennement, quoique j'aie plus d'une fois rappelé la nature à l'ordre. »

Quand la *Virginie* reprit la mer, au commencement du mois d'avril, l'amiral avait recouvré assez d'égalité d'humeur pour que le commandant s'étonnât de la bienveillance qui lui était témoignée. Il le constate avec plaisir dans son *Journal*, en même temps qu'il relate ses agréables causeries avec l'évêque de Saint-Denis. « Ma journée, écrit-il le 10 avril, s'est terminée par une conversation des plus intimes avec Mgr Desprez. Il m'a raconté comment il avait été nommé à l'épiscopat, sans que lui ni aucun des siens eussent fait la moindre démarche. Quand il partit pour prendre possession de l'évêché de Saint-Denis, sa pieuse mère eut le courage de faire taire sa tendresse en lui disant : « Depuis que vous vous êtes destiné à la prê-
» trise, j'ai considéré que vous ne m'apparteniez plus
» et que vous deviez être à Dieu seul. » Il avait été consacré à Dieu, dès son bas âge, par une tante qui vivait comme une sainte. Supérieure des sœurs de la Providence, elle s'était dévouée aux bonnes œuvres durant les orages de la Révolution et avait favorisé l'introduction de prêtres non assermentés dans sa paroisse. Ce fut pour lui un grand sacrifice, lorsqu'il dut quitter une paroisse où il était aimé comme un père, pour aller évangéliser l'île de la Réunion. »

En traçant ces lignes, François se félicite d'avoir été choisi une première fois pour transporter à Bourbon son premier évêque, en même temps qu'il se réjouit

des circonstances providentielles qui ont réuni les deux amis dans un second voyage.

Le 26 avril, vers deux heures de l'après-midi, la *Virginie* mouilla devant Saint-Denis, et le lendemain matin, Mgr Desprez quitta le bord, salué de onze coups de canon à son départ. Là, comme au Cap, comme à Rio-Janeiro, de Plas rencontra les mêmes misères, les mêmes ennuis qu'il s'appliquait à supporter avec calme et dignité, mais surtout avec une résignation toute chrétienne, se rappelant, pour ne pas se décourager, ces paroles des Psaumes : *Bonum est mihi, Domine, quia humiliasti me.* Dans ses lettres à sa famille, le commandant évitait toute confidence qui eût pu causer quelque inquiétude à son sujet ; on en jugera par ce passage d'une lettre à sa mère, datée de Bourbon : « Mes relations avec M. X*** sont très bonnes. L'amiral est un homme de mer ; il navigue bien et hardiment. » Du reste, rien de plus vrai que l'appréciation par laquelle de Plas rendait hommage aux qualités nautiques de son chef ; l'amiral X*** avait la réputation bien méritée d'être un excellent manœuvrier.

La *Virginie* quitta la rade de Saint-Denis le 15 mai, pour porter à Maurice le gouverneur de la Réunion, M. Hubert Delile, qui s'y rendait en visite ; malgré d'aimables et pressantes invitations, personne ne descendit à terre, et on appareilla peu d'heures après avoir jeté l'ancre. De Plas éprouvait une grande joie à se rapprocher de la Chine, où il avait laissé, disait-il, de si bons amis, de si fervents chrétiens. « Nous avons trouvé ici, écrit-il de Singapore, le 24 juin, l'amiral Laguerre avec la *Jeanne d'Arc*. Il vient de Chang-hai d'où il a réussi à chasser la bande de malfaiteurs qui s'était imposée à la ville. La campagne de la *Virginie* promet d'être des plus intéressantes. Il est arrivé hier une belle frégate, le *Nankin* qui doit nous accom-

pagner ; elle est destinée à l'amiral Stirling qui commande la station anglaise. »

Le 6 juillet, la *Virginie* mouilla en rade de Macao, d'où elle allait bientôt repartir vers le nord à la recherche des Russes. « Les choses continuent d'aller bien à bord, écrit François à sa mère, et jusqu'à présent il n'y a pas eu d'épreuve trop pénible. » Le commandant était sincère en parlant ainsi, car, à part quelques boutades de l'amiral, il n'avait eu qu'à se louer, pendant la traversée, du bon esprit de l'équipage et de l'état-major. Mais dès le 7 juillet, la situation se modifie. « J'ai reçu, écrit-il, dans son *Journal* une admonestation sévère, pour avoir manqué de prévision au sujet d'une pièce de mâture dont on a eu besoin. M. X***, monté à l'extrême mauvaise humeur, en avait la figure décomposée, et je puis m'attendre à d'autres crises prochainement. Je dois remercier Dieu de m'envoyer ces épreuves que je considère comme la petite guerre du chrétien, et en même temps m'appliquer à contenter le chef auquel Dieu a donné pouvoir sur moi. »

Les deux frégates la *Virginie* et le *Nankin*, naviguant de conserve, arrivèrent le 27 juillet devant Hakodadi, ville située dans le détroit de Matsmaï, sur les côtes du Japon, où elles trouvèrent au mouillage deux autres frégates, la *Sybille*, commandée par M. de Maisonneuve et le *Winchester*, monté par l'amiral Stirling. On devait s'entendre pour avancer encore plus vers le nord à la recherche des Russes. « Hakodadi, écrit François à sa mère, ouvert depuis 1854 aux navires des États-Unis, est une ville assez étendue ; mais l'aspect misérable de la population n'impressionne pas favorablement. Il y a peu de probabilité que nous rencontrions les Russes cette année; je pense, néanmoins, que nous ne tarderons pas à prendre la mer

pour les chercher. Nos forces sont supérieures aux leurs et nos équipages valent généralement mieux ; il faudrait donc un concours de circonstances fâcheuses pour nous donner l'infériorité dans la lutte. De bons rapports sont déjà établis entre nous et nos alliés et j'espère qu'ils continueront.

» Tu penses bien, chère mère, ajoute-t-il en dévoilant les vrais sentiments de son cœur, que je ne suis pas venu ici chercher de la gloire : mon but est plus élevé. Je voudrais, si Dieu exauce mes vœux, m'employer utilement pour le succès des missions catholiques ; je voudrais servir de manière à faire respecter le titre dont je suis le plus fier, celui de chrétien. Notre part sera moins brillante que celle des officiers employés dans la Baltique ou la Crimée ; mais qu'importe, si nous rendons quelques services, qu'ils aient de l'éclat ! »

On se préparait à partir lorsqu'arriva la frégate anglaise la *Pique;* un officier, montant à bord, annonça que les Russes avaient évacué Ayen où ils craignaient d'être attaqués, et probablement les bords de la mer d'Okotsk. On se vit donc obligé de changer le plan de campagne et on résolut de se diriger vers la Manche de Tartarie. « Nous partons sans espoir de rencontrer l'ennemi, écrit de Plas ; mais, par acquit de conscience, nous visiterons les ports où il y a le plus de chance de le rencontrer. » Contrariées par des calmes plats et de forts courants, les escadres anglaise et française n'avaient pu encore, le 14 août, sortir du détroit de Sangar. François en profita pour faire une promenade à terre et visiter, avec quelques officiers, un village de la côte; mais, à leur approche, on s'empressa partout de fermer portes et fenêtres. Toutes les femmes se cachèrent. Quelques hommes, assis en rond et accroupis sur leurs talons, regardaient les étrangers avec une curiosité inquiète. Des soldats,

armés de sabres, accoururent et les accompagnèrent en silence, marchant à leur suite jusqu'au rivage.

On put enfin sortir du détroit et on parcourut quelques points des côtes de la Tartarie et de la Corée, la baie Napoléon, le golfe Guérin et le havre de Chosay. Les Mantchoux se montrèrent plus hospitaliers que les Japonais. « J'ai fait, en compagnie de l'aumônier et du chirurgien-major, raconte de Plas, une promenade dans le nord-est du mouillage de d'Anville, à la recherche d'un cours d'eau. Nous avons rencontré une famille, et on nous a invités à entrer dans la maison où l'on nous a offert de petites pipes. La femme du vieux Mantchou, laide et sale, ne s'est pas cachée. Nous avons été accueillis avec une apparente bonhomie, et la facilité avec laquelle on nous a donné quelques légumes que nous avons demandés, nous a fait trouver aimable cette hospitalité primitive. On a consenti à recevoir en échange des médailles, des boutons et de la petite monnaie d'argent. » Le 27 septembre, la *Virginie* jeta l'ancre devant Nagasaki.

Durant la navigation dans la mer du Japon, M. X***, par le seul fait de ses goûts et de ses habitudes, avait pris, dans toutes les circonstances importantes, la direction du bâtiment. « Il en résulte pour moi, écrit de Plas, une bonne école d'humilité, si je sais accepter comme il faut une position amoindrie et des rapports qui s'écartent beaucoup, quant aux formes, de tous ceux que j'avais eus jusqu'à ce jour avec mes chefs. Je me répéterai que ce n'est pas à moi à m'occuper de ma considération et de mon honneur. Je suis ou du moins je veux être serviteur de Dieu ; j'ai la confiance qu'il donnera à son serviteur ce qui lui est nécessaire. »

Plus son capitaine de pavillon montrait de patience et de résignation, plus la mauvaise humeur de l'amiral paraissait s'accroître et s'élevait à un diapason qui

dépassait les notes de la bonne compagnie. Le *Journal privé* nous a conservé quelques-unes de ces expressions de matelot que le bon ton ne nous permet pas de transcrire. Ne sachant que penser de semblables épithètes et d'un pareil langage, observe de Plas après avoir rappelé une de ces scènes un peu vives, « le commandant du bâtiment crut devoir descendre chez le chef pour lui exprimer tout son étonnement. — Tant mieux, lui fut-il répondu, c'est avec intention que j'ai parlé ainsi. — Eh bien, répartit franchement le commandant, il est temps de chercher un remplaçant. » Retiré dans sa chambre et réfléchissant à ce qui venait de se passer, de Plas écrivit dans son *Journal*, les yeux fixés sur son crucifix, les résolutions suivantes : « Je tâcherai d'être sans haine et sans fiel vis-à-vis de la personne qui m'a outragé comme jamais je ne l'ai été, même dans mon enfance ; et je m'efforcerai de ne violer le précepte de la charité ni en pensées, ni en paroles, ni dans l'expression du visage... Sans doute, ajoute-t-il, j'aurais pu ne pas entendre et par conséquent patienter encore, en songeant que ces éclats de mauvaise humeur sont comme involontaires et tiennent plus au tempérament qu'à l'envie de désobliger ; mais n'y a-t-il pas quelque imprudence, dans un pays comme la France où la politesse est tellement générale, à se laisser traiter comme un valet de grand seigneur irritable et mal élevé ? »

Les autres bâtiments des escadres anglaise et française ne tardèrent pas à rejoindre la *Virginie*. Le *Winchester* et le *Nankin* arrivèrent le 29 septembre et la *Sybille*, le 3 octobre. Frappé de l'admirable situation de Nagasaki et de la beauté de la rade, François écrit à sa mère : « Nous sommes tous émerveillés du spectacle que nous avons sous les yeux. Située dans une vallée de forme irrégulière, la ville

s'étend en amphithéâtre et s'appuie à une chaîne de collines dont la hauteur varie de cinq cents à mille pieds. Ces collines, qui enferment le paysage dans un horizon des plus pittoresques, sont couvertes d'une végétation luxuriante. De puissantes forêts les couronnent au sommet, et sur les flancs on aperçoit des prairies, des champs bien cultivés, des temples entourés de vastes jardins, des villages et des maisons isolées dont les blanches murailles et les tuiles luisantes jettent à travers le feuillage un éclat singulier.

» Mais si la vue est satisfaite de ce splendide panorama, l'âme se trouve péniblement impressionnée au souvenir des atroces persécutions subies par les chrétiens au Japon, et l'on ne peut se défendre d'une vive indignation contre les autorités d'un pays où la servitude est générale et l'espionnage d'obligation. Les étrangers partagent dans une large mesure les vexations qu'endurent les habitants : ils ne jouissent d'aucune liberté pour le commerce ; on leur interdit de descendre à terre; on les invite à ne pas faire usage des armes à feu, même pour les saluts ; on ne leur procure aucune espèce de vivres, sauf le cas de nécessité absolue ; on fait tout, en un mot, pour les dégoûter et les éloigner de ces parages. Les nations elles-mêmes qui ont obtenu un traité possèdent un peu plus de facilité pour les vivres, mais on ne leur permet en aucune manière l'entrée de la plupart des ports.

» Je me réjouis cependant d'avoir vu cette contrée célèbre par les prédications de saint François Xavier et par le courage de ses martyrs. Je voudrais qu'il plût à Dieu de m'employer un jour à faciliter l'introduction des missionnaires en ce pays ; car je me sens de plus en plus ému de compassion pour ces malheureuses populations païennes, et, malgré le bonheur que m'offre la vie de famille, je suis résolu à rester dans la marine pour con-

tribuer de tous mes efforts à la propagation de la religion catholique.

» Nous n'avons rien pu faire contre les Russes qui ont abandonné tous les points vulnérables de la mer d'Okhotsk ; un vapeur anglais a seulement capturé deux cents hommes provenant du naufrage d'une frégate au Japon. Depuis leurs essais de résistance à Petropavlovsk, ils n'ont pas osé se mesurer avec les forces anglaises et françaises. On croit leurs frégates réunies dans le fleuve Séghalien ou Amour, où elles n'ont pu pénétrer qu'en s'allégeant de leur artillerie et d'où elles ne pourront sortir que dans des conditions désavantageuses. Du reste, ce ne sera que pour la campagne prochaine ; l'hiver qui approche ne nous permet plus de rien tenter. »

Le 6 octobre, par un très beau temps, la *Virginie* quitta seule la baie de Nagasaki pour se diriger vers les côtes de la Chine. La musique du bord joua, en passant près du *Winchester*, le *God save the queen*, auquel il fut répondu par l'air de la *Reine Hortense*. Poussée par une jolie brise du nord-est, la frégate mouilla le 8 à l'embouchure du Yang-tse-kiang, mais sans espoir de remonter le Wang-pou jusqu'à Chang-hai. De Plas songeait aux moyens de se mettre en communication avec les bons amis qu'il avait laissés en cette ville, lorsqu'une occasion se présenta de faire un voyage sur lequel il ne comptait pas du tout.

« J'ai été à Chang-hai, écrit-il, à son retour, le 20 octobre, sur le vapeur le *Colbert* afin de présider une commission destinée à faire des achats pour les bâtiments de la division. Ç'a été pour moi un vrai bonheur de revoir mes anciens amis les missionnaires. Chang-hai, si triste à mon départ de Chine, est aujourd'hui une ville très florissante, grâce à l'énergie de l'amiral Laguerre contre la bande des pirates qui s'en était

emparé. Nous avons sans doute payé cette vigoureuse répression du sang de quelques-uns de nos officiers et de nos matelots ; mais rarement il s'est présenté une meilleure occasion d'exposer et de sacrifier des hommes. »

Deux jours après, la *Virginie* mouillait à l'entrée de la rivière de Ning-po, et le commandant, monté sur une jonque avec plusieurs officiers et aspirants, eut le plaisir de visiter de nouveau cette ville, de revoir les missionnaires et les sœurs de Charité, et de constater le développement et la prospérité des œuvres catholiques dans cette partie de la Chine. A Ting-hai, dans la grande Chou-san, de Plas retrouva le P. Montagneux aux débuts duquel il avait assisté en 1851, et admira les progrès de la foi en ce pays. Il se rendit aussi, accompagné du Père, de l'aumônier, du chirurgien principal, d'un officier et de deux aspirants, chez le premier mandarin ou Laoyer. « J'ai été bien aise, disait-il, que l'amiral m'ait envoyé faire cette visite ; ces marques de politesse établissent des relations bienveillantes qui ne peuvent que tourner au profit des missionnaires. »

Des îles Chou-san, la *Virginie* fit voile vers les îles Lou-tchou, situées au sud du Japon, où elle arriva le le 6 octobre, à peu près en même temps que la *Sybille* et le *Colbert*. La ville de Nafa, devant laquelle la frégate avait jeté l'ancre, quoique triste et pauvre à l'intérieur, présente, vue de la mer, un agréable aspect. On devait y rencontrer les mêmes difficultés qu'au Japon. « La population des Lou-tchou, écrit François à sa mère, est unique au monde. Il règne, dans ces îles, sans aucune apparence de contrainte, une discipline aussi rigoureuse que dans les couvents les plus austères. Il est presque impossible de communiquer avec d'autres personnes que les agents de ce petit gouver-

nement. Les marchés et les rues se vident à l'approche des étrangers, l'on nous fuit comme la peste et par ordre. Cependant ce pays est riche en ressources et sa civilisation paraît assez avancée. Nous y avons deux missionnaires, les PP. Gérard et Mermet qui, en dépit des obstacles, ont réussi à apprendre la langue, dans l'espoir de pouvoir un jour pénétrer au Japon. »

De Plas raconte ensuite une promenade à Choui, capitale des îles Lou-tchou, en compagnie d'un des missionnaires, M. l'abbé Mermet, et de M. Bretel, chirurgien principal. « Peu de courses, dit-il, m'ont paru plus intéressantes. Ce mystérieux palais du roitelet avec ses hautes murailles en grosses pierres sans ciment, ces portes closes comme celles d'un hôtel abandonné, cette large route parfaitement pavée qui conduit de Toumai aux hauteurs de Choui, ces allées et venues d'hommes, de femmes, de chevaux chargés de lourds fardeaux, ces collines boisées, ces champs de riz, ces vues sur la mer, ces maisons fermées aux curieux et couvertes les unes de chaume, les autres de tuiles, ces enfants se montrant de loin comme des rats qui mettent le nez hors de leur trou : tout cela a rendu très agréable ma promenade, quoiqu'elle n'ait duré que trois heures. »

Le but de l'amiral, en faisant une démonstration navale si imposante devant Nafa, était de passer un traité avantageux avec le régent qui administrait ces îles, au nom du roi trop jeune pour gouverner. Il voulait obtenir, de ces Japonais *sans sabre*, de se montrer plus sociables à l'égard des étrangers, et de ne pas entraver, par leurs vexations, le zèle de nos missionnaires. « M. X***, écrit de Plas, le 9 novembre, m'a communiqué son projet de traité, qui me semble assez complet; nous en avons discuté quelques articles et examiné les moyens à employer pour le faire réussir. Pauvres gens, que nous venons troubler dans leur

quiétude, en leur proposant une alliance dont ils désirent avant tout se passer ! »

Le 12 novembre, l'amiral, accompagné de ses aides de camp et des missionnaires, descendit à terre pour proposer son projet de traité au régent. Celui-ci l'accueillit avec réserve et demanda le temps de réfléchir, disant qu'il apporterait lui-même la réponse. Quatre jours après, le régent montait en effet à bord avec ses deux ministres, et se prosternait aux pieds de l'amiral, apportant, disait-il, un projet de traité plus complet que celui des Américains ; mais on lui demanda, comme de juste, le temps de la réflexion. « Je reviens, écrit le commandant, le 21 novembre, d'accompagner M. X*** à l'hôtel de ville de Nafa, où nous avons été reçus par le régent, entouré de ses ministres et du gouverneur de la ville. Les autorités de Lou-tchou paraissaient décidées à ne rien accorder de bonne grâce. L'amiral a donné l'ordre de cerner la maison, avertissant ses interlocuteurs qu'ils ne quitteraient pas la salle avant d'avoir signé le traité auquel, à leur demande, il avait fait quelques suppressions. La menace ne produisit aucun résultat. M. X*** commanda alors à quelques hommes de saisir le régent et ses ministres et de les conduire à bord. Déjà l'on s'acheminait vers les canots, quand tous promirent de céder aux exigences de l'amiral ; mais, comme la nuit tombait, le régent et un de ses ministres objectèrent qu'ils n'y voyaient pas assez pour signer. On se contenta de la signature d'un seul ministre, avec l'apposition du sceau de l'État.

» Il était nuit noire, ajoute de Plas, quand nous sortîmes de la maison commune. Dans le trajet jusqu'aux canots, je ne cachai pas à M. X*** l'impression pénible que m'avait causée la violence exercée envers le régent et ses ministres, tout en observant que c'était peut-être une bonne mesure. De fait, cet acte était commandé

par les circonstances; les autorités des Lou-tchou, pour se disculper devant le gouvernement de la Chine et du Japon, des concessions accordées, avaient besoin de déclarer qu'elles n'avaient cédé qu'à la violence. »

Après trois semaines de séjour aux Lou-tchou, on reprit la mer le 28 novembre, et le 3 décembre, fête de saint François Xavier, on laissa tomber l'ancre devant Macao, non loin de cette petite île de Sancian, où le grand apôtre des Indes et du Japon avait rendu le dernier soupir. Dès dix heures du matin, une grande nouvelle, celle de la prise de Sébastopol, parvint à bord où elle fut chaleureusement accueillie. L'amiral rassembla l'équipage auquel il fit partager son enthousiasme. On pavoisa la frégate avec un pavillon national en tête de chaque mât. Des escouades de matelots montèrent sur les vergues et firent entendre à plusieurs reprises le cri de Vive l'empereur. Enfin, on salua de vingt et un coups de canon le glorieux événement. « J'ai quelquefois, écrit François à sa mère, jeté un regard d'envie vers la Crimée ou la Baltique, en lisant les hauts faits de notre marine. J'apprends aujourd'hui que le *Cassini*, devenu bombarde, a contribué à la prise de Sébastopol. Il m'est difficile de ne pas éprouver un petit sentiment de regret, me trouvant si loin des grands événements qui se passent en Europe, et de ne pas songer à la gloire et aux honneurs qui attendent mes compagnons d'armes ; mais quand je pense que c'est Dieu qui m'a appelé dans les mers de Chine et placé sur la *Virginie*, je ne tarde pas à mettre en fuite les regrets, à faire taire les désirs. »

CHAPITRE VII

1856-1858

Fêtes à Hong-kong. — Voyage à Manille : le choléra à bord de la *Virginie*. — Difficultés avec le contre-amiral X***. — Nouveau voyage dans le nord : Hakodadi, baie de Castries, côte de Corée ; souvenir de la *Victorieuse* et de la *Gloire ;* visite à Chang-hai, à Ning-po, à Nafa. — Hostilités des Anglais et des Chinois à Canton. — Échouage de la frégate le *Raleigh*. — Départ de Hong-kong : relâches à Singapore, à Saint-Denis, au Cap, à Sainte-Hélène. — Arrivée à Brest.

A l'occasion de la prise de Sébastopol, un grand bal fut offert à la marine française par le cercle de la ville, à Hong-kong, et le commandant de Plas s'y rendit avec quelques officiers de la *Virginie*. Il profita surtout de son séjour à Victoria pour renouer connaissance avec les missionnaires, chez lesquels il se considérait comme en famille. « J'ai eu le plaisir, écrit-il, le 2 janvier 1856, d'embrasser le P. Jacquemin, aujourd'hui *confesseur de la foi*, et d'entendre l'intéressant quoique bien triste récit de sa captivité. J'aime à penser, lorsque nous en aurons fini avec les Russes, que nous parlerons aux Chinois de manière à

les dégoûter de traiter aussi indignement nos missionnaires. La marine a un beau rôle à jouer ici ; elle peut être un point d'appui pour les missions, sans pour ainsi dire brûler une amorce. J'ai la conviction qu'il suffirait de se montrer décidé à soutenir les missionnaires pour qu'ils fussent respectés ; mais pour cela il faudrait menacer avec l'intention bien arrêtée de donner cours à la menace, si elle ne produisait pas l'effet voulu. »

Dans la même lettre, François annonçait à sa mère qu'on devait bientôt partir pour la capitale des Philippines. La saison était bien choisie pour un voyage à Manille, car les chaleurs, excessives en été, y sont supportables en hiver. Cependant, l'équipage, durant quelques semaines de séjour dans la baie, y fut très éprouvé. « L'ange exterminateur, écrit de Plas le 22 janvier, a passé sur la *Virginie* et il a marqué du doigt ceux que Dieu appelle immédiatement à son tribunal. » Le choléra venait de faire son apparition à bord : un chef de pièce, frappé le matin, avait cessé de vivre à midi ; huit matelots, atteints subitement, ne laissaient aucun espoir de guérison. « Je ne murmurerai point contre la volonté et la justice de mon Seigneur et de mon Dieu, s'écria le commandant dans cette cruelle circonstance ; je tâcherai d'être à la hauteur de mes devoirs et de montrer la charité qui convient à un chrétien. » Le lendemain, trois nouveaux malades succombaient victimes de l'épidémie, et deux autres étaient à toute extrémité. Les jours suivants le choléra parut se calmer, mais pour faire place à une forte dysenterie : au milieu du mois de mars on comptait plus de soixante malades, et près d'une centaine au mois d'avril, car la variole et la typhoïde avaient aussi envahi la frégate. Le commandant ne ménagea point son dévouement, affrontant sans crainte le dan-

ger, parce qu'il mettait toute sa confiance en Dieu. « Il passa des nuits entières, nous écrit un ancien offficier de la *Virginie*, à l'hôpital du bord, parlant aux marins de Dieu, de leur famille, faisant leur correspondance, les encourageant, les consolant, leur rendant, en un mot, les soins les plus empressés. »

A cette terrible épreuve d'une épidémie à bord vinrent s'ajouter pour le commandant des relations de plus en plus pénibles avec l'amiral. M. X***, écrit-il un dimanche, a remarqué, comme un ridicule chez un homme qui affecte des idées chrétiennes, que j'avais dormi à la messe. » C'était au lendemain d'une de ces nuits passées au chevet des malades. « Dieu, se contente-t-il d'ajouter, est heureusement moins sévère que les hommes ; j'espère de son infinie miséricorde qu'il me pardonnera mes faiblesses, et qu'il fera tourner à profit pour la vie future les humiliations de la vie présente. »

Une bonne lettre de Mgr Desprez arriva fort à propos pour l'encourager à la patience au milieu de ses difficultés. « Et vous, cher commandant, lui écrivait l'évêque de Saint-Denis, comment allez-vous, moins sous le rapport de la santé que dans vos relations avec l'amiral? Chaque jour à la sainte messe, je demande au bon Dieu qu'il tire sa gloire de cette position qui ne vous a été faite sur la *Virginie* que dans le but de la lui procurer. Elle vous demande des sacrifices, et qu'importe, si cette gloire est procurée et si vous y trouvez une part de mérite. »

Cependant les taquineries et les paroles blessantes allaient augmentant sans cesse. Malgré sa ferme volonté de tout supporter avec patience, de Plas sentait sa nature toujours prête à regimber contre l'aiguillon. Son esprit en était parfois si troublé qu'il en arriva à se demander s'il ne serait pas temps d'en finir par une

scène éclatante ; mais cette hésitation devant des répugnances trop justifiées ne dura qu'un moment : « Non, s'écria-t-il, Dieu aidant, je ne reculerai pas, et je me ferai, autant que possible, cire molle entre les mains de mon chef. » Pour s'encourager dans ses bonnes résolutions, il aimait à se rappeler le souvenir de Marceau, ce parfait modèle de douceur et de résignation avec une nature vive et emportée. « Toutes les fois, disait-il, que j'allais me plaindre à Marceau des ennuis et des tribulations qui m'assiégeaient, même à Paris, il me répétait : « Mais, mon cher ami, si Dieu le veut, » est-ce que vous refuserez de faire sa volonté? » et sa figure si fine, ses yeux pleins de feu s'animaient d'une sorte de gaîté, comme pour mettre ainsi en fuite l'humeur noire qui était en moi. Voilà ce que je dois me répéter à chaque instant du jour! »

De Plas avait plus que jamais besoin du fortifiant souvenir de son saint ami; car aux paroles blessantes devaient bientôt succéder des actes inqualifiables. Laissons le commandant nous raconter dans son *Journal privé* à quelle occasion il fut pour la première fois mis aux arrêts par son chef.

« Ce matin, j'ai été rendre compte du service à l'amiral. Il paraissait visiblement irrité et s'est plaint que les choses ne marchaient pas. Il me parla de l'embarquement des caronades, et me dit qu'il faudrait les faire hisser à courir sans garnir le garant au cabestan. — J'objectai que le cabestan donnait un effort graduel plus convenable pour les poids un peu lourds, et qu'il me semblait bon d'économiser la force des hommes. — Il me répondit que les chaloupes qui pesaient davantage se hissaient cependant à courir. — Je crus devoir observer que l'équipage, quand on faisait cette dernière opération, se trouvait généralement peu fatigué, tandis qu'actuellement nos hommes travaillaient toute

la journée. — Là-dessus, il s'irrita, voyant dans mes remarques une critique de sa manière de faire ; me dit que je lui parlais d'une façon inconvenante, qu'il savait ce qu'il avait à faire, qu'il mettrait tout le monde au pas, qu'il avait des ordres pour cela, et ajouta plusieurs autres choses dures et pénibles. — J'étais confus, étonné ; je cherchai une réponse qui le calmât : J'ai cru, lui dis-je, avoir mis toute la convenance possible dans l'observation que je vous ai faite. — Je n'en veux pas de vos observations, s'écria-t-il ; j'entends qu'on m'obéisse ; je vous casserai comme verre. — Je trouvai la sortie si étrange que je répondis : Eh bien, cassez-moi. — C'était jeter de l'huile sur le feu. Il m'ordonna de me rendre aux arrêts. — Je ne pus m'empêcher de le remercier ; car, vraiment, les arrêts, c'est un repos d'esprit et j'en ai besoin. — Vers midi, M. X*** me fit dire d'aller lui parler. Je me sentais trop ému pour soutenir une explication avec calme. Je fis prévenir M. Aube de passer chez moi, et je lui demandai de prier l'amiral de remettre à plus tard, si c'était possible, ce qu'il avait à me dire. M. X*** répondit qu'il me verrait quand je serais mieux.

» Me voilà donc aux arrêts ! Je me suis jeté à genoux pour en remercier Dieu, puis j'ai lu les Psaumes de la pénitence. Je ne me sens aucun fiel contre mon chef ; c'est le bon Dieu qui a permis que cette épreuve m'arrivât, et pour mon plus grand bien. »

Ceci se passait le 8 février ; le lendemain eut lieu une entrevue que le commandant raconte comme il suit : « L'amiral m'ayant fait appeler, j'ai demandé que les explications fussent données en présence de MM. Aube et Perrier. M. X*** y a consenti, tout en trouvant la chose extraordinaire. Les explications ont été aussi calmes que la scène de la veille avait été ora-

geuse. L'amiral a déclaré qu'il n'avait eu nulle intention de m'offenser, assurant que tout venait de la violence de son caractère qu'il convenait ne pas savoir assez maîtriser. Nous nous sommes séparés comme si rien de fâcheux n'était arrivé. Je répéterai toujours : Que la sainte volonté de Dieu soit faite! mais je serais bien aise que de pareilles scènes ne se renouvelassent pas avant la fin de la campagne. »

A part ces brusqueries dont son entourage avait tant à souffrir, l'amiral joignait aux qualités du marin une grande droiture de jugement, comme en font foi les notes qu'il donnait aux officiers : « M. le commandant Robinet de Plas, de la *Virginie*, écrivait-il au ministre de la marine en 1856, a déjà commandé le *Cassini* dans les mers de Chine; il en connaît bien la navigation. Il sert avec beaucoup de zèle et de conscience, apporte dans l'accomplissement de ses devoirs la plus scrupuleuse exactitude et une grande soumission aux volontés de ses supérieurs. » Et plus tard il ajoutait : « Cet officier supérieur sert avec zèle, dévouement et beaucoup de conscience. Il maintient, par une sévérité toute personnelle mais soutenue, une parfaite discipline parmi les officiers et l'équipage. Il apporte en outre dans la navigation les soins les plus scrupuleux à suivre la route du bâtiment. »

La *Virginie*, après son retour de Manille, stationna quelque temps tantôt à Hong-kong et tantôt à Macao, jusqu'aux premiers jours d'avril, où elle prit de nouveau la mer pour une campagne dans le nord, toujours à la recherche des Russes, car on ne connaissait pas encore en Chine l'ouverture du Congrès de Paris. « J'entreprends cette nouvelle campagne, écrit de Plas le 9 avril, avec une grande satisfaction. Il faut que je m'applique de plus en plus à me façonner au caractère

de M. X***. Dieu m'a placé auprès de lui pour le seconder selon mes moyens, et non pour l'irriter par la discussion d'un pouvoir dont il semble jaloux à l'excès. Mon rôle est de me faire petit, au grand scandale de ceux qui voudraient en pareil cas une lutte incessante ou une séparation, et qui ne manqueront pas d'appeler faiblesse ce qui me semble une nécessité de circonstance. »

La frégate suivit la même route que l'année précédente. Après avoir relâché aux îles Chou-san et à l'entrée de la rivière de Ning-po, elle arriva le 20 mai en vue de Hakodadi. Un canot se préparait à partir, quand un officier vint à bord, rappelant que, selon la coutume du Japon, il était défendu aux étrangers d'aller se promener à terre. L'amiral répondit qu'il y irait et y enverrait quand bon lui semblerait, et le canot partit une heure après l'officier; on devait bien se garder cependant de forcer la consigne, si elle existait réellement. Le lendemain matin le gouverneur s'empressa d'envoyer un officier d'un rang élevé pour saluer l'amiral. Le commandant, accompagné de quelques officiers, se rendit à terre pour saluer à son tour le gouverneur; mais celui-ci se dit malade et se fit remplacer par le sous-gouverneur. A partir de ce moment, on continua d'agir comme dans la campagne précédente, malgré l'opposition des Japonais s'appuyant de la loi qui interdit aux étrangers l'accès de l'empire. Du reste, dès que l'eau eût été renouvelée, la frégate mit à la voile pour se diriger vers la Manche de Tartarie.

C'est de là que François écrit le 10 juin à sa mère : « La baie de Castries, où nous avons jeté l'ancre hier, a été visitée pour la première fois par Lapeyrouse en 1787 ; elle est par 51 degrés de latitude, au fond de la Manche de Tartarie ou golfe Séghalien. Il y fait froid

en ce moment, comme pendant l'hiver en France ; le creux des montagnes est rempli de neige. Les Russes occupent les environs de la baie ; mais ils n'y ont, quant à présent, aucune ville ni fortification apparente. Il n'est donc pas probable que nous ayons à tirer le canon de longtemps. »

Le plan de l'amiral était de visiter les baies poissonneuses indiquées par Lapeyrouse, avant de rallier l'escadre anglaise dans la baie Nicolas ou de Barracounta où l'on s'était donné rendez-vous. Les Anglais s'étaient chargés de surveiller les mouvements des Russes ; mais bientôt on apprit que ces derniers, trompant la vigilance de leurs ennemis, étaient parvenus à s'échapper. On connut en même temps la grande nouvelle de la paix et celle de la naissance du prince impérial.

La campagne dans le nord n'ayant plus de raison d'être, M. X*** résolut de quitter la Manche de Tartarie. La *Sybille*, qui naviguait de conserve avec la *Virginie*, reçut l'ordre de rentrer directement en France, pendant que la frégate amirale continua de visiter lentement les côtes. « Nous sommes maintenant sur les côtes de Corée, écrit François à sa mère, le 14 juillet, nous y resterons un mois ou deux, puis nous ferons route pour Chang-hai. Les parages que nous avons visités offrent beaucoup d'intérêt. Ce sont des pays peu connus et qui présenteraient de grandes ressources, s'ils étaient exploités ; mais ils sont peu habités, et les naturels ne vivent que de poisson et ne se vêtent que de peaux d'animaux. »

En Corée, comme au Japon et aux Lou-tchou, on éprouva de grandes difficultés pour se mettre en rapport avec la population et en obtenir les vivres dont on avait besoin. Le 16 juillet, plusieurs officiers, accompagnés de matelots armés de fusils, firent à terre une

sorte de promenade militaire qui eut un plein succès. Le lendemain, une petite expédition, commandée par l'officier en second, parcourut le pays dans le but d'intimider les habitants et de se procurer des bœufs pour l'équipage, et elle réussit au-delà de toute espérance. « Nous avons longé de près, écrit François à sa mère le 26 juillet, les côtes de Corée qui sont imparfaitement connues, et nous avons été frappés de la multitude des petites villes et des hameaux qui bordent la mer. Tous les habitants sont vêtus de blanc, ce qui permet de les distinguer à de grandes distances. On les voit se grouper soit par curiosité, soit par mesure de police, dès qu'un bâtiment ou un canot annonce l'intention de s'approcher de la côte. Il leur est interdit de rien vendre aux étrangers, et, sauf sur quelques points, on ne peut rien obtenir de leur bonne volonté. Comme ils ne sont pas armés, on peut sans grande démonstration militaire les faire venir à composition. »

Au mois d'août, la *Virginie* entra dans la mer Jaune, pour explorer la côte ouest de la Corée, voguant habituellement à pleines voiles à travers un archipel à peu près inconnu des géographes et des navigateurs. « Je suis à bonne école, si je sais en tirer parti, observait le commandant. M. X*** aime à braver le danger, et moi, je suis enclin à la prudence. Je reconnais à chaque instant combien ma position est fausse. Un avis que je dois donner en conscience est souvent pris à rebours et devient pour l'amiral une tentation d'agir différemment. Il me revient une part de responsabilité assez grande pour me faire condamner en cas d'événement fâcheux ; et cependant, à moins de scènes ridicules, je n'obtiendrai jamais de M. X*** qu'il tienne compte de mon opinion. »

Au moment où de Plas écrivait ces réflexions, la *Virginie* passait à cinquante milles dans l'ouest du

point où avaient échoué, au mois d'août 1845, la frégate la *Gloire* et la corvette la *Victorieuse* ; on comprend par conséquent ses inquiétudes au sujet de courses hasardées au milieu d'îles inexplorées. Un jour que M. X***, plein de confiance en sa bonne fortune, naviguait hardiment comme à l'ordinaire, le commandant, ne trouvant pas un ordre assez clair, fit demander par l'aide de camp quelque chose de plus précis. De là irritation chez l'amiral qui, après jurements et reproches, finit par envoyer son capitaine de pavillon aux arrêts. « Dieu soit loué de cette épreuve nouvelle, s'écria celui-ci, et que le nom de Dieu soit béni ! » Du reste, l'incident n'eut pas de suite. « M. X***, ajoute-t-il dans son *Journal*, m'a fait dire à neuf heures que mes arrêts étaient levés. J'ai cherché à être poli dans les explications qui ont eu lieu, et j'espère y avoir réussi. »

L'amiral continuait de naviguer avec une entière sécurité, dirigé seulement par la sonde et les vigies dans des mers où l'eau troublée ne permettait pas de distinguer les roches ou les bancs. Aussi le 21 avril, à quatre heures et demie du soir, vint-il échouer sur un banc de gravier ; mais la mer montait, et en moins d'une heure la frégate put se remettre à flot. « Un moment avant l'échouage, écrit de Plas, j'ai averti M. X*** que je croyais prudent de mouiller ; il n'a rien répondu. C'est une grande difficulté de remplir le devoir imposé par les règlements avec un chef de ce caractère ; mais je tâcherai de ne pas faiblir, et je continuerai de parler quand il y aura convenance à le faire, même au risque d'incartades et d'injures. » Huit jours après, la *Virginie* toucha de nouveau, avec sept à huit milles de vitesse, sur un banc de sable où elle resta échouée de trois heures du soir à minuit. Aussi le commandant note-t-il dans son *Journal* une nouvelle scène avec

M. X*** au sujet d'une route qui paraissait dangereuse à suivre. « Je suis toujours, dit-il sur le qui-vive avec l'amiral, ignorant ce qu'il désire de moi ; mais cela me tient en haleine, et je commence à m'habituer à la figure d'un homme irrité. »

Le 17 septembre, la *Virginie* mouilla dans le Yang-tse-kiang, à six lieues environ de Chang-hai, où le commandant se rendit avec quelques officiers, joyeux de revoir les Pères missionnaires et de passer quelques instants avec d'anciens amis qui lui étaient restés fidèles. Au retour de ce voyage, il écrit à sa mère lui donnant des détails intéressants sur la fin de la campagne :

« Nous avons quitté la Corée le 6 septembre. Des pluies torrentielles commençaient à rendre toute reconnaissance impossible ; nous étions du reste à la limite que s'était d'avance tracée l'amiral. Sur la côte de la mer Jaune, comme sur celle du Japon, les habitants ne voulaient pas communiquer avec des étrangers. Nous les avons contraints à vendre des bœufs pour l'équipage qui, éprouvé par le scorbut, avait absolument besoin de vivres frais. Ils s'humanisaient à mesure qu'on devenait plus exigeant. Je comprends les difficultés que les missionnaires éprouvent à s'introduire dans un pareil pays. Nous n'avons pu faire savoir notre présence à l'évêque et aux prêtres qui évangélisent cette contrée ; mais nous avons eu le plaisir de rencontrer un chrétien parmi la suite d'un mandarin qui était venu nous voir. Un Christ exposé à l'hôpital du bord avait attiré son attention. Il resta en arrière et, quand ses compagnons furent éloignés, se mit en prière. Personne ne parlant coréen à bord, il nous fut impossible de nous entendre. Nos communications avec les chefs se font en caractères chinois, lesquels ne sont connus que des gens instruits.

» J'ai passé quatre jours à Chang-hai chez les Pères Jésuites avec quelques personnes de la *Virginie*. Nous avons été accueillis comme des amis, et cette franche hospitalité a produit très bon effet sur l'esprit des jeunes gens qui m'accompagnaient. Il n'y a pas en ville d'hôtel convenable pour les officiers, aussi loge-t-on généralement chez les riches négociants ; mais la maison des Jésuites, qui nous était offerte de bon cœur, m'a paru bien préférable.

» Vous aurez sans doute appris le martyre du P. Chapdelaine, que j'avais reçu sur le *Cassini* à son arrivée de France en 1852. Je ne sais pas encore à quoi se décidera le gouvernement : la question est délicate, parce que c'est un fait isolé et que les missions autour de Nan-king, de Pé-king ou de Ning-po sont en parfaite sécurité ; néanmoins j'ai tout lieu de penser qu'on agira avec fermeté. »

Quand la *Virginie* quitta l'embouchure du Yang-tse-kiang, elle emporta toute une colonie de missionnaires qui, pour une cause ou pour une autre, se rendaient à Ning-po : le R. P. Lemaître, supérieur des Jésuites ; le P. Aymeri, procureur des Lazaristes ; l'abbé Furet, des Missions étrangères, et l'abbé Leturdu, confesseur de la foi. Malgré tout son désir de revoir les sœurs de charité auxquelles il avait autrefois donné une si généreuse hospitalité sur le *Cassini*, le commandant se vit avec regret obligé de garder le bord, à cause d'une indisposition de l'amiral, et pour faciliter à son second la visite d'une ville chinoise qu'il ne connaissait pas encore.

Après deux jours de traversée, la *Virginie*, favorisée par de belles brises de nord-est, vint mouiller le 26 octobre près du port de Nafa. Le vent était fort et le sondage peu sûr. Il y avait à passer entre un écueil caché et des brisants qu'il fallait raser de près. Le comman-

dant se servait pour la direction du bâtiment dans ces parages d'une carte anglaise et des mesures anglaises plus longues que les nôtres. En entendant le nombre de brasses annoncées par celui qui jette le loch, l'amiral, qui n'ose sortir parce qu'il est malade, passe la tête à la fenêtre et s'écrie irrité : « Que faites-vous donc ? Vous allez nous échouer, vous allez perdre ma frégate ! — Soyez tranquille, répond de Plas avec calme, je sais ce que je fais ; et vous, dit-il en s'adressant au matelot, continuez. » Quand on eut franchi sans encombre le passage difficile, le commandant se rendit près de l'amiral pour lui rendre compte de l'opération. Celui-ci ne put qu'admirer une fois de plus le sang-froid de son capitaine de pavillon.

Les autorités des Lou-tchou ne se montrèrent pas plus aimables qu'au premier voyage, mais on retrouva avec plaisir les PP. Gérard et Mermet, enchantés de revoir des compatriotes sur lesquels ils pouvaient compter. Le commandant ne se lassait point d'admirer le dévouement héroïque de ces saints missionnaires qui savaient comprimer le zèle le plus ardent pour attendre patiemment l'heure de Dieu. Il se plaisait à les visiter et à se promener avec eux ; mais, d'après une brusque décision de l'amiral, il fallut se séparer plus tôt qu'on ne s'y attendait. Le 2 novembre, la frégate laissa tomber l'ancre, à neuf heures du soir, dans la rade de Macao.

La *Virginie* arrivait au moment où des hostilités venaient d'éclater entre les Anglais et les Chinois. Au commencement du mois d'octobre, les autorités de Canton, sans réclamer l'assistance de M. Parkes, consul de Sa Majesté Britannique, avaient fait saisir à bord de la lorcha anglaise *Arrow*, treize Chinois accusés de piraterie. M. Parkes essaya de s'opposer à cette arrestation, mais ses représentations furent mé-

connues. Il exigea alors, dans un délai de quarante-huit heures, le renvoi des prisonniers à son consulat, ainsi qu'une lettre d'excuse du vice-roi. Le lendemain, les treize Chinois étaient conduits par la police à la porte de sa résidence; mais, la lettre d'excuse ne lui ayant pas été remise, il refusa de recevoir les prisonniers, et fit connaître officiellement à la communauté étrangère qu'il laissait à l'autorité militaire le soin de venger l'honneur national. En conséquence, le 23, les forts qui protégeaient Canton furent occupés; le 27, l'*Encounter* et le *Barracounta* bombardèrent la ville; le 28, une large brèche fut ouverte dans les murailles; le 29, une compagnie de débarquement pénétra dans Canton jusqu'au prétoire du vice-roi qu'elle mit au pillage.

En ces graves conjonctures, le chargé d'affaires de France et le ministre des États-Unis, tout en ne cachant pas leurs sympathies pour la cause anglaise, avaient prudemment déclaré qu'ils resteraient neutres jusqu'à nouvel ordre. En l'absence de forces françaises, un détachement de soldats américains protégea M. de Courcy et le consulat; mais dès le 6 novembre, quarante hommes de la *Virginie* furent envoyés à Canton, pour la garde du pavillon et des intérêts français, pendant que la frégate se préparait à remonter le Chou-kiang jusqu'à Wampoa.

« Lorsque nous dûmes nous préparer au combat, écrit un ancien officier de la *Virginie*, le commandant ne se possédait pas de joie : « Mourir pour la France, » disait-il, se dévouer pour la patrie, c'est presque at- » teindre à la dignité du sacerdoce, qui ne vit que par » le sacrifice. » Au moment où la frégate arriva en vue de Bocca-Tigris, les forts qui défendent le passage étaient canonnés, puis occupés presque sans résistance par les marins anglais. Tous les résidents français

ayant évacué Canton, on revint, au commencement de décembre, mouiller à Macao.

« Depuis notre départ de Bocca-Tigris, écrit François à sa mère le 8 décembre, il ne s'est rien passé d'important entre Anglais et Chinois. De part et d'autre, on voudrait bien en finir, car les affaires sont en grande souffrance ; mais il y a des deux côtés des gens entêtés qui ne céderont qu'à des ordres de leur gouvernement. L'amiral anglais Michaël Seymour montre une grande résolution, et le vice-roi de Canton a plus de fierté dans le caractère qu'on en trouve habituellement chez les hauts fonctionnaires chinois. Sir Bowring, gouverneur de Hong-kong, ayant sollicité une audience du vice-roi, celui-ci a objecté l'impossibilité de le recevoir à cause de l'exaspération populaire. Les Anglais, qui ont déjà onze bâtiments de guerre dans la rivière de Canton, font demander de nouveaux renforts. »

La *Virginie*, fatiguée par deux rudes campagnes dans les mers du Nord, avait besoin de réparations urgentes ; aussi passa-t-elle les mois de décembre et de janvier dans les bassins de radoub de Hong-kong. Durant ce temps, la querelle s'envenimait chaque jour davantage entre Anglais et Chinois, et tout portait à croire que la France et les États-Unis ne tarderaient pas à intervenir. Les forts de la Barrière ayant tiré quelques coups de feu sur les canots qui ramenaient de Canton le détachement américain, le commodore Armstrong entra en lice et s'empara d'un de ces forts, menaçant de le faire sauter ; mais le vice-roi s'excusa, prétextant une méprise, et demanda un modèle du pavillon des États-Unis pour éviter une si fâcheuse aventure à l'avenir.

Le 30 décembre, dix soldats chinois, embarqués sous un déguisement comme passagers à bord du petit stea-

mer le *Thistle*, qui se rendait de Wampoa à Hong-kong, égorgèrent l'équipage, pillèrent et incendièrent le bâtiment. Dans la nuit du 11 janvier, les passagers chinois d'un navire français, le *Port de Bordeaux*, tentèrent aussi, dans la rade de Macao, de s'emparer du bâtiment, d'y mettre le feu et de le jeter à la côte; mais l'intervention d'une corvette russe sauva le navire et l'équipage. Le 15 janvier, un boulanger chinois de Hong-kong empoisonna le pain qu'il fournissait aux habitants européens de la colonie anglaise. Un grand nombre succombèrent ; d'autres furent gravement malades. La terreur régnait à Hong-kong dont la population chinoise se montrait de plus en plus hostile à la colonie européenne.

A Canton, un incendie qu'on ne put éteindre dévora toutes les factoreries, et les soldats anglais sans abri bivouaquaient au milieu des ruines. On craignait le même sort pour les quartiers européens à Hong-kong et des précautions de police furent prises pour déjouer les mauvais projets des Chinois. L'amiral X*** offrit au gouverneur l'assistance des marins de la frégate, et, chaque jour, quarante-cinq hommes furent chargés de garder une position importante de la ville.

A la fin du mois de janvier 1857, la *Virginie*, ayant réparé ses avaries, était prête à reprendre la mer pour une campagne dans le nord. Il s'agissait de hâter le renouvellement du traité avec la Chine, et d'exiger une réparation pour le meurtre commis sur la personne de M. Chapdelaine ; mais on attendait des ordres qui devaient être subordonnés à la gravité des événements dans le sud du Céleste Empire.

« Les hostilités continuent entre les Anglais et les Chinois, écrit François à sa mère, le 29 janvier, et le commerce est complètement arrêté à Canton. Les faubourgs de la ville ont été en partie brûlés par les

ordres de l'amiral Seymour. On doit s'attendre à une crise très prochainement. Les Chinois qui se trouvent en grand nombre au service des Européens à Hong-kong, ont, paraît-il, reçu avis de quitter cette ville au premier signal, sous peine de voir leurs familles emprisonnées et peut-être détruites. Le vice-roi est homme à tenir parole. Il pourra donc arriver que Hong-kong soit tout à coup privé et du service des Chinois et des choses les plus indispensables à la vie. Cela ne sera pas difficile à obtenir : Hong-kong est une île improductive, qui tire toutes ses ressources des îles voisines et de la terre ferme. Cependant ceux qui connaissent bien les Chinois affirment que leur ardeur pour le lucre leur fera éluder les ordres du grand mandarin ; tant qu'il restera un écu à Hong-kong, on trouvera des hommes pour y apporter des vivres à leurs risques et périls.

Dès que la présence des marins français cessa d'être nécessaire à Hong-kong, la *Virginie* s'empressa de prendre son mouillage à Macao, centre le plus habituel de la station, résidence ordinaire de la légation. Le commandant y apprit d'importantes nouvelles qui venaient d'arriver de France. « On annonce, écrit-il à sa mère, le 11 février, de grands projets sur la Chine. L'officier général, désigné pour remplacer l'amiral X***, est un homme de mérite, qui a déjà fait dans ces mers une longue campagne sur la *Victorieuse* qu'il commandait. Il serait digne de la France de prendre une large part à l'affranchissement des populations de la Chine et du Japon ; malheureusement notre commerce extérieur est si timide, si mal dirigé, qu'il n'indemniserait pas notre pays des sacrifices pécuniaires qu'imposent les expéditions lointaines. » Il raconte ensuite la révolte de quatre cent quatre-vingts Chinois à bord d'un navire français. « Plusieurs bâtiments de com-

merce de notre pays, dit-il, sont en Chine pour prendre des émigrants qu'ils transportent à la Havane. Or le capitaine de l'*Anaïs*, son second et le subrécargue, viennent d'être victimes d'une machination des Chinois presqu'à la sortie du port de Soua-tao, à soixante lieues dans le nord de Hong-kong. Le bâtiment, échoué sur les rochers de la côte, a été brisé par les autorités des villages voisins. Envoyé sur les lieux du sinistre par l'amiral X***, le commandant du *Catinat* a pu recueillir les matelots de l'*Anaïs* et tirer une vengeance éclatante du massacre des officiers. »

Plusieurs semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles de nombreux navires de guerre français et anglais se réunirent, soit à Hong-kong, soit à Macao ; mais on attendait, avant d'agir, ce qui serait décidé à Londres et à Paris. « Canton, écrit François à sa mère, vers la fin du mois d'avril, est toujours bloqué par les forces anglaises, mais les combats sont ajournés. Cependant, il y a peu de jours, les Anglais ont coulé treize jonques de guerre, sans perdre un seul homme. Les Chinois sont décidément de pauvres soldats ! »

Les Anglais, de leur côté, eurent à déplorer la perte d'une frégate dans des circonstances toutes particulières, que de Plas regardait comme providentielles. « La frégate le *Raleigh*, dit-il, paraît décidément perdue. Je plains sincèrement le commodore Keppel d'être ainsi venu échouer au port; mais le doigt de Dieu est singulièrement marqué dans cet événement. » Que s'était-il donc passé ? François lui-même va nous l'apprendre. « Il y a neuf ans, raconte-t-il, le commodore Keppel commandait une frégate devant Macao. Une personne de son bâtiment fut enfermée dans les prisons de la ville pour avoir obstinément refusé de se découvrir sur le passage de la procession solennelle du Saint-Sacrement. Le commandant, ayant en vain ré-

clamé du gouverneur portugais l'élargissement du prisonnier, ne trouva rien de plus simple que de se faire justice lui-même. Il descendit donc à terre avec un fort détachement de marins, enfonça les portes de la prison et délivra son compatriote qu'il reconduisit triomphalement à bord. Un négociant anglais, M. Stewart, qui habitait près de la plage, prêta la main à ce coup de force, et, pour ne pas donner l'éveil aux troupes portugaises, cacha les marins dans sa maison et son jardin jusqu'à la nuit.

« Chose étrange, ajoute-t-il, le commodore Keppel est venu échouer sa frégate sur les vases de la Taïpa, à quatre milles de Macao. M. Stewart a perdu sa femme quatre jours avant l'échouage et lui-même est mort quatre jours après. Quant à l'insulteur, qui sans doute ne savait ce qu'il faisait, il réfléchit sur ce qui s'était passé, ouvrit les yeux à la lumière et devint fervent catholique. Voilà des événements qui ont frappé tout le monde à Macao, et dans lesquels il est difficile de ne pas voir le doigt de Dieu ! »

A la première nouvelle de l'accident, de Plas s'était empressé d'offrir ses services et d'envoyer du renfort pour aider à renflouer la frégate. L'amiral anglais fut très touché de ce dévouement spontané et s'en montra reconnaissant, comme le prouve un ordre du jour du 3 mai. « Le contre-amiral commandant en chef la division navale de la Réunion et de l'Indo-Chine a reçu du commodore Keppel et de l'amiral sir Michaël Seymour les remerciements les plus vifs pour les services rendus par les hommes de la *Virginie* dans la journée du 15 avril, à la frégate anglaise le *Raleigh*, échouée à l'entrée de la Taïpa.

» L'amiral témoigne sa satisfaction aux officiers, aspirants et hommes de l'équipage envoyés en corvée, pour le zèle et le bon esprit dont ils ont fait preuve en

cette circonstance, et il cite avec plaisir les paroles qui terminent la lettre de l'amiral Seymour :

» De pareils actes sont la plus sûre garantie de l'al-
» liance qui unit nos deux pays. »

Le 7 mai, François put annoncer à sa mère le prochain retour de la frégate en France. D'après des instructions précédentes, l'amiral X*** devait prendre la haute direction des affaires militaires en Chine, ayant M. de Genouilly sous ses ordres ; mais les circonstances elles-mêmes avaient déterminé un changement que tout faisait prévoir. « Sans doute, observait de Plas, si l'on avait déjà entrepris une action contre les Chinois, il eut mieux valu laisser le commandement des forces navales à M. X*** et n'envoyer son successeur qu'après la conclusion ; mais du moment qu'on n'a encore rien commencé de concert avec les Anglais, il est tout simple que l'amiral Rigault, en arrivant ici, prenne en main la direction des affaires. »

Malgré le désir bien naturel de revoir la France et sa famille, François ne pouvait s'empêcher de regretter les circonstances qui éloignaient la *Virginie*, au moment même où elle aurait pu rendre les plus grands services. « Nous venons en Chine, observe-t-il, quand on se bat en Crimée ; nous quittons la Chine, quand on s'y prépare au combat. » Toutefois il sut bientôt dominer ce premier mouvement de nature par un acquiescement complet à la sainte volonté de Dieu. « Tu penseras peut-être, écrit-il à sa mère, le 21 mai, que je suis contrarié de ne pas rester en Chine au moment où l'on va y faire de grandes choses. Si la question était laissée à mon choix, la solution n'en serait pas douteuse ; mais j'ai une telle conviction que Dieu sait mieux que moi ce qui me convient, que je pars sans regret, comme je serais resté volontiers et sans me plaindre. »

Au commencement du mois de juillet, lord Elgin, plénipotentiaire d'Angleterre, arriva en rade de Hong-kong sur la frégate le *Shannon;* mais, après avoir communiqué ses instructions à M. de Bourboulon, ministre de France, il dut partir pour Calcutta, conduisant au gouverneur des Indes, où venait d'éclater une révolte, tous les renforts qui pouvaient le suivre. Pendant ce temps, l'amiral Rigault de Genouilly, qui avait pris possession du commandement en chef des forces navales françaises, réunit l'escadre dans la baie de Castle-Peak, pour y exercer ses équipages en attendant l'action commune.

Rien ne retenait plus la *Virginie* dans les mers de Chine ; elle quitta donc Hong-Kong le 16 juillet, à une heure de l'après-midi, remorquée par le *Primauguet*, et fit route à contre-mousson pour Singapore, où elle n'arriva que le 3 septembre. Le commandant, qui s'était trouvé fatigué pendant la traversée, dut passer quelques jours à terre pour refaire sa santé ; mais, dès le 7, il rallia le bord, quoique imparfaitement rétabli, et la frégate reprit sa course dans la direction de Saint-Denis.

A l'épuisement des forces physiques allait de nouveau se joindre la fatigue morale occasionnée par les taquineries de l'amiral. C'est au *Journal privé*, confident intime du commandant, que nous empruntons encore le récit de ces souffrances dont il ne parla jamais à personne. « Je suis aux arrêts pour la troisième fois, depuis hier soir à neuf heures, écrit-il le 10 septembre, j'en rends grâce à Dieu, car les arrêts sont un repos pour moi ; et ceux-ci m'ont été infligés, sans que j'aie trop fait brèche à la discipline. M. X*** a voulu diriger la manœuvre, de sa chambre, où il se tient en manches de chemise. Je n'ai pas tenu compte d'un premier avis, qui ne me semblait pas rationnel. Afin

d'éviter une plus grosse scène, je me suis porté sur la dunette; j'ai fait observer à l'amiral, qui réitérait son avis, que je me trouvais sur le pont, dirigeant la manœuvre, mais qu'il m'était impossible d'agir avec ses ordres incessants. Je n'avais pas achevé de parler, que j'étais consigné dans ma chambre où je me suis retiré avec joie, fatigué de corps et d'esprit, car j'avais été toute la journée sur le qui-vive dans l'attente de cette scène, qui aurait pu être beaucoup plus scandaleuse.

« Dieu me traite vraiment en enfant gâté, ajoute-t-il, le lendemain. Je le priais, tout à l'heure, de daigner éclairer M. X*** sur ses devoirs envers moi, et moi-même sur mes devoirs envers lui, et voilà que M. Aube, aide de camp de l'amiral, vient me dire de sa part les choses les plus bienveillantes, en m'annonçant qu'il ne me considérait pas comme aux arrêts, et qu'il ne m'avait envoyé dans ma chambre que pour prévenir une scène plus grave. M. X*** me fait de magnifiques promesses : il consent à me laisser toutes les attributions du commandement, et me dit de ne prendre de service que ce que je pourrai, sans nuire à ma santé.

» J'ai demandé à voir l'amiral, afin qu'il n'y eût plus la moindre gêne entre lui et moi. Je l'ai prié de se modérer et de ne pas s'immiscer dans toutes les manœuvres; il m'a dit qu'il tâcherait de prendre cette habitude et m'a engagé à lui rappeler au besoin son engagement. Puis, revenant sur la manie qu'il a de s'irriter quand on ne manœuvre pas à sa guise, il a ajouté que je ne devais pas prendre cela en mauvaise part. »

On aurait pu craindre que la force de l'habitude ne dominât la bonne volonté de l'amiral. Il n'en fut heureusement pas ainsi : à partir de ce moment jusqu'à l'arrivée en France, M. X*** se montra fidèle à ses promesses. La traversée ne fut du reste marquée d'aucun incident qui mérite d'être signalé. Aussi nous conten-

terons-nous d'indiquer rapidement, d'après un rapport du commandant, les mouvements de la frégate de Saint-Denis à Brest.

Partie de Bourbon le 21 octobre, la *Virginie* se rendit au cap de Bonne-Espérance où elle mouilla le 5 novembre. Pendant cette courte traversée, elle reçut, à la hauteur de la baie d'Algoa, une forte bourrasque, durant laquelle deux canots furent enlevés par la mer.

Le second, M. Perrier d'Hauterive, nous a-t-on raconté, avait alors la direction du bâtiment; le commandant, retiré dans sa chambre, lisait pieusement la Vie des Saints. Tout à coup le vent souffle avec violence et la mer devient très agitée. Le navire, ballotté par les vagues, n'obéit qu'à peine au gouvernail. Le second juge alors prudent d'avertir le commandant et descend dans sa chambre; mais en le voyant attentivement penché sur son livre, il n'ose le troubler et remonte sur le pont. Cependant le vent augmente de violence et souffle en tempête; dans un instant peut-être le danger sera sérieux. Plus d'hésitation, il faut à tout prix avertir le commandant. Le second redescend rapidement et le trouve tellement absorbé dans sa lecture, qu'il ne s'était même pas aperçu de la présence d'un visiteur. « Commandant, dit-il, d'une voix haute, la mer est grosse, et je crois de mon devoir de vous avertir de la situation. » Alors de Plas, relevant la tête qu'il avait appuyée entre les mains : « Vous me rappelez, hélas ! à la triste réalité, s'écrie-t-il, il faut donc quitter les douces joies du ciel pour se retrouver au milieu des orages de la terre ! » Et laissant sur la table son livre entr'ouvert, il monta sur le pont pour prendre la direction du bâtiment.

Le 10 novembre, la frégate quitta le cap de Bonne-Espérance, après avoir visité et réparé son gréement, renouvelé ses vivres et complété son approvisionne-

ment. Le 23, elle arrivait à Sainte-Hélène et repartait le même jour, quatre heures après son mouillage, temps strictement nécessaire pour compléter son eau. Neuf jours après, le 2 décembre, elle coupa la ligne par 26°15 de longitude, passa le 20 du mois à la hauteur de Florès, et arriva le 28 en vue des côtes de France. Elle attendait à Camaret un vent favorable, lorsqu'un bateau à vapeur vint de Brest la prendre à la remorque pour franchir le goulet et entrer dans la rade, et dès le 30 au matin, elle était amarrée à l'entrée du port.

« Chère mère, écrit François, en annonçant son heureuse arrivée, je remercie Dieu chaque jour de m'avoir fait faire une seconde campagne de Chine. Bien des gens me trouvent dupe ; mais je me crois meilleur juge qu'eux de ce qui me convient, et chaque jour je reconnais davantage combien la Providence est admirable dans ses voies, et combien les opinions du monde sont fausses.

» Dieu a daigné m'épargner les principaux ennuis d'un bâtiment qui arrive de la mer : il n'y a eu ni longue attente sur rade, ni mauvais temps, ni inspection générale. A l'occasion du nouvel an et de notre séparation, nous avons fait visite en corps à l'amiral qui m'a semblé très abattu. Il est certain qu'il y a loin de la position de commandant en chef sur une belle frégate à celle de locataire dans un hôtel peu somptueux.

» L'amiral m'a dit qu'il avait demandé le grade de capitaine de vaisseau pour moi. Je l'ai remercié en ajoutant cependant, ce qui est vrai, que je ne suis pas préoccupé de mon avancement. »

Si de Plas n'était pas soucieux de ses intérêts, d'autres heureusement y pensaient pour lui ; mais il était difficile de vaincre ses répugnances pour toute démarche qui lui paraissait peu compatible avec la dignité

personnelle. Un sénateur lui avait offert ses services, en regardant comme nécessaire une visite au ministre de la marine. « La question de mon voyage à Paris, sauf révision de la Providence, écrit François dans son *Journal*, est toute tranchée. Je ne vaux quelque chose dans l'arme que par l'indépendance du caractère : aller à Paris au moment d'une promotion serait une faute que je ne me pardonnerais pas. Le bon Dieu obligera bien M. Hamelin à me faire capitaine de vaisseau, s'il convient que je le sois, ce qui n'est pas prouvé. »

Pendant qu'il s'occupait du désarmement de la frégate, de Plas reçut une lettre très affectueuse de la part de l'amiral Desfossés, qui venait d'être nommé au commandement de l'escadre de la Méditerranée. « Malgré le vif désir que j'aurais de vous embrasser avant d'aller m'embarquer à Toulon, disait-il, je ne puis espérer que vous veniez à Paris avant d'avoir revu votre chère famille, qui vous attend avec une vive anxiété. C'est le 26 que je partirai en compagnie de mon gendre et du commandant Pothuau.

» Vous voir encore à mes côtés et sur un beau vaisseau eût été pour moi un grand bonheur, et j'y ai songé plus d'une fois ; mais Dieu ne l'a pas voulu. L'altération de votre santé vous avertit que vous avez trop largement payé votre dette de labeur et de dévouement. Le temps du repos est arrivé ; il faut retremper vos forces dans la vie de famille, pour les mieux employer ensuite au service de Dieu et du pays.

» Votre amiral n'a rien fait pour vous pendant la campagne. Il devrait savoir qu'avec un ministre comme l'amiral Hamelin, se taire était ajourner votre avancement. Il va s'exécuter, j'espère. L'opinion du corps, dont les échos me reviennent, le juge sévèrement à votre endroit... Je vous demande pardon de cette question

d'avancement; je sais que vous avez sur ce point une résignation que l'injustice ne peut émouvoir. »

L'amiral X*** n'avait pas voulu quitter son commandement sans remplir un devoir de justice, en proposant son chef d'état-major pour le grade de capitaine de vaisseau. La proposition, datée du 30 décembre 1857, était accompagnée d'une note qui résumait tous ses titres à l'avancement : « Si quelques-unes des qualités qui font, dans les escadres, un officier brillant, manquent au commandant de Plas, disait-il, son intelligence, son instruction, sa parfaite éducation, ses manières distinguées, son habitude des longues campagnes et ses talents incontestables comme navigateur, sont des qualités précieuses qui le rendent apte aux missions lointaines d'une certaine importance. »

Le 19 janvier, avant son départ pour Puycheni, le commandant voulut réunir dans un dîner d'adieu tous les officiers de la *Virginie*, comme il les avait convoqués le matin même à une messe d'actions de grâces célébrée dans l'église des Carmes. L'équipage presque tout entier y avait assisté avec les maîtres. « Je n'ai guère le temps de causer avec moi-même, écrivit-il le soir dans son *Journal ;* je dois cependant exprimer la satisfaction que j'éprouve d'avoir pu grouper un si grand nombre d'hommes dans une église, pour remercier Dieu de nous avoir tous ramenés à bon port. » Quelques jours après, François arrivait à Puycheni où il eut la joie de trouver presque toute la famille réunie auprès de son excellente mère.

Nous ne saurions mieux résumer sa noble conduite durant cette seconde campagne dans les mers de Chine, qu'en reproduisant l'appréciation d'un témoin oculaire, qui faisait partie de l'état-major de la *Virginie*. « Pendant quatre ans, écrit-il, que j'ai eu le bonheur de naviguer avec le commandant de Plas, j'ai

toujours reconnu en lui l'homme du devoir et le chrétien accompli. Levé à cinq heures, hiver comme été, il disait d'abord ses prières, et faisait sa correspondance, puis entendait la sainte messe qu'il servait fréquemment, et communiait presque tous les jours. Je l'ai entendu, par hasard, plusieurs fois se macérer à coups de discipline. Tout son argent passait aux missions. Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il rentrait à bord les poches légères, mais le cœur satisfait. Son bonheur se lisait en quelque sorte dans ses yeux. Rigoureux envers lui-même, il était fort indulgent pour les autres ; aussi était-il très aimé en même temps que respecté. Par la dignité de son caractère, il imposait à l'amiral qui était loin de partager ses idées religieuses, et qui répétait souvent, dans son pittoresque langage : « Ce diable d'homme, il n'y a pas un mot à » lui dire ! »

« Ce long tête-à-tête de trente-sept mois, ajoute M. Nogues, avec un homme, son chef, qui ne pouvait le comprendre, qui ne lui épargnait pas les humiliations, exerça sans la lasser, son admirable patience. Il connut ainsi, pour la première et la dernière fois, dans une longue carrière toujours heureuse, ce qu'il y a de plus pénible dans le métier de marin. Depuis, ses camarades voulurent souvent le faire parler de son ancien chef, s'attendant à le voir se départir, au moins dans cette unique occasion, de la charité qui dictait toutes ses paroles. Vaines tentatives ! Ils n'entendirent que l'éloge des qualités nautiques, du coup d'œil merveilleux de celui dont il avait tant à se plaindre. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

1829-1836

CHAPITRE IV

1836-1839

CHAPITRE V

1839-1841

CHAPITRE VI

1841-1844

CHAPITRE VII

1844-1845

CHAPITRE VIII

1845-1847

DEUXIÈME PARTIE

LE COMMANDANT DE PLAS

1847-1869

CHAPITRE PREMIER

1847-1848

CHAPITRE II

1848-1850

CHAPITRE III

1850

CHAPITRE IV

1850-1853

CHAPITRE V

1853-1854

CHAPITRE VI

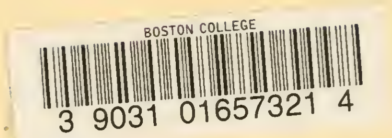
1854-1856

CHAPITRE VII

1856-1858

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Date Due


BOSTON COLLEGE
3 9031 01657321 4

